Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mercure-de-france-1890_april-june-1897_22

MERCVRE DE FRANCE

TOME VINGT-DEVXIEME

Avril-Juin 1897

Avril-Juin. — Tome XXII

MERCVRE
DE
FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)

PARIS

SOCIETE DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVII

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America

LES CHEVAUX DE DIOMÈDE

—

I

LES ROSES [1]

L'odeur idéale des roses qu'on ne cueillera jamais.

« Cette cabane d'anachorète avec son toit de chaume et peut-être de roseaux, et sa porte en claie, et ses murs en terre battue, et la tête de mort dans un coin, et la cruche ! Oui, mais la joie d'être seul, et le silence, et avoir écrasé le désir sous son pied nu !

Il y eut des temps où l'on courait au désert. Revenant de châtier quelques indociles Slaves, les soldats surpris croisaient un pèlerin qui allait s'agenouiller dans la solitude des dévastations nouvelles, planter entre Rome et les barbares le rempart d'une croix de bois. L'un partait, ivre encore d'une rose trop passionnément respirée, et il se jetait le soir sur un tas de feuilles mortes ; l'autre, tout troublé du parfum amer des philosophies maladives, taillait ses dernières sandales dans le rouleau des

(1) Les trois premières pages de ce chapitre ont déjà été imprimées, mais non textuellement.

Ennéades et fermait pour jamais son âme et ses yeux aux voluptés intellectuelles ; l'autre, qui avait été cruel, baisait avant de fuir la main de ses esclaves torturés : tous se punissaient selon leur péché, mais ils avaient péché d'abord en aimant trop la vie et ils se destinaient à ne plus caresser que des fantômes, à ne plus sourire qu'à l'invisible.

Ceux-là étaient des chrétiens. Le paganisme aussi eut ses ermites, que d'orgueilleuses volontés séparaient du reste des hommes, admirables égoïstes enfin las de partager avec le commun des plaisirs vulgarisés, fragiles sensitifs blessés trois fois par jour au rude contact de la bestialité hirsute, mépriseurs qui, fatigués même de leur mépris pour la médiocrité humaine, allaient essayer d'aimer les arbres et peut-être, selon le commandement de Pythagore, d'adorer le souffle sacré des tempêtes.

Et tous s'éloignaient altérés de la même soif, poussés vers la même source, celle qui ne jaillit que dans les cellules ou dans les rochers, sous la puissante magie de la solitude, et, ayant nié les contingences sociales, ils s'abreuvaient au divin.

Pour être homme, c'est-à-dire participant de l'infini, il faut abjurer toutes les conformités fraternelles et se vouloir spécial, unique, absolu. Ceux-là seuls seront sauvés, qui se seront sauvés eux-mêmes d'entre la foule... »

Là de sa méditation, Diomède fut interrompu par la sonnerie d'une heure.

Christine allait arriver.

Depuis que séparé d'une joie redevenue rien, anéanti lui-même presque et demeuré prostré le long du chemin, il voulait s'égayer au sourire des passantes.

Celle-ci était frêle, muette et lumineuse. Elle entrait comme un regard, comme ayant coulé à travers la fente de la porte et, entrée, ne remuait pas avec plus de bruit que dans la glace le reflet de sa grâce.

L'amour, et qu'on le dévêtît un peu, des mains ou du regard, au col l'idée d'un baiser, d'équivo-

ques prières : rien ne rassurait et rien ne troublait la clarté de ses yeux étonnés pareils à ceux qui accueillirent la visitation angélique, mais sans foi et passifs. Chaque fois qu'elle venait, Diomède entendait intérieurement ce vers ancien dont rien en Christine ne justifiait l'évocation, sinon peut-être un air lointain de victime :

Les pleurs mêlés aux cris des mourrantes hosties.

Le silence et une soudaine nuit étaient les adorables témoins du sacrifice.

C'était une bien jolie jeune femme d'une chasteté toute chrétienne, mais habillée singulièrement et tout d'un coup demi-nue. Sa beauté était candide et sobre, monacale et aristocratique.

Diomède la rêvait une de ces nobles filles qui craintivement, mais sans rougir, tendaient à leur amant l'échelle de corde par-dessus la muraille du cloître. Histoires enfin presque toutes tragiques et si peu galantes ! Sa règle, jadis, eût été d'aimer sans rien dire, de suivre son amour, au mépris du monde et de ne rendre compte qu'à Dieu de l'usage de sa vie. D'ailleurs ingénue et heureuse au fond de son cœur, quoique d'un bonheur dont personne, ni surtout ses amants n'auraient eu la confidence.

Ses fidélités duraient plusieurs mois, toute une saison, amours d'été, amours d'hiver, puis Diomède ne la revoyait plus que peut-être après une année, car elle avait des révolutions comme les astres et des manquements comme les comètes. Sans doute que sa chevelure dorée, pour des yeux qui la pleuraient, n'avait qu'une seule fois paru au ciel.

Christine allait arriver, entrer comme un regard pa la fente de la porte.

Elle ne vint pas.

Diomède en eut du chagrin.

D'autres heures passèrent. Engourdi par la torture d'attendre, il avait peu à peu repris sa méditation. Déçu et affligé, il se trouva bientôt irrité contre l'inclairvoyance de son désir et, une fois de

plus, envieux de l'état des sages qui ont aboli en leur âme toute mondaine convoitise, telle que celle de boire en silence la beauté de la chaste Christine.

Il rouvrit à la page délaissée le deuxième tome de la Vie des Solitaires d'Occident et déplia soigneusement le plan du monastère et du désert des Camaldules. Cet ordre révolu, par son inexistence même le tentait spécialement. Cela se passait, disait le livre, « dans une montagne très escarpée et d'un accès difficile ; on en descend comme par un précipice vers un vallon où fut bâti le monastère de Camaldoli ; de ce monastère on envoie chaque jour aux Hermites ce qui leur est nécessaire. Entre le Monastère de la Vallée et l'Hermitage d'en haut, il y a cinq quarts d'heures de chemin et l'on trouve sur sa route quantité d'arbres verts et plusieurs torrents qu'il faut passer. Cette montagne est toute couverte d'un bois obscur de grands sapins qui rendent une excellente odeur : comme ces arbres ont toujours leurs feuilles et leur verdure, ils forment au milieu de la forêt un lieu sombre et la plus belle retraite du monde, toujours arrosée par sept fontaines, aux eaux claires et pures, et l'effet en est très agréable... »

Il ferma les yeux un peu, attendant la présence de son amie ; puis il relut cette page verdoyante.

« Très agreable... En effet, très agréable », et Diomède songea que par des lectures choisies avec soin, lentes et méditées, on peut recréer son existence avec une facilité presque mauvaise.

« L'homme d'action n'est qu'un terrassier ; le moindre conteur remue plus de vie qu'un conquérant, et d'ailleurs si la parole n'est pas tout, rien n'existe sans la parole : elle est à la fois le levain, le sel et la forme. Elle est peut-être aux gestes humains ce que le soleil est à la terre, le principe extérieur de la différenciation formelle, la condition absolue du mouvement vital. Quelques-uns seulement, et sans profit ni joie pour eux-mêmes, peuvent transformer directement les actes d'autrui en pensées personnelles : le peuple des hommes

ne pense que des pensées déjà exhalées, ne sent que des sentiments déjà usés et des sensations fanées comme de vieux gants. Quand une parole nouvelle arrive à son adresse, elle arrive pareille à ces cartes postales qui ont fait le tour du monde et dont l'écriture se meurt oblitérée sous les maculatures, mais, énigme ou mensonge, elle n'en est pas moins la grande créatrice peut-être de tout, et créatrice très agréable, en effet très agréable, les jours où l'on attend Christine, à l'heure où le désir parti vous laisse un trou dans le cœur.

Les Camaldules, de pauvres gens, sans doute, à l'âme fade, lasse et endormie. En être, quel dégoût ! Mais en lire le conte ou l'histoire me donne une heure de paix, — et je songe avec délices au mépris, pour de si candides plaisirs, de la plèbe intellectuelle et du troupeau sentimental. »

Il se reprit :

« Ceci dépasse un peu ma pensée présente... »

Il venait de songer à Pascase, si doux et si sensible sans sa brutalité nerveuse et dont il se sentait aimé avec une crainte fière.

« Peut-être va-t-il passer ? Je lui ferai signe. »

Pascase à tout moment sortait, vite rentré ; une singulière agitation musculaire lui donnait des allures de chien inquiet dont on ne sait s'il cherche une femelle, un os, ou rien.

Il passa, levant les yeux, et Diomède n'eut qu'à cogner légèrement à la vitre.

— Je n'osais, dit Pascase. Hier, vous m'aviez dit, votre chère Christine...

— Christine ne m'est pas chère, repondit Diomède, elle m'est agréable. Comme les mots n'ont pas pour nous deux un identique sens je dois préciser, en me servant de votre langage. Christine m'est agréable par sa forme, sa grâce, sa discrétion, son air pâle et voilà tout. D'ailleurs elle n'est pas venue.

— Et cela vous est égal !

— Maintenant, oui. Il y a une heure, j'en souffrais. Je souffrais par ma faute. Seul, je puis me faire souffrir. Je me poignarde moi-même. Les au-

tres couteaux n'ont pas d'affinité avec ma chair. Christine vient ou ne vient pas. Elle n'est pas venue: c'est à cette minute comme si elle était partie. Peut-être n'ai-je pas désiré assez ardemment sa présence ? Il y a des jours où les âmes tournent sans volonté comme des boussoles malades; elles ne peuvent prendre contact et nos désirs, même mutuels, crèvent à mi-chemin dans l'air, s'en vont en petites fusées un peu ridicules.

Pascase en était resté à « partie ou pas venue »; il dit :

— Ce n'est pas la même chose.

— Quoi ? Les désirs et les fusées ?

— Quelles fusées ? Diomède, que votre pensée est difficile à suivre ! Je dis : Partie ou pas venue, c'est très différent. C'est oui et non.

— Pascase, mon cher ami, quand oui ou non se disent au passé ils ont une signification également nulle; ils se confondent dans le néant.

— Enfin, venue, vous auriez encore maintenant aux mains, aux yeux, aux lèvres la sensation d'un souvenir vrai, d'une joie évidente. L'odeur des roses demeure où les roses ont fleuri.

— Vous êtes content de votre phrase ? Elle est jolie.

— Je dis ce que je pense.

Diomède ne répondit pas. Il ne pouvait, sans le froisser, avouer ses habitudes spécieuses de langage à un ami du caractère de Pascase. Souriant, il reprit :

— Pourquoi croyez-vous à l'existence de Christine ? L'avez-vous vue ?

— Jamais. Et je ne voudrais pas la voir. Elle me fait peur. Si je la voyais, je l'aimerais. Ne me la montrez jamais, jamais !...

Il s'était levé, exalté, bousculant les tapis, tyrannisant avec des doigts fous un éventail qui traînait sur une table.

— Elle est venue ! voici son éventail. Je le reconnais. Il sent l'odeur quelle doit sentir, l'odeur des roses, l'odeur idéale des roses qu'on ne cueillera jamais. En aurais-je peur, si je ne la sentais

vivante et tentante ? Cette chambre est toute pleine d'elle. J'ai tort de venir ici. Si je l'aimais, je ne me posséderais plus... Elle me tiendrait, elle me serrerait, elle m'étoufferait dans ses bras parfumés de l'odeur des roses mourantes... Elle me fait peur, elle me fait peur...

Il se tut, réfugié dans un coin, l'air honteux, penché sur une des images, papillons cloués au mur. Alors Diomède, que de telles oraisons ne pouvaient ni surprendre, ni émouvoir, insinua doucement :

— Pascase, cœur tendre et brave, pourquoi n'avez-vous pas une maîtresse, une vraie maîtresse ? Moi, j'en ai plusieurs...

— Comment, vous la trompez, Elle !

— Nous ne nous comprenons pas bien, reprit Diomède, souriant amicalement, et la faute en est, je crois, à votre vocabulaire un peu démodé. Les femmes, fleurs des haies, appartiennent à ceux qui les cueillent. A elles, femmes, mieux douées que les églantines, d'agiter la menace de leurs épines, si elles ne veulent pas être cueillies : avant de se donner, elles sont libres, et, s'étant données, elles sont libres encore. J'ai Christine : prenez-la, mais comment ferez-vous ? D'ailleurs vous en avez peur. Laissons les rêves. J'ai Fanette, une enfant légère, toute blonde et fine, que j'aime pour la fraîcheur de son âme, mais Fanette a des amants sans nombre. Où aurait-elle appris l'amour ? L'amour s'apprend. Voulez-vous Fanette ? Elle est douce, elle vous séduira. J'ai Mauve : mais Mauve a goûté à bien des grappes. Sa vigne est une forêt de ceps aux feuilles viridentes, aux fruits de toute saveur : sucre ou verjus, l'oiseau picore et boit, le bec levé au ciel, en une si jolie extase. Aimez-la, aimez l'amusante Mauve. Elle est rousse comme un marron. Non ? Pas ? Prenez Cyrène, femme illustre que Cyran adora. Depuis, il s'est fait oindre l'âme, selon les rites, des plus puissantes huiles pénitentielles, mais Cyrène est prête à la vertu : ils s'aimeront peut-être encore, par ennui, par pitié, par lassitude... Je ne sais que vous conseiller, j'aime beau-

coup Cyran. Il me plairait seulement de contrarier les destins et d'effacer un mot des écritures que formulent dans le ciel astrologique les mains séniles des planètes célèbres... Cyrène est bien des choses ; d'abord un saule pleureur, et le plus hospitalier ; on s'y assied en rond et on fait la dînette. Cœur charmant de vicieuse sentimentale ! Elle était si bien faite pour ne pas écrire et pour être la dame voilée qui descend de voiture en plein faubourg, jette une bourse à la pauvre veuve, et disparaît dans un nuage d'amour, la dame qui est généreuse parce que ses lombes sont satisfaits. Je n'ai trouvé jamais un peu de logique que dans les romans-feuilletons... Enfin, elle s'ennuie, elle me l'a dit. Elle attend. De l'ennui vrai, de l'ennui sacré, du grand ennui, elle est naturellement incapable. Ah ! l'inquiétude de vivre, l'ignorance de tout, notre mutisme aux incessantes questions de l'être inconnu qui demeure, s'agite et chante en nous ! Lui répondre ? D'abord le connaître. Avant tout peut-être, le chercher ? Le cherchons-nous vraiment et avec bonne volonté ? Quel est son nom ? Son nom est Nous, son nom est Moi. J'ai des hommes et des femmes, des amis et des maîtresses, une vie libre et large, il me manque Moi. Parfois je me cherche et, miraculeusement, parfois je me trouve : alors je me fuis. C'est absurde, oui, mais j'ai un penchant vers l'absurde : un jeune arbre s'incline vers l'eau triste et verdie d'un étang obscur. Il y a de la peur dans nos âmes et, dans nos têtes, le vertige des courants et des chutes. Arbres, plantes, herbes d'aujourd'hui, vous, moi et tous, nous sommes des êtres déracinés qu'emporte vers l'océan ignoré, radeaux, barques ou navires, le brutal et impérieux fleuve qui a conquis la forêt. Il nous emporte debout, dressés encore comme de l'humus natal, avec nos feuilles que le vent fait parler, nos oiseaux, nos insectes, toutes nos bêtes familières : et c'est pourquoi nous croyons vivre, mais il n'y aura plus de printemps. Non, c'est trop grandiose pour notre médiocrité. Il s'agit d'une pauvre touffe de mousse qui ne se

nourrit plus de la terre, mais d'un peu d'air humide ; ou peut-être d'une giroflée qui grelotte sur la crête d'un vieux mur. Je ne fais plus partie ni des bois spontanés, ni des jardins bien ordonnés ; je n'éprouve aucun plaisir de fraternité ; je suis seul. Comme nous sommes seuls, mon ami ! Seuls et abandonnés nus au milieu du monde hostile et délaissés même de Dieu. Dieu, il ne gouverne plus ; c'est l'interrègne de l'infini. Alors notre salut est en nous, absolument, comme il a été dit, et il faut nous chercher, et nous trouver, et apprendre à ne pas avoir peur ne nous-mêmes, à regarder bravement les eaux vertes et froides de l'étang obscur et triste. Voilà, je sais toujours parfaitement ce que je veux dire, et d'images en images, comme on change de cheval et non de route, j'arrive à l'auberge. Ah ! oui, se coucher et dormir ! La pensée est une maladie qui fait fuir le sommeil... Demain, j'irai voir Fanette. Ça, c'est bien amusant.

Demeuré seul, Pascase ayant à peine refermé la porte, Diomède sentit un rapide frisson de fièvre. Son idée se levait comme d'un fauteuil, marchait, s'approchait de lui ; il en subit l'étreinte et le baiser, vécut avec elle, toute la soirée, se coucha avec elle en son lit d'homme seul. Nue et froide, tenace et muette, elle s'étendit près de lui, veillant sur son sommeil.

La voix de Christine l'appela du bas de la montagne. Il se leva, sortit de sa cellule et descendit vers la voyageuse attardée, un bâton d'une main et de l'autre une lourde lanterne. Mais Christine, dès qu'elle le vit, s'enfuit, criant :

« J'ai peur des grands sapins noirs. »

II

LES PEUPLIERS

Des flocons volaient, fleurs des peupliers pâles.

Au matin Diomède fut délivré. Alors il songea à Pascase et le plaignit de sa folie. Il le jugeait ca-

pable vraiment de se laisser prendre ou même de se donner, né pour porter avec contentement le fardeau si lourd de l'esclavage sentimental. Sa peur n'était que l'instinctif cri de la bête surprise parmi la paix de la caverne ; mais capté, il entrerait dans la cage nouvelle (si peu différente de la caverne), avec une fière docilité...

« Cela serait curieux s'il était vraiment amoureux de Christine ! La jolie psychologie à suivre ! Il faut tromper la Nature. Rien de plaisant comme de railler la vieille déesse naïve et de fouetter un peu ses amants ! Les âmes simples seront bafouées jusqu'aux larmes...»

Il se reprit :

« Ceci encore est trop. J'exprime la haine et le mépris, moi qui ne suis incliné qu'à la pitié. Avoir pitié des hommes. Tout autre sentiment est excessif. Je voudrais répandre autour de moi d'abondantes aumônes... »

Des flocons volaient, fleurs des peupliers pâles. Une jeune femme passa, sa robe rose harnachée de houppes, buisson d'églantiers frôlé par des agneaux. Il songea à Fanette. Mais c'était l'heure de Cyran. Bien plus amusant encore était Cyran avec sa méchanceté maintenant timide, clandestine, ses mots équivoques insinués d'un ton doux, selon toutes les formes de la pureté d'intention ; des pièces fausses dans le tronc des pauvres.

Il ornementait à Auteuil une pauvre chapelle de Franciscains, peintre de ceux dont la peinture n'est qu'une des formes abrégées de l'écriture, et à la nuit, sa page finie, s'en revenait par les barques, vers le petit café de la rue Saint-Benoît où des amis le rejoignaient. Le matin, la messe ; le soir, le café : la vie de Cyran oscillait maintenant béate entre cette joie et ce plaisir.

Il posa sur la table son tabac, sa pipe et un petit eucologe, caressa ses cheveux blancs et, les lèvres retroussées, dit, poussant vers Diomède, le livret noir :

— Oui, mon cher, j'en suis là, fillette de quatorze ans, délectée à l'invincible niaiserie des redites

amoureuses. *Petit Mois de Marie!* C'est drôle, hein ? Cyran, l'homme des filles ! Mais j'ai tant aimé la chair, j'ai tant bu et mangé la chair et le sang de la femme que je ne puis plus communier qu'avec de fallacieuses nuées. Ah ! rosée céleste, manne matinale ! Ah ! qu'elle pleure et qu'elle pleuve ! Je fais une peinture pour expliquer cela : une procession de femmes blanches qui s'avancent voilées, tenant à la main un rameau défeuillé fleuri d'un cœur. Cela ressemble à un gros lys rouge. Tout le reste blanc, rien que blanc, et il tombe du ciel pâle une rosée neigeuse... C'est très beau...

Facilement dominateur de Pascase et de quelques autres, Diomède était moins à l'aise avec Cyran dont l'imagination volontaire et tortueuse le déroutait parfois. D'ailleurs il l'aimait. Pour se donner du temps, il voulut discuter la question technique du blanc sur blanc, mais Cyran continua :

— Ne plus peindre que pour les premières communiantes ! Est-ce que les âmes fraîches de ces petites amoureuses n'ont pas droit à l'art, tout comme votre âme corrompue, dites, Diomède? Des anges, des flammes, des colombes et des lys...

— Des liserons qui leur grimpent aux jambes, interrompit Diomède. Elles sont tout aussi corrompues que vous, mais innocemment; elles ne le savent pas. Les petites filles, vous savez ce qu'on en fait ?...

— Je l'ai su, répondit Cyran, avec une certaine gravité.

Il fit disparaître son eucologe et reprit doucement, après un silence :

— Diomède, je ne cherche pas à vous tromper, et vous me connaissez trop pour ne pas savoir discerner ma vraie pensée d'entre les faux cabochons. Eh bien, j'ai vraiment besoin de candeur, de fraîcheur, de blanc, de neige! Je me suis tellement brûlé, je me suis tellement sali...

— Oui, dit Diomède, le péché est une morphine ; on meurt de ses piqûres et on meurt de l'absence de ses piqûres. Il vaut peut-être mieux mourir agréablement.

— Mais je mourais bêtement avec la sensation de m'enfoncer dans la vase mouvante d'un marais... Un jour je lisais des pages de Hello. L'émotion dominait le sourire, je me rêvais, je méditais... Enfin j'ai été foudroyé.

— Saint Paul, saint Cyran, comme dit Cyrène.

— Peut-être... Que devient-elle ?

— Rien de bon, dit Diomède. Elle s'ennuie et vous aime toujours.

Cyran reprit, sans insister :

— Moi, je suis très heureux, je vis en paix, je me roule dans la neige et dans le blanc d'argent, je ne crains Cyrène ni aucune femme et je peins des fresques sur les murs d'une église toute nue. J'en ai pour vingt ans ; je mourrai là si on veut m'y faire un lit de paille et de cendre, quand viendra mon heure. Adieu.

« Comme il est parti brusquement! Il a peur que je lui parle de Cyrène, songea Diomède. Cyran a peur. Pascase a peur. Et moi ? Moi aussi, j'ai peur. Moi ! Oui, moi. J'ai peur de la femme qui m'a ému, de la femme que je désire, de la femme que j'aime. J'ai peur de la seule, j'ai peur de la vraie. Hier, Pascase parlait comme je pensais. Et maintenant, Cyran!.. Il n'y en a qu'une... C'est peut-être la même, diversifiée selon les formes d'âme et de chair qui doivent s'adapter comme une cuirasse — ou comme un cilice — à la rébellion de nos poitrines... Oh ! quand j'ai vu ses yeux bruns me regarder si doucement et si impérieusement!.. Non. Je veux jouer avec la vie, je veux passer en rêvant ; je ne veux pas croire ; je ne veux pas aimer ; je ne veux pas souffrir ; je ne veux pas être heureux ; je ne veux pas être dupe. Je regarde, j'observe, je juge, je souris.

Mais Pascase, mais Cyran ? Pourquoi ont-ils peur ? Pascase a peur de l'inconnu, et Cyran, du connu. Moi ? j'ai peur de m'agenouiller, voilà tout.

Ah ! Christine, Mauve, Fanette, sauvez-moi !

Assez ! D'ailleurs je puis la nier en n'y pensant pas. Demain, Fanette.

Mais toute sa soirée, traînée en des rues noires ou sous des arbres morts, il pensa à Néobelle. C'était une jeune fille forte, pleine de sève et de volonté, aperçue un jour, déjà loin, et aussitôt aimée, tristement jolie dans la semi-nudité d'une robe de bal et presque abandonnée, à cause de la sévérité de ses yeux bruns et de la maturité d'un corps dont la puissance contrariait l'idée légère et douce que les hommes se font d'une vierge. Elle eût été adorée sur un théâtre parmi l'exaltation mesurée des vers tragiques que son bras un peu lourd pouvait scander avec certitude. De plain-pied, sur les planches d'un salon, elle semblait exilée comme un hortensia trop somptueux dans l'enclos d'un jardin de pauvre. Vraiment, sa richesse faisait peur et les désirs mouraient d'une tension presque douloureuse devant la vision violente du dôme géminé des reins, du ventre au fier promontoire d'or, des seins fleuris durement de bronze et de pourpre, des épaules salées de girofle, pareilles à ces roches de marbre blanc surgies d'entre les lavandes, les thyms et les menthes, sous la rousseur opulente des genévriers. Elle était rousse, et sombre par une peau mate qui buvait toutes les lumières et ne rendait qu'une nuance chaude et riche de rose jaune.

« La nier ? reprenait Diomède. Elle est indéniable. La fuir, tout au plus. La fuir? Son nom seul, et je la vois nue, femme, muette, souriante, et si elle respire, si ses seins se tendent comme des voiles, le navire m'embarque et m'emporte vers les hautes mers et les vieilles îles de la félicité charnelle. Mais elle n'est pas la chair stupide qui jouit des joies de la bête et se retire et s'en retourne au pâturage; il y a de la grâce et de l'intelligence dans sa majesté animale: elle est douée du sourire.

Elle sourit sérieusement. Elle est sérieuse comme une divinité. A genoux. Non, ni devant les hommes, ni devant les femmes. J'offre ou j'accepte. Il y en a tant, de ces yeux de bonne volonté et des corsages qu'un regard dégrafe. Idoles qu'on

touche sans préambule et sans peur, — et tellement toutes pareilles à celles qui s'enferment sous des vitrines ! Naïveté de se vouloir volée par le bris d'une serrure qu'une larme force ou d'une glace qu'une prière étoile...

Je ne veux ni prier, ni pleurer. Je porte mon désir et mon désir me porte. Nous irons longtemps et loin, fardeau à chacun notre tour, vers rien, vers l'oubli, vers le silence et peut-être la paix.

Elle me trouble. Je ne veux pas que l'eau du lac se moire de bulles crevées : cela me gêne quand je regarde, parmi les cailloux verts et les herbes, le jeu des bêtes noires qui sont mes pensées bien-aimées.

Inquiet, triste et libre, plutôt qu'heureux par l'abandon de mes mains ! Ses cheveux pourtant feraient de belles cordes, doux comme la soie, fortes comme le chanvre...

Non. Jouer avec Fanette.

M'amusera-t-elle encore ? Christine, hier, m'aurait peut-être déçu ! Cyran m'a glacé. Acquérir cette âme de brume et de neige quand on a été Cyran, l'homme des paroles brèves, des gestes nets, des yeux secs. Changer, c'est peut-être déchoir. »

III

LA CEINTURE

L'Art désire que les femmes nues soient ornées d'une ceinture.

Quand Diomède entra, Fanette, nue, fraîche, tout adamique, les cheveux sur le dos, se promenait méditative, lisant à mi-voix un livre doux. Ayant baisé la bouche de son ami, bien cordialement, elle mit comme signet au livre doux un ruban de jarretelle qui traînait sur le divan, puis, d'une voix languide, dit :

— O Diomède ! Si vous saviez comme je suis mystique !

— Il faut mettre une ceinture, Fanette, c'est plus

chaste et aussi l'art désire que les femmes nues soient ornées d'une ceinture. Le signet du livre fera très bien. Là. Cela suffit, avec ce petit camée pour fixer l'attention de l'œil. Le nombril est le centre esthétique. La Nature l'ignore, mais l'Art le sait; conformez-vous par artifice aux Nymphes de Jean Goujon : elles sont très belles. Maintenant, des pantoufles à hauts talons. C'est bien mieux ; cela allonge les jambes. Une femme nue, avec ces notions, peut acquérir une attitude presque aussi agréable que celle des fines statues de jadis. Des jambes et pas de ventre ; des hanches et pas de seins. C'est la nymphe. Les femmes, à l'état de nature, ont toujours l'air de relever de couches.

— Non, dit Fanette, tout cela m'ennuie, je vais me vêtir. Je ne m'aime que vêtue ou nue comme un ange.

Elle s'enveloppa d'une large robe, noua une cordelière et sage vint s'agenouiller près de Diomède, qui lui caressait les cheveux.

— Comme vous avez les cheveux fins, Fanette! Comme vous êtes fine et pure! Heureuse âme!

— Oui, je suis très heureuse. Mes amis ne sont pas tous aussi doux que vous, Diomède, mais leur fidélité me plaît et me rassure. Je vis avec joie, rosier que l'on respire, que l'on dépouille et qui refleurit toujours, plein de bonne grâce. Je suis très heureuse. Et puis j'aime Diomède et Diomède m'aime.

— Oui, Fanette. Tu es une si innocente enfant, et une chair si légère!

— Que veux-tu dire?

— Une chair d'oiseau qui vole à tout plaisir, à toute musique, à toute lueur, à toute picorée, d'oiseau ingénu et libre...

— Tu es un peu jaloux, Diomède?

— Oui, un peu.

— Moi pas du tout, Diomède. Je me donne à toutes les lèvres qui me plaisent, naïvement, presque sans le faire exprès. C'est pour cela que je vis si en joie. Rien ne me force; nul ne me contraint; je

marche doucement vers toutes les fleurs, comme le long des sentiers d'une vaste forêt ; et s'il vient des bêtes, je grimpe à un arbre ; et si je suis mangée, dame! que veux-tu, Diomède, est-ce que toutes mes méchantes petites sœurs ne seront pas mangées aussi, un jour ou l'autre ? Parfois, en me promenant, je pense à des choses loin, à des recommencements, à des coupes fraîches que d'invisibles mains tendent vers les bouches ardentes, à des fruits qui tombent, à des baisers qui rôdent, à des chansons qui jouent, à des agneaux, à des fontaines, à une odeur d'amour éternel qui parfumerait la terre. Je sais bien que je ne suis qu'une petite prostituée, mais j'ai un cœur de petite Madeleine et quelquefois, Diomède, ne ris pas, une âme de petite fiancée. Cela fait un bouquet très doux. Je suis heureuse comme un ange.

Et vraiment, maintenant, allongée sur des coussins, sa chair emmaillotée de rose, ses longs cheveux fins et clairs répandus comme des rayons sur ses épaules, les joues rosées par des reflets, les yeux naïvement bleus, Fanette avait l'air d'un ange tout jeune, étonné de la vie, l'air à la fois somptueux et frêle.

Diomède voulut lui baiser les pieds, tant elle était gracieuse et divine, et, comme ses lèvres se posaient sur la nacre froide, il songea, un peu bêtement : « La morale a fauché toute la joie humaine. Fanette est heureuse parce qu'elle ignore la distinction du bien et du mal... » Selon son habitude, il avait pensé trop vite ; il se reprit : « C'est un peu gros ; il faudrait expliquer cela, le nuancer. »

Fanette, chatouillée, se mit à gigoter comme un enfant dans son berceau. Elle se leva, s'alla regarder à la glace, faisant de la lumière avec ses cheveux. Apercevant le livre posé sur la cheminée, elle dit :

— Ecoutez : « De cette douceur naît la volupté du cœur et de toutes les forces corporelles, en sorte que l'homme s'imagine qu'il est enlacé intérieurement dans les replis divins de l'amour. Cette volupté et cette consolation sont plus grandes et

plus voluptueuses pour le corps et pour l'âme que toutes les voluptés accordées par la terre. Cette volupté liquéfie le cœur au point que l'homme ne peut se contenir, tant est grande la plénitude de la joie intérieure. De ces voluptés naît l'ivresse spirituelle. L'ivresse spirituelle se produit lorsque l'homme éprouve plus de délectations et de délices que son cœur ou son désir n'en peuvent désirer ou contenir. » Eh bien, Diomède, moi aussi, la pauvre Fanette, à des heures de bonne solitude, le matin, s'il y a du soleil et des fleurs autour de moi, je ressens à vivre une joie si forte que mon cœur se déchire, et je pleure. Les bruits me sont une musique ; les odeurs, une ivresse ; et je reste ainsi longtemps, pâmée dans une volupté surhumaine... Me croyez-vous, Diomède ?

— Pourquoi ne seriez-vous pas visitée par l'infini ? Vous êtes bénie, parce que vous êtes pure et douce et Dieu vous rend l'amour que vous donnez aux hommes.

— Cela n'est pas d'accord avec le livre, dit Fanette, songeuse. Je suis charnelle comme une chèvre. Je ne comprends pas.

— Il ne faut pas trop vouloir comprendre, reprit Diomède. Moi, un jour, vers le soir, après un long travail, j'eus une sorte d'extase, je sentis un soulèvement surnaturel et je vis une lumière infiniment brillante qui me parut être le centre du monde. Puis je retombai dans mon humanité. Et c'est tout.

On apporta une grande corbeille de violettes roses. Alors, ils jouèrent, excités par ce parfum de vie, cherchant les sensualités les plus fines, les caresses les plus délicates, les baisers les plus rares. Dans les querelles voluptueuses Fanette prenait vraiment l'air sérieux et inquiet d'une chèvre. Toute remuante et agitée de frissons, elle ne souriait jamais et ses yeux s'emplissaient profondément d'une joie surhumaine, puis soudain, elle éclatait de rire, puis longtemps elle chantait, la bouche close, ainsi qu'un violon magique.

Diomède oubliait toute autre sensation à écouter

le murmure mystérieux de ce corps pur, blanc et rigide qui ne semblait plus vivre que dans le lointain des songes.

Réveillée, elle fut aussitôt joyeuse, s'habilla, prise de pudeur, voulut manger, boire, fumer, s'amuser à des bibelots, à des images, pendant que Diomède admirait une créature si divinement animale. A ces moments il l'aimait avec délices, ému par tant de vie, tant de grâce et tant d'ingénuité.

Il songea :

« Elle me mène loin de « la cabane d'anachorète avec son toit de chaume et peut-être de roseaux ». Si différente de Christine, elle est faite aussi pour être aimée. »

Rassasié de la chair de Fanette, il désira Christine, la vit se déshabiller lentement, presque modeste, surgir droite, fière, muette. Puis par excès de contraste, il lui sembla qu'un plaisir plus aigu lui serait donné par une possession presque furtive, un corsage à peine entr'ouvert, des jambes fleuries de dentelles et de rubans, des étoffes criantes. Enfin il se comprit fatigué et stupide, se leva, demandant :

— Fanette, chère enfant, quelle idée vous faites-vous du mysticisme ?

Fanette répondit :

— C'est quand l'amour est plus fort que tout.

Diomède, rentré chez lui, se répétait encore la touchante réponse de la candide Fanette.

IV

LE JET D'EAU

Les jets d'eau que je regarde
redescendent toujours.

La mise au tombeau, de Michel-Ange : ce Christ soutenu par les épaules et qui semble marcher, et qui semble aussi sortir d'un mauvais lieu, et on le porte à son lit, tout nu, dépouillé par des voleurs, ce Christ, non pas mort, mais ivre d'être mort...

Il avait passé toute l'après-midi rue Bonaparte, dans ces petits musées miraculeux riches de toute l'essence de l'art, des heures penché sur les albums, et maintenant, exténué, il s'arrêtait, tenace sous les bousculades, devant cette image absurde, laide et terrifiante, de pensée trouble et peut-être impure. Cela avait l'air vraiment d'une parodie et même d'une parade, mais si tragique et si lamentable, disant comme par des hoquets l'horreur moins de mourir que d'avoir vécu, l'étourdissement de l'agonie, et nulle certitude que le tombeau dont la bouche s'ouvre. Ce Christ ne ressuscitera pas.

Diomède acheta le carton, peu offert aux yeux du public qu'il ennuierait, comme tout ce qui veut être lu deux fois, entendu deux fois, regardé deux fois. Il y a bien toujours deux mondes, car rien n'a jamais changé ni ne changera jamais, le monde de la plèbe et le monde des initiés.

Voyant venir Pascase, il ajouta volontiers :

« Et le monde des catéchumènes. »

Fort agité, Pascase hochait le tête, remuait les bras, haussait les épaules. Enfin, il parla, s'emportant contre les statues bariolées dont il venait d'apercevoir sur son chemin des spécimens nouveaux et fraîchement peints. Il y mena Diomède aussitôt, mais l'indignation le rendait presque muet et il ne put s'expliquer clairement. Diomède regarda, il vit un saint Jésuite, coiffé d'une barrette à houppe, sa soutane noire rehaussée d'un surplis en dentelles et d'une étole brodée. Il était debout, dardant un crucifix de vieil ivoire, avec le geste de bénir les étoiles, et, la main gauche sur la hanche, le pied chaussé d'un élégant soulier à boucle d'argent, il écrasait un dragon chinois.

Devant cette œuvre d'un symbolisme clair et méritoire, Diomède ne fut ni surpris ni contristé.

— Cela vous semble hideux, parce que c'est peint et tout neuf, mon cher Pascase; mais nu, sans être moins laid, cela serait tout pareil aux turpides marbres que vous voulez bien goûter chaque printemps. L'art de Saint-Sulpice n'est

pas autre chose que l'art officiel d'aujourd'hui mis, au moyen de quelques touches ingénieuses, à la portée des classes pauvres et dévotes. Depuis quatre siècles la Religion, devenue prudente, s'est pliée docilement aux goût successifs qui ont régné sur le monde. Elle suit, elle obéit. Soyez sûr qu'elle est même incapable d'inventer une laideur nouvelle. Ce genre, qui vous effraie, est un compromis fort sage : c'est la statuaire du jour soumise à la tradition polychrome. Pour faire mieux, il faudrait du génie; mais le génie, c'est le nouveau, c'est l'indiscipline, c'est le feu... Oui, il faudrait le feu, un grand feu purificateur... Croyez-vous que cet art de paysan riche soit bien inférieur aux bronzes déments qui agitent leurs antennes le long du Luxembourg, ce musée des indigents ? Chaque groupe social se fait un idéal particulier de beauté et de puissance incompréhensible pour les autres. Plus haut, lorsqu'il s'agit d'individus et non plus de castes fourmilières, d'intelligence et non d'instinct, l'accord des goûts et des jugements est pareillement rare, et se réalise plutôt sur des mots que sur des idées. Cette petite découverte m'a incliné à l'indulgence, — et j'admets la beauté de cette Vierge sacristine, puisqu'elle est la Beauté pure pour tant de cœurs doux et pour tant de simples esprits...

Diomède ajouta, après un petit rire mystérieux :

— Mon ami, l'indulgence, c'est la forme aristocratique du dédain.

Puis encore, comme intérieurement :

— Oh! que c'est difficile!

Mais Pascase, n'ayant pas très bien compris, commença son discours :

— Je ne puis pas dédaigner ce qui me blesse. Il s'agit de ma religion ou, en somme, de la seule religion qui me soit offerte sous ces climats stériles. Elle m'appartient, à moi, tout comme au séminariste innocent dont le cœur brûle, cierge pâle. Pour cortège au supérieur idéal, je puis exiger la suprême beauté; écraser ces larves, briser ces masques qui me la dérobent. Ils ont le droit d'être

infâmes, ils n'ont pas le droit d'être médiocres. Diomède, votre hypocrite indulgence...

— Pascase, pourquoi me voulez-vous hypocrite? Je n'ai pas l'esprit violent, mais seulement un peu vif. C'est cette vivacité que je voudrais dompter, amollir, plier à de nouvelles formes d'expression intellectuelle. Il ne faut pas chercher la vérité ; mais devant un homme comprendre quelle est sa vérité. Vivre en dehors, vivre au-dessus; juger mentalement; sourire ; parler, comme un ami à plusieurs langues, plusieurs langages ; ami à plusieurs âmes, communier à plusieurs tables sous toutes les espèces humaines. Se garder intangible mais, ayant écouté tous les murmures, y répondre par toutes les paroles...

Pascase regarda son ami avec peur. Il y avait un tel contraste entre la vie de Diomède et sa pensée, un désaccord parfois si aigu entre ses mots et son rire, entre ses gestes et ses regards, que Pascase hésitait entre les deux chemins, puis s'éloignait, sans oser choisir. Grand, brun et clair, avec une ombre de barbe sèche et drue, de grands bras coupants, des mains fiévreuses, Pascase qui avait l'air, dans la vie, d'une force perdue, raisonnait selon une logique trop loyale et trop réglée, malgré des éclats, pour suivre volontiers en leurs courbes et leurs nœuds, les imaginations compliquées de son ami. Il l'aimait avec une sorte d'admiration fuyante et timorée et l'air véritable de protéger physiquement ce nerveux et fragile Diomède, au teint pâli encore par des yeux ardents et qui semblait parfois chanceler sous le poids d'une lourde tête de moine, glabre et tondue. Ayant préparé une réponse, il fut dispensé de la dire; un geste de Diomède ramenait leur causerie à son point de départ. Pascase en fit l'aveu avec sincérité. Cet alignement de bronzes capricants, mâles furieux et frénétiques femelles, dépassait en laideur les plus tristes étalages d'idoles, au moins calmes et presque dignes dans leur torpeur de caricatures sacrées. Ils n'entrèrent pas dans la baraque, allèrent sous les arbres,

parmi l'innocence animale des joueurs de paume, la sauvage douceur des enfants et des oiseaux, la sérénité des fleurs, enfin s'arrêtèrent devant un jet d'eau.

Assis, ils écoutaient, puis ils regardaient.

— Les jets d'eau que je regarde, dit Diomède, redescendent toujours; mais ceux que j'écoute parfois se taisent. Ils n'ont pas la pudeur du geste; ils ont celle de la parole. Il faudrait les comparer à des femmes amoureuses. Cela ferait une jolie dissertation. J'y ai convié Tanche qui a du goût. Le jet d'eau, quel joli prétexte à faire valoir la grâce de nos derniers poètes ! Depuis Verlaine, que de sanglots dans les vasques ! Ne serait-ce point charmant et ingénieux de classer les poètes d'après les idées ou les images évoquées en eux par le frêle et mystérieux jet d'eau ? Tout cela mêlé d'une petite histoire de l'hydraulique sentimentale des jardins, depuis Pétrarque et la fontaine de Vaucluse, — qui certainement était un jet d'eau... Qu'en pensez-vous ? Encouragez Tanche.

A ce moment, comme une conclusion, dernière page d'album et image vivante, Mauve se présenta. Sans rien dire, arrêtée soudain, elle prit les mains de Diomède et les baisa d'un même baiser avec une dévotion sensuelle, puis elle dit, répondant d'avance à toutes les questions des yeux et des lèvres :

— C'est Mauve.

Pascase salua, non sans cérémonie. Alors Mauve éclata de rire.

Diomède expliqua :

— Ne soyez pas effaré, Pascase, Mauve s'appelle aussi le Rire. Elle rit parce qu'elle ne vous a jamais vu. Mauve rit comme un enfant devant tout ce qui est nouveau pour elle. Mauve vous aime déjà, vous sachant mon ami.

Elle répondit, faisant des yeux d'animal doux :

— Mauve est très sérieuse, même quand elle rit. Mauve a le droit de rire, étant jeune, belle et bonne. Mauve est très bonne, et aussi très méchante, quand on la contrarie, et très laide quand

elle pleure. Mauve aime Pascase, si Pascase veut être aimé.

— Vous entendez, Pascase ? Et quel beau langage ! Mauve parle toujours de soi à la troisième personne, comme d'un être important, précieux et rare, avec la gravité d'un grand sachem. Le rire, c'est avant ou après, car Mauve estime son génie et ne le dévoile qu'avec grâce.

Pendant qu'elle écoutait, un peu inquiète, ces équivoques compliments, Pascase regardait avec plaisir la jolie créature, jeune fleur, riche de tous les charmes de la fleur, un peu sombre de cheveux, comme certaines ancolies, et le corselet gonflé comme un pavot plein de lait. Il souhaita de pouvoir l'emporter dans ses bras jusque vers un pays très loin et de la coucher dans la menthe fraîche, au bord d'un ruisseau, sous des saules. Alors elle riait de faire mousser l'eau courante avec ses doigts menus, puis à genoux et grave, elle disait : « Mauve aime Pascase. »

A ce moment, Mauve se mit à rire vraiment, faisant avec les dentelles de son mouchoir presque les gestes qu'il avait rêvés. Il écouta, mais n'entendit rien. Elle se penchait à l'oreille de Diomède. Déçu, Pascase songea que Christine devait être bien plus belle et d'un parfum plus pur. Il découvrit aussitôt une vulgarité dans l'élégance florale de Mauve : sa robe était toute pareille à d'autres robes qui passaient.

Elle avait dit tout bas à Diomède :

— Pascase plaît à Mauve.

Diomède répondit :

— Mauve est une petite coureuse.

Et, tout haut :

— Pas de confidences. Je veux bien deviner ; je ne veux pas savoir.

Il ajouta :

— Où allait-elle, si vite ?

Elle répondit d'un trait :

— Voir Tanche, qui devait me présenter à Cyran pour qui je vais poser une tête d'ange dans un tableau d'église.

— Mauve sera un ange, dit Diomède, nous allons la conduire à Cyran. Venez-vous, Pascase ?

Ils s'en allèrent, Pascase devant, muet et humilié. Mais Diomède ne put souffrir cela, et voulut Mauve au bras de son ami, qui se redressa innocemment et parla. Mauve l'écoutait avec des mines pieuses, toute sa figure retournée, comme pour lui boire les mots sur la bouche, et Diomède s'amusait de ces jeux sexuels.

Cyran était seul. Tanche, qui arrivait par une autre porte, voulut gronder Mauve. Elle se mit à rire, puis à dire, droite devant Cyran :

— C'est Mauve.

Cyran la regardait déjà, comme regardent les peintres, avec cet œil froid et sûr qui dévêt, palpe et mesure. Il la pria d'ôter son chapeau et d'ébouriffer un peu ses cheveux. Ayant songé un instant, il dit.

— Je les ferai en or vert, en or à reflets d'émeraude... Des cheveux surnaturels, des cheveux divins, des cheveux qui respireront comme l'herbe des prairies... Et sous le vert sombre de cet océan, d'invisibles renoncules donneront à la couleur une odeur... Oui, une odeur d'or charnel... des cheveux tranfigurés... Tout le nu en ombre claire sous la longue robe d'air... La tête est belle.

Mauve voulut, selon sa mode, baiser la main de Cyran, mais le vieux peintre calma tout désir d'un geste presque de bénédiction, disant des mots obscurs :

— L'art est exorciste... Les yeux seuls connaissent la beauté... Il faut être blanc, tout blanc... Rendre l'invisible par le visible... A peine... Des songes sous des voiles... A peine, à peine...

Il parla longtemps, les yeux fixés sur Mauve, et tous regardaient Mauve. Au centre de ces effluves, parmi ces hommes qui la respiraient, Mauve s'épanouissait, exhalait tous ses parfums ; sa peau se rosait, ses yeux éclataient ; elle s'exaltait à l'état radiant.

Chaque parole de Cyran lui arrivait au cœur comme une flamme, comme une petite volupté

qui se gonflait, s'écoulait, passait dans ses membres. Sa chair toute chaude fermentait, offerte aux mains qui pétrissent la pâte... Cyran tout à coup sentit cette oblation violente ; un éclat de désir lui traversa les reins, flèche de feu rapide et douloureuse. Alors il se tut, crispant sur le marbre sa longue main maigre.

Mauve, au contraire, s'amollissait maintenant, fondait. Sûre d'avoir blessé, elle baisait la plaie, souriait avec la fierté d'un enfant heureux. Cyran lui donna rendez-vous à son atelier. Alors, feignant de s'intéresser aux heures, les yeux oscillant de sa montre à l'horloge, elle se leva et disparut après un salut et trois petits signes de tête.

Comme ils s'en revenaient, Diomède dit à Pascase :

— Mauve est un pacha. Vous avez vu la scène de fascination? Elle prend qui elle veut. Ah! Mauve nous donne un bel exemple de franchise et de liberté! Elle n'est pas domestique; la niche ne l'a jamais domptée ni même engourdie. Elle marche. Elle a des jambes admirable, des jambes de femme qui marche, qui court après le plaisir, des jambes si différentes de celles qui attendent ployées ou couchées!

— Elle est simplement luxurieuse, dit Pascase.

— Sans doute, Mauve est luxurieuse et c'est ce qui fait la beauté de ses jambes. Luxurieuse ? Elle est la luxure même, la luxure active, consciente, presque raisonnée. Elle aime l'acte pour lui-même, pour ce qu'il comporte de mouvement, de vie, de sensation immédiate. Pourtant, vaniteuse, elle choisit moins ses amants pour leurs attraits sexuels, que pour leur nom ou leur esprit. Je la crois très heureuse; elle mérite de l'être.

— Vous avez l'air de l'aimer beaucoup ?

— Beaucoup, répondit Diomède. Elle m'est un spectacle charmant, instructif et moral. Oui, moral. Mon ami, dans le petit monde où je vis et que j'ai contribué à créer, la morale ne s'entend pas sur le mode ancien. On estime que l'être le plus moral est, non pas celui qui subit docilement la loi, mais

celui qui s'étant créé une loi individuelle, conforme à sa propre nature et à son propre génie, se réalise selon cette loi, dans la mesure de ses forces et des obstacles que lui oppose la société. Mode nouveau, mais plutôt retrouvé et reconstitué avec quelques éléments inédits, car c'est en somme le principe de la morale religieuse, pour laquelle l'âme, (c'est-à-dire l'individu, l'être indéchirable et imbrisable),existe unique et sacrée. Cette morale est très détestée des Etats, qui la punissent et des historiens, qui la réprouvent. Ils ont raison : elle tend à détruire l'autorité, car on comprend mal l'autorité physique qu'une âme peut avoir sur une âme. Or, considérez, Pascase, que le corps n'est que la manifestation visible de l'âme, ainsi extériorisée selon son pouvoir de créer la matière et les mondes; oui, les mondes, et représentez-vous le petit monde que vous êtes, si fermé, même à moi, si impénétrable à mes idées et à mes imaginations. Vous riez, que je voulusse jamais vous imposer une doctrine, et vous jugez le monde sur celle que vous impose la force. Si j'étais le plus fort, Pascase, vous penseriez comme je pense. Prenez-vous donc vous-même pour commune mesure, ainsi que les colporteurs encore, justes et sages, aunent le drap à l'aune de leurs bras. Je crains, mon ami, que vous n'ayez aucune religion; sans quoi vous comprendriez mieux votre importance dans le plan général de l'univers, et quelle place vous tenez, plus grande que les sociétés, que les Etats, que les peuples, — car les mots sont des mots et l'homme est un homme. Tout cela à propos de Mauve, la petite coureuse! Pourquoi pas? Elle fait ce qu'il lui plaît : il faut l'admirer. Si l'infini est contrarié par sa conduite, il en informera Mauve un jour ou l'autre. Il parle bien à Fanette!

Et Diomède laissa éclater le petit rire obscur, dont il concluait volontiers ses discours. Mais Pascase, grave, demanda :

— Diomède, êtes-vous prêt à aller jusqu'au bout de vos théories?

Diomède répondit :

— Jusqu'au bout? Non, pas aujourd'hui. Il y a trop loin.

V

LE BOURDON

Je serais un gros bourdon, tout de velours, qui s'enfonce et disparaît dans une clochette de digitale.

Mardi, 13 mai.

« Diomède, mon ami, vous êtes pareil aux autres, vous avez peur, vous aussi. Pourquoi depuis si longtemps ne vous ai-je pas vu chez moi, ou dans ces maisons amies si hospitalières à nos vaines causeries? Oui, nous sommes deux moissonneurs qui doivent se rejoindre dès le point du jour pour faucher l'ivraie triste ou ces frauduleux épis d'orge dont les grains sous la main s'en vont en poussière. Poussière qui contient un principe inconnu de vie et de rénovation, poussière inutile aux moisonneurs, mais plus riche peut-être en mystères que les blés les plus lourds et les farines les plus pures. Est-ce moi qui vous fais peur, ou tant de vanité? Mais qui sait celle qui sera belle entre nos paroles, féconde entre nos actions? Peut-être les plus méprisées. Et peut-être que la face des choses va être changée, parce que vous avez cueilli pour mon corsage une fleur le long de votre chemin. Pouvez-vous mesurer la puissance de mon sourire, même équivoque, et si mon épaule est blanche ne serez-vous pas content, plus fort et plus courageux? Vous est-il donc impossible de me baiser la main si doucement que j'en sois émue et prête à monter au ciel?

» La vanité essentielle de nos relations, je veux la maintenir. Laissons les épis pleins de sang à ceux qui mourraient d'une autre nourriture. Êtes-vous rassuré, de n'avoir qu'à papillonner sur des fleurs? Car, je le sais, j'ai l'air d'une impudente dévoratrice, moi qui suis la plus innocente des vierges. Ma puissance charnelle échappe à ma volonté; elle est toute en parfum; je suis candide comme le

lilas ou comme l'encensoir, et naïve au point d'être sans pudeur corporelle. Voulez-vous me voir nue? Vous verrez une statue, comme il y en a dans les musées.

»J'ai cru deviner que vous aviez peur d'être mangé par la lionne, pauvre héros si précieux! Ne tremblez pas. Je n'ai pas faim. Je n'aime que vos paroles et votre air d'être supérieur même à votre peur. Il m'est agréable de vous écouter. Vous racontez ce que vous ne ferez jamais, et peut-être êtes-vous capable de faire ce que vous ne dites pas. Vous êtes chimérique et juste assez hypocrite pour paraître mystérieux. Cela me plaît. Je rêve sur vous, n'ayant rien à rêver sur moi. Le harem que vous avez dans la tête m'admet derrière une fenêtre grillée. Je regarde sans rougeur et sans émotion : les gestes que je vois me paraissent obscurs et je ne cherche pas à lever le voile que vous tendez sur les autres. Ne me croyez pas offusquée par ces jeux et la nudité de toutes ces nageuses; seulement, je n'entrerai pas dans votre fleuve et je ne vous convierai pas à venir vous baigner avec moi au petit lac secret et sacré où je lave mes genoux et mes péchés.

» Voilà donc, ami, deux ou trois belles pages comme vous les aimez (j'espère) de tulle brodé avec le plus grand soin, à votre intention, et à mettre dans un tiroir sous un sachet à l'héliotrope blanc (ou bleu); ensuite, nous allons mieux nous comprendre, et même je vous dirais tout ce que je pense, si mes pensées m'étaient plus dociles.

» Mon cher Diomède, il faut vraiment que je vous aime beaucoup ou bien que j'aie grande foi en votre loyauté, ou bien que je vous sache trop timoré (ou trop fier), pour profiter d'un aveu, ou encore que j'éprouve un plaisir tout féminin à m'humilier devant vous ; mais vous le saurez : je vis dans une solitude d'âme toute pareille à la mort. A certaines heures, je suis une jeune fille qui s'ennuie, seule à mi-chemin sur la passerelle, également loin de la poupée qu'elle méprise et de l'homme dont elle a peur. Car moi aussi j'ai peur, non de vous, quoique, peut-être comme vous, du

voleur connu ou inconnu. C'est une phase qui peut durer et se consolider, si l'on y met le ciment de la dévotion intellectuelle et que le mortier prenne et dure.

» Il prendra sur moi, qu'on le veuille. Moi, je voudrais vivre avec un esprit dans une intimité fraternelle et profonde. Je serais un gros bourdon, tout de velours, qui s'enfonce et disparaît dans une clochette de digitale, puis repousse la porte et sort tout poudré d'or. Quelle belle occupation pour le printemps de ma vie, sortie de la soie des cocons où je fis en secret ma métamorphose ! Il s'agit d'un être inutile, de ceux que l'on appelle inutiles et pareils aux folles avoines; vous voyez donc que je n'estime pas trop la fonction que je me suis dévolue; à moins, Diomède, qu'il ne soit très agréable de sentir le gros bourdon de velours butiner dans les cloches de son cerveau. Je ne sais, mais ensuite je serais plus belle, tout éclatante de la poussière dorée qui fleurit les palais de l'intelligence.

» Ce rêve fait, et défait, j'ai songé qu'il serait plus séant de prendre un amant. C'est assez conforme aux usages et aux bonnes mœurs. Je l'aimerais peut-être; il paraît qu'on a de ces surprises. Alors, toute à la chair et aux plaisirs particuliers qu'elle engendre, je plierai mon esprit aux images et mes membres aux gestes les plus propres à suractiver l'épanouissement parfait de l'instinct sexuel. Est-ce bien ma vocation ? Je l'ignore et je vous consulte, Diomède. Aussi sur ce doute, que peut-être ces deux routes ne sont pas des ennemies tout à fait irréconciliables, qu'elles se coupent peut-être, çà et là, sous les arbres de la forêt, comme dans ces labyrinthes qu'on voit peints au seuil de vieux livres. Des hommes m'ont dit qu'ils voulaient trouver une double joie dans la femme, une nourriture et un breuvage, qu'elle fût un fruit. Mais ceux-là, que seraient-ils pour moi et que me donneraient-ils ? Ils demandent trop. Je veux réserver la moitié de moi-même, — laquelle ? Vous qui ne désirez ni l'une ni l'autre, ayant peur que l'une empoisonne votre volonté et que l'autre paralyse

votre force, donnez-moi un conseil, désintéressé comme votre génie, et qui tombe de haut, pierre que le vent détache d'un clocher.

» Cependant j'ai peur que vous n'encouragiez ma solitude. Vous jugerez que l'orgueil me convient, qu'il doit me gonfler le cœur en même temps que me fermer la bouche ; éloigné de moi, je dois vous plaire éloignée des autres. Il ne faut pas que les yeux qui vous semblent hautains s'adoucissent même vers des rêves, ni que le ciel du désir entre par ces fenêtres ; vous les voudriez closes, ou leurs vitres dépolies par quelque mousseline ; enfin, que je sois virginale. Ne suis-je pas virginale, étant vierge ?

» J'ai tout prévu et j'attends.

» Votre âmie,

» Belle. »

» P.-S. — Ne me répondez pas. J'ai besoin de vous revoir avant de vous écouter. Venez samedi chez Cyrène. »

Mardi, 13 Mai.
(Télégramme)

« Ne lisez pas ma lettre et rapportez-la-moi cachetée samedi chez Cyrène.

» Néo. »

Diomède trouva les deux papiers le soir assez tard, en rentrant chez lui. Ayant lu le bleu, il s'apitoya sur l'autre. Pauvre lettre ! Elle était lourde.

« Si je ne la lis pas, qui la lira ? Il faut lire les lettres. Une lettre qu'on ne lit pas est absurde, comme les mots dits trop bas et qu'on n'a pas entendus. Il y a dedans toute une journée, peut-être toute une nuit de femme. Que me veut-elle ? C'est la première fois qu'elle m'écrit autre chose que de brèves phrases sur des cartes. Néo, la nouvelle, l'inconnue, la tentatrice. Peut-être qu'elle se dévoile un peu ou qu'ayant voulu trop serrer l'étoffe autour des reins, elle a modelé ses formes,

croyant les mieux cacher. Peut-être qu'en lisant le contraire de ce qu'elle a dit, je connaîtrai un peu de son âme. Si peu ! Mais pourquoi cette défense, ce retour, ce geste vers la bouche où la lettre vient de tomber, cette impatience de la main qui voudrait reprendre ce qu'elle vient de donner ? Que peut-elle me donner, des pages de littérature ; m'offrir, elle-même ? Absurde, elle est fière. Mais elle sait que je la crains et peut-être veut-elle jouer et me faire reculer, et, fatiguée de ma lâcheté, me dire adieu et tourner la tête. Si elle me disait des choses douces, tendres et enfantines ? Elle n'est pas assez petite fille. D'ailleurs je ne la connais pas. Sur aucune femme je n'ai moins de notions. Je sais seulement qu'elle est belle, qu'elle me tente et qu'elle me fait peur. Pour l'aimer, il faudrait renoncer à tout, c'est-à-dire à l'ironie, sans quoi la vie n'est qu'un pré, vert ou jaune, ou ras selon les saisons et l'appétit des moutons. C'est l'ironie qui diversifie l'unité des choses en multipliant les aspects par la diversité des sourires selon lesquels on les accueille. L'ironie, c'est l'œil à facettes des libellules qui d'une fleur de ronce se fait un jardin seigneurial. Néobelle est un horizon. Elle se dresse comme une montagne ; elle est vraie et il faut la regarder en face avec sérénité.

Oh ! Une montagne ! Un arbre sur la montagne et qui paraît grand parce qu'il est sur la montagne. Un arbre, on l'embrasse ; deux bras y suffisent. Un arbre ! Souvent ce qu'on prend pour un arbre n'est qu'une branche qui pend rompue et que le bûcheron va emporter sur son épaule et couper à coups de hachette et jeter au feu. C'est une branche, c'est un scion, c'est un jet de l'année qu'on brise pour s'en faire un bâton ; c'est une grande ciguë que les enfants arrachent en revenant de l'école, pour la tailler en chalumeau ou en sarbacane.

C'est une grande ciguë...

Que peut-elle me dire ? Elle est là, enclose comme un mystère dans le secret de cette lettre ; je la verrais si j'avais la foi. Je ne veux pas la voir...

Elle est là. Elle est couchée. Elle dort en souriant. Il faut la prendre adroitement et qu'elle ne se réveille que dans la joie ou dans l'horreur d'être prise... »

Il avait déjà passé sous le repli de l'enveloppe la petite lame de vermeil :

« Quatre feuillets de papier blanc, peut-être parfumé ! L'hostie est vide. C'est la messe du diacre. Je lui rendrai la lettre intacte. *Intactam intacta.* L'idée de cette liturgie purement cérémonielle me souffle des jeux de mots latins. Enfant, quel piège banal ! Diomède ou la Discrétion à l'épreuve ! »

Satisfait, il put rire un peu. Il avait moins peur. Jouer avec Néobelle, cela serait charmant.

VI

LE SOUCI

Dans cette quenouille jaune elle s'amuse à piquer, tout au milieu du front un large souci d'or.

Christine allait arriver...

« Si l'on écrit mon histoire, songea Diomède, il faudra mettre que chaque fois que j'attends Christine, c'est que je m'ennuie profondément. Je m'ennuie comme un Dieu, las de mon univers, solitaire au milieu de ma toile, malgré toutes les petites mouches qui s'y viennent prendre, en somme si toutes les mêmes ! Et les mâles pareillement tout en sexe... Et moi ? Sortirai-je de cette prison ? Pas encore, puisque j'attends Christine. Si peu, et Christine est une ombre si délicate, presque incorporelle à force de chaste silence. Le silence est chaste.

Sortir ? Il faut rentrer. On ne peut pas toujours être dehors. Sortir de soi ? On doit avoir froid. En soi, on a chaud, on se couche on se roule. Le tapis est épais, les fenêtres bien closes, le feu clair, la lampe douce. Cellule de luxe, mais la luxure frappe à la porte. La définition de l'amour par Spinoza n'est pas absurde : « Titillatio quaedam, concomitante idea causae externae. » Si le bon philosophe

ne nous avait prévenus lui-même « qu'il nomme *titillatio* ou *hilaritas*, l'affection de la joie quand on la rapporte à la fois au corps et l'âme », on pourrait sourire ; mais telle qu'il l'a pensée et écrite selon sa langue particulière, elle n'est que trop vraie, cette proposition mémorable ; elle est absolue ; elle est terrible dans sa banalité toute crue ; et c'est pourquoi j'attends Christine, cause extérieure de joie sans laquelle aujourd'hui je ne puis ressentir aucune joie ; et c'est pourquoi j'aime aussi Mauve, Fanette et... »

Il s'arrêta. Il ne voulait plus penser aux quatre feuillets de papier blanc dont le jeu, deviné trop vite, l'humiliait. Ensuite, comment la nommer, elle, même en pensée, après ces deux petites nudités ? Pourtant il la nomma, mais à part, avec des précautions, après avoir mis un tapis sous ses pieds, le tapis de sa cellule inviolée. Il finit par admettre qu'il aimait Néobelle autrement que Fanette, avec un autre esprit, avec d'autres sens. Il l'admit presque sans peur ; il se familiarisait.

Néobelle le ramena à lui-même. Il songea et s'étonna de vivre si peu et si mal au milieu de tant d'agitations presque sentimentales. Il ne faisait vraiment rien dans la vie que d'aller et venir, regarder, sentir, comparer. C'est ce qu'on appelle rien ; c'est vivre et ce n'est vraiment rien. Comparer des idées, comparer des formes, s'interroger, répondre par des jugements, le lendemain caducs et peut-être faux. Il comprit la vacuité de cette formule : jouir de la vie. Ceux-là seuls jouissent qui n'ont pas conscience de leur jouissance. L'homme heureux n'a que l'air d'être heureux.

« Aller et venir : je ne vais même pas, je tourne. Si je continue à songer, je vais arriver à l'endroit du manège où il y a pendu à un clou cet écriteau : « Regretter de ne pas avoir appris un métier manuel, par exemple à faire des copeaux. C'est propre, ça sent bon, les enfants s'arrêtent pour regarder les dolures sortir de la varlope, etc. » Ainsi, je sais d'avance ce que je vais penser ! C'est fastidieux. »

On sonna. C'était Pascase.

Diomède le reçut volontiers. Il ne pensait plus à Christine, inutile puisque le salut venait d'entrer sous la forme d'une autre créature humaine.

— Avez-vous revu Mauve ?

Pascase répondit brusquement comme fâché :

— Non. Pourquoi ?

— Parce que vous la reverrez. Elle vous a mis dans son album ; elle vous retrouvera, un matin, en feuilletant, et une heure après Mauve sera chez vous, avec cet air radieux et impertinent que vous savez. Avouez qu'elle vous plaît aussi ?

Pascase haussa les épaules. Il était fébrile, tournait autour de la chambre en ayant l'air de respirer des soupçons, la bouche froncée, les yeux inquiets. Enfin il voulut bien s'asseoir et dire :

— Pourquoi me parler de toutes ces femmes, cette Mauve, cette Fanette, cette Cyrène, cette...

Il se tut et Diomède, énervé lui aussi, dit, mais tout doucement :

— Cette... Achevez. Hé, je crois que vous ne les prononcerez pas, les syllabes qui manquent à votre énumération ?

— Non, je ne les prononcerai pas.

— Ecoutez, Pascase, reprit Diomède sur un ton fraternel, je ne les prononcerai pas non plus les syllabes, les deux syllabes qui vous arrêtent; mais je vous le déclare encore, bien qu'elles me soient agréables elles ne me sont pas nécessaires. Supposez que je les ignore.

Pascase répondit, maintenant presque calme :

— C'est moi qui voudrais les ignorer, mais je suis absurde, sans doute malade, je ne peux ni les oublier, ni les prononcer. Peut-être cela va-t-il vous paraître d'une psychologie assez curieuse, je suis venu parce que je sais qu'elle va venir et je veux la voir, je vous en prie, laissez-moi la voir.

— Vous êtes absurde, en effet, répondit Diomède, et pour deux raisons. D'abord vous me dites aujourd'hui tout le contraire de ce que vous affirmiez l'autre jour, avec de grands tremblements. Ensuite, il n'y aucun motif connu de moi pour qu'elle

vienne aujourd'hui. Cependant, il est vrai que j'ai pensé à elle et que je l'ai désirée.

— J'ai lu dans votre pensée, dit Pascase. Et si vous pensez à elle, c'est peut-être parce qu'elle pense à vous. Il y a une chance pour qu'elle vienne.

— Et si elle vient, et quand vous l'aurez vue ?

Pascase répondit, avec cette logique froide qu'il maniait facilement, même pendant ses extraordinaires accès de nervosité :

— J'ai réfléchi. Je crois que je l'aime parce que je ne la connais pas. L'ayant vue, elle me déplaira peut-être. Alors je serai tranquille et guéri. Si au contraire, ce qui est possible, elle me séduit, je ne serai pas plus malheureux qu'avant.

— C'est bien raisonné, mais que faites-vous de moi, en toutes ces aventures ?

— Rien. Je vous laisse.

— Cependant je ne voudrais pas me prêter à un jeu disgracieux, soit de complaisant, soit d'ami méchant. Pourquoi ne prenez-vous pas Christine sans me le dire ?

— Je ne suis pas voleur. Ensuite, comment ? Je ne puis la connaître que par vous. Refusez et tout sera dit.

— Mon ami, reprit Diomède, êtes-vous donc de ceux devant lesquels on doit se taire ? Je vous ai parlé d'une femme et votre imagination d'enfant la voit, et de mâle, la désire comme si elle était celle qui vous est destinée, l'unique ! Pur sentimentalisme ! Vous n'avez donc plus peur, plus du tout ? Elle vous déplaira. C'est une créature faite, à ce qu'il semble, pour moi seul, ordonnée pour mes plaisirs selon les beautés d'âme et de chair qui me séduisent. Ainsi, songez que ses cheveux, fort ordinaires, sont à reflets comme un casque de cuivre pâle et que dans cette quenouille jaune elle s'amuse à piquer, tout au milieu du front, un large souci d'or. Rien de plus absurde ; mais j'y suis habitué. Elle ne parle pas. Elle dit oui, à peine ; rarement non. Sa pensée s'avoue par des gestes, des attitudes, des sourires, que seul je puis comprendre.

— Je les comprendrai aussi. L'amour comprend tout. Etes-vous donc son seul amant ?

— Non, répondit Diomède, je ne le crois pas. Christine appartient non pas comme Mauve à ceux qu'elle choisit, non pas comme Fanette, à ceux qui vont la voir : mais à ceux qui la désirent avec assez de force pour évoquer sa présence. Pourtant ceux qui la possèdent avec moi ne la partagent pas avec moi. Elle se fait différente selon les cœurs qui l'appellent. Les lèvres dont elle accepte le baiser ne baisent pas les mêmes épaules, en baisant ses épaules ; pourtant ce sont les épaules de Christine, et la gorge fraîche de Christine, et son ventre pur, et ses genoux blancs. Parmi les amants dont elle souffre l'amour, les uns ne connaissent que son visage, les autres ne connaissent que ses genoux ; pour quelques uns elle reste voilée ; pour d'autres elle reste vêtue ; à d'autres, plus chers ou plus hardis ou plus forts en désir, elle se montre et se livre nue, selon la candeur de sa beauté éternelle. Nue, vêtue ou dévêtue, elle est Christine et elle est la Christine de celui qui l'adore avec ferveur. Toutes ses apparences sont chastes ; elle est toujours innocente et d'une virginité sans cesse renouvelée par la grâce. Chacun de ses amants la voit diverse selon les saisons et les heures ; elle est quelquefois toujours et quelquefois jamais la même ; elle est le champ, la lande, le fleuve et la mer ; les nuages l'influencent, et le soleil ; ses yeux qui changent de reflet, ne changent pas de couleur ; un amant les reconnaîtrait sous le voile ou sous le suaire, mais Christine est immortelle.

— Immortelle, dit Pascase. Alors c'est fini ? Vous avez cessé de me railler ?

— Je vous répondrai, dit Diomède, par le mot qui vous est familier : je dis ce que je pense.

— Rêveries. D'après ce que j'ai compris, Christine est une jeune femme assez jolie, docile, silencieuse et capable d'une certaine fidélité. Vous ne l'aimez guère et elle vous visite rarement. Laissez-moi la voir : elle m'aimera peut-être.

— Pascase, comment donc faut-il vous parler pour que vous me compreniez ? Dois-je vous répéter mon discours ou vous instruire par une affirmation nette et même brutale ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Pascase. Vous entremêlez la vérité de tant de songes ! Savez-vous même ce que c'est que la vérité ?

Diomède répondit en souriant :

— Non, mon ami, je n'en sais rien.

La conversation dériva, puis Christine n'était vraiment pas venue. Ils s'en allèrent, dînèrent ensemble, maintenant muets et à l'état de bons animaux bien raisonnables.

Tout en mangeant de menus oiseaux cuirassés de lard et vêtus de feuilles de vigne, Diomède regretta d'avoir un ami. Depuis deux ans qu'il le connaissait, tout nouveau à Paris après des voyages, Pascase lui avait fait payer par bien des ennuis quelques heures de causerie agréable. C'était un homme sans doute sûr de caractère, mais d'esprit extravagant, un de ces êtres qui marchent droit devant eux avec fougue et se cognent aux arbres faute d'avoir songé qu'il y a des arbres dans la forêt. Intelligence farouche et têtue, cœur obscur et sentimental, logique effrénée, nulle souplesse, une barre de fonte qui se rompt sans plier : Diomède goûtait vraiment peu une telle nature. L'histoire de Christine aussi l'inquiétait ; il n'y voyait nulle solution.

« Cependant, songeait-il, c'est assez amusant. Psychologie morbide ou normale ? Morbide, puisque c'est intéressant. D'ailleurs le normal ne peut pas être perçu, ne pouvant être différencié. Comment distinguer du huitième le neuvième coup de midi ? Seuls des douze le premier et le dernier sont dissemblables parce qu'ils sont ou précédés ou suivis du silence...

Mais si Pascase est un peu malade, peut-être moi suis-je un peu coupable ? Nous verrons cela. »

Il regarda Pascase et le trouva moins désagréable.

« En somme un ami est utile pour les idées.

comme un jardin pour les enfants. Les uns et les autres doivent être menés à la promenade et au jeu, et le cerveau d'un ami est plein d'allées et de pelouses complaisantes... »

A ce moment, il regarda encore Pascase et son égoïsme lui fit presque peur. Il se reprit :

« Mais je suis un jardin aussi pour lui, et peut-être un parc, toute une campagne où on peut se promener en voiture, chasser, cueillir des fruits, faire les foins, moissonner. Il y a mille moyens de travailler ou de se divertir. Est-ce ma faute si Pascase promène toujours par la main la même idée le long du même sentier ? »

Cette réflexion le réconforta. Tout à fait aimable, il voulut dire des riens, affectueusement :

— Pascase, ne trouvez-vous pas que ces oiseaux sont agréables ?

VII

L'ABEILLE

Puis soudain l'abeille se taisait buvait, les ailes calmes, la vie de la fleur humaine.

— C'est Mauve.

Elle avait l'air tout blanc, d'un blanc triste, par sa robe incolore, ses yeux calmes, son teint pâle. Sans éclats de rire, sans verve, sans rien de ses habituelles insolences, elle était entrée, déjà assise, sage comme une belle dame, son ombrelle sur ses genoux, disant :

— N'est-ce pas, Diomède, que Cyran est un grand peintre ?

Diomède y consentit volontiers.

Elle continua :

— Tout en faisant sa peinture, ses lignes, ses couleurs fraîches comme de l'eau, il parle, il dit des choses admirables, des choses qui remuent le cœur, des choses qui m'ont bien fait réfléchir. A son atelier, mais surtout là-bas, parmi les échafaudages, enfermé dans sa grande robe blanche, il est beau, il est sacerdotal, il est divin. On dirait

qu'il va repeindre le monde, un monde d'harmonie et de grâce, doux et clair, et les corps purs et vus sous les voiles diaphanes, cela signifie qu'on devrait laisser voir ainsi son âme, qu'elle fût assez belle pour qu'on ne rougît point de la montrer.

— Mauve recite une leçon, dit Diomède.

— Mauve répète les paroles de Cyran, parce qu'elles lui plaisent.

— Alors le beau vieillard vous a charmée?

— Ni par sa beauté, ni par sa vieillesse ; par son génie.

— Et Mauve vient me faire ses confidences ?... Donne-moi tes lèvres !

Mauve les donna, puis elle dit :

— Oui, prends, pendant qu'il est encore temps.

Diomède écoutait surpris. Mauve parlait avec la gravité d'une jeune chrétienne prédestinée au martyre. Elle ajouta :

— Cyran m'a conquise d'une seule bataille. Je résiste encore, ma chair est en rébellion, mais mon âme est soumise. Diomède, j'ai peur de devenir une créature angélique.

— Que feras-tu alors de ta beauté, petite Mauve?

— Je ne sais pas. Rien. Ou bien je la donnerai à Cyran pour qu'il la mette sur les murs des églises.

— C'est tout ce qu'il en peut faire.

Là, Mauve voulut bien rire un peu. Elle reprit :

— Il m'a avoué son petit frisson, l'autre soir, tu te souviens, quand je le buvais... Il appelle ça des tentations ; moi, des désirs. C'est vrai, je le désirais de toutes mes forces. Je suis rentrée contente et furieuse. Je vous maudissais tous les trois, même toi, Diomède. Le lendemain, à sept heures, Tanche vient me chercher. J'ai posé, j'ai écouté, et je suis troublée.

— Et Cyran ? demanda Diomède.

— Cyran m'observe. Je crois qu'il m'aime, comme un petit animal, un petit chat dont on veut faire l'éducation. Il m'a caressé les hanches, doucement, d'un geste innocent et distrait, puis il s'est mis à dessiner et à parler...

— De quoi?

— De tout ce qui est blanc, de tout ce qui est simple, de tout ce qui est pur. Je n'ai pas très bien compris, mais j'ai été émue.

— Mauve, on n'est ému que parce que l'on ne comprend pas bien. L'émotion est un sentiment. Ensuite ?

— Ensuite me voilà. J'ai l'air un peu bête, n'est-ce pas ?

— Très peu.

Elle se leva, ôta son chapeau, ses gants, alla sur le divan, près de Diomède, se roulant autour de lui, disant :

— J'aime encore Diomède.

— Encore ?

— Encore et à peine, mais encore un peu, assez pour être son esclave aujourd'hui. Demain, peut-être pas...

Très amusé d'abord par ces mines qui faisaient de Mauve une petite victime, il l'amena lentement à l'état de petite épouse. Mauve, qui aimait à prendre, se laissait prendre. D'ordinaire, insinuante et impérieuse, elle violait doucement, intéressée par les capitulations successives, jouissant des retraits et des sursauts de la pudeur des mâles qui n'est vaincue qu'au moment où elle devient inflexible. Son jeu était serré, sûr et astucieux ; délicieux insecte d'aventure, serrant autour de sa proie les spirales de son vol, elle chantait comme une abeille ; puis soudain l'abeille se taisait, buvait, les ailes calmes, la vie de la fleur humaine. Mais aujourd'hui, peureuse, elle se laissait dévêtir avec la patience d'une orpheline, sans autre désir que d'être agréable aux mains de son ami.

Beaucoup elle avait aimé Diomède, toujours doux et serviable dans les choses de l'amour, et même patient, volontiers plié aux caprices de chaque caractère féminin ou habile à ne demander à des yeux jamais que leur sourires naturels. Avec lui les femmes rassurées devenaient presque sincères ; confiantes, elles ouvraient l'armoire de leurs vices, lui laissant manier les gants, les dentelles, les plumes et les soies : l'armoire refermée,

on avait joui de tout, délicatement, sans rien gâter, sans rien froisser, et tout se retrouvait à sa place, bien sous la main, pour une autre fois. Il n'avait jamais l'air de les mépriser, soit pour la hardiesse de leurs mœurs, soit pour l'équivoque de leurs gestes, soit pour la facilité de leurs émois. Il ne croyait pas que des fleurs sont belles parce qu'elles sont enfermées derrière des grilles, des murs ou des sauts-de-loup ; les belles le sont partout, dans les forêts, dans les prés et même le long des chemins ; si un peu de poussière parfois les poudre, elles ont aussi toutes les bénédictions de la pluie du ciel et toutes les bonnes fortunes du soleil. Enfin, il était indulgent, ayant décidé qu'en somme si la libre pratique de l'amour était une tare pour les femmes, elle en devait être sans doute une aussi pour les hommes. Et la vénalité même, si elle déshonore une femme qui se livre, que ne déshonore-t-elle pas l'homme qui accepte le marché ? Est-il donc plus moral d'acheter que de vendre une turpitude ? Mais pourquoi turpitude ? Il n'est pas honteux pour un homme de vivre de son intelligence ; il n'est pas honteux, pour une femme, de vivre de sa beauté.

Mauve, qui vivait de sa beauté, n'était donc pas méprisée par Diomède, ni par Cyran, ni par Pascase, ni par Tanche, ni par plusieurs autres jeunes hommes qui la respiraient volontiers.

Cependant, devant cette jolie créature, mais trop connue, Diomède se laissait aller, pour la première fois, à des pensées qui n'étaient pas d'amour.

A demi-dévêtue, étendue les yeux clos, les mains sous la nuque, une jambe repliée et l'autre pendante, Mauve lui parut tout à coup inutile dans sa vie. Quel plaisir vraiment avait-il à baiser ainsi à petits coups ces seins menus et froids ? Il se sentit absurde, l'espace d'une seconde, mais Mauve, ayant peut-être senti le danger, le coucha sur elle impérieusement.

Recoiffée et gantée, elle se déclara un peu lasse de ses vagabondages. Parmi les paroles de Cyran,

il y en avait plusieurs qu'elle avait déjà entendues intérieurement.

— Cela vous explique, Diomède, l'émotion que j'ai ressentie. Quoique je m'en sois bien cachée, il y a longtemps que je songe à n'avoir qu'une robe, qu'une bague et qu'un ami. Me comprenez-vous bien, Diomède ?

Un instant, Diomède se crut l'unique ami élu par Mauve. Il en eut de l'effroi, prévoyant de douloureuses explications. Comme il ne répondait pas, elle continua, sur un ton contrit:

— On ne reconnaîtra plus Mauve, elle sera toute changée. Déjà aujourd'hui, j'ai été bien différente, n'est-ce pas ? Vous ai-je fait plaisir, au moins ? Non, Diomède, je le sens, tu as regretté l'ancienne Mauve. Que veux-tu ? Elle est morte. J'ai voulu la ressusciter pour toi : je n'ai peut-être évoqué qu'une larve.

Diomède était consterné. Il la laissa partir sans avoir trouvé un mot de la fin vraiment cordial.

Seul, il réfléchit et comprit pouquoi Mauve qui lui avait toujours été agréable, l'avait aujourd'hui séduit si faiblement :

« Ses pensées n'étaient plus celles qui vivifiaient son corps, quand son corps m'était doux. Plus de sensualité, plus de beauté. Les femmes ne sont vraiment belles que pour ceux qu'elles désirent. »

Il songea encore :

« Mais je vais presque pleurer Mauve. Nous nous aimions très bien. »

Et encore :

« Non, pas très bien. Illusion, jeu, sourire. Mais je me dupais moi-même très doucement avec ces petites illusions, ces petits jeux, ces petits sourires. Tout cela était aimable, facile, léger. »

Et encore :

« De qui Mauve peut bien être amoureuse ? De Cyran ? Qu'importe ! Je la regrette. Oui, je vais presque la pleurer. »

VIII

LES LANDES

Je détourne les mots de leur cours comme on détourne les rivières pour les jeter à travers la stérilité des landes où, frêles et pâles, les idées fleurissent mal.

— Des explications sur Cyrène ? Je ne connais pas toute sa vie et ce que j'en sais ne me captive pas extrêmement ; c'est trop conforme au manuel, trop ce qui devait arriver. A ce moment de la civilisation, toute fille intelligente et sans principes pourrait devenir une Cyrène, avec des nuances. Mais elle est seule et elle règne.

Ainsi parlait Diomède, et Pascase écoutait avec soin.

Assis à la terrasse d'un café, ils attendaient en buvant de violents alcools l'heure de se présenter chez cette femme illustre.

— Il faut nous exciter un peu, mon ami, acquérir l'illusion que nous allons entrer dans un plaisir. Prenons cette assurance. Pour moi, qui ai quelques motifs particuliers d'inquiétude... Non, qu'il s'agisse de vous et non de moi. Penser à moi m'ennuie et me déprime... Cyrène est encore très belle.

Pascase aurait voulu savoir son âge. Diomède ignorait cela :

— Mais c'est très difficile. L'âge des femmes ? Sait-on l'âge des chevaux ? Avec de l'avoine broyée, la tondeuse, des soins, du repos, un beau harnachement et des sabots vernis, un cheval est toujours jeune. Seul, le palefrenier connaît son âge, ou le vétérinaire. Il faut demander l'âge de Cyrène à sa femme de chambre ou à son médecin. Mettons la seconde jeunesse. Epoque délicieuse pour une femme célèbre, car les hommes sont si vains que la gloire lui redonne plus de beauté que les années ne lui en ont pris. C'est ainsi l'âge d'or des femmes de théâtre, le moment où leur cœur se renouvelle et se rajeunit ; les pubertés s'émeuvent

et se serrent autour de la prêtresse ; elle donne de bons conseils et procède aux initiations ; elle est la mère, la maîtresse et le professeur ; et avec l'autorité de son nom, de son expérience et de son corps macéré dans les essences, elle régente toute la génération dont elle pourrait être la grand-mère.

Diomède répondit à une objection de Pascase :

— Mais, mon ami, chez les êtres bien doués le corps ne bouge qu'à l'extrême vieillesse. Ninon et Gœthe, à quatre-vingts ans, avaient conservé, du menton au talon, toute leur harmonie plastique... Enfin, voici un peu de son histoire : Petite bourgeoise et sentimentale, elle se marie. Pas de religion, pas de mœurs, un sens indécis de la tenue, elle est vouée à l'adultère. Elle y tombe et cela n'étonne personne, ni elle. Au contraire elle en est fière, comme d'une distinction, d'une élégance conquise et qui la sort d'entre ses sœurs. Elle n'est plus déjà la petite bourgeoise ; elle est la petite bourgeoise adultère. Un peu sotte encore, malgré son intelligence, elle tire vanité de cet état assez commun, s'épanouit et devient plus jolie. Le petit amant flatté, mais qui la méprise (étant, lui, très sot, et définitivement) lui enseigne toutes les gammes. Elle chromatise, elle apprend à jouir de son sexe, à tirer parti de toutes ses muqueuses. Cependant elle songe ; son petit cœur ambitieux bat et sonne ; elle se sent égale aux plus célèbres en esprit, en beauté, en industrie sexuelle, et elle n'est rien que la petite maîtresse d'un petit commis. Crise dont le hasard décide. Elle aurait pu rencontrer le viveur riche, celui qui offre une paire de chevaux ; elle rencontre l'homme qui écrit dans les journaux : elle écrira. L'homme est vieux, puissant et turpide ; il dicte : elle écrit ; il dit : elle obéit. Elle a compris l'importance d'être coadjutrice ; humble et docile, elle attend la succession. Tout en apprenant son métier nouveau, elle est la caisse, car le journal appartient à l'homme ; elle paie en ouvrant son corsage. L'homme meurt, elle pleure, elle est célèbre. Depuis cela, soit dans les journaux qu'elle possède et qu'elle dirige, soit dans

tous les autres, elle n'a pas cessé d'écrire un seul jour de sa vie, même pendant ses aventures et ses fugues. Dans la société actuelle, tout autre critérium faisant défaut, un écrivain n'est jugé que sur l'abondance ou la rareté de sa copie ; celui-là est perdu qui s'arrête au bout du sillon, pour méditer. On ne laboure plus avec des bœufs ; on laboure à la vapeur. La machine à écrire rendra beaucoup de services aux journalistes ; cela va leur permettre de doubler leur production, sans augmenter leurs frais généraux, — idéal de tout sage commerce. Cyrène qui est riche et pompeuse emploie des sténographes ; elle en a trois qui alternent et se suppléent, car elle dicte comme on parle, comme parle une femme active et abondante, sans jamais s'arrêter ni réfléchir. Un article ordinaire ne lui demande pas plus de vingt minutes ; elle en parle cinq ou six tous les matins, et elle recommencerait après déjeuner si le nombre des journaux était assez grand pour coïncider avec la fécondité de son génie. Mais, ce qui est encore plus admirable, c'est que dans cette copie au cours vertigineux il n'y ait jamais ni une lueur d'esprit, ni une phosphorescence d'idée. Cela me tourmenta longtemps ; enfin, comme Newton découvrit le système du monde en voyant tomber une pomme, je compris Cyrène, un jour, en voyant couler un ruisseau.

— Dire que c'est votre amie ! s'écria Pascase.

— Et ce sera la vôtre. Elle est aimable, spirituelle et d'une intelligence évidente, mais inapte à faire passer aucun de ces dons dans ses écritures. Je ne crois pas qu'elle s'abstienne volontairement de laisser paraître son talent ; elle aurait des oublis, des absences. Jamais : c'est impeccablement fluidique et nul. Le talent, d'ailleurs, mais d'abord le style, condition primordiale du talent, est incompatible avec son industrie. Rien de fatigant pour le peuple des lecteurs comme le style ; une métaphore nouvelle trouble ou irrite un esprit simple et inculte ; s'il la comprend, cela ne lui cause aucun plaisir, mais il trouve l'auteur prétentieux et lui en veut d'avoir accroché même une

seconde son œil et son esprit ; s'il ne comprend pas, ce qui est plus commun, il se fâche. C'est très juste et bien raisonnable. Dans quelques siècles, tout le monde pensera sur ce point comme pense l'homme moyen d'aujourd'hui. Il n'y aura plus aucune littérature, ni de prose ni de vers, et la pensée s'exprimera selon une formule nette, sèche, purement algébrique. Comme il n'y aura plus d'idées générales, toute notion de l'extra-sensible étant abolie ou considérée comme l'un des symptômes de la folie, il est très possible qu'on délaisse, comme trop lent, notre système d'écriture. A des hommes parqués par la science et par le socialisme dans des besognes et des plaisirs prévus et ordonnés une fois pour toutes, quelques idéogrammes suffiront pour dire toute la pensée humaine, qui sera brève ; les besoins physiques, les désirs sexuels, bon, mauvais, pluie, soleil, froid, chaud. J'estime qu'avec cinquante grognements gradués et autant de signes représentatifs un troupeau d'hommes socialisés exprimera parfaitement tout son génie. En attendant et dès aujourd'hui, nous devons admettre la parfaite inutilité de la littérature et de tous les arts ; seuls jouent l'enfant ou le débile. Forte et mûre, l'humanité ne jouera pas plus à faire des vers, de la musique ou de la peinture, qu'une femme de soixante-dix ans à la poupée ou à la Tour-prends-garde. Ah! mon cher Pascase, que nous sommes heureux d'être des enfants !

— Moi, je ne détesterais pas, dit Pascase, une humanité plus sérieuse et mieux ordonnée, avec moins d'imprévu, moins d'injustice.

— Mon cher, la peau vous démange à la place du collier. L'injustice est l'une des conséquences de l'exercice de la liberté. Elle est davantage : elle est l'œuvre même de la nature et l'œuvre même de Dieu. La fortune est une injustice, mais la beauté en est une autre et bien plus grave, une injustice essentielle, comme l'intelligence, comme tous les dons qui supériorisent un homme. Soyons injustes, mon ami, souffrons de l'injustice, mais

soyons libres. On en a fait là-dessus une fable assez ingénieuse, peut-être la connaissez-vous?... Enfin, qu'est-ce que l'injustice? Est-il injuste que Cyrène gagne le salaire de deux cents ouvrières? Je n'en sais rien et cela m'est égal. Elle est la joie du peuple; elle a fait le plaisir de bien des hommes; elle ravit la jeunesse par l'ampleur magnifique de ses charmes. Son rôle est beau ...

— Vous vous êtes bien moqué de moi, Diomède, le jour où vous m'engagiez à plaire à cette vieille pécheresse ...

— Soyez donc plus parisien, Pascase. Je vous engage toujours à lui plaire. Une femme de luxe, comme Cyrène, n'a que l'âge qu'on lui suppose. Supposez, doutez, rêvez. Pourquoi sa forme corporelle, harmonieusement développée, ne serait-elle pas encore pure? Qu'en savez-vous ! Essayez.

— Cynisme ! dit Pascase.

— Oui, cynisme. L'amour ne comprend que deux termes : la chasteté et le cynisme. Tout l'intermédiaire est fait de lâcheté, de morale, d'hypocrisie. L'amour est bestial ou divin.

— Diomède, vous vous exaltez vers le paradoxe, ce qui est votre manière de vous pencher sur l'absurde et de vous enivrer des vapeurs marécageuses... Dites-moi plutôt : cette Cyrène a connu tous les métiers?

— Tous les métiers de femme. Aucun de ces métiers n'est déshonorant. De savoureuses anguilles vivent dans la vase, une saison, l'été...

— Elles en gardent le goût...

— Si peu que c'en est un piment. Tous ces métiers d'ailleurs n'ont rien de mystérieux. Ils se réduisent facilement à un seul : la prostitution. Mon ami, ne tremblez pas : c'est le métier commun à tous et à toutes. C'est le métier de notre corps et celui de notre âme; et tous nos sens ne font que jouir de la prostitution universelle des hommes, des bêtes, des choses et de Dieu. Les femmes, spécialement, sont si bien faites pour cela : ou la cellule ou le monde. N'avez-vous donc jamais désiré dévêtir la nonne qui passe les yeux baissés,

et, dévêtue, lui refaire une ceinture de ses lourds chapelets, et jouir de cette chair sacrée, rival de Jésus, l'éternel amant ? La nonne qui passe, pourrait-elle passer pure, puisque j'ai des yeux ? Et songez à ce Jésus qu'elles aiment toutes et qu'elles pressent en sanglotant sur leurs seins martyrisés...

Pascase cria :

— Vous détournez les mots de leur sens normal et véritable. C'est absurde...

— Mais, reprit Diomède très doucement, je détourne les mots de leur cours, comme on détourne les rivières, pour les jeter à travers la stérilité des landes, là où, grêles et pâles, les idées fleurissent mal... Vos prairies sont inondées, les herbes pourrissent sous les eaux stagnantes ; laissez-moi donc arroser le sable et rendre au soleil les terres boueuses qui vous donnent la fièvre. Vous avez la fièvre du moral et du convenable, Pascase, — et cependant vous voilà assis à la terrasse d'un café, prostitué à tous ces yeux féminins. Tenez, celle-ci vous désire. Elle feint de s'intéresser aux cordons de ses souliers et elle relève sa robe afin de faire naître en vous une idée sexuelle qui s'accouple à celle que vient d'éveiller en ses nerfs obscurs la vue de votre barbe épaisse et brune.

— Elle veut un louis ou moins, dit Pascase.

— Peut-être, mais ce n'est pas l'essentiel. Riche, elle vous eût offert le même regard, le même geste, et la même jambe. Elle se vend, parce qu'elle ne trouve pas à se donner : vous comprendrez aujourd'hui ce mot qui jusqu'ici vous avait semblé banal, ou seulement spirituel.

IX

LE CYGNE

> Quand elle releva un de ses bras pour arrêter l'éventail, on eût dit un cygne qui du fond de l'eau ramène et secoue son col flexible et blanc.

Un peu couchée dans une bergère, Cyrène attendait. Debout, deux ou trois petits jeunes gens la

regardaient, disant avec émotion des choses puériles. Les bras nus, les épaules voilées d'une dentelle noire, les seins un peu découverts, tout son beau corps affirmé par la souplesse des étoffes légères, elle se laissait boire, souriante, renversant la tête, une main contre sa joue, et sous la dentelle on voyait son aisselle luire comme un ventre de corbeau. Derrière le dos des adolescents, des mains se crispaient : l'un de ces adorants, jusqu'alors muet, se mit à balbutier; ses lèvres tremblaient; de pâle il devint tout rouge. Maternellement Cyrène lui dit :

— Enfant, vous vouliez me faire un compliment; il est fait. Donnez-moi mon éventail... Là, sur la petite table... Merci... Non, ouvrez-le... Eventez-moi...

Alors, laissant tomber ses bras et glisser son fichu de dentelle, elle respirait largement et ses seins se gonflaient. Quand elle releva un de ces bras pour arrêter l'éventail, on eût dit un cygne qui du fond de l'eau ramène et secoue son col flexible et blanc.

Du seuil, Diomède et Pascase avaient vu la scène d'adoration et les complaisances de l'idole. Ils s'avancèrent; elle se leva pour tendre la main à Diomède et tout de suite l'entraîna dans un coin.

— Vous savez, Diomède, je crois que Cyran va venir.

— Vous en êtes sûre?

— Non, mais Tanche m'a promis de l'amener. Et tenez ce papier bleu...

Elle le tirait de son corsage.

— S'il était tombé, dit Diomède, pendant que l'éventail d'Elian vous dilatait le cœur, il aurait cru, cet enfant... il aurait eu du chagrin.

— Je le vois pour la première fois.

— Précisément, s'il vous connaissait, vous n'auriez plus le pouvoir de lui faire du chagrin.

— Mon cher, j'aimerais mieux lui faire du plaisir.

— Ah ! Cyrène, que je vous aime ! ô délicieuse amie !

— Enfin, lisez.

— « Crois viendra. Entendu décoration orphelines. » Dieu, que ce Tanche est avare! Expliquez.

— Très simple. Orphelinat. Chapelle. Ai offert ornements et Sina décoration. Cyran évangéliser les murs, anges, nuages, âmes.

— Rédemption ?

— Oui, Notre-Dame de la Rédemption.

— Bon vocable, mais je voulais dire rachat.

— De quoi ? Repentir ? je ne me repens pas même de vous.

— Cyran fait pénitence pour deux.

— Pauvre Cyran...

— Achevez.

— Eh bien, oui. Je l'aime encore, je l'aime et je n'ai peut-être jamais aimé que lui. Je me souviens, dans les derniers temps, nous avons pleuré toute une nuit. Quelle douceur! La petite bourgeoise sentimentale, comme vous dites... Non, mon ami, c'était pur, c'était large, c'était haut... Nous étions sur une montagne... Il y est resté tout seul, après m'avoir rejetée d'auprès de lui... Pourquoi ? Il a eu peur. Il a cru que j'étais incapable d'être fraternelle... Je l'aimais assez pour lui sacrifier tout... Oui, tout, même la luxure... Qu'il soit chargé de tous les péchés que son abandon m'a fait commettre !

— Ne dites pas cela, Cyrène, c'est mal.

— C'est mal. Je ne le dis pas. Mais on peut bien maudire un peu ceux que l'on aime toujours et qui ne vous aiment plus.

— Il ne vous a pas oubliée.

— Je le sais, mais il a toujours peur.

— Oui, et il a raison.

— Je lui ai donné raison, je l'avoue; mais que puis-je faire ? Mon métier m'ennuie, je méprise les hommes et les hommes me méprisent, tout en me craignant et en me désirant ; alors je me penche vers les âmes neuves...

— Et les corps nouveaux...

— Cela me rafraîchit.

— Votre éventail aux mains d'Élian, c'était charmant.

— Et innocent.

— Cyrène, je vous connais. Elian s'endormira ici la tête sur votre épaule. Est-ce le même éventail?

— Le même, dit Cyrène en riant, le même et la même Cyrène.

Diomède n'ayant pas répondu, Cyrène reprit :

— Voici le complot. Sina va venir, vous le conduirez à Cyran, vous mènerez la conversation et vous ne vous tairez que lorsque Cyran aura accepté. Il y a là pour lui des années de travail, de joie, et presque une fortune. Stupide et vaniteux, Sina paiera ce que je voudrai. Ainsi je serai très bien vengée. Par moi et sans qu'il le sache, Cyran aura acquis plus de gloire et tout l'argent qui lui manque depuis qu'il a renoncé à faire des portraits et des tableautins. Vous approuvez?

— Oui. Vous êtes belle.

Lui mettant doucement les mains sur les épaules, elle le baisa au front.

Pascase rôdait. Diomède le présenta et Cyrène accorda tout, habituée à ne voir dans les inconnus que des suppliants ou des amants. Elle dit :

— Tout ce que Diomède arrangera avec Daniel.

Puis :

—Ah ! voilà Tanche ! Mon Dieu, tout seul !

— Ce Daniel ? demandait Pascase.

— Un secrétaire.

Tanche, l'air inquiet, caressait sa maigre barbe :

— Il est là, dans une voiture, avec Pellegrin, que j'ai heureusement rencontré et qui le surveille. A la dernière minute, il a eu un scrupule... Si Diomède ?

— Diomède, je vous en prie !

Diomède voulut bien.

Cyrène fit le tour du salon, ayant pris au hasard le bras de Pascase, qui se redressait un peu ivre, fier et souriant. Il reconnut Elian, qu'il avait rencontré avec Diomède, et lui envoya un petit salut amical.

Aussi neuf que lui, Elian en fut tout réjoui.

Cependant Cyrène, au milieu des gestes et des mots échangés, tournait à chaque instant la tête

vers la porte, ce qui faisait passer de jolis reflets sur son cou et sur ses épaules. Sa figure pâle et mate de brune profonde se rosait un peu par l'émotion ; sa voix était très douce, tout amollie ; elle paraissait plus belle que les autres soirs ; les yeux la regardaient avec joie.

Pascase, sans comprendre et sans réfléchir, jouissait de sentir son bras trembler sous le sien ; il le serra un peu afin de mieux sentir les petits frissons de la chair.

Comme ils étaient à l'autre bout du salon, vis-à-vis la porte d'entrée, Cyran parut.

Il y eut un grand silence et un grand émoi, car tout le monde savait. Les hommes qui étaient assis se levèrent, s'avancèrent et derrière eux quelques jeunes femmes troublées par la vue du maître. On le reconnaissait d'après ses portraits.

Brusquement, lâchant le bras de Pascase, Cyrène s'avança, tendant les mains, ne trouvant rien à dire. Cyran balbutiait :

— Chère amie, chère amie...

Assis, il fut aussitôt entouré, mais il ne disait rien, roulant des yeux soupçonneux, s'essuyant le front ; un instant il s'occupa à déplisser avec son pied un petit tapis. Enfin il releva la tête : Diomède lui parlait de ses fresques.

Il répondit, l'air heureux, revenu à des gestes de peintre, le pouce en avant, comme écrasant de la couleur, ou les doigts agités, dessinant un ensemble, piquant des détails. A la troisième de ses phrases hachées, jamais finies, il se sentit très à l'aise, c'est-à-dire seul. L'auditoire disparu, il voyait de la peinture et il la décrivait. Son tableau achevé, il se tut et après un silence, ayant regardé fixement Elian, lui demanda de poser pour une tête de jeune saint Jean-Baptiste. Tanche prit son adresse, pendant qu'il rougissait.

— Jamais de modèles de profession, reprit Cyran. Ils savent prendre la pose, c'est vrai, mais c'est aussi ce qui les rend si dangereux. L'art est mort par le modèle... A Florence et partout, avant Léonard, on a peint d'après des poupées de cire,

surtout chez les orfèvres... Cela valait encore mieux que le modèle de métier... Le modèle est bête et béat, surtout l'Italien... Le brun frisé, la grande barbe blanche, la madone aux larges paupières baissées... Parisiens, les modèles mâles ont l'air canaille et les femelles, l'air grivois... Prenez des gens qui passent, des gens qui pensent, des gens qui souffrent... J'ai trouvé une madone admirable, une femme rencontrée sur le bateau... Elle sanglotait en berçant un petit enfant dans ses bras... « Ah ! monsieur, c'est que sa sœur jumelle vient de mourir, et lui, il est si faible que j'ai peur de le perdre aussi. » J'en ai fait la madone qui pleure le supplice futur, mais dans ses larmes il y a un sourire pour la vie présente... Elle est admirable, admirable !... Le modèle, voilà : on fait prendre la pose, sous le costume, et on copie. Mais c'est l'école de dessin ! L'art d'aujourd'hui est terrifiant, l'art protégé. Il y a quelques années, Diomède qui fréquentait alors les ateliers réussit à identifier avec leurs modèles tous les tableaux primés cette année-là. Un jeune Italien nommé Giosué, alors célèbre, figurait dans douze toiles ; on l'avait mis jusqu'au milieu d'une vue de Normandie... Alors, ajouta-t-il, en regardant Elian, ce jeune homme viendra ? Il faut qu'il vienne. Il a des yeux qui aiment et qui songent.

Elian pensa à Cyrène : il l'adorait pour avoir eu chez elle ce bonheur et cet orgueil.

Cyrène et Diomède amenaient Sina trouvé dans le petit salon de jeu où il perdait volontiers des sommes, avec l'air de distribuer de l'or à des clients romains.

Les trois hommes demeurèrent seuls. Le complot s'acheva. Cyran fut vaincu.

Cependant la foule des adolescents et des jeunes femmes avait reformé son cercle, plus loin, autour de Cyrène. Les femmes la désiraient non moins que les mâles ; elles se sentaient mâles tour à tour et amantes près de cette créature à qui nulle luxure n'était étrangère. Agenouillée près d'elle, Flavie jouait avec les rubans flottants de sa jupe, la joue

parfois appuyée aux genoux de sa maîtresse, ou bien levant vers ses yeux noirs de grands yeux innocents et blonds. Ce spectacle qui n'intimidait personne remuait le cœur tendre des jeunes gens ; Pellegrin murmura des vers :

Reines des soirs anciens, amantes immortelles...
Ces yeux où la beauté s'enivre d'être belle...
Adorables caresses où les gestes d'amour
Sont doux comme des vagues et purs comme des plaintes..
Fleurs dont le vent du soir a rapproché les lèvres...

A ce moment, jalouse, la petite Aurèle aux longs cheveux de fillette saisit la main de Pellegrin et l'emmena.

— Dites-moi des vers, mais d'autres... Ceux-là sont beaux, mais je ne les aime pas... Une reine, une seule reine... Une reine et son roi...

Ils s'en allèrent loin, vers les petits salons obscurs, sous les ramages sombres des pâles verdures.

Elian à son tour, énervé, triste et colère, s'éloigna. Il rencontra Pascase :

— Elle est, dit Pascase, vraiment belle.

— Elle est diabolique, répondit Elian. Elle est un sérail. Quelle créature d'amour ! Tout un peuple d'hommes et de femmes s'agenouillerait sur son passage. Elle est la chair.

— Il y a dans son regard une tentation, reprit Pascase. Et tout est tentation, autour d'elle, ces jeunes femmes que le désir parfume d'odeur fauves, ces éphèbes aux airs équivoques... pile ou face...

Elian sourit avec dédain :

— Je vous croyais un ami de la maison ?

Pascase regarda l'adolescent, comprit, rougit et, apercevant Tanche, se rejeta sur lui. Il dit innocemment :

— Singulière maison...

— Singulière ? Pourquoi ? Mœurs du jour. Aucun étonnement possible. D'ailleurs Cyran est là. Cyran purifie tout. Cyran purifiera tout. Ah ! il se lève. Nous allons partir. Venez-vous ? Venez.

Vous avez l'air sinistre. Franchement, je ne suis pas non plus très à mon aise... Il faut la candeur de Cyran ou l'ironie de Diomède pour souffrir avec patience cette odeur de parc aux chèvres, — et aux chevreaux. Cyrène se perd et s'avilit... Mais si vous voulez voir quelqu'un souffrir plus que nous, regardez Néobelle... Là-bas, cette grande jeune fille qui ressemble à Cyrène, plus grande encore et plus somptueuse... On dit qu'elle est sa fille, et de Sina... Paternité ou adoption, elle est Sina, Marie-Néobelle de Sina. Ce nom lui fait du tort, à Sina. On le croit Juif. Il est Syrien. C'est peut-être pire. Néobelle sait tout et méprise tout. Elle a l'innocence de la croix élevée au milieu des turpitudes et des fourberies de la place du marché. On dit qu'elle aime Diomède, or Diomède ne parle jamais que des aventures, des idées ou des amours avec lesquelles il veut bien jouer : sur les choses qui lui sont essentielles, il est muet; je suppose donc...

Cyran sortait, ayant baisé la main de Cyrène avec un air de grande cérémonie affectueuse; Tanche le suivit, et Pascase aussi.

X

LES MAINS

Il vaudrait mieux n'avoir baisé que des mains pures.

— Enfin, vous daignez savoir que je suis là, et pour vous seul ?

— Votre mère, répondit Diomède, avait besoin de mes paroles.

— Ne l'appelez pas ainsi. Cela m'est douloureux. Elle est pour moi une grande sœur malade plutôt qu'une mère... Vous savez bien que je l'appelle Cyrène comme tout le monde, comme vous. Laissons. Et ma lettre ?

Diomède fut troublé. Il réfléchit rapidement.

« Fallait-il la lire ? Si oui, il est trop tard. Si non, c'est bien. »

Les yeux de Néobelle ne disaient rien. Ils attendaient.

Diomède présenta la lettre, tournée et retournée sur toutes les faces et tous les angles.

« J'ai l'air d'un escamoteur, songea-t-il. Vais-je l'avaler ou la faire passer à travers ma main ? »

Il dit :

— La voici. Elle est intacte.

Toute pâle, Néobelle répondit froidement :

— Merci. On peut se confier à vous. Vous êtes discret.

Diomède comprit, se méprisa, puis ressentit de la colère :

— J'ai été stupide. Mais pourquoi ce jeu ?

Néobelle haussa lentement ses belles épaules :

— Je ne sais pas. Je m'ennuie. Je croyais que vous auriez deviné...

Elle tenait la lettre entre ses doigts un peu crispés. Diomède voulut la reprendre :

— Non, il est trop tard.

Elle la plia, en fit une bande étroite.

— Où la mettre ? Dans mon gant, cela me ferait une bosse sur le bras. Cela serait très laid, n'est-ce pas, mon ami ? Non. Dans mon sein, là, sur la peau très douce de ma poitrine. Et si elle m'écorche, Diomède, si tantôt je trouve l'enveloppe tachée de sang, je vous renverrai le petit cilice, la petite relique. Est-ce bien comme ça qu'il faut dire ? J'ai un morceau de la tunique sanglante de sainte Prase. Quand je le regarde dans son petit cœur d'or de forme surannée, je ne suis pas émue. Mais peut-être avez-vous l'âme plus sensible... Dites-moi maintenant, pourquoi ne vous ai-je pas vu tous ces derniers temps ? Pourquoi avez-vous été un mauvais ami, Dio ?

Elle parlait d'un ton caressant et affligé, toute sa beauté comme voilée d'amertume. Son corps magnifique semblait se retirer des regards, s'en aller, se fondre dans une lumière triste. Elle s'était enveloppée dans la dentelle noire tombée des épaules de Cyrène ; sa peau claire à travers le crêpe transparent dessinait des fleurs roses.

Assis sur un tabouret, tout près d'elle, Diomède la regardait, ne trouvant rien à dire. Il écoutait

vaguement les grêles airs de valse qui du salon voisin venaient à travers les portières mourir à leurs oreilles. Après un long silence, il répondit, retrouvant dans sa tête la phrase de Néobelle :

— Je ne suis pas un mauvais ami, Néo, mais fatigué d'avoir cueilli trop de fleurs sans parfum, j'hésite à franchir le fleuve, à passer sur l'autre rive, sur celle d'où viennent, je le sais maintenant, les odeurs qui avaient enivré mon ignorance. Quand je suis parti, de bon matin, le soleil riait à travers les feuillages des saules ; il y avait de la rosée sur les herbes et déjà des guêpes sur les fruits. C'était un matin d'août ; c'était mon printemps ; je n'en ai pas connu d'autres. Je cueillis des pâquerettes, et des gentianes, et toutes les floraisons pauvres des étés trop chauds, et je les respirais avec joie ; mais l'odeur qui me consolait venait de plus loin, de là-bas... Il faut passer l'eau ; où est le batelier ? Et comment revenir si la fleur que je vois et que je veux n'est qu'un mirage...

— La fée Morgane sur le lac du Léman, dit Néobelle. Je l'ai vue. Ce n'est pas très curieux. Mais si vous la vouliez vraiment, Diomède, la fée, la fleur ou la flamme, elle surgirait devant vous avec sa vraie chair de femme, de fleur ou de fée. Elle viendrait à vous... Elle vous éviterait de passer le fleuve... Elle ménagerait les battements de votre cœur, — et de votre peur...

— Je n'ai pas peur du fleuve, Néo, j'ai peur de vous.

— Non, Diomède, de vous-même. Vous avez peur de vos désirs, qu'ils ne se gonflent, fantastiques bêtes, avec des mâchoires et des ongles, peur de l'émotion, peur du sentiment, peur de vivre...

— Mais je vis, et beaucoup, je marche, je songe, je me prête à des fantaisies...

— Vous vous prêtez toujours, c'est bien cela ; vous ne vous donnez jamais.

— Etre libre, être libre !

— Libre dans le désert de vos irréalisations ! Libre au milieu des sables ou parmi la poussière

des sables ou parmi la poussière des routes stériles ! Libre, et seul !

— Seul ? Oui, je suis seul. Toute causerie me laisse seul, toute intimité me laisse seul. Je suis seul quand je touche la main d'un ami ou les genoux d'une femme, seul quand je parle, seul quand j'écoute et seul quand je crie. C'est vrai, mais qui donc, s'il pense, ne vit dans l'éternelle solitude ?

— Vous pourriez peut-être aimer, mon ami ? dit doucement Néobelle.

— Le fleuve ! répondit Diomède. Toujours le fleuve, onde ou ombre, dans lequel il faut se jeter tout nu.

— Tout nu, Dio ! Tout nu, dépouillé de vos petits songes, de vos petites fantaisies, de vos petites sensations, de votre petite ironie... Et ainsi allégé vous atteindrez très facilement l'autre rive, et là, vous vous mettrez à genoux.

— A genoux ?

— A genoux comme un enfant.

— Comme un enfant !

— Oui, Dio, comme un petit enfant. Je n'ai jamais vu cela autour de moi. Il n'y a pas de prière dans l'air que je respire. Je n'ai jamais entendu de cantiques, mais seulement des appels de luxure... Il doit en sonner de pareils la nuit dans les forêts fauves... Des cris de fauves exténués, malades et gémissants... On ne sait s'ils gémissent de honte ou de plaisir... L'amour n'est-il donc qu'une des formes du mépris ?

— Ah ! Néo, le mépris joue un grand rôle dans l'amour ; sans lui la plupart des rencontres charnelles seraient inexplicables. Il y a pour l'homme un grand plaisir à faire l'animal, à se rouler dans la litière de l'instinct, à enclore son idéal dans les limites étroites du jardin sexuel, à s'en faire une prison, à ne lever la tête vers les visages que pour y lire la satisfaction d'une déchéance... Mais d'autres ne peuvent lever la tête quand l'excès de la honte extasie leurs nerfs, et ils meurent là, étouffés dans leur stupre... La beauté n'est plus

qu'une promesse de plaisir; elle n'est plus que le jeu des mains et des lèvres, l'immédiate et banale joie du toucher. Les âmes sont devenues aveugles et il n'y a plus d'infini dans les yeux des hommes, ni dans les seins des femmes...

Il se tut, puis ajouta:

— Vous me faites dire ce que je pense, Néo. Ce sont presque des aveux. D'ordinaire, je me tais ou si je parle c'est avec indulgence, avec l'indulgence dont j'ai besoin moi-même. Et d'ailleurs à quoi bon cette confession et cette colère? Non, pas de colère. Je ne veux pas haïr la vie... Il faut bien sortir, il faut bien marcher; alors, aimons le paysage de nos promenades; notre amour peut-être le rendra beau. J'ai purifié des choses très laides en les regardant avec innocence. La bonne volonté sanctifie même l'accomplissement du mal; il y a plus de vertu dans certaines mauvaises actions que dans certaines bonnes œuvres... Mais pourtant, il vaudrait mieux ignorer, il vaudrait mieux avoir fermé les yeux de temps en temps le long du chemin... Il vaudrait mieux n'avoir baisé que des mains pures.

— Tiens, voilà mes mains, Dio!

Et avec la conscience de sa candeur vraie, Néobelle, arrachant ses gants, tendit ses deux mains pâles aux lèvres de Diomède.

Excité par son discours, ému par la beauté de cette chaste fille, si ardemment femme et si froidement vierge, il baisa les mains offertes avec plus d'amour que jamais encore aucune autre chair.

Néobelle le regardait avec des yeux passionnés mais calmes :

— Aimes-tu ma chair, Dio?

— Néo, je t'aime toute!

Debout et penché sur elle, Diomède cherchait ses lèvres. Elle les refusa et se leva :

— Non, pas les lèvres! Les lèvres donnent; je ne veux pas donner...

Et résistant aux efforts de Diomède elle répétait :

— Je ne veux pas donner, pas encore, pas encore!... Mais tout ce qui ne donne pas... Tiens,

mes bras ! Tiens, mes épaules !... Ah ! tu aimes ma chair, Dio ! A-t-elle goût d'infini ? A-t-elle goût de miel ou de ciel ? Ah ! Dio !

Exaltée, elle riait d'un rire passionné. Ses yeux éclataient, presque méchants. Elle semblait s'offrir avec révolte, lutter en vain contre ses paroles et contre ses gestes. Deux fois elle porta la main à son corsage, froissant nerveusement l'étoffe tendue.

— La lettre, la lettre ! Néo, la lettre !

Elle l'atteignit, la tendit à Diomède.

— Oui, il faut la lire maintenant. Ah ! il y a du sang, un peu de sang, une goutte de sang, une seule goutte... Ainsi, je te donne de mon sang ! Dio, que me donneras-tu ?

— Moi, répondit simplement Diomède.

— C'est dit. Tu m'appartiens.

Dans un moment d'exaltation, Diomède porta la lettre à sa bouche et baisa la tache sanglante.

— Baise aussi la blessure, Dio !

Et Néobelle, déchirant son corsage, offrit son sein nu aux lèvres de Diomède.

Mais à peine eut-elle senti cette caresse trop sensuelle qu'elle recula.

S'enveloppant les épaules dans la dentelle noire, elle s'enfuit.

XI

LA BARQUE

> Je veux sauter sur une autre nef et que la vieille barque sombre avec tous mes péchés.

Assis dans le fauteuil que venait de quitter Néobelle, il songeait, serrant la lettre entre ses doigts, étonné de s'être livré franchement à des discours et à des gestes pathétiques. Mais tant d'émotions des deux modes, sensuel et sentimental, l'avaient lassé ainsi qu'une longue promenade parmi des paysages contradictoires. Il songeait et ne pensait pas, engourdi dans une fatigue assez douce, un

peu gêné vis-à-vis de lui-même et pourtant satisfait comme d'une victoire.

Au bout d'un moment, il cessa même de songer. Alors il perçut les bruits prochains des danses. Surpris que nul couple n'eût tenté une intrusion vers ce coin pourtant si connu et où tant d'épaules avaient été baisées et peut-être mordues, il alla soulever la tapisserie qui séparait des autres pièces le petit salon solitaire. La porte était fermée à clef. L'autre, celle qui donnait directement sur l'antichambre et par où Néobelle avait disparu était restée ouverte. Des domestiques somnolaient ; il n'y avait plus sur les tables qu'un petit tas de manteaux où il choisit le sien. La musique cessa ; des gens sortirent ; il rentra vite, ne voulant voir personne.

Au même moment la porte fermée à clef bruit et Cyrène parut :

— Je vous savais là, je vous ai surveillé. Il faut vraiment que je vous aime, Diomède, pour vous laisser sous clef seul avec ma fille.

— Tout le monde pouvait entrer par où elle est partie.

— Non, ce soir la porte du fond n'ouvrait qu'en dedans.

— J'aime autant ne pas avoir su tout cela d'avance, reprit Diomède. Néo le savait ?

— Non. C'est moi qui ai tout fait. Je sais que vous vous aimez et cela me plaît.

— Elle est vraiment votre fille ?

— Ma vraie fille. Vous aimeriez autant pas ?

— Presque.

— Elle me ressemble si peu. De stature, de ligne, et voilà tout. Je l'adore et elle me méprise. Si elle avait mon caractère, elle m'aimerait... c'est mieux ainsi... Néo est une créature admirable devant laquelle je me prosterne éblouie et balbutiante. J'adore sans comprendre... Vous seul peut-être pourrez déchiffrer cette écriture hiératique... On ne sait pas ce qu'elle veut... Enfin, elle vous aime...

— Oui, reprit très simplement Diomède, je crois qu'elle m'aime.

— Et vous ?

— Moi, je suis écrasé. J'attends le coup de grâce — et de la grâce...

— C'est cela, faites de l'esprit, quand il s'agit de la joie et de la vie d'une fille malheureuse qui vous offre toute sa beauté et tout son cœur.

— O Cyrène, ne soyez pas sentimentale. Ayez la pudeur du sentiment ; c'est ce que j'appelle n'être pas sentimental ; et laissez-moi aimer avec ironie, si c'est ma manière d'aimer.

— Les femmes, dit Cyrène, n'ont aucune pudeur ; vous le savez sans doute mieux que moi, mais celle-là est la dernière dont elles soient capables. Parler d'amour leur est peut-être encore plus agréable que de faire l'amour. Croyez-vous vraiment que je puisse aimer Cyran en secret? Non, je veux crier mes sentiments pour lui, les étaler, les afficher — sur tous les murs, sur mon front et sur le sien. Je suis plus heureuse de l'avoir vu chez moi une heure en cérémonie que d'avoir passé huit jours tête-à-tête avec lui. Tout le monde sait qu'il m'a quittée ; tout le monde sait que cela m'a fait de la peine ; tout le monde saura que nous nous sommes rencontrés...

Cyrène songea un instant ; elle reprit :

— Il a fait le premier pas ; il en fera d'autres. Je veux mourir près de lui... Je ne suis plus telle que vous me croyez et telle que je parais, Diomède ; et, si je veux être encore aimée de Cyran (aimée comme il voudra), c'est pour pouvoir paraître enfin telle que je suis devenue... Les adolescents, Diomède, jeunes enchanteurs et petites sirènes, je voudrais tant les fuir ! Je sens que je me perds, ma barque coule ; l'eau est bleue et tiède, mais profonde ; j'y disparaîtrai toute... Non, je veux vivre et rester belle et fière ; laisser le monde et non être laissée par le monde. Je veux sauter sur une autre nef et que la vieille barque sombre avec tous mes péchés ; ils sont lourds, elle ira au fond. Sur l'autre nef je m'installerai bien sagement, mais

avec beaucoup de dignité, comme une reine qui vient d'abdiquer mais qui garde en ses membres des habitudes royales. N'ai-je pas régné en vérité sur tout un peuple ? Par ma beauté et par ma luxure ? Oui, par cela presque seul, car tout le reste n'aurait été rien sans le scandale de ma vie.

— Ah ! Cyrène, c'est donc l'heure du cilice ?

— Elle aurait déjà sonné, mais Cyran a retardé l'horloge.

— Vous serez regrettée.

— Et je ne laisse pas d'héritière.

— J'espère que non, répondit Diomède.

Cyrène le regarda sans se fâcher.

— C'est le premier crin du cilice. Continuez.

— A peine une petite cordelette de soie, mon amie. Mettez-moi à la porte.

— Tout est fermé, dit Cyrène, vous passerez par ma chambre et le petit escalier.

— Non, c'est trop de tentations.

Il suivit pourtant, troublé, craignant la lâcheté de la chair, mais Cyrène, traversant la chambre sans hésitation, ouvrait déjà la porte dérobée. Diomède par instinct ou souvenir regarda vers le lit dont il connaissait bien la place ; il était défait et, dans la pénombre, il crut voir une tête s'enfoncer dans l'oreiller. Alors en un accès d'hypocrite indignation — car lui, Diomède, aurait-il résisté aux bras violents — il s'emporta contre Cyrène et, à mi-voix, pendant qu'elle l'éclairait sur le palier :

— Cyrène, vous mentez à vos paroles. Qui est là ?

Cyrène répondit froidement :

— Elian.

— Alors, tout ce que vous m'avez dit ?

— Je ne me renoncerai que dans la sécurité de mon cœur.

— Sacrifiez cela.

— Diomède, je vous en prie.

— Mais pourquoi me donner ce spectacle et me forcer à un rôle absurde ? Me voilà moraliste, à deux heures du matin, sur la troisième marche de l'escalier qui mène à l'alcôve. J'ai envie de rire...

En effet, vous êtes libre, mais vous croire, Cyrène, vous croire !

— Si j'avais voulu, c'est vous qui seriez dans l'alcôve.

Et pour punir Diomède, se penchant vers lui, elle lui toucha le front de son aisselle nue.

Diomède descendit d'une marche.

— Allez-vous-en.

— Sacrifiez Elian.

— Je vous laisse.

— Je ne vous croirai plus.

— C'est le dernier, Diomède. Encore celui-là. J'ai eu d'envie d'Elian. C'est le dernier.

— Et Flavie?

— Bagatelle.

— Sacrifiez Elian.

— Non, mon cher, je veux choisir mon mot de la fin. Bonsoir.

Elle rentra. Diomède entendit le bruit des verrous.

Alors il remonta les quatre marches, écouta.

Elian avait quitté le lit au premier verrou et là, près de la petite porte, c'était une prise de possession lente et curieuse, avec un froissis d'étoffes, des baisers rapides... Il entendit Cyrène prononcer un mot obscène, puis il lui sembla qu'elle emportait l'éphèbe dans ses bras...

Il songeait, en se faisant ouvrir la porte de la rue :

« Cyrène en est à l'excitation du mot sale... Je la plains... Enfin, c'est de son âge. »

Puis encore :

« Décidément, les amours des autres, c'est bien peu intéressant. »

REMY DE GOURMONT.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite.

PAR LA LANDE ET LA MER GRISE

A Catulle Mendès.

LES SIRÈNES

Filles-fleurs de l'accalmie,
seins d'argent de la mer à la lèvre mobile,
aux yeux glauques, au cœur stérile
dans sa robe d'aurore au gré de la nuée,
présences fragiles aux voix de litanies
parmi l'horreur de l'ombre en l'insondable puits,
filles-fleurs, mornes amies
d'un songeur, près la barque naufragée

cri strident, roche illusoire,
parure auprès du phare, écueil, lamentation
d'une esclave scellée parmi les flots mouvants
par la tyrannie d'un dieu des autans noirs,
fausse vigie, en fausses larmes, à l'entonnoir
où tournent les vaisseaux, plumes d'oisel au vent
parmi l'algue et l'arbre et les pierres de la maison
que descelle à l'îlot quelque colère des éléments,

filles-fleurs, repaires du désespoir,
carrefours dans la route sans limites,
tombes blanches qui rien n'abritent,
voix des grands oiseaux dans le soir,
pâleur éparse sur la mer verte,
voix d'étreinte, appels aux routes ouvertes,
paroles de tendresses câlines et l'ivoire
de vos dents ruisselle en écume de gloire !

adoucissez vos voix jusqu'au son de la viole,
car voici près de vous la nef au clair sourire,
aux voiles blanches et proue d'argent. Elle vire
vers les rades de bon repos. L'oiseau s'envole
avec les brins de l'olivier et l'heure sonne
où la sirène va s'engloutir dans l'ombre folle.

★

LA FUITE DU SOLEIL

Le soleil est un fou découronné;
il a jeté
ses angelots clairs et ses cheveux d'or,
ses écus neufs, ses bagues brillantes et les dentelles
(d'où sa main et sa face émergeaient
si tranquilles) on ne sait où, dehors,
en quelles kyrielles
d'aventures en des rues perdues,
sans se soucier
de nous, de rien, de lui pas même,
il s'est sauvé.

On l'a rencontré, dit-on,
mûrissant des tabacs, jaunissant des citrons.
Peut-être erre-t-il maigre et nu,
agace-t-il de son violon
ceux des maisons closes, pour gagner l'entrée
près d'un feu ? quelle contrée
l'étreint, l'enserre ? ô pauvres nous,
dans la boue jusqu'aux genoux
vainement nous l'implorons !
De ce fou de soleil nous sommes abandonnés.

Le monde est geole et la terre est prison
gardé de fossés aux glaces perfides.
Ah ! puissions-nous payer rançon
que s'ouvrent les triples serrures,
que tombent les livides murs,
et revoir sa clarté sans rides.

★

IMAGES

I

Parce que le dieu s'en est allé
dont le cor joyeux réveillait l'alouette,
la pauvrette

qui s'est parée tout l'été
au col un lacet s'est passé.

Et ses deux yeux verts sont striés de jaune,
ses bras qui furent blonds pendent décharnés
et son écharpe est tombée
sur la terre visqueuse, en dernière aumône
de la reine des prés
qui ne veut plus de son doux trône.

Car il était d'amour, de clartés, de baisers,
de vols légers, de pas sautillants, de danses;
c'etait celui du dieu dont le cœur sonne,
et la morne mégère que précedent la transe
et l'angoisse, la pauvrette eut aggrippée
de ses doigts froids et secs, pour l'étrangler.

Et l'or des feuilles dernières
qui butent sous le vent, contre les pierrailles,
on dirait des feux de misère
et les clairons des funérailles.

II

Jour d'hiver, aube grise,
lacis de tristesse, rouille d'un diadème,
demi-crépuscule où charbonne la lumière,
aube lourde, jour d'hiver —
l'homme est las, l'heure se traîne
de meuble en meuble en la salle basse
et large et longue, indéfinie où frisselise
de l'ennui.

Le vieux cadran au ton d'or mat —
des roses barbares s'enguirlandent
à sa caisse vert sombre de prairie d'hiver;
les heures s'abattent
une à une, plus fanées d'attente;
l'Atalante des temps vieillie
ne cueille le timbre aux fruits d'or
que lente, que lente.

O nuées grises, vague voûte
si près des fronts, si près des mains,
vieux livre ouvert aux feuillets pâles,
à l'encre sèche des lendemains
déjà prédits, l'automne écoute
les rêves tristes de ses seins
vieillir, vieillir
et le vent dans ses râles
mourir, mourir.

III

La fillette trottine pieds nus
au bord des roseaux, près des saules ;
tout autour d'elle c'est lande nue,
pacage vide, feuille qui vole
et vent qui piaule,

et fétus de paille qui vont
vite et tournent en rond
et flocons de laine
arrachés aux blancs moutons;
la fillette trotte à perdre haleine,

car l'orage est proche et le ciel sans fond
va s'ouvrir au heurt de l'éclair
et l'onde ruisselle sur ses haillons;
l'arbre dépouillé n'offre plus d'abri ;
tous volets sont clos à l'horizon
par le poing du vent.

La fillette trottine pieds nus
sans se retourner ; la terre d'automne crie
derrière elle trop de menaces,
le corbeau croasse et le taureau mugit :
par l'espace blanc la fillette fuit.

* * *

Portes-tu branche verte, croix de rose, tige de lys ? —
mais aussi les œillets à la chair de baisers,
et mes doigts tendres ont des chaînes choisies
parmi les lianes odorantes — et puis la vie c'est l'heure

où les flancs de l'attente se dégonflent en flots de lait
sous les caresses du soleil. — Es-tu l'aube ? Non, midi,
l'heure de l'haleine chaude des saisons sur les prés. —
Et ne te vois-je point couronnée d'ombre ? C'est le reflet
de mes grands noirs cheveux qui te voilent mes tempes. —
Que mes yeux te suffisent et leur éclat de lampes
brûlant encore sous l'aube fraîche de mon front. —
Et si ce sablier s'arrête — c'est le leurre
familier : écoute si ton cœur
s'est arrêté de battre ; voici l'aube trémière
encore qui ressaisit son féal embrumé
du rêve d'un crépuscule mal étouffé sous la lumière
de l'instant présent, et dans les plis du voile
que tu déchiras, vois, la face blanche d'Isis
toujours jeune et vivace en son heure de midi.
La nuit n'est qu'un manteau de cour et puis qu'un masque
où l'étoile des yeux luit mieux parmi le marbre
de la chair et la tiédeur des massifs d'arbres
épars au parc de la chair neuve et desirée.
Le matin c'est la rose blanche
toujours ravissante du dernier bouquet :
la faux du désir est toujours fraîche et neuve —
à tes doigts branche verte, croix de roses, tige de lys.

★

IMAGE

Le cabaret est plein de panses
dévotes devant autant de brocs,
et c'est fumée dense.
Le compagnon du tour de France
y vient frapper ; c'est son repos.

Femme, donnez-moi le gîte
et me versez du vin sans eau. —
Es-tu charpentier, es-tu matelot,
es-tu calfat ?
Nous avons ici besoin de ces gens-là.

Femme, verse-moi plein mon broc :
Voici l'ami compas et la fidèle équerre ;
je sais tailler des bibelots

dans le bois de chêne, avec mon ciseau,
et sertir des saints pour la proue des vaisseaux. —

Il n'est ici nul vaisseau
que des barques grêles et puis des radeaux,
les uns pour la mer, d'autres pour les canaux;
on taillait des saints au temps des prières,
l'église maintenant a une porte en fer
et les ex-votos sont en carton-pierre.

Alors les temps sont durs? —
oui, on mange les os
et l'on gratte la huche et l'on boit le vin sur.
Alors, commère, le gîte et un broc,
un peu de fromage et puis un chanteau.
Je partirai demain plus loin de la mer.

IMAGE

Le vent joue avec les bouleaux,
on dirait mille poings brandissant
des corbeilles de lanières, —
sur la rage tourbillonnante des eaux
des bouillons d'écume comme sur une chaudière ;
la colère du vent s'en va grandissant.

Le piéton chemine parmi les champs déserts ;
au lointain sautèlent des corbeaux.
La plaine rase attend la neige.
Le vent s'en va hurlant sa menace de guerre
et s'avance, comme une armée dans la poussière,
contre des innocents que nul ne protège.

Le soleil terni n'est qu'un pâle flambeau,
la nuée le masque de toute sa puissanee;
le piéton va triste sous ce ciel en lambeaux
cendreux et gris, tordu en loques,
et c'est le son de l'hiver dur qui bloque,
de sa boue noire ou sa neige blanche, les maisonnettes.

Un été qui s'en va c'est parure perdue,
une joie envolée, une porte qui se referme
sur une chaude salle dorée de lumière nette,

et les pas du piéton se hâtent vers la ferme
lointaine et ses arbres déchus de leur couronne
dont les feuilles vertes devinrent jaunes litière,
au pas du piéton que la bise environne;
et l'hiver livide lève son voile sur sa face morne.

*

IMAGE

Voici des blancs cortèges partis des palais blancs
où gémissent, sous les aiguilles de la glace, des navires,
où l'eau coule sous les murailles énormes,où l'ours blanc
monte sa garde dodelinante, et ses yeux sanguinolents
fouillent le blanc mystère qu'il surveille en grognant.

Voici les robes pâles des filles de Borée
dont on aperçoit les longues mains trop blanches,
et l'ourlet de leur robe glisse sur l'avalanche
lointaine et ronde comme les nuées
de plaisir précieux sous les pieds des madones
qu'ont peintes aux murs d'église les fervents de l'été.

Et des frissons fatiguent la chair de l'étang
et des rides courent sur la blancheur du front
et des pâleurs s'étendent sur la terre des routes
et le silence se fait plus profond :
car on n'entend qu'un sifflement,
et les dogues du vent bondissent sur les routes
à l'appel rugueux des reines de misère,
les heures de neige et de glace qui ne pardonnent
ni ses fleurs, ni ses blés à la terre devastée.

*

IMAGE

Entends-tu le marteau qui frappe sur les clous?
Une lueur jaunâtre étouffe toute la ville
d'un gauche et sinistre écrou
et les eaux du fleuve purulent autour de l'île.
Entends-tu les pas raides de l'enfant Jésus
statue de bois peint, résonner sur la voûte
au-dessus de la salle emmurée de verroux?
Entends-tu les marteaux qui frappent sur les clous?

Vois-tu les dos voûtés sous le lourd poids du ciel
où l'orage se débat comme un enfant malade
de ses gros poings tendus essayant des gourmades
contre la nuée noire aux tissus irréels
et les pylones des temples noirs où s'engloutit
une foule peureuse, un instant, de la pluie
et repentante de ses simulacres d'escalade;
vois-tu les dos voûtés sous le lourd poids du ciel ?

Et le maigre pavois qui croule d'heure en heure
des bribes et des mots, et puis l'herbe qui pousse
entre les pavés morts où se tarit la source,
et sur les angles polis des pas de passants, la mousse
étend sa carie vive et son silence de tapis.
Entends-tu le silence où le pas s'engloutit
vers le maigre pavois qui croule d'heure en heure ?

Une lueur jaunâtre étouffe toute la ville.

★

MINUTES DE NUAGES

Des petits nuages passent en fumant comme de l'encens
devant la lune immobile; son regard indulgent
les perle de prismatiques colorations, un instant,
puis ils s'évanouissent comme des palmes se fanent, comme
[des suffrages
de foule pâlissent du regard mental des sages,
cependant qu'un grand nuage blanc
semble un blanc maréchal enlevant,
de ses exhortations, des bandes
noirâtres et poudreuses vers des assauts du ciel,
d'impossible ciel, vers des hauts faits nonpareils.

Blanc comme des vertèbres avec une face au bout
blafarde et grise, et les îlots de sa fatigue montaient
pesants à travers la cendre de la nuit sur le pacage
qui bosselait la terre d'arêtes désolées, un nuage
ou, si voulez, un poing tendu brandissant face de vieux sage
ou de vieux fou à barbe grise, comme vous voulez ;
or ce fut un instant un miroir de révolte,
une observation seulement, qui n'importe,

mais faite pour une fois, un poing, une tête grise
vis-à-vis de la blanche et lasse impératrice.

De noires faces de dogues et de noires menaces,
l'astre semble s'enfuir plus haut, escalader
les cimes escarpées vers un refuge, très vite;
lors une petite étoile palpite, et puis palpite
et implore à petits bonds de voix dans l'Empyrée,
et tel grisâtre oubli engrise les menaces.

Lors, tránquilles, les nuages blancs
continuent vers la lune leur course d'encens.

★

LA MAISON DU SOIR

La porte est close de la maison du soir
et l'ombre indécise devant ses battants gris,
l'ombre qui lente lève son doigt vers les lambris
de l'éternel palais où la harpe s'est tue
ne saura rien dire au voyageur têtu
déposant à ses pieds son fardeau de ramée
en oscillant par la fatigue de ses pieds nus
et le faix lourd de sa mémoire.

Voici les jaunes Erynnies
avec leurs doigts stridents aux chancres de leurs cous
et leur miroir à leur ceinture de serpents
et le poil dur et gris qui pend
de leurs faces creuses comme la douleur
et leur petit œil rouge où bout
comme un grésillement de rancune infinie.

Ah! nulle dure plaie ne fut jamais guérie,
et quel mélancolique entonnoir
est l'oreille de l'homme — l'espoir et la survie!
le fleuve du Léthé roule l'onde d'oubli
rosée des feux d'aurore et de printemps
bougeante et douce et proche ensevelie
dans quelque vallée douce sous la garde du soir:
mais la forme lente aux grêles mains d'ivoire
n'a que le geste oiseux d'une vieillesse qui prie.

Un bruit de rames vaines s'exile dans le soir;
vers où les grandes nefs aux parures de cygnes
appareillent-elles de leurs proues en ligne
solennelles et fastueuses comme le songe ?
Elles ne savent et le pilote ne sait d'où
il est parti, vers la même heure, un soir blême
sous la lune incertaine, en frôlant les éponges
inanes, et les coraux des verts jardins mobiles
vers les labeurs du soir où s'enfante le signe.

Et la forme au seuil de la maison du soir
ses yeux, on les perçoit de caves ravines
où nulle lumière jamais ne gîta,
et la rectitude de son geste qui vaticine
et semble indiquer à toutes parts la voie
n'est pas plus explicite que le sont les grands bois
dans leur obtus frisson rectiligne.

Mère, amère des sanglots, aube molle,
avec tes lunes d'incendies et tes marées
aux doigts joueurs parmi les villages détruits,
mouvement bloqué de soudaines paralysies
sans cause et sans accent, mère folle
ô nature, ombre rageuse aux doigts gourds,
quelle est la place en la grange de tes labours ?

O nature, coutelas du rêve,
soif sans source, roc sans mousse,
forêt du large exil, avec des ægipans
malheureux des petits rythmes qui les poussent
en bonds de folie vers des fantômes blancs,
nature au col de taureau,
quelle est la minute brève
où l'âme peut parler son rêve, tout haut ?

Et de l'avoir cherché, la lassitude
emplit comme gourdes lourdes
les fidèles aux jarrets rompus ;
c'est un sombre portrait qui, du manteau du soir
drapé, s'élance sur vous, dans les territoires
du rêve de savoir un peu notre mémoire,
et tu rampes, ô nature, colossale tortue,

parmi le grand palais où la harpe s'est tue ;
alors que tout se taise, et nous et toi
et surtout toi, tes vagues bruits et ton émoi,
ta peur livide et tes cris d'effroi,
puisqu'il n'est rien qu'un voile noir
mal tendu aux squelettes de tes êtres de soir.

GUSTAVE KAHN.

HEDDA GABLER

A CLARISSE GABRY

—

Et pourtant, elle est outillée pour en venir là !

LAFORGUE.

« ... Nous sommes, Clarisse (1), de races dissemblables : l'hérédité, votre ciel clair, les brumes de mes fjords, l'événement l'ont ainsi voulu. Il faut pourtant que je vous parle comme à une sœur plus jeune, il y a des liens entre nous que n'éloigneront pas les climats. Je vous connais, Clarisse ; j'ai pensé peut-être à vous ressembler. Et vous, si vous me connaissez, vous n'avez point désiré m'être pareille. Le caprice charmant de votre jeu d'actrice n'a point incarné ma destinée tragique, ni sur la scène ni dans la vie : je n'ai pas eu vos abandons, mon élégance se voulut solitaire, incomprise et stricte. Vous êtes une souple forme nerveuse et riante née de la volonté amusée d'un admirable moderne ; mais moi, j'ai été vouée à la mort parce que je suis fille d'un prophète.

» Vous me comprendriez peu, Clarisse, et moi, maintenant je vous comprends mieux que je ne fis pour moi-même. Causons, voulez-vous ? Je parle d'une façon violente, et sans esprit, entre des dents serrées qui n'ont pas su le sourire, et ma conversation ne vous divertirait sans doute pas demain ; mais je vous parle ce soir où, exténuée d'avoir poursuivi l'Eros fugace et cruel, je vous surprends à sangloter sur le rivage, la face tournée contre la mer — et vous souffrez malgré tout, Clarisse, et je vous aime, et voici un moment où je puis vous parler, moi, la grande amazone blonde et pâle, et mettre ma tête contre la vôtre, tout près, doucement. Demain, demain... vous vous serez reprise, et vous penseriez que je vous désire, comme les autres, et nous ne pourrions plus rien dire, ni même nous taire ensemble. Il m'eût été aisé de me divertir aussi de ces choses, Clarisse ; Théa Elvsted était petite et potelée, avec des yeux charmants comme les vôtres, de souples che-

(1) A propos de l'*Année de Clarisse*, par Paul Adam (Ollendorff).

veux bruns comme les vôtres. Mais je n'ai pas souhaité ces recours... Mon corps était chaste, mon âme désirante. Et voici qu'à cette minute c'est aussi votre âme qui devient désirante au delà de votre chair tant donnée, votre âme en qui vous croyiez peu. Eh bien, Clarisse, ce que vous sentez maintenant avec une stupeur qui crée en vous le sanglot, ce sursaut de l'âme qui crie au vide et que le mâle n'emplira pas, imaginez que cette crise d'une heure a été l'état incessant de toute ma vie — et voici pourquoi nos destins dissemblables s'y rencontrent, et pourquoi c'est maintenant, ou jamais, qu'il faut que je me confronte à vous.

» Pleurez du Vide, Clarisse, effrayez-vous au bord de la mer. J'ai connu cela, et la mer aussi a pleuré avec moi sans rien répondre. Mais quand vous serez rentrée, y penserez-vous encore, petite Française active et fine? Moi j'y ai pensé toujours, dans la maison du général Gabler, les nuits de causerie avec Eylert Loevborg mon ami, dans le lit de Georges Tesman mon mari. Et j'y ai pensé en jouant ma terrible polka dans ma chambre, avant de prendre le pistolet qui restait et de... Mais je n'ai pas pleuré, moi. Le Vide, c'était l'obsession sèche d'une fièvre qui hallucinait mes prunelles et qui a fini par faire toute ma beauté. C'était « ma vie ordinaire ». Vous croyez que c'est une heure mauvaise où passe l'aile noire du génie de mort, un abîme entrevu fugitivement, et que tout à l'heure l'aile disparue fera le ciel clair tandis que le sol ferme vous portera sans côtoiement dangereux? Moi, j'ai connu, Clarisse, que le Vide, c'était *notre destinée* à nous autres, et que nous restions suspendues en lui et lui en nous, ouvert en nous, Clarisse, sans que l'amant qui le comblera puisse jamais paraître!

» Nous avons cherché la liberté toutes deux. et par les mêmes moyens, mais dans un ordre inverse. Nous nous sommes toutes deux affranchies de l'amour, sous ses formes dissemblables. Vous, vous l'avez tué par le plaisir, vous avez écarté la pudeur, débarrassé le jeu physique des épuisantes complications morales. Moi, les hommes ne m'intéressaient que par l'âme, et pourtant j'avais des sens. Sportive, comme vous, mais sensuelle comme vous. Mais je cherchais d'abord l'âme, parce que j'avais peur de ce vide-là, et je me disais que l'autre, celui du sexe, se comblerait toujours après... Ce n'était pas par fidélité à cet être pauvre, Tesman, vous pensez bien? C'était par hâte de remédier d'abord au vide de l'âme. Si j'avais voulu coucher avec Eylert

Loevborg, et avec toute la ville, et fuir vers d'autres amants en d'autres pays, je l'aurais fait : mais cela ne m'intéressait pas essentiellement. J'ai donc tué l'amour par le dédain du plaisir. Ou plutôt, j'étais si absorbée par ma grande recherche, par la peur qui vous fait pleurer à présent, que j'ai laissé mon corps faire à son gré, n'importe comment, en attendant mieux. C'est ainsi que je me suis tuée étant enceinte de mon mari et sans avoir cherché à le tromper. Il y a là pour vous une raison obscure, Clarisse ; je l'éclaircis tout de suite. Pendant que je demandais à combler le vide des âmes, je n'ai rencontré que des hommes qui cherchaient à combler celui du sexe, et de mon sexe. Oui, je sais, ce que je dis est risible, et pourtant c'est à cause de cela en partie que je me suis énervée, que j'ai pris le pistolet. Eylert Loevborg a voulu me prendre étant jeune fille, et quand je me suis fâchée il a cru que ma pudeur se révoltait : c'est presque stupide. Cela m'était bien égal de lui céder ; mais la déception, la rage de voir qu'il demandait cette petite chose-là, tandis que moi je m'occupais de lui en demander une si merveilleuse ! Et puis mon mari, qui a cru *m'avoir* en m'ayant, et qui m'importunait en me parlant de notre enfant à venir, comme si ce produit de sa fonction mêlée à la mienne comblait le vide, cette fois encore ! Et puis l'assesseur Brack, ce bourgeois, qui me prenait pour « la femme qui s'ennuie » et me proposait l'adultère bénin, encore pour combler le vide ! Tous les mâles que je rencontrais voulaient le combler avec de la chair, et aucun n'a compris que je voulais d'abord essayer avec de l'esprit, et que, s'ils m'essent aidée à cela, je leur aurais donné mon corps après, à tous, tant qu'ils l'eussent souhaité ! Ainsi nous ne nous sommes pas entendus, j'avais une méthode virile pour chercher le bonheur, et eux prenaient une méthode féminine parce qu'ils pensaient se faire mieux comprendre de moi. C'est de la sorte que j'ai commencé par l'ennui et que vous finissez par lui, et que le Vide reste pour toutes deux, Clarisse.

» Ils ont dit que j'étais « celle qui ne sait pas ce qu'elle veut » et j'étais simplement celle qui ne voulait pas d'abord ce qu'ils voulaient. Peut-être, si j'avais cédé, dans l'ordre usité, m'eussent-ils conduite vers mon désir intérieur. Un homme de pensée se serait trouvé pour me mener, mais j'eusse été un prétexte pour lui à s'attribuer la gloriole d'une éducation, et je voulais me créer seule, choisir mes aides moi-même, me donner après avoir appris et non me donner pour apprendre

d'un autre. Et vous, Clarisse, vous avez cru être « celle qui sait ce qu'elle veut » et vous vous détrompez toute seule. Vous avez comblé le vide de chair, vous vous êtes appliqué la méthode du mâle, et à présent vous souffrez du vide de l'âme, et vous n'y pourrez rien faire. Vous vous êtes traitée par le traitement que l'on m'offrait, vous avez refusé celui que je souhaitais : nous sommes arrivées par deux routes opposées au même lieu, Clarisse, à la plage où l'on sanglote la face tournée contre la mer. Mais moi, je me suis faite libre par la mort, et si je n'ai pas comblé mon vide d'âme, au moins *ils* ne m'ont pas gênée plus longtemps avec leur obscène et inefficace remède. Vous, Clarisse, dans quelle mort, ou dans quelle vie, comblerez-vous votre vide, à présent que celui de la chair ne vous obsède plus? Je ne pouvais plus que descendre, et je me suis tuée, c'est simple et net. Mais vous, vous ne pourriez plus que monter, et à ce mal-là il n'y a aucun remède !

» Il n'y a pas de recours contre l'aspiration vers le plus haut. Vous ne pourriez plus que monter, et les femmes, Clarisse, les femmes ne se résigneront jamais à cela! Les hommes, même sots, peuvent monter : la route des femmes est en bas. Leur royaume, c'est en descendant contre la terre qu'elles le rencontrent. Si les hommes que j'ai rencontrés m'avaient comprise, emmenée avec eux vers les régions de l'esprit, surmenée de luxure mentale, emplie de songes harassants, je serais un jour redescendue avec la détestation des rêves, qui est l'essentiel principe des femmes, et ne trouvant plus que le vide du sexe à remplir, je serais devenue joyeusement une maîtresse, une artisane experte en débauches, comme vous, Clarisse; j'aurais accompli ma véritable destinée, et je ne serais jamais retournée à leur maudit ciel métaphysique, l'ayant vu inhabitable. J'aurais, en un mot, assouvi ma curiosité, comme nous faisons toutes, et j'aurais pu commencer à vivre ma vie de femme. J'aurais été l'amazone pâle et blonde, svelte et forte, la courtisane du Nord qui fait froid au cœur des hommes avec ses yeux clairs.

» Mais ils m'ont laissée mourir de dépit en me demandant l'autre chose, la chose qu'il m'eût été si indifférent de leur donner *après*! Et vous, Clarisse, vous êtes perdue, comme moi, et vous ne pouvez même pas vous délivrer par la mort. Vous saurez la lassitude, l'hystérique recherche du rare, mais vous serez prisonnière de la vie, car vous avez agi au rebours de mon action. Vous pensiez que le sexe

était la grande question, parce que tous les mâles s'en occupent et que toutes nos libertés extérieures sont entravées par ce souci, et vous vous êtes hâtée de monter à la délivrance, de combler le Vide en vous assouvissant de luxure. Vous avez cherché le rêve à travers la chair, moi je descendais de lui vers la chair ; mais moi je revenais à l'apaisante vérité des femmes, et vous vous en éloignez, Clarisse. Ce soir où vous pleurez vers « vous ne savez quoi », vous croyez être en route vers une Clarisse supérieure? Vous êtes moins femme qu'auparavant. Faites attention, vous allez devenir mystique, vous perdrez le sens de vous-même, vous arriverez à prendre en haine votre volupté, vous allez jouer Thaïs, Clarisse Gabry ! Et comme, malgré tout, vous adorez le sexe de l'homme, vous vous trouverez ridicule et vous resterez désorientée. Le rôle n'est pas pour vous, Clarisse, ni pour nulle de nous, ou du moins ce n'est qu'un rôle, et c'est de votre vie propre que nous parlons en ce moment. Oui, je sais bien comme vous que nous ne nous saisissons jamais, que pour nous tout n'est que rôles, et que votre souffrance vient de l'avoir senti ce soir ; mais vous êtes très intelligente, Clarisse. Comprenez donc que c'est notre beauté !

» Rien ne nous appartient, Clarisse. Nous jouons des rôles, nous sommes des prétextes à émotions pour les hommes, et nous vivons à leur insu une petite vie cruelle et profonde où ils n'entreront jamais, une petite vie animale faite de quelques instincts simples et organiques, très proches de la terre végétale, des instincts de continuation, les tressaillements des minerais et des racines. Et dans cette vie *ils* n'entreront pas, jamais, jamais, malgré leurs lois, malgré le sexe creusant les vierges. Mais nous, n'entrons pas dans leur domaine, ou n'y entrons que pour nous promener et sortir avec une moue. Ah ! s'ils avaient voulu m'y mener, les miens, avec quelle joie j'en serais revenue de ce domaine mental, avec quelle joie sincère je serais revenue à mes mobiles obscurs, à ma haine originelle de l'intellectualité profonde, à l'éternelle luxure! Mais ils la voulaient d'abord, pour m'élever par elle: les hommes veulent toujours aller de bas en haut, et contenter la chair pour pouvoir passer par-dessus. C'est ce que vous avez fait, Clarisse, comme un homme, et où cela vous mènera-t-il ? Je savais bien, moi, ce que j'aurais désiré après l'esprit, et j'avais toute une vie pour m'en assouvir. Mais vous, vous avez commencé par votre fin. Les

femmes vont toujours de haut en bas ; elles se guindent d'abord, par assimilation, aux élans d'âme de l'homme, elles ont l'air d'être à sa hauteur, et puis, quand elles l'ont persuadé que le couple idéal, luxurieux et pensant tout ensemble, va pouvoir se trouver enfin, elles redescendent et jouissent du baiser, parce que le reste ne les regardait pas. Vous avez envie de rêver, Clarisse? Cela ne vous regarde pas. Vos amants vous ont menée à votre destinée, ne cherchez pas à en sortir, l'autre Vide que vous convoitez ne se comblera plus. Vos songes de petite fille, mes veillées d'étudiante l'ont entrevu : mais vous avez renoncé trop jeune, et je n'ai pas été satisfaite.

» Nous sommes des formes, Clarisse, des prétextes. Nos beautés créent des conceptions chez les hommes, sans que ces conceptions nous touchent : ainsi la statue ne se pense pas. Ainsi vous avez affolé une ville, et cela ne vous contente pas. Celles d'entre nous qui savent ce que la courbure de leurs paupières ou le coin de leurs bouches signifient de *pensées* pour les hommes, celles qui se sont assez étudiées au miroir pour savoir en détail ce que l'aspect physique inspire de mouvements intérieurs, celles-là sont les courtisanes-nées, elles n'ont aucun besoin de penser. Elles n'ont qu'à se montrer, avec du vide à pleine âme ; la pensée de leur beauté, ce sont les hommes qui la porteront. Mais la porter nous-mêmes, Clarisse ! J'en suis morte, et puisque la chair vous guérit en partie du Vide, qu'est-ce que vous allez chercher ! Vous feriez pis qu'avoir envie de mourir — vous vous obstineriez à créer à votre luxure une impossible survie mentale !

» Singulières destinées inverses que les nôtres ! Voyez, Clarisse, comme nous sommes seules. Vous ne vous souvenez même plus des visages d'amants qui ont râlé de volupté contre le vôtre, c'est une foule confuse. Et que puis-je penser de mon mari, et de l'assesseur Brack, et même d'Eylert qui s'est tiré un coup de feu dans le bas-ventre, chez une fille, saisi, lui l'homme de pensée, par le vide de la chair? Les hommes peuvent combler ce vide là, toujours, ils sont moins à plaindre que nous. Ils sont faits pour créer, pour combler tous les vides, (riez, Clarisse, à travers vos larmes, de mes naïvetés d'expressions). De bas en haut, voyez-vous, ils vont toujours, et nous de haut en bas, comme les organes sexuels, c'est bien simple : ils montent, et nous, nous nons ouvrons vers la terre. Comprenez cela, pleureuse. C'est tellement vrai que, d'instinct, les hommes ne nous

aident pas a modifier l'ordre des choses. Ils se dérobent, deviennent vagues, comme vos amants, comme les gens que j'ai connus, comme le général Gabler, qui était une belle brute impulsive et dont je n'ai herité que l'aisance devant les balles. Nous sommes faites pour servir d'excitation et *pour nous ennuyer*, Clarisse, nous ennuyer avec art comme les chefs-d'œuvre des musées, et si nous ne nous ennuyions pas, nous cesserions de vivre, nous serions sans intérêt. Oh ! séculaire ennui de la femme, prétexte éternel à intéresser l'homme ! Si Brack avait été moins borné, moins fat, moins immédiatement exigeant, je ne me serais pas tuée peut-être. Mais il voulait « m'intéresser » avec des moyens à lui, et c'est par esprit de contradiction que j'ai tout brisé. Je me suis ennuyée « en beauté » et je suis morte « en beauté ». Je comprends maintenant quelle est notre beauté véritable ; c'est d'être les formes modelées ou habite le Vide et où les hommes viennent le vaincre. Ah ! n'allez pas chercher ailleurs, Clarisse, soyez une forme, un prétexte, un motif, un rôle : vous êtes née actrice, comme nous toutes mais plus précisément, et cela signifie si clairement votre vie, cela vous évite tant de détours, cela simplifie si bien votre chemin ! Moi aussi je suis un rôle, allez, je le sais bien à présent — un rôle, comme l'a voulu le prophète à la crinière hérissée qui vit logique et terrible dans les brouillards de mon pays !

» Nous sommes deux modernes, petite Clarisse, deux images du modernisme, l'une rieuse, l'autre sanglante, et nous sommes pareilles, et toutes les autres sont semblables, il n'y a qu'une femme entre deux Vides, et les hommes passent à travers elle, et ce sera toujours ainsi, toujours, toujours ainsi, et c'est très bien comme cela, et cela suffit à les affoler, à les mettre en rut et « en beauté », sans que nous comprenions, sans que cela nous dérange de notre secrète vie végétative, de notre vie de matrices obscures et douces. J'ai cru essayer d'exister et j'ai pris un chemin absurde : c'etait bien plus simple ainsi. Mais vous avez été sage jusqu'ici, Clarisse, et chaste devant l'autre vide, n'allez pas déraisonner et vous jeter dans ce sexe-là comme un petit mâle aventureux, vous violeriez la nuit inexpliquée, vous n'avez pas d'organe pour pénétrer là, vous n'obtiendriez que des caresses lesbiennes, des frôlements, un flirt, un flirt, pensez donc, vous l'amoureuse de chair aux reins vivants, un flirt avec leur prêtresse à eux, leur idole à eux les hommes ! Contentez-vous du Vide qui est en vous. Le soir tombe,

l'amant nouveau passera, il comblera, il comblera, vous jouerez encore : ôtez vos mains serrées contre vos joues mouillées, relevez-vous, vous venez d'échapper à un grand péril, vous avez failli vivre la vie de l'homme, n'y touchez plus ! N'y touchez plus jamais, non, non, c'était nerveux, petite Clarisse, Clarisse... »

CAMILLE MAUCLAIR.

AUX FLANCS DU VASE

—

I

LE PETIT PALÉMON

Le petit Palémon, grand de huit ans à peine,
Maintient en vain le bouc qui résiste et l'entraîne,
Et le force à courir à travers le jardin,
Et brusquement recule et s'élance soudain.
Ils luttent corps à corps ; le bouc fougueux s'efforce ;
Mais l'enfant, qui s'arcboute et renverse le torse,
Etreint le cou rebelle entre ses petits bras,
Se gare de la corne oblique et, pas à pas,
Rouge, serrant les dents, volontaire, indomptable,
Ramène, triomphant, le bouc noir à l'étable ;
Et Lysidé, sa mère aux belles tresses d'or,
Assise au seuil avec un bel enfant qui dort,
Se réjouit à voir sa force et son adresse,
L'appelle et, souriante, essuie avec tendresse
Son front tout en sueur où collent des cheveux ;
Et l'orgueil de la mère illumine ses yeux.

II

RHODANTE

Dans l'après-midi chaude, où dorment les oiseaux,
Au fond de l'antre où jase un clair murmure d'eaux,
Rhodante, nue, a fui les champs où luit la flamme,
Et sa ceinture gît sur ses voiles de femme.
Rhodante est brune et souple avec des seins légers ;
Le fruit mûr de son corps fait languir les bergers.
Dans son sang orageux comme un soir de vendanges
Elle roule une flamme et des fièvres étranges,
Et de sa peau dorée et mate aux replis bruns,
Et de ses cheveux lourds montent d'acres parfums.
Mais un rayon glissant dans l'obscure retraite

Insinue en sa chair une langueur secrète...
Elle sourit, le cœur mourant dans un soupir;
Tout son corps amoureux s'allonge de désir.
Ses bras tordus en vain, las d'étreindre le vide,
Retombent ; des sanglots pressent son sein rapide.
Tout entière livrée à la fureur du dieu,
Ses doigts crispés sur l'herbe et ses lèvres en feu
Racontent les ardeurs que ses beaux flancs recèlent ;
Et ses yeux à travers ses cheveux étincellent.

III

DAMŒTAS ET MÉTHYMNE

Damœtas le poète et Méthymne le sage,
Dans l'agreste douceur d'un calme paysage,
Où brille une eau courante, où paissent des troupeaux,
Assis près de la ruche, alternent leurs propos.
Méthymne gravement dit l'essence des choses,
L'air, l'eau, le feu, la terre et les Métamorphoses ;
Quelle grande âme unique en ses modes divers
Transforme incessamment l'éternel univers,
Et se révèle égale en sa raison profonde
Dans le vol d'un insecte ou l'orbite d'un monde.
Damœtas à son tour : quelle Nécessité
Mène à travers l'amour la vie à la beauté ;
Quelle adorable loi, passant l'art des orfèvres,
A découpé les lis et ciselé les lèvres ;
Et quels souffles du ciel agitent en tout temps
Les bois, la vaste mer aux flots retentissants,
Et, venus jusqu'à nous des étoiles lointaines,
Propagent d'onde en onde, au bleu des nuits sereines,
Le son mélodieux de l'éther musical,
Où tournent doucement les sphères de cristal.
Ainsi vont s'enlaçant leurs nobles rêveries...
Des vaches, çà et là, beuglent dans les prairies.

IV

NAIS ET LYDÉ

— Naïs, je ne vois plus la couleur de tes bagues.
— Lydé, je ne vois plus les cygnes sur les vagues.

— Naïs, n'entends-tu pas la flûte des bergers ?
— Lydé, ne sens-tu pas l'odeur des orangers ?
— D'où vient qu'en moi, Naïs, monte un frisson amer
A regarder mourir le soleil sur la mer ?
— D'ou vient ainsi, Lydé, qu'en frémissant j'écoute
Le bruit lointain des chars qui rentrent sur la route ?...
Et Naïs et Lydé, les vierges de quinze ans,
Seules sur la terrasse aux parfums épuisants,
Sentent leur cœur trop lourd fondre en larmes obscures,
Et, sous leurs fronts penchés mêlant leurs chevelures,
D'une étreinte où la bouche à la bouche s'unit,
Sanglotent doucement dans le soir infini...

V

XANTHIS

Au vent frais du matin frissonne l'herbe fine;
Une vapeur légère au bas de la colline
Flotte ; et dans les taillis, d'arbre en arbre croisés,
Brillent, encore intacts, de longs fils irisés.
Près d'une onde ridée aux brises matinales,
Xanthis, ayant quitté sa robe et ses sandales,
D'un bras s'appuie au tronc flexible d'un bouleau
Et, penchée à demi, se regarde dans l'eau.
Le flot de ses cheveux d'un seul côté s'épanche,
Et, blanche, elle sourit à son image blanche.
Elle admire sa taille étroite, ses beaux bras,
Et sa hanche polie, et ses seins délicats,
Et, d'une main que guide une exquise décence,
Fait un voile pudique à sa jeune innocence...
Mais un grand cri soudain retentit dans les bois,
Et Xanthis tremble ainsi que la biche aux abois,
Car elle a vu surgir, dans l'onde trop fidèle,
Les cornes du méchant satyre amoureux d'elle.

ALBERT SAMAIN.

AU SOLEIL DE L'AVENIR

—

Une de ces innombrables guerres civiles qui secouèrent le vingtième siècle de façon si importune venait de commencer, et je me rendis, suivant l'usage, à la mairie.

L'employé du service d'insurrection me remit un képi, un fusil et douze paquets de cartouches ; ayant consulté l'affiche éventuelle, j'y appris que je devais me trouver le lendemain, à dix heures, à l'intersection de la rue de Beaune et de la rue de Lille, compagnie 117, capitaine Mouton. Pour la journée, mon service de citoyen était terminé et je me rendis chez ma très chère Séraphine, mon associée corporelle de l'époque, dont le souvenir m'est doux encore, malgré les années écoulées.

Elle me reçut le front un peu soucieux et la bouche pleine d'amitié ; elle avait, me dit-elle, son loyer à verser dans une semaine à la caisse sociale du quartier, mais comptait sur moi pour le payer à sa place. Indifférent au lendemain, je ne fis aucune objection et nous eûmes des mouvements assez vifs, après lesquels, dans un élan de reconnaissance, elle voulut nettoyer elle-même mon fusil municipal. Elle le graissa avec soin, et, de la chaise longue où j'étais étendu, je la regardais avec tendresse, dans ses jolies attitudes pleines de grâce, avec les éclairs de l'acier qui brillaient par instants entre ses doigts fins.

« Alors, fit-elle pour interrompre le silence, mon bon ami, tu vas te battre demain. »

« Me battre, me battre, grommelai-je, soudain rappelé à des souvenirs désagréables, je voudrais bien savoir pourquoi je dois me battre ? »

« Dois-je donc te l'apprendre ? répliqua Séraphine en souriant, c'est probablement pour ne pas te faire mettre au ban de la collectivité. »

Et déposant la spatule curette sur sa bobine électrique, elle remonta le fusil d'une série de mouvements vifs.

La conversation changea de sujet, et il faut avouer qu'elle prit un peu le caractère de cette passion vétuste qui caractérisait, affirme-t-on, les entretiens bissexuels du siècle penultième! Que ceux qui y ont vécu reviennent nous le dire!

Après avoir bu un verre d'eau de l'Etat, nous essayâmes en paix d'obtenir la douceur du sommeil. On entendait bien au loin quelques coups de feu, quelques tapages de bombes, mais de pareils bruits étaient trop habituels à cette époque pour que nous en fussions incommodés.

Mes pensées engourdies prenaient une allure archaïque, et, comme il me semblait que Séraphine augmentait de poids, je retirai avec précaution le bras qui l'entourait. Mon cerveau me reporta aux jours anciens où les hommes collectionnaient en des bibliothèques les billevesées de leurs prédécesseurs. Le ronflement de Séraphine me berçait doucement. Je me vis éclairé par une lampe à huile, écrivant avec une plume de fer, ainsi que l'on représente les ancêtres dans les caricatures du *Journal Officiel*. Puis je ne vis plus rien, ou du moins je ne me souviens plus de rien.

★

Un rayon de soleil pénétra dans la chambre, et, en même temps que lui, le fracas d'une terrible explosion.

Les carreaux volèrent en éclats. J'étendis le bras pour savoir l'heure ; ma montre marchait toujours et je vis que j'avais du temps devant moi, avant d'être entraîné par le devoir à rejoindre mes compagnons d'arrondissement, pour ne pas me faire mettre au ban de la collectivité. Séraphine l'avait dit et je me souvenais de mes leçons de l'école. « Celui qui à toute heure du jour et de la nuit ne s'empresse pas de mourir pour la collectivité, est un gredin. Qu'il soit anathème et mis au ban! »

Ce fut une seconde explosion, puis une troi-

sième. Les insurgés de ce jour-là étaient matineux : ceux du mois précédent étaient convenables et se mettaient à la besogne plus tard.

Ce fut une quatrième explosion. Quelque chose pénétra dans la chambre et brisa la table de nuit. Du coup, Séraphine sursauta, ouvrit les yeux à moitié, me regarda d'un air vague et se tourna d'un autre côté en se découvrant un peu, comme seule, entre toutes, elle savait se découvrir.

Ce fut une cinquième explosion dont le contre-coup renversa le lit avec violence. Séraphine poussa un juron que mes lèvres étouffèrent sur les siennes, et les explosions qui suivirent ne furent plus assez brutales pour nous troubler.

Tandis que, pour calmer mes sens, je repassais dans mon esprit quelques formules favorites d'administration scientifique, Séraphine passa dans la pièce voisine et en sortit revêtue de son peignoir couleur de lune pâle, ce peignoir que j'aimais tant, tissé de fils de soie où s'égayait la lumière du soleil, son ancien prix de cuisine à l'institut chimique du cinquième.

Elle me regarda longtemps, ses beaux yeux dans les miens, bâilla un peu et alla s'accouder à sa fenêtre, près de laquelle des détonations plus fréquentes crépitaient depuis un moment.

Sept heures sonnèrent et à mon tour je me levai, voulant prendre une tasse de café avant de me rendre à l'intersection de la rue de Beaune et de la rue de Lille. Je m'habillai sans hâte, devant le dos plein de rêveries que me tournait Séraphine, et lorsque j'eus enfoncé mon képi sur mon crâne, je vins prendre place à ses côtés.

★

La fenêtre donnait sur une petite terrasse, et sur cette terrasse un homme seul, très brave, sans aucun souci de se mettre à l'abri, tirait sur des gens que nous ne pouvions apercevoir. Il avait une maigre figure de Celte rageur, un gilet de laine brune et un chapeau melon ; sa moustache était épaisse et sa barbe drue poussait depuis plusieurs

jours. Il agissait avec flegme, restant, après chaque coup, quelques secondes à interroger l'horizon sur le résultat. Séraphine le regardait avec des yeux agrandis, les lèvres pincées.

La musique de révolte croissait toujours, et l'homme continuait à viser un but inconnu, puis à presser sur la détente, imperturbablement.

Quand il eut épuisé sa provision de cartouches, il regarda son arme d'un air méprisant, la jeta ; puis, sortant un revolver, il commença à l'utiliser aver ironie. Au même instant, un projectile vint écraser une ardoise voisine et Séraphine poussa un petit cri.

L'homme se retourna. Je vis le rayon de ses yeux croiser le mien et je me baissai brusquement, tandis qu'une lumière flamboyait et que mon képi tombait en arrière, percé d'une balle.

« Raté! » dit l'homme, et il se dirigeavers nous, les mains dans les poches. Je l'aidai avec courtoisie à franchir la barre de la fenêtre.

★

« Maintenant que vous n'avez plus de képi, dit l'homme en me dévisageant, je n'ai plus de raison pour être votre ennemi ; mais je regrette de vous avoir manqué ; j'avais juré d'estourbir tout ce qui porte un uniforme. »

Je n'ai jamais eu de rancune contre personne, et, plein de bienveillance, j'invitai l'homme à s'asseoir. Il serait trop ridicule, lorsque l'on a vécu au vingtième siècle, d'en vouloir à celui qui, essayant de vous tuer, n'a pas réussi. Séraphine, avec un empressement marqué, préparait un cordial avec de l'alcool non perfectionné ; l'homme en accepta un verre et déclara :

« Il est possible que vous soyez de sales bourgeois ; cela est même probable si votre képi indique que vous obéissez de plein gré aux mufles qui nous dirigent. Moi, je suis un ouvrier sans travail.

» J'étais fabricant de grands hommes, un bon état, certes, et qui doit nourrir celui qui le pratique. Pour sûr, il y a des dépenses ; c'est ainsi que l'on

doit fournir les rubis pour écarlater les boutonnières. Nous n'employons pourtant que des rubis d'horloger, des rubis à la grosse ; ils n'ont rien de commun avec ceux que l'on ramasse en Turcomanie.

» A part les frais, le métier est un métier d'artiste ; il faut savoir faire les nez et les pieds. Tout le monde sait qu'il est difficile de faire des pieds ; regardez les grands hommes de maintenant : ils ont tous des bottes ; faire une botte, c'est escamoter un pied. Il y en a même qui font des gens en robe ; mais ceux-là, c'est la honte de la partie, et moi je suis un honnête travailleur qui mourrais plutôt que d'être honteux devant un égal.

» Le commerce des grands hommes ne va plus du tout. Rien depuis quinze jours ne marche plus sur le turbin. Si vous ne me croyez pas, demandez à votre gonzesse. Pardon, excusez, madame. Avant, nous livrions cent, deux cents, trois cents héros par an ; maintenant, tout notre ouvrage reste en magasin.

» Alors, j'ai redressé la tête et je me suis révolté. Comme étendard de ma revendication, j'ai pris un chapeau melon et tout un peuple m'a suivi. Dans des conciliabules, nous avons résolu de mettre à mort tous ceux qui s'opposaient aux bénéfices des industries conjurées. Nous nous sommes engagés par des serments très conséquents, et quand l'horloge a résonné, aucun de nous n'a manqué à ses engagements. Il est possible que notre révolte ne triomphe pas. »

A ces mots, Séraphine se leva et disparut.

L'homme continuait :

« L'ennemi de mon métier, c'est l'homme qui s'enrégimente, qui veut tout soumettre à une hiérarchie, et, à celui-là, j'ai juré de ne faire aucune grâce, ni aucun quartier. Monsieur, en vous voyant tout à l'heure revêtu d'un képi, je vous ai pris pour un de ces êtres qui en tout temps voulurent aplatir la terre. Maintenant, vous êtes en veston et je reconnais que je m'étais trompé. Soyez mon ami,

si vous le voulez, et, en tout cas, je vous remercie du grog que vous m'avez offert. »

En s'inclinant pour me saluer, l'homme aperçut mon fusil et les cartouches municipales, qui étaient restés sur un guéridon ; il fit un bond soudain, poussa un hurrah, sauta de nouveau sur la terrasse et recommença la fusillade, tant qu'il en eut les moyens.

Comme il s'en revenait dans la chambre, il rencontra Séraphine portant les journaux de la dernière heure.

« L'insurrection est définitivement vaincue, dit-elle d'une voix creuse ; à peine résiste-t-elle encore dans certains cantons de l'Asie Orientale. »

Je n'osais pas regarder l'homme et gardais les yeux baissés ; mais lui fut pris d'un fou rire :

« Mince pour les autres compagnons ! cria-t-il, mon commerce est tiré des pattes ! C'est maintenant, madame, qu'il va falloir glorifier des grands hommes. Me voilà hors d'affaire pour longtemps ; voilà du pain sur la planche pour mes cinq enfants ! »

Et sans attendre nos adieux, il battit quatre entrechats, se précipita sur la porte et s'en fut.

Séraphine le regarda partir d'un air triste ; les femmes aimaient alors les mâles possédant du courage, des bottines vernies et des mollets pleins de promesses. C'est tout au plus, et je ne m'en suis pas assuré, si à notre homme manquaient les bottines vernies.

*

Ainsi raconta mon bisaïeul, et cela prouve, dit Sophus en forme de conclusion, que la vie reste éternellement la même et que les temps n'ont jamais changé. Les Assyriens le grognaient déjà : *bulut sa amsat, umisamma.*

RAOUL MINHAR.

CAMILLE LEMONNIER

ET LA BELGIQUE

—

Bien qu'il appartienne à la France par son œuvre, M. Camille Lemonnier est belge. L'oublier nous exposerait peut-être a ne lui point faire justice, car son influence sur la littérature à Bruxelles est un de ses meilleurs titres à notre respect ; et certes, si l'on voulait ainsi négliger absolument l'un des éléments premiers de sa personnalité, il deviendrait plus difficile de pénétrer ses livres dans leur intimité et d'étudier les causes profondes de son art.

Qu'est-ce donc qu'un Belge ? Il faut bien qu'on m'excuse de l'expliquer ici, car je me suis aperçu que, pour les Parisiens, le Belge est un être plus inconnu que l'Anglais, l'Allemand et le Sibérien.

La Belgique véritable est assez malaisée a décrire. Ses bornes géographiques ne correspondent nullement aux frontières administratives connues : on peut dire qu'elle se localise à Bruxelles et aux environs, mais elle s'étend aussi plus loin, par-dessus la Flandre et la Wallonie, vers les limites allemandes, hollandaises ou françaises. Car la Belgique n'est point ce que nous apprennent les atlas. Elle se tient vaguement dans l'espace qu'ils lui ont assigné, mais sans le remplir exactement, et en quelque manière elle flotte à sa surface. Depuis Dunkerque jusqu'à Bruxelles et vers le Nord, existent des Flamands ; depuis Bruxelles jusqu'à Liège et Luxembourg vivent des Wallons. Peuples étrangers l'un à l'autre, ou presque, par le sang, par les mœurs, par les conditions économiques, par la langue, — celle des Flamands est le néerlandais, celle des Wallons le français ; — par l'histoire enfin, qui ne les a guère confrontés que les armes à la main. Mais un mélange s'est fait au centre de ces races opposées, à Bruxelles, un mélange s'est fait aussi depuis deux ou trois générations entre une petite partie des classes bourgeoises de la Flandre et de la Wallonie, amenées à des contacts fré-

quents par les affaires, par l'échange des garnisons, par le déplacement des fonctionnaires : c'est à ce produit métis seul qu'on peut donner authentiquement le nom de peuple belge.

Sans aller jusqu'à dire hardiment, avec Francis Nautet, que « l'avenir en Belgique est à une certaine bâtardise », je tâcherai de rendre justice à ces Belges que je n'aime point. Leurs défauts, très évidents, sont le manque de caractère, une certaine platitude foncière, la vulgarité physique et mentale, et surtout l'absence d'enthousiasme pour les choses héroïques et belles. Défauts bourgeois, et défauts des races qui ne peuvent garder le culte patrial d'une histoire distincte, et d'ancêtres certains. Mais il y a les qualités. Les plus connues sont l'honnêteté, le bon sens, l'aptitude à la vie pratique, un certain mépris du dehors et des dispositions au bon accueil, à l'hospitalité. Et au-dessus de ces mérites, j'en vois qu'il faut priser davantage. Le Belge manque de traditions, mais il n'a pas non plus la plupart des préjugés qu'elles donnent. S'il ne connaît point la beauté des grands souvenirs, il a l'esprit peut-être plus ouvert aux choses qui l'entourent, et garde le bénéfice des idées plus ou moins larges de ses parents immédiats : hommes d'affaires, de commerce et d'industrie, hommes de professions libérales, bourgeoisie à demi instruite. — On entend bien qu'il s'agit, pour cette dernière, non pas du Belge de Bruxelles, mais plutôt du Belge qui apparaît peu à peu à la surface de la Flandre et de la Wallonie, dans les classes aisées. A Bruxelles, où les races se sont confondues dans la plèbe aussi bien que dans l'aristocratie, le Belge « éclairé » existe certainement, mais il se noie assez vite dans le bas mélange d'où est né l'ineffable langage *marollien*, souvent célébré par les vaudevillistes ; ou bien, en surnageant, il s'assimile aux élites communes à toutes les capitales. En province on le voit mieux et, sans l'aimer, on rend justice à son esprit équilibré et à l'aisance de ses mœurs. Il n'a point, je le répète, les préjugés coriaces de l'Allemand, du Français, de l'Anglais, ses voisins. Sa patrie est si petite qu'il est forcé d'en sortir s'il veut apprendre, — « se tenir au courant », qui est son meilleur travers. La Belgique est un carrefour ; et le Belge sait en profiter pour regarder autour de lui. Les idées nouvelles ont des chances d'être chez lui bien accueillies, à condition qu'on n'y sente point d'arome révolutionnaire, qu'elles parlent posément et ne gênent point les affaires. Mais il faut aussi qu'elles paraissent appor-

ter des résultats immédiats et définis, — quelque chose de positif. Le Belge tient à son bien-être; il déteste ce qui le pourrait ébranler, physiquement ou au moral; mais surtout il n'aime point les chimères et, trouvant l'enthousiasme malsain, il se garde soigneusement de la Beauté.

Né d'une mère flamande, d'un père liégeois, et appartenant à cette classe aisée où se forme, au-dessus des deux races, la race que je viens de décrire et qui les juxtapose, Camille Lemonnier résume en sa personne le Belge; mais il le résume en le glorifiant, et en effaçant, du fait de la Beauté qu'il a passionnément cherchée, la tare de ce peuple qui dédaigne l'idéal. On retrouve aisément en lui beaucoup des qualités du Belge; anoblies en un cœur d'artiste, elles expliquent son inquiétude de nouveauté, son désir de communiquer sans cesse avec le dehors, d'accroître ses richesses mentales et de ne négliger nul point de vue. Elles justifient aussi les longues hésitations d'une œuvre qui s'est de toutes parts cherchée. Quant aux défauts belges, ils doivent rendre raison du manque d'unité de tout cela, et de certaines fautes de goût, mais on peut surtout les invoquer par contraste, car l'indignation qu'ils avaient amenée provoqua ici, je le sais, un élan plus résolu vers l'art. M. Lemonnier les a vite devinés et s'est revolté contre eux de toute sa forte et véhémente jeunesse; il a vu si distinctement la platitude bourgeoise, qu'en haine de sa laideur il rêva des livres où la vie aurait une grandeur d'épopée; et c'est peut-être parce qu'il connut tant de pensées banales banalement exprimées, qu'il souhaita pour son œuvre une langue faite d'images, de mots brillant même à l'excès, une mosaïque de noms, d'épithètes, de verbes aux sonorités insolites.

Enfin ces caractères aident a nous rendre compte du succès qu'il obtint auprès de la jeunesse belge, et de son influence décisive en un pays où, moins qu'ailleurs, on est chez soi prophète. Etranger, juste assez, pour les uns et pour les autres, il s'adressait à la fois aux Wallons et aux Flamands; chacune des deux races trouvait en ses écrits, sous une image à demi transfigurée, véritable pourtant, le reflet sensibilisé de son idéal indistinct.

Les Flamands surtout; mais M. Lemonnier pencha d'abord, instinctivement, vers la Flandre. Il se sentait plus proche d'elle pour plusieurs raisons dont j'expliquerai indirectement quelques-unes; la principale

d'entre elles peut être énoncée dès maintenant : c'est qu'il demeurait sur la Flandre quelques reflets d'une gloire encore vivante, par ses peintres, et que M. Lemonnier se sentait coloriste.

En outre, il trouvait un père intellectuel dans le poète épique de la Flandre, Charles De Coster, qui avait innové une langue savoureuse, sonore et pleine de lumière, pour célébrer la terre autrefois glorieuse des Thiois. Charles De Coster, grand et noble artiste, eût peut-être connu de larges renommées, s'il avait été Belge ; mais il se voulait Flamand, et magnifiait sa patrie en un langage qu'elle ne pouvait comprendre (1). En face de lui, dans un coin de campagne, un autre écrivain s'éteignait, grand et noble comme De Coster, et pareillement méconnu : Octave Pirmez. Il était venu trop tôt, dans un pays où l'on ne voulait lire que les livres de l'étranger. Ce solitaire et ce philosophe, qui contait en une prose harmonieuse et chantante, mais à mi-voix, les songes encore mal formulés de l'âme wallonne, ne disait pas non plus les mots que la foule peut entendre. Sa destinée fut celle d'Alfred de Vigny. Ce qu'il y a d'un peu terne dans son élégante mélancolie écartait de son œuvre les lecteurs qui ne devinaient pas, sous l'apparente réserve du psychologue, le cœur aimant et l'âme profonde qu'il offrait aux hommes.

Certes, M. Camille Lemonnier était de cette secte qui honorait Octave Pirmez. Mais il n'avait pas de naturel penchant pour une philosophie que, sans doute, il jugeait un peu froide. Ce coloriste né, dont l'opulent Gautier fut le premier enthousiasme, devait aimer les coloristes de Flandre. Robuste, sanguin, et regardant la vie par tous ses instincts en arrêt, il communiait plus naturellement avec ses frères thiois, comme lui robustes et instinctifs.

***

Cette Flandre, politiquement liée à la Wallonie, est

(1) Le français ne s'est introduit en Flandre que dans les classes élevées. Le peuple et la bourgeoisie emploient le néerlandais et les patois dérivés. Il faut ajouter que la phrase de Charles De Coster, volontairement archaïque, devait surprendre et dérouter des hommes pour qui le français est malgré tout une sorte de langue étrangère dont ils ne comprennent guère les finesses. — Je fais ici de Charles De Coster un Flamand parce qu'il aima la Flandre et consacra son plus beau livre à sa gloire. Mais il n'était de cette race que par sa mère, étant né en Allemagne des œuvres d'un Liégeois, le comte de Mercy-Argenteau, archevêque de Tyr, qui le fit élever auprès de lui, comme son filleul, durant toute son enfance. Il n'y a pas de raison pour taire, dans une revue d'art, ce détail toujours passé sous silence.

absolument dissemblable de sa sœur administrative, qu'elle déteste d'ailleurs et qui ne l'aime point (1). Puisqu'en voici l'occasion, il n'est pas mauvais d'étudier ici les caractères distinctifs de ces deux races que M. Lemonnier réunit en lui-même, et qui, toutes deux, ont eu sur lui de l'influence.

Le Wallon (Gall, Gaulois) est en somme un Français du Nord, plus songeur et aussi plus lourd que le Français du centre parce que, comme son frère le Lorrain, il garde une proportion plus grande d'éléments germaniques. Le deuxième des Pépins vécut à Herstal, c'est-à-dire à Liège. Charles Martel naquit à Liège, et sans doute aussi Charlemagne : c'étaient des Francs, des Germains. Mais leurs bandes ne formaient pas tout le peuple : au-dessous d'eux vivaient encore les descendants de ces vieux Celtes qui avaient massacré deux légions romaines après avoir vendu si cher à Jules César ses conquêtes. Je sais que beaucoup d'historiens aiment à oublier ce peuple, qui n'a pas laissé de « textes », — à le supposer disparu, fondu, parti en fumée. Mais des observations anthropologiques récentes ont démontré que 73 o/o de la population wallonne offraient les caractères celtiques. Et en effet l'Ardennais est très proche du Breton et des hommes du Morvan; sa race fut, comme celles-ci, préservée au milieu des invasions par d'épais massifs de forêts et des montagnes, non point très hautes, au moins abruptes. Pour le Wallon qui voyage de St-Malo à Lorient, les analogies sont a chaque pas une renaissante surprise. Peuple nerveux

(1) Les mots « Waale Kop », tête de Wallon, sont une injure en Flandre. A Liège, et fort injustement d'ailleurs, — *flamand* veut dire imbécile. Cet antagonisme, qu'on s'efforce souvent de cacher dans la presse, se révèle plus ouvertement aujourd'hui par la question des langues. La seule officielle était le français, parlé en Flandre même par les classes cultivées ; les Flamands viennent d'obtenir que les lois seraient dorénavant non plus votées en français seulement et *traduites*, mais votées et promulguées aussi en néerlandais. Ils forment d'ailleurs, dans ce qu'on appelle la Belgique, les 3/5 de la nation. Pour les Wallons, le néerlandais paraît aussi difficile que le chinois, et ils se révoltent d'être quasi forcés de l'apprendre s'ils veulent obtenir un emploi. En somme, on a raison dans les deux camps. — Il y aurait, il est vrai, un remède : la séparation administrative complète de la Flandre et de la Wallonie, avec un parlement pour chacune d'elles, et l'union des deux petits états sous une chambre fédérale dont ils éliraient chacun la moitié. Il y aurait alors en Flandre un gouvernement ultra-conservateur et catholique, en Wallonie il serait libéral et socialiste, et l'on ne verrait plus comme à présent des heurts d'intérêts constants du nord-ouest agricole et des régions de l'est et du midi qui sont industrielles. Mais telle est la crainte de paraître révolutionnaire pour autre chose que du pain, tel est l'aplatissement de tous devant le « fait accompli » que *personne en Belgique n'a osé parler de cela.*

et dur à la fatigue, le Wallon est à la fois énergique et paresseux; il peinera dur s'il le faut, mais ne croira pas sans preuves qu'il le faille; chez lui la femme travaille avec l'homme, comme en Bretagne, et, ainsi qu'au pays d'Armor, leur repos s'enveloppera de rêverie. D'autres caractères le rapprochent davantage des Celtes du Morvan. Le Wallon ne veut pas être « gobeur »; à son gré, rien ne vaut ce qui se fait chez lui; mais il croira comme un enfant toutes les choses nouvelles qui lui seront contées. Individualiste irréductible, prêt aux plus fols élans dès qu'il s'agit de liberté, et chevauchant mille espérances, il a l'esprit confiant, même joyeux et un peu hableur, et connaît pourtant de longues mélancolies; car il est sentimental, parfois mystique. Son grand mérite, d'où dérivent, je crois, ce mysticisme et cette mélancolie, c'est sa tendresse pour les êtres et les choses. Son cœur possède toute la nature. Certes la terre lui est brehaigne, pauvre et trop légère, pierreuse, fille du rocher qu'elle effrite, — ou montagneuse, aux pentes rudes, ne portant que des bois, — ou encore soulevée en hautes et mornes landes où la bruyère rose, alternant avec le genêt à fleurs d'or, ne suffit pas à éteindre la tristesse d'un horizon trop vaste. Mais le Wallon comprend sa terre. Il devine, dirait-on, la grandeur résignée de ses « Hautes Fagnes », il l'admire en la grâce souriante de ses vallons où glissent des eaux de cristal. Bien plus, il est panthéiste d'instinct mais à la manière des âmes simples : en Wallonie on aime à personnifier ce que l'on voit chaque jour; les gens de la campagne s'attardent souvent à regarder le paysage, comme s'ils devinaient la beauté de ces bruyères et de ces forêts que leurs légendes animent encore d'un fourmillant essaim de nutons, de sorcières et de fées. — Mais le grand défaut du Wallon, c'est le manque de persévérance; il commence avec ardeur, et se rebute avant d'avoir achevé; le paysan lui-même, dans les Ardennes, dédaigne de travailler dès qu'il se croit des ressources assurées pour l'hiver. L'avenir n'est rien pour lui; ou du moins il n'y voit qu'un point vague auquel il se croit sûr d'atteindre, pour peu qu'il s'en donne la peine quand le temps en sera venu.

Le Flamand est homme de la Basse-Germanie, proche parent du Hollandais. Sans doute un mélange de sang espagnol mit plus d'ardeur en son corps puissant et calme de lymphatique; le Flamand connaît mieux la passion que son voisin des Pays-Bas. Mais avant qu'il reçût en lui un peu de la fougue perdue des Espagnes, —

et d'ailleurs cet amalgame de deux races si distinctes n'est pas absolument certain, — il avait appris déjà la chaleur de la colère par ses luttes avec la France. Rien ne force les peuples à se mutuellement pénétrer comme la guerre, on l'a dit bien souvent. Rien non plus ne les conduit mieux à prendre conscience d'eux-mêmes. La Flandre s'ouvrit à la vie et forma son individualité par son opposition aux conquêtes françaises. Elle y découvrit son génie, qui est le particularisme. Ces corps florissants et roses ont une âme tenace et têtue. La Flandre a voulu longtemps s'isoler en politique, fière d'elle-même et pacifique en ses opulentes communes, mais rouge de sang et de fureur si l'on touchait à son bien, ou si l'étranger voulait arranger les choses de chez elle.

C'est en des luttes de ce genre qu'elle rencontra son heure la plus glorieuse. A Courtrai, les hommes de ce peuple inébranlable et rude firent une résistance de héros; mal armés, commandés par des chefs de hasard qui surent profiter de toutes les ressources d'un terrain défoncé, ils parvinrent à briser l'élan redoutable de la chevalerie française. Plus tard ils furent vaincus, mais demeurèrent en sourde révolte. Pourtant van Artevelde, leur tribun, ne put les rendre belliqueux loin de leurs foyers ; au siège de Calais ils l'abandonnèrent, car ils n'avaient soif de combats que pour la défense de leurs biens et de leurs franchises, — et ils le massacrèrent lui-même lorsqu'il fut trouvé trop enclin aux influences anglaises. Remarquons ici, avec M. Funck Brentano, que les querelles civiles en Flandre eurent en général des causes *économiques*.

Jalouse d'une liberté qu'elle défendit plus d'une fois avec vaillance, la Flandre eut des moments de splendeur inouïe. Son malheur est peut-être d'avoir été riche trop tôt. Riche dès le moyen âge par l'étonnant essor de son industrie et par l'ampleur de son commerce. Riche encore par la fertilité de ses terres merveilleusement grasses — interminables plaines coupées à chaque instant de peupliers en longues lignes, où l'œil se repose mollement et ne peut voir au loin (1). Dès l'orée de son histoire, la Flandre a connu l'esprit d'association à quoi les individualistes Wallons sont plus rebelles. Ceux-ci, trop indépendants, ne se mettent en bande que pour

(1) Même dans la région peu peuplée de la Campine où sont de belles étendues sablonneuses semées de sapinières, la Flandre ne possède pas une forêt; on n'y trouverait je crois qu'*une seule* colline haute de 60 mètres.

s'amuser, ou soutenir une idée, au besoin faire de la politique; la race flamande, plus docile, possède un sens pratique que ne connaîtront jamais les grands enfants de Liège et du Hainaut; elle sait se former en masses compactes pour chercher à faciliter les moyens les plus immédiats de la vie, pour produire, vendre, acheter. Dès le milieu du moyen âge, les corporations flamandes étaient peut-être les plus florissantes du monde. Elles grandirent sans cesse, et parvinrent à une opulence prodigieuse. Les bourgeois de Gand et de Bruges éblouissaient des princes par leur luxe.

Pour conserver ce qu'elle avait acquis, ce qu'elle trouva désormais nécessaire, la Flandre apprit à cultiver la persévérance qui fonde les longues prospérités. Mais c'est je crois en cette prospérité même qu'elle gagna cet amour immédiat des choses de la vie qui la caractérise. Race puissante, un peu brutale, elle est forte en chair quant à l'âme aussi bien que par le corps. Elle demeure proche de cette terre d'où est née sa fortune. Solidement assise, riche de joie et de santé. elle est aussi tres réceptive et paraît la robuste matrice où vinrent fructifier maints germes du dehors ; elle est encore semblable aux femmes rieuses et puissantes que peignirent Rubens et Jordaens, et les liesses truculentes de Teniers en symbolisent peut-être définitivement le principal aspect. Car à cause de sa rapide richesse, son idéal ne se sépare guère de la vie actuelle ; il est même, proprement, une sorte de matérialisme magnifique, et se traduit naturellement par d'opulents chefs-d'œuvres de peinture, où la ligne s'annihile sous des couleurs fastueuses.

On a parlé souvent du mysticisme de la Flandre. Rien n'étonne davantage ceux qui la connaissent bien. Certes elle est très religieuse, mais plutôt dévote qu'exaltée. Pays de béguinages où la pensée repose et où la religion s'associe à un tranquille bien-être. Ruysbroeck, qui écrivit l'*Ornement des noces spirituelles*, est une surprenante exception. Quant à son traducteur, M. Maeterlinck, — qui mérite mieux que lui le surnom d'admirable, — il n'a rien de commun avec ce moine diffus et méticuleux, que touche parfois l'aile des anges. M. Maeterlinck a le sens du mystère selon une noble et tranquille songerie : mais il ne faut pas confondre le mystère avec le mysticisme, qui ne se sépare point d'une mortelle ardeur, chaste jusqu'à l'éblouissement, mais passionnée et surhumaine. D'ailleurs des influences lointaines se rencontrent en M. Maeterlinck ; on perçoit

celle de Plotin pour le culte intérieur, et celle de R. W. Emerson qui nous apprit le mystère insoupçonné du monde immédiat qui nous entoure. Cet inconnu mouvant, fuyant, insaisissable, que nous appelons notre âme, est formé de nos souvenirs d'hier autant que de l'antérieure mémoire par où revivent obscurément en nous nos ancêtres ; il varie encore, sans cesse, selon nos impressions d'aujourd'hui. Je crois que la plupart des éléments de l'âme de M. Maeterlinck proviennent de l'étranger plutôt que de la Flandre, — ou, si l'on veut, des lectures plutôt que des impressions directes. Mais regardons autour de lui : M. van Lerberghe, par la voluptueuse pureté de son inspiration, est de tous les Flamands celui qui touche de plus près au mysticisme, et pourtant l'on ne peut voir en ce poète qu'un merveilleux chanteur de l'Idéalité ; M. Elskamp dit des cantiques, à voix ouverte, sur un mode simple et populaire, et sans passion. Certes, malgré la douceur ardente des *Heures claires* on ne dira pas que le grand Verhaeren, roidi en son effroi, ou superbe de colère, est un mystique, lui, l'auteur des *Flamandes*... Et l'on ne trouvera le mysticisme ni dans la révolte exaspérée de M. Eekhoud, ni dans le net éclat de M. Giraud, ni dans la molle somptuosité de M. Demolder. En vérité, on le verrait plutôt en Wallonie, épars parmi les vers de M. Severin, plus encore aux belles et rares pages de M. Hector Chainaye, et certes dans l'inoubliable *Sagesse* de Paul Verlaine (1).

J'entends qu'on va me citer Bruges. Mais est-on bien sûr que Bruges soit une ville mystique ? C'est un lieu de repos, où la mélancolie est née d'une splendeur déchue, où le silence enveloppe une tranquille dévotion. Le seul mysticisme de Bruges réside en sa peinture ancienne ; et celle-ci est grandie d'une semence étrangère. Les fondateurs de l'art flamand primitif sont les Van Eyck, nés dans une ville de l'évêché de Liège, — ville flamande, il est vrai, au bout du territoire wallon, — et probablement d'une famille liégeoise. Après eux l'art flamand prend une force nouvelle par Rogier de Pastur (traduit plus tard en *Van der Weyden*), peintre wallon qui alla rénover l'école de Cologne, et fut le maître de Memlinck. Celui-ci n'est pas flamand ; il vient des

(1) Est-il nécessaire de rappeler que la frontière politique n'est pas fatalement celle de la race ? Mézières est en pays wallon, de même que le midi de Mons appartient à la Picardie. On sait d'ailleurs que Verlaine était d'origine liégeoise. A Liège, vingt personnes portent son nom, qui est celui d'un village du pays wallon.

environs de Cologne, et ses œuvres portent longtemps la marque de son maître Rogier Van der Weyden : même disposition des scènes, coloris semblable, personnages identiques. Plus tard, lorsqu'il s'individualise et échappe à la tutelle du maître, il s'inquiète davantage de l'exactitude, prend soin des détails. Il étudie désormais la nature à la loupe et la transcrit avec une fidélité émue ; mais j'en atteste les musées de Francfort et de Munich, en la précisant il la fait plus menue que ne la fit Van der Weyden ; la Flandre conduit ses pinceaux au réalisme, et c'est par des réalistes que son œuvre sera continuée selon l'instinct de la race, jusqu'à ce que cet instinct, tout à coup élargi par les influences italiennes, fasse épanouir les splendeurs de Metsys, de Rubens, de Jordaens.

* * *

La Wallonie, qui semble avoir donné à la Flandre ce germe de Beauté, ne sut pas le faire grandir en elle. Le peuple était alors trop pauvre pour retenir des songeurs que les ducs, les rois et les empereurs voisins attiraient aisément chez eux ; et d'ailleurs son gouvernement d'évêques, qui fut presque toujours hostile au luxe, ne devait guère protéger la naissance des œuvres du pinceau (1). Donc, point de milieu d'art. Mais il y a d'autres causes. Le grain qui tombe en Flandre y trouve une glèbe riche où il pousse lentement et peut fructifier : dans les terrains légers de la Wallonie, il donne une fleur hâtive qui s'étiole vite. L'esprit de continuité n'existe pas chez les Wallons ; ils créent une idée, s'en éprennent, puis comme des enfants l'abandonnent : c'est hélas un trait fréquent des individualistes. Toute leur histoire raconte cela et le répète. Ils furent libres avant tous les autres, et inventèrent l'axiome *povre homme en sa maison roy est* : mais ils se lassaient de veiller sur leurs franchises et se les laissaient ravir, quittes à s'en emparer plus tard par une nouvelle conquête (2). — Légers, variables, sentimentaux, mais non point lâches. « Respectez-le, c'est un Wallon », dit Schiller dans son *Wallenstein*.

(1) Le pays de Liège, principauté épiscopale, comprenait sauf Namur presque toute la Wallonie jusqu'à Mons. *Liégeois* et *Wallons* sont deux termes souvent synonymes dans ce qui va suivre.

(2) Presque jamais on ne trouve aux guerres civiles en Wallonie les causes économiques qu'elles ont eues en Flandre. Ce trait sépare profondément le grand tribun wallon, Henri de Dinant, du grand tribun flamand, Van Arteveld.

Godefroy de Bouillon naquit parmi eux, et les hommes de sa race se montrèrent dignes de lui. Ils recueillirent le vieil Henri IV d'Allemagne, l'humilié de Canossa, lorsqu'il fuyait abandonné de tous ; et les gens de Liège, marchant en armes contre les forces de l'Empire, firent reculer Henri V et sauvèrent leur hôte. Mais, quelques années après, le proscrit impérial étant mort, les mêmes hommes sentirent leur volonté faiblir ; ils doutèrent de leur droit et permirent au même Henri V d'entrer chez eux pacifiquement.

On les voit plus tard se dresser en fureur pour s'assurer la liberté individuelle ou des libertés publiques, et tout aussi bien perdre leurs forces en de frivoles querelles ; à cause d'un objet volé ou d'une question de point d'honneur, des guerres de vingt années qui sont pour le plaisir. Puis le calme ; et soudain ils s'ameutent et de nouveau combattent, — avec une rage mortelle si l'ennemi vient de Flandre. La bataille d'Othée, livrée à Jean sans Peur par les hommes de Liège fut, dit Michelet, la plus meurtrière de tout le siècle ; et ce siècle est celui d'Azincourt. — Peu après, les Liégeois renouvelèrent l'exploit fameux des temps antiques lorsque, décimés par une guerre déjà longue, ils tentèrent leur dernier effort ; alors *six cents* soldats sortirent des portes de la ville et, se précipitant sur les quarante mille hommes de Charles le Téméraire, ils se firent massacrer sans qu'un seul prit la fuite. Mais l'héroïsme des Liégeois ne fut alors que la rançon de leur imprévoyance ; car ils n'avaient pas su s'organiser pour la lutte, ils avaient raisonné sur des sentiments, compté avec étourderie sur de royales promesses, et leur ville fut effroyablement brûlée et saccagée pour être demeurée fidèle à sa vieille alliée, la France.

C'est ce même esprit que révèle l'histoire intellectuelle du pays wallon. Nulle suite dans les efforts. La littérature, qui fut sans doute jadis florissante en ces provinces, au temps où s'écrivirent les légendes de Berthe au grand pied, d'Aucassin, d'Ogier l'Ardennois, se fana bientôt. La peinture, plus tard, s'éteignit après Patinir, après Lombart, pour jeter à peine d'intermittentes flammes jusqu'à notre aujourd'hui. La sculpture mosane elle-même, plus résistante, et qui a laissé quelques chefs-d'œuvre, parut morte un instant, mais pour renaître. En effet, si elle est demeurée avare de peintres, la terre wallonne a donné de nobles sculpteurs, des dessinateurs : M. Constantin Meunier, M. Félicien Rops en témoignent encore. Mais l'art véritable de

la Wallonie, c'est la musique ; ici, elle se trouve reine et de Roland de Lattre à César Franck sa couronne se sertit de pierreries splendides. Il est inutile de citer tous les noms du passé : l'important, c'est que la musicale fleur soit demeurée épanouie et que M. Lemonnier en ait pu recueillir à son insu le parfum ; or ne l'oublions pas, M. Lemonnier descend d'un père liégeois, et c'est du pays de Liège que sont sortis, avec les compositeurs, les chefs d'orchestre et l'innombrable armée des virtuoses qui va de Vieuxtemps à M. César Thomson et à M. Eugène Ysaye. C'est ici, — et peut-être en la philosophie, — le seul point où la conscience de la Wallonie soit parvenue à se saisir elle-même et à se posséder. Partout ailleurs, le Wallon imagine, mais se laisse prendre par le rêve au lieu de le maîtriser pour réaliser l'œuvre. Il connaît l'enthousiasme au début, mais aussi le prompt dégoût, l'irrésolution, et enfin, pour toujours, le doute qui paralyse (1).

*
* *

La Flandre au contraire a peu de musiciens. Après le vieux maître Jean Ockeghem, la grande lyre n'a plus guère résonné que sous des mains maladroites. Le seul beau nom qu'on puisse là-bas revendiquer est peut-être celui d'un musicographe, d'un érudit admirable : M. Gevaert. Quant à M. Benoît, le grand homme du moment, rien ne se peut comparer à la lourdeur, à la vulgarité satisfaite, au vide tonitruant de ses compositions ; des cloches parfois, ailleurs des canons et partout des masses chorales énormes y font un bruit redoutable — mais

(1) Des exemples trop nombreux le prouveraient au besoin. Parmi mes seuls camarades de Liège, je compte *huit* hommes, presque tous généreusement doués, qui ont abandonné les lettres par défiance d'eux-mêmes sans avoir voulu publier la moindre plaquette. Je connais de l'un d'eux quelques fragments superbes d'un livre qu'il se refuse obstinément à achever ; j'ai vu, d'un autre, les épreuves déjà corrigées d'un volume, élégante et subtile psychologie de l'adolescence, que l'auteur détruisit au moment où il allait paraître, par un dégoût soudain — et malheureusement définitif, — de la littérature. Chez le sculpteur Rulot j'ai vu, trois fois différentes, une héroïque et noble statue presque achevée ; et *trois fois* l'artiste détruisit son œuvre. Le plus grand des musiciens nés à Liège, Erasme Raway, s'arrête tout à coup après deux symphonies merveilleuses et trente autres compositions : il doute, il se ronge, et depuis sept années il s'acharne à un drame lyrique dont le deuxième acte n'est pas terminé. Je pourrais donner d'autres exemples, mais ceux-ci possèdent assez d'éloquence... C'est la maladie morale de la Wallonie, et bien peu de ses artistes y échappent. Je sais que M. Rops en fut torturé malgré son génie et sa maîtrise. César Franck lui-même hésita longtemps et n'eut confiance en soi qu'à la fin de sa vie.

c'est en vain qu'elles mènent leur tumulte devant le palais ferme où la Beauté demeure, malgré tout, endormie. En revanche, le pays thiois a produit quelques sculpteurs, aux lignes plutôt épanouies que sévères, et leur série conduit, malgré certaines intermittences, depuis le créateur du tombeau de Charles le Téméraire, jusqu'aux modernes Georges Minne et Jef Lambeaux (1). Mais la gloire de la Flandre est la peinture. Ici, c'est un émerveillement de somptueuses et larges fleurs, qui couvrent toute la terre d'une vivante parure bigarrée. Metsys, Rubens, Jordaens, Van Dyck et tant d'autres, tous ces noms chantent haut l'idéal opulent de la race. L'artiste a senti passionnément la nature; il l'a aimée avec violence, il l'a possédée jusqu'au plus profond de sa chair docile ; puis il a crié son triomphe, et il a confié sa joie à la lumière lorsqu'elle vint, avec ses mouvantes draperies, envelopper le corps de l'amante vaincue.

Sauf peut-être Van Dyck, les peintres flamands n'ont aperçu que très rarement l'âme de ce beau corps. Les peintres wallons, coloristes bien ternes, pour la plupart, cherchent souvent dans les formes des lignes décoratives, mais ils ne les séparent guère d'un sentiment, et presque toujours se veulent psychologues. Les Flamands voient plus *immédiatement* la nature et c'est peut-être pour cela qu'ils ont si merveilleusement compris la couleur. Sauf à Venise, d'où vint pour eux l'initiation à cette volupté, on ne pourrait trouver nulle part autant de somptueuses saveurs, des harmonies à celles-ci pareilles, et qui se fondent dans le regard avec un goût de fruit.

Oreiller de chair vive où l'on ne peut aimer

a dit amèrement Baudelaire. C'est qu'il cherchait l'être pensant sous l'être qui palpite. Le Flamand ressent très profondément, mais il trouve matière à émotion dans ce qu'il a directement sous les yeux, dans cette chose-là, telle qu'elle est, et sans qu'il soit besoin de lointaines concordances. Dans son inébranlable catholicisme, il est dévot avant d'être religieux, et ne songe point à l'âme lorsqu'il voit la chair vive; sa palpitation suffit à l'exalter, il s'éblouit de sa splendeur, il prétend l'aimer en elle-même, pour elle-même et non pour ce qu'elle contient. Mais cette conception matérialiste est peut-

(1) En dépit de leurs noms wallons, ces deux artistes sont nés en Flandre, — l'un à Gand, l'autre à Anvers.

être nécessaire au beau peintre, qui sacrifie alors tout son être a la subtilité d'un sens. Sans elle, on ne sait s'il pourrait se donner entièrement à ce drame aux voluptés éperdues, dont nous connaissons les acteurs : clartés qui palpitent sur les choses et s'y nouent en amoureuses masses opaques où se volatilise leur désir, et, mère des clartés, la lumière elle-même, lorsqu'elle apparaît en victime héroïque des ombres, qui gardent, pour s'en parer, les traces multicolores de son sang merveilleux.

Il y a une chaleur de chair dans la plupart des œuvres de l'art flamand, à partir de son épanouissement au XVI^e^ siècle. Si loin qu'il soit de mes propres penchants, je n'oserais assigner à cet art une place moins haute qu'à la beauté plus intellectuelle de la Wallonie et de la France. Toute destinée humaine est émouvante. Cet art-ci nous enseigne le destin mental d'une race, sous l'idéal dont elle se nourrit; et cet idéal sensuel et violent n'est pas sans grandeur lorsqu'il ordonne de pénétrer, jusqu'à s'y évanouir, dans les abîmes vermeils de la vie.

Depuis les peintres du XVI^e^ siecle, cette tradition flamande s'est inaltérablement perpétuée. Les peintres d'aujourd'hui vieux et jeunes, qu'ils s'appellent Stobbaerts, Verwée, Heymans, Verstraete ou Van Rysselberghe, sont bien les fils de ces aïeux. C'est là que peut se percevoir le mieux, en Belgique, la continuité de l'histoire mentale. Les caractères particuliers de la musique wallonne ne sont pas, à l'égal de ceux-ci, en évidence; la Wallonie s'est connue en ses musiciens comme la Flandre en ses peintres, mais il y a dans les moyens mêmes de la musique quelque chose d'intactil et d'immatériel qui la fait échapper aux attentions distraites. Au contraire, la peinture s'impose comme un être d'os et de chair à qui l'on peut parler s'il ne vous parle point. Par elle, la Flandre démontrait une individualité ethnique vigoureuse; on pouvait « toucher du doigt » ses qualités de puissance, de sincérité, de fidélité à la nature nourricière. Comme l'a dit très justement M. Nautet, elle devait former le centre nécessaire des espérances d'art en Belgique, et du mouvement de renaissance qui grandissait en elles. La peinture flamande était la fontaine, de loin visible, connue de tous, où arrivaient se rafraîchir les voyageurs là-bas en quête de beauté; et M. Camille Lemonnier, lorsqu'il prit son bâton de route, y vint d'abord pieusement tremper les lèvres.

***

Alternant avec des poèmes en prose (*Croquis d'automne*), où la langue française se fait picturale, ses premiers écrits sont des critiques d'art. Il y montrait l'ardeur de son enthousiasme pour l'étude directe de la nature, pour la « sincérité » de la vision, et laissait deviner cet amour de la couleur qui sera la caractéristique de sa maturité. De 1862 à 1866, des salons de peinture à Bruxelles; en 1870, le Salon de Paris. Maintes idées neuves étaient là étalées, — des sensations subtiles de voyeur, le délicat sensualisme des yeux, qui s'émerveille des belles formes et provoque la haine de la laideur plastique. Je n'ai pas sous les yeux ces premières pages du futur romancier, mais j'imagine aisément d'après mes souvenirs le tumulte enragé qui dut leur faire cortège. Sans doute il y eut des récriminations, les épaules haussées des académiciens forts en thème, les criailleries convaincantes de la bêtise belgeoise un instant dérangée. Rien n'est plus éloquent que l'imbécillité lorsqu'elle se met en bande, et M. Lemonnier éprouva qu'en Belgique elle va rarement seule. Peut-être voulut-il tenir tête à cette armée en bataille, ou peut-être fournir une cible plus large et plus claire aux canons inoffensifs qu'elle pointait. Il réunit plusieurs de ses études en un volume compact grossi de pages nouvelles. Celles-ci étaient de violents pamphlets, à l'allure juvénile, un peu bravache, où les ridicules de la classe bourgeoise se trouvaient raillés d'une grosse verve entraînante, — des réflexions où la moquerie s'alliait à de l'amertume. Cela n'était point un livre d'art, mais c'était l'ardent aveu d'une passion pour l'art; à travers la généreuse effervescence d'un jeune homme contre la platitude de ses contemporains, l'enthousiasme apparaît tout à coup pour la victorieuse beauté, aux masses lumineuses, que révéla Rubens. M. Lemonnier intitulait son livre *nos Flamands*; il aurait dû écrire *nos Belges*, car la Flandre n'était pas seule à mériter la correction; — ou plutôt la Flandre, comme la Wallonie, demeurait saine et bien vivante, mais on n'apercevait qu'à peine son large et ferme relief, sous la molle Belgique qui s'étendait par-dessus. L'auteur de ce réquisitoire avait alors 24 ans. Hormis ses amitiés parmi les peintres, il se sentait isolé dans ce que M. Georges Eekhoud appelait récemment « notre pourrissoir national ».

On dit que l'art grandit aux époques pacifiques, et je

le crois. Mais sur une terre qui, comme celle-ci, y avait été depuis toujours brehaigne, — je parle, bien entendu, de l'art *littéraire*, — il fallait sans doute que la pointe violente et aiguë d'un inoubliable drame vînt creuser dans le sol son large sillon d'horreur et de pitié. Alors, dans les profondes emblavures des émotions bouleversées, la graine idéale put enfin germer et donner sa moisson.

Ce drame, c'est la guerre de 1870. La Belgique fut ébranlée de sa commotion. Toute la Wallonie, avec une grande partie des Flandres crut saigner en sa propre chair. Et le choc suscita mille élans d'énergie qui, depuis lors, ne se sont pas arrêtés. Certes, le résultat littéraire de la grande tragédie ne fut pas immédiatement perçu. Il fallait du temps pour qu'il se démontrât par des œuvres. Mais la Belgique, qui sommeillait, s'était réveillée aux cris de la douleur. Ceux qui, dix et quinze ans plus tard, devaient former le noyau du mouvement littéraire belge, étaient alors des enfants il est vrai. Mais le milieu où ils grandirent s'était modifié: il y circulait des idées peut-être moins égoïstement matérielles, et c'est je crois avec leur aide que M. Lemonnier put voir s'affirmer, peu à peu, le succes de son infatigable propagande.

Francis Nautet a indiqué en quelques notes fort justes cette influence de la guerre franco-allemande. Je ne sais si M. Lemonnier admettrait, comme le critique wallon, que sans ce bouleversement il n'y aurait pas eu de littérature d'art en Belgique. Au moins ne pourrait-il nier qu'il y trouva, personnellement, son premier triomphe. Triomphe assez déconcertant, il est vrai, d'une plaquette très et trop éloquente, et même un peu gonflée, mais où une phrase nombreuse, une langue très belle, portaient une sorte d'ardente ampleur. *Paris-Berlin*, disait le titre; on n'y lisait pas de signature. La presse, et puis la foule, attribuèrent l'écrit à Victor Hugo, qui ne protesta point.

L'année terrible fut encore pour l'auteur de cet essai l'occasion d'une autre et plus réelle victoire. Il lui dut son premier livre, j'entends sa première *œuvre*. Le jeune lettré était allé, comme tant d'autres, en pèlerinage à Sedan. Il en rapporta un volume d'une puissante véhémence : ces *Charniers* où gronde l'épouvante de la déroute, où l'on sent tressauter le cœur de l'homme tout à coup précipité à la folie du meutre. Ce livre saigne comme une immense plaie. Imparfait tel qu'il l'est certes, il m'attire plus que bien d'autres, car il pleure avec des

cris aux douleurs aiguës de la chair. L'éloquence de tout cela n'a pas les défauts ordinaires de l'éloquence ; elle n'est pas de la rhétorique, malgré les opulences du langage, et elle sait émouvoir. Il y a là l'accent de vérité des notes de voyages, saisies à l'instant même des impressions, et quelque chose de plus définitif et de plus général, qui est le fait de la réflexion et le résultat d'un labeur d'artiste. Car les détails, même menus, ont été choisis, et souvent disposés en une gradation, non point parfaite, déjà certaine, — et au-dessus de l'aspect vivant, du « comme c'est cela ! » des réalistes, on devine vaguement une ombre plus grande, qui est celle d'un homme qui pense.

M. Lemonnier n'avait vu, jusqu'alors, que la nature extérieure, le paysage, lignes et structures, masses colorées, plans et lointains. Peut-être Sedan ouvrit-il ses yeux à une nature plus profonde, jusqu'à lui faire comprendre la vie. Ce livre des *Charniers* n'est plus d'un adolescent ; il est fort et viril. Mais on dirait que son auteur se prit ensuite à hésiter. C'est qu'il ne faut pas mettre tout entier, en une seule œuvre, un instant complet de notre âme, si nous voulons créer ensuite. Notre moi est une série d'instants, d'états très divers et souvent même presque contradictoires, mais ils ne se succèdent que lentement et par progrès. Dire tout ce que nous sommes, donner tout ce que nous avons en une seule minute, c'est risquer d'être incomplets longtemps, jusqu'à ce que nous nous soyons renouvelés, — d'être pauvres jusqu'à ce que nous ayons recommencé d'acquérir. M. Lemonnier ne se trouvait pas pauvre, après avoir écrit ces pages-là, mais peut-être appauvri. Il avait vingt-cinq ans et venait de surpasser son âge. Il est naturel qu'après les *Charniers*, où il avait jeté toute son ardeur juvénile, — et tout ce fragile trésor, émotions et pensées, dont il avait si récemment enrichi son être, — il est, certes, naturel de penser qu'il dût un peu se recueillir. Ce fut pour découvrir, en la communion avec les choses simples et la vie tranquille de la campagne, l'un des aspects les plus authentiques de sa personnalité. Coup sur coup, voici les *Contes flamands et wallons*, les *Histoires de gras et de maigres*, *Un coin de village*, et dix autres contes parmi lesquels il en est d'exquis à l'usage des enfants. Avec ces livres alternaient encore des critiques d'art, — entre autres une large étude sur *Gustave Courbet et son œuvre*. Mais M. Lemonnier était à présent bien plus près de la nature ; il la pénétrait par les yeux de l'esprit, qui appartien-

nent au littérateur, plus profondément que par ses yeux de chair voués d'abord à la peinture.

Ces contes sont infiniment simples, très doux et à peine mélancoliques. Si simples que leur auteur est près de les renier à présent; et pourtant il sont une des plus délicieuses parties de son œuvre. On les dirait peints en blanc, avec des transparences, et ils ont l'aspect d'un léger brouillard matinal qui laisse apercevoir les choses. Proches du Matin, en effet, et de l'enfance; ce qu'il nous disent n'a rien en soi qui doive nous émouvoir, mais le détail de cela nous charme et nous émerveille. Je pense qu'en les écrivant M. Lemonnier crut faire des tableaux discrets à la manière des petits maitres de Hollande. Mais il fit autre chose, et qui ressemble à de la poésie. Wallonnes un peu, à cause d'une secrète tendresse pour tout ce qui vit ces brèves histoires qui appartiennent presque toutes à la Flandre par leur décor, sont flamandes encore plus par leur étonnant réalisme; et leur grand mérite, qui est l'intimité, les associe aux deux races. Ici déjà, M. Lemonnier se montre le Belge que j'ai dit. Un Wallon, narrant les mêmes récits, ne les eût pas fait voir distinctement, en leurs aspects les plus légers avec cette exactitude de vie; un Flamand n'eût pas eu cette fraîcheur, et il n'aurait pas fait saisir ce courant sympathique des êtres et des choses, qui crée avec les hommes et ce qui les entoure une manière de personne multiple et unanime. Quoi qu'il en soit, ces contes peuvent séduire par ce qu'ils contiennent de paix ingénue, et par ce sentiment de la nature que M. Lemonnier n'a jamais perdu. Il y a là aussi un sens étonnant de l'art populaire. Cela est franc, cela est véritable, et l'auteur semble crédule autant que le seront ses lecteurs. Petites choses, petites histoires, mais la pureté d'une âme naissante, des naïvetés qui sont encore de la grâce, et toutes choses y sont offertes comme par des mains d'enfants. C'est le poète qui s'indique ici, ce poète qu'il faut toujours un peu sous le prosateur. Ce poète-là s'est développé plus tard, et parfois moins heureusement lorsqu'il a voulu parler plus haut; parfois aussi avec une ampleur réelle, comme dans les pages lyriques de la *Belgique*, certaines visions chantantes *en Allemagne*, tel récit de l'*Ironique amour*, et enfin, son définitif aboutissement : l'*Ile Vierge*. De plus en plus il s'est élargi, dans le sens du lyrisme, mais en perdant peu à peu de ses qualités premières pour en acquérir de nouvelles qui paraissent moins foncières; il s'est développé aussi en son sens plus intime, — peut-être le seul vraiment

personnel, — et va de la tendresse et de la pureté de ces récits à certaines pages baptismales de l'*Hystérique*, à la profonde simplicité sentimentale de l'*Arche*, et jusqu'à la grande et humaine pitié de la *Faute de Mme Charvet*.

Ces transformations vinrent plus tard. Mais il s'en fit alors une très naturelle. Après plusieurs années occupées au travail de ces contes ingénus, je crois que M. Lemonnier ne fut pas satisfait de lui-même; j'en trouve un indice : c'est qu'il n'osa publier qu'au bout de fort longtemps son livre délicieux de *Thérèse Monique* où il avait essayé de conduire au roman ses procédés de conteur. *Thérèse Monique*, récit charmant que j'admire et que j'aime plus que maint autre volume moins modeste, est un tableau de ville provinciale où un très jeune homme prend contact avec la vie. Décors nuancés, a peine gâtés de ci de là par un détail plus vulgaire; personnages à demi effacés: mais il s'en trouvait un d'une ligne gothique très chaste et presque religieuse, un autre encore d'un relief à la fois gothique et populaire, comme une sculpture sur bois où l'idéal se cache sous un aspect grossier, — et ce livre charmait par je ne sais quoi de narurel et de véridique, et par l'intimité de certaines visions. M. Lemonnier lui reprochait sans doute, et bien à tort, sa fable un peu mince; ce genre littéraire lui paraissait offrir un trop léger labeur à l'homme qu'il était devenu. Il s'était bien apaisé, depuis les *Charniers*. Il jugea que cette paix ressemblait au sommeil et voulut la secouer par une œuvre plus grande. Ce fut le *Mâle*.

Dans *Un coin de Village*, il avait étudié déjà, avec zèle et probité, les gens de la campagne flamande. Il les avait vus tels qu'ils sont, en leur aspect du moins et leur habitude extérieure, de quoi écrire un bon livre un peu optimiste, mais qui avait un franc parfum de vie et montrait à merveille ce qu'il voulait montrer. Deux annees se passent en des reprises passionnées de travail, en réflexion ; alors les milieux d'abord appris sont négligés pour d'autres, choisis en Wallonie, et soudain l'on dirait que par ce contact avec une patrie oubliée, l'âme de l'artiste s'est révélée en toute sa force, et qu'il a rencontré enfin sa personnalité complète, authentique. Jusqu'ici, par les décors choisis et les personnages mis en scène, M. Lemonnier s'est montré surtout flamand. Et de l'art de la Flandre, il avait pris surtout les qualités menues, qui sont le réalisme, l'exactitude. Cette fois, c'est le décor

wallon qu'il décrit en un village proche des bois, c'est avec une âme wallonne qu'il le sent, l'aime et le pénètre, et ce qu'il garde de l'art flamand ce n'est plus le souci réaliste, c'est le don de *voir* et de faire voir, celui de peindre en pleine couleur, en pleine lumière, avec la solidité d'un Jordaens, et avec une richesse de tons qui affirme la main d'un maitre. La forme est donc bien flamande, tout entière, mais avec des souplesses parmi cette vigueur. Pourtant ce livre appartient à la Wallonie par autre chose que le milieu, — paysans, gens de métairies ou habitants des bois, fêtes du dimanche, batailles au cabaret, — ou que les paysages montrés : ce village, ces fermes, ces forêts surtout que M. Lemonnier nous dessine en traits grandioses sous l'aurore, et dont il a compris la vie secrète et fourmillante. Certes le caractère local de cela ne fait plus songer à la Flandre, mais il y a un trait plus décisif : le *Mâle*, c'est le poème de l'*individualisme*, c'est un hymne vraiment superbe à la vie libre, vécue à même la nature, indépendante jusqu'à l'isolement, rude, indomptable et brutale, de l'homme primitif qui n'obéit qu'à lui-même et marche entouré de tous ses instincts en arrêt comme au milieu d'une meute magnifique et terrible.

J'ai indiqué plus haut le génie individualiste du pays wallon ; on pourrait dire que ce livre-ci fut écrit pour glorifier, partiellement au moins, l'idéal d'une race. Mais on aurait tort de s'arrêter longtemps à une conclusion de ce genre. J'ai insisté ici pour montrer en cette œuvre, qui est un chef-d'œuvre, les qualites doubles de son auteur, et affirmer que jamais M. Lemonnier ne fut plus beau que lorsqu'il fut belge ainsi. Cela nous importe, et beaucoup à cette place, puisque nous faisons l'histoire de son talent. Mais à un point de vue moins étroit, certes il faut dire que le *Mâle* n'est ni wallon, ni flamand, ni belge, parce qne les aspects locaux n'y sont que l'accessoire, et parce que ce roman est une manière de poème épique où il ne s'agit pas d'un Belge mais d'un homme, et qui s'adresse à tous les hommes. Malgré le milieu assez nettement précisé qu'il évoque, on peut affirmer cela aussi du livre qui suivit le *Mâle* et l'égalait au moins en intensité de vie, en fermeté d'écriture : c'était le *Mort*, œuvre brève mais puissante, dans une manière plus noire, où la forme dépouille son opulence au profit d'une sobre énergie. M. Lemonnier a publié depuis lors des écrits de valeur diverse où se rencontrent quelques très beaux livres. Il n'en est pas que j'estime et que j'ad-

mire plus profondément que ceux-ci ; et parmi tout ce que la prose a produit en ces vingt années, je ne vois pas une œuvre du même genre qui les surpasse.

*
* *

L'auteur du *Mâle* avait longtemps souffert de l'isolement. Il n'est pas, en soi, toujours un mal pour qui veut créer, et j'inclinerais à croire qu'on l'oublie trop. Souvent la solitude dépend du caractère de qui la subit, — tout le monde n'est pas sociable, — ou bien elle résulte d'une hygiène morale qu'on s'impose ; mais en Belgique elle était alors forcée, ainsi qu'elle l'est dans les petites villes, et sans qu'il fût besoin vraiment de porter le signe d'une vérité trop lointaine ou trop haute pour les hommes. Celle qu'annonçait M. Lemonnier était humaine et actuelle. Elle exigeait sans doute la lutte quotidienne et le contact des vérités vivantes et contemporaines. Il y avait du prophète dans cet artiste qui venait annoncer la beauté, et le propre des prophètes est de chercher des apôtres. M. Lemonnier en avait trouvé plusieurs, à l'époque où il écrivit le *Mâle*, et j'en veux citer deux surtout, qui furent aussi des amis : Victor Arnould, mort depuis quelques années, et M. Edmond Picard que l'on sait bien vivant.

Victor Arnould, historien politique intermittent, aux claires et larges intitutions ; critique d'art informé, littérateur un peu gonflé mais qui sut avoir de la distinction dans l'éloquence. M. Edmond Picard, lui, est un jurisconsulte considérable, un publiciste passionné, à l'esprit très ouvert, mais un peu enclin à ne voir dans les choses que ce qui l'y séduit ; écrivain sobre et correct, plutôt logicien que poète malgré des emballements, il demeure épris de toute idée nouvelle et dépense au hasard sa généreuse énergie pour soutenir les « apporteurs de neuf ». Avec ces amis, auxquels se joignirent bientôt M. Octave Maus et Emile Verhaeren, M. Lemonnier venait de fonder l'*Art Moderne*, excellent journal de critique où rien n'était ignoré de ce qui touche à la beauté, où les aspects les plus récents de l'esthétique étaient discutés librement et le sont encore, — où maint bon procès littéraire fut plaidé avec hauteur et vaillance. M. Edmond Picard était l'âme de ce périodique. M. Lemonnier n'y donna, je pense, qu'un nombre restreint d'articles, mais il en inspira davantage. Et, à côté de l'*Art Moderne*, une revue littéraire vivante et combattive jetait son coup de clairon : c'était la *Jeune*

Belgique, qui remplaçait la *Jeune Revue*, et groupait autour du puissant prosateur les rangs enthousiastes de ses poètes (1).

Lorsque le jury officiel (qui couronna plus tard la *Belgique* de M. Lemonnier), refusa d'attribuer au *Mâle* et au *Mort* le grand prix que, tous les cinq ans, on décerne sans concours au plus beau livre, on vit avec surprise une petite armée de jeunes gens se lever, et offrir au maître belge un banquet de protestation. Cela était inouï, cela renversait toutes les habitudes; on n'en revint pas. Il y avait donc, en Belgique, des gens qui se passionnaient pour la littérature? — Cette armée-là se passionnait si bien, qu'une fois rassemblée elle resta sous les armes ; et ce fut pendant plusieurs années un constant corps à corps de cette énergique petite troupe et des vieux préjugés de toutes parts ameutés pour défendre leur droit de premier occupant. J'insiste sur les débuts de cette campagne qui fut très ignorée à Paris. On en a vu ici plutôt les résultats brillants, par les livres qui nous viennent aujourd'hui de Belgique ; et d'autre part on pourrait en mal juger les premières péripeties, si l'on raisonnait d'après celles d'à présent : je veux dire l'attitude assez niaise de quelques hommes de lettres qui persistent à garder au vent leur flamberge et, n'en sachant que faire contre un ennemi depuis longtemps dispersé, l'ont pointée contre un grand poète. Les premiers engagements de cette guerre intellectuelle avaient superbe allure, et M. Lemonnier y figura comme un chef qui se fait suivre parce qu'il se fait admirer. Je sens le ridicule que portent ces mots de lutte, assaut, bataille, lorsqu'il s'agit d'élever un nouvel hymne à la paisible Beauté ; mais vraiment il faut bien l'employer ici, car il y eut résistance forcenée de tous les médiocres ; ce qu'on apportait parmi eux c'était un ennemi, en effet, et qui les immolait par son insolite présence : c'était l'Art.

Malgré ce que j'en ai déjà dit, on ne peut imaginer ce que fut la Belgique avant Camille Lemonnier : la vieille Belgique, l'étroite et routinière littérature que représentaient Paul Hymans et quelques autres gendelettres, alors haut cotés dans l'estime bourgeoise, aujourd'hui tout à fait oubliés. Parmi les adversaires de l'art libre, un seul savait écrire : Gustave Frédérix, caractère chagrin, esprit aveugle de naissance, mais non sans finesse. Un peu à l'écart, M. Charles Tardieu avait une

(1) Plus tard vinrent, à Bruxelles, la *Basoche* et la *Société Nouvelle*, à Liège, la *Wallonie*.

silhouette plus élégante, celle d'un spectateur récalcitrant qui demeurait au moins un fort galant homme. Le reste était une foule confuse, magistrats, professeurs qui se croyaient écrivains français parce qu'ils rédigeaient, — parfois, — selon la grammaire française, aimables romanciers travaillant pour les distributions de prix des collèges, et d'honnêtes conteurs qui avaient en vue des récompenses officielles et redoutaient d'être victimes de leur imagination.

Tout ce monde maniait avec zèle les mots impropres, les images gauchies ; dans les classes on recommandait, comme recette efficace du bien dire, l'emploi des « expressions stéréotypées ». *Le style réfugié* ressuscitait, grâce aux Belges!

Il y avait certes, à cette epoque, en Flandre comme en Wallonie, des hommes de haute intelligence, et qui même n'ignoraient pas les ressources du langage. Mais ils s'appelaient J. C. Houzeau, Emile de Laveleye, et, depuis la mort de Pirmez et de Charles De Coster, on devait les chercher parmi les hommes de science et les manieurs d'idées, — en dehors des lettres pures.

Celles-ci ne comptaient personne. Mais ce néant avait mille têtes, mille bouches qu'il fallait réduire au silence, et dont l'éloquence éperdue ne se laissait pas vite convaincre de son absurdité. Je doute que M. Lemonnier y fût parvenu s'il était resté seul; et je doute plus encore que ses ennemis y eussent pu réussir sans lui. C'est à son exemple qu'ils s'étaient levés, et si la publication du *Mâle* ne fut pas la cause unique de ce mouvement, elle en avait été au moins l'occasion effective. J'ai rappelé déjà la manifestation brillante qu'elle suscita, — ce « banquet Lemonnier » dont retentirent longtemps les rédactions des journaux quotidiens. Pour la première fois le traditionnel sommeil, sommeil national parut secoué par les discussions littéraires. M. Lemonnier était nié par les uns ; d'autres l'exaltaient; on prit parti, pour ou contre, selon l'instinct, et cela induisit à raisonner de ces choses insolites.

Je n'oublierai jamais, pour ma part, la surprise joyeuse que le *Mort* et le *Mâle* vinrent jeter dans la détresse mentale de nos dernières années de collège. On se passait les livres — je parle des deux ou trois têtes folles qui, parmi nous, lisaient, — on les discutait, on s'émerveillait qu'ils fussent nés en Belgique. Et l'on se prenait à espérer ; on se disait que peut-être nos contrées n'étaient pas à ce point vouées, par l'ironique destin, à une irrémédiable platitude littéraire. Ces œuvres brillaient pour

nous d'un eclat subit, comme des météores; et nous voyions aussi autour de nous leur reflet étonner tel et tel esprit fort, que l'on croyait inébranlable.

Un écrivain belge, un *vrai*, cela était si extraordinaire qu'il fallut bien le remarquer. Et dès qu'il fut révélé, il fallait aussi qu'il attirât ceux qui avaient rêvé d'art et voyaient en sa personne ce que doit être un noble artiste. — Belge, il pouvait parler au deux races; chacune d'elles lisaient en ses écrits une image réfléchie de ses propres sensations. Certes, à ce moment, M. Picard et M. Arnould étaient des hommes faits, et MM. Verhaeren, Giraud, Gilkin, Rodenbach, Nautet étaient presque hors de pages; mais ces derniers n'avaient pas encore débuté, et l'attraction de M. Lemonnier sur leurs esprits fut certainement énorme, puisqu'ils lui dédièrent presque unanimement leurs premiers livres. M. Demblon, qui offrit lui-même à l'auteur du *Mâle* ses contes mélancoliques, a rappelé récemment ce point d'histoire.

Evidemment, un mouvement d'art ne nait pas de rien. Mille circonstances, secrètes ou connues, aident à le mettre au jour. Mais il est à craindre qu'il ne s'épuise bientôt et s'étiole, s'il ne se trouve un centre pour grouper les forces de vie encore éparses, pour faire prendre conscience à ces efforts divers en leur donnant une direction commune. M. Camille Lemonnier fut à Bruxelles ce centre généreux. On apprenait auprès de lui à haïr les formes convenues, les traditions glacéees des académies, la lourde banalité qui nous avait si longtemps opprimés. Il exhortait au culte de l'art et à la recherche de la personnalité, injuriait éloquemment les éternels copieurs, les timides, ceux qui flattent l'idéal bourgeois ou n'aspirent qu'à la beauté monnayée, et disait que la seule règle de l'Art est d'être original et d'être sincère, fût-ce avec outrecuidance ou maladresse. Si l'on voulait ici chercher chicane, on objecterait que l'originalité et la sincérité sont des conditions essentielles de l'œuvre d'art, mais non les seules, et qu'il ne faut pas oublier l'harmonie... Mais quel dédain superbe du succès, quelle enivrante fougue de jeunesse et de confiance, quel noble élan vers la Beauté il y avait dans ces paroles-là! Elles exaltaient l'espoir de l'Œuvre toujours attendue, elles réchauffaient de leur brillante flamme, après le long bain dans la croupissante laideur de ces années. Incomplètes sans doute, elles étaient au moins indiscutables et bienfaisantes; elles offraient l'avis le plus nécessaire qu'on puisse donner à un artiste: être

soi. Et en vérité, au moment où ces choses-là furent dites, il n'en fallait point dire davantage. Il importait surtout de connaître l'enthousiasme, d'avoir foi en soi-même, et de discerner des routes nouvelles, — ce qu'enseignait avec énergie l'ardeur superbe du jeune maître.

Je ne sais vraiment si, malgré tout ce qu'on peut affirmer de la « force des choses », la langue française eût produit sans Camille Lemonnier la brillante gerbe d'œuvres d'art qui fut tout à coup récoltée dans les terres belges. Rien ne vaut l'effort d'entraînement d'une seule âme vigoureuse, et depuis les études de M. Tarde, on ne peut plus nier les effets d'une individualité puissante comme celle-ci, qui s'affronte à la foule, même ennemie, la contraint peu à peu à l'imitation de son attitude passionnée, et la laisse enfin subjuguée.

J'ai fait ici moins la critique des œuvres de M. Lemonnier que le récit de ses débuts mêlés aux débuts de toute la Belgique, où j'ai voulu situer avec soin sa personnalité. Ce petit travail importait d'abord ; car si l'on connait, et souvent assez bien, les livres qui se sont succédé depuis le *Mâle* jusqu'à la *Faute de madame Charvet* et à cette *Ile vierge* où le talent du romancier s'est dilué soudain aux grâces d'une épopée idyllique, on ignorait par trop l'œuvre de large initiation, j'allais dire l'œuvre principale du vaillant artiste.

Il y a beaucoup à admirer dans les livres de Camille Lemonnier, et il y a aussi des réserves à faire sur son art. J'aurai l'occasion de les formuler. Mais il ne peut y avoir de critique quant au rôle qu'il assuma dans l'histoire des lettres en Belgique ; il n'y a place que pour le respect et la reconnaissance. La beauté qu'il avait trouvée a révélé tout un peuple à lui-même ; et il n'est point de plus noble geste que le sien, lorsqu'il jeta la divine graine que nous avons vue, depuis, si vigoureusement grandir, — quand, pour montrer aux hommes de chez lui une joie nouvelle qu'ils n'avaient jamais soupçonnée, il cueillit, dans son propre sillon, la pourpre et large fleur dont l'ivresse parfumée les poursuit encore.

ALBERT MOCKEL.

ESSAI DE SENTIMENTALISME [1]

—

Il n'est pas besoin d'être éloigné sur le chemin pour retenir de mentales images vers lesquelles on accoude un souvenir un peu fragile.

Entre tant de chères figures déjà presque voilées et qui me composent une galerie sentimentale, le petit garçon de qui je veux louer l'infirmité m'a laissé le plus durable reflet.

Depuis le soir que je le connus, assez d'espace a pâli l'encre sur le feuillet où je notai les signes de mon émotion, pour que je puisse aujourd'hui en délivrer le sanglot atténué.

Un jeune homme qui écrit chaque semaine et pour une demoiselle fade des histoires d'une phraséologie primaire, un jour que je le plaignais d'une telle besogne et de son amour, me reprocha ma recherche à rétrécir toute émotion.

Ce procédé, je conviens qu'il a mon assiduité.

Le mérite n'est pas de pleurer. Loin du carrefour des sentimentalités publiques, et pour dégager ensuite dans elles-mêmes la part qui vaut vraiment quelques pleurs, méditons des émotions qui soient dignes de notre sensibilité. Alors, ayant imaginé des paysages où chacune de ces tiges émotionnelles puisera de l'exaltation, nous inclinant vers ces petites choses contractées jusqu'à l'attendrissement, sur elles nous penserons des larmes.

Cet enfant, de qui l'infirmité concentra pour moi la blessure et le dédain de vivre, m'a pénétré d'une image précieuse, dont la délicatesse, par nuls doigts indifférents, jusqu'ici ne fut froissée. Mais pour en avoir seul et si longtemps exaspéré les nuances, comme une pensée trop aiguë et dont on frissonne, il demeure à mon esprit la tache de leur intensité, et j'ai songé la prêter à deux ou trois

(1) V. *Mercure de France*, n° 78.

qui l'aimeraient plus doucement et chez qui elle pourrait reposer.

C'est pourquoi j'inscris ici ces phrases, souhaitant que tremblent encore sous elles les restes d'une mélancolie hautaine et desséchée.

C'est dans une rue proche du fleuve, et devant une maison vide où quelques marches exhaussaient la porte, que je vis, une fois, cet enfant flétri.

Etendu sur les pierres, sa béquille abandonnée à son côté, cependant que se bousculaient des vauriens nés de l'instinct, il me sembla goûter, avec l'utopie évoquée par les eaux, le silence qui montait de soi-même.

De toute la ville vautrée et qu'il ignorait, il ne parvenait à son immobilité qu'un hoquet affaibli qu'affaiblissait encore l'ombre d'arbres anciens.

Parmi ce paysage étroit, mais d'une beauté que ne dégradait nul enthousiasme, par sa tête penchée, par la sagesse de ses mains inoccupées, par son demi-sourire pour d'échauffants ébats où, déjà, se révélait à lui le désordre des hommes, cet enfant boiteux et contemplatif me rappela des choses que je remâchais solitairement, et que je résolus, un moment, de transposer pour lui.

« Confiants dans tes pas chancelants, les individus de qui le seul oubli sexuel te créa et qui, sûrement, détestent leur passion et son fruit, t'accordent toute liberté. Ainsi, délivré de cet amour paternel dont l'étroitesse, parfois, fait de jeunes vieillards, ton esprit subira moins l'ensevelissement de leurs conseils et de leurs opinions. Quand tu m'apparus, tournant le dos à cette école où des maîtres détiennent la camisole de force de l'uniformité, de la morale et du civisme, tu contemplais, sans t'y mêler, tes compagnons et leurs jeux brutaux. Toute ta vie, si elle observait cette attitude, peut-être, un jour, s'ornerait-elle du vrai bonheur!

» Et la sagesse qui pourrait naître au pli de la bouche, laisse un peu que je la précise.

» Vivre ne vaut pas qu'on s'y efforce beaucoup.

Un proverbe, je crois, dit qu'on doit, pour vivre bien, penser quelquefois à la mort. J'ai toujours trouvé les proverbes un peu ridicules. Pourtant, on sent bientôt qu'il n'y a plus guère que les très extrêmes préparatifs du suicide pour réfréner en soi la lassitude de vivre.

»... Il n'est pas de plus haute leçon que d'écouter les battements de son cerveau devant les bruits de la vie ; ainsi seulement, on apprend son âme.

» Quelquefois, sans doute, sur le fleuve, tu regardas passer des bateaux que tu imaginais aller « on ne sait ou », et peut-être l'inconnu de leur parcours déposa-t-il en toi le germe de rêver. Leur route et où ils vont, ce n'est pas cela le plaisir. Ils ne peuvent quitter l'eau. C'est de les regarder passer, tour à tour, vifs et hautains, ou lents et sombres, et de songer qu'on ne les reverra pas ; car on ne les revoit jamais, du moins, tels qu'ils passèrent, et s'ils reviennent, ils ont quelque chose en moins, un peu de leurs richesses, ou quelque chose en plus, d'irréparables avaries... Et sous la fumée de leur effort, du repos charmant des rives ils ne perçoivent rien. Attachés à ce que Jésus appelait « les sollicitudes de ce monde », les hommes ont un peu le sort de ces bateaux dont le voyage est plein d'usure. Chacun d'eux, au départ, porte en soi des espoirs, des volontés, des formules de certitude, toute une cargaison téméraire... Mais la vie est plus glissante encore que l'eau chanteuse du fleuve, et quand on les retrouve — avec eux, cela est fréquent — ils ne sont plus les mêmes ; comme les bateaux, ils ont quelque chose en moins, un peu des illusions et de la fatuité qui les enhardissaient, ou quelque chose en plus, une inépuisable amertume... Ces hautes pensées, filles du génie, et cette ironie suprême qui se lèvent, au terme du chemin, quand l'âme s'incline et s'effeuille, et qui lui enseignent, en même temps que le mépris de la stérilité parcourue et le dédain de l'immensité ignorée, l'infinie douceur de mourir, combien peu en sont dignes ! La réalité seulement les préoccupe. Cons-

cient rien que de sa pauvreté, et masquant d'un scepticisme facile son regret stupide des premiers jours, chacun d'eux, alors, dans ses mains, serre avaricieusement les miettes qui lui restent des belles provisions de jadis, et s'ingénie à s'en satisfaire, comme d'un bonheur encore, qui fait pitié... Et pourtant, cette philosophie ridicule, n'en sourions que légèrement; si elle ne les attendait pour les consoler, je ne sais pas s'il existerait des vieillards.

» Toutefois, ne les plaignons pas trop. Pour égayer leur sénilité, ils ont ces encouragements dont ils ne manquent jamais d'accabler ceux de leurs jeunes amis qui partent, comme eux partirent, fiévreusement, pour se ruer, vers rien.

» Ton infirmité, qu'elle te soit l'anse où tu te réfugieras des heurts de vivre et de l'action, cependant que s'agiteront, ignorants de toute contingence, ceux-là qu'attire un but qui toujours déçoit. Le miroir de soi-même peut réfléchir tout l'univers. Qu'importent les paysages qui s'encadrent aux fenêtres; de pareils éléments les composent: c'est partout la banalité de la nature. La vie est trop courte pour qu'il soit efficace d'agir; entreprendre est vain : jamais nous ne connaîtrons tout. Le vide est le terminus inévitable. Et puis, c'est surtout de savoir qu'ils mourront un jour que les hommes sont ainsi pressés, et tu les rejoindras. Mais au moins, si tu m'as écouté, tes mains ne seront pas honteuses des marques du travail; nul effort, nul essoufflement, aucun désordre n'aura dégradé ton aspect, et un peu de distinction te demeurera au seuil de la tombe, alors que tu contempleras, parmi le silence des roses du soir enfin cueillies, l'horizon épuisé et la vie inutile.

»... Ces paroles où transparaît ma simplicité, aux tournants du chemin sauras-tu les revoir comme des lampes légères?...»

Je sais une pâtisserie où se rejoignent le soir des prostituées un peu défaites et de qui la beauté cer-

née et les fards ont pour moi plus d'émotion que la fraîcheur des jeunes filles.

Durant un entretien dont la volupté me reste inoubliable, ces tendres créatures, auprès de qui m'assaillirent toujours de maternels souvenirs, ont pleuré entre mes bras le dégoût de l'amour. Et sans doute, l'aveu qu'elles me firent de l'indifférence de leurs gémissements sous les étreintes, comme un peu de poudre sur leur chagrin que je consolais, pénétra mon esprit du goût de l'ironie.

C'est dans ce lieu empli d'une grâce expirante, et parmi ces femmes de qui les seins affaissés ont une douceur qui dérobe aux phrases une part de leur dureté, que pour lui tenir ce léger Banquet je voulais amener cet enfant replié. Tant de pédagogie et les défaillances de nos compagnes, peut-être l'auraient touché. Mais l'appréhension de sa vulgarité, le souvenir d'un jeune homme que déjà j'entrepris de séduire, je ne sais quelle raillerie aussi, de moi-même, pour mon prosélytisme, comme un flot confus de tristesse, dépassèrent mon désir.

Et je songeai que cet enfant, comme les hommes, se satisferait de joies que je ne puis comprendre.

Dédaigneux de la bonne santé qui dispose à la vie toute physique, si je n'étais le passant que je suis, impuissant, dégoûté et passionné de sophismes, j'aurais envié à cet enfant l'infirmité qui lui donnait ce regard pensif, ce sourire inexprimable, cette absence de gestes, tout cet aspect penché, subtil et désolé qui me revêt, que je lui vis, et dont peut-être il n'avait rien.

Parmi ce paysage rongé d'immobilité, cet enfant malade et amer, c'est toute ma pensée qui s'exalte et contemple la vanité d'agir. Si j'ai grandi, si j'ai marché quelques pas, mon âme première n'a pas diminué, et je connais cette sorte de pitié qu'on éprouve à ressaisir encore en soi quelque chose du petit garçon qu'on fut. Mais les barreaux d'exister se dressent inébranlables. Les certitudes qui me pressèrent en chemin ont rétréci, pour les

clore presque, les corolles de ma sensibilité, et le spectacle, un soir, du renoncement qui déjà m'emplissait, assura, d'un peu d'émotion, l'amertume et l'orgueil qui s'élevaient en moi.

Mon abstraction, mon ironie et mes incertitudes, c'est, sous la forme où j'ai atteint, l'infirmité de cet enfant, son jouet navré, et les trébuchements de sa béquille sur les pavés grossiers.

J'ai été poursuivi longtemps du souvenir de cet enfant que j'avais rêvé pour disciple. Durant que j'étais ramené ainsi vers son image dont la beauté se dissipait, j'ai achevé, composé de phrases à double face, un petit livre que je voulais lui remettre, et qui, pour lui, aurait pu être un peu le crâne de Yorik. Mais la crainte de son ignorance, et, je ne sais pourquoi, la peur aussi de sa trop parfaite compréhension, m'ont fait garder ces pages, où laissèrent un peu du rose de leurs doigts mes amies désabusées et sereines. Ce bréviaire, où sont ménagés entre les lignes quelques fossés pour la réflexion, je l'ai épigraphié d'une parole que parfois, devant le désir de l'action, je me chuchotai à moi-même, en souriant:

— C'est trop encore que sourire.

PAUL LÉAUTAUD.

Novembre 1896.

FERVAAL [1]

—

Depuis longtemps la représentation de *Fervaal* au théâtre Royal de la Monnaie était impatiemment attendue. La grande situation artistique de l'auteur, ses tendances connues, les querelles esthétiques que ce drame ne peut manquer de soulever, tout concourait à donner à cette exécution une importance considérable. Personne sans doute ne conteste la maîtrise de M. d'Indy, la fierté de son art, ni ses rares qualités de symphoniste, mais on ne le connaissait pas encore comme compositeur dramatique. Certains même affectaient de craindre que le théâtre ne lui convînt pas. M. d'Indy a tenté l'épreuve : il en est sorti vainqueur. A moins de myopie intellectuelle ou de confraternelle envie, il est difficile de ne pas reconnaître en *Fervaal*, comme l'a très justement écrit M. Kufferath, « l'œuvre la plus forte, la plus noble, la plus haute qui ait surgi depuis *Parsifal* ».

L'action de *Fervaal* se passe à l'époque légendaire des insurrections sarrasines dans le midi de la France. Fervaal, le dernier descendant de la race des dieux celtiques ; Arfargard, le dernier des Druides ; Guilhen, une sarrasine ; tels en sont les principaux personnages.

A peine le rideau s'est-il levé sur une forêt d'oliviers et de chênes verts qu'une troupe d'hommes, mi-paysans, mi-bandits, armés d'arcs et de frondes, envahit tumultueusement la scène. Contre eux deux voyageurs luttent en désespérés. L'un d'eux, c'est Fervaal, tombe, frappé d'une flèche. Son compagnon, un vieillard, la hache à la main, cherche à le proteger. Il abat un des assaillants, mais lui-même il va succomber sous le nombre lorsque l'arrivée soudaine d'un groupe de cavaliers interrompt le combat. A la tête de ces cavaliers chevauche une femme, Guilhen. Etonnée, elle s'arrête. Elle éloigne d'un geste les paysans saisis devant elle d'un superstitieux respect.

(1) Action musicale en un prologue et trois actes, de VINCENT D'INDY.

Vieillard, dis-moi, vieillard, quel est donc celui-ci ?
Les ombres de la nuit se sont appesanties sur son visage.
Parle, vieillard, est-ce ton fils ?

Mais le vieillard garde obstinément le silence.

Cependant Fervaal s'est à demi redressé. Il parle, comme en un rêve, d'une mission divine qui lui est réservée, d'un acte mystérieux qu'il doit accomplir. Le bras tendu, et regardant vaguement devant lui, il va répéter la formule d'un serment solennel lorsqu'il aperçoit, fixé sur lui, le regard ardent de Guilhen. Il hésite. La parole expire sur ses lèvres. Il abaisse lentement le bras et, tout à coup, inanimé, retombe. Guilhen se penche sur sa poitrine. Il vit. Elle le sauvera si le vieillard consent a le laisser porter dans sa demeure. Et Arfargard, méfiant encore, inquiet, finit pourtant par consentir. Des esclaves étendent et emportent Fervaal sur une civière de branchages.

Au deuxième tableau, après un court prélude symphonique d'une grâce et d'un charme exquis, un décor scintillant de lumière nous montre les jardins de Guilhen, avec leur végétation méridionale, leurs parterres de plantes odorantes, leurs allées d'orangers et de citronniers pavées en faïence de couleur. A l'horizon, à travers les feuilles, la plaine, brûlée par le soleil. A l'ombre d'un olivier, Fervaal endormi. Arfargard s'avance. « Fervaal, réveille-toi. Depuis longtemps ta blessure est fermée. Il faut partir d'ici. » Et comme le jeune homme, indécis, hésite a le suivre, veut jouir encore de la beauté de la nature ensoleillée qui l'entoure, Arfargard lui rapelle sa haute destinée et le serment qui le lie. Fervaal est le dernier descendant des dieux qui protègent Cravann, la région des nuées et des brouillards. Il l'initie aux mystères sacrés. Aux premiers âges du monde, Kaito, le serpent mystérieux, engendra les Nuées, d'où sortit la race des dieux. Bientôt l'esprit des forêts, l'âme pensante des vieux hêtres émigra dans le corps des hommes les plus saints. Ainsi fut créée la race des prêtres, dont Arfagard est le dernier pontife. Un oracle a proclamé la fin prochaine de Cravann. Un seul homme peut la sauver, et cet homme, c'est Fervaal. Mais, pour qu'il soit vainqueur il faut qu'il reste pur et que « l'amour jamais ne trouble son corps ni son âme ». La destinée va s'accomplir. Un grand conseil doit se réunir pour élire un Brenn de guerre. Ce chef suprême sera Fervaal. Dès le soir ils partiront tous deux pour la montagne sainte.

Le vieillard s'éloigne et Fervaal commence à revêtir ses armes lorsque survient Guilhen. Elle s'inquiète de son air soucieux ; elle le presse de questions. Fervaal n'ose lui confier la cause de son trouble, son départ prochain, et peu à peu, sous une forme détournée, presque inconsciemment, il avoue son amour. Jadis, dans les forêts, au milieu des batailles, c'était « la libre, la fière Joie », mais depuis qu'il a vu Guilhen, « la joie, l'auguste Joie » a déserté son âme. La jeune fille s'abandonne à son tour. Fille de l'Emir qui soumit la contrée, elle vécut insouciante et joyeuse jusqu'au jour où le clair regard de Fervaal s'est fixé sur elle. Ce double aveu, invinciblement, les entraîne l'un vers l'autre. Ils s'enlacent tendrement et retrouvent dans une troublante émotion la Joie évanouie des anciens jours.

Soudain retentit au loin l'appel d'Arfargard. Fervaal se rappelle son serment, sa mission. Il doit partir. Eh bien, répond Guilhen, nous partirons ensemble. « Ta gloire sera ma gloire et ton pays sera le mien. » Vainement elle supplie ; sur un nouvel appel d'Arfagard, Fervaal s'arrache de ses bras et s'enfuit. Bientôt elle aperçoit les deux cavaliers galopant au loin dans la plaine. « Ma bouche, dit-elle, a goûté le miel de sa lèvre, et ma force a fui pour toujours. » Cependant, dans cette âme orgueilleuse la haine succède bientôt au désespoir. La trahison de Fervaal l'indigne, et comme à ce moment quelques Sarrasins, en quête de rapines, pénètrent dans les jardins, elle les excite à se ruer sur le pays de Crawann où ils trouveront en abondance du pain et de l'or. Tous acclament leur souveraine et s'arment en tumulte pour l'invasion.

Le second acte nous transporte au pays de Crawann. Sur la déclivité d'une montagne, dans le mystère d'une forêt de pins, Fervaal, seul, assis au pied d'un autel de pierre, songe à son amour éphémère à jamais perdu. Il ne fait pas encore jour. Des brouillards estompent le paysage de leur blancheur laiteuse. Un berger, envoyé en messager par tout le pays, a convoqué pour ce matin même l'assemblée des chefs. Dans la lueur indécise de l'aube, les nuées s'enroulent sur l'autel en formes primordiales. D'abord, de hauts rochers, des arbres, et des plantes gigantesques. Puis ce sont des formes fantastiques d'animaux dont le corps s'allonge horizontalement d'une façon démesurée. Enfin, les nuées présentent l'aspect d'un serpent immense qui s'enroule autour de l'autel en s'étirant vers la cime des pins. La vision disparaît et, après un moment d'obscurité complète, la

lumière se fait sur une vague figure féminine qui flotte, immobile, sur l'autel. C'est Kaïtô, la déesse-mère.

Si le serment est violé,
Si la loi antique est brisée,
Si l'Amour règne sur le monde,
Le cycle d'Esus est fermé...
Seule, la Mort,
L'injurieuse Mort
Appellera la Vie :
La nouvelle Vie naîtra de la Mort.

Arfargard refuse de croire à l'oracle. L'antique religion des Celtes subsistera et c'est Fervaal qui la fera triompher.

La clarté de l'aube commence à éclairer la forêt. Les brouillards blancs glissent lentement et laissent entrevoir plus distinctement les arbres. De derrière l'autel s'avancent quelques druides couverts de longues robes. Puis une théorie de prêtresses vêtues de blanc. Elles portent les six herbes de la Science et les objets sacrés. Enfin paraissent un à un les chefs des tribus, précédés de leur barde. A l'appel de leur nom, ils se rangent en cercle et quand ils sont tous réunis Arfargard leur annonce les périls dont Crawann est menacée. Il faut pour s'opposer à l'invasion élire un Brenn de guerre et ce chef suprême sera Fervaal, désigné par les Dieux. Ces paroles du pontife clôturent la discussion qui s'élevait entre les chefs, chacun étalant avec orgueil ses titres au commandement. Fervaal apparaît, revêtu d'armes éclatantes. Il salue les chefs, qui l'acclament. Arfargard bénit ses armes et célèbre le sacrifice. Tout à coup survient un messager, haletant. Ses vêtements sont en lambeaux ; il agite une branche de bois écorché et tombe presque évanoui au milieu du cercle où les chefs, anxieux, l'interrogent. Un peuple inconnu, immense, envahit Crawann. Le nombre des assaillants est si grand que la terre en est noire. Ils brûlent les maisons, dispersent les troupeaux, pillent et dévastent les villes. Effrayés, les chefs se concertent. Ils parlent de regagner chacun leur tribu, mais Fervaal les rallie, les décide à une action commune, la seule chance de salut qui reste. Pendant qu'ils prennent leurs armes Fervaal s'approche d'Arfargard :

Père, père, tu t'es trompé.
Je ne suis pas l'Elu...

Car le serment, le haut serment druidique,
Je l'ai violé...
J'aimai Guilhen...
Tu as entendu la voix des Nuées :
Seule la Mort peut appeler la Vie...
Comprends-tu maintenant le sens de cet oracle ?
Esus réclame un sacrifice,
Et la victime sera moi :
Je veux trouver la mort dans le combat qui va délivrer la Patrie !

Fervaal, brandissant son épée, se met à la tête de l'armée et descend vers la plaine, tandis que le vieux prêtre, resté seul, s'affaisse au pied de l'autel :

Esus est mort.. et Crawann va périr.

Le troisième acte se passe sur les hauteurs neigeuses du mont Iserlech. Il fait nuit. La brise siffle lugubrement et chasse les rapides nuages qui passent, incessants, cachant le haut de la montagne et voilant de temps en temps la clarté de la lune. Ça et là, déjà rigides, des cadavres de guerriers recouverts en partie par la neige. On entend au loin des cris de détresse et de longs gémissements. Fervaal, seul, sans casque, les deux mains appuyées sur la garde de son épée, se tient debout sur le penchant de la montagne. En un très lent geste d'invocation et de prière il élève les bras au ciel, sa main droite tenant le glaive par le milieu de la lame, puis ses bras retombent, et de nouveau, il reste immobile. A ce moment paraît Arfargard, portant un faisceau de branches allumées. Il cherche à reconnaître les cadavres et va, inquiet, de l'un à l'autre. La lune tout à coup écartant les nuages lui laisse apercevoir Fervaal. La rencontre de ces deux hommes dans ce paysage tragique, est d'une poignante émotion. Les Celtes ont perdu la bataille. Dans la mêlée presque tous sont morts. Fervaal survit à la ruine de sa patrie. Son serment violé est la cause du désastre. Cependant peut-être est-il encore un moyen de racheter sa faute. Puisqu'il a vainement cherché la mort sur le champ de bataille, il s'offre lui-même en holocauste pour apaiser la colère d'Esus, et le prêtre, acceptant son sacrifice, presse tendrement dans ses bras, avant de l'immoler, l'enfant coupable et bien-aimé. Déjà Arfargard a levé son couteau de sacrificateur et s'apprête à frapper, lorsqu'un appel désespéré retentit au loin. C'est la voix de Guilhent Fervaal, de suite, l'a reconnue. L'amour le ressaisit tout

entier. Qu'importe la ruine de Crawann, qu'importe la volonté des Dieux, puisque Guilhen est là, vivante? Arfargard se dresse devant lui, terrible, lui barrant la route, mais Fervaal éperdu, fou, le frappe de son épée et s'élance vers Guilhen qui tombe, épuisée, dans ses bras. L'amour a vaincu la haine. Pour retrouver Fervaal elle a traversé les forêts, les ravins des montagnes. Mais le froid l'a saisie, elle, la fille du soleil. Elle se sent mourir. Fervaal la réchauffe sur son cœur, l'enlace passionnément. L'avenir lui paraît heureux maintenant que Guilhen est près de lui. Mais elle :

Il est trop tard...
Plus jamais je n'entendrai ta voix,
Plus jamais je ne verrai ton regard,
Ton clair regard !...
Je meurs pour toi, et mon sort est rempli...
Car mon amour t'a révélé la vie.
A ton âme, alors asservie, il a rendu le libre choix.

Elle meurt. Et tandis que, soudainement, éclate un violent orage, Fervaal, tournant alternativement les yeux vers les cadavres d'Arfargard et de Guilhen, est envahi par un désespoir infini. Tous les liens qui l'attachaient à la vie sont brisés. L'orage s'apaise ; un scintillement d'étoiles produit à travers les nuages une diffuse lumière et des voix mystérieuses, comme un cantique saint, s'élèvent tout a coup. Elles révèlent au héros abattu sa mission divine. Sa conscience s'éveille. La dernière épreuve lui apparaît comme le suprême sacrifice nécessaire. Les temps prédits sont arrivés. La mort est la rançon du monde. Elle seule enfante la vie éternelle. D'un geste passionné, Fervaal saisit dans ses bras sa fiancée morte, puis il commence une lente ascension vers le sommet de la montagne. Le long manteau dont Guilhen est revêtue flotte au vent de bise comme un drapeau. Une lueur rosée teinte les plus hauts nuages. Les temps nouveaux, dont l'aurore éblouit ses regards, lui apparaissent distincts. Il appuie passionnément ses lèvres sur celles de Guilhen et calme, solennel, victorieux, il continue de monter en chantant à pleine voix un chant triomphal.

La nouvelle Crawann est née...
Mais ce n'est plus Crawann, la Patrie est plus grande.
A l'Orient la lumière a brillé
Et la joie embrase le monde...
Le jeune Amour est vainqueur de la mort.

Fervaal disparaît dans les nuages de plus en plus colorés qui couvrent la partie inférieure de la montagne. La scène reste complètement vide. Seule, en une aurorale lueur, se déroule une majestueuse étendue de cimes blanches.

§

Si j'ai donné, dans la précédente analyse, une si grande place à la description des décors et des gestes, c'est que le côté pittoresque et plastique prend, dans le drame de M. d'Indy, une importance inusitée. L'auteur, très habilement, a mis en relief ses qualités les plus personnelles, l'originalité des rythmes, la netteté des phrases mélodiques, la variété des timbres, par-dessus tout un sentiment très particulier de la nature. Vivant chaque année de longs mois dans un endroit retiré des Cévennes, l'observation journalière des phénomènes naturels a laissé dans son imagination une profonde empreinte. Il semblerait que pour lui la nature se soit animée, comme aux temps lointains où l'esprit panthéiste peuplait les forêts de nymphes et de demi-dieux. Ces nuées de Kaitô qui s'enroulent autour de l'autel, M. d'Indy les a vues bien souvent dans les jours d'automne entourer le flanc des montagnes. De là un accent nouveau, une sincérité d'émotion qu'on ne rencontrerait au même degré chez aucun autre compositeur. Coloriste dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire obtenant la couleur par le rapport des valeurs et non par l'emploi de tons violents, M. d'Indy sait varier et réserver les sonorités en vue d'un effet d'ensemble. En un mot, il possède ce don précieux, — très latin — de la composition.

Si, d'après la définition habituelle, le drame lyrique est une sorte de synthèse des arts, je ne connais pas d'œuvre, depuis Wagner, à qui cette appellation puisse s'appliquer mieux qu'à *Fervaal*. La musique, la poésie, la peinture et la sculpture se fondent entre elles dans un majestueux ensemble et avec un sentiment juste de l'harmonie générale.

Cette conception du drame appartient évidemment à Wagner. Pour certains, M. d'Indy, en l'adoptant, aurait donné le droit de faire dire de sa musique qu'elle est exclusivement wagnérienne, par conséquent sans personnalité et contraire au génie français. Rien n'est moins justifié. Par la conception du drame lyrique, Wagner n'a pas seulement trouvé la forme qui s'adaptait le mieux au caractère de son génie, il a été un ini-

tiateur, indiquant une nouvelle orientation du théâtre. La révolution dramatique réalisée par lui a un caractère trop général pour rester isolée, sans portée et sans conséquences pour l'avenir.

Les plus grands artistes ont toujours subi l'influence des maîtres qui les ont précédés, mais l'idée empruntée, passant par leur cerveau, subissait l'empreinte de leur propre tempérament. C'est dans cette mesure seulement qu'il est légitime de dire que l'auteur de *Fervaal* est wagnérien. Ce qui individualise surtout un artiste, c'est sa sensibilité. Les procédés par lesquels il la manisfeste importent beaucoup moins. M. d'Indy sans aucun doute, a gardé intacte sa sensibilité, et son œuvre est personnelle parce qu'elle est sincère.

Le poème, il est vrai, contient quelques affinités avec certaines œuvres du grand maître allemand. Encore ces affinités portent-elles sur des points secondaires et qu'il eût été facile d'éviter sans compromettre en rien la composition générale. M. d'Indy, sûrement, s'en est rendu compte lui-même et l'on peut être certain que son prochain drame nous le montrera affranchi de toute influence. Mais le besoin de trouver des ressemblances est devenu une sorte de passe-temps. Triste passe-temps, et très vain. Il serait bon peut-être, quand on aborde ces questions, de se rappeler cette pensée de Pascal : A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. »

L'art de M. d'Indy est foncièrement français par le goût, la clarté, la précision, la mesure, qualités que l'on regarde généralement comme les plus distinctives de l'esprit français. Il ne s'ensuit pas forcément qu'il faille rejeter comme contraire au génie de notre pays un poème imprégné de symbolisme et de mystère. J'avouerai donc sans difficulté, après ce que je viens de dire du caractère français du talent de M. d'Indy, que le sens de son drame reste énigmatique. — Je le constate et ne le lui reproche pas. — La nouvelle Crawann est-elle de ce monde? Est-ce l'avènement d'un temps meilleur, d'un temps de justice et d'amour, comme l'affirme M. Richard, dans sa très remarquable étude parue dans la *Revue Socialiste*? Est-ce le symbole d'une vie future? L'auteur laisse planer le doute sur sa conclusion philosophique.

Une œuvre aussi fortement conçue doit être jugée en son entier. Je ne m'attarderai donc pas à des critiques de détail. Çà et là, peut être pourrait-on désirer un peu

plus de concision. A ce point de vue, le prologue, si varié, si vivant, et si bref, est un chef-d'œuvre. Le second acte, à partir de l'admirable scène des apparitions, me plaît moins. On s'y sent trop près de l'opéra. La partie indiscutablement la plus belle et la plus élevée est le troisième acte. M. d'Indy a trouvé là des accents qui pénètrent jusqu'au plus profond de l'âme. Il faut remonter jusqu'à de bien illustres compositeurs pour en rencontrer qui aient écrit des pages aussi poignantes que certaines parties du rôle de Fervaal, qui, parfois, atteignent au sublime.

Le grand succès de M. d'Indy est une joie pour tous ses amis et pour tous les artistes qui depuis de longues années le suivent des yeux dans sa marche lente et sûre vers la gloire.

MM. Stoumon et Calabresi ont apporté le plus grand soin à l'exécution de *Fervaal*. Les décors sont de bon goût; la mise en scène, intelligente ; les chœurs chantent bien et se mêlent à l'action ; l'orchestre, sous l'habile direction de M. Flon, a témoigné d'une ardeur et d'une souplesse remarquables ; enfin, madame Raunay, délicieusement jolie dans son costume de Sarrasine, MM. Imbart de la Tour et Séguin ont interprété leurs rôles avec une rare compréhension artistique.

ERNEST CHAUSSON.

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Hellénisme. — Les Histoires Sand. — l'Anecdote Gorguet. — La Réforme de l orthographe. — L'Union fait la force.

Hellénisme. — Les banquiers arméniens ayant oublie d'intéresser à leur cause les journaux d'Europe, le monde déplora fort peu le massacre des compatriotes de M. Tchobanian. Quand M. Rogre s'indigna ici (partout ailleurs les portes étaient closes), son cri ne fut acclamé que modérément ; le P. Charmetant et M. Drumont, lui-même, ne purent insinuer à l'opinion un durable émoi. Avec les Grecs qui sont riches (quand il ne s'agit pas de payer ses dettes), tout change : la presse marche et les fausses nouvelles s'impriment en capitales rouges sur le dos gris des canards du soir, — cependant que S. M. le Sultan renouvelle ses cinq mille abonnements à la plus douce, à la plus fraîche, à la plus rose de nos vieilles gazettes. Dans un journal bien fait — il y en a — la colonne payante alterne avec la colonne payée ; c'est très légitime, moins monotone qu'une sincérité continue ; le public, qui aime la variété, s'avoue content, et à trois heures télégraphiques d'Athènes, personne ne sait ce qui se passe à Athènes.

Pourtant, à cause de ce nom, Athènes, le peuple aux petites jupes a des sympathies très pures et très désintéressées. Des jeunes gens de toute opinion, sans autre souci que leur amour, proférèrent des paroles favorables aux Grecs ; il y a un petit mouvement philhellène auquel il n'a peut-être manqué pour devenir grand que de ne pas choisir, pour Hugo, M. Rostand. Il est vrai qu'en 1830 on pouvait encore avoir des illusions sur ce qu'on veut bien appeler l'Hellénisme ; à cette heure, c'est plus difficile, les Grecs ayant employé ces soixante-sept dernières années à ne rien faire de mémorable, sinon un canal par les soins d'un général hongrois et une nichée de princes au moyen d'un beau Danois et d'une délicieuse Slave.

L'année que les Ottomans prirent Constantinople, Byzance, îlot impérial au-dessus des Barbares, vivait par l'intelligence autant que par l'épée : elle avait Gen-

nade, Bessarion, Georges de Trébizonde, Constantin Lascaris, Michel Ducas, Phrantzès; elle avait aussi tous ces excellents grammairiens dont l'enseignement vint rénover, — en les troublant à l'excès — les littératures d'occident. Nous devons beaucoup à Byzance : elle tressa la corbeille dans laquelle se conservèrent les fruits. De ces fruits l'Occident seul s'est nourri depuis. L'Hellénisme vit à Cambridge, à Paris, à Boston, à Berlin, et les Grecs d'aujourd'hui, qui n'ont rien à nous apprendre, n'ont peut-être eux-mêmes rien à apprendre : ils représentent les Athéniens comme les Italiens représentent les Romains, comme Georges est Périclès, comme Humbert est César-Auguste.

Nous sommes dupes, non pas même de l'histoire, mais des mots écrits dans l'histoire; nous voyons des Hellènes là où il n'y a que des Romaïques. Pour moi, je préfère ces simples et courageux Romaïques à ce ridicule peuple d'Hellénisants qui ne vit heureusement que dans la cervelle de quelques professeurs. Leur désir de chasser les Turcs hors d'Europe est fort acceptable; la prétention de ramener insensiblement le grec moderne au grec ancien n'est que le rêve grotesque d'un pédant ivre. Les langues s'élaborent dans les rues et non dans les universités ; elles ne se maintiennent pures qu'à la condition de n'être ni codifiées ni enseignées... Questions qui sans doute occupent rarement les débardeurs du Pirée ou les bergers crétois. Ces gens ont la haine du Turc, haine traditionnelle où la religion se mêle à un assez vague patriotisme ; il est dommage qu'on ne les laisse pas faire, car vraiment ce serait bien le tour des Turcs d'être un peu massacrés — enfin !

Les Histoires Sand. — Autour du livre de M. Mariéton cela recommença, et l'actuelle veuve Dudevant prétendit refuser à ce littérateur le droit d'épiloguer sur les turpitudes sentimentales de la bonne amie de Pagello. Elle a perdu son procès. On aura jugé, sans doute, qu'héritière des « droits » elle l'est aussi des scandales, des fructueux scandales, car enfin George Sand, toute seule, sans ses amants, et munie du seul faix de sa fausse littérature, n'eût produit dans le monde qu'un étonnement modéré. Madame Dudevant refuse-t-elle le surcroît d'héritage que lui vaut, par la vente d'exemplaires, les récentes historiettes vénitiennes ? Ils sont vraiment délicieux, ces héritiers pour qui une gloire — ou une réputation — est une maison de rapport, une ferme, un bateau de commerce, et qui ne permettent pas qu'on dise que la maison est laide, la ferme sale, le

bateau avarié ! Allons, madame l'héritière de la bonne amie de Pagello, il faut boire, jusqu'à la lie, l'eau de la cuvette.

L'anecdote Gorguet. — Ce peintre qui se conduisit de façon si lamentable avec sa maîtresse est l'auteur d'un tableau ainsi conçu : Une maman ornée d'une auréole regarde avec des yeux mourants un poupon qui, signé du même ornement, dort dans un berceau. Cela se dit : *Contemplation*. Ce que je trouve vilain, non dans le tableau, mais dans l'anecdote, c'est d'avoir fait un enfant à un modèle qui n'a que sa « ligne » pour vivre. C'était le cas de s'adresser au Dr Robin.

La Réforme de l'orthographe.—La *Revue Scientifique*, suivant l'exemple du *Réformiste* et du *Buletin des Somaires* (*sic*), va s'imprimer, non plus en français, mais en coquilles. On y trouve *eaus*, *travaus*, *farmacie*, *orthografe*. Si ce ce dernier mot n'est pas entièrement allégé, c'est que M. Richet veut différencier en français les deux lettres grecques qui se rendent par *t* et *th*. L'italien et l'espagnol ont eu moins de scrupules étymologiques et ces langues y ont gagné. Les réformes de M. Richet sont inutiles, étant trop timides et aussi trop arbitraires. Pour maintenir l'*x* à croix, faix, paix, faux, il affirme que ces mots viennent de *crux*, *fax*, *pax*, *falx*. C'est une erreur que les écoliers mêmes ne font plus. Voici leur tableau généalogique, très abrégé :

Français	Vieux français	Latin
Croix	crois	crucem
Faix	fais	fascem
Paix	pais	pacem
Faux	faus	falcem

A l'époque où *crucem* s'est modifié en *crois*, le nominatif *crux* n'existait plus dans la langue parlée. L'*x* fut substitué, bien plus tard, à l'*s* par les érudits du XVe siècle. Cette histoire est celle de tous les mots analogues. M. Richet n'est pas plus heureux en donnant des origines grecques à des mots tels que enfant ou forme. Personne n'ignore que enfant est *infantem* et forme *formam*, qui donna aussi les variantes *fourme* et *furme* :

En sa propre furme revint,
Ysolt entre ses braz le tint.

(TRISTRAN

Il n'est permis de relever de telles fautes que si on les trouve en une revue sérieuse, universitaire, rédigée par des professeurs pour des professeurs. Mais comme il est étrange que tous les travaux de philologie romane aient eu si peu de rayonnement qu'un homme de la valeur de M. Richet soit à ce point mal renseigné. Quoi ! N'avoir même pas eu la curiosité de lire la brève *Phonétique* que Darmesteter écrivit — pour les petites institutrices de Sèvres !

L'Union fait la force. — En ses mémoires, M. Goron dit sans rire du vieux policier Clément : « Il avait deux spécialités : la politique et la vidange. »

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Lionel des Rieux : *La Toison d'Or*, in-12 large, « Mercure de France », 2 fr. — Georges Pioch : *La Légende blasphémée*, in-18, « Mercure de France », 2 fr. — A.-Ferdinand Herold : *Images tendres et merveilleuses*, in-18, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Charles-Henry Hirsch : *Yvelaine*, pet. in-18, « Mercure de France », 2 fr. — Le Lasseur de Ranzay : *Sonnets à la Lune*, Lemerre, — Frédéric Saisset : *Au Fil du Rêve*, préface de Georges Rodenbach, in-16, Ollendorff, 3 fr.

M. Lionel des Rieux est presque un poète roman. Il n'a pas encore reçu l'investiture officielle, mais il se trouve en conformité de vues poétiques avec M. Jean Moréas et M. Maurice du Plessys. La ressemblance s'arrête là. M. Jean Moréas et M. Maurice du Plessys restent intéressants en leur erreur volontaire. L'un y porte, malgré tout, son beau don de sonorité et d'emphase brusque, l'autre y montre ses qualités de patience et de force. Telle *Sylve* de M. Moréas est charmante en son archaïsme têtu, telle *Etude lyrique* de M. du Plessys est souriante et belle sous son fard emprunté. M. des Rieux, hélas, est médiocre en son pastiche. Il l'est à cela comme il l'eût été à autre chose, et on regrette moins de lui voir suivre la voie qu'il a prise en pensant qu'il n'eût pas marqué davantage dans toute autre. Sa **Toison d'or** présente une réduction de poème épique. Quelques centaines de vers y sont divisés en sept chants. Les épigraphes, tirées de bons auteurs, sont fort belles. On y lit sept fragments de Théocrite, de Valerius Flaccus, d'Hyginus, de Philostrate, de Pindare, de Properce et d'Ovide. Le texte est d'une versification pédante et d'un classicisme artificiel. M. des Rieux pourrait s'utiliser au vers latin qui semble être la vraie forme de sa verve, ou à la critique. Il y a fait des preuves et s'y est montré assez sévère aux autres pour qu'on puisse se passer d'être indulgent pour lui.

M. Georges Pioch dans son « En Préface à la Légende blasphémée et aux œuvres futures », dit de lui-même :

J'épouvante le sot. Le sage me méprise.

Il n'y a pas lieu en lisant M. Pioch de s'épouvanter ; il n'y a aucune raison non plus de le mépriser. C'est un poète ; il a de l'élan, de la verve, de la générosité, plus d'éloquence que de lyrisme, moins de force que de fougue. Quand il aura trouvé le moyen d'exprimer le fond de sensibilité et de pensée qui est en lui, non plus par une phraséologie enflée et banale, comme celle dont il use dans sa **Légende blasphémée**, mais dans une forme qui lui appartienne et qu'il acquerra, je ne doute point qu'il puisse compter un jour parmi, au moins, les écrivains qu'on lit, sinon parmi ceux qu'on relit. Son volume contient déjà un beau poème : *A la Mémoire de Paul Verlaine*. Ce sont des vers simples, mouvementés et pathétiques.

§

M. Ferdinand Herold en réimprimant *La Joie de Maguelonne*, *Floriane et Persigant*, *La Légende de Sainte Liberata* et *Le Victorieux*, sous le titre général d'**Images tendres et merveilleuses** et en y supprimant le plus possible les indications scéniques et toute division en actes qui existaient aux éditions originales, a voulu revendiquer nettement pour ses dialogues la qualité de poèmes. Ce sont donc des poèmes et c'est comme tels qu'il les faut lire, non comme pièces d'un théâtre impossible ou d'un spectacle dans un fauteuil. Ainsi les *Images* de M. Ferdinand Herold se différencient d'une composition comme l'*Aucæus*, par exemple, de M. Vielé-Griffin : *Aucæus* lui, a droit exactement à son titre de « poème dramatique ». Les personnages pourraient s'incarner sur la scène, ayant leur raison d'être en eux-mêmes et dans l'action qu'ils mènent en un décor dû moins au poète qu'à leur nature propre. Les conditions actuelles du théâtre empêchent seules un tel spectacle.

Les ouvrages dialogués de M. Herold se refusent à l'adjonction d'une réalité matérielle, ils sont un divertissement intérieur. L'esprit doit se colorier de leur couleur, jouir de leurs sentiments, s'animer à leurs émotions. C'est comme quelque théâtre d'autrefois dont nous parviendraient, dessinées d'une main naïve, les estampes indicatrices. Elles font allusion à un ancien jeu qu'elles nous aident à imaginer. Le procédé est très délicatement subtil, et M. Herold excelle à ces inventions gracieuses et nobles. Je ne veux pas analyser une à une les parties du charmant et poétique répertoire qu'offrent à notre rêverie les cinq fictions du poète. Elles sont très variées et on les connaît déjà. Leurs qualités

diverses se résument assez bien en celle qui caractérise le mieux le talent de M. Herold : une harmonieuse élégance, et cette harmonie, et cette élégance il les porte à toutes les expressions de sa pensée, soit-elle tendrement pathétique comme dans la *Joie de Maguelonne*, soit-elle noblement émue comme dans le *Victorieux*. M. Herold sait conduire de grands ensembles et moduler des chansons intimes. Il y a du musicien en lui et la science d'unir en orchestre les instruments qu'il sait chacun faire chanter. C'est dire que le soin du détail renforce l'unité du tout. Lisez la partition verbale de M. Herold et vous verrez qu'elle abonde en motifs ingénieux et en développements sentimentaux et décoratifs. C'est un livre mélancolique et doux, plein de graves et délicates pensées. C'est un livre.

§

J'aime beaucoup l'**Yvelaine** de M. Charles-Henry Hirsch. Le dialogue y naît spontanément, non d'une situation dramatique, mais de la pensée elle-même qui s'interroge, se répond, se dédouble, se fait écho et se forme les personnages de son débat. Personnages vaporeux, personnages spirituels, ombres furtives qui échangent entre elles, d'une voix lointaine, chacune sa propre rêverie, côte à côte, et qu'on écoute, tour à tour, sans que peut-être elles s'entendent, les unes les autres, autrement qu'en nous.

M. Hirsch a trouvé, pour écrire ce beau poeme sur la mélancolie et le souvenir, une langue infiniment souple et flexible. Les vers s'y entrelacent en longues tresses. La phrase se prolonge et se continue en nuances choisies. Tout cela est fondu, lent, subtil, léger, infiniment sinueux et d'un charme pénétrant. Nul mieux que M. Hirsch ne sait le secret des atténuations successives. Son art est à la fois trouble et transparent. L'idée s'y montre et s'y obscurcit tour à tour, toujours en quelque attitude noble ou lasse, debout, ou penchée le plus souvent sur son reflet.

Une lumière doucement bleuâtre ou pâlement rose, de crépuscule ou d'aube, environne le lieu très silencieux où Yvelaine et l'Etranger se rencontrent au bord de la fontaine de la forêt. M. Hirsch a puisé dans son eau mélodieuse avec une coupe de pur cristal. Nos bons Naturistes lui en reprocheront sans doute l'usage, eux qui préfèrent des ustensiles plus communs ; mais les ombres éloquentes qu'a évoquées M. Hirsch ne sont point des fantômes peureux prêts à disparaître au cri de coq matinal que pousse M. Saint-Georges de Bouhélier, et leur beauté nocturne ne craint pas les jeunes soleils. Toutes les fleurs conviennent au bouquet de l'art et l'asphodèle vaut bien le coquelicot.

§

M. Le Lasseur de Ransay est certes plus près de la *Ballade à la Lune* d'Alfred de Musset que de l'*Imitation de Notre-Dame la Lune* de Jules Laforgue. Le jeu de sonnets qu'il offre au bel astre est tantôt moqueur, tantôt amoureux. Il y a de la grâce et de la verve en sa sérénade. Tantôt flûte, tantôt guitare. Les sonnets vont du vers de une à celui de douze syllabes pour revenir en décroissant au premier. Outre l'amusement acrobatique on trouvera de jolies choses dans les **Sonnets à la Lune**.

§

M. Frédéric Saisset est certes un poète de talent. Son recueil : **Au fil du Rêve**, le prouve, et M. Rodenbach le dit dans une ingénieuse préface où il annonce le nouveau venu, et où il compare son parrainage à celui des cloches. L'auteur du *Carillonneur* aime ces analogies. Son beau et curieux roman vibre de sonneries continuelles qui s'y répercutent à tous les échos d'une langue subtile et savante. M. Rodenbach, donc, félicite M. Saisset d'avoir renoncé « aux vieux » mythes, aux mythologies surannées, aux idylles antiques, » et de s'être remis directement en communication avec la » nature ». Si M. Saisset a eu raison de faire ainsi, M. Rodenbach a tort peut-être de se montrer si heureux de l'avoir fait. Je ne pense nullement à nier le réel talent de M. Rodenbach et ne prétends contester ici que l'exclusion catégorique qu'il fait de moyens poétiques valables et féconds. D'ailleurs les vers de M. Saisset sont fort beaux. Il n'est guère de ces pièces qui n'en contiennent d'harmonieux. C'est un Lamartinien. Sa Muse est vêtue d'une robe chatoyante et onduleuse sous laquelle on sent un corps, et elle porte à la main des fleurs odorantes.

Henri de Régnier.

ROMAN

Marcel Batilliat : *Chair Mystique*, in-18, « Mercure de France », 3.50. — André Lebey : *Les Premières Luttes*, in-18, Fasquelle, 3.50. — Eugène Morel : *La Rouille du Sabre*, in-18, Havard fils, 3.50. — Georges Rodenbach : *Le Carillonneur*, in-18, Fasquelle, 3.50. — Alfred Poizat : *Avila des Saints*, in-18, Lemerre, 3.50. — Robert Scheffer : *Le Prince Narcisse*, in-18, Lemerre, 3.50. — Paul d'Enjoy : *Tap-Truyen* (*Récits à la bouche*), contes et légendes annamites, Mendel. — Edouard Diaz : *L'Espagne-Picaresque*, in-18, Charles, 3.50. — Rachilde : *Les hors nature* (*mœurs contemporaines*), in-18, « Mercure de France », 3.50.

Malades de l'amour, malades de la vie, et outranciers presque condamnés, les deux jeunes patients du martyre de **Chair Mystique** de Marcel Batilliat s'enlacent pour mourir mieux

en s'aimant davantage. Il ne faut pas les blâmer de choisir, parmi tous les absolus, celui qui dure le plus longtemps (au moins nous l'espérons!). Le livre a, pour épigraphe, une phrase musicale de Tristan et Yseult, on y sent courir, entre toutes les pages, ce même frisson musical de tendresses expirant sans trop de peine, peut-être une volonté de volupté prolongée... la mort au milieu de l'amour serait-elle autre chose ? Le portrait de la frêle héroïne est gracieux, assez réel pour intéresser. Marie-Alice est une femme, point une de ses filles-fleurs descendues des vitraux des boudoirs mondains, elle agit, vibre, aime et se donne comme un être bien tangible. Le jeune homme amoureux possède bien tout le luxe de raisonnements égoïstes dont s'arment ces sortes de bourreaux inconscients. Du reste il est châtié, comme il sied, par l'immense bonheur qu'il doit ressentir à se voir, à son tour, condamner irrévocablement. De jolies, de très jolies descriptions de nature, surtout une du décor d'une nuit... d'imprudences passées en pleine forêt d'automne. Voilà un roman, *Chair Mystique*, bien venu des femmes, ces âmes tendres qui ne détestent pas assister aux malheurs, imaginairement, causés par leurs cruautés, ou leurs faiblesses! Le pire c'est que, conté comme le conte Marcel Batilliat, il leur procurera l'illusion d'avoir été vécu et l'auteur va leur donner envie de mourir avec grâce !

Oh ! les jeunes ! Comme ils arrivent tous à la fois et vaillants, au bon combat littéraire ! Encore un premier roman, d'André Lebey, qui faisait jouer une première pièce durant ses dernières années de collège et ...dut quitter le dit collège pour cet exploit qu'il aimera tant à nous narrer... quand il sera promu académicien!... **Les Premières Luttes.** Un titre appétissant. Un gros bouquin qui a l'énormité et le charmant *touffu* d'une forêt vierge. Tous les arbres, tous les arbustes, toutes les plantes fleuries, et, aussi, tous les monstres fauves que l'on rencontre, ou croit rencontrer au tournant des sombres carrefours ! Il est très bien, ce gros bouquin-là, il est à la fois naïf et cruel comme l'est cet âge sans pitié... de *l'enfant de lettres !* Il est très curieux parce qu'il note sans prétention et sans l'idée précise du style. L'éveil de l'homme dans le bébé trop choyé par des parents mondains et, souvent, barbares, le sentiment du sens avant les sens, toutes les brumes légères qui font un bandeau de rêve à cette tête de jeune poète, une aurore quand même, tout est sincèrement exprimé, quelquefois balbutié, avec une grâce irrévérencieuse amusante. La scène de violence, au dîner de famille, où le jeune *lutteur* se rebiffe et leur jette des vérités en terminant par cette exclamation — « ...d'ailleurs je regrette la langouste ! » — indique une poigne et donne confiance en les

luttes prochaines. Des détails un peu... vifs, tout de même, mais, la sincérité avant tout et puis... plaire aux femmes, n'est-ce pas, Lebey !...

La Rouille du Sabre, d'Eugène Morel, est une longue et forte étude de la vie du militaire médiocre. Cela vaut plus que tous les livres de libertaires (si mal écrits et si maladroits, toujours), pour étendre, comme une nappe d'huile, l'inutilité de l'ennui de ces pauvres existences que dévorent la patrie... surtout en temps de paix ! L'éloge n'est plus à faire du talent d'Eugène Morel, un travailleur sérieux, absolument conscient de son œuvre et dosant les encres qu'il emploie comme un chimiste dose des acides, mais, il est bon de s'arrêter à son nouvel effort d'art au point de vue du style de la *Rouille du Sabre*. Morel écrit, en ces pages, un peu selon la méthode des *pointillistes*. Par petites phrases saccadées, en refrain, revenant les unes sur les autres pour amener la complémentaire de la sensation à donner, et cela est très certainement dur à la lecture, mais il est bon d'insister sur l'effet intense que cela dégage *au souvenir de la lecture*, c'est-à-dire, comme pour les tableaux de *pointillistes* au recul du lecteur juste à l'endroit de la mémoire qu'il faut atteindre pour comprendre et goûter le secret du peintre. Des phrases, en melopée, nous reviennent et des situations apparaissent nettement évoquées par ces mêmes phrases. Il y a une certaine *ordonnance* du capitaine qui *rigole tout le temps* et s'enleve, de loin, merveilleusement sur le fond noir de cette vie monotone... et les enfants qui *meurent* parce que *l'État* s'est chargé d'assurer leur existence et la scène du père qui veut maudire la pécheresse de retour ... et va simplement chercher deux vieilles bouteilles pour elle, à la cave, n'ayant pas pu trouver sa phrase solennelle... *La Rouille du Sabre* est un des meilleurs tableaux modernes à étudier sous le rapport de la facture. Il aprend des choses ! —

Le Carillonneur, de Georges Rodenbach, est plus un poème qu'un roman. Celui qui fit de mystérieux voyages dans les yeux, dans les miroirs et au fond du silence, en rapporte une Bruges de rêves qui, paraît-il, n'est pas la vraie... heureusement ! Fidèle au précepte du conteur qui doit transmuer l'or vil des réalités trop solides en des bulles féeriques, prismes aériens où tout vient se refléter en teintes aurorales, pour la plus grande gloire du mensonge... et du conteur, Georges Rodenbach nous offre *sa ville*, non celle des autres. C'est celle-là, justement, que nous désirions. Borluut monte à la tour pour sonner ses cloches comme y monte sœur Anne afin de voir venir la vie... et deux cloches lui répondent ne lui sonnant qu'un son : *l'amour*. Le légitime amour paisible du foyer, de la rue qu'on habite et du clocher qui ponctue vos prières, puis, le glas des mortelles passions, toutes les luxures,

la volée furieuse des *alleluia* de la chair. Il se trompe. Les deux cloches sœurs ont tellement le même son, selon la différence de vent qui souffle! Il épouse la luxure et pèche adultèrement avec la douce fille, sa compagne prédestinée. Il meurt de cette erreur, va s'engloutir au fond des cloches, âme damnée d'avoir trop et mal aimé, cherchant encore le divin leurre de l'harmonie finale. Autour du type de Borluut, diverses figures ombrées avec la science des peintres flamands, lesquels savent tout ce qu'il convient de placer autour d'un chaud rayon de soleil, ou d'un plat d'or, curieusement travaillé.

Avila des Saints. Quatre savoureuses nouvelles d'Alfred Poizat. — La nouvelle est chose difficile à réussir depuis que les journalistes, en mal de littérature, ont pris la triste habitude de nous servir leurs vieux articles bâclés aux chandelles des rédactions et sentant terriblement l'absinthe de la brasserie du coin. Flaubert, jadis, passait une année à faire et parfaire une seule nouvelle. Aujourd'hui, on prend des accidents de voiture pour des sujets !... Et il en résulte des nausées de la part de tous les lecteurs. On ne lit pas les nouvelles et on ne les éditera bientôt plus ! Cas grave, pour les journalistes. — Voici donc des nouvelles nouvelles : c'est-à-dire remarquablement écrites, finies, burinées, spécialement pensées dans un but spécial. Le livre qui les contient est dédié à un chanoine et il semble qu'un peu d'encens les parfume. A les lire, on n'a pas moins de joie qu'à découvrir, en un ancien reliquaire aux délicates ferronneries, de fines figures de saintes évanouissant leurs derniers tons d'or et d'ivoire dans la dureté des fleurs de métal. Sainte Thérèse, des fiancées que Dieu enlève à leurs fiancés, une sœur, mystiquement éprise de l'âme de toute sa famille incarnée dans son frère lointain, un prêtre, et aussi, simplement, un mondain faisant, par hasard, la route de la Grande Chartreuse, sont les tranquilles héros de ces légendes, les philosophes de ces âpres passages de l'acte inutile aux rêves rédempteurs. Le long du cours paisible de ce style, hautement religieux et pur comme un fleuve indifférent coulant sur des trésors ensevelis, on sent le respect vous pénétrer pour la sage puissance de l'écrivain toujours maître de sa pensée dont il ne laisse entrevoir que les reflets utiles nous donnant l'envie d'aller plus avant, sous l'onde miraculeusement transparente. « ... Il était bon que l'art affirmât la vitalité catholique », écrit l'auteur. Cela me vexe... mais j'avoue... que l'auteur (mahométan fût-il) affirme, *surtout*, son talent, dans ce livre.

Le prince Narcisse. Subtil émailleur, et plus subtil pervers, Robert Scheffer nous cloisonne un portrait de voluptueux avec les soins habiles d'un qui sait avec quelles précautions il faut manier ces matières dans un pays où l'on

n'admet, généralement, qu'une forme de l'amour. Moréano, le doux prince, très infatué de sa personne, est une vision lointaine, parmi des astres, il se mire, bien réellement, aux lagunes de la Ville des miroirs mouvants, il y voit, peut-être, une autre tête que la sienne, il est un double. Antinoüs, s'étant jeté à l'eau, cherche Antinoüs dans le visage trouble de la mer qui le regarde pour se rire de sa bonne foi. Et, quand le visage vient à changer, perfidie nouvelle du flot, quand il se retrouve en un visage de femme, il se tue... ou croit se tuer en étranglant la femme qui ne lui rendra jamais sa première ferveur. L'auteur du *Chemin Nuptial* est un charmant écrivain, sa main féline, touchant avec de longues et savantes caresses, les objets et les êtres. Nul mieux que lui ne sait mettre le luxe d'un palais ou d'une chambre sous le jour mystérieusement flatteur qui convient. Il est épris de surnaturel, traite la volupté comme le don, par excellence, de la magie. Il vit, chez lui, avec des chapelets d'ambre, des marbres anciens dont les seins palpitent à de certaines évocations, des angoras aux fourrures lunaires et des tapis d'orient encore tout imprégnés des odeurs du harem ou du sang des sultanes mortes, mais (avis aux sous-peladans de notre époque), il est le premier à rire de ces jolis soucis du frisson rare, et avant d'être mage... il est, très sceptiquement, un homme d'esprit... J'aime beaucoup son *Narcisse*, seulement je le remercie de m'avoir dédié l'*Autre*.

Oh ! le charmant bouquin annamite ! Relié à la façon chinoise (qui est celle des Japonais !) et fleuri de papiers et de dessins en couleurs. On dirait des fleurs de pommiers sur une laque douce aux doigts. Les légendes **Tap-Truyen (Récits à la bouche)**, de Paul Enjoy, sont peut-être plus françaises qu'annamites... mais que jolies !...

L'Espagne-Picaresque. Il y a longtemps de cela, un jeune homme, que l'on pensait un peu fou, faillit nous faire avoir une guerre avec l'Espagne. Ce jeune homme, donnant des conseils *paternels* au roi d'Espagne d'alors (est-ce encore le même... les rois sont comme les ministres, hein ?) avait intitulé son article : *Mouchez l'enfant* ! Le brio de son très réel talent le fit, je crois, poursuivre et... coffrer durant quelques lunes. Ce jeune homme d'avenir s'appelait Edouard Diaz, et il nous sert, aujourd'hui, un autre plat de sa façon, toujours aussi haut en piment espagnol...

L'Espagne-Picaresque, des récits de voyages parmi les libres bohèmes de ce pays, des silhouettes de femmes (délicieuse, celle de la couverture !), des descriptions de monuments et... de gouvernement dans un style alerte, vigoureux et, insistons, *original*. Ils sont rares, les originaux de notre époque ! Un peu salée, un peu poivrée, l'anecdote d'Edouard Diaz est pour

faire éternuer les bourgeois, mais elle réjouira le lettré et la femme, ces deux juges qui adorent la force jointe à la souplesse, aussi, ce je ne sais quoi de gueuserie qui fait toute la race d'un écrivain.

Les hors nature (*mœurs contemporaines*), viennent de paraître à la librairie du *Mercure de France* et sont de

RACHILDE.

P. S. — Ce qui me dispense d'en parler !...

LITTÉRATURE

Abbé Victor Charbonnel : *Congrès Universel des Religions en 1900, Histoire d'une idée*, Armand Colin. — Victor Bérard : *La Politique du Sultan*, Calmann-Lévy.

Tant que les hommes conserveront l'habitude de mourir, il est probable que le sentiment religieux persistera chez la plupart d'entre eux. Ceux qui se résigneront, sans arrière-pensée, à l'anéantissement de leur moi, et à la disparition définitive des êtres aimés demeureront toujours, semble-t-il, une minorité. Mais il peut être intéressant de se demander si ce sentiment religieux se contiendra longtemps dans les dogmes et les disciplines des religions actuelles, s'il en choisira de nouveaux, ou si ces religions mêmes s'efforceront d'évoluer et de s'adapter au mouvement des esprits.

Le livre de M. l'abbé Victor Charbonnel —**Congrès universel des religions en 1900** — incite à l'examen de ces questions. — M. l'abbé Charbonnel fait d'abord l'histoire du Parlement des religions, tenu en 1892 à l'exposition de Chicago. Tous les cultes, toutes les manifestations de l'idée religieuse y étaient ou devaient y être représentées. Nulle discussion, nulle controverse. Chaque religion eut son tour de parole pour expliquer, dans le silence bienveillant des autres, ses dogmes et son histoire. Catholiques, protestants de toutes couleurs, juifs, mahométans, bouddhistes, — sans renoncer à leur foi particulière, — s'unissaient contre l'athéisme. Les principaux prélats catholiques des Etats-Unis, le cardinal Gibbons, Mgr Ireland, Mgr Keane, furent parmi les plus zélés des organisateurs, et au dire de ce dernier, en pays protestant, la première place et le premier rôle furent laissés aux catholiques.

Saisi d'enthousiasme à cet exemple, M. l'abbé Charbonnel conçut l'idée de refaire à Paris, en 1900, un autre Congrès universel des religions, et c'est l'histoire de cette idée, des combats qu'il livra pour elle depuis son premier article du 1er sept. 1895 à la *Revue de Paris*, jusqu'à sa série — il dit sa campagne — de conférences en Suisse au mois de décembre 1896

— c'est l'histoire de l'accueil qu'il rencontra, des adhésions et des hostilités, qui fait le sujet de l'intéressant ouvrage de M. Charbonnel.

Intéressant : il l'est toujours de voir un homme mettre au service d'une idée toutes les ressources de son activité et de son énergie individuelle : il l'est au moins autant de voir un prêtre catholique entreprendre une lutte de ce genre dans un esprit si différent de l'esprit traditionnel de son église.

Car il advint ceci : tandis que le projet de l'abbé Charbonnel était accueilli avec empressement par les protestants et les israélites, étudié par les libres-penseurs avec attention et sympathie, il ne rencontrait, chez les catholiques d'Europe, que quelques adhésions timides, bientôt retirées en présence de la méfiance générale et de la réprobation formelle des prélats et du haut clergé. Chez certains journaux officieux, cette réprobation s'affirma même par des attaques malséantes que M. Charbonnel dédaigna avec raison. Il ne doit pas s'en étonner d'ailleurs. Il apporte du nouveau, et il est trop avisé pour ignorer que l'église catholique n'aime pas la nouveauté. Aussi veut-on croire à son indignation plutôt qu'à sa surprise, quand les contradicteurs, M. l'abbé Moreau, par exemple, lui répondent avec netteté que la religion catholique est la seule qui ne puisse avoir de place en ce Congrès : « la vérité étant, de soi, intolérante et ne pouvant pas ne pas l'être » ; et encore que « la tolérance en matière de dogmes est une hérésie ». M. l'abbé Charbonnel déclare que c'est là : « une théologie de moyen âge ». — Dans la bouche d'un prêtre catholique, cette expression est stupéfiante. Et quelle autre théologie voudrait-il? En est-il plusieurs ? Et la théologie de Thomas d'Aquin n'est-elle pas celle de saint Augustin et de Bossuet et de tous les catholiques qui sont et resteront tels? Mais l'auteur du Congrès des religions nous révèle un groupe de jeunes ecclésiastiques, ses amis, soucieux de modifier l'esprit, sinon le dogme, du catholicisme et de le rajeunir, de le vivifier par cette transformation. Ecoutez plutôt : « La religion, a dit » Carlyle, est chose vivante, par conséquent mouvante. Elle » doit s'adapter aux besoins que chaque jour renouvelle. Si » les doctrines sont immuables dans leur essence, il y a un » développement, et en quelque sens, une évolution des doc- » trines par l'interprétation qui les applique aux circonstan- » ces changeantes. A l'heure présente donc, le christianisme » donne à sa prédication et à son apologétique un but spécial : » il proclame parmi les peuples modernes l'esprit démocrati- » que de l'Evangile... les théologiens et les orateurs s'atta- » chent à la recherche des moyens pratiques d'assurer un or- » dre social plus juste. »

J'ai tenu à citer ces paroles, parce qu'elles résument en

quelques lignes le programme de ce socialisme chrétien dont on mène si grand bruit de nos jours. Et l'on nous répète que toute institution affaiblie se régénère en revenant aux principes qui ont fait sa force originelle, et que le christianisme est la religion des humbles et des pauvres, non celle des riches et des puissants. Il y a là une confusion d'idées qu'il importe de faire ressortir. Il est bien vrai que le christianisme primitif s'adressait aux petits, aux esclaves et aux souffrants : mais il ne leur prêchait nul effort pour améliorer leur condition terrestre, il les exhortait seulement à la supporter avec une résignation joyeuse, dans l'espoir et la foi d'une merveilleuse compensation. Le royaume du Christ n'est pas de ce monde. Et la misère des miséreux, on ne cherchait pas à l'alléger, puisqu'elle était un mérite. Tout bonheur actuel, au contraire, exigeait une expiation; si le christianisme n'enseignait aux petits, aux opprimés, que la patience, la soumission et l'espoir, il imposait aux riches et aux puissants de restrictives disciplines, leur prêchait de volontaires renoncements, s'efforçait de limiter leur félicité mondaine et leur part de jouissances terrestres. La charité, l'aumône, si constamment recommandées, vont moins au soulagement des pauvres, qu'à l'amendement des riches. Des pauvres, il y en aura toujours parmi nous, il faut d'ailleurs qu'il y en ait, ce sont les membres de Jésus-Christ, et la pauvreté, embrassée volontairement ou acceptée avec abandon, est une des formes de la sainteté.

Quoi qu'on pense de cette doctrine, on doit reconnaître qu'elle est logique, mais elle ne s'accorde guère avec le souci de rechercher un ordre social plus juste. La démocratie contemporaine d'ailleurs veut travailler elle-même et elle seule, à son émancipation : or l'Église ne peut favoriser un mouvement que si elle le dirige. M. l'abbé Charbonnel croit-il pouvoir ressaisir, au nom du catholicisme libéral, les masses ouvrières? Ne sait-il pas leur indifférence, plus même, leur séculaire, leur atavique méfiance ? Et d'ailleurs, en écrivant catholicisme libéral, je reproduis un de ces non-sens de langage que je signalais tout à l'heure. Le catholicisme est la religion de l'autorité. Dans sa lettre à l'archevêque de Paris, M. Charbonnel déclare faire acte de liberté, non pas de révolte : mais il sait bien que dans l'Eglise les deux termes sont synonymes, et que l'une entraîne l'autre. Vouloir rejoindre l'esprit catholique et l'esprit révolutionnaire, c'est une tentative vraiment digne d'une époque franco-russe. Seulement cette tentative risquerait de priver la religion catholique d'un de ses plus sûrs appuis en France : l'appui des gens du monde, gens fort indifférents certes à toute métaphysique, mais gens fortunés, gens corrects dans leur vie, gens influents dans leurs campagnes,

et pour qui la religion est la première, la plus distinctive des habitudes élégantes.

Les réflexions qui précèdent sont pour expliquer l'accueil plutôt calme fait à l'idée du Congrès par les autorités catholiques, et non pour réprouver cette idée en elle-même. M. l'abbé Charbonnel l'a soutenue, par les procédés les plus modernes, suivant le mot d'ordre à lui donné par le cardinal Gibbons: « Surtout il faut agiter l'opinion. » Articles de journaux et de revues, interviews, conférences, enquêtes dans la presse, M. Charbonnel n'a rien négligé. On conçoit que cette manière d'agir ait semblé naturelle au « pape sublime » qui se laissa prendre un interview par Madame Séverine, mais on admet aussi qu'elle ait étonné quelques prélats de plus de tradition.

La dernière partie du livre est la plus attachante ; c'est celle où M. l'abbé Charbonnel raconte, avec un grand charme de parole, sa campagne en Suisse. Il y a des paysages indiqués d'une touche aussi précise que rapide, et un grand accent de sincérité, quand l'auteur exprime le charme austère de ses causeries avec les accueillants et intellectuels protestants de ce « pays d'âme religieuse », causeries au cours desquelles il eut une fois de plus « le sentiment de l'incomparable supé- » riori é qui constitue pour les protestants, dans la discussion » religieuse et dans la critique de la conscience, tout ce qu'im- » plique de fortes recherches, de découvertes et de conquêtes » personnelles, le principe du libre examen ».

Que penserait de cette affirmation M. l'abbé Lantaigne, si sévère pour le pauvre séminariste qui avait fait « un mauvais devoir sur l'unité de la foi »?

Quoi qu'il en soit, pour tous ceux qui placent l'union des hommes et la réciproque tolérance au-dessus des dogmes particuliers, l'idée du Congrès des religions marque un progrès évident. La paix religieuse, c'est un pas en avant vers la paix politique ; tout effort qui tend à baisser les barrières de haine que les confusions ou les gouvernements mettent entre les hommes, au nom des cultes ou des patries, doit être le bienvenu, et à ce titre on doit souhaiter plein succès à l'emprise de M. l'abbé Charbonnel.

Le livre de M. Bérard est à recommander à ceux, — s'il en est encore — qui hésitent a se faire une opinion sur les massacres d'Orient, ou qui ne savent sur qui en rejeter la responsabilité. Paru d'abord en articles, à la *Revue de Paris*, et publié aujourd'hui avec une très nette préface de M. Lavisse, l'ouvrage de M. Bérard est exempt de toute déclamation : il ne renferme aucune accusation hasardée. Toutes ses assertions sont appuyées sur des documents officiels, authentiques, qui ne peuvent, dans aucun camp, être récusés par personne. Après une telle lec

ture, il ne reste rien de la légende qu'on avait essayé de nous imposer : « les massacres d'Arménie sont dus à un soulèvement spontané, incoercible de populations tout entières : c'est, comme le disait M Hanotaux dans son fameux article du 1er décembre 1895, un des mille incidents de la lutte entre chrétiens et musulmans ». — M. Bérard établit fort bien que de 1878, date de la convention de Chypre, jusqu'en 1891, c'est-à-dire tant que l'influence anglaise prévalut à Constantinople, l'Asie-Mineure fut tranquille et les populations paisibles. — Mais en 1891, il y eut un renversement dans la politique du palais ; l'Angleterre perdit tout crédit : le sultan chercha un appui dans la protection de la Russie. Or la Russie craignait fort, pour ses provinces d'Asie, le développement et la prospérité de la race arménienne. — A Tiflis, les écoles avaient été fermées en 1884 et on ne les avait rouvertes qu'au bout de trois ans, avec défense d'enseigner la langue, la religion, l'histoire et la géographie arméniennes ; seule, la langue russe était tolérée. Dès lors la destruction des Arméniens fut voulue, préparée et finalement ordonnée avec suite et persévérance par le gouvernement turc.

Comment de tels changements sont-ils possibles ? Ceux qui ont lu la brochure de MM. Quillard et Margerie sur la « Question d'Orient et la politique de M. Hanotaux » le savent déjà : le livre de M. Bérard peut l'apprendre aux autres. Il n'y a plus en Turquie ni ministres responsables ni vizir ayant une autorité effective, ce conseil de gouvernement qu'on appelait la Porte n'existe plus. — Seul le sultan gouverne, et par le télégraphe commande directement et immédiatement à tous les valis de ses provinces. Or, il faut connaître l'homme. Un des rares journaux français qui se soient obstinés à présenter les tueries orientales comme d'insignifiantes bergeries, le journal où, en plus de dix articles, M. Judet traitait de sentimentaux et même de mauvais Français les empêcheurs de massacrer en rond, le *Petit Journal*, a publié dans un de ses suppléments le portrait d'Abdul-Hamid Khan.

Cette idée malencontreuse n'étaient pas pour ramener à ce potentat les sympathies du peuple parisien, qui pendant huit jours contempla aux devantures ce visage inquiet et inquiétant, face de bête craintive et malfaisante. La vertu dominante du sultan, dit M. Bérard, c'est la peur. La peur constante, morbide, qui ne laisse pas respirer l'homme un instant, la peur qui lui fit interdire l'électricité dans Constantinople, à cause des dynamos, où il croyait voir de la dynamite, la peur, qui le seul jour où la loi religieuse le force à se montrer en public, lui fait prendre sur ses genoux un de ses petits enfants, non par tendresse, mais comme bouclier. Quand un être semblable est investi d'un pouvoir absolu, il

devient capable de tout pour sa sûreté. Je cite : « L'Europe a » pu prendre le change, mais personne en Turquie ne s'y est » trompé. Quand on a connu Constantinople vers 1888-90 et » qu'on y revient en 1896, ce qui frappe le plus dans cette » ville immuable, c'est peut-être la différence du langage pu- » blic à l'endroit du pouvoir..... Il est beaucoup plus libre » aujourd'hui à l'égard du sultan à Constantinople qu'à » Paris. — Les musulmans disent « le maître », les chrétiens » indigènes « l'homme » et parmi les étrangers, l'esprit bien » français de nos compatriotes a vulgarisé les noms de « mar- » chand de pastilles » ou de « Géraudel ». Mais, sous ces noms » transparents, dans l'opinion et le langage de tous, chré- » tiens et musulmans, jeunes et vieux Turcs, Grecs et Bul- » gares, indigènes et étrangers, il reste le promoteur et le » metteur en scène de tout ce qui s'est passé depuis deux ans. » Chacun sait et chacun dit qu'Il l'a voulu, qu'Il a ordonné : » « Le maître a permis de tuer les Arméniens. » Cette per- » sonne a coûté la vie à plus de *trois cent mille* êtres hu- » mains. »

Et l'Europe ? l'Europe a laissé faire, alors qu'elle n'avait qu'à lever un doigt pour tout empêcher. La Russie parce qu'on agissait pour lui complaire, la France parce qu'en laisse, la Triplice par indifférence, l'Angleterre par faiblesse, parce qu'en présence de l'hostilité des cinq autres elle n'osa pas persister dans l'attitude énergique qu'elle avait du temps de lord Roseberry. Un des artifices les plus mensongers de la presse massacreuse fut d'effrayer l'opinion en lui montrant le sultan rétif à toute pression, d'où la ruine de l'empire, le partage inévitable et la guerre européenne naissant des ambitions rivales. — Il suffisait aux puissances de montrer un peu d'énergie pour tout arrêter. Un mot de lord Roseberry, un mot sec, a fait grâcier deux professeurs arméniens condamnés à mort par deux juridictions successives : une menace de notre ambassadeur M. Cambon, assez énergique quand il peut agir, arrête après trois jours les massacres de Diarbekir. Mais le sultan s'aperçoit bien vite que le ministre français ne soutient pas son ambassadeur : « Je ne saurais trop vous recommander d'agir avec la plus grande prudence », télégraphie M. Hanotaux, quand M. Cambon manifeste quelque énergie. D'ailleurs Abdul-Hamid sait qu'à toutes les velléités d'action, plus ou moins sincères des puissances, le prince Lobanoff opposera une inébranlable inertie.

Aussi c'est chose curieuse que le changement d'attitude du palais vis-à-vis des ambassades. Autrefois, celles-ci étaient chez elles à Constantinople. Pour la moindre offense à leurs protégés, même imaginaire, elles obtenaient d'immédiates réparations. A présent on a vu comme nous avons été bernés dans

l'affaire de l'assassinat du P. Salvatore. Et cette attitude ironique du sultan est constante. A Londres même, l'ambassadeur turc parla au *Foreign Office* sur un ton de persiflage. A Péra, cette ville qui depuis près d'un siècle était ville européenne au milieu de l'empire turc, la sécurité des Européens, depuis quelques mois, est précaire.

Une dernière fois, à l'automne dernier, Abdul-Hamid eut quelque crainte. Le prince Lobanoff venait de mourir subitement. On dit que c'est à la vue de la dépêche annonçant les massacres du 26 août 1896 à Stamboul. C'est peu vraisemblable: les hommes d'État n'ont pas tant de sensiblerie à l'égard des catastrophes qui ne les touchent pas personnellement. Toujours est-il qu'il était mort, et non remplacé en Russie : le Tzar est jeune, ses intentions sont mal connues ; il vient de faire un voyage en France, et dans ce pays il semble qu'enfin un réveil se produit, un mouvement de l'opinion indignée des hécatombes — il paraît qu'on va interpeller le ministre des Affaires Étrangères. Ce dernier, sollicité d'agir enfin, répond : « Attendez l'effet de mon discours à Constantinople. » A Yildiz, le sultan ne quitte pas la salle du télégraphe : phrase par phrase, il se fait transmettre la parole de son défenseur. M. Hanotaux parle : il rassure la majorité. Abdul-Hamid se rassure également, il constate les chiffres du scrutin. Ceci se passe le trois novembre : le cinq, trois mille chrétiens sont massacrés à Evereck.

On voit que la solution de la question arménienne n'est qu'une question de temps. Il y avait deux millions cinq cents mille Arméniens dans l'empire turc, on en a déjà supprimé plus de trois cent mille.

Le livre de M. Bérard est écrit avec infiniment de sobriété : partout on sent la préoccupation de laisser parler les faits : souvent pourtant dans la simplicité de son langage, l'auteur rencontre une saisissante éloquence. Je veux encore citer la fin du premier chapitre, chapitre d'exposition où il raconte sa visite à Has-Keui, faubourg de Stamboul encore tout sanglant de tueries réglées, d'assommades systématiques : « Après » une visite au cimetière, tout bourré de tombes récentes, — » combien ont été enterrés là, à la hâte, en secret ? Combien » tirés par les pieds et jetés à la Corne d'Or ? pendant plu- » sieurs semaines, personne à Constantinople ne mangea de » poisson — nous redescendons à l'échelle. Le clair soleil joue » dans la brume d'automne, et là-bas, contre les cyprès, la » Corne d'or frissonne et rit. Has-Keui retombe dans son » calme, que le bruit de nos pas avait un instant troublé. On » n'entend plus, au premier étage d'une maison, que le » piaillement d'une école enfantine. Ce sont les petites filles, » — revenues à la classe — il faut bien reprendre la vie — qui

» répetent à haute voix et en chœur, à la mode orientale, la » phrase lue tout haut par leur maîtresse. Et la maîtresse lit, » en français, et les petites filles répètent, scandant les mots:

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête.

» Apprenez le français, petites Arméniennes, vos peres l'a- » vaient appris ; quand le présent leur semblait trop dur, ils » regardaient vers la France, et sans un mot, sans un geste de » pitié, nous avons laissé assommer vos pères. »

MARCEL COLLIÈRE.

HISTOIRE DE L'ART. BIBLIOPHILIE

Octave Uzanne : *Les Evolutions du bouquin : La nouvelle Bibliopolis.* Voyage d'un novateur au pays des Néo-Icono-Bibliomanes. Lithographies en couleurs et marges décoratives de H. P. Dillon, etc., in-18, Paris, Henry Floury. — Arsène Alexandre : *Histoire populaire de la Peinture : École Italienne*, illustrée de 250 gravures, in-4°, Paris. Henri Laurens, 10 fr.

Cette **Nouvelle Bibliopolis** surprend tout d'abord par l'excessif de son mauvais goût. La couverture, quoique ordinaire, est agréable ; les petites illustrations du texte sont amusantes, pittoresques et instructives, — mais les marges ! Ces pointillis verdâtres, rosâtres, lilâtres, bleuâtres, enfin de toutes les nuances fausses et, dans cette salissure, de quelconques fleurs ! Une des beautés d'un livre bien ordonné c'est la largeur et la candeur des marges, les vergeures de l'Arche ou du Hollande, la moire du Japon, les vagues du Chine ou le mat tout blanc du pur vélin ; mais M. Uzanne, qui sait ce qu'est un beau livre, n'a sans doute voulu ici que se conformer à la mode du jour ; celle de demain sera plus sévère, car la gravure sur bois, la seule qui s'accorde avec la typographie, est en train de se rendre encore une fois maîtresse de l'art du livre. Cette erreur toute matérielle (erreur qui sera pour d'autres un charme) n'empêche pas ce livre d'être, outre que curieux, utile et de bonne science bibliophile. On y trouve des renseignements sur les variations du goût en fait d'éditions de luxe depuis les Romantiques jusqu'aux Symbolistes, sur les affiches, la reliure nouvelle, les ex-libris ; aussi beaucoup d'esprit et une bien amusante « physiologie » du *Biblioscope*, l'amateur pour qui le livre est un bibelot de vitrine et pas davantage, l'homme qui regarde ses livres, mais ne les lit pas, ne les ouvre pas. Il est vrai que beaucoup de ces biblioscopes sont aussi un peu brocanteurs ; s'ils n'ouvrent jamais leurs livres, c'est pour les garder plus frais et les revendre plus cher ; d'autres, délicieux snobs, souscrivent à des pla-

quettes de 250 francs, parce qu'*il le faut* (Il faut avoir cela) et on leur tire des *états*, des *fumés*, on leur relave des aquarelles! Demain, on joindra aux simili-fumés des morceaux de papier à décharge — peut-être retouchés aussi par M. dhes Ghachons.

Je trouve M. Uzanne trop indulgent pour les fantaisies de la reliure. La reliure en est encore au pourpoint à crevés et a bouillonnés, aux canons et aux toquets à plumes, quand deux ais de bois ou un morceau de peau de truie suffisent pour habiller tout livre; le parchemin du XVI^e^ siècle, le veau du XVII^e^ avec l'écusson sur les plats, ou, maintenant, une fleur, une bête, un signe, cela suffit; on ne devrait plus faire que pour l'exportation le compartiment ou la mosaïque. Il faut pourtant reconnaître que la reliure est plutôt en progrès ; si on pouvait en dire autant du livre, les vrais bibliophiles seraient contents.

Ce n'est pas à eux, ni d'ailleurs au peuple, que s'adresse l'**Histoire populaire de la peinture**, aujourd'hui achevée par un tome explicatif des écoles italiennes. M. Alexandre qui nous a habitués à des jugements quelquefois un peu rapides, quoique souvent clairvoyants, sur l'art contemporain, nous apparaît, en ce gros travail, plus pondéré et fort grave, non sans hardiesse. Il ose remettre à leur place quelques primitifs non encore bien appréciés ; il ose diminuer Raphaël et même Michel-Ange, et cela à la fois par l'analyse de leurs origines et la critique directe de leurs œuvres. Le public sera étonné d'apprendre que la *Transfiguration* est une peinture déplorable; mais il faudrait peut-être étonner davantage encore le public et lui détailler les infamies de cette composition baroque où tout semble calculé pour dégoûter à la fois de l'art, de la religion, de la couleur, des visages et des gestes humains. Et la *Vierge de Saint-Sixte*, que le modelé du visage de la madone soit excellent, cela ne surélève pas beaucoup la valeur picturale ou mystique de ce tableau sérieux et froid. Tout le Raphaël admiré, le Raphaël de la période académique est, mais surtout fut, déplorable ; sous son influence prépondérante l'art s'est glacé dans une formule pas bien supérieure à celle des Byzantins, quoique plus compliquée ; influence pareille à celle de Racine sur la poésie française, qui eut pour conséquence un siècle entier de stérilité. M. Bouguereau, un jour qu'on lui demandait son opinion sur tels peintres nouveaux, répondit : « Si l'on admettait leurs principes, il faudrait se résigner à réinventer la peinture tous les siècles ! » Et même deux fois par siècle, comme la poésie, comme tout. Au bout de cinquante ans et souvent moins, la valeur émotive d'un poème ou d'un tableau est usée ; ce n'est qu'en suite d'un long repos dans l'oubli qu'elle reprendra

passagèrement quelque force. Un très petit nombre d'hommes cultivés et affinés est capable de ressentir franchement la beauté des anciennes pages, écritures ou peintures. Au Louvre, les admirations des étrangers (qui seuls entrent là) vont aux œuvres vulgarisées par les chansons, les complaintes ou les romans, *la Joconde*, *le Radeau*, *Atala* ; les musées ne sont pour le public que des boutiques de curiosités. Une histoire de la peinture doit donc servir à donner à quelques-uns la raison de leurs émotions. C'est ce qu'a voulu M. Arsène Alexandre et ce qu'il a réussi en partie, car assez souvent le souci de réagir contre les opinions vulgaires l'entraîne à des rigorismes : « Le Sodoma peintre facile et médiocre... se fit une apparence d'originalité... Ses figures molles et soufflées... cette espèce d'écriture bâtarde...» Il est pourtant difficile de nier *Saint Sébastien* et surtout la douloureuse beauté de sa tête. M. Arsène Alexandre n'a sans doute pas prétendu, en tant de jugements prononcés sur tant d'œuvres et d'artistes divers, satisfaire également tous les critiques et lui-même ; il suffit que ces jugements soient sérieusement motivés et que l'on sente leur sincérité et leur logique. Le livre se tient, ce n'est pas une suite de monographies reliées artificiellement par des raccords, mais bien une histoire, savamment ordonnée et conduite avec sûreté de Cimabue à Canaletto.

Dernière critique, comme en note : avant Cimabue il y a Duccio, qui vraiment valait plus d'une ligne. Son *Christ apparaissant à Sainte Madeleine*, sa *Barque de Saint Pierre*, sa *Descente de Croix* sont parmi les grandes choses de la peinture ancienne — et je dis ancienne parce qu'on y voit moins l'influence de la tradition byzantine que celle de la tradition latine ; telle de ses fresques fait songer aux images pompéïennes. Duccio, fort et simple, est, à sa date, mystérieux.

R. de Bury.

ÉCONOMIE SOCIALE

Adolphe Retté : *Promenades subversives*, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 1 fr. — Jules Huret : *Enquête sur l'Evolution sociale en Europe*, préfaces de Jean Jaurès et Paul Deschanel, in-16, Perrin, 3.50. — Frédéric Boudin : *Ultramontanisme et Démocratie.*

Ces petites chroniques d'Economique, participant dans leur nature de celle de la publication où elles se rangent aussi bien que de l'essence spéciale de la matière à laquelle elles s'appliquent, semblent devoir se proposer comme but de favoriser le développement des relations intellectuelles entre ceux qu'intéresse surtout la beauté formelle, c'est-à-dire concrète, des êtres, ou l'aspect pittoresque et fragmentaire de leur sentimentalité passionnelle, — et ceux qui étendent leurs préoc-

cupations à l'étude de la vie des organismes sociaux considérés dans leur effort vers le jeu intégral de leurs fonctions naturelles, c'est-à-dire solidaires (1).

Elucider la nature possible des relations entre ces deux groupes de recherches fera l'objet de la présente chronique, que les livres dont elle s'occupe aujourd'hui amènent naturellement, soit par leur sujet, soit par la qualité de leur auteur, vers cette tentative d'élucidation.

La croissante influence stendhalienne, peut-être celle de

(1) NOTE SUR LES CONCEPTS A PENDANT. — C'est un aphorisme banal, *et par conséquent dont la profondeur est rarement comprise*, que de dire que tout est solidaire, et que l'artifice, même esthétique, n'est qu'un moyen de modifier la forme ordinaire de l'effet de la solidarité essentielle de deux phénomènes donnés. Il serait oiseux de répéter que, permanente ou accidentelle, la non solidarité de chaque partie quelconque, de chaque être avec chaque partie quelconque et respective du reste de l'Univers est mécaniquement impossible ; que si la quantité de force attribuable à un millionième de goutte d'eau était anéantie, il s'ensuivrait immédiatement un cataclysme total de l'Univers ; et qu'enfin si entre deux parties de l'Univers ou Nature la solidarité était interrompue, de ce fait même et par définition *deux Natures* existeraient. — Ne pourrait-on s'autoriser de ces intéressantes remarques de la vulgarisation scientifique pour substituer au terme *Nature* (dans son sens adjectival qui a donné naissance au terme naturel, à côté des autres sens d'Univers, d'Espace, et enfin, comme dit M. Valéry, d'*éruption verte*), toujours imprécis et d'un emploi rendu dangereux par la confusion qui mêlent certaines corrélations d'idées éthiques, — le terme solidarité qui semble désigner la première essence propre de l'Univers qui, dans les formes philosophiques actuelles lui soit commune également aux points de vue mécanique et éthique. Les avantages de ce remplacement du mot naturel par le mot solidaire seraient renforcés par la précieuse connexion entre l'idée de solidarité, première essence commune aux conceptions éthiques et mécaniques de l'Univers, et l'idée d'homologénéité, essence de celle d'espace.

Mais je verrais surtout dans cette substitution une diminution de la fréquence de ce que l'on pourrait appeler les *concepts à pendant*. Leur pernicieuse influence, source d'éternelles discussions, s'est exercée dans tous les domaines. On les trouve surtout dans le populaire, tels sous la forme d'un goût prononcé pour les tableaux, dessins, enluminures, sujets de cheminée, dont l'un répond à l'autre d'une manière exactement antithétique, ainsi en reproduisant un personnage dans deux attitudes opposées : Jean qui pleure et Jean qui rit, le commerçant qui a fait crédit, et, la tête entre les mains, gémit dans sa chambre misérable, tandis qu'à côté le commerçant qui n'a pas fait crédit s'appesantit dans un fauteuil, une lourde chaîne de montre en or resplendissant sur son ventre opulent. Les concepts à pendant se caractérisent par ceci que chacun des deux termes n'a d'existence *par rapport à l'autre* qu'en ceci qu'il en est la négation ; ce qui revient à dire que l'essence de chaque terme est d'exprimer le contraire de son contraire, c'est-à-dire lui-même, cercle vicieux sans rapports avec d'autres idées qu'accidentels ou d'origine agrégative, c'est-à-dire que les concepts à pendant, comme « naturel et artificiel » n'ont qu'une signification accidentelle ou née de l'agrégation passive ou autre d'idées connexes. Leur crédit naquit de leur facilité, et de la force didactique du mode de penser par parallélisme. Il y aurait à revenir sur ce sujet, que les bornes de ma chronique ne m'ont permis que d'indiquer.

Nietszche, le goût conscient de l'action renaissant avec une conception différente de la vie, et l'image sans cesse plus présente dans les cerveaux d'une vaste transformation de la vie sociale, — contribuèrent ces temps derniers à faire agiter dans divers milieux littéraires l'idée (plutôt que la théorie) d'un Art social. Cette idée est confuse. A vrai dire, l'Art est un phénomène social : le milieu social influe sur l'œuvre d'art, et celle-ci influe sur le milieu social. La remarque n'en est point neuve : Lycurgue en tient compte ; Voltaire, dans la préface de son *Mahomet*, conseilla de diriger dans un sens utilitaire l'influence sociale de l'art ; le même conseil, explicitement ou implicitement, fut interprété par Sand et Hugo à leur tour ; Comte, surenchérissant, déclara que l'œuvre d'art atteindrait sa verve d'intrinsèque perfection dans la pleine possession de son caractère humanitaire ; c'est du reste, et si l'on remplace l'idée utilitaire par l'idée proprement divine, à peu de chose près la théorie thomiste ; à l'heure actuelle, enfin, MM. Louis Lumet en France et Edmond Picard en Belgique semblent voir dans le caractère consciemment social de l'œuvre d'art un nécessaire élément de rénovation, tandis que Gautier et les parnassiens y trouvaient une cause de dégradation.

Ces considérations sont spécieuses : elles sont nées d'un point de vue trop facile pour qu'elles contiennent les éléments essentiels d'une systématisation véritable. Il n'importe pas, même si l'on a su éviter le caractère canonique des antérieures règles de l'œuvre d'art, d'essayer d'en créer de nouvelles en envisageant l'œuvre d'art comme une entité d'où doivent découler des effets, quelque opinion, du reste, que l'on ait sur la proposition de définir l'œuvre d'art comme une entité esthétique, définition qui, au surplus, semblerait incompatible avec la notion de l'unité de l'œuvre d'art, laquelle unité ne peut être faite que de relations. Même en envisageant l'œuvre d'art dans ses effets, il serait vain de poser la question du sens dans lequel on doit les diriger, car toute œuvre d'art ne fait que, en rendant consciente une émotion ou une puissance d'émotivité, d'ajouter une part à la conscience de l'univers, c'est-à-dire à ce en quoi il se divinise. Mais il est permis de constater, d'une part, que créer une œuvre d'art uniquement dans un but d'utilité directe, serait faire appel à des sentiments que l'on n'a pas soi-même eus, c'est-à-dire produire ce qui existait déjà, ce qui revient à dire qu'on n'aurait pas créé une œuvre d'art ; et que, d'autre part, la *question de l'Art Social existe si l'on envisage, non plus l'œuvre d'art, mais la seule personnalité du créateur, et la nature de l'action à laquelle le dispose son idiosyncrasie.* Quoi de plus beau qu'un saint Vincent de Paul parmi ses petits enfants, ou que l'ad-

mirable saint Bernard éloquent de son Dieu parmi les peuples, c'est-à-dire du plus haut de son moi dans la plus vaste matière où pétrir un destin ! C'est inanité que d'agiter la question si l'*Art* doit être social ; mais la voie quelconque sera belle d'un créateur s'il a su la trouver telle que les essences de son moi s'y manifestent sans qu'aucune meurtrisse l'harmonieux ensemble dont leur cours doit trancher la ligne. Et la question de l'Art social se posera pour la critique comme de déterminer quelle part dans la volonté ou l'activité du créateur (terme global de ses facultés) a eue l'influence de la conception consciente ou inconsciente qu'il s'est faite de son moi vis-à-vis du moi social ; avec cette nouvelle interprétation, la question de l'Art social peut être féconde, et c'est pourquoi l'on doit savoir gré à MM. Edmond Picard et Louis Lumet d'avoir particulièrement appelé l'attention sur elle.

Ces petites notes peuvent indiquer, sans qu'il soit nécessaire d'expliquer, de quelle haute importance doit apparaître à maints créateurs artistiques la connaissance des lois de la vie des corps sociaux, indépendamment de l'intérêt qu'attache à ces lois leur étroite et nécessaire connexité avec celles de la philosophie ; et, d'autre part, de quelle non moins haute importance doit être pour le sociologue l'étude de la conception que se fait du monde social le créateur artistique.

M. Jules Huret est un des rares auteurs qui aient abordé harmonieusement les sujets sociaux. Il y fut porté, non pas, à la vérité, par l'ambition d'y exercer sa volonté, mais plutôt par un sens de vie duquel ces sujets devaient naturellement être à la fois l'aliment le plus digne, le meilleur cadre de manifestation et surtout la cause spontanée d'expression. Naguère, M. Jules Huret nous donnait une *Enquête sur l'Evolution litteraire* ; à présent, il publie en volume son **Enquête sur l'Evolution sociale,** qui parut d'abord dans le *Figaro*, si je ne me trompe. Une enquête n'est pas simplement une suite de recherches, une série de notations, c'est surtout un ensemble d'où se dégage cette unité qui fait l'âme d'un livre : l'âme du livre de M. Jules Huret est ironique. Sous l'angle de plusieurs interviews, dont chacun est typique, nous voyons toute une humanité en souci, le pauvre tisserand et le riche « gras-», le maigre ouvrier du Creusot et le roi Rothschild, le grand seigneur propriétaire terrien, les ouvriers misérables de Russie, le général Booth et le vieux duc français, etc., etc. Il faut lire ce livre ; l'espace me fait défaut pour l'analyser aujourd'hui, mais je compte y revenir : on y trouve de tout, même des traits dignes de Balzac, même et surtout du journalisme, et c'est, comme je me le suis laissé dire par le brillant auteur des « Lettres Longues à la Bien-Aimée », le plus intéressant livre de ce siècle.

En une plaquette, trop courte peut-être pour son sujet, M. Frédéric Boudin nous parle avec talent de « **Ultramontanisme et Démocratie** »; l'auteur a lu Lamennais, et s'en souvient; mais n'est-il pas curieux de constater dans une nouvelle génération une si juvénile ardeur pour Léon XIII expirant ?

J'ai tardé à parler des **Promenades Subversives** de M. Adolphe Retté. Les idées de cet auteur, exprimées dans un style classique de précision et de clarté, marquent la liberté d'un esprit qui dès longtemps s'est révélé indépendant et fort. J'applaudis à la logique avec laquelle il n'a pas craint de mener ses idées à leur terme, tout en regrettant qu'il m'ait paru envisager les questions dont il traite dans le sens d'une diminution de la complexité de leur sujet parfois forcée.

CHRISTIAN BECK.

ESOTERISME ET SPIRITISME

Prentice Mulford : *Vos forces et les moyens de les utiliser*, trad. par Jean Tabris, « L'Initiation », 3 fr. — REVUES : *Bulletin de la Presse* (25 janvier). — *L'Humanité intégrale*, *L'Initiation* (février). — *L'Isis Moderne*, (février). — *Le Lotus bleu* (janvier et février). — *La Paix universelle*, (16-28 février).

M. Jean Tabris a la main heureuse. Les ouvrages qu'il a traduits — soit du latin, soit de l'anglais — sont tous excellents. Le dernier qu'il nous offre — en la langue claire et d'une élégante simplicité dont il a l'habitude — vaut son pesant d'or. Prentice Mulford a vécu son livre qui est « peut-être, — écrit avec juste raison le traducteur, — ce qui a été pensé et écrit de plus précis et de plus remarquable dans le domaine de la magie pratique. L'auteur prend les faits de la vie quotidienne et applique aux moindres d'entre eux une méthode d'une extraordinaire simplicité, mais dont la mise en pratique régulière et réelle ne peut manquer de conduire l'homme à la perfection de son évolution individuelle. » S'il me fallait citer des passages de ce livre, je ne saurais quels choisir. Je dois me borner à en recommander fortement la lecture.

§

Papus publie dans le **Bulletin de la Presse** une sorte de revue analytique et synthétique de la *Presse Néo-spiritualiste de langue française*. Il note que sur 25 revues néo-spiritualistes, 9 sont occultistes, 9 spirites, 2 magnétiques, 2 sociologiques, 2 expérimentales, 1 littéraire ; 14 de ces revues paraissent à Paris, 8 en Province, 3 à l'Etranger (Belgique).

La dernière née est **l'Echo du Merveilleux** (Paris, boulevard de Clichy, 21. Un an : 10 fr.) Elle est dirigée par

M. Gaston Méry, qui s'est adjoint pour collaborateurs : M. Georges Malet de la *Gazette de France* et M. Eugène Cravoisier de *La Libre Parole*. Ce dernier et M. Méry y font du reportage d'actualité. M. G. Mallet interroge les annales du passé, recueille « les principales légendes des familles chevaleresques ».

« A nous trois, aidés bien entendu de ceux de nos amis qui voudront coopérer à notre œuvre, nous ferons, écrit M. G. Méry, des cueillettes de *faits*, des provisions de *phénomènes*, que nous rapporterons pour les livrer à la discussion.

» A cette discussion, chacun pourra prendre part,.. : les prêtres, les laïques, les savants, les philosophes, les médecins, les occultistes, les théosophes, les spirites, voire les fantaisistes. »

Outre les articles des rédacteurs nommés plus haut, les deux premiers numéros contiennent d'excellentes pages d'Amo sur la *Renaissance idéaliste et le fait spirite* et d'Henry Fichet sur la *Classification des phénomènes dits spirites*.

— Comme le mot *astral* revient souvent dans mes comptes-rendus et que la plupart des lecteurs n'en connaissent probablement pas la signification exacte, je crois utile de reproduire cette page du **Lotus bleu** sur la *lumière astrale*.

C'est une « essence subtile, visible à l'œil seul du clairvoyant, et le plus inférieur (après la terre) des sept principes Akasiques ou Cosmiques. Eliphas Lévi l'appelle le grand serpent, le dragon duquel toute influence maléfique rayonne sur l'humanité. Il en est bien ainsi. Mais pourquoi ne pas ajouter que la lumière astrale ne rend que ce qu'elle a reçu ; que c'est le grand creuset terrestre, dans lequel les mauvaises émanations (physiques et morales), de la terre dont s'alimente la lumière astrale, sont toutes réduites à leur essence la plus subtile, et d'où elles irradient ensuite, intensifiées, produisant ainsi les épidémies morales, psychiques et physiques. Enfin la lumière astrale est la même chose que la *Lumière Sidérale* de Paracelse et des autres philosophes hermétiques. Physiquement c'est ce que la science moderne appelle l'Ether. Métaphysiquement, et dans son sens spirituel ou occulte, l'éther est bien autre chose que ce que l'on imagine. En physique occulte et en alchimie, il est bien établi que cet éther contient, dans ses ondes sans rivages, non seulement « la promesse et la potentialité de toutes les qualités de la vie », comme l'admet M. Tyndall, mais aussi la *réalisation* de la potentialité de chaque qualité de l'esprit. Les Alchimistes et les Hermétistes croient que leur éther astral ou sidéral ne possède pas seulement les propriétés du soufre et de la magnésie blanche et rouge, ou *Magnes*, mais qu'il est l'*Anima Mundi*, l'atelier de la Nature et du Cosmos, aussi

bien spirituellement que physiquement. Le « Grand Magistère » s'affirme lui-même dans le phénomène du magnétisme, dans la « lévitation » des objets inertes ou humains, et, sous son aspect spirituel, peut recevoir le nom d'éther. Le terme *Astral*, est ancien et a été employé par quelques néoplatonistes, bien que l'on prétende qu'il soit de création martiniste. Porphyre décrit le corps céleste qui est toujours uni à l'homme, comme étant « immortel, lumineux, et semblable à une étoile ». La racine du mot se trouve peut-être dans le scythe *sist-aer* qui veut dire étoile, ou dans l'assyrien *Istar*, qui, d'après Burnouf, a le même sens. » (H.-P.-B. : *Isis Unveiled*).

J'ajoute que le mot *astral*, désigne encore le monde, plan ou état d'existence, immédiatement supérieur au monde, plan ou état d'existence physique. Le premier précède le second et lui survit. La lumière astrale est au monde astral ce que la matière physique est au monde physique.

Le savant F.-Ch. Barlet et C.-W. Leadbeater ont publié sur l'astral de remarquables travaux : le premier dans **l'Initiation** (novembre et janvier), le second dans le **Lotus bleu** (1896).

— Amo écrit dans la **Paix universelle**, ces belles lignes :

» La voie de vérité s'énonce en deux termes :

» 1° Observation profonde de la Nature.

» 2° Union divine.

L'âme doit les unir dans une parfaite Harmonie.

» Il faut d'abord réaliser le grand *silence* à tous les systèmes artificiels des hommes, à tous les antagonismes.

» On peut alors étudier le *Système véritable*, qui est celui de la Nature.

» Par un ardent Amour, on peut s'élever dans la pure lumière de l'intelligence universelle ; et l'âme peut transmettre les *Vibrations* des Harmonies supérieures. *Le savoir véritable est le fruit de l'expérience.*

» Hors de là, reste pour nous le domaine des infinies possibilités qu'il ne faut pas se fermer, mais qu'on ne peut considérer comme réalités certaines, avant de les avoir assimilées.

» *On ne doit désirer le savoir et le pouvoir que pour l'œuvre d'*Eternel AMOUR. »

— **L'Humanité intégrale** publie, dans son numéro de janvier, une curieuse mélodie posthume d'Offenbach, obtenue par communication médianimique ; dans celui de février, une longue et très intéressante lettre du Dr Paul de Régla sur la *Question turco-arménienne*, que nos législateurs et diplomates feraient bien de lire et de méditer. Elle contient de curieuses révélations sur les dessous de la politique d'Abd-ul-Hamid, que je n'avais encore lues nulle part.

— **L'Isis Moderne** donne une importante étude de Louis Ménard sur les *Oracles*, une autre de A.-J. Matter sur

l'*Initiation chez les Gnostiques* et de remarquables notes du Dr Maurice Adam, sur le *Dualisme*; L'**Initiation**, les libres et curieuses recherches philosophiques de Lecomte; le **Lotus bleu**, de bons travaux de Leadbeater (*Sur les rêves*)et du Dr Pascal (*Les formes de la pensée*).

JACQUES BRIEU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

CRITIQUE. — Charles Barbier : *L'Avenir de la Poésie*, brochure in-8, Cahors, Imprimerie Layton. — Henri Duhem : *Renaissance*, in-16, F. Clerget.

HISTOIRE. — Armand Bourgeois : *Deux Salons parisiens au XVIIe siecle*, pet. in-16, « La Critique ». — Vassili Verestchagin : *Napoléon Ier en Russie*, in-18, Nilsson, 3.50.

LITTÉRATURE. — Henry Bordeaux : *La Vie et l'Art · Sentiments et Idées de ce temps*, in-16, Perrin, 3.50.

POÉSIE. — Albert J. Brandenburg : *Euphorion*, gr. in-16, Marseille, « Les Mois Dorés ». — Léon Riotor : *Fidélia*, poème légendaire, gr. in-16, « La Plume », H. C. — Charles Amillet : *Poèmes Ephémères*, in-18, Angoulême, Coquemard. — Jean Delville : *Le Frisson du Sphinx*, in-8. Bibliothèque Artistique et Littéraire. — J. Strada : *Rabelais* (l'Epopée humaine), in-8, Ollendorff, 5 fr. — Edouard Ducoté : *Fables*, in-16, Perrin et Cie, 2.50. — Francis Jammes : *La Naissance du Poete*, in-12, Bruxelles, « Le Coq Rouge ». — Jean Sévère : *Poésies Humaines*, in-18, Chamuel, 2 fr. — François Dejoux : *Saint François d'Assise*, in-18, Lemerre, 3 fr. — Marquis de Thuisy : *Damier Poétique, pensées, proverbes et dictons*, in-16, Charles, 2 fr.

ROMAN. — Emile Pouvillon : *L'Image*, in-18, Ollendorff, 3.50. — René Maiseroy : *Joujou*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Gabriel Sarrazin : *Le Roi de la Mer*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Jean Blaize : *Saison divine*, in-18, Plon, 3.50. — Gaston Kleyman : *Minois et Minette*, in-18, Catelineau et Cie, 1.50. — Nonce Casanova : *Le Choc*, in-18, Société Libre d'Edition des G. de L., 3.50. — Jean Kermor : *La Vipère au Nid*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Fernand Vandérem : *Les Deux Rives*, in-18, Ollendorff, 3.50.

THÉATRE. — Edouard Cadol : *Théâtre inédit : La « Fête »*, *Le Mariage rompu*, *Son Altesse*, in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Abel Pelletier : *Titane*, drame en 3 actes, avec une Préface, pet. in-8, Edmond Girard.

DIVERS. — Comte A. de Saint-Aulaire : *Lettres de Vieillards*, *Etudes contemporaines*, in-18, Calmann-Lévy, 3.50. — *Aucassin et Nicolette*, chantefable du XIIIe siècle, traduction de Lacurne de Sainte-Palaye, revue et complétée d'après le texte original, pet. in-4°, « L'Ymagier », 1 fr. — Docteur E. Monin : *Hygiène et Traitement du Diabète*, pet. in-18, Société d'Editions Scientifiques, 3 fr. — Paul Laur : *Le Roman de l'Humanité, rêveries philosophiques*, in-18, Société d'Editions Scientifiques, 4 fr. — Picard Destelan : *Mon Droit*, in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Baron de Baye : 1° *Kiev, la Mère des villes russes*; 2° *Causerie devant quelques toiles de l'Ecole moderne en Russie*; 3° *L'Œuvre de Victor Wasnetzoff devant l'Ecole moderne de peinture en Russie*, 3 vol. gr. in-8, Nilsson. — Paul Germain : *Le Noël des Femmes*, in-8, « Le Libre Journal ». — R. G. Mage : *Rêves et Ressouvenirs*. in-32, Montpellier, Camille Coulet. — Prentice Mulford : *Vos Forces et le Moyen de les utiliser*, in-16, « L'Initiation », 3.50. —

Paul Mariéton : *Une Histoire d'amour. Georges Sand et A. de Musset. Documents inédits. Lettres de Musset*, in-18, G. Havard fils, 3.50. — A.-D. Bancel : *Le Coopératisme devant les Écoles sociales*, Préface de Jean Grave, pet. in-8, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 1.50. — B. Rebière : *Les Femmes dans la Science*, édition ornée de portraits et d'autographes, in-8. Nony et Cie. — Stanislas de Guaita : *Le Serpent de la Genese, seconde septaine (Livre II), La Clef de la Magie noire*, ouvrage orné de nombreuses gravures, in-8, Chamuel.

Littérature étrangère. — Ruben Dario : *Prosas Profanas y otros Poemas*, in-16, Buenos-Aires, Pablo Coni e hijos. — Enrico Corradini : *La Gioia*, roman, Firenze, Roberts Paggi. — Aubrey Beardsley : *A Book of Fifty Drawings*, London, Leonard Smithers, 10 s. 6 d. — Karl Wolfskehl : *Ulais*, in-8, Berlin, « Blætter fur die Kunst ». — Georges Meredith : *An Essay on Comedy*, 5 s. — John Burroughs : *Whitmann : A Study*, London, Archibald Constable and Co, 6 s. — Arthur Symons : *Amoris Victima*, London, Leonard Smithers, 5 s.

JOURNAUX ET REVUES

La Nouvelle Revue (15 fév. et 1er mars). — *La Revue Blanche* (15 fév.). — *La Plume* (15 fév. et 1er mars). — De la critique (Epilogue) : *La Revue de Belgique* (15 fév.).

Les numéros de la **Nouvelle Revue** du 15 Février et du 1er mars sont des plus intéressants.

Dans le premier, les *Lettres de Gustave Flaubert à Mlle de Chantepie*. Les passages suivants sont à retenir à divers titres :

« ... Et puis ne vous comparez pas à la Bovary. Vous n'y ressemblez guère! Elle valait moins que vous comme tête et comme cœur; car c'est une nature quelque peu perverse, une femme de fausse poésie et de faux sentiments. Mais l'idée première que j'avais eue était d'en faire une vierge, vivant au milieu de la province, vieillissant dans le chagrin et arrivant ainsi aux derniers états du mysticisme et de la passion *rêvée*. J'ai gardé de ce premier plan tout l'entourage (paysages et personnages assez noirs), la couleur enfin. Seulement, pour rendre l'histoire plus compréhensible et plus amusante au bon sens du mot, J'ai inventé une héroïne plus humaine, une femme comme on en voit davantage. J'entrevoyais d'ailleurs dans l'éxécution de ce premier plan de telles difficultés que je n'ai pas osé. » (30 mars 1857.)

«... Ce qui m'a gardé de la débauche, ce n'est pas la vertu, mais *l'ironie*. La bêtise du vice me fait encore plus rire de pitié que la turpitude ne me dégoûte. » (Idem.)

«... Depuis deux mois que je suis à Paris, j'ai vu fort peu de monde, mais ce que j'en sais n'est ni beau ni édifiant. Le *sens moral* me paraît baisser de plus en plus; on se rue dans le médiocre. Petites œuvres, petites passions et petites gens : on n'a pas autre chose autour de soi. » (24 avril 1862.)

«... Vous vous étonnez du fanatisme et de l'imbécillité qui vous entourent. Que l'on en soit blessé, je le comprends; mais surpris, non! Il y a un fond de bêtise dans l'humanité qui est

aussi éternel que l'humanité elle-même. L'instruction du peuple et la moralité des classes pauvres sont, je crois, des choses de *l'avenir*. Mais quant à l'intelligence des masses, voilà ce que je nie, quoi qu'il puisse advenir, parce qu'elles seront toujours *des masses*. Ce qu'il y a de considérable dans l'histoire, c'est un petit troupeau d'hommes (trois ou quatre cents par siècle, peut-être), et qui depuis Platon jusqu'à nos jours n'a pas varié; ce sont ceux-là qui ont tout fait et qui sont la *conscience* du monde. Quant aux parties basses du corps social, vous ne les élèverez jamais. » (23 janvier 1866.)

«... Non, chère demoiselle, je ne trouve pas ridicule votre douleur à propos de la perte d'un petit chien. Qu'on aime une bête ou un homme (la différence n'est pas si grande), le beau est d'aimer. Nous ne valons quelque chose que par notre puissance d'affection, c'est pour cela que vous valez beaucoup. » (13 décembre 1866.)

Dans le même numéro, un article de Mme Georges Renard sur trois femmes anglaises, dont l'une est la fille de William Morris, Mme Sparling, à réconcilier tous les antiféministes avec une éducation plus forte de la femme.

Le numéro du 1er mars contient un article de M. Lugné-Poe, très curieux et instructif, sur « la Société Elisabethaine à Londres », *Shakespeare sans décors*.

« Un point essentiel, une raison de vivre de la Société fut la recherche de l'intégrale reconstitution de la scene et de la salle du spectacle elle-même.

» D'une manière générale et d'après les dessins de l'époque, on peut affirmer qu'au temps d'Elisabeth, les théâtres « de ville », dits « particuliers », appelés aussi « d'hiver » (tel celui de Black-Friars), étaient carrés ou rectangulaires et devaient seulement ressembler à des chantiers recouverts d'un toit; les autres, dans la campagne, en plein air, affectaient la forme octogonale. Voici donc en quelques lignes résumé, d'après un croquis explicatif et quelque peu technique de M. Taylor, l'éminent architecte, le plan intérieur d'un théâtre d'hiver, du fameux théâtre « Fortune », par exemple. C'est celui que nous décrivons que la Société Elisabethaine a reconstitué comme étant moins coûteux que le « Globe » et aussi le plus facile à équiper, ne serait-ce qu'en raison des colonnes carrées dans le « Fortune ».

» Dans une salle carrée ou rectangulaire, s'avançait la scène, estrade sur les trois côtés de laquelle (en face, à droite ou à gauche) les spectateurs pouvaient prendre place. En avant de cette scène et tendu entre deux colonnes, un rideau divisant la scène en deux plans, avant et arrière. Et dans le fond, un autre rideau de tapisserie. Le premier rideau n'était levé qu'une fois au début de la pièce, et le deuxième était tiré pendant

les scènes *de charpente*, quand il y avait lieu de placer les grands accesssoires, lits, chaises, etc. La mise en scène d'ailleurs était des plus rudimentaires. Point de décors, partant, presque pas d'accessoires...

» Pendant le cours de la représentation, le dialogue seul, affirme sir Philip Sidney, indiquait les changements de scène. La magie du verbe évoquait ainsi, en quelque sorte, les décors les plus divers... Nul besoin n'était (bien que cela ait été souvent raconté) d'un écriteau servant à annoncer les changements de décors. D'ailleurs, en admettant même que tout le monde, dans ces salles *très grandes*, ait pu voir l'écriteau, un fort petit nombre de gens seulement aurait su déchiffrer ce qui était écrit, en supposant même qu'il se fût trouvé des clercs dans ce public de soldats, de marchands, voire même de seigneurs où l'on aimait parfois se piquer d'ignorance ».

« Ainsi instruit du labeur de la Société, je me rendis au *Merchant tavlors hall* (halle des marchands tailleurs), samedi 28, à 4 heures, où l'on devait, *by kind permission of the Company*, représenter, *The two gentlemen of Verona*.

» ... Le hall des *merchant taylors* est dans Threadneedle street, en pleine City. Les banques sont fermées, le fabuleux quartier est presque désert, mais deux *policemen* sont là qui veillent à l'entrée de la restitution shakespearienne. Leur présence, à cette porte d'une maison qui a toutes les apparences d'une banque, est la seule indication qu'il peut y avoir une salle accidentelle de... théâtre en ce coin de Londres.

» Par sa décoration elle-même la salle se prête assez aux exigences de l'*Elisabethan Stage Society* et aucune estrade n'a eu besoin d'être dressée. *Le premier rang des spectateurs est de plain-pied avec les acteurs* et les autres rangs de spectateurs s'étagent en degrés assez bas, de façon toutefois que le dernier rang de la salle est sur un plan bien plus élevé que l'emplacement où doit se dérouler l'action. »

— De l'*Enquête sur l'influence des Lettres scandinaves* publiée par la **Revue Blanche** (15 fév.), ces lignes de M. Emile Verhaeren me paraissent résumer le plus justement et le plus largement la question :

« ... Depuis un siècle l'Europe devient une. Il n'est plus possible aujourd'hui d'être soit un pur Français, soit un pur Allemand, soit un pur Scandinave. Une race continentale, une race composite s'est élaborée, d'accord plus encore avec l'avenir qu'avec le présent...

» La littérature française a commencé par envahir, à plusieurs reprises, les autres littératures. Elle a subi, à son tour, celles d'Italie et d'Espagne, ensuite celles d'Angleterre et d'Allemagne. Il ne restait plus que celles du Nord à étudier et à

aimer. C'est fait. Toute l'Europe y a passé graduellement et logiquement.

» On peut donc affirmer que, grâce à ces croisements, toutes les littératures des pays de civilisation chrétienne sont consanguines et de même famille. Les décors seuls diffèrent

» Or, dès qu'on songe avec quelle lenteur et quelle fatalité et quelle force séculaire ce résultat énorme a été préparé et finalement acquis, il apparaît sortir d'une évolution naturelle contre laquelle toute réaction est impuissante. Ce serait le combat d'un insecte contre un colosse, un combat fou, grotesque, inepte. L'insecte se mettrait peut-être, un instant, vaniteusement, en évidence. Puis après, tout rentrerait dans l'ordre profond.

» J'ajoute que l'art étant toujours en avance sur les faits, cette fusion de leurs littératures ne fait que précéder l'urgente solidarité des états aryens dans leur lutte presque inévitable contre le reste du monde. »

— **La Plume** du 15 février réserve tout son numéro au peintre Jules Valadon. Il faut féliciter M. Yvanhoé Rambosson de l'initiative qu'il a prise, car on ne saurait trop par ces temps de vanités et de « bousillages » consacrer d'attention et de louanges aux artistes probes dont la conscience morale est à la hauteur d'un admirable talent.

Du numéro du 1er Mars, à extraire ces lignes d'un bon article de M. Jean Viollis sur *la Vie de sentiment* :

« Le sentimental confond sentiment avec instinct, voilà la source de son erreur...

» Le sentiment, c'est l'instinct faussé, c'est le multiple dérivatif de notre spontanéité de vivre et d'agir. Nous avons tous la conviction fervente qu'il faut simplement s'offrir à la vie ! mais s'offrir n'est pas s'abandonner... »

— De la critique (Epilogue). — Pendant que je finissais, le mois dernier, d'écrire sur la critique paraissaient, malheureusement trop tard pour qu'il me fût possible d'en signaler des pages, d'exactes et fines *Réflexions sur la Critique,* de M. Albert Mockel (**Revue de Belgique**, 15 fév.). Après ce juste éloge, il m'est difficile de dire que nous sommes d'accord, mais je tiens à ce qu'on lise ce passage de la conclusion, qui se soude de lui-même à ce que j'ai exprimé :

« Oui, certes, le goût existe ; mais loin d'être en soi restrictif et amoindrissant, comme on nous le montre, il est tout ouvert à la vie, et il est lui-même vivant, car il est *l'intelligence de la beauté* partout où elle se trouve, — il est *le sentiment de l'harmonie ;* et nullement immobile et glacée, mais mouvante au contraire comme les attractions réciproques des astres, l'harmonie est la logique dans la beauté.

» De la Vénus de Milo aux sculptures d'Egine, des anges de

Lucas della Robbia aux bustes réalistes de Donatello, de Michel-Ange à Adam Krafft et à la Marseillaise de Rude, se creusent des différences si abruptes que, d'aller brusquement de telle œuvre à telle autre, l'œil éprouve une sorte de heurt pénible. Sans doute, les Eginètes nous sembleraient froids après la Marseillaise, celle-ci déclamatoire auprès du Calvaire de Krafft, et Krafft assurément bien grossier à côté du Saint-Georges de Donatello. Et pourtant chacune de ces formes sculptées fut l'image de la beauté pour de grandes foules d'hommes qui savaient la comprendre ; et si nous nous isolons devant quelqu'une d'elles, avec le désir de la pénétrer, nous sentirons aussi peu à peu nous envahir le rêve immortel de l'artiste. Et peut-être penserons-nous alors qu'elles sont toutes unies entre elles par une sorte de lien mystérieux, — qu'elles contiennent toutes un reflet de la radieuse harmonie qui nous demeure encore cachée en sa totale splendeur... »

— Nouveaux confrères :

1° **Le Thyrse**, *Recueil mensuel de Phylosophie, Art et Litterature*, le 1er de chaque mois ; 22, rue de l'Arbre-Sec.

2° **Le Chardon**, *Revue Lorraine d'Art et de Littérature* (mensuelle), 5 *bis*, rue Saint-Georges, à Nancy.

3° **L'Eveil**, *Journal littéraire hebdomadaire*. Rédacteurs : Maurice des Ombiaux, Louis Daubresse. — 1, rue du Collège. Charleroi.

4° **La Maison de Demain**, *Revue bi-mensuelle publiée sous la direction d'un comité d'Architecture*. — 5 place des Vosges. Paris.

5° **La Revue Naturiste**, *mensuelle, d'Art et de Littérature*, 12, rue Ganneron. Directeur-Administrateur : Henri Stoël.

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES ANGLAISES

John Davidson : *New Ballads*, London, John Lane, 4 s. 6 d. — Robert Bridges : *Shorter Poems*, London, Geo Bell and Sons, 5 s. — Laurence Housman : *Green Arras*, London, John Lane, 5 s. — Nora Hopper : *Under the Quicken Boughs*, London, John Lane, 5 s. — Fiona Macleod : *From the Hills of Dream*, Edimburg, Patrick Geddes, 6. s. — Harvey, Prower and Fillingham : *Various Verses*, London, Haymann, 2 s. 6 d. — Bliss Carman et R. Hovey : *More Songs from Vagabondia*, Boston, Copeland. — W. Watson : *The Year of Shame*, London, John Lane. - Frank Colebrook : *Wm. Morris, master printer*, London, Lewis Hepworth, 1 s. — H. G. Wells : *The Wheels of Chance*, London, J. M. Dent and Co, 5 s. — *The Free Review* (London). — *The New Review* (London). — *Die Freie Gesellschaft* (New-York). *Nineteenth Century, Saturday Review, Review of Reviews, Progressive Review, To Bookmann, To Morrow* (London).

Quereller M. Davidson est trop facile ; de l'emphase et des cris, des heurts de cymbales et de couleurs voyantes et bruta

les, un bazar oriental qui s'écroule avec un fracas de métal faux, discord, en un fatras amoncelé de choses bizarres, aux formes et aux couleurs contrariantes et agaçantes. Des négligences frappantes ou un travail trop apparent, une rime douteuse, ou absence de rythme, une exubérance de mots, et une pauvreté d'idées. M. Davidson ne semble pas comprendre qu'il y a l'art ; il est à la fois un poète et un « philistin » ; il est poète par un merveilleux don de naissance, mais il n'est pas un artiste, et il ne le sera jamais tant qu'il considérera l'art comme inutile et même embarrassant ; la perfection cherchée et achevée, comme un placage habile ; l'infinie patience de l'artiste, comme une obstination insipide et sans importance. Et pourtant il a cette imagination ardente qui illumine les souvenirs d'une lumière enchantée ; une ardeur fiévreuse à donner une sensation ; de belles choses à tout moment ; une sincère et vive sympathie pour la douleur ; une santé turbulente ; une audace de conviction bellement téméraire ; un sens instinctif de la magie des mots, de la force des phrases, de la trouvaille qui exprime d'une façon nouvelle au moyen de termes inconnus ou peu familiers des sentiments, des idées vieillies ; une facilité qui l'entraîne dans des extravagances qu'il ne corrige pas, par insouci, et par satisfaction d'avoir dit ce qu'il voulait. Dans tout cela, de beaux effets atteints et de belles choses gâtées, jamais soutenues, jamais mises en valeur, confondues dans un fatras trop informe ; un manque de repos, de mesure, de dignité même ; il prodigue une force qu'on aimerait voir mieux dirigée, mieux retenue et contenue. Cependant il a mis dans quelques-unes de ses **New Ballads**, la *Ballad of a Poet born*, celle du *Workman*, et celle de *Tannhæuser* plus de ses qualités que de ses défauts.

Il est difficile, pourtant, après les excès de M. Davidson, d'être satisfait par la pondération de M. Robert Bridges. Son livre est fait de courts poèmes en grand nombre. Les sujets sont trop souvent quelconques, insignifiants. Tout cela est agrémenté d'un rythme aimable, et très varié cependant. On rencontre partout de minces et courtes choses qui ne font aucune mémorable impression, de gentilles choses même qui ne disent rien de profond, qu'on oublie très vite et dont il ne reste qu'une incertitude, un doute assez agréable. C'est de cela que M. Bridges fit ses **Shorter Poems** ; en les lisant, on croit voyager dans une contrée banale déjà parcourue, où l'intérêt ne s'éveille qu'à de courts moments et pour des incidents qui rompent un peu la monotonie ambiante.

L'aspect d'un livre est quelquefois comme une physionomie qui s'offre attirante et sympathique. **The Green Arras**, de M. Laurence Housman, donne plus que cela encore. L'auteur a dessiné pour son volume une intéressante couverture et l'a

embelli d'illustrations ; de sorte qu'il a un aspect soigné, plein de goût, avec un sens de beauté très tranquille et très sûr encore qu'il s'exprime quelquefois avec hésitation. En vers souples et riches, M. L. Housman nous dit des rêves délicats et simples, des fantaisies mystiques, sinistres et fantasques ; décrit des paysages anciens, comme de bizarres et antiques tapisseries. Mais il sacrifie beaucoup trop le fond et la forme, le corps et l'esprit de ses poèmes, à des couleurs recherchées et aimées, à des nuances surprenantes mais un peu décevantes.

Il me fut dit que miss Nora Hopper n'est pas Irlandaise, que même elle n'a jamais vu l'Irlande, qu'elle connaît la littérature irlandaise par des traductions, qu'elle étudia six ans au British Museum le folklore et le saga-lore, et beaucoup d'autres choses. Je ne sais que croire, car après avoir lu son volume il semble peu probable qu'elle doive tout à une imagination riche sans doute mais extraordinaire alors. Se rencontre au long de ce livre le charme de pensées séduisantes et de mélodies délicates, et aussi la tendance à l'affaiblir par de trop fréquentes répétitions des mêmes choses. On voudrait sentir mieux une personnalité et une originalité un peu fuyantes et souhaiter que se fasse entendre, **Under the quicken Boughs,** une musique moins mélangée.

Voici que nous parvient **From the Hills of Dream**, une clameur celtique, faite d'énergie et de passion, quelquefois de beauté et de douceur. On connaît de miss Fiona Macleod deux fort beaux livres de proses, où une riche et puissante imagination nous révèle l'étrangeté et la beauté d'un monde de mystere et de magie où l'homme est intimement associé aux vastes forces de la nature. Dans ses vers, Fiona Macleod est moins heureuse ; elle est moins à l'aise, semble-t-il, dans ce nouveau mode d'expression. On la jugerait mal seulement d'après ce livre ; avec de réelles beautés, d'heureux rythmes, un vocabulaire étonnamment riche et choisi, la fascination d'une atmosphère aussi spéciale, l'irrésistible charme qu'exerce sur nous la sympathie passionnée avec laquelle sont dépeints des instincts et des passions jeunes et simples, des superstitions et des croyances primitives, on aimerait trouver une pensée plus complete, plus grande et plus forte. Trop de vague parfois, trop de répétitions aussi, trop de déjà vu, des faiblesses, qui contrastent violemment avec des élans de passion tragique, du mystere illuminé d'amour et d'horreur, de belle musique et de belle couleur.

Des **Various Verses,** je dirai seulement de ceux de R. C. Fillingham qu'ils étonnent par la singularité du sujet, dont se ressent la forme. Il y a là de l'humour, de l'ironie ; même, dirait-on, de la satire : il y a certes du courage à attaquer, comme le fait R. C. Fillingham, l'Eglise, le Dogme, et

la Politique, cela surtout dans un pays où tout est de convention et où s'épanouit un respect illimité pour la tradition et l'existant. Seulement, je préfère aux vers de l'auteur ses éloquents discours et sa parole généreuse.

Il y avait des naturistes en Amérique bien avant ceux d'ici; seulement, comme tant d'autres depuis, et avant J.-J. Rousseau jusqu'à André Gide et Paul Fort ils ne s'en doutaient pas. Et ces naturistes, vagabonds du Maine, célèbrent en verbe clair et haut, en geste vaste, la Vie et sa joie. Sous ce titre : **More Songs from Vagabondia,** en un charmant volume qu'un bel artiste, T.-B. Meteyard, a illustré, Bliss Carman et Richard Hovey ont réuni indistinctement leurs poèmes. Comme on les sent forts, ces jeunes hommes qui, loin des « villes tentaculaires », vagabondent au gré de leur âme! Avec une simplicité grande ils expriment puissamment des émotions claires et profondes, qu'ils sentent pleinement, de tout leur être physique et intellectuel; ils ne sont pas des factices, des « à rebours », des des Esseintes ; plus loin qu'eux-mêmes s'étendent leur intérêt et leur attention ; loin par delà de mornes et courts espaces s'étend leur vue; ils aiment les horizons inaccessibles et tentateurs ; nettement, franchement, droitement ils voient, ils sentent, ils expriment, sans brutalité, sans aveuglement, avec un sens suffisant d'ironie, de drôlerie, parfois de satire. Et l'on sent à travers tout le volume une sincérité absolue; on ne rencontre nulle supercherie, naïveté voulue ou simplicité recherchée ; une grande originalité caractérise ce petit volume; et faut-il dire que, ayant pu, à cause d'une spéciale désignation, attribuer à chacun des deux auteurs ses propres poèmes, j'ai une préférence pour Bliss Carman, qui montre plus de personnalité que Richard Hovey, ou plutôt une personnalité autre, beaucoup plus forte et plus marquée. Une chose leur est commune: une gaîté franche et saine, sans forfanterie ni pose, rien que de l'assurance tranquille et souriante : Good bye, sorrow, disent-ils, simplement, parce qu'ils savent certainement qu'adieu serait excessif, et serait cause à la prochaine rencontre de déceptions plus déchirantes. Un bon livre, en somme, en lequel pourtant on regrette un peu l'expression immédiate et trop nette des émotions. Il en a plus de force, c'est vrai, mais aussi de plus rudes et durs contours. M. Vielé-Griffin lui aussi chante la Vie — mais il l'exprime à travers les symboles, merveilleusement adaptés à la diversité des émotions : c'est ce qui manque à Bliss Carman et R. Hovey. Il faut les louer encore de la liberté qu'ils prennent vis-à-vis des exigences prosodiques, dont ils s'embarrassent rarement, de la vivacité des rythmes, et de la richesse des expressions; des qualités nombreuses, dont l'abondance fait souhaiter plus

et attendre mieux de ces jeunes hommes; ils sont forts et l'œuvre est grande.

Après cette vivifiante excursion en la robuste Amérique, revenons à la vieille Europe avec **The Year of Shame**. M. Watson se charge de nous la présenter sous un bien vilain jour, cette matrone de la civilisation moderne. A propos des turpitudes d'Orient, W. Watson a composé une série de sonnets tout animés d'un souffle généreux, en lesquels il invective l'Europe, lui criant la honte de son attitude. Sans discuter l'opportunité de mêler la poésie à ces sales histoires, louons cependant le poète qui rythme des plaintes et des sanglots, qui a de la pitié pour des misérables et de la haine pour de barbares et stupidement infâmes massacreurs, encore qu'il eût fallu ici plus de véhémence, plus de clameurs, plus d'élan, plus de cris. M. Watson est à l'abri des emportements; avec froideur et pondération il compose, avec réflexion il clame ; ce serait si beau s'il chantait !

Il a été dit fort peu de choses de Wm. Morris imprimeur; aussi est-ce avec plaisir qu'on lit l'excellente étude que vient de publier M. Frank Colebrook. Il y aurait plus à dire encore, pour montrer **William Morris, master printer**; il faudrait des exemples de ses types, plus de détails sur ses reliures, sur son papier. M. F. Colebrook a dit d'où procede William Morris, comment et pourquoi il devint imprimeur de livres luxueux et fort chers, et nous a intéressés une fois de plus au grand craftsman.

Encore un livre de H. G. Wells. On peut louer, sans ironie, la fantaisie piquante, un tact exquis, un charme léger, tant d'esprit et d' « inconventional » humour dépensés avec grâce et délicatesse. Tout cela pour les aventures d'un bicycliste — quel sujet ! Mais qui n'a fait de bicyclette ? Et l'intérêt s'éveille à suivre M. Hoopdriver sur les **Wheels of chance** autant certes qu'aux prostitutions conjugales de filles d'Amérique, qu'aux immondices du troupeau veule des avilis clubmen et de leurs compagnes.

Dans le numéro de Février de la **Free Review**, W. C. Hutchison nous intéresse d'une façon sensée au sexe faible et J. M. Robertson à la tory religion ; et dans celui de mars, C. F. Newcombe nous parle savamment de A. H. Clough.

Tout à fait célèbre maintenant, Ernest E. Williams continue dans **The New Review** ses études économiques, Charles Whibley y publie une étude fort belle sur Barbey d'Aurevilly, et Henry James son nouveau roman.

Die Freie Gesellschaft continue à paraître avec des études de Kropotkine, de Sébastien Faure, de Charles Malato, d'Elie Reclus et d'autres.

Swinburne publie dans le **Nineteenth Century** de Mars

un poème *Pour la Grèce et la Crète* où se trouvent de fort belles choses.

Chaque semaine **The Saturday Review** fait lire de concises petites notes fort sensées et tres informées avec des articles variés des plus intéressants.

A des titres différents la **Review of Reviews,** la **Progressive Review,** le **Bookmann,** et **To Morrow** se recommandent pour leur valeur propre et se complètent heureusement, en offrant des noms sympathiques ou des adversaires équitables.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

La poésie brésilienne. — Etablir, pour une époque déterminée, concernant la littérature ou quelque champ d'activité collective que ce soit, le parallele de deux peuples, solidaires des mêmes originelles tendances et dont l'un aurait légué à l'autre ses forces vives pour l'ériger en nation, serait une œuvre à tenter. — Tandis que l'un, désabusé de l'action, laisse se condenser en sagesse le fruit de ses efforts et se tourne plus spécialement vers les spéculations pacifiques de la Pensée ou de l'Art purs, l'autre se débat aux crises forcenées de son évolution sociale. — Un éclair de cette idée me suggère aujourd'hui de parler du Brésil, ce Portugal américain. — J'ai pensé que cela pourrait faire une suite utile à mes causeries lusitaniennes. — Mais il me faudrait, pour illuminer un tel sujet, le talent étrangement germanique d'un Moniz Barreto, exprimant son opinion à la suite d'un positiviste comme Teixeira Bastos. — Aussi bien, les deux courants philosophiques représentés en Portugal par ces deux individualités se sont-ils établis là-bas de même sorte. — Mais la philosophie, pas plus que l'esthétique raffinée, n'est le propre des peuples jeunes. Ils n'ont pas encore eu le temps de se dégager suffisamment de leurs préoccupations immédiates de lutte ; ils n'entendent rien non plus à l'observation des mœurs ou à l'étude approfondie des caractères; ils n'ont point d'auteurs dramatiques; souvent ils languissent longtemps dans l'imitation, jusqu'à ce que leur tempérament soit formé : alors la poésie éclate en eux d'enthousiasme; elle est lyrique et spontanée, en dehors de tout art précis et se crée, elle-même ses modeles. — Or, si le rôle du philosophe est de mettre au jour des idées et de diriger des forces, le Poete a pour mission de donner la vie aux formes qui attendent, et son âme doit servir de miroir à la Beauté. — Le Poète doit avant tout se montrer *un tempérament* : ce n'est pas à lui de produire la

lumière, mais il lui appartient de la réfléchir. — Ainsi, les meilleurs poètes brésiliens gardent beaucoup de romantisme, tels Filinto d'Almeida, un Pétrarque mêlé d'un Lamartine plus sensuel, et Hugo Leal, un Millevoye passionnel disparu à vingt-cinq ans. D'autres moins subjectifs ont évolué, soit du côté d'un parnassisme aux visées impersonnelles, tels MM. Raymondo Corrêa et Alberto de Oliveira (le premier avec ses *Symphonias*, toutes de recherches musicales, le second avec ses *Méridonaes*, aux effets presque exclusivement picturaux), soit du côté d'un progressisme philosophique ou social, qui ne nous flatte guère, parce que les choses qu'il énonce ne sont pas des émotions et parce que ces choses nous ont intéressés ailleurs, mieux à leur place, au cours d'un pamphlet ou d'un système. — A ce dernier groupe appartiennent MM. Mucio Teixeira, dont le poème de la *Sieste* est un tableau achevé de vie et de liberté et qui s'est révélé ailleurs satirique aigu, Fontoura Xavier, le poète enthousiaste de la *Vieille Divinité* (le Soleil), Isodoro Martins Junior, l'auteur des *Visions d'aujourd'hui*. — Il convient de citer aussi un baudelairien, mort tout jeune, Théophilo Dias, dont le poème *La Meute* est d'un symbolisme éclatant, et Valentin Magalhaens, un prédicant à la Victor Hugo dernière manière. — Dans un domaine analogue, Silvio Romero a tenté de créer un art traditionnel et folkloriste, avec l'espoir de mieux réussir que les « indianistes » qui l'ont précédé et qui s'égarèrent en des adaptations plus ou moins épiques de fictions nationalistes.

En résumé, le trait général qui relie entre elles, à leurs heures d'élan sincère, ces diverses individualités consiste surtout (comme le dit très justement L. P. de Brinn'Gaubast, dont j'ai sous les yeux la savante étude), en un lyrisme sensuel dans l'expression de l'Amour et dans l'admiration de la Nature.

Les « tout jeunes », séduits par les magnifiques évocations de beauté pure suscitées par Eugenio de Castro, se laissent entraîner dans le courant esthétique inauguré naguère en Portugal et dont l'origine est, d'ailleurs, toute française. — Tant mieux si l'influence d'un tel art raffiné doit les aider à trouver leur âme véritable, mais tant pis s'ils doivent se perdre en de stériles imitations. — Somme toute, le Brésil est comble de promesses excellentes, et la pleïade qui le représente dans le champ de la littérature a dans ses rangs assez d'hommes jeunes, d'un talent certain, pour léguer à l'Avenir quelques chansons immortelles.

PHILÉAS LEBESGUE.

LES THÉATRES

THÉATRE DE L'ŒUVRE — *La Cloche engloutie*, conte dramatique en cinq actes, de GERHART HAUPTMANN, traduction de A.-FERDINAND HEROLD.

Die versunkene Glocke a enchanté, et enchante encore, le public de Berlin et celui des grandes villes allemandes ; *La Cloche engloutie* n'a guère charmé le public de Paris ; il y aurait mauvaise grâce à le nier. On pourrait trouver de multiples raisons à cette différence de succès ; la principale est sans doute que, par la faute du traducteur, la pièce de Hauptmann, en français, a perdu des agréments de style qui contribuent à la faire applaudir des Allemands. Il semble aussi que ce monde de la légende soit plus familier aux Allemands qu'aux Français : Siegfried et Brunnhilde sont, et ont toujours été, en Allemagne, beaucoup plus populaires que ne sont chez nous Lancelot et la Reine Genièvre, et des Allemands, les frères Grimm, inventèrent la science du folklore. Plus que nous, les Allemands aiment errer au pays des Elfes et des Ondins, et ils ne se croient pas des enfants quand ils prennent plaisir à écouter des oiseaux qui parlent ou à voir des jeunes hommes qui luttent contre des dragons. L'admirable second acte de *Siegfried*, dont, malgré tout le génie de Wagner, certains craignent la représentation à Paris, n'a rien qui puisse choquer à Berlin ou à Munich, et je ne crois pas qu'un Allemand ait jamais songé à traiter de puérile la scène du *Rheingold* où Alberich se métamorphose en serpent, puis en crapaud.

Je ne suis donc pas très surpris que le public de l'Œuvre n'ait pas senti tout le charme des scènes légendaires de *La Cloche engloutie*, alors que je soupçonne ces scènes mêmes d'avoir assuré le succès de la pièce à Berlin. Les Parisiens n'ont pas, comme les Berlinois, été ravis, dès l'ouverture du rideau, par l'aspect de Rautendelein, la petite Elfe qui, assise sur la vieille margelle du puits, peigne sa longue chevelure d'or, et raille l'Ondin ; ils n'ont apprécié ni la fantaisie curieuse de cet Ondin, ni celle du Faune de la Forêt ; et ils n'ont pas été émus quand, au dernier acte, Rautendelein s'est jetée dans le puits, après avoir dit une ballade allemande qui est un chef-d'œuvre, et que j'ai trop imparfaitement rendue par une ballade française (je prends ce terme dans le sens que lui a donné M. Paul Fort). Et pourtant, les scènes auxquelles je fais allusion, et d'autres encore, sont d'une grâce charmante, et il me semble qu'elles méritaient d'être accueillies mieux qu'elles ne l'ont été. Mais, ne récriminons pas ; il n'en serait pas moins vrai que ces scènes ont déplu au public ; on les a,

sans doute estimées trop enfantines; leur insuccès est un fait, et il est bien inutile de contester des faits.

Ce sont les scènes légendaires qui auraient dû sauver *La Cloche engloutie* ; car les parties plus humaines du drame sont loin de les égaler, et, sans pouvoir être, à leur égard, aussi sévère que le public, je dois avouer qu'il s'y trouve de terribles longueurs. Des développements, excessifs parfois, les alourdissent singulièrement, et Henri, Magda et le Curé, au second comme au troisième acte, parlent avec une abondance qui ne fait que nuire à la clarté et à la portée de leurs discours. Les idées sont nobles et curieuses ; la situation, au troisième acte, est intéressante ; mais Hauptmann n'a pas su garder la sobriété de paroles qui aurait convenu.

Le reproche le plus injuste qu'on ait fait à Hauptmann est, me semble-t-il, de n'avoir pas été original dans *La Cloche engloutie*. On a dit que *La Cloche engloutie* avait déçu l'attente de chacun; que ce conte ne répondait nullement aux espérances que donnaient le souvenir des *Tisserands* et celui de l'*Assomption d'Hannele Mattern*, qu'il ne s'y trouvait rien qui soit de Hauptmann. C'est là un jugement que je crois trop sévère.

Certes, on a montré, avant Hauptmann, un artiste impuissant à réaliser l'œuvre rêvée; on a montré, avant lui, un homme qui veut mener une vie libre, sans y réussir ; on a montré aussi un chrétien qui ne peut rompre, d'une manière absolue, les liens où l'a enserré sa religion : des drames existent déjà dont on peut déduire les mêmes significations que de *La Cloche engloutie*. Il est rapidement devenu banal de rapprocher *La Cloche engloutie* de *Solness le Constructeur* : il me semble qu'il eût été possible encore de la rapprocher de *Rosmersholm*, pour ne citer que des drames d'Ibsen. Mais, depuis que Sophocle écrivit *Œdipe-Roi*, n'a-t-on pas, bien des fois, remis à la scène la lutte de l'homme contre la fatalité? N'y a-t-il pas des sujets qui sont éternels, et qu'on a toujours le droit de traiter, pourvu qu'on les renouvelle de quelque manière ? Or, dans *La Cloche engloutie*, Hauptmann a traité un sujet ancien d'une manière neuve, et qui lui est personnelle.

Hauptmann, en effet, sait, avec beaucoup d'art, mêler le fantastique au réel. Déjà, dans *Hannele Mattern*, ce petit drame où l'on assiste à l'agonie d'une enfant parmi les pauvres gens d'un asile de village, apparaissaient des Anges et des personnages divins : mais les acteurs irréels n'intervenaient que dans des scènes de rêve, et il y avait, pour ainsi dire, deux actions juxtaposées : l'une, la réalité, n'était jouée que par des personnages humains, l'autre, le rêve, n'était jouée, en somme, que par des personnages fantastiques. Dans *La Cloche engloutie*, la fusion est complète, et Rautendelein,

l'Ondin et le Faune interviennent dans la même action que Henri, Magda et le Curé. De plus, ceux des héros de *La Cloche engloutie* qui n'appartiennent pas à la race humaine n'en sont pas moins des êtres bien vivants, et qui ont des passions, des souffrances et des joies : ce ne sont pas, en réalité, des êtres fantastiques, mais seulement des êtres de légende, des Esprits pareils à ceux dont la littérature populaire conte les aventures.

Hauptmann est loin d'être le premier, parmi les Allemands surtout, qui ait emprunté des personnages et des thèmes aux contes populaires. Les poètes, comme les musiciens, se sont, en Allemagne, bien souvent inspirés du folklore ; il était familier à Tieck et à la Motte-Fouqué comme aux autres romantiques, et, avant que Wagner n'écrivît le *Vaisseau Fantôme*, Weber avait mis le *Freischütz* en musique. Il ne semble pas que Hauptmann soit le seul, pour l'instant, qui cherche à faire des drames qui rappellent des contes ; et le succès de *La Cloche engloutie* n'a t-il pas été précédé, d'assez peu, par le succès du joli conte musical de Humperdinck, *Hœnsel et Gretel* ?

Mais Hauptmann a le mérite d'avoir, dans une action d'aspect populaire, introduit quelques-unes des idées que l'on peut appeler ibséniennes ; et il a le mérite, plus grand, d'avoir su, malgré ses raffinements poétiques, donner par son œuvre presque la même impression que donnerait une œuvre vraiment populaire.

Hauptmann — et c'est en cela surtout qu'il est original — est peut-être le plus populaire des écrivains actuels. Il semble que la suite de ses œuvres soit un recueil d'images, un peu analogues à celles qui illustrent d'anciens almanachs. Dans *Les Tisserands*, Hauptmann illustrait l'histoire d'une révolte d'ouvriers ; dans *La Cloche engloutie*, il illustre un conte assez semblable à ceux que recueillirent les frères Grimm : mais il reste toujours un imagier, et un imagier populaire.

N'a-t-on pas, en somme, été un peu injuste pour *La Cloche engloutie* ? n'a-t-on pas un peu trop oublié que Hauptmann a intitulé sa pièce « Conte dramatique » ? et n'aurait-on pas dû, en faveur des passages où se décèle un vrai dramaturge et un vrai poète, faire grâce à quelques longueurs ?

Je suis heureux d'avoir cette occasion de remercier M. Lugné-Poe du soin qu'il a mis à monter *La Cloche engloutie*. Si le succès de la représentation n'a pas répondu à son attente, il n'en est nullement responsable. Les costumes, et surtout les décors, étaient des plus convenables, et les éclairages, si importants dans une pièce de cette nature, étaient fort bien réglés. La mise en scène était fort intelligente, et M. Lugné-Poe a, lui-même, excellemment joué le rôle de l'Ondin ; il a su tour à tour, être comique, attendri et menaçant, comme il

convenait. Je veux remercier MM. Mévisto, Carpentier, Luxeuil, Zeller, Avernès, Mlles Marcelle Bailly, Louise Koch, Amo, Louba, Hedwige Moore, Rouvier, Navare, qui ont, tous et toutes, contribué à un tres bon ensemble, et qui me permettront de féliciter Mlle Suzanne Auclaire du talent dont elle a fait preuve dans le personnage de Rautendelein : tantôt rieuse et gaie, tantôt délicatement émue, toujours gracieuse, elle a été l'Elfe la plus charmante qu'on pût rêver.

A.-Ferdinand Herold.

Nouveau Théatre. — *A la vie ! A la mort !* Drame en cinq actes et six tableaux, de M. Pierre Denis.

Cela ne fut pas très bien — et je le regrette. Je serais tout à fait heureux de voir se former quelques belles légendes populaires et modernes. Auprès de la légende héroïque de Morès, la légende sentimentale de « Georges et Marguerite » a sa place toute marquée... on a essayé... mais *ça n'y est* pas encore, et le fâcheux est qu'à en rater des expressions l'on efface et l'on banalise les meilleurs thèmes de légende. Encore un mauvais roman et un drame mal fait, et ce pauvre Général Boulanger sera volé d'une gloire d'imagerie à laquelle il a droit — on craindra d'être un peu ridicule en portant des bouquets sur la tombe d'Ixelles — et la « Littérature » aura frustré deux amants de leur pauvre petite éternité idéale... oh! cette Littérature!

Je vous entends : M. Pierre Denis est plein de bonne volonté, de sincérité, de feu, et cet homme âgé — (honte à nous!) — déborde de toute la jeunesse qui nous manque... Eh bien, cela ne suffit pas. Je constate chaque jour, dans les milieux actifs même les plus populaires, une admirable tendance à dédaigner, au profit des faits, les lyrismes de 1848 et les phrases de « Victime du 16 mai » — et je crois bien que ceux d'entre nous qui « feront de la politique » réussiront mal — (n'est-ce pas, MM. les Philhellènes?) — à se resservir des vieux clichés...

La pièce de M. Denis est toute en vieux clichés. C'est l'« *Histoire du bon Général et des méchants politiciens* » — « *Enfant, tu vois ce drapeau...!* » — « *Messeigneurs, vous êtes tous assassinés!* » Si c'était très habile et d'une belle langue, ce pourrait être un anachronisme agréable... mais c'est si fort maladroit...

Quant à la portée « boulangiste » de la pièce... hélas! cela nous est devenu si égal! le Boulangisme fut de ces choses qui disparaissent complètement sous un avatar pour reparaître exactement sous un autre, entretenant un « mouvement » à l'abri duquel se font « des choses » — et cela n'est intéres-

sant qu'au point de vue du parti que l'on en peut tirer. Attendons l'«...*isme* » de demain.

Maintenant — ce fut amusant : ce fut une jolie salle. Il y avait quatorze très jolies femmes. La Belle Meunière au balcon, et beaucoup de douzaines de « sommités de la littérature, de l'art et de la politique ». On applaudit — avec un peu de dédain je crois, mais, lorsque M. Pierre Denis fut traîné sur la scène par Darmont-Boulanger, ce fut avec sympathie que l'on sourit à sa bonne figure de conspirateur d'opérette...

C'est pas bien méchant — tout cela.

JEAN DE TINAN.

LES ESCHOLIERS. — *Charité*, pièce en trois actes, de M. LUCIEN GLEIZE. — *Le Plaisir de rompre*, un acte en prose, de M. JULES RENARD.

L'art d'une cruauté si fine — une dent de souris qui ronge — de M. Jules Renard, semblait difficilement transportable à la scène, dont l'optique spéciale produit une déformation parfois fatale aux ouvrages qui n'ont pas été écrits en vue du théâtre, tantôt grossissant les effets jusqu'à l'enflure, tantôt les étouffant jusqu'à l'effacement. L'événement a déjoué les craintes que l'on pouvait concevoir. Le succès a été éclatant, enthousiaste, et la presse entière s'en est faite l'écho. *Le Plaisir de rompre*, dont les éléments ont été tirés de quelques chapitres dialogués de *Coquecigrues* et de la *Maîtresse*, a brillamment soutenu l'épreuve ; tous les mots, si délicieusement ciselés et d'une ironie si mordante, qui ne paraissaient faits que pour être dégustés savamment à la lecture, ont triomphalement « passé la rampe », allant droit au public, à la fois amusé, charmé, chatouillé et ému.

Emu! Voilà la surprise que le théâtre réservait à M. Jules Renard, l'auteur le moins émotionnant qui soit ! Ses mots cruels, ses observations aiguës, ses pointes ironiques ont fini par déterminer un ensemble d'émotion tout à fait inattendu. De « vieilles maîtresses » y ont été de leur larme, de « jeunes plaqueurs » de leur petite colique de cœur. C'est que, quelque soigneusement aiguisé qu'il soit, l'art de M. Jules Renard reste scrupuleusement vrai : or, la vérité est la seule chose qui porte toujours au théâtre. La *Demande*, jouée la saison dernière à l'Odéon, avait déjà fait dresser l'oreille. Avec *Le Plaisir de rompre*, voilà M. Jules Renard passé auteur dramatique. Je ne veux point essayer de prévoir son avenir dans cette voie : *Le Plaisir de rompre* n'est qu'un acte, moins encore, une scène — un petit chef-d'œuvre il est vrai, — or, sur une scène, il est bien difficile de préjuger des qualités dramatiques d'un écrivain. Peut-être M. Jules Renard fera-t-il

bien de s'en tenir à des « scènes », de même que, dans le livre, il s'en est tenu à des « pages ». Ce qu'on peut alors lui prédire, c'est que, dans ce genre, il sera le maître. — Il l'est déjà.

Le Plaisir de rompre a été interprété à la perfection par Mme Jeanne Granier et M. Henry Mayer.

Cet acte était précédé d'une pièce en trois actes de M. Lucien Gleize, *Charité*, peu intéressante, surtout après les *Bienfaiteurs* de M. Brieux, mais où on a eu le plaisir d'applaudir MM. Gémier, remarquable dans un rôle réaliste d'ouvrier, Depas, Paul Edmond, l'excellent régisseur du Théâtre Libre, dans une silhouette amusante de commissaire, et Mmes Louise France, Chassaing et Reynold, celle-ci en progres.

Louis Dumur.

MUSIQUE

Il ne fallait pas moins qu'une belle exécution de la Symphonie en ut et qu'une interprétation admirable de la Symphonie avec chœurs, pour racheter la faute lourde commise par M. Lamoureux en jouant *Notre-Dame de la Mer*. On aimerait ne pas écrire le nom de M. Théodore Dubois. La carrière médiocre qui s'étend derrière lui comme un chemin plat en fait une sorte de bureaucrate de la Musique. On a pris pour de la modestie ce qui n'était, réellement, qu'une patience lente et tenace, fortifiée par l'ambition. Il désarmait la juste sévérité des opinions, parce qu'il vivait dans un effacement mérité. Aujourd'hui, M. Dubois sort de l'ombre. Si une inspiration courte ne lui a permis d'écrire que fort peu de musique, les prérogatives attachées à la haute fonction de Directeur du Conservatoire sont telles que rien de ce peu ne saurait, décemment, demeurer du silence : nous apprendrons à connaître toute la musique de M. T. Dubois, en attendant celle de ses élèves. Et cela est une perspective bien malheureuse !

Notre-Dame de la Mer, c'est assurément la plus pitoyable des œuvres qu'on ait entendues cette année, en comptant même les concerts de l'Opéra. Tout au long de cette partition ennuyeuse, et correcte à la manière d'une redingote de marié pauvre, on chercherait en vain une idée, une seule toute petite idée originale. M. Louis Gallet se montre aussi parcimonieux que son collaborateur. Il peut écrire mille vers sans qu'un seul donne à penser. Ici le musicien et l'écrivain, esprits jumeaux, ont bien mérité l'un de l'autre, et le plus à blâmer des deux n'est jamais celui qu'on pense. On a beaucoup sifflé, et avec raison, car il ne faut pas se laisser faire. Je n'insisterais pas de la sorte, s'il n'y avait dans cette œuvre inférieure la

marque de prétentions énormes. M. Gallet a eu celle de faire entendre ses vers, sans musique !

Pierre est bon matelot ! — son père et son grand-père...

Ah, cela justifierait tous les courroux ! Mais ce qui déchaîne sans rémission les volontés contenues, c'est le récit :

Pierre est là-bas loin de la verte lande
Au large de la mer d'Islande...

M. Théodore Dubois a écrit là-dessus un intermède symphonique qui est l'endroit de la partition le plus pénible. Il semble qu'on entende encore une fois le récit de M. Louis Gallet :

Il murmure des mots vagues, vides de sens.

La « question du librettiste » est une de celles qu'on ne videra point d'ici longtemps. Les musiciens devraient être toujours des lettrés, et composer le poème avec la musique. Il n'y a pas d'association parfaite, — à moins que le compositeur s'inspire d'une œuvre qui, sans avoir été écrite dans le but qu'il y ajoute de la musique, ait excité son imagination et son enthousiasme. Ceci n'est pas indifférent, car si le mariage Dubois-Gallet ne peut rien produire que de négligeable, on voit M. Bruneau s'épuiser à mettre en musique *Messidor* ou l'*Or de l'Ariège*, la fade histoire de M. Emile Zola ; on voit M. Erlanger accepter un livret enfantin de M. Gheusi, — et M. Bachelet collaborer avec M. Léon Durocher.

Ce n'est point le moment que je commente la partition de *Kermaria*, où quelques belles qualités dissipent la mauvaise impression que produisent des défauts légués par une tradition caduque... Mais je me hâte de dire que M. Lamoureux a fait un excellent choix, en donnant le deuxième tableau du premier acte du « Conte lyrique » de M. Bachelet. Par sympathie pour le talent du musicien, je ne tiens pas compte de la besogne de M. Durocher, impersonnelle et qui provoque les situations les moins inconnues qu'on puisse imaginer. C'est par influence, en se rappelant surtout le poème — il faudrait dire la « cantate de concours », — que plusieurs critiques ont reproché à M. Bachelet ses maîtres. Que l'on se soit souvenu parfois du scherzo de la reine Mab ou du chœur des Sylphes, en écoutant *Fiona*, cela provient seulement de la légende passe-partout que M. Bachelet a choisie, et non point de la musique qu'il a composée. L'orchestration en est expressive, touffue et hardie. Le dessin des diverses parties a d'heureux enchevêtrements que l'on se plaît à suivre, autant parce ce qu'on les sent fondés sur une connaissance forte du métier, que pour leur grâce ingénieuse. L'arrivée de Turl, le nain, est illustrée avec un goût parfait. Le duo, ici, des vio-

lons et des hautbois, l'entrée des harpes par une phrase que développent ensuite les flûtes, portent la marque d'une personnalité qui s'affirmera. Le dialogue de Fiona et de Turl, — malgré quelques lourdeurs, l'intervention inexplicable des trombones, par exemple, quand Fiona se montre surprise d'apprendre le mariage de Patrick, — est d'une jolie couleur qui forme un contraste pittoresque avec le récit de Turl (Scène III), mordant, au rythme bref, au milieu duquel s'enchâsse un délicieux solo de flûte.

L'orchestre Lamoureux, les chœurs, les solistes, ont vaillamment soutenu l'œuvre du jeune musicien. Le public lui a fait un grand succès, — et c'était justice.

§

Au Châtelet, le programme ne varie pas. Mme Mottl est revenue chanter. On a exécuté *Jeunesse* de M. G. Hüe. J'en rendrai compte la prochaine fois.

§

Je signale avec plaisir l'intérêt que prend le public à suivre les *petites auditions* organisées par M. Herwegh. Ces concerts mêlent heureusement les compositions des maîtres anciens et des modernes à celles des artistes les plus récents. Il faudrait jouer ceux-ci, surtout, et négliger Liszt ou choisir avec plus de circonspection dans son œuvre. Sans doute, l'accompagnement de l'admirable ballade de Bürger : *Lénore* (pourquoi n'avoir pas choisi la traduction fidèle et *française* au moins de Nerval?) est de ces compositions dont il vaut mieux ne pas perpétuer le souvenir. On peut aussi demander la raison qui a fait mettre au programme « Au bord d'une source » arrangé pour trois violons concertants, et qui est ainsi d'un son toujours désagréable, au lieu d'avoir fait jouer ce morceau, au piano, comme il est écrit. Au programme encore, des chansons de Brahms, inégales, des « Chansons populaires » de Mendelssohn, un des meilleurs concertos de Haendel, une sonate intéressante de Leclair. On a exécuté aussi un Quatuor de M. F. Luzatto, fait d'oppositions brutales comme on en rencontre chez Rubinstein, et qui a paru long.

§

A la Société Nationale, les programmes sont toujours curieux. Parmi les nouveautés, le *Petit Roman* de M. Guiraud, une œuvre légère, agréable, écrite sur des vers aimables de M. Henry de Gorsse, a remporté un succès mérité.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Rose†Croix. — Les Orientalistes. — Expositions Jean Veber, P. de Uranga. — La Libre Esthétique.

M. Peladan a réuni, cette année, chez G. Petit, les artistes d'art mystique pour qui est article de foi l'imitation formelle de quelques aînés dont les œuvres ont eu une tendance psychique plus ou moins profonde. On rencontre de petits Gustave Moreau, des Burne-Jones vagues, avec peut-être beaucoup d'intentions, mais d'une exécution défaillante ou veule. On s'étonne de relever là la présence de quelques artistes plus sûrs, et quelque peu personnels : M. Osbert, avec de mélancoliques paysages troubles, M. Fernand Khnopff qui dresse en de hautes armures délicates la taille frêle de vierges radieuses ; M. Berthon dont certains dessins sont un peu trop, peut-être, influencés de Grasset, mais de qui l'on sait la tendre et fière affiche de l'Ermitage.

M. Marcius Simons échafaude, orthodoxe, des bâtisses de rêve héroïque devant qui, debout, se dressent de blancs et longs corps de femmes parmi tout le charme chatoyant d'irisations, un peu à la Ziem, mais d'un effet décoratif original neuf.

Trois sculpteurs, enfin, valent qu'on les nomme : M. Vallgrenn a des esquisses, bustes, etc., de grâce maniérée ; M. Niederhausern expose une *Amertume* qui se souvient à point de l'art de Rodin ; M. Abals de charmantes figurines qu'il gâte en y insérant l'éclat brutal de pierreries.

— M. Jean Veber, dont l'exposition avait lieu du 1er au 10 mars, chez G. Petit également, est un humoriste agréable et sans prétention. Des compositions facétieuses comme le *Mot difficile à l'Académie*, comme le *Banquet Goncourt* nous révèlent un physionomiste vif et varié, comme aussi les portraits peints à l'huile. Cependant, la diversité même de l'esprit de l'artiste le détourne d'un art plus posé et plus grave, et si M. Veber s'adonnait exclusivement à la peinture, il serait à craindre que trop facilement il devînt un peintre à la mode, c'est-à-dire sans personnalité pour s'être approprié trop aisément ce qui lui plaît dans ce qui fait la personnalité de ses confrères.

— De la 4e exposition (chez Durand-Ruel) des peintres orientalistes français, rien à dire, sinon que Chasseriau refaisait non sans habileté les Delacroix, et que M. Cottet nous y montre deux paysages parmi ses plus beaux.

— Chez Le Barc de Boutteville, l'exposition de M. Pablo de Uranga nous révèle un impressionniste rapide, multiple, épris d'eaux, d'air et de lumières ; il fait vivre et remuer des coins

de paysages espagnols, et des figures avec tout un art très personnel, impromptu et capricieux. Ce sont notations parfois un peu sommaires, mais d'une impression toujours précise et intéressante.

— Le quatrième salon de la Libre Esthétique est ouvert depuis le 25 février à Bruxelles. Comme d'habitude, s'y groupent les artistes les plus différents de Belgique, de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Comme l'année dernière une place prépondérante avait été faite au magicien merveilleux qui a nom Carrière, cette fois, c'est Besnard dont l'œuvre est la plus nombreuse et la plus variée. Quelques portraits (on se souvient de la femme en jaune, au Champ de Mars, il y a quelques années), des paysages très colorés d'Algérie, les Chevaux au soleil, la Femme au rhododendrons. Dans ces œuvres diverses, M. Besnard se montre tel qu'on le connaît, chercheur sincère, épris de nouveau et coloriste parfois outré par amour des lumières.

Autour de lui, se rencontrent les noms français de MM. Blanche (la famille du peintre Thaulow, et quelques études sincères et fraîches de natures mortes); Cottet, Toulouse-Lautrec, Gauguin, Grasset, Helleu, Louis Legrand, Luce avec de calmes et lointains paysages, Lunois, Maurin, Ménard (le portrait heureux de M. Cottet, et des paysages graves) Claude Monet (dont les Cathédrales de Rouen vivent d'une vie de pierreries enfiévrées), etc.; des sculpteurs et des ouvriers en objets d'art comme Alexandre Charpentier dont les lithographies gaufrées et les étains révèlent les patientes recherches, le haut sens d'art raffiné; Pierre Roche, Mme Louise Saverny, Thesmar.

L'intérêt est surtout aux exposants belges. On voit ici quelques-unes des âpres statuettes du sculpteur génial Constantin Meunier, des scènes ou des portraits épiques de Henri de Groux, des paysages tragiques et calmes de William Degouve de Nuncques, des rêveries de C. Doudelet, de J. Toorop, de James Ensor si singulier et fervent, d'élégants dessins de G. Lemmen, et aussi des Félicien Rops.

André Fontainas.

ENQUÊTES ET CURIOSITÉS

Les Bains de Bade au xv^e^ siècle, par Pogge, Florentin.

En mars 1896, l'*Ermitage* publiait, sous la signature de M. Elysée Pélagaud, la traduction d'une lettre de Pogge, contenant la description des bains de Bade, au xv^e^ siècle, lettre

qu'il donnait, sinon comme inédite, du moins comme n'ayant jamais été traduite.

Il y a lieu de s'étonner, quand il s'agit de Pogge et de la Renaissance italienne, que M. Pélagaud n'ait pas cru devoir consulter, tout au moins, le catalogue de ce tant bizarre éditeur, M. Isidore Liseux, mort récemment dans la misère ou presque, apres avoir donné aux curieux de belles et soignées éditions des *Ragionamenti* de Pietro Aretino, du *Manuel d'Erotologie classique* de Forberg, cette amusante compilation d'un savant allemand, où toutes les sanies des civilisations grecque et romaine se trouvent classées et cataloguées avec la patience d'un enthomologiste et la naïveté d'un clerc; et enfin de tous les petits conteurs italiens, sans oublier l'excellent texte, que l'on peut considérer comme définitif, des Dialogues de *Luisa Sigea*.

A vue seule de ce catalogue, le traducteur nouveau de cette lettre de Pogge se serait rendu compte qu'un autre l'avait traduite avant lui, et cette première traduction n'est nullement à dédaigner.

Après un tirage restreint fait par l'*Académie des Bibliophiles* (Paris, imprimerie Jouaust, 1868), la lettre de Pogge se présente sous la forme d'un coquet petit in-18, sur hollande, composé en caractères elzéviriens et donnant le texte entier en regard de la traduction française : *Les Bains de Bade au* XV^e^ *siècle, par* POGGE, *Florentin, scène de mœurs de l'âge d'or. Traduit en français pour la première fois par* ANTONY MÉRAY. *Texte latin en regard. Paris, Isidore Liseux, 5, rue Scribe. 1876.*

Tandis que certains Liseux sont aujourd'hui devenus rares, celui-ci est assez commun, et ces dernières années se trouvait d'une façon courante sur les quais.

Il est à croire que les traductions ont été faites sur le même texte. M. Pélagaud, sans plus de références, indique l'édition de 1513, qui ne semble être autre, à vrai dire, que celle ainsi décrite par M. Antony Méray :

« L'exemplaire des œuvres de Pogge où j'ai découvert cette lettre, très peu connue et non traduite en français, est un incunable à longues lignes : imprimé en caractères ronds, par Jehan Petit, à Paris, sans date, *sub signo lilii aurei*. Notre édition n'a été décrite ni par de Bure, ni par Brunet. Cette charmante description y est placée entre celle des ruines de Rome, *De Ruina Romanæ Civitatis*, et la lettre à Léonardo d'Arezzo sur sur le supplice de Jérôme de Prague, *De Hieronimi hæretici obitu et supplicio* ». Une traduction de cette seconde lettre a également été publiée par l'*Ermitage* (avril 1896).

Bien que cette édition soit mentionnée comme sans date, il est permis, par son *lis d'or*, d'en fixer l'impression à 1513,

l'enseigne de Jean Petit ayant été précédemment (1509) : Au Lion d'argent.

Je regrette de ne pouvoir, crainte d'allonger outre mesure cette notice bibliographique, citer quelques passages de l'introduction charmante dont M. Antony Méray avait, il y a vingt ans, fait précéder sa traduction de la lettre de Pogge sur les Bains de Bade.

PIERRE DUFAY.

ÉCHOS

Une Lettre de M. jean Viollis. — Une Lettre de M. Maurice Magre. — Le Monument de Paul Verlaine. Deuxième liste de souscription. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Les Conferences de *La Critique*. — Le Théâtre Municipal.—Erratum. — Les Poètes à l'Odéon. — Communiqué.

Une Lettre de M. Jean Viollis.

6 Mars 1897.

Cher Monsieur,

Je suis étonné d'une note insérée au *Mercure* de mars et que signa M. Paul Fort avec quelques-uns de ses amis.

Comme cette façon de plébisciter les opinions littéraires tend à se généraliser, je tiens à compléter l'article paru ici même, qui me valut cette manifestation spontanée, par quelques déclarations précises et catégoriques.

M'étant moi-même soigneusement tenu en dehors de toute école, je n'ai jamais prétendu célébrer les mérites de celle-ci au détriment de celle-là; je me suis borné à juger, avec autant d'impartialité et de clairvoyance qu'il me fut possible, une esthétique assez complète pour pouvoir être envisagée dans son ensemble.

Je pense, avec M. Emile Zola, qu'un écrivain, sans qu'on ait à considérer son étiquette, « n'est fait que de travail et de volonté ».

Mais, constatant chez la génération à laquelle j'appartiens une évidente communauté de tendances, je proposais aux bonnes volontés de s'unir, sans règles ni contrainte, autour d'un vocable largement représentatif ; tous ceux qui n'ont vu là qu'un essai d'embrigadement se sont trompés du tout au tout. Je constate, et tous avec moi, l'évolution de l'artifice vers la nature, de l'affaissement à l'énergie, de la complication vers la simplicité ; je note, en littérature, en morale, en sociologie, l'effort général pour la recherche et l'application des Lois naturelles faussées ; il me paraît que le terme de Naturisme désigne clairement les moyens et le but des recherches communes, sans lier en quoi que ce soit la libre initiative des individus. Représenter l'identité d'une tendance

par l'identité d'un vocable nous offre le double avantage de la clarté dans le coup d'œil et d'une très commode exactitude d'expression. Je ne vois là rien que d'inoffensif : or voici que M. Paul Fort en prend ombrage.

J'y persiste néanmoins de toute ma force, faisant appel à toutes les sincérités et demandant à M. Paul Fort comme à ses amis un supplément de réflexion. J'admettrais volontiers que l'on critiquât le terme Naturisme, mais je ne puis comprendre qu'on s'oppose de parti pris au principe d'une étiquette. Est-il amoindrissant pour les personnalités qui l'adoptent ? Certainement non, *pourvu que le signe choisi constate et ne commande pas.* Le «Romantisme» a signifié un état d'esprit et d'aspirations, non une doctrine ; de même, le parnasse, le naturalisme, le symbolisme ; que valent ces mots par eux-mêmes ? rien ; mais ils sont commodes. Au lieu de nous laisser donner une étiquette, sans doute absurde, par tels critiques désireux de simplifier, — pourquoi ne pas nous-mêmes la choisir ? Ses avantages sont tout pratiques, mais ils existent, et je ne vois aucun inconvénient. C'est un petit détail préalable à régler.

Puisque ma tentative a paru à M. Paul Fort présenter assez d'intérêt pour qu'il manifeste, je l'explique et je la maintiens, pour la suffisante raison que je la crois utile, logique, et par conséquent légitime.

JEAN VIOLLIS.

§

Une Lettre de M. Maurice Magre.

Mon nom ayant figuré à cette même place dans plusieurs manifestes, il me semble juste de dire à mon tour ce que je pense du bruit que quelques-uns de mes amis ont fait récemment autour d'une théorie.

J'estime que s'il y a une entente de la « jeune jeunesse », elle s'est opérée librement ; l'effort de chacun n'a, par conséquent, pas besoin de se grouper autour d'une formule qui retrécirait son action; il est inutile de préciser des tendances ; c'est à elles de s'affirmer. Ce groupement des énergies dont il fut parlé me paraîtrait plutôt devoir être une entrave. Il est indiscutable qu'il y a un mouvement d'art nouveau : Gabriel Soulages, M. Le Blond, de Bouhélier, Emmanuel Signoret, Michel Abadie, Jean Viollis, Paul Fort, A. Gide, tous, certes, ont du talent.

Mais j'en connais comme Marc Lafargue, E. Delbousquet, André Magre, Gabrielle Tallet, Marival, Jacques Nervat,

Joachim Gasquet, Charles Vellay, qui en ont tout autant et font moins de bruit autour.

Pourquoi donc une étiquette qui a trop l'air d'une réclame? Qu'une œuvre soit écrite : jusque-là, nous n'avons que le droit de travailler.

MAURICE MAGRE.

Nous avons accoutumé de ne point mesurer la place aux rectifications de nos confrères, et nul ne peut dire que l'insertion d'une lettre lui fut jamais refusée ici. Mais le jeu un peu puéril, et dont le goût se généralise (V. nos dernières livraisons), de citer une douzaine de noms amis a plus d'inconvénients que d'avantages, et à l'avenir nous serions obligés de prier les intéressés de restreindre la rectification à ce qui les concerne personnellement. — A. V.

§

Le Monument de Paul Verlaine. — La souscription, ouverte le 15 février, s'élève à plus de 2.coo francs. M. F.-A Cazals, secrétaire du Comité, a été délégué en Belgique et en Hollande pour y organiser des conférences et recueillir des adhésions. A Bruxelles, il s'est assuré le concours de MM. Emile Verhaeren, Edmond Picard, Camille Lemonnier, Octave Maus, Maurice Maeterlinck, Henry Carton de Wiart, le vicomte de Colleville, Charles Morice, etc., et de toute la jeune Belgique littéraire et artistique. M. Emile Verhaeren fera une conférence à la Libre Esthétique, où M. Krauss, qui a joué à Paris, lors de la représentation du Vaudeville, *Les Uns et les Autres*, dira des vers de Verlaine. A La Haye, M. Zilcken s'est mis à la tête d'un Comité qui va faire appel aux souscripteurs; une conférence y sera donnée prochainement. A Londres, M. W. E. Henley, directeur de la *New Review*, a pris l'initiative de la souscription ; les adhésions sont reçues à la *New Review*, 21, Bedford Street, Covent Garden, London W. C.

Voici le détail des souscriptions reçues au 15 mars :

Le Pauvre Gaspard : 1 fr.; Eugène Demolder : 5 fr.; François Coulon : 10 fr.; Yves Berthou : 5 fr.; Gaëtan Rondeau : 5 fr.; Paul Fort : 5 fr.; Paul Leclercq : 20 fr.; Emmanuel Delbousquet : 2 fr.; Elie Clavel : 2 fr.; Marc Lafargue : 2 fr.; Vayssié : 2 fr.; H. d'Ardennes : 2 fr.; Maurice Magre : 2 fr.; Henri Mazel : 10 fr.; Ernest Chausson : 50 fr.; Louis Pocat :

10 fr.; Léon Maillard : 10 fr.; Aurélien Scholl : 20 fr.; Maurice Pottecher : 10 fr.; Jules Case : 10 fr.; Georges Bans, Directeur de *La Critique* : 10 fr.; Emile Straus, Rédacteur en chef de *La Critique* : 10 fr.; Emile Lane : 7 fr.; Charles Carpeaux : 2 fr.; William Holt : 1 fr.; Marc Mouclier : 2 fr.; George Durangel : 1 fr.; Edmond Lepelletier : 100 fr.; Société littéraire des Etudiants Catholiques de l'Université de Gand (collecte faite au Banquet du X^e^ anniversaire de la Société pour « le poète de *Sagesse*, le plus beau poème catholique d'aujourd'hui », envoyée par M. Franz Jourdain) : 50 fr.; Henri Bauër : 20 fr.; Basile de Schlichting : 50 fr.; A. K., 61, avenue d'Antin : 5 fr.; Roll : 10 fr.; Richter : 5 fr.; Raoul L'Hôpital : 5 fr.; Mme L'Hôpital : 5 fr.; Robert : 14 fr.; de Foucaud : 1 fr.; Edouard Quet : 1 fr.; Amédée Voluisant : 1 fr.; Mme Moye : 1 fr.; Boulain : 1 fr.; Dupuy : 1 fr.; de Bénac : 1 fr.; de la Haye : 1 fr.; Eug. R. Stéphan : 1 fr.; Cler : 1 fr.; André : 1 fr.; J.-F. Raffaëlli : 25 fr.; Théodore Duret : 10 fr.; Edmund Gosse : 25 fr.; Lucien-de Busscher : 5 fr.; Maurice Maeterlinck : 10 fr.; Mlle Georgette : 1 fr.; Charles Whibley : 20 fr.; baronne Deslandes : 100 fr.; Vittorio Pica : 20 fr.; Emile van Mons : 5 fr.; Georges Flé : 5 fr.; Théo van Rysselberghe : 5 fr.; Octave Maus : 5 fr.; Mme Deliège : 5 fr.; Mme Madeleine Gevaert : 5 fr.; E. Mysten : 5 fr.; E. Reclus : 5 fr.; Edmond Deman : 5 fr.; Emile Verhaeren : 5 fr.; Mme Jeanne Leguy : 5 fr.; Jean Baffier : 1 fr.; Orléans : 1 fr.; France Briffault : 1 fr.; Paul Tissier : 5 fr.; Justin Massot : 5 fr.; Gabriel Hanotaux, ministre des Affaires étrangères : 20 fr.; Maurice Vandermeylen : 5 fr.; Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique : 100 fr.; Adrien Lachenal : 20 fr.

Total de la seconde liste : *neuf cent vingt francs*, ci. . . .	920 »
Report de la première liste.	1.426 25
Total au 15 mars	2.346 25

Nous publierons dans notre prochain numéro la liste des souscriptions adressées avant le 15 avril soit au siège du Comité, 17, rue Guénégaud, soit au *Mercure de France*, soit ailleurs mais connues au siège du Comité à cette date.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Collection gr. in-18 à 3.50 : LES HORS NATURE, roman, par Rachilde ; — BALLADES FRANÇAISES, par Paul Fort, Préface de

Pierre Louys ; — La Cloche engloutie, par Gerhart Hauptmann, traduction de A.-Ferdinand Herold ; — Le Jardin des Délices, traduit du persan par A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan.

Collection gr. in-18 à 2 francs : Le Balcon, par Gunnar Heiberg, traduction et notice du Comte M. Prozor.

Collection gr. in-18 à 1 franc : L'Arménie, son Histoire, sa Littérature et son Role en Orient, par Archag Tchobanian, avec une Introduction d'Anatole France.

Formats et prix divers : Moralités Légendaires, tome I, par Jules Laforgue, frontispice, bordures et lettres ornées dessinés et gravés par Lucien Pissarro ; — Le Khalife de Carthage, par Henri Mazel ; — La Légende blasphémée, par Georges Pioch ; — Toi, par Georges Pioch.

§

Les Conférences de « La Critique ». — *La Critique* organise une série de conférences, à 4 heures, à la Maison d'Art, 69, boulevard de Clichy, à Paris.

Voici le programme de la première semaine :

Mercredi 31 mars ; M. Gustave Kahn : *Corneille inconnu* ; auditions.

Jeudi 1er avril ; M. René Ponthière : *La Conférence et les Conférenciers*, causerie humoristique.

Vendredi 2 avril ; M. Eugène de Solenière : *Le Lied allemand moderne* ; auditions.

Samedi 3 avril ; M. J. Joseph-Renaud : *Science et Art pour la Femme.*

Les semaines suivantes : MM. Robin, Léon Riotor, Alfred Duquet, Charles Fuster, Georges Leneveu, Loriot-Lecaudey, etc., etc. Les programmes seront envoyés à toute personne qui en fera la demande à M. Georges Bans, directeur de *La Critique.*

§

Le Théâtre Municipal. — La Ville se propose d'exploiter son théâtre elle-même, en régie : c'est la conclusion même de l'étude publiée dans notre livraison de février par M. Léon Riotor sur l'*Art théâtral à Paris*. M. Riotor fera dans les premiers jours d'avril, à la Maison d'Art de *La Critique*, une Conférence traitant du théâtre municipal.

§

Erratum. — Musique de Gabriel Fabre publiée dans notre dernière livraison : à l'accord du troisième temps, main droite, de la seconde mesure, il faut lire *sol, si, sol,* et non pas *si, ré, sol* (les deux premières mesures sont semblables).

§

Les Poètes à l'Odéon. — A partir de samedi, 3 avril, le Théâtre de l'Odéon donnera ses Samedis de poésie classique et moderne.

Ces auditions seront pour la poésie lyrique ce que les concerts populaires ont été à la musique.

§

Communiqué. — Afin de ne pas interrompre l'œuvre entreprise par la *Société Nouvelle*, les collaborateurs habituels de la revue ont décidé de se grouper autour de l'*Humanité Nouvelle*, qui paraîtra à Paris, à partir d'avril, jusqu'à ce que la *Société Nouvelle* reprenne sa publication.

Les anciens abonnés sont priés de faire parvenir au plus tôt leur adhésion à M. Charles Albert, rédacteur-gérant, rue Hallé, 34, Paris.

Toutes communications relatives à la rédaction et à l'administration de la nouvelle revue sont reçues à cette adresse.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon.
17, rue Friant.

DESSIN INEDIT

DE CHARLES DOUDELET

LES INCUBES ET LES SUCCUBES

ÉTUDE [1]

—

Procul recedant somnia
Et noctium phantasmata
Hostemque nostrum comprime
Ne polluantur corpora.
(*Complies.*)

I. Les légendes et les faits.

Les docteurs en Mystique noire définirent Incubes les démons qui s'accouplaient aux femmes et Succubes les satanes qui ne dédaignaient pas de copuler avec les hommes.

Les curieux phénomènes de l'Incubat et du Succubat remontent aux temps très anciens, à l'origine du monde. Le serpent qui « se mêla avec Eve », c'était l'Incube Samaël. Le rabbin Elias raconte que pendant cent trente ans Adam fut visité par des diablesses qui accouchèrent d'esprits de larves et de succubes. Ces diablesses étaient des formes de Lilith l'épouse de Samaël. Dans la Genèse (Ch. 6. v. 4), il est dit que des fils de Dieu connurent des filles

(1) Ouvrages consultés. — Bible : *Genese ; Deutéronome* ; *Lévitique*. — Barthelemy de Spina : *De Strigibus*, in-8, Francfort, 1582. — Bodin : *De la Démonomanie des sorciers*, in-4, Paris, 1581. — Bois (Jules) : *Le Satanisme et la Magie*, in-8, Paris, 1895. — Christian : *Histoire de la Magie*, Paris. — Delrio : *Disquisitiones magicae*, in-4, Lovanii ex off. Rivi, 1599. — Godelman (Jean-Georg) : *Tractatus de magis veneficiis et lamiis*, in-4, Francfort, 1601. — Gœrres : *La Mystique divine naturelle et diabolique*, traduction Ch. Sainte-Foy, Paris, Poussielgue, 1862. — Guaita (Stanislas de) : *Le Temple de Satan*, in-8, Paris, 1891. — J. K. Huysmans : *Là-Bas*, Paris, 1890 ; *En Route*, Paris, 1895. — Institor (Henricus) : *Mallens maleficarum*, in-8, Francfort, 1582. — Krafft-Ebing (Dr von) : *Psychopatia sexualis*, traduction Emile Laurent et Sigismond Csapo, Paris, 1895. — Lancre (de) : *Tableau de l'Inconstance des démons*, in-4, Paris, Buon, 1612. — Lermina (Jules) : *La deux fois morte*, Paris, 1895. — Levi (Eliphas) : *Dogme et Rituel de la haute magie*. — Malleolus (Félix) : *Tractatus de credulitate demonibus adhibenda*, Francfort, 1582. — Migne (abbé) : *Dictionnaire des sciences occultes*. — Molitor (Ulricus) : *De lamiis et pythonicis mulieribus*, Francfort, 1582. — Nider : *Liber formicarius*, Francfort, 1582. — Peladan : *La Victoire du mari*. — Regnault (Dr J.) : *La Sorcellerie*, Paris, 1897. — Sinistrari d'Ameno (L. M.) : *De la Démonialité*, Paris, Lizeux, 1876. — Sprenger : *Mallens maleficarum*, Francfort, 1582. — Wier (Jean) : *De præstigiis daemonum et incantationibus*, in-4 Bâle, 1577.

des hommes. De ce commerce naquirent des géants. D'après les commentaires des théologiens qui discutèrent longuement sur ce point, ces fils de Dieu n'étaient autres que des anges déchus qui jouaient le rôle d'Incubes. Au Deutéronome, ch. 4, il est dit encore que tous ceux qui s'étaient accouplés au diable Péhor moururent malheureusement ; et au Lévitique : « Vous n'irez plus sacrifier à vos satyres diables avec lesquels vous avez paillardé. » S'il faut en croire Isaï, à Babylone il y avait des êtres velus qui cohabitaient avec les mortels. Ce sont les Faunes et les Satyres du paganisme. Suivant saint Augustin ils tourmentaient les femmes pour jouir d'elles, et bien souvent ils réussissaient dans leurs entreprises luxurieuses.

L'antiquité eut aussi les très séduisantes Sirènes qui perdaient les navigateurs, les Ephialtes et les Insultors dont l'étreinte étouffait. Un disciple d'Apollonius de Thyane, Ménippe voulut épouser à Corinthe une étrangère d'une grande beauté et très riche qu'il aimait. Le jour des noces, dans son palais magnifique, la fiancée resplendissait sous le costume nuptial. Le divin Apollonius s'approcha d'elle et la toucha de sa baguette magique. Alors on vit une chose horrible. La femme si belle se décomposa en une larve hideuse qui s'enfuit, le palais superbe s'était évanoui. Cette femme était une Empuse, c'est-à-dire un démon succube. Les Gaulois connurent aussi des Incubes qu'ils appelaient Duses ou Tauses.

C'est surtout au moyen âge que l'Incubat et le Succubat devinrent très fréquents. Avec sa religiosité maladive, sa sensualité étrange, qui se traduisirent par de très blanches vertus et d'infâmes débauches, le moyen âge était l'époque la plus favorable au développement de ce vice qui prit alors une forme plus malsaine que dans l'antiquité. L'Incube c'est l'esprit de luxure lui-même, le très libidineux Asmodée, infiniment expert dans l'art érotique, pratiquant en maître les plus sales raffinement de la volupté la plus perverse. C'est qu'il vient de l'enfer qui doit être une excellente école

de salacité. Les penseurs, juristes, théologiens, aux XV^e^ et XVI^e^ siècles s'appesantirent avec complaisance sur cette grave question si attirante pour eux. Leurs œuvres regorgent de faits, les exemples se multiplient.

Les études de Sprenger, de Nider, de Barthélemy de Spinà, d'Institor, de Molitor, peuvent se résumer ainsi : Les hommes s'écartant de Dieu laissent un libre cours à leurs désirs et à leurs passions. Ils deviennent tellement obscènes qu'ils en arrivent à désirer et à accomplir l'acte charnel même avec des bêtes. Bien plus, il en est qui avouaient en confession qu'ils le feraient avec Dieu s'ils pouvaient. Ils ne redoutent pas l'assaut des fétides démons qui se transforment en belles apparences d'hommes et de femmes pour capter dans leurs lacs les âmes misérables.

Les démons ne se font pas Incubes seulement parce qu'ils sont paillards et pour la jouissance qu'ils se procurent de cette façon, mais surtout parce qu'ils attaquent ainsi les âmes et les corps par le péché qu'ils préfèrent, la fornication.

Pour devenir Incubes et Succubes, les diables s'enveloppent d'un corps aérien condensé qui prend les apparences de la matière. On ne peut ni les blesser ni les tuer. Ce sont des vapeurs qui s'élèvent en forme de fantôme, et « leur âme est comme un matelot dans un navire ballotté par le vent ». Presque toujours ils sont invisibles à moins de conditions spéciales. On a vu dans les champs ou dans les bois des femmes étendues sur le dos, le ventre nu jusqu'au nombril, remuant lascivement les hanches et les cuisses. L'Incube restait invisible. Quelquefois, mais très rarement, à la fin de l'acte, une vapeur noire paraissait sur leur corps rappelant vaguement la forme d'un mâle. Des maris ont vu leurs femmes besogner avec des Incubes. Ils voulaient les tuer, mais le malin disparaissait. Il arrive aussi que le démon anime momentanément un cadavre et l'envoie s'offrir aux baisers des vivants.

Les Incubes ont une prédilection marquée pour

certains jours. Ils aiment surtout à se manifester les jours de fête : Noël, Pâques, la Pentecôte. Le péché est en effet plus grave en ces époques sacrées. L'apostasie et le sacrilège s'ajoutent au crime déjà très affreux de la démonialité. Et puis les jours de fêtes, passés dans l'oisiveté, favorisent la rêverie et la curiosité impures. Les jeunes gens succombent plus facilement à la tentation. Nider cite l'anecdote suivante : « Un jour de fête, une vierge pieuse fut invitée par une amie plus âgée à monter dans une chambre où se trouvaient enfermés de beaux jeunes gens. Elle accepta. La plus âgée passa la première dans l'escalier, recommandant à sa compagne de ne pas faire le signe de la croix. Elle le promit, mais le fit cependant à la dérobée. Il arriva que lorsqu'elles furent entrées dans la chambre, la vierge ne vit personne. Les démons qui étaient là ne purent lui montrer leurs corps empruntés. La vieille, furieuse de ce qu'elle se fût signée, l'injuria. C'est extrait, ajoute Nider, de la confession de cette vierge.

Les Incubes s'attaquent à n'importe quelle femme, mais Guilhellmus prétend qu'ils distinguent particulièrement les femmes et les jeunes filles qui ont une belle chevelure ; probablement parce qu'elles tirent vanité de leurs cheveux, qu'elles passent trop de temps à les soigner et à les orner, et s'en servent pour enflammer les désirs des hommes. Dieu le permet afin de leur ôter l'envie de séduire les hommes par cette chevelure qui séduit même les démons... Aussi, de crainte des Incubes, il est prudent que les femmes soient voilées.

Pour chasser les esprits impurs, les armes les plus efficaces sont les bénédictions, les exorcismes, les sacrements, et surtout le Signe de la Croix et la Salutation angélique. Il est aussi des amulettes et des fumigations de cannes aromatiques, de poivre cubèbe, de racines d'aristoloche, de cardamone, de gingembre, de maïs, etc., qui ont le même pouvoir. Certaines herbes froides, nénuphar, hépatique, euphorbe, mandragore, jusquiame peuvent aussi dé-

livrer des Incubes. L'emploi des pointes, de l'épée magique, la fuite et le changement de lieu sont également des remèdes.

Il est des gens qui se livrent volontairement aux Incubes et aux Succubes. Tel est le cas des adeptes de la sorcellerie. Bodin, de Lancre disent, en effet, que toutes les sorcières, tous les sorciers copulaient avec le diable. Une femme, Jeanne Hervillier, née à Verbery, près de Compiègne, confessa que sa mère la présenta à l'âge de douze ans au diable, qui avait la forme d'un grand homme noir, vêtu de noir, botté, éperonné, l'épée au côté. La mère lui dit : « Voici ma fille que je vous ai promise », et à sa fille : « Voici votre ami qui vous fera bien heureuse. » Le Malin la fit renoncer à Dieu « et puis coucha avec elle charnellement, en la même sorte et manière que font les hommes avec les femmes, hormis que la semence était froide ». Le plus souvent, les accouplements maudits avaient lieu après les danses et les festins du Sabbat. Les femmes qui y assistaient prenaient un singulier plaisir à raconter les scènes ignobles qui s'y déroulaient, et donnaient avec complaisance des détails sur la très immonde accointance satanique, qui les laissait cependant toutes sanglantes, « aussi bien devant que, derrière, selon le lieu où il est allé heurter » : l'organe du démon était, paraît-il, énorme et couvert de squames dures comme le fer qui blessaient en se rebroussant. Johannès d'Aguerre dit que le diable en forme de bouc avait son membre au derrière et connaissait les femmes « en agitant et poussant avec iceluy contre leur devant ». Satan sodomite avait coutume de posséder les belles à la manière ordinaire et les laides tout au rebours. Ou bien encore, sans distinction esthétique, le démon incube besognait à la fois dans les deux vases, car sa mentule était fourchue. Il préférait aussi les femmes mariées aux vierges, parce que l'adultère était un péché plus grand.

Mais l'Incubat ne revêtait pas toujours des formes aussi repoussantes. Le diable était quelquefois facétieux. Si l'on en croit Boethius, un moine

fut poursuivi par un Succube très beau qui l'embrassa lui faisant des invites obscènes. Inclinant son corps, la beauté d'enfer se mit dans la position des chevaux et des bêtes qui n'ont point d'âme. Déjà le moine s'efforçait d'accomplir l'acte charnel, le Succube poussa un ululement sinistre et, ombre ténue, phantasme léger, s'évapora entre les bras du malheureux galant qui culbuta tout honteux. Le plus souvent d'ailleurs, surtout en dehors du Sabbat, une volupté intense captivait les victimes. Et sur le bûcher, alors que la flamme venait lécher sa chair grésillante, la sorcière, au milieu de la souffrance horrible qui la tordait, se souvenait des caresses délicieuses de son très doux rêve, pensait à l'Incube chéri qui la faisait haleter sous ses baisers, qu'elle allait retrouver à tout jamais en enfer.

Il était des gens qui recevaient les Esprits du Mal à la suite d'un maléfice. Ces viols constituaient une vengeance raffinée qui devait remplir d'une joie étrange l'âme des sorciers. Un homme accomplissait l'acte vénérien avec un Succube, même en présence de sa femme, et on ne voyait rien de corporel couché avec lui. Il en ressentait une fatigue énorme ; lorsqu'on l'interrogeait, il répondait qu'il ne voyait rien, mais que son esprit était captivé à ce point que la résistance lui était impossible. On soupçonna une femme qu'il avait injuriée, d'être la cause du mal.

Il arrivait aussi que les démons, lassés de leurs amours infernales, s'enamouraient des mortels. Ils devenaient alors des amants passionnés et tendres. Boethius, dans son histoire d'Écosse, rapporte qu'un jeune homme était tenté par un Succube d'une ravissante beauté. Il pénétrait chez lui à travers les portes et les murs et fit tout pour le posséder. Mais le jeune homme vertueux alla trouver son évêque et les remèdes spirituels le délivrèrent. Assez souvent, le démon prend la forme d'un être aimé pour atteindre plus facilement sa proie. Brognoli, cité par Gœrres, vit en 1650 à Bergame un jeune homme auquel le démon était apparu un soir sous la forme

d'une jeune fille qu'il aimait. Le fantôme lui raconta une petite histoire expliquant sa présence à cette heure en cet endroit : sa mère l'avait maltraitée, elle s'était enfuie et se réfugiait près de lui. L'amoureux se doutait bien que ce n'était pas là sa bien-aimée, mais un démon ; il succomba cependant à la tentation. Le Succube lui dit alors qui il était, une larve qui l'aimait. Les exorcismes eurent raison des enchantements de l'enfer, et le jeune homme fit pénitence de ses péchés. Brognoli raconte encore la curieuse histoire que voici telle qu'elle se trouve dans la Mystique de Gœrres : « En 1643, je fus chargé par mes supérieurs d'aller exorciser une jeune fille de vingt ans qui était poursuivie par un Incube. Je me rendis chez elle avec son confesseur. A peine étions-nous entrés que le démon, qui était précisément alors occupé avec elle, se retira. Elle m'avoua sans détour tout ce que l'esprit impur faisait avec elle. Je jugeai, d'après ce qu'elle me dit, que malgré ses dénégations, elle prêtait au démon un consentement indirect. En effet, elle était toujours avertie de ses approches par une surexcitation violente des organes sexuels ; et alors, au lieu d'avoir recours à la prière, elle courait à sa chambre et se mettait sur son lit. J'essayai d'éveiller en elle des sentiments de confiance envers Dieu ; mais je n'y pus réussir, et elle semblait plutôt craindre d'être délivrée. Je la quittai donc après avoir laissé à son confesseur et à ses parents quelques prescriptions touchant le jeûne et la mortification. »

Ce commerce monstrueux était-il fécond ? Presque tous les auteurs l'affirment : le démon, n'ayant ni chair ni os, n'avait pas de semence. Il recueillait le produit des pollutions vaines ou bien, se faisant Succube, il dérobait à des hommes puissants le sperme. Devenu Incube, il transportait ce sperme dans la matrice de la femme qu'il voulait engrosser. Les enfants procréés de cette manière étaient plus lourds que les autres, toujours maigres et pouvaient tarir trois nourrices sans engraisser. Quel était le père, le démon ou l'homme qui avait

fourni la semence ? D'après les théologiens, c'était l'homme. Sinistrari d'Ameno, au XVII^e siècle, prétendait que les Incubes et les Succubes possédaient des organes sexuels et employaient leur propre semence. Suivant la légende, un grand nombre d'hommes célèbres sont nés de cette façon. Sans parler des géants de la Genèse, on peut citer Romulus et Remus, Servius Tullius : la mère de ce dernier se vantait d'avoir vu apparaître dans la cendre du foyer un phallus qu'elle avait reçu, et elle était devenue enceinte. Alexandre le Grand, lui aussi, avait une origine surnaturelle, et beaucoup d'autres encore. Merlin l'Enchanteur était né d'un Incube et d'une moniale, fille de Charlemagne. Vers la même époque, plusieurs princes étaient assemblés dans un palais sur le Rhin, près de Cologne ; un esquif, que traînait par une chaîne d'or un cygne, apparut. Un beau guerrier inconnu descendit de la barque. Il resta dans le pays, se maria, eut des enfants, puis un jour le cygne revint le chercher et on ne le vit jamais plus. Le beau chevalier ne pouvait être qu'un esprit incube. Sous le règne du roi Roger, en Sicile, un jeune homme se baignait dans la mer, au clair de la lune. Il vit dans l'eau une femme qui se noyait ; il la sauva, en devint amoureux, l'épousa et en eut un fils. Pris de doute, un jour, sur l'origine de cette créature, il lui demanda avec insistance qui elle était : « Tu me perds, lui dit-elle, en voulant m'obliger à répondre. » Elle disparut. Son fils, à quelque temps de là, se baignait dans la mer, elle apparut de nouveau et l'emporta. L'hérésiarque Luther eut aussi une naissance démoniaque. Le diable, déguisé en marchand, vint à passer à Witemberg. Il séduisit la fille de ses hôtes, puis retourna en enfer, la laissant grosse. D'où naquit Martin Luther.

Chez les peuples du Nord, en Islande et en Norvège, en Ecosse, on trouve des traditions analogues. Les Trolls et les Elfes s'unissent assez souvent aux fils et aux filles des hommes. Les Elfes habitent les éléments, les nuages, les rochers, les cavernes, les ruisseaux ou la mer. Leurs filles, à la

peau bleue, sont cependant d'une merveilleuse beauté: « On citait jadis, dit Christian, des familles en Islande qui devaient leur origine à ces unions mystérieuses. »

Au XIX^e^ siècle, les caractères de l'Incubat et du Succubat ont peu changé. Les cas semblent moins fréquents, ou plutôt sont moins connus. La science, qui dédaigne l'occulte, ne voit dans les faits observés par les médecins que des maladies sexuelles dont elle ne recherche pas la cause. Presque seuls, les prêtres connaissent des exemples précis. Mais ils se retranchent derrière le secret de la confession, et refusent de parler, craignant le scandale que pourraient produire des révélations de cet ordre. Voici deux exemples d'Incubat et de Succubat religieux. En 1816 et 1817, une jeune fille, Marie-Ange, parut avoir des rapports étranges avec l'invisible. Elle supportait les phénomènes extatiques et recevait d'innombrables baisers qu'elle attribuait à Jésus et à la Vierge. Ces baisers produisaient, chose très extraordinaire et légèrement grotesque, une liqueur et des bonbons délicieux que les témoins goûtèrent!

Dans le même genre, le Chevalier de Caudenberg, vers 1855, à la suite de pratiques spirites, crut échanger des baisers avec la Vierge qu'il sentait « réellement » contre lui, baisers qui le remplissaient de volupté.

La renaissance bâtarde des antiques invocations, qu'était le Spiritisme, devait inévitablement favoriser l'Incubat et le Succubat. On faisait venir les morts, on leur parlait, on les touchait; toujours docile, le trépassé répondait à l'appel. L'impossible rêve de posséder les disparus aimés devint réalisable. Le veuf put étreindre son épouse perdue. La veuve se consola dans les bras du fantôme de son mari! Mais on alla plus loin. Pourquoi n'aurait-on pas évoqué les femmes célèbres, courtisanes ou reines, dont les corps splendides, redevenus poussière, hantent l'imagination des songeurs? Certes la tentation était grande de jouir de Sémiramis, de Cléopâtre, de Laïs ou de Théodora, les très belles

qu'adora le monde ancien. Plus d'un spirite y succomba. Des femmes sentimentales possédèrent leurs poètes ou leurs héros favoris. Malheureusement, le Diable, qui depuis quelque temps se tenait à l'écart, mais toujours aux aguets, en profita pour rentrer en scène, s'il faut en croire M. des Mousseaux, cité par M. S. de Guaita dans son très remarquable *Temple de Satan* (1). Dans un ouvrage « parfaitement orthodoxe », les *Hauts phénomènes de la Magie*, M. des Mousseaux rapporte des histoires de cédules signées avec du sang ; le Malin, très correct, apparaît dans une réunion de jeunes filles, les séduit par son esprit, puis se livre aux plus ignobles débauches, et à l'aube s'évanouit « comme s'évanouirait une ombre ». Tout cela se passe le 17 juillet 1844. Onze ans de suite, le Diable revint visiter une des filles qu'il avait distinguée. M. des Mousseaux raconte aussi que dans certaines séances de spiritisme, des dames qui se trouvaient autour du médium ressentirent des attouchements obscènes « vers la partie inférieure du buste ».

Les fantaisistes histoires de M. des Mousseaux sont assez réjouissantes. Mais, tout récemment, l'Incubat avait pris un développement considérable et se manifesta plus gravement immoral, grâce à une secte bizarre : le Carmel de l'hérésiarque Vintras, secte étudiée à fond par M. S. de Guaita dans le *Temple de Satan*, dont sont extraits les documents qui vont suivre. Eugène Vintras et son successeur l'abbé B... enseignaient que la rédemption des Etres devait s'effectuer par des actes d'amour, accomplis : « 1° Avec les esprits supérieurs et les élus de la terre pour se célestifier, acquérir soi-même les vertus et ascensionner individuellement. 2° Avec les profanes et les esprits inférieurs, élémentaires, animaux, à cette fin de célestifier ces pauvres natures déchues, etc. » Cette doctrine aboutissait donc, grâce à ces unions avec les êtres supérieurs et les esprits élémentaires, à l'Incubat, qui

(1) Tous les documents qui vont suivre sur l'ouvrage de M. des Mousseaux et sur le Carmel de Vintras sont extraits du *Temple de Satan*, le plus beau travail qui existe sur la Magie Noire.

se trouvait érigé en pratique de Sainteté, ce qui dénotait beaucoup d'originalité et une certaine hardiesse chez les apôtres de cette nouvelle religion. Les lettres citées par M. de Guaita ne laissent aucun doute sur la nature de ces unions occultes. Dans l'une d'elles, d'un prêtre parlant d'une dame qui s'était laissée prendre au piège, on peut lire : « La malheureuse est obligée de recevoir et les caresses et les embrassements, non seulement des esprits de lumière, mais encore de ce qu'elle appelle les humanimaux monstres puants qui empestent sa chambre et son lit et qui s'unissent à elle pour s'élever à l'humanisation. Elle m'assurait qu'ils l'ont engrossée à plusieurs reprises et que, pendant les neuf mois de cette gestation, elle a éprouvé tous les symptômes, et même les signes extérieurs de la grossesse. Le terme arrivé, elle accouche sans douleur et il s'échappe des vents de l'organe d'où sortent les enfants quand la délivrance s'opère pour la femme. » B.... lui-même » se célestifie toutes les nuits au baiser des Anges de lumière Sahaël, Anandhaël et autres, et se fait assaillir *a posteriori* par le fantôme lubrique du circoncis Ezéchiel ». Et encore : « In ventrem ergo cubans, manu stupratur. Tunc fœminei crebro Spiritus vocati apparent quorum formas modo simul, modo altertius vicibus sibi submissas sentit... » B... est mort en janvier 1893, se croyant envoûté. Sa secte a disparu.

Mais il existerait actuellement, suivant l'opinion du clergé, de très nombreuses associations sataniques. Dans leurs réunions, bourgeoises réductions du Sabbat, Satan apparaît « visible et tangible ». Il est donc vraisemblable que les sataniques ont avec lui des rapports sexuels. Le Diable ne doit pas négliger de s'attacher par la toute puissante chaîne de la salacité ceux qui lui sont déjà dévoués. Donc toutes ou presque toutes les personnes qui satanisent avec un entier consentement et en pleine connaissance de cause sont coupables d'Incubat ou de Succubat.

Les médecins observent assez fréquemment les

phénomènes de l'Incubat chez des hystériques qui se plaignent d'être violées la nuit par des êtres fantastiques ou par des personnes qu'elles connaissent, et qui, souvent frigides dans les rapports sexuels normaux, éprouvent les plus vives jouissances dans leur hallucinations. Des individus atteints d'une hyperesthésie sexuelle très avancée se livrent à des pratiques qui, sous le nom de « coït idéal », ont de grands rapports avec l'Incubat. D'après les docteurs von Krafft-Ebing, Hammond Moll, ces individus, se trouvant en présence d'une femme qui leur semble désirable, « se mettent psychiquement en relation sexuelle et arrivent à l'orgasme et à l'éjaculation ».

On peut donc distinguer dans les phénomènes de l'Incubat et du Succubat deux grandes classes :

L'Incubat involontaire, celui des maléficiés et des malades.

L'Incubat volontaire, des sorciers, des spirites et de certains individus se livrant à des pratiques spéciales.

II. Les doctrines.

L'incubat et le Succubat consistent essentiellement en hallucinations d'ordre sexuel avec ou sans apparition agissante.

L'antiquité païenne attribua ces phénomènes à l'intervention d'êtres surnaturels : des personnages occupant un rang plus ou moins élevé dans la hiérarchie mythologique s'amourachaient des hommes ou des femmes. Ayant des passions très charnelles, ils s'efforçaient, pour les satisfaire, d'arriver à la possession brutale. Les Juifs expliquaient ces manifestations par l'influence néfaste de Lilith, la couleuvre tortueuse du Talmud, la femelle symbolique qui dissout et tue, dont la hantise remplit les Livres Saints. Le moyen âge y vit simplement l'œuvre immonde du Très-Bas.

Jusqu'au XVII[e] siècle, ce fut la théorie généralement adoptée. A cette époque, le R. P. Louis Marie Sinistrari d'Ameno, de l'ordre des Mineurs Réformés de l'étroite observance de saint François, fit un

ouvrage sur la démonialité (1), ouvrage dont les conclusions sont assez originales, Par une argumentation serrée et spécieuse, s'appuyant sur la lettre des textes sacrés, il démontre que les Incubes et les Succubes sont des êtres spéciaux supérieurs à l'homme, d'une essence plus spirituelle que lui, intermédiaires entre l'homme et les Anges. Ces êtres sont doués de vertus prolifiques et leur penchant pour les humains correspond à la bestialité chez ces derniers. Sinistrari admet qu'ils ont été rachetés par Jésus-Christ et sont chrétiens. Cette doctrine étrange ne fut pas condamnée par l'Eglise, bien que peu conforme aux grands principes de la Théologie mystique, qui ont été magistralement exposés par Gœrres dans « la Mystique divine, naturelle et diabolique » (2) : La vie organique est une génération continuelle, il en est de même de la vie spirituelle. A côté de l'Eglise, union mystérieuse du Christ et de l'homme, il y a l'Anti-Eglise, union du démon avec l'homme. L'Anti-Eglise engendre le mal comme l'Eglise de Dieu engendre le bien. « Dans cette génération satanique, nous retrouvons, en un certain sens, les rapports sexuels de la génération matérielle, et le démon, faisant fonction tantôt de l'élément actif, tantôt de l'élément passif, propage, ainsi l'empire du mal et du péché dont il est le roi. » Suivant Gœrres, le phénomène se présenterait de deux façons différentes, tantôt ce sont les angoisses de l'étouffement, de la paralysie, tantôt, au contraire, c'est une surexcitation violente des organes sexuels avec la sensation du dégagement du système musculaire, quelque chose comme le vertige de la vitesse. Martin d'Arles raconte, dans son livre des superstitions, qu'une dame très pieuse se voyait souvent, en songe, chevauchant à travere la campagne avec un homme qui abusait d'elle, ce qui lui causait une très grande volupté. Une sorte

(1) *De la Démonialité — et des animaux Incubes et Succubes*, etc. par L. Marie Sinistrari d'Ameno, manuscrit découvert, traduit et édité par M. Isidore Liseux.

(2) *La Mystique divine, naturelle et diabolique*, par Gœrres, traduction Ch. Sainte-Foi, Paris, Poussielgue, 1862, 5 vol. in-8 : tome III, ch. XVI; tome V, ch. XXXII.

de pressentiment somnambulique trahit l'approche des puissances infernales. Le clergé actuel conserve encore les mêmes théories. Les rapports luxurieux avec le Diable sont possibles et il y en a fréquemment, surtout dans les sectes sataniques dont les fidèles, soit dans leurs réunions, soit en particulier, s'adonnent à l'Incubat ou au Succubat. Mais les théologiens modernes prétendent que l'apparition agissante n'a pas de réalité objective. Elle est purement subjective ; l'excitation sexuelle vient des centres nerveux non de la périphérie. On ne peut photographier l'Incube. Sprenger disait déjà que le contact du démon était spirituel, non corporel.

Dès le moyen âge et la Renaissance, des savants avaient mis en doute la réalité objective de ces phénomènes. Wier affirma que souvent l'Incubat était une excuse qui cachait des vices honteux de frictrices. Les amoureux jouaient le rôle agréable d'Incubes. Des prêtres rusés et pratiques agissaient pour leur dieu ainsi que le montre un scandale arrivé à Rome sous Tibère. Une Romaine du nom de Pauline, très chaste et très belle, avait pour époux Saturninus. Un jeune chevalier, Mundus, ne pouvant la séduire, acheta les prêtres du temple d'Isis où elle se rendait fréquemment. Les prêtres lui annoncèrent qu'Anubis l'avait distinguée, qu'il voulait s'unir à elle. Toute heureuse, Pauline prévint son mari qui, très honoré de ce divin cocuage, laissa sa femme s'abandonner une nuit dans le temple où le malin Mundus la posséda. Mundus, peu discret, se vanta de son aventure, Tibère l'exila, les prêtres furent crucifiés, la statue d'Isis jetée dans le Tibre. D'autre part, attribuer une origine surnaturelle à une grossesse flattait l'orgueil de la femme, qui trouvait encore un procédé facile pour cacher une faute.

Cardan, Godelmann, Porta prétendirent que le commerce diabolique était une illusion. Des inquisiteurs eux-mêmes, qui admettaient l'œuvre démoniaque avec toutes ses conséquences, reconnaissaient que souvent ce n'était en effet que pure imagination : « A la vérité, dit Nider, il y a des

gens, surtout des femmes, qui croient à tort être la proie des Incubes. Les femmes imaginent facilement des choses extraordinaires, car leur esprit est plus impressionnable que celui des hommes.» Paul Eginète, médecin cité par Gœrres dit que l'Incube n'est qu'un cauchemar : « L'éphialte tire son nom, selon quelques-uns, d'un homme qui s'appelait ainsi, ou bien encore de ce que ceux qu'il attaque se croient dominés par un esprit. Thémison néanmoins, au 12e livre de ses épîtres, l'appelle Pnigalion, parce qu'il étouffe la voix et l'estomac. Cette maladie vient de trop boire et d'une digestion trop lente. Le malade a peine à respirer: ses sens sont hébétés et paralysés; il se sent étouffé dans le sommeil et est surpris par un malaise subit. La voix est liée, et il ne peut que balbutier quelques mots inarticulés. Il lui semble, a son grand étonnement, qu'un homme ou une femme lui ferme la bouche pour l'empêcher de crier. Il agite ses bras et ses jambes dans son lit pour les chasser, mais en vain. Il croit même les entendre parler et le porter au crime; bien plus, il les voit monter sur son lit et essayer de lui faire violence. » Paul Eginète ajoute que l'on doit attaquer le mal de bonne heure, parce qu'il peut conduire à l'apoplexie ou à l'épilepsie.

La science officielle est aujourd'hui de l'avis de Paul Eginète. Pour elle, il n'y a pas d'intervention étrangère. Les cas fréquents d'hallucinations érotiques observés par les médecins sont le résultat de troubles nerveux. Ce sont de simples variétés de l'érotomanie, du satyriasis et de la nymphomanie. La grande névrose explique tout. Les centres nerveux génésiques peuvent entrer en fonction sous l'influence d'excitations internes dus à des causes diverses, le plus souvent morbides. Les hallucinations sexuelles se produisent généralement lorsque le sujet est couché sur le dos. Cette position, par suite de la pression des viscères sur les vaisseaux du bassin, favorise l'orgasme vénérien. Chez beaucoup d'individus hystériques, on observe une hypéresthésie sexuelle très grande, qui se tra-

duit par des illusions du coït. Le récit des malades est sensiblement analogue à celui que faisaient les sorcières du stupre démoniaque. La grossesse hystérique présente tous les symptômes de la grossesse véritable, et cependant elle est absolument vaine. Les maladies des organes génito-urinaires, par suite de l'excitation qui en résulte, peuvent-elles aussi, provoquer les illusions de l'Incubat. A la ménopause, c'est-à-dire à l'âge où les règles cessent chez les femmes, et chez certains maniaques, on trouve des hallucinations du même genre. Des femmes se figurent avoir des relations sexuelles avec le Saint-Esprit; leurs hanches ondulent, simulant les mouvements du coït.

Presque toujours les victimes des Incubes et des Succubes sont des personnes pieuses appartenant au monde religieux. L'extase religieuse présente. en effet, de très grands rapports avec les jouissances physiques de l'amour. A l'époque de la puberté, au moment de l'éveil sexuel, très souvent se produisent des extases religieuses accompagnées de délire érotico-mystique. Les vies des Saints sont pleines de sensations de luxure. Sainte Catherine de Gênes souffrait d'une telle chaleur intérieure que pour l'apaiser elle se couchait par terre et criait: « Amour, amour, je n'en peux plus » (1). On peut encore citer, comme très caractéristique, cette prière, trouvée dans un très ancien missel: « Oh! puissé-je t'avoir trouvé, très charmant Emmanuel, puissé-je t'avoir dans mon lit! Combien mon âme et mon corps s'en réjouiraient! Viens, entre chez moi, mon cœur sera ta chambre (2)! » Maria Magdalena de Pazzi, Elisabeth de Genton, qui se flagellaient, déliraient d'amour, étaient obsédées de visions voluptueuses qui mettaient leur chasteté à une rude épreuve (3). Et les savants attribuent tous ces troubles à une simple déséquilibration des centres nerveux.

(1) Dr von Krafft-Ebing, *psychopathia sexualis*, trad. Laurent et Csapo page 9, note 1.
(2) Dr von Krafft-Ebing, op. cit., page 9, note 1.
(3) Dr von Krafft-Ebing, op. cit., page 40.

Cette explication est évidemment exacte dans certains cas. Il est possible que des troubles fonctionnels, des névroses, accompagnés d'hypéresthésie sexuelle, produisent des hallucinations du coït. Très probablement, les sorcières qui allaient au sabbat, les moniales qui dans leur cellule recevaient l'Incube étaient des hystériques. Mais leur hystérie n'était-elle pas artificielle ? Ces hallucinations ne peuvent-elles pas avoir d'autres causes ? Et tout d'abord l'hypnose. Un individu peut, par auto-suggestion, se donner une illusion quelconque. On peut aussi persuader à un sujet qu'il aura, à un moment déterminé, la sensation de posséder telle personne. Ici déjà la larve cérébrale créée par la suggestion a une véritable existence individuelle. C'est l'Incubat authentique. Bien plus, on peut donner la suggestion à distance, et des hallucinations sont provoquées de cette façon alors que le sujet est endormi. Par l'hypnose, on est allé plus loin encore. M. de Rochas a réussi, dans les états profonds, à extérioriser la sensibilité. Il est, en somme, arrivé à former une sorte de fantôme dont toutes les impressions se répercutent sur l'être hypnotisé. Crookes a pu photographier le spectre Katie King. Et actuellement une femme, Eusapia Paladino, produit des formes fluidiques ayant figure humaine, dont on obtient des moulages. Il est difficile de douter de ces faits, observés par des hommes d'un talent scientifique immense, et dans des conditions rendant toute supercherie impossible. Pour expliquer ces phénomènes, il faut bien admettre l'existence du plan astral, dont les savants de bonne foi, au courant des découvertes de la science, ne peuvent plus nier l'existence, affirmée depuis des milliers d'années par tous les collèges initiatiques, par tous les adeptes. L'hallucination est la perception de phénomènes en astral, perception aussi exacte, aussi vraie que la perception directe des phénomènes du plan physique.

Ainsi donc il existe réellement des coagulations fluidiques qui restent en communication constante avec l'individu d'où provient la substance astrale

qui les compose, et le corps physique de cet individu ressent d'une façon synchrone toutes les impressions de son double astral. Il n'est donc pas impossible qu'un fantôme de ce genre puisse posséder un homme ou une femme s'abandonnant, ou mis dans l'impossibilité de résister soit par le sommeil naturel, soit par le sommeil cataleptique qui se produit spontanément dans certaines affections nerveuses et dans l'extase. Toutes les sensations seraient ressenties par la personne qui se serait extériorisée et qui jouirait ainsi, réellement et à distance, de l'être convoité. C'est par un phénomène analogue que la sorcière qui avait bu le philtre, ou qui s'était oint les aines et les cuisses de l'onguent magique produisant la séparation du corps physique et du corps astral, se sentait transportée au sabbat et y assistait, alors qu'elle paraissait n'être pas sortie.

D'autre part, un individu en hypnose peut projeter son fluide astral sur l'objet convoité, quel que soit l'espace qui l'en sépare. Le fluide astral s'imprègne en quelque sorte de la forme de l'être désiré ; une larve façonnée à son image revient Incube ou Succube vers celui qui l'a évoquée.

Mais il est des faits plus étranges encore. Les savants qui poussèrent loin les expériences d'extériorisation du corps astral se heurtèrent à de véritables individualités n'ayant aucun rapport avec la personne servant de sujet. Il semblait que des entités intelligentes, venues on ne sait d'où, s'étaient emparées du fluide astral du médium, et l'employaient pour agir et se manifester. En face de l'expérimentateur se trouvait un être inconnu, doué de volonté et d'intelligence vagues peut-être, mais s'affirmant assez cependant pour qu'il fût difficile de ne pas voir une intervention étrangère, que les spirites attribuent aux âmes des défunts. Ainsi paraissent se vérifier les antiques théories des cabalistes, qui peuplaient l'espace d'êtres spéciaux, coagulations fluidiques semi-intelligentes, qui peuvent donner une grande réalité objective aux Incubes et aux Succubes.

Les Théologiens qui s'occupèrent de ces questions troublantes s'accordent pour reconnaître que les Incubes et les Succubes choisissent pour se manifester certaines époques déterminées par les correspondances astrologiques, époques auxquelles les désirs voluptueux acquièrent une plus grande intensité. Il est des nuits sereines où l'on sent palpiter et vivre la nature, où l'on entre en communion plus intime avec elle. La pensée s'engourdit et cependant une béatitude profonde envahit l'être tout entier. La vie universelle devient très perceptible. Des souffles tièdes caressent et excitent l'épiderme comme des frôlements de formes invisibles. On se prend à aimer, sans savoir au juste ce que l'on aime. On aime le vent parfumé, les plantes qui bruissent, la terre qui respire, l'eau qui chante. Tout s'anime, le minéral lui aussi, et une sympathie puissante semble entraîner les règnes les uns vers les autres.

La vie astrale est plus violente, les fluides vivants qui circulent à travers l'immensité sont chargés d'instincts génitaux. Des appétits naissent, confus d'abord, qui vont se précisant ensuite. C'est la mystérieuse attirance sexuelle, forte et pourtant vague, indécise. Une somnolence pleine de rêveries douces, un demi-sommeil où l'on sent les approches de la volupté s'empare des êtres. On dirait que la nature entière va goûter les joies nuptiales dans un baiser monstrueux. Les Incubes et les Succubes ne sont pas loin, ils vont paraître.

Mais ce ne sont encore que des embryons, des idées sans corps. Les forces astrales, dominées par des volitions génésiques, cherchent les éléments qui leur permettent de se matérialiser, de se rapprocher du plan physique dans lequel elles trouvent les centres où elles peuvent satisfaire leurs aspirations luxurieuses. Eliphas Lévi, d'après Paracelse, dit « que le sang régulier des femmes engendre des fantômes dans l'air, et que les couvents, à ce point de vue, seraient les séminaires des cauchemars ». En effet, le sang menstruel, de même que le sperme et tous les liquides sécrétés par les or-

ganes générateurs, abonde en forces vitales non employées qui s'extériorisent et cherchent à se fixer, à s'utiliser. Ce sont de véritables larves dont les forces astrales s'emparent, s'enveloppent comme d'un corps dont elles sont l'esprit. Ce qui produit des entités étranges, semi-matérielles, semi-fluidiques, qui n'ont d'autre but que la satisfaction des désirs sexuels épars dans toute la nature.

Les Incubes et les Succubes sont formés, les voici. Et suivant la région, le corps astral de certain élément, terre ou feu, air ou eau, domine en ces êtres bizarres et modifie analogiquement leur tempérament. Ils sont alors mélancoliques ou sanguins, bilieux ou flegmatiques. Ce sont les Gnomes, les Salamandres, les Sylphes et les Ondines de la légende. Et selon leur tempérament, ils entrent plus facilement en relation avec les hommes ou les femmes qui ont les caractères correspondants.

Maintenant qu'ils se sont individualisés, ils tourbillonnent autour des corps qui reposent, cherchant à s'unir à eux. Presque toujours, parmi ceux qui ont fourni les larves, il en est dans les conditions requises pour subir l'emprise érotique des fantômes : organismes maladifs, énervés par un célibat prolongé ou par toute autre cause. Chez eux, la résistance morale est presque nulle, la volonté atrophiée. Ils sont en quelque sorte le réceptable de toutes les impressions de l'extérieur. C'est pourquoi l'Incubat s'observe surtout dans les cloîtres.

L'existence claustrale y prédispose particulièrement. La chasteté, l'abandon physique affaiblissent le corps, la volonté se déprime, la vie devient automatique. L'oisiveté des longues méditations rend les sens plus excitables. Le Succube qui tourmentait en vain l'ouvrier abruti par une journée de travail, n'a qu'à frôler le moine qui sommeille dans sa cellule pour le troubler profondément, pour mettre en émoi ses passions comprimées.

Ces phénomènes, étant d'ordre astral, avec violente répercussion sur le corps physique, avant

d'agir sur les parties génitales, affectent d'abord les organes qui sont le plus en rapport avec le corps astral, les poumons et les viscères de la poitrine. Une angoisse immense étreint l'être qui sent l'approche de l'Incube ou du Succube. La gorge se serre ; un commencement de suffocation se produit, en même temps toutes les muqueuses sont caressées par des titillements voluptueux. Il semble qu'un amant extraordinairement expert vous enveloppe, vous pénètre, se fond en vous.

La jouissance alors est insensée, la dépense nerveuse terrible. L'imagination s'exalte, la clairvoyance somnambulique arrive. Vous voyez distinctement l'être fantastique et glauque qui vous travaille, qui vous fait grincer les dents dans les spasmes. Puis soudain il s'évanouit. Mais lorsqu'on a supporté une fois cette accointance, l'esprit reste fortement affecté. Les mêmes faits se renouvellent souvent. L'Incube prend pour sa maîtresse une existence de plus en plus vraie. Il se nourrit d'elle et c'est une obsession de tous les instants. La fatigue très grande, la surexcitation nerveuse constante entretiennent l'état somnambulique qui fait que l'on perçoit réellement l'Incube ou le Succube. Les troubles physiologiques ou psychologiques les plus graves peuvent se produire alors : satyriasis, nymphomanie, ou folie. C'est la victoire de Lilith et de Nahemah, les reines de Stryges, sur les imprudents qui ont voulu rester chastes, qui ont voulu mépriser les vérités éternelles du lingam.

Les théologiens attribuaient ces désordres aux légions infernales conduites par le très lascif Asmodée. Les cabalistes n'y voyaient que l'œuvre des esprits élémentaires. Théologiens avec leurs diables, cabalistes avec leurs élémentals étaient d'accord en principe. En effet, Éliphas Lévi définit ainsi le Diable : « Le Diable, en magie noire, c'est le grand agent magique employé pour le mal par une volonté perverse. L'ancien serpent de la légende n'est autre que l'agent universel, c'est le feu éternel de la vie terrestre, c'est l'âme de la terre et

le foyer vivant de l'enfer. » Le Diable c'est donc le grand courant de vie cosmique, la lumière astrale que l'esprit et l'imagination, affectés par elle, habillent suivant leurs dispositions et les influences auxquels ils sont soumis de formes et d'apparences diverses, tantôt bizarres et sinistres, démons, satan horrifique, tantôt harmonieuses et agréables, gracieux sylphes couleur d'azur ou très séduisantes ondines, la belle Nicksa au corps d'émeraude très pâle, aux yeux glauques comme la fleur du lin.

Et ce sont ces formes qui viennent, Incubes ou Succubes, tourmenter nos rêves, cauchemar atroce ou volupté divine.

III. Comment on arrive à l'Incubat et au Succubat.

Sous la lumière irisée d'un large vitrail, dans une salle haute aux murs habillés de riches tapisseries, irradiant du miroir magique, une démone se dresse affolante et superbe dans sa nudité pâle. Le sorcier assis dans un vaste fauteuil, devant le grimoire grand ouvert, contemple avec ravissement ce corps voluptueux qui vient s'offrir à son étreinte. Pêle-mêle sur les sièges, sur les tables s'amoncellent des objets tristes, cornues, mortiers, livres maudits. A terre, un chat noir joue avec une tête de mort. Sur une corniche, un hibou songe immobile. Dans les encoignures sombres, des formes démoniaques s'ébauchent. Ainsi une estampe de Félicien Rops, « l'Incantation », montre la réalisation des rêves troubles du penseur solitaire, qui, dégoûté des bas détails et des hontes des amours humaines, désire autre chose. Il voudrait une très docile amante, aux yeux étranges, aux seins durs, aux hanches larges et mobiles, à la croupe luxurieuse, cependant libérée de toutes les servitudes charnelles, un être enfin qui aurait la spiritualité d'un ange, la science d'un démon, et l'habileté érotique d'une courtisane ancienne.

C'est ainsi que l'on fut amené à chercher les

moyens d'arriver à l'Incubat et au Succubat. Etude très hallucinante, soigneusement écartée dans tous les traités démonologiques. Les savants qui s'en occupèrent cachèrent jalousement les résultats de leurs recherches. Il serait cependant très intéressant d'examiner scientifiquement la possibilité de produire des phénomènes de ce genre.

On trouve dans les grimoires des recettes ridicules pour avoir en songe l'illusion de posséder une femme aimée. En voici un exemple, à titre de curiosité : « Prenez deux onces de scammonée et de camomille romaine calcinées, trois onces d'arêtes de morue et d'écailles de tortue, aussi calcinées. Mêlez le tout avec cinq onces de graine de castor mâle, et ajoutez-y deux onces d'huile de fleurs de scammonée bleue, cueillies le matin dans les premiers jours du printemps ; faites bouillir cette composition avec une once de miel et six dragmes de rosée recueillis sur des fleurs de pavot. Vous pouvez ajouter à cet onguent une sixième partie d'opium, et après l'avoir versé dans une bouteille de verre qu'il faudra sceller hermétiquement, vous le laisserez exposé au soleil pendant soixante douze jours. Au bout de ce temps, vous serrerez la bouteille dans un caveau frais et vous l'y laisserez tout l'hiver, enterrée dans du sable de rivière très fin. Au printemps suivant, vous casserez la bouteille pour en retirer l'onguent, que vous transvaserez dans un pot de grès neuf et qui n'ait jamais servi. L'usage de cette composition consiste en frictions faites, avant le sommeil, sur le creux de l'estomac, sur le nombril et sur la nuque du cou (1) ». Pour se délivrer de ces rêves érotiques qui affaiblissent le tempérament, il faut s'appliquer sur l'estomac une lame de plomb taillée en forme de croix (2).

Cette cuisine longue et compliquée doit avoir une efficacité assez douteuse. Mais pour un individu atteint d'une légère hyperesthésie sexuelle, il est des procédés qui permettent d'obtenir facile-

(1) CHRISTIAN, *Histoire de la Magie.*
(2) CHRISTIAN, Op. cit.

ment l'hallucination lubrique qui constitue le plus fréquemment l'Incubat. Par l'emploi combiné d'excitants, d'aphrodisiaques et de l'auto-suggestion ou de la suggestion ordinaire, on peut arriver à l'illusion complète de la possession de la personne convoitée, qu'elle soit morte ou vivante.

La suggestion peut suffire à créer la larve Incube ou Succube. Mais l'extériorisation du corps astral joue un très grand rôle dans la naissance de la forme lascive. Peu de personnes sont douées naturellement de la faculté de s'extérioriser. Cette faculté peut être acquise artificiellement par un entraînement spécial. Des substances ayant un effet psychique très violent, opium, haschish, cocaïne peuvent y aider beaucoup. Il faut évidemment une certaine habitude pour doser les pharmaques suivant le tempérament. L'onguent des sorcières avait un effet analogue ; il était composé de gras de cadavre, d'extraits de stramoine, de belladone, de jusquiame et de la mandragore arrachée sous un gibet ou dans un cimetière par la dent d'un chien (1). Rarement l'extériorisation est assez parfaite pour permettre au fantôme astral d'aller violer l'être dont on veut jouir. Le plus souvent, on arrive à une hallucination plus ou moins forte, dont il faut diriger l'action dans le sens érotique par des aphrodisiaques qui produisent l'hyperesthésie et l'excitation sexuelles nécessaires pour arriver à l'orgasme vénérien. On peut donner à l'Incube une ressemblance quelconque, si l'on a une idée préconçue précise. La photographie de l'être désiré, un objet lui ayant appartenu et imprégné de lui, les parfum qu'il emploie peuvent aider puissamment à l'individualisation du fantôme.

Le docteur J. Regnault, dans son érudit traité sur la Sorcellerie, indique la méthode suivante employée par certains magiciens : « Ils essaient de se mettre en relation avec l'être aimé au moyen d'un objet qui lui ait appartenu, au moyen d'un morceau de vêtement qu'il ait beaucoup porté, ou encore au moyen d'une lettre, d'une mèche de

(1) Docteur J Regnault, La *Sorcellerie.*

cheveux ou d'une photographie. Ils opèrent habituellement à une heure telle qu'ils soient à peu près certains que la personne qu'ils veulent violer est chez elle couchée. Ils ferment les yeux, ils se voient en imagination parcourant la route qui conduit chez la personne qu'ils désirent, ils se voient hors d'eux mêmes, « extériorisés », pénétrer chez cette personne, ils « poussent » vers elle leur propre fantôme qu'ils croient voir hors d'eux mêmes. Ils perdent souvent toute notion du temps et semblent tomber en hypnose. Puis, tout d'un coup, ils reçoivent la récompense de leurs lubriques efforts : l'orgasme vénérien fait vibrer tout leur être. Ils reprennent presque aussitôt connaissance, ne gardant qu'un vague souvenir de ce qui s'est passé. » Dans ce procédé, le résultat est obtenu par l'autosuggestion appuyée par le magnétisme d'objets en rapport avec l'être aimé, cheveux, photographie. Peut-être aussi, à la longue et dans certains cas rares, le corps astral du magicien s'extériorise-t-il.

En ces derniers temps, quelques littérateurs décrivirent des scènes d'Incubat et de Succubat volontaires de différentes catégories. Dans la *Victoire du mari*, de M. Joséphin Péladan, un vieil occultiste, Sextenthal, aime une jeune femme, Izel. Il s'extériorise et sa forme fluidique va violer sa bien-aimée. Madame Chantelouve, la perverse héroïne de *Là-Bas*, de M. J.-K. Huysmans, possède en songe les personnes dont elle a envie. Le même auteur montre, dans *En route*, Durtal pollué par les larves durant sa première nuit de cloître. La *Deux fois morte*, de M. J. Lermina est l'histoire d'un homme doué de grandes facultés psychiques, qui adore sa femme morte. Toutes les nuits il se met dans un état d'hypnose profond ; de sa poitrine s'échappe un filet de vapeur légère qui, grâce à des effluves d'éther, se matérialise au point de former un fantôme identique à la disparue et dont on sent le cœur battre.

Il est encore un moyen d'arriver à l'Incubat, moyen difficile et dangereux : les adeptes qui savent manier les forces astrales peuvent risquer

l'évocation rituelle des Esprits élémentaires. Peut-être trouveront-ils parmi les formes qui apparaîtront dociles, animées par les incantations, l'être rêvé, amant ou amante, avec lequel ils pourront goûter la volupté des spasmes étranges. Ils devront méditer la sentence d'Éliphas Lévi, qui dit que quiconque aime une femme élémentaire, sylphide ou gnomide, meurt ou s'immortalise avec elle.

Il ne faut pas oublier que des essais de ce genre sont extrêmement périlleux. L'imprudent s'expose à de terribles maladies sexuelles, le priapisme, le satyriasis ou la nymphomanie ; mais l'intelligence surtout risque fort de sombrer sous les assauts érotiques des larves. La folie est là qui guette ceux qui s'aventurent dans le royaume enchanté du rêve et de l'illusion. Il en est des Incubes et des Succubes comme des Sirènes dont parle Jacques Pontaury dans ses *Gaudries et Pasquaïes* du pays Namurois : » Ne les peuvent ouyr et vésir sans dangier, et faire avec elles beaux devis que les gens très doctes et bons physicians, aussi les ménestrels et les tailleurs de belles imaiges, et ceux qui ont rapport avec Génies fadesques et herméteux. Ne les peuvent en rien comprendre les soudards, tabellions, chats fourrés et aultres de même séquelle. Ne plus ceux qui ne sont pas grands clercs en leurs mestiers, et n'ont point belles cervelles en leurs chiefs. »

JULES DELASSUS.

LA MAISON CLOSE

—

Pleure, mon âme, au seuil de cette maison morte
Dont un lierre noir enguirlande la porte.
Pleure ! car nulle clef n'ouvrira le vantail
Dont une ortie en sang agrafe le fermail.
Vois ! les trembles ont plu leurs feuilles frissonnantes
Sur les bassins moirés et le sable des sentes.
Les cerisiers sont morts, les catalpas sont nus,
Les rosiers défleuris nous sont des inconnus.
L'araignée a tissé sa toile en les fenêtres,
Et des chardons griffus mordent le tronc des hêtres.
Il n'y a plus de fleurs dans le jardin ; les eaux
Ne rythment plus le chant cristallin des oiseaux.
Les larmes, les voix d'or, les chansons se sont tues.
La mousse et le lichen corrodent les statues
Tout s'est modifié depuis que le Destin
Entraîna notre vie au delà du jardin
Où notre adolescence erra parmi les roses,
Et regarda passer, devant les vitres closes,
Des voyageurs enlinceulés de manteau gris...

— Mais respire, ô mon cœur, ce parfum de jadis
Qui vient, malgré l'automne, à travers le vent morne
Enivrer les désirs du faune aux sveltes cornes,
Qui rêve encore auprès d'un quinconce de buis...
La même corde pend encore au haut du puits ;
Si les feuilles ont plu, les arbres sont les mêmes,
Et là-bas le bois roux fleurit de chrysanthemes.
Tout le Passé n'est pas encor mort, pauvre cœur !
La voix du vieux jardin te parle avec douceur,
Et puis le souvenir est toujours dans ton âme,
Et tu dis à l'automne un même épithalame...

Peut-être qu'en errant à l'ombrage des ifs,
Tu trouverais encor dans un buisson chétif,
Ou parmi des bouquets de frêles marjolaines,
Un ruban de velours oublié par Germaine...

— Oh ! non, voici tomber le silence et le soir !
Laisse donc s'effeuiller à jamais ton espoir ;
Rien ne refleurira de ce qui fut ta vie ;
Tout se tait, tout se meurt dans ton âme affaiblie,
Le Passé se noiera dans le lac de l'oubli,
Le vieil Amour est mort. Le Souvenir pâli
N'ose plus soulever le heurtoir de la porte...

— Va, pleure ! La maison de l'enfance est bien morte...

EDMOND JALOUX.

LA CAPTIVE SIDONIENNE

—

> Je partis d'Hellas aux belles femmes, — fuyant les violences de mon père Amyntor fils d'Orménos, — qui me haïssait à cause d'une concubine à la belle chevelure: — car il l'aimait et dédaignait son épouse — ma mère; et celle-ci sans relâche me priait — de m'unir à la concubine, pour qu'elle détestât le vieillard. — J'obéis, et je fis l'acte, mais aussitôt mon père, instruit de tout, — prononça des malédictions, et invoqua les odieuses Erinyes.
>
> *Iliade*, IX, 447 — 454.

La grande salle s'enfonçait, obscure et sonore, sous les plafonds de bois massif, entre deux lignes de piliers. Les fûts étaient enveloppés de feuilles métalliques; sur les architraves se courbaient des méandres ciselés dans l'albâtre; et, aux murailles, des mains grossières avaient peint une scène de chasse où les cavaliers semblaient étendus sur leurs chevaux plus minces que des lévriers. Çà et là, debout, renversées ou boiteuses, les tables du festin, que les convives avaient laissées dans un désordre de bataille; une cylix d'argent traînait par terre, et sous un siège un chien repu rongeait lentement un os. Au-dessus du foyer une ouverture montrait le ciel, et venu d'en haut un rayon faisait luire la surface du pavé, la rondeur des colonnes et les volutes des chapiteaux. Tout cela sentait la force, la jeunesse et la violence; et, par la porte béante, apparaissait la mer, dont les vagues rudes et bleues avaient naguère emporté, pour le pillage et pour la gloire, les nefs robustes d'Agamemnôn.

Et, dans la paix de midi, tous deux causaient là, le fils et la mère; elle accablée de vieillesse, lui fleurissant de force et de courage :

« Enfant, disait-elle, ô Déiphobe, tes mains sont viriles, et tes genoux prompts. Mieux qu'un autre

tu danses dans les combats la danse du terrible Arès, et déjà Zeus a fait descendre sous ton front la sagesse, qui d'ordinaire n'habite que les têtes chenues. Écoute-moi cependant, car j'ai beaucoup vécu et beaucoup souffert, et même d'une femme on peut tenir un sage conseil.

« Bien des événements se sont accomplis dans ce palais, depuis que tu es allé prendre chez le Taphien Mentès le poison qui rend les flèches mortelles : tu sais que ton père eut toujours quatre concubines, et jamais je ne prononçai de mots amers, sachant ce qui est juste, et docile aux ordres des Immortels. Mais naguère, comme il avait enlevé par ses ruses les troupeaux de ses voisins, il voulut faire une acquisition nouvelle, pour contenter ses yeux et embellir sa maison.

« Alors vint chez nous un homme de l'Orient, un de ces Phéniciens qui tirent leurs bateaux sur la grève, et disposent dans l'ombre de la poupe des objets rares et coûteux : et les toiles de lin, et l'ivoire teint de pourpre, et le verre incorruptible, et les idoles de jaspe, et les vierges, et les aromates, et le fer difficile à travailler. Deux choses tentèrent surtout les désirs du vieillard : une épée incrustée d'or qu'Héphaistos n'eût pu faire plus magnifique, et une femme, laide sans doute, mais à qui Cypris avait prêté sa ceinture, et puisse la chienne périr misérablement, et les corbeaux lui ronger le foie !

« Car elle fut préférée, elle entra dans cette demeure et y apporta l'infortune. Le guerrier destructeur de remparts est maintenant esclave de sa captive. Il parle bas, il s'avance humblement, et sous les boucles blanches ses yeux supplient, comme s'il avait une faute obscure à se faire pardonner. Nos compagnons s'indignent, et nos adversaires se préparent. Il ne pense plus à défendre ses grands biens. Elle, est rêveuse, douce et inaccessible : vainement je m'épuise à contempler le clair miroir de ses prunelles. Rien ne la touche; elle dédaigne jusqu'à nos présents; l'or coule inutile de ses mains indifférentes, et au souffle de ses caprices tous nos trésors sont dispersés. Des per-

sonnages louches arrivent avec des cassettes et repartent avec nos génisses, et chaque jour nos bergers amènent un bœuf et trois moutons qu'on mange en des festins donnés pour elle, et où elle ne vient pas.

« Pendant quatre lunes j'ai patienté, et une semaine encore depuis ton retour. Je contenais ma colère et me dévorais le cœur; mais aujourd'hui la mesure est comble. Tu te rappelles ce péplos que m'offrit mon père Eétiôn. Quand mon époux m'emmena (et pour m'avoir il avait fait des cadeaux innombrables), je pris le voile, travail merveilleux et souvenir de mes ancêtres : sur le fond jaune on distingue rangées en ligne les Heures, et les trois Kharites, Zeus lui-même parmi les nuages, et Poseidôn sur un cheval bleu. Eh bien ! ce matin même, en ouvrant le coffre je n'ai point retrouvé l'étoffe, et je ne doute point de l'apercevoir bientôt aux épaules abhorrées de l'Orientale. C'est trop souffrir, va, mon enfant, accomplis ma volonté, les dieux méprisent ceux qui ne se défendent pas. »

Lui, très calme, frappa le pommeau de son glaive, et dit :

« Faut-il la tuer? »

— « Non, répondit la mère, aime-la.

« Ou plutôt fais qu'elle t'aime; unissez-vous comme les mortels s'unissent aux mortelles. Aphrodite m'a blessée, elle me vengera. Il faut que le vieillard connaisse, et par son fils, les tortures de l'infidélité. Tu es beau, Déiphobe, et j'en sais plus d'une qui lorsque tu passes cligne des yeux et respire plus vite en cessant tout à coup de parler. Le triomphe te sera facile, et d'ailleurs ce soir j'invoquerai Pallas, la très chaste, qui protège les mariages légitimes. »

Les traits du guerrier s'étaient rembrunis. D'où venait son hésitation? De la peur? — Il l'ignorait. De la honte?—Mais pour excuser le crime, les Olympiens étaient là; depuis l'origine des âges la descendance de Krônos triomphait, paisible, dans l'adultère, le viol et l'inceste. Tout disait la faute des Immortels, tout promettait leur complaisance, flots

câlins, guérets féconds, brises rôdeuses, et là-bas, au repli du golfe, épouse et maîtresse de ses deux frères, Cypris impudique souriait.

Pourtant le Grec réfléchissait encore.

Une image traversait sa rêverie. Il revoyait ses compagnes aux visages calmes et aux pieds de marbre, une surtout, Thestyllis, qu'on nommait la blonde, parce qu'un reflet d'or teintait la masse obscure de ses cheveux.

Timide, ce vaillant murmura :

« Je ne saurais. »

— « Tu ne saurais! quelle absurde parole a fui la barrière de tes dents? As-tu la prétention de n'avoir jamais une concubine, et faut-il te rappeler que le héros dompte les femmes aussi bien que les hommes? Mais c'est trop de raisonnements : enfant, je t'ai lavé; adolescent, j'ai bandé tes blessures. Ces choses-là se paient, et si tu ne cèdes pas, je jurerai un grand serment que nul jusqu'ici ne jura en vain, j'appellerai sur ta tête l'Erinys, ministre de nos imprécations, et cette nuit, sous le péristyle, tu te dresseras sur ta couche moelleuse pour voir autour de toi des fantômes sinistres, des faces grimaçantes et des bouches cruelles. »

Il ne resista plus, et répondit :

« Je t'obéirai. »

Elle ramena sur ses joues le long manteau de laine rude, et se dirigea vers l'escalier qui conduisait à l'appartement des femmes. Puis, ayant franchi les marches, elle se retourna, écarta les plis du voile, et, très grave :

« Songe à ta mère, fit-elle; et n'oublie pas l'Erinys. »

★

Lentement, avec un frisson d'étoffes et un tintement de bijoux, la jeune fille venue des chambres intérieures s'avançait dans la salle des guerriers, et, en approchant de la porte d'où rayonnait le jour, cette forme légère apparaissait plus lumineuse. On eût dit un clair de lune, qui par instant se fût changé en suaves parfums et en mélodie. Le sombre

visage de l'enfant se devinait à peine, malgré l'éclat des yeux noirs, mais à chaque pas une ligne brillante courait sur la gaze de la tunique, et, sous les sandales de pourpre brodée, les petits pieds couverts de bagues faisaient jaillir des étincelles.

Déiphobe, avec une feinte audace, marcha vers l'étrangère, et lui adressa des mots flatteurs :

« O Tabitha, puisque tes compatriotes t'appellent ainsi dans leur langage barbare ; et, désignant par un mot tout pareil la gazelle, ils ont bien trouvé le nom qui sied à ta grâce farouche et subtile ; ô Tabitha, qui te pousse à quitter en ce moment notre demeure bien bâtie? Vois, nous sommes à l'heure où le moissonneur dort, abrité par les grandes meules ; les lentisques ont soif et les oliviers eux-mêmes s'inclinent. Hélios a fait taire les oiseaux, et l'on n'entend plus que les cigales. Mais peut-être veux-tu le prier, l'Immortel dont l'œil largement ouvert dans la voûte céleste contemple toutes les choses et tous les hommes. »

Elle eut un mouvement d'impatience, et répliqua :

« Tu sais bien que je n'adore point tes dieux. Je ne les connais guère, et ils comprendraient mal les paroles d'une Phénicienne. Sans doute nous révérons Eschmoun que tu viens de me dépeindre en termes inexacts. Mais ce n'est point lui qui a ma confiance. Ceux qui m'entendent le mieux sont les Baals de Sour et de Béryte, et celui surtout qui règne à Saïda, ma patrie. Astoreth aussi me protège, elle en qui réside le mystérieux pouvoir des femmes et des vierges. Et ce soir, au faîte du palais, quand s'étendra sur nous le calme des regards lunaires, je sacrifierai deux colombes à la Dame de Byblos.

« Mais, cet après-midi, mon seul désir est de trouver un peu de repos, dans la gorge où passe le Cyclobore sous le feuillage des lauriers. L'endroit est triste, il ne m'en plaît que mieux ; je n'ai point l'âme joyeuse, et c'est là que je veux m'asseoir toute seule, songer à ma ville, et oublier votre pays. »

Jamais la captive n'en avait tant dit : ses narines battaient et respiraient la révolte, le visage brun devenait presque rose, elle semblait un oiseau mutin et querelleur.

Déiphobe, piqué au vif, eut son geste ordinaire, lorsque dans la bataille il relevait de l'épaule la courroie du long bouclier :

« Oublier notre pays ! Il est de ceux qu'on n'oublie guère. Sidonienne, tu n'as point parlé suivant la raison. N'avons-nous pas de larges palais à la cime des montagnes, des pâturages où les chariots voguent comme les galères dans la mer, et des forêts qu'emplissent l'appel des chasseurs et la poursuite des lions et des sangliers ? Chez nous s'attache le lien d'or qui unit le ciel et la terre, et si les dieux visitent parfois les Ethiopiens irréprochables, c'est en Thessalie, sur l'Olympe, que Zeus a établi sa demeure préférée. »

Mais déjà l'enfant s'écriait impatiente, et frappant la terre du pied :

« Pour aimer ces choses il faudrait que je les eusse contemplées et je ne les regarde même pas. J'ai dans l'âme trop de souvenirs et de tristesses, elle ne s'ouvrira plus désormais. Si tu pouvais jamais voir en moi (elle dit ces mots avec un frisson), tu me trouverais toute pleine d'images éclatantes et douloureuses. O les pentes du Liban, les montagnes couvertes de neiges et de roses, les citronniers, les rameaux pliant sous les dattes, et, pour les fêtes d'Adonaï, le ciel et la mer qui se renvoient comme en deux miroirs la splendeur des voiles écarlates et des poupes dorées. Votre magnificence est un reflet de la nôtre : ces frises d'albâtre, ces gemmes, ces métaux sont venus ici dans la cale de nos galères ; et moi aussi je suis venue avec elles, marchandise comme tout cela. Et je croyais être résignée, mais non, je souffre toujours. Partir, partir, revoir mes compagnes, qui entendaient les paroles de mes lèvres et le langage de mon cœur. Elles sont brunes sans doute, et frêles, disgracieuses peut-être, mais que m'importe, elles me charment ainsi, et si leur visage est sombre,

c'est que le soleil les a longuement caressées. »

L'Achéen surpris n'avait rien à répondre. Après un instant de silence, la Phénicienne parut se calmer. Ses prunelles étaient dures, sa voix plus sifflante, son front plus bas :

« Ici, reprit-elle, les vierges sont grandes et robustes. Elles ont la fraîcheur des prairies, et la grâce des jeunes guerriers, et leurs yeux se sont faits larges et placides, à contempler sans relâche les génisses de vos troupeaux. »

En ce portrait l'adolescent crut reconnaître Thestyllis la blonde. Il sentit la blessure, et comme un bon lutteur voulut rendre coup pour coup :

« Tu ne me parles pas de tes concitoyens. Ce sont, m'a-t-on dit, des gens habiles, qui savent le cours des astres et les routes de l'Océan. Ils excellent à tailler l'ivoire et à mesurer les étoffes, et même un marchand m'a raconté qu'ils ont inventé l'art de fixer avec un roseau la pensée des hommes, et de la tenir prisonnière en des rouleaux bien fermés. Voilà, j'imagine, la raison de tes mépris, ton âme est là-bas, et elle dort inutile, sur une feuille de papyrus. »

Tabitha ne songeait pas à relever l'outrage, elle continua, tenant ses paupières baissées :

« Non, j'étais trop petite quand on me prit à ma ville. Astoreth ne m'avait point parlé, et captive parmi vous je ne regrette que mon pays. Des Phéniciens je n'ai conservé nul souvenir, mais je suppose qu'ils sont doux. Jamais un de leurs vieillards n'eût imposé à son esclave la vaine fatigue des amours séniles. Cruelles caresses qui lassent et qui souillent. Et nos adolescents, ce ne sont point des héros, mais s'ils nous plaisent, ils en ont bien le droit. Ils ne sont pas ainsi que vous occupés sans cesse à soigner leur beauté insolente, à peigner leurs longs cheveux, à lancer le disque, à courir dans l'arène, à dompter des chevaux sauvages... »

Elle s'arrêta tremblante comme celle qui voudrait ressaisir un aveu. Déiphobe tremblait également. Il avait dans la mémoire un tumulte d'idées

confuses et regardait stupide un rayon de soleil sur la muraille. Puis tout à coup dans un déchirement de lumière la certitude jaillit. Ces jeux, depuis une semaine, ses camarades s'y livraient avec lui, près du Cyclobore, sous les lauriers, et un soir n'avait-il pas vu à une fenêtre du palais passer une ombre de femme ?

Elle cependant parlait, toute fiévreuse :

« Oui, je connais ces exercices, car avant d'arriver ici mon navire s'est arrêté deux mois à Siphnos. J'ai rencontré là un Siphnien, tout jeune, qui s'est épris de moi, et m'a couverte de bijoux... et même une nuit... »

Ces mots l'étouffaient ; bégayante elle cria :

« Non, Déiphobe, ne m'écoute pas ; je mens. »

C'était donc la victoire, et si peu attendue. Le jeune homme ressemblait au voyageur qui croit une cité lointaine, part dès l'aurore, et découvre l'acropole au premier tournant du chemin. Dans la joie du triomphe il entrait de la tristesse, peut-être du mépris. Quoi ! se rendre tout de suite. Mais aussitôt la pensée mauvaise disparut dans un flot de tendresse. L'Achéen regarda l'Orientale et il l'aima. Il l'aima d'être une captive, une exilée, une courtisane, il l'aima davantage encore de l'avoir tout à l'heure dédaignée, et remarquant une cicatrice qu'elle portait à la tempe droite, il sentit cette beauté moins parfaite le toucher plus profondément.

Tous deux se tenaient immobiles dans la salle aux pesantes colonnes. La passion enflammait le visage de l'adolescent, et la Sidonienne qui jadis, avec la tranquillité de l'indifférence, eût fait aux regards des foules l'aumône de sa nudité, ramena les plis de sa robe, en cherchant à se couvrir. Mais l'étoffe, œuvre subtile des tisserands phéniciens était si diaphane que le corps de l'esclave se devinait au travers. Et du reste pourquoi se cacher ? Les yeux de l'amant ne l'avaient-ils point pénétrée tout entière, et jusqu'au fond de l'âme, en des replis que l'enfant ne soupçonnait pas ?

Il découvrit ce trouble, en eut pitié, et voulant

donner une excuse à son ardente contemplation, il dit :

« Ce joyau sur tes épaules est vraiment étrange et magnifique. »

— « Oui, répondit-elle avec vivacité, c'est un travail de mon pays, et qu'on a payé fort cher. En haut sont des grains de jaspe, puis des idoles ciselées dans l'or, et plus bas des olives en cristal. Pendue au milieu sur cette grande sardoine, on aperçoit Astoreth. Elle porte une tiare et une tunique plissée, parce que la déesse est Babylonienne. A droite d'un palmier est le croissant de la lune, et à gauche le disque du soleil. Ceci montre que l'empire de l'Immortelle s'étend sur l'univers tout entier. Mais tu ne vois pas bien. »

Et d'un geste irréfléchi, elle offrait sa gorge avec son collier.

Déiphobe, dans la folie de son désir, l'avait prise par les hanches et voulait l'emporter comme une proie. Mais la Phénicienne renversée sur ses talons, le corps raidi, la tête en arrière, lui mettait les mains aux épaules et cherchait à le repousser :

« Non, je t'en supplie, pas encore, sois généreux. »

Il pâlit tout à coup, s'adossa contre une colonne, essuya ses temps moites et murmura :

« Je n'ai rien. »

— « Ah ! je t'ai blessé, cria-t-elle, tu es brave, ô mon héros, mais je sais tout, je te regardais l'autre jour, quand tu es tombé en luttant dans le petit bois de lauriers. Le sang rougissait ta poitrine, longtemps tu es resté ainsi, et ils étaient partis, tes camarades, sans te plaindre ni t'aider. Debout à la fenêtre je désirais passionnément calmer ta douleur, et c'est moi qui viens de la réveiller. Ah ! pardonne. »

Et maintenant, comme pour se donner à lui dans l'attitude même qui l'avait fait souffrir, renversée sur ses talons, la tête en arrière, elle lui mettait les mains aux épaules (avec quelle douceur !) et l'attirait vers la caresse de ses yeux, et le sourire de ses lèvres :

« Viens dans ma chambre close. Nous trouverons là des baumes que j'ai apportés de Phénicie, pauvres richesses de l'exilée. Ils sont plus parfumés que l'hysope, plus frais que les roses de Saron, et plus transparents que l'eau des fontaines dans la clarté pure du matin. Viens, ami, je ne suis pas toujours maladroite. Je baiserai tes paupières, tu poseras ton front sur mes genoux, je prierai tes dieux avec toi, et les remercierai presque d'avoir ravivé ta blessure, puisque j'aurai su la guérir. »

Le jeune homme murmura :

« En haut, c'est l'appartement de mon père. »

Elle ne répondit rien : à cette heure ils n'avaient plus besoin de se parler pour s'entendre. Et tous deux, les mains dans les mains, descendirent par la rude pente de l'Acropole, vers la ravine où était le Cyclobore sous l'ombre des noirs lauriers.

Les arbustes dressaient leurs tiges comme des hampes et dardaient leurs feuilles comme des flèches. Quelques flaques d'eau étaient restées dans le lit de la rivière, et sur les cimes des roches pesait un ciel d'orage, menaçant et tragique. Quand ils longèrent la berge, un caillou détaché par leurs pieds roula au fond de la gorge dont il éveilla les échos. Puis la rumeur cessa, et seules, dans les pins, bruissaient infatigablement les cigales.

*

Pourquoi le palais était-il si triste ce jour-là ? Les colonnes semblaient austères sous leurs armures de bronze, et dans la fresque des murailles, les cavaliers poursuivaient plus âprement les panthères et les taureaux. Les torches crépitantes épaississaient l'air où flottait l'odeur des viandes et la fade exhalaison des vins. Car sur les petites tables on avait en abondance les boissons douces au cœur, et nul convive ne se plaignait, tous ayant reçu des parts égales. Mais le vieillard était soucieux, et sa mélancolie remplissait la haute demeure. Il se tut pendant le repas, et, quand les cratères furent vides, s'appuyant à son siège, il commença de parler :

« Tout d'abord je ferai une prière. Puisses-tu nous quitter, toi la Divine et la Terrible, Até, qui ouvres tes ailes noires sur le toit de notre maison. Ah ! tu nous as donné le deuil et la honte. Docile aux ordres de mon épouse mon fils a flatté ma concubine, et tous deux se sont unis, comme les mortels s'unissent aux mortelles.

« Par quelles voies j'ai connu la faute, tu le devines, ô mon enfant. Un chevrier vous avait découverts. Il est venu tout me dire, et te croyant perdu, ta mère s'est avouée coupable, pour te sauver.

« Certes l'offense est grave. Si elle m'eût frappé jadis au temps de ma verte jeunesse, ô Déiphobe, tu serais déjà puni. Je t'eusse déchiré avec l'airain, la mer stérile roulerait ton cadavre, et les poissons rongeraient la graisse de ton dos. Ou peut-être, suspendu au plafond de cette chambre, les mains frémissantes, les cuisses tordues, tu cracherais avec de sourds blasphèmes le sang de ta langue coupée.

« Mais je suis vieux, ma volonté fléchit. Nos âmes meurent plus tôt que nous, prises avant l'instant suprême par la froide paix du tombeau. D'ailleurs je t'aime encore, et n'es-tu pas le dernier de notre race ? Si tu périssais, ils souffriraient sans doute, ceux qui m'entourent et que je ne saurais apercevoir, les ancêtres dont la pensée clémente anime notre foyer, et qui dans la nécropole dorment sous les pierres, ayant au front leurs masques d'incorruptible métal.

« Tu vivras donc, mais pas ici. Souillé par toi, ce palais te repousse. Demain tu prendras ton glaive et ton bouclier, et tu t'en iras pour les traversées périlleuses, les combats, les humiliations, et les incertaines aventures. Tu monteras l'escalier rude qui mène chez les protecteurs étrangers. Tu fréquenteras les gens de peu, les mercenaires, les courtisanes, et les poètes voyageurs. Tu coucheras hors des maisons, dans la cour, avec ceux qui ont tué un homme et ne peuvent plus habiter leur pays. Pendant les guerres tu lutteras au second rang parmi les valets qui lancent des flèches. Le

soir, au milieu de tes compagnons qui ne comprendront point ta langue, tu déboucleras seul la jugulaire du casque, pour essuyer sur ton visage la sueur de tes cheveux, et dans les festins, assis loin des chefs, la rage au cœur, tu boiras un vin moins pur dans une coupe plus petite.

« Peut-être sauras-tu vaincre les destins, car je t'ai fait une âme vigoureuse. Peut-être un jour ces marchands qui vont çà et là sur des galères me diront : « Ton fils est plus grand que toi, vieillard; très loin vers l'Egypte, en ces régions où Proteus fait paître des bêtes étranges, le maudit est devenu un prince illustre : ses javelots éclairent la nuit des batailles, et les multitudes contemplent respectueuses son sceptre aux clous d'argent.» Et ces paroles montreront que sur ta faute sera descendue, avec le pardon de ton père, l'indulgence des Olympiens. Une fois au moins la compassion boiteuse aura pu joindre le crime agile, et quand arrivera pour moi l'heure mortelle, les esclaves qui cisèlent l'or poseront sur ma face un masque de tranquillité.

« En attendant je resterai seul avec mon épouse et ma concubine, et tous trois nous souffrirons, car tous trois nous avons failli. Elle sera triste l'enfant qui t'aime, et qui pourtant n'osera pas me refuser la fraîcheur de son corps et le mensonge de ses caresses. Et ta mère gémira, prise au filet de ses propres ruses. Pour moi je regarderai souvent cette salle où tu ne seras plus, et je croirai entendre ta démarche sonore sous la porte de la cour. Du moins goûterai-je l'accomplissement de mes volontés, et le triomphe de mes inutiles désirs. Est-ce la justice ? Je l'ignore. Mais après tout, quand l'homme a longuement supporté les périls et les fatigues, qu'il a pour le salut de tous épuisé son intelligence et rompu ses bras, ne pourra-t-il réchauffer sa décrépitude aux clairs sourires d'une jeune fille ? De même que j'ai là sur les murailles de vaines panoplies, et des lances désormais trop lourdes pour ma main, je veux posséder cette esclave, et je trouve que nos vierges ont raison

quand elles mettent des roses au front des chênes dépouillés.

« Va, mon enfant, ta part est la meilleure. Reste encore aujourd'hui parmi nous car je n'ai point de haine, et puis, tu t'en iras aux premiers feux du matin. »

★

Les étoiles se faisaient moins lumineuses, une pâleur s'étendait à l'orient, l'air était humide, et les branches répandaient sur le chemin des gouttelettes de rosée. Par tout le ciel s'accomplissait, comme un drame silencieux, la mort paisible de la nuit.

Le proscrit souleva la barre et poussa la porte qui s'ouvrit avec des grincements. Tandis qu'il traversait la cour, ses chevaux le reconnurent et hennirent dans l'écurie. Il reprit son javelot qu'il avait posé la veille contre un pilier, au retour de la chasse. Quand il franchit le porche ses pas résonnèrent plus bruyants sous la dalle de pierre, et il se retourna. Qui le suivait ? — Personne. Pas même des adversaires à braver. Quelle horrible solitude ! Là pourtant s'étaient déroulés pour lui les songes radieux de l'adolescence. Il remarquait les places de ses anciens jeux, parodies de guerres et de voyages, qui présageaient obscurément les infortunes à venir. De cette pointe d'où l'on découvrait la mer, il s'amusait jadis à faire rouler des cailloux dans les vagues, en songeant aux grossières peintures de la salle. Les bêtes difformes hantaient les rêves de l'enfant, et s'associaient en son esprit pour des histoires fantastiques. Plus tard, jeune homme, il avait, comme les guerriers de la fresque, poursuivi les fauves par la forêt, et tous les soirs, dans la magnificence crépusculaire, il remontait ces mêmes pentes, qu'il descendait maintenant. Une plainte sourde lui échappa; pour la dernière fois il regarda sur ses pieds robustes la poussière de son pays, et l'oublieux ne voyait pas, de l'autre côté du golfe, une lumière qui veillait anxieuse dans la maison de Thestyllis.

Le jour approchait, le vent devenait plus vif, et les lames brisées sur les rocs accompagnaient de leur murmure la lente marche de l'exilé. Soudain il fit le geste mécontent qui repousse un chien trop familier, puis il frissonna.

Une petite main s'était glissée dans la sienne, une main de bronze souple et vivant. La tête brusquement retournée, il aperçut, à la hauteur de son épaule, les yeux ardents de Tabitha.

La Phénicienne était venue rejoindre son amant, et, pour l'aider, pour s'embellir aussi, et lui plaire davantage, elle avait pris les joyaux, magnifiques présents du vieillard. Mais les bras bientôt lassés n'avaient pu soutenir la cassette : roulant aux pentes de la falaise elle avait égrené les bijoux parmi les pierres, et tout s'était enfoncé dans l'écume, avec un clair rire de métal. Cependant au sein de l'esclave trônait sur la grande sardoine Astoreth dominatrice des mondes et maîtresse des volontés. La fugitive portait encore sa robe impudique et somptueuse, qui la faisait nue, et tremblante aux froides haleines du matin. A travers la chaussure de pourpre les aspérités de la route froissaient la peau délicate; du sang perlait entre les bagues d'émeraude. Appuyé au bras de Déiphobe, ce frêle corps s'abandonnait davantage à chaque blessure, et l'enfant sentait courir dans ces membres athlétiques le frémissement de sa douleur.

Déjà les cimes lointaines se frangeaient d'or et de rose, les oiseaux s'éveillaient, le soleil divin couronna les montagnes. Alors, rappelant leur querelle d'hier, l'Achéen se pencha vers l'Orientale, et dit :

« Eschmoun. »

Elle répondit :

« Hélios. »

Un rayon colorait ses joues, et s'achevait en un sourire. Meurtrie, ruinée, proscrite et reconnaissante, elle leva son visage docile vers l'homme qu'elle n'avait point choisi, et dans l'aube plus claire, ils partirent l'un et l'autre pour la vie des traversées périlleuses, des combats, des humiliations et des incertaines aventures.

HENRI OUVRÉ.

ANDRÉ GIDE

O monde infiniment renouvelé, qui donc sous vos aspects divers reconnaîtra votre immortelle ressemblance? — O nature perpétuellement semblable à tout et à toi-même, qui donc, qui donc en ta monotonie épuiserait le goût de tes formes nouvelles, l'intarissable élan de tes rires et de tes harmonies — source d'amour que j'aime?

A. G.

L'œuvre d'André Gide est comme la Nature et le même mystère l'enveloppe. On a comme un scrupule, une crainte à tenter de soulever le voile. L'Isis sacrée s'y cache, et l'on appréhende de ne point voir le visage réel de la déesse, même au prix d'un sacrilège... Et puis, on reste d'autant plus déconcerté devant elle, qu'elle est simple et tend les mains.

Voici une confession, des vers de sentiment, destraités sévères et badins, des poèmes, une satire, et enfin tout un livre de didactisme lyrique. Chacun de ces ouvrages pris à part sourit et accueille comme tout écrit sincère et bon; que si l'on s'avise de les vouloir joindre et juger dans l'ensemble comme des parties d'une même œuvre, on croit être l'objet d'une raillerie de la part de l'auteur, et que celui-ci se réjouit de paraître contradictoire à lui-même, et de montrer ironiquement la multiplicité des ressources, dont dispose son dilettantisme supérieur. Et ce sera l'opinion de ceux qui lisent et ne s'arrêtent pas, de tout le public qui croit avoir fait assez, quand il a feuilleté des pages et parcouru des lignes, comme si la substance du livre, inexprimée, ne se trouvait pas seulement hors des pages et entre les lignes.

André Gide n'est point un dilettante. Cette attitude vis a-vis de l'existence et de l'art, si commune en ces temps et si fâcheuse, qu'elle souille comme une injure le bon renom de sincérité à quoi doit tenir premièrement l'écrivain, cette attitude, dis-je, ne pouvait convenir à son tempérament de passionné, et si parfois l'ironie qu'il manie légèrement contre les autres, et même contre soi, autorise un pareil jugement, le reste de l'œuvre vient aussitôt le démentir. Le dilettante

s'amuse de tout et ne croit à rien pour vouloir croire à tout; la grande force d'André Gide réside précisément en la foi, et c'est elle qui donne le lien entre les ouvrages divers où se développe son âme croyante et rien que son âme. Car il a entrepris de s'exprimer dans ses livres en toute sincérité et il n'est point un seul d'entre eux qui ne marque une étape dans son histoire intellectuelle et morale. Si la stagnation manifeste le néant et si le propre de l'être est d'évoluer, André Gide aura vécu, et les étapes qu'il aura parcourues, seront assez nombreuses pour refléter une vie, c'est-à-dire un voyage à travers des sensations multiples et des idées sans cesse renouvelées. L'artiste qui, ayant découvert une formule, la répète indéfiniment et s'y maintient, cesse de créer bientôt, car il arrive un jour où il ne trouve plus rien à dire qu'il n'ait déjà dit, et fatalement il recommence. Le vrai poète se sait homme, et calquant sa vie littéraire sur sa vie intime, il ne craint pas d'être différent aux yeux des autres comme à ses propres yeux.

Rien n'est plus admirable qu'une âme qui marche, dût-elle errer longtemps dans des directions contraires : elle trouvera un jour la bonne route, et la bonne route est toujours celle que l'on va suivre.

La complexité de cette évolution ne marque pas une volonté hésitante et un caractère flottant, mais au contraire une plus large humanité, plus complète, plus générale, susceptible de plus de compréhension et de plus d'amour, et la valeur de l'homme ne se mesure guère qu'à ses efforts, multipliés d'autant que les buts à atteindre lui sembleront plus nombreux. L'œuvre d'André Gide porte l'empreinte d'un éternel désir de savoir, de croire, d'aimer : c'est pourquoi rien d'elle ne peut laisser indifférent celui qui l'a une fois approchée. L'âme qui s'éploie à travers le grand cycle sincère, qui va des *Cahiers André Walter* aux *Nourritures terrestres*, est la nôtre aussi entière qu'on la rêve, impressionnée de tout, intéressée de tout — religiosité, amour, spéculation, action, esprit et chair — notre âme toute savante et humble. Cette fois, il croit avoir atteint la vérité en la Nature « telle quelle », et peut-être était-ce vers celle-ci qu'il marchait... et elle qu'il aima en tous ces modes, écartant peu à peu les voiles... Et puis ce qui traduit une âme nue, n'est-il pas selon la nature?

§

Voici un jeune homme — c'est ainsi du moins que nous le montrent les *Poésies* et les *Cahiers d'André Walter* — d'âme tendre et pure, de sensibilité affinée, d'esprit studieux et rêveur. Il ne connaît rien de la vie; il a beaucoup lu, beaucoup appris, il a contemplé des paysages, mais il est resté docile à la règle qu'ont su lui imposer l'atavisme religieux et l'éducation protestante de parents rigides. Il entre dans l'existence avec joie, car les livres n'ont pas donné satisfaction à ce que sa nature jeune et passionnée désire. Il veut vivre, mais la qualité de ses sentiments lui interdit le « jour à jour », la banalité dont se contentent les jeunes gens de son âge, et il veut une *raison de vivre*. Pourquoi est-il né? pourquoi doit-il agir? Le problème de la Destinée se pose à cet esprit ardent; il lui faut croire à quelque chose, il ne vivra pas sans croire. Et dès lors il essaie de fuir l'atmosphère des logiques inutiles et des nuits sans actes. Il attend l'aurore et plusieurs fois il la croit voir; il tente d'aller à sa rencontre et quand un jour elle se lève, il part. Il baigne en pleine vie, et il espère trouver en celle-ci la raison d'être de son âme; mais il s'aperçoit qu'elle est très différente de lui. Les paysages n'éveillent en lui que des tristesses, et quand un désir par hasard lui vient, il trouve une porte fermée. Son âme ne voit que laideur et qu'ennui, elle va à la dérive en quête d'un refuge, par ce pays qui n'est certes pas le sien, par cette destinée qu'elle n'a pas choisie... Et enfin, il voudrait bien croire... placer en Dieu le but de son existence, mais le peut-il? Et désespéré il s'écrie :

> « Je crois que ce que nous avons de mieux à faire
> Ce serait de tâcher de nous endormir... »

Or, ce but nécessaire qui motive sa présence sur cette terre, il pense un jour le trouver en l'amour. L'éclosion en a été préparée lentement par une longue intimité avec celle qui est presque sa sœur, Emmanuele, une cousine orpheline recueillie jadis par la mère de Walter. Il a entrepris l'éducation de cette âme, il a voulu la faire semblable à lui, de façon à en être compris, et la trouver là comme une compagne et comme une confidente. Il n'a point songé, certes, qu'il pourrait la désirer un jour autrement, et ç'a été une affection pure qui a mis en présence deux esprits avides de connaître et de se pé-

nétrer en une admiration commune des livres et des choses. Ils se sont exaltés aux violences de Shakespeare et aux sublimités de Pascal, ils ont étudié les philosophes et discuté sur la religion, ils ont fait des promenades au soir et se sont laissés prendre au charme de l'atmosphère et de l'heure. Et ils ne se sont pas aperçus de cette union spirituelle, qui menaçait, un jour, bientôt peut-être, d'effleurer leur chair et de mordre leur cœur. Et quand ils en prenaient conscience, quand ils en acceptaient l'avenir peut-être, et les joies passionnées, les événements sont venus les séparer. Ainsi André Walter a cru toucher le but, il allait vivre enfin pour quelque chose, et la Destinée encore une fois le leurre... Son espoir a été trop grand pour s'évanouir si vite, toutes les puissances d'exaltation qui couvent en lui, refoulées depuis longtemps, surgissent : et l'impérieux désir de vivre et d'agir se tourne en une crise de mysticisme, où la douleur devient une joie et le martyre une gloire. Oui, le but de sa vie est l'amour, et en ce jour plus qu'hier, car les chairs sont séparées : « Les âmes mieux que les corps peuvent s'étreindre avec délire ». Mais pour soutenir ce rôle sincere, il faut la Foi ; il croit. De cet accès passionnel l'hérédité religieuse triomphe : l'ascétisme mate la chair qui veut se révolter, la prière tue l'esprit qui jette un cri de doute. C'est la lutte la plus effroyable qui soit, entre la passion, la logique et la croyance, tant qu'elle brise l'âme qui la contient.

André Gide nous a dit la fin d'André Walter emporté par une fièvre cérébrale. Il n'en est rien. Après la crise, sont venus l'apaisement et la philosophie sereine d'une vie d'étude et de foi. Walter a conquis son idéal ; la croyance s'est installée fermement dans son âme ; il a compris que rien n'existait, hors de la spéculation et de la prière : le corps définitivement est vaincu, le philosophe se repose en sa contemplation. Comme la Vie est loin à cette heure, cette Vie de matérialités qu'il vient de repousser. L'esprit lucide, la chair apaisée, il ne la contemple plus qu'à travers les philosophies... Son entendement très clair et très net est rompu de longtemps aux exercices du raisonnement. Il aime la logique à l'égal de l'action, et dans cette période de quiétude elle reprend ses droits premiers. La mathématique l'a jadis séduit, il éprouve encore des ivresses devant un nombre et croit scruter l'infini en résolvant une équation. Aussi son goût pour les logiciens s'affirma prépondérant (Kant, Stuart Mill) et quand il s'est agi

intellectuellement de chercher une raison au monde, il est allé aux philosophes capables de le démontrer mathématiquement. Il a aimé Spinoza avec passion, Spinoza qui de quelques définitions et axiomes sut déduire Dieu, la Nature, les hommes et toute une morale, Spinoza le rigoureux raisonneur et le plus grand des intellectuels, qui proclama la suprématie de l'entendement sur les passions. Comme lui, en pensant, il croit se rapprocher de Dieu. Il l'a aimé pour cette sérénité, pour cette harmonie de pensée par quoi il a été créateur, et il l'envie d'avoir vu le monde à travers son œuvre, c'est-à-dire à travers son esprit. Mais lui aussi veut créer son monde, car le seul univers véritable est celui qu'on conçoit et les phénomenes n'ont d'importance que comme manifestations extérieures d'une vérité cachée, et prenant le mythe de Narcisse il montre ce que nous sommes en face des choses, comment celles-ci valent en tant que symboles, c'est-à-dire qu'apparences, et comment le poète ou le penseur est chargé de découvrir derrière elles l'essence. C'est l'orgueil dernier du sujet « qui conçoit et ne peut être conçu », et penché sur l'eau reflétant les formes fugitives, Narcisse voulant voir enfin une chose qui soit, ne trouve que son image. Dès lors, le monde extérieur n'est plus rien pour lui, toute la vérité est dans l'esprit. « Que faire? — Contempler. » Il ne s'arrêtera plus aux accidents de la route, ni a ces « vains désirs », qui apparaissent et disparaissent et qui ne sont point des buts, mais des obstacles. Et il proclame dans la *Tentative amoureuse* que la fin dernière c'est Dieu. « Nous ne le perdrons pas de vue car on le voit à travers chaque chose », et la foi, aidée ainsi de la spéculation, en une sorte d'intellectualisme mystique, lui fait une âme belle et joyeuse, une âme droite comme une ligne, nullement déterminée par l'extérieur et qui va à travers les choses, devinant le sens intime de chacune d'elles, suivant une morale supérieure.

Et il songe à ce que serait cette vie, s'il savait sortir de la spéculation et de la sérénité pour aller vers l'action, et Urien c'est encore Walter, comme c'était Narcisse, comme ce sera Ménalque. Ces voyageurs de la Destinée, ils s'aventurent sur l'océan éternel des choses poussés par une seule idée, celle par quoi leur âme est vivifiée, cette raison de vivre qui tourmenta si fort jadis André Walter, Dieu peut-être, en tout cas l'inconnu et l'idéal. L'Orion sillonne l'océan pathétique semé d'îles troublantes, ces tentations que chacun trouve sur son chemin ; les uns y restent dévorés de passion,

d'autres en gardent un éternel trouble, mais Urien et ses amis qui savent résister échappent enfin : le Désir est mort en eux. Et sur la mer des Sargasses, voilà l'ennui, le chemin qui s'éternise tant qu'on croit le refaire sans cesse ; ces âmes ont repoussé les joies passagères qui s'offraient, elles errent vides de désir. Mais le but blanchit, et c'est la mer de glace avec les souffrances et le froid. L'espoir renait même en ces contrées de pire détresse ; l'idéal soutient les volontés trempées aux épreuves ; il les guide vers d'autres plus rudes, et comme ils pourraient retourner vers des climats plus cléments, une vie plus modeste et plus douce, les voyageurs préfèrent « les rives les plus dures », pourvu qu'elles soient « futures », par une folie d'héroïsme. Et quand ils croient toucher le but, ils ne peuvent plus avancer. Mais ils ont vécu, ils ont eu toute la joie que la vie est susceptible de donner, la joie de l'effort, fût-il vain, la joie de la volonté, dût-elle ne rien atteindre. Ils ont eu un but, une raison de vivre, c'est assez.

Mais on ne renie pas impunément la nature, et l'âme brûlante d'André Gide — puisque, en somme, il ne s'agit que de lui — a trop longtemps porté le poids d'un intellectualisme factice. Un jour, au contact, dit-il, d'une civilisation et d'une religion différentes, il a compris que pour être hautaine et belle, son attitude n'était pas la seule, et que, édifier une existence sur une croyance ou sur une philosophie, pour marquer une singulière force de caractère, pouvait aussi apparaître comme le fait d'un caractère étroit. Il a vu que, en vivant suivant une idée devenue bientôt une coutume, il ne se distinguait pas autrement de ceux qui mènent l'existence banale des habitudes, des visites et des repas, et montrent l'exemple de la plus parfaite stagnation. Placer le but si loin, n'était-ce pas un peu le nier, et ne risquait-il pas de ne plus avancer, à force de ne jamais l'atteindre? Son âme devait un jour se lasser d'une émotion à vide, artificielle, créée par l'hérédité, l'éducation et l'habitude, pour étaler enfin ses trésors de ferveur et de passion. C'est ce qui fut. Les choses qu'il dédaigna — symboles — qu'il considéra longtemps comme de simples apparences, sous lesquelles il aima seulement son esprit, ces choses, un jour, lui parurent belles en soi, susceptibles de provoquer l'admiration par leur seule forme, et peu à peu il comprit que la vérité était là, dans ce monde qui l'entourait et dont l'avaient séparé les croyances et les philosophies. Outre l'éternel optimisme que lui donna à jamais Emerson, le philosophe

qui a peut-être eu sur lui la plus grande influence, il trouva dans Gœthe et dans Leibniz la matière d'un nouveau panthéisme, non plus celui, mathematique et intellectuel, de Spinoza, mais vivant, proclamant la force maîtresse du monde, la force qui déjà tient en la plus infime monade et qui fait que les plantes naissent, grandissent, fleurissent, que les animaux vivent et se reproduisent et que l'homme agit et s'émeut. Dieu est la nature et Dieu est toute chose, et il a pu s'écrier avec Gœthe : « Aussi loin que l'oreille, aussi loin que l'œil puisse l'atteindre, tu ne trouves que le connu qui lui ressemble, et le vol enflammé de ton esprit, si haut qu'il s'élevé, a bien assez du symbole, assez de l'image : tu es attiré, entraîné, ravi ; où que tu t'avances, le chemin et le lieu se parent ; tu ne comptes plus le temps, et chaque pas est l'immensité. »

Mais avant de vivre enfin selon la nature, André Gide a voulu se débarrasser de ses habitudes de pensée et d'existence, et il a revécu, ironiquement, l'état ancien dans *Paludes*, où l'on sent frémir la révolte nouvelle, et où l'on voit se dresser le reniement du passé. « Tu travailles ? » dit Hubert : l'application inutile à l'existence, l'étude vaine, la pensée éternellement monotone, tout cela tient dans cette phrase, et Gide clamerait, illuminé : « Mais ! vivez donc ! »

Vivre, c'est cultiver sa sensibilité, ouvrir son âme à tous les frissons, sans que la raison vienne lui rappeler la logique froide, dont elle l'a longtemps engourdie ; c'est voir, entendre, sentir, et porter sa ferveur sur les choses compagnes ; c'est avoir conscience qu'on est et qu'on fait partie de cette nature qui vous baigne ; c'est se fondre en elle et être heureux de son spectacle seul. Aussi Ménalque fuira la ville et tous les lieux de piétinement où l'âme dans l'automatisme des habitudes, n'est plus capable d'un sentiment neuf de désir ou d'amour, il fuira tout ce qui s'oppose à un contact direct avec la vie universelle, à la fraîcheur d'une impression par l'accumulation des souvenirs et des idées ; il fuira la médiocrité d'une vie trop prévue et d'une étude perpétuelle qui fait rentrer l'être en lui-même, quand sa seule fonction est d'en sortir. Il multipliera ses sensations par de continuels voyages, et il étendra son domaine humain de tous les pays qu'il aura parcourus et aimés, et plus ils seront différents, plus il se sentira vivre, car chaque fois l'impression éveillée en lui sera neuve et lui révélera une partie de son être qu'il ne connaissait pas. Il veut adorer « à travers indis-

tinctement toute chose », et ce qu'il poursuit c'est encore Dieu certes, mais un Dieu tout proche, qui ne demande point de sacrifices et au contraire exalte les puissances d'émotion aux dépens de l'entendement. La sensibilité d'André Gide, libérée cette fois des entraves du dogme et de la raison, s'exaltera toute à célébrer les *Nourritures Terrestres*.

§

Par cette histoire intellectuelle et morale qu'il était nécessaire de tracer, on s'explique la diversité des ouvrages de Gide et comment il n'usa jamais du même moyen d'expression deux fois. Mais qu'il écrive un Journal, ou des Traités, ou des Poèmes, il reste lui, et parmi les différences en apparence radicales qu'on peut constater entre les tendances de ses livres, et dont j'ai essayé de montrer l'unité évolutive, on trouve une personnalité constante faite de quelques traits principaux, dont varie seulement l'importance respective. Plus ou moins en relief, il n'est pas une œuvre de Gide qui ne les contienne tous, et Ménalque à bien considérer est le frère de Walter, bien plus il est Walter lui-même. D'abord, on a pu le voir, André Gide est un sensitif; son âme craint le moindre frôlement, car c'en est assez pour la remuer toute entière; le monde extérieur l'impressionne violemment, en bien ou en mal, mais l'impressionne, et sa sensibilité a de telles délicatesses qu'elle apparaît mystique, analogue parfois à celle des héros de Maeterlinck qu'une fleur trouble et que le silence étreint. La musique, art d'expression pure, vague et subtile, plonge son être en des extases profondes, entre toutes, celle de Schumann ou de Chopin, les grands sentimentaux... Il a des simplicités et des complications. Ici il dira l'émotion qu'il éprouve à voir « sa main sur la table », et là la joie de toucher presque l'objet de son désir, de n'avoir qu'à avancer le bras, et de passer. Comme il s'est plu à la chasteté il se plaira à la possession. Il parle quelque part de la complexité inextricable de ses émotions, telle que la moindre aperception éveille en lui des systèmes compliqués, qui font comme un réseau de sensations intimes, et c'est pourquoi souvent elles se contredisent. Il tressaille à la beauté formelle, comme à la beauté morale ou religieuse; il est la lyre éternellement vibrante, d'où vienne la brise qui passe sur ses cordes, et dont la fonction ingénue et si affinée pourtant est de vibrer. Cette sensibilité dénote une infinie tendresse et pourrait faire pren-

dre André Gide pour un mélancolique. Parfois ses écrits ont une teinte grise et discrète, comme s'ils étaient couverts d'une buée de vague tristesse. Mais rien n'est plus robuste que cette âme et plus bellement vivant ; car le tendre et le sensitif est aussi un passionné : les aperceptions si subtiles de son cœur provoquent un éveil de toutes les forces qu'il contient, et s'il a pu se sentir pénétré d'extase devant un paysage, il s'est aussitôt dressé, volontaire, pour l'embrasser et pour l'étreindre. Nous l'avons vu poursuivre un but à travers l'existence et se passionner successivement pour toutes choses ; voilà le trait important de sa nature, qui domine parfois la tendresse et la sauve de ce qu'elle pourrait avoir d'un peu morbide. « Que l'âme ne retombe pas inactive, écrit-il, il faut la repaître d'enthousiasmes. » Et ainsi se dresse cette figure sincère qui emplit à peu près tous ses ouvrages de charme, de cris, de joie et d'exaltation. Aussi comme on rêve une âme multiple et tumultueuse, agitée et frémissante, spontanée, toute en exagérations, et comme l'on s'attend au seuil de l'œuvre à des violences déchaînées, on trouve une harmonie dans la liberté, une mesure dans la spontanéité qui étonnent, mais dont la toute simple explication réside dans l'intellectualisme du poète.

Car, à côté de la sensibilité s'est développé l'entendement, faculté contradictoire qui vient la maîtriser et la diriger. Nous avons dit la lutte terrible où vainquit l'esprit : c'est qu'il fait partie intégrante de la personnalité d'André Gide, et que, en dehors de ses manifestations presque exclusives, il coloie sans cesse l'émotion pure. André Gide n'a pas été élevé dans les règles, n'a pas étudié suivant la discipline des livres, n'a pas plié son esprit à la gymnastique des raisonnements philosophiques sans en garder une empreinte ; et certes son âme première y était disposée, et il ne faut pas placer tout sur le compte des influences ; il a aimé les jeux de l'esprit comme des émotions, parce qu'il fut aussi un intellectuel, et s'il s'est posé au début la question de l'« être », ce n'est pas moins par un besoin de sa raison que par une inquiétude de sa sensibilité. Mais quelque varié qu'ait été son contact avec les philosophies, qu'il ait aimé les purs logiciens ou les métaphysiciens de la vie, il a toujours été attiré par ceux d'entre eux qui ont conçu le monde — à priori ou à postériori — harmonieusement : Spinoza qui l'a développé comme un théorème, Leibniz qui l'a construit suivant des règles de propor-

tion, que résume la monade miroir du monde et qu'il a appelée l'harmonie préétablie, Darwin qui a émis la loi progressive et rythmique de l'évolution, Gœthe qui a puisé dans les sciences naturelles son panthéisme, et aussi l'américain Emerson, et en général tous les philosophes allemands qui édifiaient les systèmes comme des temples, suivant le canon des parfaits rapports entre les colonnes et les frises. Et à l'heure actuelle, quand il semble avoir rejeté toute intellectualité, on la sent là qui veille, car il va aimer les choses pour l'harmonie qui est en elles, pour leur beauté formelle et scientifique et les fruits de la terre pour le rythme de leurs éclosions et de leurs maturités. Et c'est une âme rare, d'équilibre parfait, où les facultés les plus contraires d'émotion, de spontanéité et de réflexion, malgré des crises passagères, ont consenti à vivre côte à côte, sans entraver leur libre développement réciproque, en se renforçant au contraire, en se complétant, et en formant, malgré leur autonomie, un tout unique et achevé.

De là la beauté de cette œuvre qui paraît si reposée, si sereine et si vivante à la fois, de par la double création d'un poète et d'un philosophe. La conception qu'il a de l'art tient dans ces mots, jadis inscrits par Pierre Louys, le préfacier des *Cahiers* : « Il rêvait d'une œuvre scientifique et passionnée. » Il l'a faite. Pour s'exprimer tout entier avec ses apparentes contradictions, il a voulu employer tous les moyens, et il a abordé successivement, avec une égale sûreté, la confession et l'essai, le poème et le roman, et il faut remarquer que tous ces ouvrages sont écrits sous la forme personnelle ; cet emploi systématique prouve mieux que toutes les explications l'unité constante de cette âme. Il n'a pas accepté le mensonge de la fiction, et sous des noms divers directement il a parlé. N'ayant à traduire que des émotions et que des philosophies, il est venu, et, sincère, il a été didactique et lyrique, il s'est raconté et chanté.

§

Dans les enthousiasmes de sa jeunesse, il concevait la littérature comme l'extériorisation d'une âme, et le livre comme la confession sincère, inconsciente, artistique par ce seul fait, suivant l'unique procédé de transcrire des émotions et des idées dans leur ordre d'apparition, sans que la raison les déformât sous prétexte de les enrichir et de les coordonner. « Le meilleur c'est d'écrire au hasard », et cette proposition, les *Cahiers* la

développent, œuvre touffue, jamais confuse, où se mêlent les réflexions les plus disparates, où bouillonne toute une jeunesse d'émotion et de pensée, où se rencontrent des tristesses et des exaltations, des paysages et des rêves, des philosophies et des cris ; cette œuvre qui n'est pas une œuvre dans le sens des ouvrages ultérieurs de composition serrée, de tenue artistique et de proportions harmonieuses, mais un document éternel de beauté et de franchise. Il y a dans ces pages une unité morale, une sincérité de passion qui fait que le lecteur est emporté dès les premières phrases comme dans l'intrigue la plus attachante et la plus habilement présentée. Il faut admirer là le manque d'artifice, les phrases inachevées, les mots suggestifs d'états d'âme subtils et lointains, les raisonnements serrés et clairs, posés en alternatives, les tirades éloquentes, les raccourcis d'âme. Car déjà apparaît cette sobriété qui caractérise le génie d'André Gide dans sa maturité ; il craint toujours d'écrire trop et de répéter ce qu'il a dit, de peur d'affaiblir la pensée et l'émotion, et le peu de mots qu'il a employés, il s'y tient, dussent-ils êtres vagues, et ils se trouvent si spontanés que leur présence seule frappe et explique. Mais un tel livre, qu'on ne saurait trop lire — car on y découvrira chaque fois quelque chose de neuf, telle pensée voilée, profonde et noble, telle clarté mystique et tel divin sourire — un tel livre, dis-je, ne se fait pas une seconde fois. C'est la matière de toute l'œuvre à venir ; elle contient tous les livres futurs, parce que c'est une âme entière, et des désirs, et des volontés, et des aspirations, et des projets même, car on y trouve exposée la poétique qu'André Gide appliquera plus tard en partie.

Voici le plan d'*Allain*, le roman qu'écrit Walter, conçu mathématiquement comme l'*Ethique* de Spinoza, avec toutes les libertés possibles dans ce cadre rigide et le plus de passion : autour de ces échalas des plantes grimpantes et des lianes. Et jamais plus vibrant exemple de spontanéité artistique n'a été donné que par ce jeune homme las de tous les jougs, qui veut secouer celui de la syntaxe, celui de l'orthographe même, celui de la prosodie, et qui souhaiterait que la prose eût des règles pour pouvoir les enfreindre. La poésie c'est l'émotion, et il veut être le poète ; il cherchera « non point tant l'harmonie des mots que la musique des pensées ; car elles ont aussi leurs allitérations mystérieuses ». Et il n'écrira pas en français... « Non ! je voudrais écrire en musique. »

Or c'est bien de la musique les vers gris et tristes d'*André Walter*, la prose rythmée du *Voyage d'Urien*, la strophe large des poèmes récents d'*El Hadj* et des *Nourritures terrestres*, de la musique discrète, intime, nombreuse parfois, simple et pénétrante. Il aura employé ces multiples formes si différentes, par cette même volonté de se renouveler, qui l'a déterminé à changer constamment de formule—si formule il y a—à chaque ouvrage entrepris, cette volonté qui nous promet tant de surprises encore et d'inattendues jouissances.

J'ai dit plus haut la raison philosophique des *Poésies d'André Walter*, et comment ç'avait été la première tentative de Gide pour échapper à la vie banale et quotidienne, et pour réellement vivre en une foi. Qu'on ne les prenne pas cependant pour une œuvre philosophique ; rien n'est plus éloigné de la théorie, et si les sentiments suivent un ordre voulu et combiné en vue d'une signification symbolique, ils règnent cependant en maîtres et c'est la pure sensibilité qui s'y meut, tant le cadre est large qu'impose la raison déjà présente (et toujours désormais présente) dans un but d'harmonie, de mesure et non de contrainte. En pièces courtes composées de quatrains aux vers longs et inégaux comme des plaintes, discrets et sourds comme des soupirs, rimés souvent, ou assonancés, et quelquefois en dissonance, se murmurent des désirs et des inquiétudes : les paroles sont simples, douces, presque sans images ; la vie intérieure se trouve projetée en faits très ordinaires d'existence extérieure, et cette veille de l'âme en attente se fait à la lueur jaune d'une lampe. Les sentiments les plus compliqués s'expriment en paroles très claires, et la poésie tient à cette clarté, à cette sincérité délicate qui, tout haut, fait ses réflexions à l'âme compagne, et il y a dans cette sobriété quelque chose de poignant, qui rappelle parfois les complaintes de Laforgue, un Laforgue sans cette recherche verbale qui gâte parfois de très belles pièces...

Nous sommes deux pauvres petites âmes
Que ne réchauffe plus le bonheur,
Nous sommes deux pauvres âmes
Qui ne savons plus être heureuses...

. . . . . .

Tu m'as dit : Ecoute ! je crois
Nos âmes sont mystérieuses
Peut-être qu'elles sont heureuses
Et que nous ne le savons pas..

Et ce petit livre donne une impression d'humilité, analogue parfois au charme naïf de Jammes, une impression de douceur, de candeur, de délicatesse ; on y sent passer des frissons d'enfants, des petites peurs, celles que peut donner la nuit, la grand'route, la solitude, et le langage familier qui traduit ces gestes de sensibilité un peu maladive contribue encore à envelopper le lecteur d'une atmosphère de vague, à propos de quelque sensation comme celle-ci :

> Et nous avons peur de nous endormir
> Parce que l'un sent que l'autre le regarde.

Quoique extériorisée en le décor, l'émotion là subsistait pure par la volonté de faire intime, et les apparences n'avaient pour but que de représenter plus frappantes des subjectivités. Le *Voyage d'Urien* est encore le récit d'une émotion, exprimée symboliquement ; mais cette fois les apparences ont une importance plus grande ; l'auteur s'est condamné à objectiver le plus possible son émotion, et les paysages multiples qui la traduisent forment presque la totalité du livre. Car il s'agit d'un long poème, et il était difficile de concilier l'étendue de l'entreprise avec la forme purement lyrique, qui ne peut être employée continûment et qui sied surtout à l'expression successive de sentiments restreints. Aussi le sensitif, sans se départir de sa délicatesse d'âme, est devenu un imaginatif, et il a revêtu ses sentiments intimes d'une riche étoffe de nature idéale, où les paysages se créent spontanés et beaux certes, comme des émotions. Dans ce livre plus que dans tout autre, André Gide a réalisé l'œuvre « scientifique et passionnée », et la grande supériorité du *Voyage d'Urien* est d'être un ouvrage harmonieux, complet, auquel on ne saurait rien retrancher, tant il exprime la totalité d'une idée et rien qu'elle. Les parties se groupent, se répondent, se fondent et se renforcent, et au point de vue de l'art pur, auquel on préférera toujours l'art spontané, ce poème serait l'œuvre la plus parfaite et la plus belle de Gide. Mais il contient tant d'humanité et en outre tant de beauté formelle, que la rigueur esthétique y est une qualité de plus, et que d'être contenus les élans paraissent plus sincères. Le rapprochement qui s'impose en cette circonstance est celui des poèmes homériques et en particulier de l'Odyssée. La similitude des sujets déjà indique une tendance et il faudrait considérer le *Voyage d'Urien* comme un poème épique, par opposition au poème lyrique réalisé

jadis par André Walter. Le chanteur est devenu un conteur ; le monde qu'il traverse ayant une signification symbolique a besoin non plus seulement d'un cri qui manifeste l'émotion par lui provoquée, mais d'une description qui mette en lumière toutes ses particularités voulues, et André Gide est peut-être plus grand conteur encore que grand lyrique. Son esprit lucide voit si clairement les choses qu'il ne trouve aucune difficulté à les exprimer, et il est seul à continuer la tradition des conteurs philosophiques du XVIII^e siècle ; il tient d'eux la grâce, l'aisance, l'élégance et la simplicité. Mais dans un livre comme le *Voyage d'Urien*, il met plus encore, et ce qui sépare ce livre de *Candide*, par exemple, c'est la poésie, la couleur, le rythme. Nous sommes en présence d'un poème, il faut le répéter, et la façon de conter diffère si le philosophe s'exprime seul, ou s'il se double d'un poète. Quand Homère dit les aventures d'Ulysse, il est un conteur aussi, mais chaque phénomène qu'il constate a pour lui une double valeur représentative et extérieure, d'une part, intellectuelle et émotionnelle de l'autre. C'est, toutes proportions gardées, le cas d'André Gide. Aussi, outre son intérêt moral, le *Voyage d'Urien* vaut par la fresque splendide d'apparences qu'il déroule; on y voit l'état d'âme et l'idée harmoniés au décor et à l'atmosphère, et je sais des tableaux sobres, en quelques traits, comme le port de départ dans le prélude, la mer des Sargasses, et la mer de glace, d'une netteté et d'un éclat admirable ; les choses ainsi dépeintes, posément et froidement en apparence, ressortent, vivent par le choix du mot compact et précis, qui est le mot propre, et le seul mot propre. Et il est bien d'un poète le leitmotiv poignant, par exemple, de la première partie : le bain que chaque soir, après chaque étape aux îles de désirs et de tentations, les marins prennent dans l'eau diversement colorée, reflétant les richesses inépuisables du ciel et de la lumière. Il y a un art infini dans ces progressions de style qui partent de la constatation pure et simple, presque sèche, et atteignent à la splendeur de coloris la plus rare, en une trame si homogène que l'accent couvre les mots et empêche presque d'en remarquer l'éclat propre, et dans ces exaltations graduelles du verbe qui vont de la spéculation froide à la passion imaginative la plus exaspérée. La langue pour cette tâche possède toutes les souplesses, elle se plie à tous les sursauts de l'émotion en un rythme que le vers libre même, de ton trop soutenu, n'aurait pu rendre. André Gide voulait jadis dans *Allain* employer « la strophe,

mais sans mètre ni rime, scandée, balancée seulement, musicale plutôt ». En le présent poème il a réalisé ce rêve, et comme elle est loin la prose des romans coutumiers ! Ce sont des phrases divisées en propositions courtes, dont chacune forme un élément de cadence à peu près régulier, et qui se perd, et qu'on retrouve plus loin, élargi, diminué suivant la pensée. On rencontre là une haine profonde de l'éloquence proprement dite ; la prose ainsi comprise devient un élément de perfection harmonique au même titre que le vers, et Gide, auteur prodigieux, aussi conscient que spontané, ne l'a pas choisie, sans raison.

Depuis, nous avons eu de rares poèmes en vers libres d'une hardiesse admirable, comme ceux d'*El Hadj*, ou d'une simplicité délicieuse, comme la pièce « *Greniers* » qui illustrait le mois de décembre du plus récent *Almanach des Poètes*, et où se révèle l'ironiste et le didactique que nous étudierons plus loin.

> Le tilleul et la camomille
> pour les migraines des familles...

Mais c'est toute l'œuvre de poésie pure d'André Gide, celle qui n'est pas la moins précieuse et qui montre l'aspect le plus facile de son talent.

§

Cependant, à l'époque de la crise d'intellectualisme qu'il traversa, il s'exprimait plus dogmatiquement en des traités. Il voulait satisfaire ainsi un besoin de prosélytisme qu'il tenait peut-être de sa religion, peut-être aussi de son caractère passionné, qui avait, un jour, posé en règle morale ce principe : « Il faut manifester ». A ce titre, les *Traités du Narcisse* et *du vain Désir* sont intéressants. Or, à les bien prendre ces Traités ressemblent en partie à des poèmes. Ils disent un mythe ou une aventure, puis ils l'expliquent ; et le récit de la *Tentative amoureuse* est un morceau poétique très vivant et très savoureux, plein de tendresse et de fraîcheur, et la légende de Narcisse est contée d'une façon charmante et très imagée. Mais dès que nous abordons la partie explicative de ces livres dogmatiques, nous découvrons un Gide encore inconnu, celui qui écrira plus tard *Paludes*, celui qui a déconcerté les esprits que sa sincérité et sa grâce avaient pu séduire d'abord, un Gide ironiste. Imprégné de philosophie, malgré tout le Désir de s'exprimer et de persuader ses lecteurs, il n'a pu se résoudre à dogmatiser froidement. Cet esprit

d'ordre, aux apparences parfois de directeur de conscience, d'ascète et de puritain, répugne cependant au robe de prédicant. Même dans les périodes de sérénité intellectuelle absolue, la sensibilité a joué le rôle effacé mais réel d'une modératrice, et quand il s'est agi de donner des théories, le dogmatique pur est devenu un ironiste, il a fait sa science facile et attirante en la présentant avec un sourire et son enseignement familier a séduit comme une chose nouvelle, dans un temps où ceux qui pensent s'isolent bien haut, et graves pontifient. Aussi avec quelle désinvolture il traite la légende de Narcisse, et comme il se joue des idées pourtant si sérieuses qu'il veut y présenter ! Dans cet opuscule en particulier le sourire est très discret ; il est sous chaque mot, dans le ton, dans la liberté surtout du développement, et soudain avant de fermer le livre, le lecteur candide lit la note finale :

« B. Relire la note A. »

Et il s'aperçoit que sans doute on se moque de lui et se fâche. Il ne sait pas que l'auteur est sincère et que cette duplicité n'est qu'une manifestation de son harmonie intellectuelle. André Gide considère les choses sous de si multiples aspects qu'il ne peut s'empêcher d'y trouver parfois une contradiction, et le rire consiste en cela seulement. C'est ainsi qu'écrivant la *Tentative amoureuse*, il s'aperçoit qu'il parle de lui-même non de Luc, et sincèrement, en homme qui ne veut rien cacher, il le constate tout haut, entre parenthèses, comme en un badinage à l'oreille de sa compagne. Chaque doute de son esprit est l'occasion d'un aveu, que les lecteurs habitués à des livres de pensée uniforme ne comprennent pas, mais qui augmente le prix de sa sincérité. « Je dis cela parce que moi j'y songe, je crois qu'il devait y songer... » C'est d'une ironie philosophique simple, sans presque de subtilité, celle qui s'éploiera dans le dernier Traité, plus considérable et plus vivant : *Paludes ou le Traité de la Contingence*.

Tandis que *Narcisse* et la *Tentative* avaient été écrit plus spécialement dans un but didactique, *Paludes* fut conçu dans une intention purement satirique.

André Gide n'a voulu étudier la contingence que pour en faire ressortir la médiocrité et la monotonie ; à ce compte, ce livre tient à la fois du Traité et de la confession, et il est le dernier effort intellectuel où l'âme, comme nous l'avons vu à propos de son histoire philosophique, secouera l'intellectualisme lui-même, pour sur-

gir uniquement adorante et nue. Aussi la personnalité d'André Gide s'y révèle presque entière, et ce livre tient le milieu entre les deux ordres d'ouvrages que nous avons étudiés. Il semble que l'écrivain ancien ait conçu d'abord *Paludes* comme un long poème analogue au *Voyage d'Urien*, où la vie monotone de Tityre dans son champ marécageux eût été racontée, comme les étapes des passagers de l'Orion, sous des couleurs symboliques harmoniées, pour une œuvre d'art achevée et parfaite. Il eût fallu, dans l'ambiance descriptive imaginée par l'auteur, créer un élément de tristesse et de révolte, et parmi ces symboles Tityre eût été un beau type d'art éternel, provoquant l'horreur de la médiocrité par des moyens purement poétiques. A cause de son esprit critique qui perçait déjà dans les Traités, et dans ces vers badins d'ironie si fine qu'il plaçait à la fin du *Voyage d'Urien*, comme pour en démentir tout le livre, Gide a voulu faire une œuvre plus directe, plus proche de nous, par le besoin de se rapprocher des choses qui déterminèrent cette crise esthétique, et il a eu l'idée suprême qui dénote une souplesse et une force d'esprit absolument unique, de présenter non point le poème, mais la critique du poème, et en ridiculisant la médiocrité de la vie, de frapper en même temps cette forme d'art qu'elle paraît engendrer, au moyen de la continuelle stagnation d'un esprit qui s'y subordonne. L'importance de cette œuvre est donc capitale, puisqu'elle touche à des questions morales et esthétiques. D'ailleurs, Gide s'étant toujours exprimé dans ses œuvres, une transformation intime de son âme entraînait nécessairement une transformation de ses vues sur l'art. Il réfute la théorie du symbole autant que celle du vain Désir, en un exemple vivant et actuel. En effet, abandonnant les masques divers mythologiques ou idéaux, qui dissimulaient son âme, il apparaît, — tel déjà qu'André Walter au temps des enthousiasmes juvéniles, — dans sa fonction de penseur et d'écrivain, qui investissait de noblesse toutes ses œuvres précédentes, mais cette fois, pour en rire, et il apparaît donc dans son milieu : le monde des lettres. Et il se trouve que l'essence du symbolique *Paludes*, roman en gestation, git en ce milieu même ; et ne vaut-il pas mieux montrer le marais lui-même que son reflet, et Tityre que sa transposition mythologique ? A ces Tityres il parle de son Tityre, et ils ne comprennent pas ; de là, le comique. Et Gide se plaît à montrer ces gens peinant et pensant dans le petit cercle de leurs habitu-

des, de leurs fréquentations et de leurs admirations, et pris dans cet engrenage, au point qu'ils n'en peuvent plus sortir. Toute l'horreur de la vie quotidienne prévue tient dans ce livre, mais en nuances délicates et le ton reste léger et charmant. Voilà vraiment un roman de mœurs plein de qualités d'ironie forte et de rire crispé. Il vaut surtout (à titre de roman, car c'est un essai aussi, un poème, que sais-je ?) par les détails, le dialogue, les traits et une netteté de vision dans le comique qui tonne. Puisqu'il s'agit de contingence, c'est l'existence éour par jour, heure par heure que l'auteur veut nous jmontrer et tout le livre ne tient pas une semaine ; il y fait entrer le plus de détails possible, mais tous sont caractéristiques. Il rapporte des conversations, des discussions, des agitations, toute la vanité de la pensée, puisqu'elle contribue encore à jeter un joug de monotonie sur l'existence, au lieu de la libérer et de la vivifier. Ceux-ci dissèquent leur âme, ergotent des heures sur des mots et font une tyrannie de leur raison ; tous s'agitent et se démènent au bout d'une idée comme des fantoches au bout d'un fil, et pince sans rire, minutieusement, André Gide les peint, les juge d'une phrase, et le plus souvent les laisse se juger eux-mêmes par leurs seules manifestations. Et il ne faut pas croire qu'il dirige tous ses sarcasmes contre les autres ; ne fut-il pas Tityre, ne l'est-il pas encore ? il tourne sa raillerie contre lui-même, car ce combat satirique est en somme surtout un combat psychologique. Complaisant, il décrit ses petites manies avec un demi-sourire intérieur ; on sent qu'il renie une partie de lui-même, qui lui est chère encore parfois, car on soupçonne par instants l'ombre fugace d'un regret : et quand l'œuvre n'est pas d'un comique intime et profond, elle est d'une tristesse navrante. — *Paludes* doit être considérée comme une œuvre à part, elle n'a rien d'analogue dans notre littérature. Après les courts morceaux où Tityre en des sites adorables évolue, les conversations se croisent, vives et alertes, attestant un art du dialogue robuste et net ; puis ce sont des tirades philosophiques d'une liberté charmante, des aphorismes profonds, des boutades, le jeu continu d'une intellectuallité qui se rebelle et qui veut dominer encore, mais qui se heurte à l'âme neuve et se brise en petits éclats d'ironie : voilà tout le secret de cette œuvre spirituelle. Cette diversité, justement, déconcerte ; on croit que l'auteur se moque et qu'il s'agit d'une gageüre faire tenir en un livre une théorie psychologique et esthétique, des poèmes, un tableau de mœurs littéraires,

et quoi encore? Car ce livre est rempli de choses que l'on découvre neuves à chaque lecture et d'autres que l'on découvrira demain. Mais il ne s'agit pas d'un livre de sceptique : jamais André Gide n'a été si spontané, et il ne doute alors de son esprit que pour croire à ses sens. Sous la satire badine on sent le désir exaspéré d'en sortir, de s'échapper qui gronde sourdement et ne se montre pas. Mais dans une intention de comique, Gide présente la psychologie de son héros de la façon la plus singulière ; sa révolte se traduit non par des cris passionnés, mais par des plaintes mêlées parfois de moquerie, et ses manifestations extérieures au lieu d'éclater lyriquement, se muent en de petits travers, celui par exemple d'écrire chaque jour ce qu'il devra faire les jours suivants. Mais pour frapper davantage il fallait cette sérénité d'expression, et ce rire cinglant semé de doutes.

Quand on veut expliquer un pareil livre, il faut toujours craindre de se tromper, et je crois que toutes les explications sont bonnes et que l'auteur a songé à chacune d'entre elles, et à aucune peut-être en particulier. Il a désiré s'amuser aux dépens de ce qui lui avait si longtemps pesé, et il a accumulé les éléments les plus contradictoires pour atteindre à son but; parfois on ne sait pas s'il prend le parti du « contrôleur ou du contrôlé », suivant sa propre expression, peut-être des deux, car n'est-ce pas stagner encore que de s'occuper de la stagnation? et comme Ménalque dédaignera la critique avec l'objet de la critique! Il importe de se laisser charmer simplement par de tels ouvrages, en acceptant les assertions les plus opposées, et de se laisser bercer à cette forme charmante si française, qui enveloppe souvent des discussions d'une logique transcendantale et germanique, pour les investir de grâce; il importe de prendre ingénument *Paludes* pour un livre de passion, et de rire quand l'auteur rit, et de pleurer quand il pleure, car les phénomènes les plus divers ont le don de l'émouvoir. On verra quel bel optismisme traverse cette satire, et que le désir de se libérer, s'illumine de la conviction que la réalisation en sera prochaine... Et ne la comprit-on pas, on l'aimera quand même pour la langue délicate, très respectueuse de la tradition, rappelant celle de Montaigne tour à tour et de Rousseau, avec plus de décence encore, cette langue, fluide, discrète, sans recherche, qui répète les mots et n'en paraît pas moins pure pour sculpter des aphorismes définitifs, ou suggérer des choses sans les dire, ou les dire et ne sembler que les suggérer; cette langue sans ornements que ceux de

la pensée, grise au premier abord, puis vivante, rythmique, facile, et vigoureusement construite, quand on la regarde de plus près, cette langue si simple et si claire, jetée comme un humble manteau sur les sentiments les plus subtils et les états d'âme les plus complexes. Comme il est loin l'artifice littéraire, raillé en la personne des poètes et des romanciers avec une telle justesse, par un écrivain qui les a beaucoup fréquentés et patiemment observés! Comme il est loin le symbole dont l'auteur ne parle plus que pour s'en moquer : car André Gide a créé un art simple et spontané qui n'exprimera plus que les choses, et dans les *Nourritures Terrestres* que les formes, les parfums, les saveurs...

§

L'intellectualisme est mort, la faculté d'ironie même qui comporte une certaine part de raisonnement, disparaîtra dans le flot de la passion ruée; l'exaltation tournée vers le passé avec *Paludes* dans le but de chasser les souvenirs qui encombraient la route de l'existence nouvelle, va reprendre sa direction véritable vers les choses au contact desquelles elle va s'accroître encore: voici un livre de ferveur, un long hymne d'amour a la face glorieuse de la Nature et de la Vie. En effet, les *Nourritures Terrestres,* malgré l'apparence, ne sont pas un roman, encore moins un livre de philosophie, malgré que l'auteur y enseigne souvent comme un docte maitre. *Paludes* déjà ne ressortissait d'aucun genre ; les *Nourritures* nous présentent peut-être une nouveauté encore plus grande. L'affabulation du premier de ces livres, déterminé par la succession des heures du jour et des jours de la semaine, était assez facile à accepter, on avait une sorte de journal détaillé d'une vie continue, une représentation minutieuse de l'existence point trop différente de celle qui fait le sujet ordinaire des romans. Ici se suivent et se mêlent (non motivées par le même procédé de description systématique) des récits, des conversations, des notes, des chants, qui peuvent paraitre décousus, mais qu'unifie, plus fortement que tous les liens d'extérieure composition, le sujet. Car tout ce livre, page par page, ligne par ligne, pourrait se résumer en une phrase ou en quelques propositions comme celles-ci :

« Ne souhaite pas... trouver Dieu ailleurs que partout.

Chaque créature indique Dieu, aucune ne le révèle.

Dès que notre regard s'arrête à elle, chaque créature nous détourne de Dieu. »

Donc « ne distingue pas Dieu du bonheur et place tout ton bonheur dans l'instant ». Et le bonheur de l'instant consistera à désirer une chose et en même temps à la posséder, et le désir dès lors sera une attente vague, « une disposition à l'accueil ».

« Attends tout ce qui vient à toi — mais ne désire que ce qui vient à toi. »

Tout le livre met en action cette philosophie, il veut nous montrer l'homme dont chaque pas dans la vie est une joie, non parce qu'il ne rencontre que des choses belles et douces, mais parce qu'il sait les aimer toutes, quelles qu'elles soient. On pourrait l'appeler « l'Histoire sensuelle d'un homme », mais dans ce que cette expression peut avoir de plus élévé ; il ne s'agit pas de quelque raffinement de sensations bizarres où l'esprit a autant de part que les sens, mais d'une avidité à jouir jamais lassée, et qui exige un renouvellement continu de la part des choses ou plutôt une assez grande richesse de désirs, chez celui qui la possède, pour qu'il puisse les projeter à chaque instant de son voyage. C'est le tableau d'une adoration infinie, sans rémissions, sans regrets, sans désespoirs, ainsi que peuvent être le mysticisme et l'ambition, mais qui trouve toujours sa pâture en la nature inépuisable. L'être neuf et nu, dépouillé de ses souvenirs, de ses vains rêves, de ce qu'on lui a appris, « désinstruit » et naïf, veut vivre enfin complètement, et il se lance à travers le monde pour le posséder et l'étreindre tout. Il chantera les richesses qu'il contient, les splendeurs qu'il déploie, les forces qu'il couve, et ce livre que le titre annoncerait plutôt objectif est le triomphe artistique du plus absolu subjectivisme, mais d'un subjectivisme sensuel, non mental. Car André Gide ne cherche pas à évoquer les choses dans leur essence, quoiqu'il découvre une harmonie dans leur plus fugitive manifestation. Il ne les connaît pas comme des archétypes à qui consacrer une œuvre enthousiaste mais impersonnelle. Il ne les considère que comme des prétextes à affirmer sa propre vie. Chaque couleur qui satisfait sa vue proclame la puissance d'amour de sa vision. — « Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée » — chaque phénomène extérieur éveille en lui une sensation qui est douce, puisqu'elle est et puisqu'elle le frappe, et il perçoit par tous ses sens la caresse de l'univers à sa chair vivante. Aussi le titre de

Nourritures Terrestres, qui aurait pu s'appliquer simplement à des éclats lyriques célébrant les vergers et les pâturages, voit sa signification s'élargir encore jusqu'à embrasser tout ce qui peut frapper les sens. L'être entier a besoin d'être nourri, il se précipite comme un fauve avide sur la pâture sensuelle qu'il rencontre, et qui est les paysages, les fleuves, les jardins, la lumière, aussi bien que les boissons et les fruits. Les *Nourritures terrestres*, ce sont les satisfactions, les joies de la chair, qui contentent les faims des sens...

« Nourritures ! je m'attends à vous, nourritures !
Par tout l'espace je vous cherche satisfaction de tous mes désirs ! »

Et sur ce thème splendide se déroulera l'inattendu des variations et la multiplicité sonore des harmonies !

Un pareil sujet, traité directement, et de façon personnelle, eût nécessité un lyrisme continu, impossible à soutenir si longtemps, et la philosophie première qui sert de point de départ à tout le livre, eût été difficilement exposée. En outre le livre eût, peut-être, manqué de variété, et aussi de cohésion. C'est pourquoi André Gide a imaginé une forme nouvelle, susceptible de suivre les mouvements de l'âme et de passer de la sérénité philosophique à l'exaltation lyrique, je veux dire le didactisme. Au lieu de parler bas, comme à lui-même, le héros des *Nourritures* est un homme qui, ayant vécu, raconte cette vie à un enfant dont il veut se faire l'éducateur : Nathanaël. Il lui enseigne la façon de comprendre l'existence et il lui dit comment il l'a menée ; de là tour à tour les maximes des doux entretiens et les élans poétiques des récits harmonieux. Lui-même a été élevé dans cette voie par Ménalque, et c'est encore un personnage qui servira à projeter sa pensée au dehors sous une forme vivante, et il ne se fera pas faute d'en raconter l'histoire et les discours. Puis lorsque l'émotion est trop vive pour se prêter à la forme familière, il la transcrit en de rapides notes de voyage. Ainsi chacun des huit livres qui composent cette œuvre, très différent de forme et d'essence, quoique développant toujours la même idée ; semble indépendant et non motivé par le précédent ou par le suivant. Une œuvre toute en variations et en développements n'atteint jamais à l'apparence de composition qu'on demande à un roman par exemple ; celle-ci cependant est composée ; mais la composition résulte d'un mouvement de lyrisme qui va en croissant du premier chapitre jusqu'au dernier et

qu'on peut aisément suivre. L'exposition est grave, calme, reposée; elle énonce les principes sur lesquels étayer sa vie ; et celui qui enseigne dit comment il conçut ce mode d'existence nouveau, et l'éclosion à la lumière de son âme neuve ; il chante ce qui précède la possession et la jouissance : l'attente. Dès lors il dira la beauté des instants en général, puis il énumérera ces instants : il célébrera la lumière, les jardins, et avec Menalque les puits, les voyages et les amours, puis les campagnes graves et les fermes, puis les sources et les boissons, les paysages, les habitations et les villes, et encore l'Algérie, le désert et les oasis qui symbolisent si bien le désir et la possession, mais cette fois la violence de la sensation sera telle qu'il ne pourra plus la dépasser, et que tout son désir éclatera en insomnies, dont l'agitation est encore du plaisir... A mesure qu'on avance, l'œuvre est de plus en plus exaltée, l'émotion de plus en plus criée, et une force entraîne le lecteur toujours plus loin.

Car après le dogmatisme harmonieux comme la parole d'un sage ou d'un antique philosophe, après les préceptes énoncés nettement et brièvement en mots frappants, l'exhortation se fait de plus en plus pressante, le poète se passionne de plus en plus pour l'idée qu'il a d'abord simplement émise, et son didactisme tressaille de toute une vie condensée en les souvenirs de ses émotions et de ses jouissances. Et ici s'affirme comme nulle part ailleurs la puissance d'humanité d'André Gide. Déjà les *Cahiers d'André Walter* nous montraient cette âme multiple et vibrante, laissée à elle-même et jetant sur le papier plutôt des cris que des phrases. Mais ici, si parfois règne le même désordre extérieur, c'est sous un autre jour que nous apparaît la personne humaine du poète. André Walter fut le penseur et le croyant qui cherchait encore « l'impossible bonheur des âmes », et il était le passionné domptant sa chair du profit de son cœur. Ici c'est la personne sensuelle qui se manifeste, mais sans entraves, et elle complète le portrait moral de l'écrivain. La sensibilité que nous avons déjà constatée fait place à une sensualité plus riche encore et plus affinée. Les *Nourritures* sont le plus beau livre de sensualisme qui ait été écrit et on y trouve un extraordinaire répertoire de sensations. C'est la joie de sentir le soleil sur sa chair comme une caresse, celle ressentie un jour et notée, du rasoir passé sur la peau parmi l'écume blanche du savon chez un barbier de Naples,

celle de frôler une main d'enfant, la joie de tous les vices et de toutes les ivresses. Mais jamais deux sensations ne seront semblables, elles manifestent la diversité absolue de la nature, et la dernière joie du poète est de sentir uniquement qu'il vit par cette simple contemplation.

Pourtant en chaque chose André Gide perçait un ordre, un rythme formel qui résume l'ordre général du monde : et outre son harmonie propre il en découvre et en exprime une autre qui réside en le rapport de cette chose avec l'ambiance ; il dit tout ce qui l'accompagne, renforce son éclat, commente ses qualités, lui forme une atmosphère enveloppante et élargie, et la baigne d'un petit univers qui gravite autour d'elle comme des planètes autour d'une étoile immobile. Quand il chante tel ou tel fruit, il dit où on le cueille, où on le vend, et les vergers, et les rues, et son adoration va à cet ensemble de tableaux où la vertu première des fruits se projette et s'éploie. Il embrasse le monde émotion par émotion, et chacune forme un tableau et est véritablement un monde. — Mais encore à propos d'un fruit il pense aux autres fruits, à propos d'un jardin à d'autres jardins, et les diverses sensations que chacun d'eux a provoquées, ne restent plus séparées en des notes d'une justesse exquise, mais se joignent, se suivent, en des énumérations éternisées, qui disent tout ce que peut faire la nature d'un fruit ou d'un jardin, et tout ce qu'un homme peut cueillir et goûter. Au tableau séparé, à la réflexion jetée en passant, se substituent des hymnes glorieux, semblables à des pages du *Cantique des Cantiques*, de lyrisme purement descriptif. Et toutes ces descriptions sont douées de vie, parce que toutes sont des émotions, et celles des jardins de tous les pays, des fermes avec toutes leurs portes sont d'une splendeur incomparable. Après le style rapide de notation, qui caractérise une chose avec un mot isolé, ce sont de longues phrases harmonieuses fortement cadencées, qui arrivent bientôt à la forme de vers. Ainsi parmi la prose sont semées des rondes et des ballades, où chaque vers ou strophe est consacré à une chose, et commence le plus souvent par : « Il y a. » La pièce entière est donc d'un lyrisme spécial procédant par énumération, la forme poétique la plus proche de la vie, et il semble que le héros du livre tende de plus en plus vers cette forme. « Je voudrais être né, dit-il, dans un temps où n'avoir à chanter, poète, que simplement en les dénombrant toutes les choses. » Et il ne lui est pas besoin de grand chose pour le rem-

plir de joie. « Il y a un grand plaisir, Nathanaël, à déjà tout simplement affirmer : « Le fruit du palmier s'appelle datte et c'est un mets délicieux. » Mais sa sensibilité est si fine qu'il perçoit aussi les plus multiples phénomènes; il a en lui seulement innée l'harmonie sensuelle qui groupe ensemble les apparences frappant la vue, l'ouie, l'odorat, le toucher et qui divise sa vie en instants pathétiques où se trouve « concentrée la sensation de tout l'attouchement du dehors ». Alors c'est la sensation de la vie pure, que rien ne peut dépasser, et c'est le but général du livre, que l'on y entende palpiter la vie, et rien qu'elle.

Il faudrait parler de la grâce du didactisme, avec ces phrases enveloppantes qui disent toute la tendresse du maître pour le disciple; de la richesse de coloris qui évoque le désert et les oasis, du rythme qui reproduit la sensation avec ce qu'elle a de doux ou de frénétique, et de l'esprit léger semé dans les rondes et le long des discours, et de l'ampleur des tirades descriptives... et tout le livre, car il n'est pas de ceux qu'on analyse, mais que tout simplement on lit. Après l'avoir lu on garde des phrases dans la mémoire, des strophes entières de la *Ronde de la grenade*, de la *Ballade de tous les désirs*, et des musiques, et l'on constate combien le domaine de sa sensibilité propre s'est agrandi. C'est un livre de saine ferveur, qui apprend à se choisir un mode de vivre et que Nathanaël jettera pour se créer lui-même un dogme. Car cette belle œuvre est une œuvre salutaire dont l'auteur écrit : « Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même — puis à tout le reste plus qu'à toi — »

§

Ainsi close par ce livre d'exaltation, l'œuvre d'André Gide n'est qu'une œuvre d'exaltation — intellectuelle ou émotionnelle, chrétienne ou panthéistique — elle est l'œuvre de toutes les exaltations; car il est bien peu des questions vitales qui inquiètent les hommes qu'André Gide ne se soit posée, afin d'embrasser de sa passion les diverses solutions qu'elles comportent. La spontanéité qu'il manifesta, deux fois surtout, dans son premier et son dernier livre — peut-être les plus beaux — aura eu ce caractère étrange d'émaner d'une personnalité prodigieusement consciente d'elle-même. C'est pourquoi cette œuvre brûlante a l'aspect grave, recueilli et décent qu'offrent tels livres d'un moraliste. Nul n'aura produit d'ouvrages plus divers, par une vo-

lonté de se renouveler sans cesse qui prouve bien la clairvoyance du but, et nous ne sommes pas au bout de nos étonnements, car André Gide promet déjà des tragédies qui doivent nous surprendre encore. C'est pour cela que beaucoup ne l'ont pas compris, c'est pour cela aussi qu'il est admirable. Il offre l'exemple rare d'un type d'humanité presque complète, qui aura connu la joie des contradictions sincères et des évolutions fécondes, dont les ouvrages doux, simples, clairs et complexes sont l'éclatant reflet.

Philosophe, poète, homme, André Gide se sera avancé vers la simplicité naturelle, à travers les illusions divines de la foi et les jouissances subtiles de la pensée, et ce croyant aura renié sa foi, et ce penseur sa pensée, pour la fonction suprême de « vivre ». S'il n'était pas le poète exquis et sincère et le prosateur souple et harmonieux qu'on sait, la beauté de cette attitude seule, en face de la destinée, lui vaudrait la gloire précieuse du héros moral qu'il est et que ses écrits n'ont cessé de manifester.

HENRI GHÉON.

anvier-Février-Avril 1897.

SANGLOTS

Sois clémente à mon cœur qui souffre d'être pur,
Mets sur mon front tes mains, lys de mon diadème,
Afin que leur caresse en cache le pli dur
Et conjure à la fois ma fièvre et mon blaspheme,
Sois clémente à mon cœur qui souffre d'être pur.

Je ne t'ai pas tout dit mon mal profond de vivre.
Tu crus que mon orgueil m'avait fait l'être fort
Qu'une croyance ardente et généreuse enivre,
Mais j'ai pleuré souvent d'avoir béni la mort,
Je ne t'ai pas tout dit mon mal profond de vivre,

Mon cœur est tout gonflé de regrets sans raison,
Et d'avoir trop longtemps veillé dans l'ombre vive
En égrenant mes vœux troublants en oraison,
Je ne suis plus joyeux quand le bonheur m'arrive.
Mon cœur est tout gonflé de regrets sans raison.

Ah ! l'âme qui naîtra de nos âmes damnées,
Et qui vers l'Idéal, haut comme un firmament,
Viendra, sur la stupeur des foules prosternées,
Jeter le cri d'amour de son avènement !
Ah ! l'âme qui naîtra de nos âmes damnées !

Mais la vie est fatale aux très bons comme aux gueux,
Nous avons déserté le froid chemin du doute,
Et vers l'exil, ou l'aventure, errant tous deux,
Nous nous sommes connus au tournant de la route,
Mais la vie est fatale aux très bons comme aux gueux.

Je t'ai dit mon secret comme on avoue un crime,
Et si mon sein tressaille en te parlant tout bas,
C'est que j'ai là toujours un remords qui m'opprime,
Le remords d'un passé que je ne vécus pas,
Je t'ai dit mon secret comme on avoue un crime.

Tes paroles d'amante ont suscité des fleurs,
Les jardins évoqués aux clartés de mes rêves,
Les rouvrirais-tu pas, tout scintillant des pleurs
Dont sont encor mouillés les beaux yeux que tu leves,
Tes paroles d'amante ont suscité des fleurs.

Ce fut un réconfort que me tendit ta bouche,
Et parce que le soir tu me sentis frémir,
Dans l'effroi des réveils haletants sur ma couche,
Tu m'offris la tiédeur de tes seins pour dormir,
Ce fut un réconfort que me tendit ta bouche !

Sois clémente à mon cœur, mets sur mon front tes mains.
Pardonne à ces transports de révolte et de haine
Qui m'ont fait détourner de mes frères humains,
Je ne suis qu'un enfant dont la colère est vaine,
Sois clémente à mon cœur, mets sur mon front tes mains...

ADOLPHE LACUZON.

CAMILLE LEMONNIER[1]

—

On a vu, dans le précédent article, de quels ancêtres M. Lemonnier doit se réclamer. J'ai tenté de décrire son milieu et de montrer, en narrant ses débuts, l'influence décisive qu'il eut sur ce milieu. Dès maintenant il ne s'agit plus d'un jeune écrivain, qui s'essaie encore même lorsqu'il s'affirme, et qui peut hésiter, — mais d'un artiste déjà mûri, et qui doit achever de *s'accomplir*. Ces deux livres, *un Mâle*, le *Mort*, ont érigé devant nous sa stature, que nous voudrions définitive, et son attitude est désormais si fortement empreinte en notre souvenir, que, s'il en dérange les lignes, nous sentons à ce geste une soudaine souffrance; c'est comme s'il attentait, à l'intégrité de notre âme en bouleversant l'image qu'il a déposée en nous.

M. Lemonnier récusa bientôt cette immobilité à quoi on le conviait. On le lui a reproché durement; peut-être faudrait-il au contraire lui en faire gloire. L'essentiel, c'est que ce changement lui fut imposé, sans qu'il le sût, par lui-même; on le voulait statue, mais il se sentait homme et voulait vivre, c'est-à-dire créer selon les aspects divers de son esprit.

Un HOMME, c'est bien cela, en effet, que son art, dès cet instant nous révèle. Un homme, tout simplement, et qui prétend vivre, user de ses sens, se développer librement et en harmonie avec ce qui l'entoure. Malgré le signe d'exception qui marque au visage l'artiste, l'écrivain, — celui qui, pour agir, se satisfait d'imaginer l'action, — je ne suis pas loin de croire que l'auteur du *Mâle* nous offrait l'homme normal. Comme son héros on le devine robuste, n'imaginant que ce qu'il veut réaliser mais capable de réaliser tout ce qu'il rêve; l'équilibre êst parfait du physique au moral; c'est la santé. Et c'est aussi la joie qui vient de cette santé et de cet équilibre, et l'épanouissement dans la nature où il trouve ses formes complémentaires. Le *Cachaprès* du *Mâle* se meut avec aisance dans la forêt qu'il habite. Ce braconnier est un homme heureux malgré qu'il

(1) V. *Mercure de France*, n° 88 : *Camille Lemonnier et la Belgique.*

doive mourir sous les balles des gardes. Sa chair souffre parfois, il est vrai, par la dent du désir; mais ce désir est sa raison d'être, c'est par ce désir qu'il se devine, s'éprouve lui-même, et qu'il apprend ce que contient de force un cœur d'homme. Il est dans sa forêt comme aux bras d'une amie somptueuse; il s'enveloppe de sesdraperies verdoyantes; elle l'accueille en ses onduleux détours. Il se guide aux parfums, plonge en la verte chevelure et se perd parmi les luxuriances touffues; et elle fait chatoyer pour lui la souplesse de sa vêture en lui offrant ses formes magnifiques.

Comme son héros dans la forêt, ainsi M. Lemonnier se sentait vivre dans la nature. Il écoutait en elle sa propre pulsation; on eût dit qu'il goûtait la pulpe de son baiser. Il s'unissait a elle par tous ses sens, et pourtant demeurait maître de son emprise, — assez, tout au moins, pour créer en elle son poème. M. Lemonnier etait alors à son insu, et d'instinct, le panthéiste qu'il est devenu depuis à bon escient. Et c'est alors qu'il réalisa le mieux cet idéal de « Naturisme » qu'il n'a jamais abandonné.

Naturisme, le mot est de lui, et date de longtemps. Ici, je ne sais que dire; ce mot-là est devenu bien dangereux a employer, si l'on en juge par les contre-courants qu'il provoque dans la génération la plus récente. Je ne devine pas assez nettement ce que veut M. Saint-Georges de Bouhélier dont les tendances, très sympathiques, ont je ne sais quoi de vacillant à travers ses commentateurs. Mais il me semble que l'auteur du *Mâle* devrait être revendiqué par lui comme l'annonciateur et le maître. S'il s'agit de montrer l'homme en des types constants, complets et bien en vie, dont le geste s'inscrive à même la nature, nul n'a su le faire mieux que M. Lemonnier, du moins à cette période de son œuvre. Cachaprès est un type humain, modelé avec puissance non moins que les héros paysans des récits qui suivirent le *Mâle*; et ces hommes demeurent semblables à eux-mêmes dans des décors adéquats; leur action convient à leur plastique, et leur milieu à leur action; étrangers à nous parce qu'ils ont une existence bien distincte et très forte, parce qu'ils vivent absolument, désormais, du fait de l'art qui les a créés, ils sont pourtant nous-mêmes en leur vérité d'êtres humains, par tout ce qu'il y a en eux de foncier, et qui nous appartient aussi.

§

J'ai écrit *naturiste*, non point naturaliste. M. Lemonnier ne s'est jamais enrôlé dans l'armée de Médan ; il n'a donc pas eu, comme d'autres, à s'en échapper avec violence. Pourtant, à cause de notre manie des classifications hâtives, à cause des tendances simplistes des lecteurs, il s'est trouvé longtemps, malgré lui, affublé de cette cocarde étrangère. Je crois bien qu'à une certaine époque de son histoire, lorsqu'il écrivait ses contes flamands et son large poème des *Charniers*, il eût accepté sans révolte l'uniforme de M. Zola. Rien moins que ces récits ne ressemble au « naturalisme ». Mais il y avait alors dans ce mot une magie extraordinaire. Les Goncourt avec élégance, — avec aussi un air de discrétion qui savait pénetrer, — M. Zola avec sa considérable éloquence, sa fougue, son élan massif, semblaient incarner les forces de la vie en lutte avec les pâles anémies soi-disant idéalistes que la *Revue des Deux-Mondes* offrait deux fois par mois. Il y eut alors bien des méprises. Naturaliste, artiste, on eût dit qu'on ne pouvait pas être l'un sans l'autre. M. Georges Rodenbach, en tête d'un livre de vers délicats, névrosés, et volontairement artificiels, revendiquait par une épigraphe des Goncourt son droit « naturaliste » de parler des choses riches !

M. Lemonnier avait dédaigné cette étiquette à l'époque où elle était une manière de titre de noblesse, ou tout au moins un signe de ralliement entre les écrivains préoccupés de nouveautés. Mais il s'en vit affubler bientôt après, lorsqu'elle commençait à être moins bien portee dans les lettres.

Cela vint de soi-même par la rencontre vraiment fâcheuse de *Germinal* et d'un livre où l'auteur du *Mâle* avait quitté la forêt et les campagnes coutumières pour étudier la vie des ouvriers qui manient le fer. *Happe-Chair* était achevé, déjà connu par des fragments, lorsque *Germinal* parut ; il ne pouvait donc s'agir d'une imitation qui eût été d'ailleurs circonscrite aux milieux, — les personnages montrés, le point de vue, le plan du livre, la langue surtout, étaient tout différents. Mais les analogies extérieures avaient frappé ; on compara, et il fut trouvé que *Germinal* n'empêchait point *Happe-Chair* d'être une œuvre vivante, forte, qui pouvait émouvoir, — et que les personnages de M. Lemonnier, charpentés rudement à la manière des marteleurs de Constantin Meunier, pour ne représenter que l'homme en eux-

mêmes n'en faisaient pas moins bonne figure à côté des foules où M. Zola avait si puissamment incarné toute la classe travailleuse. On ne prit point garde aux divergences, à celles du langage surtout, qui opposaient en quelque sorte un artiste à un historien. Cela fut admis, décidé sans réplique : M. Lemonnier était un maitre du naturalisme. On le lui dit tellement qu'il dut le croire enfin. Et, de fait il y eut une courte période où le naturiste du *Mort* transporta en terre belge l'esthétique de Médan. Ce ne fut point sans des révoltes de son instinct, on peut le croire, puisqu'il donnait en même temps une description lyrique et précise à la fois de la Belgique, deux livres considérables de critique d'art qui sont des manières de poèmes dédiés à la couleur et à la vie, et un voyage en Allemagne où se multiplient des pages délicieuses de fraîcheur. Jamais il ne prit d'ailleurs l'étiquette de l'Ecole ; comme je le disais plus haut, il refusa toujours de s'enrôler nulle part. Mais on ne peut méconnaitre l'influence médaniste dans le roman de *Madame Lupar*. Ce livre-là est à mon avis un livre détestable. L'écrivain n'y domine plus ce qu'il écrit. En peignant la bourgeoisie bruxelloise, il n'est pas loin d'être bourgeois lui-même, et c'est une chute que l'on pardonne malaisément à un noble esprit, capable, comme le sien, d'enfanter la beauté. Il faut bien qu'il me reste de cela quelque rancune, je m'en aperçois à présent, puisque j'insiste sur ce point après avoir énuméré sans m'y arrêter les œuvres plus hautes qui accompagnèrent celle-ci.

Le défaut des Wallons, ou leur qualité — est de douter d'eux-mêmes, de ne jamais se satisfaire. Il est rare qu'ils hésitent à choisir leur sentier ; sitôt qu'ils y sont entrés, ils continuent dans le même sens, et ne failliront pas à leur but pour s'en choisir un autre ; mais en chemin ils se défient de leurs forces, s'arrêtent parfois. La marche de M. Lemonnier est bien différente de celle-ci. Il va d'une route à l'autre, et jusqu'au bout de chacune. C'est qu'il n'a pas, comme le Flamand, comme le Wallon, un seul passé qui le conduise. Il s'en trouve plusieurs et peut écouter succesivement leurs confidences. Il y a pourtant un trait que je trouve significatif. Ce changement implique un certain doute de soi-même, et il me semble que M. Lemonnier en pourrait rendre responsable son ascendance liégeoise. Seulement, au lieu que les Wallons s'arrêtent, attendent, puis reprennent en général selon leur direction premiere, le Belge que voici, docile à des impressions plus nombreuses et qui

s'est découvert plusieurs horizons, s'irrite de l'obstacle et s'en détourne avant d'y user sa patience. S'il doute, il ne s'arrêtera point pour cela, comme l'artiste de Wallonie qui se butte et s'épuise au même point en une crise d'impuissance nerveuse ; au contraire il ira explorer d'autres voies, et reviendra plus tard, fortifié peut-être, achever le parcours interrompu.

Cela me paraît évident dans l'épisode que j'achève. En même temps qu'il allait de *Happe-Chair* à *Madame Lupar*, M. Lemonnier se libérait par des œuvres plus lyriques. Sitôt *Madame Lupar* publiée, il s'évada vers d'autres contrées. Avec le *Possédé*, d'abord, livre de transition où une étude brutale et assez vulgaire de la passion alterne avec des éclaircies sur la mentalité et un certain mystère des apparences. Puis des contes modernistes, où se mêlent des sensations diverses. Dans la *Fin des Bourgeois*. les derniers souvenirs naturalistes succombent sous la clarté soudain de quelques grandes pages légendaires : la découverte de l'or noir au pays houiller y est narrée avec une rudesse mystérieuse d'épopée, et dans ce livre qui confronte les générations d'une dynastie bourgeoise, le puissant et le faible, le Pauvre et la Prostituée opposent leur saisissant colloques.

Désormais le naturaliste est bien mort ; d'ailleurs on ne l'avait pu trouver authentiquement que dans *Madame Lupar*, — et que *Madame Lupar* est loin lorsque paraissent les âpres et puissants récits du *Bestiaire*, la flottante imagination de l'*Ironique amour*, et enfin l'*Arche* la *Faute de Mme Charvet*, l'*Ile Vierge* ! Je m'étais promis d'analyser longuement ces derniers livres. L'*Arche* et la *Faute de Mme Charvet* sont je crois les œuvres les plus hautes que M. Lemonnier ait érigées depuis le *Mâle*, le *Mort*, depuis *Ceux de la glèbe*. Et le dernier de tous mériterait une analyse complète, à cause des séductions qu'il apporte, à cause aussi de tout ce qu'il promet et de ce qu'il fait redouter. Je n'en aurai pas la place ; et d'ailleurs je ne prétends pas faire ici la critique de chacun des romans de M. Lemonnier, mais y chercher des traits qui peu à peu dessinent une figure que l'on voit très complexe. Quand j'aurai dit que la *Faute de Mme Charvet* est une manière de chef d'œuvre, je n'aurai pas trop dit, car à travers la forme souple et serrée, une profonde émotion humaine grandit en ce petit drame à deux personnages où rien ne se passe qui ne soit intellectuel, où cependant la vie demeure intense et offre ses apparences de réalité palpable. L'adultère y est décrit en ses commotions mentales seulement ; point de ges-

tes ; l'amant est ignoré, il ne figure ici que la cause inconsciente, anonyme d'un désordre moral, et d'une douleur que la réciproque Pitié conduit enfin jusqu'aux régions obscures où l'on saisit les fuyantes sincérités de soi-même, et où l'âme entreprend de se révéler.

Mme Charvet est l'aboutissement définitif des tendances de son auteur vers la psychologie. Elles étaient éparses en des récits divers, et se faisaient plus distinctes à mesure que M. Lemonnier s'éloignait de son aspect flamand pour pencher vers l'idéal de la Wallonie. Le *Bestiaire* résume au contraire en son langage la vigueur colorée, la belle force flamande qui caractérisent la plupart des livres que j'ai cités ici. Et l'*Arche*, en sa simplicité de vie intime et la délicatesse de son accent répétait, en les grandissant, la confiance dans la vie, la vision douce, claire, aisément attendrie des premiers contes de M. Lemonnier. Ces trois livres sont une statue au triple visage exprimant les trois songes principaux où se complut M. Lemonnier. Leurs traits le contiennent tout entier. Tout entier ? non pas absolument, car il demeure encore la face d'un poète qui se cache à demi dans *En Allemagne*, se laisse entrevoir dans *La Belgique*, est tout prêt à paraître dans certaines pages de l'*Ironique Amour* et du *Bestiaire*. Ce poète va se révéler et c'est, on le dirait, pour mieux signifier l'adieu, qu'il a résumé son passé en le quittant. Déjà *Mme Charvet* indique l'isolement d'un esprit qui se recueille. On y devine un homme peu à peu détaché de l'entour immédiat ; il sent la joie et la douleur des conflits de la vie, mais il pense au delà du préjugé et ouvre un regard élargi sur l'humanité hésitante et faible qui n'a jamais connu la liberté et le développement ingénu de son être essentiel.

La *Faute de Mme Charvet*, c'est encore pourtant la vie telle qu'on la peut voir en de quotidiens aspects. L'*Ile Vierge* est au-dessus de cette vie-là. Au-dessus de la vie, certes, mais elle ne la quitte point. Le récit plane assez haut pour que les détails s'effacent, de ce qu'il voit à vol d'oiseau ; et cependant pas assez loin pour que rien lui échappe, de ce qui importe. L'humanité est évoquée ici en ses types premiers. Rien qui ne soit essentiel. Voici le développement de jeunes êtres dans un paysage ami où ils ne sont qu'une lumière plus mouvante et qui grandit ; voici la joie et la douleur avec l'amour, avec l'amitié : voici le doute qui enseigne la pensée, les idées générales se forment, se conjuguent et procréent au delà d'elles-mêmes. Et par contraste

avec cette intellectualité naissante qui bientôt se forgera des chaînes de fer en son désir de la Vérité, par un contraste plus évident avec l'humanité d'hier si chétive sous les erreurs vitales qui la tiennent garrottée. c'est ici la patrie des libres forces, l'épanouissement harmonieux du corps sous l'esprit, et de l'esprit parmi les choses qu'il connaît sous leur aspect véritable, dont il saisit les rapports directs, natifs, nécéssaires, non plus cachés, mais beaux de leur évidence nue, — en sorte que, jailli des mille simplicités d'images où l'univers multiplie son unité, le haut enseignement de la métaphysique apparaisse confondu avec l'éternelle naïveté de la nature.

Je ne connais pas de sujet de poème plus beau que celui-ci. L'homme qui a voulu créer cet Éden où se résume notre histoire, — car l'humanité la plus moderne y voit figurer son reflet, — cet homme-là vaut qu'on l'admire ne fût-ce que pour la beauté suprême de son effort. S'il avait réalisé absolument son rêve, M. Lemonnier nous eût donné un tel chef d'œuvre qu'on aurait pu cesser d'écrire, désormais. Mais la douleur tragique d'enfanter un songe pareil, c'est qu'il s'amenuise en même temps qu'il prend corps, et qu'il n'a plus, sous sa forme avec soin modelée, l'équilibre divin, les lignes musicales qu'il prit de lui-même lorsqu'il fut conçu. Ce qui était un glorieux symbole prend alors un peu du visage de l'allégorie. Pour former l'œuvre, il faut violenter son rêve parmi les images qui le portent ; alors parfois la robe de la Nature s'est déchirée, et la main de l'artiste se dénonce par la déchirure. On voudrait que les personnages de ce poème vécussent par eux-mêmes seulement ; mais ils ne donnent pas assez l'illusion d'exister. C'est là, je crois, le défaut inévitable d'une épopée en prose, à notre époque. Il y demeure un peu du style épique que nous avons appris dans Homère. Châteaubriand fut encore bien plus loin de la vérité dans ses *Natchez*.

M. Lemonnier, qui pourrait le rappeler par certaines magnificences du langage, devait craindre aussi d'imiter son insupportable emphase. Il n'a pu s'en préserver partout, mais lorsqu'on en perçoit un écho, on sent aussi le plus souvent que la voix s'est enflée à dessein ; et ce peut être alors une page définitive, — comme celle-ci dont l'éloquente émotion me paraît admirable. Côme, le juge longtemps inexorable, comprend soudain la pitié : « Alors, dans un demi-crépuscule, une figure pâle et » triste se leva, descendit les degrés du tribunal. Elle

» s'avançait à pas solennels, Et doucement la lumière » glissa de la Croix jusqu'à elle. Elle sembla sortir des » siècles et marcher dans une clarté. Il n'y eut plus » qu'un peu de distance entre l'homme (1) et celui qui » venait au-devant de lui. On vit l'étrange apparition » s'arrêter, tendre les bras vers les affres divines. Et cette » voix monta, grave, infiniment affligée : — « Voici que » de nouveau les plaies se sont remises à couler. » Puis » l'espace encore s'abrégea. Côme à présent touchait » légèrement l'épaule du réprouvé et disait : — « Race » de Caïn, lève-toi, fais-moi place. C'est à toi de juger » ton juge. Je suis le pécheur chargé d'iniquités, je suis » le juge chargé des péchés du monde. » Et ensuite il » l'embrassa et dit : — « Victime humiliée, éternelle » victime des sociétés, toi qui fus racheté par un dieu » et ne fus pas racheté par tes frères, pardonne-leur » en moi. Le juste lui-même est coupable des crimes » qu'il ne put empêcher. C'est pourquoi, moi, ministre » de la justice des hommes, je fais ici amende honora- » ble et t'absous. »

» Ses bras encore une fois se dressèrent. — « Que je » sois donc absous moi-même, ô Notre-Seigneur, ayant » été si longtemps le juge aveugle et sourd à tes misé- » ricordes incomparables ! Vois, à peine mes bras peu- » vent se lever tant ils sont las, tant ils sont lourds de mes » propres iniquités. » L'homme, ayant suivi des yeux » le mouvement des mains tendues, aperçut au bout le » geste immense de la crucifixion et du pardon, il re- » gardait tour à tour le juge et la Croix, sans compren- » dre. Mais ni la foule ni les autres juges ne voyaient » Christ : il restait seul là-haut. Tout nu dans ses plaies, » très loin de la terre. Au dehors, les mangeurs-de-foie » sans trêve hurlaient : la Mort ! Et l'auditoire à son » tour se mit à crier : « La Mort ! Le juge est fou ! » « Côme alors se tourna vers cette foule inexorable et » dit : — « Chacun de vous est comme un des crimes » de cet homme. Mais, comparé à tous les crimes que » vous êtes ensemble, il a l'innocence de l'agneau. Le- » quel de vous cependant accepterait de racheter par » une millième partie de sa vie la Mort *dont tout à l'heure* » *il expiera l'horreur d'être semblable à vous ?* »..... Puis » il dépouilla la robe et la toque, les jeta devant la » Croix, et il murmura : « Souffrez, Seigneur, qu'à vos » pieds martyrs je dépose avec ces attributs l'effrayant » fardeau de mon ministère... Je ne veux plus être pour

(1) Le meurtrier qu'on doit juger.

» moi-même qu'un coupable descendu aux profondeurs » de sa conscience. »

« Ayant ainsi parlé, il vit les juges se retirer de lui » avec colère, et il s'en allait ensuite, les yeux baissés, » dans le silence et la solitude, comme après une com- » munion. L'assemblée se taisait, frappée de stupeur, » car il y avait longtemps qu'on n'avait plus vu le vi- » sage d'un honnête homme. »

J'ai cité ce passage pour sa beauté. Mais il est exceptionnel. Le délice de *l'Ile Vierge*, c'est au contraire la simplicité divine des gestes et des attitudes. La plastique y est miraculeusement d'accord avec l'idée qu'elle représente. C'est une limpidité des cieux, de la lumière aux prairies, de l'onde aux rives où elle s'enroule. La nature renouvelle sa grâce, et comme elle, les adolescents qui s'y entrelacent émerveillent de leur innocente jeunesse. M. Lemonnier a résumé ici beaucoup de lui-même, selon un mode nouveau qui transpose en poésie des sensations de la nature jadis exprimées directement. Le coloriste né qui trouve des ors vermeils aux souvenirs de ses ancêtres flamands, n'a pas tout a fait disparu en abordant ici ; on le découvre, en cherchant un peu. « Encore une fois la nuit est déliée. Dans le mystère » quelqu'un a fait un geste. Maintenant des archipels » d'améthystes et de rubis dérivent, tout le ciel en mar- » che roule une atlantique d'or et de pourpre. L'Orient » s'embrase, volcan de fleurs, roue de feux, rosace des » basiliques. Alors le pré mugit, les grands bœufs blancs » cornent vers le Père glorieux. Et les seuils tremblent, » une rumeur puissante emplit les étables. Le bouvier, » d'un pas lourd, va lever les barrières. »

Ailleurs encore: «... Les aoûterons depuis les aubes » scient la seiglière. Jusqu'à la nuque sombrés dans le » chaume, les reins bas et tournants, ils vont par andains, » et la claire faucille entre leurs poings vire et frappe, cons- » tante comme la mort. A chaque coup tombent les che- » veux glorieux, la Toison rouge des cités. Ils marchent » sur un rang, dix de front, musculeux, les yeux éva- » nouis de lumière, et à l'autre extrémité un autre rang » s'avance. Une grêle de soleil crépite à leurs peaux » crevassées, ricoche à leurs os de cailloux. Et le sol » brûle, les mouches voraces boivent la sueur et le sang. » D'un effort sans hâte et rythmique, ils abattent les » houles vermeilles. » Mais qui a lu le *Mâle* s'aperçoit que la couleur s'est ici modifiée, ou plutôt que le coup de pinceau n'est plus le même. Bien mieux, la musique domine définitivement la couleur. Aux passages précé-

dents, elle lutte à armes égales ; ailleurs elle triomphera. Partout la recherche du rythme se découvre au gré d'une phrase nouvellement disposée, qui se replie et se détourne en mille grâces parlées. On a pu s'en persuader par les citations que j'ai faites. J'en aurais pu choisir de plus convaincantes. Jadis, M. Lemonnier n'aurait pas écouté subtilement les modulations de sa voix comme il le fait ici dès la première page, les yeux pourtant séduits par les belles courbes vivantes des génisses qu'il décrit : « Elles vont, fauchant en cercle la lavande et le » serpolet ou bien sous leurs soles saccadées, le pré trem- » ble. Lasses ensuite d'ébats, leurs fronts lourds fléchis » vers les fanons, elles goûtent de longs assoupissements » gorgés. » Certes, le noble prosateur qui se créa une langue nouvelle, par dégoût pour celle qu'on parlait autour de lui, l'artiste malaisément satisfait qui épuisa le vocabulaire en y cherchant l'expression de sa pensée, cet homme-là avait su dès toujours la royauté méconnue de la Musique, et son verbe lui rendait hommage. Mais on n'eût point trouvé dans ses œuvres antérieures un passage tel que celui-ci, où les nombres savamment s'entrecroisent, où les paroles se font équilibre, — non point symétriquement, mais par des mouvements variés, et selon le choix le plus subtil des notes qu'une voix peut répandre : « Un égouttis de lumière verte » pleure des branches, tremble aux gazons en rosées ; » ils foulent un givre de béryls ; ils dispersent un fro- » ment bluté des célestes tamis. Tout est surnaturel, » fluide, élyséen comme en une vie d'étoiles. Et de nou- » veaux prodiges se dénoncent : de subtils esprits les » égarent vers des leurres d'images ; la mare insidieuse » leur propose un pré fleuri de lys... Leurs cheveux » aussi ondulent au frôlement d'infinies mains joueuses » et des trames invisibles, des lacis maillés d'argent » soudain les emprisonnent. »

§

Je n'ai pas envie d'épuiser ici la question de la double ascendance de M. Lemonnier, mais on a pu s'apercevoir que les influences flamandes dominaient au début, — conséquence naturelle de son premier milieu intellectuel, et de la gloire évidente que les arts plastiques offrirent à son adolescence. Plus tard, il incline de plus en plus vers la Wallonie, sans perdre pourtant toutes ses qualités premières. Son art s'affine, se ductilise. La musique s'insinue parmi son écriture, comme je viens de le montrer ; elle est même directement alliée à son travail :

j'ai su qu'aux heures de la composition, la pensée chez lui s'active d'entendre dans le lointain de la grande maison, *Lohengrin*, *Tristan* ou la *Tétralogie* joués par des mains familières. M. Lemonnier ne paraîtra jamais un Wallon véritable, malgré cela, aux yeux des artistes de Wallonie. Ils connaîtront en lui une parenté éloignée, — non point celle d'un homme grandi sous le même toit. Et peut-être l'admirent-ils davantage, à travers le parfum à demi étranger qu'il leur apporte. Je suis sûr qu'il en est de même pour les Flamands. Il se sépare d'eux, — j'entends du Flamand foncier, — par les souplesses musicales de son parler, dont certains heurts étonnent pourtant à Liège, par les mouvements plus fluides qu'il trouve aux formes qu'il invente. Mais il continue à voir les choses, à les palper, plutôt qu'il ne s'y insinue par l'âme et ne les pénètre ainsi.

Il ne faudrait pas, bien entendu, chercher ici des axiomes. Mais le Wallon est souvent plus subtil que M. Lemonnier. Celui-ci possède par-dessus tout le sens des choses vivantes, qui appartient sans conteste aux Flamands ; le sens de la Vie, pour mieux dire, et la faculté de la créer. Nul mieux que lui ne sait modeler un personnage, puis l'animer. Presque tous ceux qu'il imagina demeurent dans la mémoire : on les a vus, authentiquement. — Les plus simples surtout : la complexité qui réjouit une âme d'artiste wallon échappe à ce demi-Flamand. Le Wallon s'exalte parmi des lignes multiples qu'il entrecroise et noue en son esprit, et dont il prétend déployer par synthèse la simplicité victorieuse. Le Flamand, qui avant tout sait voir, se satisfait je crois plus aisément de ce que lui offre la nature ; il va directement à ce qu'il veut, sans doute parce qu'il peut rencontrer sans peine les formes où il s'exprime. M. Lemonnier a penché ses goûts vers la psychologie, parfois, en même temps que vers la musique. Mais remarquons-le, sa meilleure étude en ce sens (*Mme Charvet*) est celle d'un cerveau sans détours ; quand il s'adresse à une âme compliquée comme le Côme de l'*Ile Vierge*, il échoue à nous en montrer les éléments entrelacés ; il les juxtapose plutôt, ou, si l'on veut, il ne réussit à nous montrer cette âme que par tranches séparées, par des états successifs et très simples qu'il précise nettement.

M. Lemonnier est servi surtout par un don d'évoquer plastiquement, lequel est merveilleux. Sa plume sait tout décrire. Elle est un pinceau et elle est un ébauchoir. Les personnages du *Mort*, aux lignes sobres et noires, sont créés de la pointe à l'eau-forte. Les paysans de

Ceux de la Glèbe, en leurs lourdes statures, ont la puissance abrupte d'un bronze sculpté par Meunier. Ailleurs, le peintre émerveille ses sens parmi les blondeurs chaudes de la chair, les transparences amorties d'un sous-bois, les campagnes aux ors onduleux sous la pluie d'une lumière qui crépite. Tout est translucide ; il n'est point d'ombres absolues ; les choses sont baignées par une onde vermeille, plus fluide que l'onde, et qui pénètre en caressant. .

Tout cela, la langue française l'exprime. Mais est-elle vraiment semblable à ce que nous appelons la langue française ? Certes, par la correction de sa syntaxe, par l'emploi judicieux des termes selon ce qu'ils doivent signifier. Mais elle a changé d'aspect. Très simple dans les premiers contes, simple aussi dans les récits à la manière noire, familière même dans l'*Arche*, elle est devenue ailleurs une sorte de matière nouvelle où se trouvent les cassures et le net éclat d'un métal. M. Lemonnier avait connu bien vite l'horreur du plat jargon qui se parle à Bruxelles et s'écrit dans les journaux. Cette langue, usée comme le seuil d'une maison publique, où des lieux communs remplaçaient les trouvailles de l'écriture, le dégoûtait par son inertie. Il s'est créé la sienne qui est une réaction vivante contre cette agonie. Il la souhaita énergique, parce qu'il lisait des choses veules ; de voir si terne le langage belge qui est, en plus vulgaire, celui de toutes les bourgeoisies, il voulait que le sien brillât comme des joyaux mêlés ; et comme il avait souffert des expressions stéréotypées dont se repait la presse quotidienne, il se jura je crois de n'employer désormais un seul mot qu'il n'en eût écouté la palpitation, et de n'exprimer rien sans avoir *inventé* la forme de sa pensée. Il n'est pas de plus légitime souci pour un écrivain, et qui indique mieux le respect de soi-même. Mais M. Lemonnier prétendit conduire son principe à l'extrême, fût-ce au prix d'une insupportable fatigue. Je ne sais s'il l'a connue, car ses moyens verbaux sont surprenants ; mais il en a donné peut-être parfois l'illusion au lecteur, qui lui-même ressent auprès de lui, de temps en temps, quelque malaise. Une inquiétude naît de la nouveauté même des moyens. La haine de la banalité l'a conduit, pour les plus petits détails de la phrase, à rechercher des noms, des adjectifs, des verbes surtout — non point nouveaux toujours, mais employés avec nouveauté, — que des répétitions forcées banalisent aussi à la fin. Mais s'il y a ici, à ce que je pense, une erreur relative, comme il est beau de se tromper ainsi !

Ce défaut-là ne sera jamais que le défaut d'un probe artiste. Il indique non seulement la *conscience* la plus haute, au sens que ce mot prend en littérature, mais aussi un dédain parfait des succès vulgaires. M. Lemonnier a souvent hérissé son aspect en cherchant des équivalences verbales aux mots les plus simples, — fût-ce les verbes *être* et *avoir*. Se montrer est devenu « se proférer »; être, « se dénoncer », et le reste à l'avenant, en bien des cas où il semble inutile de n'user point de la langue ordinaire. Ces tournures innovées qui, en ce sens-là, me déplaisent ailleurs me ravissent, parce qu'elles prouvent l'écrivain; mais toujours elles effrayeront la foule des lecteurs qui, en littérature comme en mille autres choses, aime avant tout ses habitudes. M. Lemonnier ne l'ignorait pas, et s'il s'est fait un style « difficile », c'est qu'au suffrage du public il préférait sa propre estime.

Plusieurs prosateurs ont inventé leur langage; des poètes surtout. M. Stéphane Mallarmé en est l'exemple le plus typique en ce qu'il trouva une *syntaxe*; et je tâcherai un jour de montrer que cette syntaxe révèle peut-être tout entier le penseur qui la découvrit. M. Lemonnier s'est contenté de la syntaxe commune, — je dirais même d'une syntaxe trop uniforme et un peu simpliste, — jusqu'à ses derniers livres (1). Son grand effort s'est porté sur le vocabulaire. Il lui fallait des ressources verbales inaccoutumées, car il peint et dessine autant qu'il écrit. Il ne se borne pas à désigner chaque chose, mais il prétend l'évoquer, et varier pour cela ses moyens selon que le sujet le lui commande. Tantôt il veut briser le verbe, circonvenir l'objet par de courtes hachures qui l'expriment comme isolé de la parole, tantôt *écrire*, l'exprimer dans l'étreinte même de la parole qui se presse contre lui, l'enveloppe, et montre son empreinte moulée au creux des phrases. Il avait besoin de mille mots pour dire la lumière, pour remuer des masses obscures, pour onduler une ligne et disposer des transparences. Surtout, en cette monnaie qui est l'instrument de commerce des idées, il voulait choisir des vocables aux effigies neuves, à fleur de coin, brillantes encore de l'acier qui les avait frappées. Il cherchait le mot éclatant et le

(1) On a vu par les citations de l'*Ile Vierge* que la syntaxe s'est rénovée et assouplie autant qu'on le peut souhaiter, en même temps qu'il s'inquiétait de musique. Une syntaxe variée engendre presque toujours la variété dans le rythme. J'emploie bien entendu ce mot de *Syntaxe* dans son sens étymologique le plus étendu : l'art de disposer les éléments du langage.

mot énergique, le mot vermeil comme l'or, et d'autres comme un billon de fer.

Il les trouva tous, et quelques-uns encore, qui donnent l'impression de n'avoir été rencontrés qu'avec peine. Il manque parfois je ne sais quelle secrète harmonie aux éléments de ce vocabulaire, et certains d'entre eux n'ont pas toute la noblesse qu'il faudrait en une si belle assemblée. Mais je ne sais pourquoi j'écris cela. On peut négliger un détail ; l'ensemble est prodigieux. On n'imagine pas l'opulence des moyens dont peut disposer M. Lemonnier. Le verbe se déroule, sans cesse renouvelé, avec un faste de pierreries semées parmi l'étoffe, et l'on ne voit pas s'épuiser ce flot chatoyant de soies craquantes, de tissus métalliques, de satins aux lumineuses brisures. L'artiste se donne tout entier à la joie de manier, d'éployer ses richesses. Et si l'on pouvait ici faire une réserve, — mais ne serait-elle pas de l'ingratitude ? — on dirait qu'il naît de la fatigue de cet excès d'éclat. En quelques-unes de ses œuvres, M. Lemonnier a volontairement éteint les parures de son style. Elles sont parmi les plus définitivement belles. Ailleurs on se plaindrait volontiers de voir trop d'ornements, bien qu'il n'y en ait guère, mais plutôt une polissure trop nette de tous les reliefs de la phrase. On cherche parfois en vain le recul des seconds plans ; la lumière dure et vive les impose à nos yeux comme les choses les plus proches.

Faut-il ajouter que ces restrictions n'ont qu'une raison d'être relative ? Parce que j'admire infiniment M. Lemonnier, je ne lui passe nulle critique. Il en est une, pourtant, qu'on pourrait être tenté de lui adresser, et qui me semblerait injuste. Elle porte sur le *verbalisme*. En effet, l'inventeur de cette prose aux fourmillantes richesses a la passion du mot. Ajoutons même qu'il se réjouit, jusqu'à s'en griser parfois, des belles phrases qu'il caresse, où il enroule ses doigts comme en une chevelure. Mais la phrase est femme, elle veut être aimée ; elle est la vivante matière où l'on sème l'émotion et la pensée. Il faut avoir pour elle une passion quasi physique, si l'on ne veut créer en elle le morne enfant d'une mère que n'a point fait frémir le baiser. Que M. Lemonnier l'ait aimée avec trop d'ardeur, c'est possible en somme ; mais il n'eût pas écrit sans cela les belles pages que l'on sait. Il faut posséder trop pour donner un peu. Mieux vaut, dans le lyrisme, l'excès de richesse que l'indigence.

Remarquons-le, les arts se nouent entre eux. Les gran-

des règles de l'esthétique leur conviennent à tous, et l'on doit appliquer ici à la littérature ce que l'on pense de la peinture ou de la musique. Or ne savons-nous pas qu'un peintre doit être *peintre* avant toute chose, modeler ses formes à même la lumière, et sentir la couleur, la goûter, la palper des yeux, avant qu'il ne songe à y exprimer son rêve? De même pour le musicien ; son œuvre, nous l'exigeons, sera de la musique, « de la vraie musique », s'il veut qu'elle soit belle. Il faut qu'il éprouve la magie des accords combinés, écoute leurs ondes aux modulations et se plonge tout entier dans le fleuve sonore avant que de le soulever par une vague nouvelle.

Ainsi en a jugé M. Lemonnier. Si je le devais caractériser d'un mot, je dirais qu'il nous offre l'image complète du Littérateur dans le sens le plus favorable de ce mot. Sans négliger le contenu de ce qu'il écrira, je pense qu'il songe surtout à la manière dont il doit écrire. — On a pu s'apercevoir que j'ai parlé très peu, et plutôt par allusion, des idées directrices de M. Lemonnier. Elles ont varié graduellement, selon le catholicisme songeur et tranquille, j'allais dire flamand, de la première éducation, puis le quasi matérialisme de la pleine jeunesse, jusqu'au pantheisme définitif — lequel réunit les notions antérieures en ce qu'il est ici une manière de spiritualisation de l'univers. Les Wallons inclinent d'eux-mêmes à cette conception. — La plupart des hommes d'à présent ont connu ces étapes mentales. Chez quelques-uns elles sont de cruelles tragédies intérieures ; chez M. Lemonnier la pente fut naturelle ; il s'est laissé porter sans résistance de l'un à l'autre des territoires de la pensée, en se bornant à ouvrir les yeux et à rester sincère avec soi-même. Il n'est pas d'ailleurs un esprit métaphysicien, mais tout uniment un homme qui a ses instincts et prend possession des choses par les sens avant qu'il ne rêve sur elles. On ne trouvera pas en ses œuvres des spéculations, ni le rappel direct d'aucun système de la Nature, mais plutôt une philosophie de la Vie, qu'il a su regarder, et où il vit d'abord la simplicité des choses, puis la douleur de leurs conflits ; il en a gardé surtout une idée profonde de la servitude de l'homme, et un élan chaleureux de pitié pour sa faiblesse. L'homme tel qu'il le conçoit n'est-il pas exprimé entièrement par le *Mâle*, sous sa forme encore brutale, par le Sylvan de l'*Ile Vierge* lorsqu'il s'intellectualise? Le premier est un individualiste absolu ; le second connaît la solidarité, mais sans oublier qu'il existe d'abord, et doit rester libre. C'est bien aussi un individualiste

qui se révèle en ces belles paroles de M. Lemonnier ; il suffit de les appliquer à la vie : « L'âme et la vaillance d'un seul rayonnent bien au delà des marches en caravanes. Nulle congrégation jamais ne versa la splendeur efficiente d'un hautain et d'un isolé. Il est providentiel que l'art ait ses grands pauvres : ce sont les croix qui montrent le chemin. »

Mais je le dis encore, ce n'est point les idées qui importent le plus dans les œuvres de M. Lemonnier. C'est avant tout la vie, telle qu'il l'évoque, c'est sa puissance d'action, et c'est la forme qui l'exprime. Jugeons-le donc en littérateur, comme on juge Jordaens et Bellini en peintres et non en métaphysiciens. On ne peut apprécier sainement un artiste que selon lui-même, selon la logique de son talent. — Pour ce prosateur lyrique, écrire est une fonction vitale. C'est la joie de s'exprimer. Il écrit comme on respire ; écrire le nourrit, mais ce n'est pas sans l'attention d'un gourmet qu'il choisit et savoure. Et peut-être y a-t-il ici de la virtuosité ; mais cette virtuosité-là devient elle-même un art, et possède de quoi nous ravir.

Si l'on ne faisait cette réflexion, on serait tenté assurément de reprocher à M. Lemonnier son goût trop vif pour la « littérature ». Celle-ci est délicieuse dans les œuvres où l'émotion, où la pensée sont inférieures à la puissance figurative des mots. Mais dans les livres où elles la surpassent, la littérature peut devenir une gêne, car on ne souhaite plus autant des raretés du langage qui nous arrêtent, mais plutôt un lacis de paroles si parfaites qu'on oublie d'en admirer le détail ; on aime à voir les mots disparaître par leur perfection même et se fondre sous le regard, qui en perçoit la magie comme une lumière de plus, sans le savoir, et n'imagine contempler que la pensée toute nue à travers leurs tissus diaphanes.

Mais Camille Lemonnier ne serait plus Camille Lemonnier sans le faste de son langage, ou du moins l'homme serait incomplet, et l'on ne s'expliquerait plus l'ampleur de sa stature. Cela vaut bien que l'on y réfléchisse. Cependant il y a mieux. Le détail apparent de la phrase ne peut nous choquer que s'il cesse de faire corps avec ce qu'elle exprime. Là est la virtuosité vraie, qu'on a raison de trouver redoutable. Ici rien de cela, ou plus précisément ce défaut ne sera qu'accidentel. En tous ces livres l'abondance verbale est l'enveloppe d'une abondance pareille d'images vivantes ; l'action essentielle de chacun des drames racontés suffit à *remplir* ces images

comme elles remplissent elles-mêmes leur vêtement verbal. A cause de cela on ne verra que rarement chez M. Lemonnier du « bavardage », et c'est lorsqu'il se relâche de sa discipline. Il s'enivre de la joie d'écrire, mais sans y perdre le souci de ce qu'il écrit. Au contraire il ajuste son style aux choses avec exactitude ; le ton est choisi judicieusement, et se soutient aussi longtemps que le récit, à qui il donne son caractère. La phrase est naïve, nue, presque enfantine dans les contes populaires flamands et wallons ; sobre, mais plus rude, avec des âpretés, dans les romans à la manière noire tels que le *Mort*. Presque biblique au long de certaines legendes paysannes d'aspect lointain, d'humanité primitive, où les sentiments obéissent à une sorte de large fatalité, elle rutile et s'embrase pour les description du *Mâle*, et crie et trépide dans la forge de *Happe-Chair*. Elle s'apaise et prend une gravité plus simple aux pages de la *Faute de Mme Charvet*, elle se fait tranquille et familière lorsqu'elle nous apporte l'intimité de l'*Arche*, et dans l'*Ile Vierge* nous l'avons vue scintiller sous une rosée idyllique. M. Lemonnier sait ainsi adapter ses moyens aux sujets les plus divers. Il n'y a presque jamais divorce entre le fond et la forme, et cela tient à ce qu'il demande aux choses elles-mêmes de lui dicter son langage. C'est là le Réalisme ; et je suis bien aise d'usiter ici en son véritable sens un mot que l'on a si souvent eloigné de sa signification essentielle (1).

Le réalisme ainsi compris est une vertu difficile autant que haute. Elle suppose que l'artiste sache s'oublier au profit de son art, et beaucoup ne peuvent s'y résoudre. Mais si l'on néglige ce sacrifice, l'œuvre n'atteint pas à la vie objective : elle est comme un enfant dont on n'a point coupé le cordon ombilical, et qui meurt étranglé par le lien de chair. Il est assurément étrange que l'on se trompe si fréquemment à cet endroit. Pour la plupart d'entre nous la « personnalité » est au prix de cet étranglement : il faudrait, si l'on est quelqu'un, écrire toujours de même. Nous sommes un peuple de catalogueurs ; il y a en nous du fonctionnaire et nous exigeons des autres qu'ils fonctionnent comme nous. Il nous plaît d'avoir une conception très simple de l'artiste, du penseur que nous connaissons ; nous voulons

(1) On peut remarquer qu'il fut employé dans cette étude même, à l'occasion des premiers peintres flamands et des contes populaires de M. Lemonnier, pour caractériser *l'exactitude des détails*. Rien n'est moins semblable à la sévère concordance esthétique dont il s'agit ici.

pouvoir le désigner d'un mot, juste ou presque juste, et nous le peindre tout entier par ce mot qui acquiert ainsi la dignité d'un *cognomen*. Voici l'homme devenu quelqu'un; il a son emploi, que l'on connaît; on l'estime d'être ponctuel. Mais cet homme s'ennuie de la routine; il varie son travail... Alors tout est perdu; il va falloir changer son nom, ou lui en ajouter un. Que d'affaires! Sur qui compter désormais? Ah certes il est dans son tort, il nous a trompés sur lui-même; et si c'est nous qui nous sommes déçus n'a-t-il pas tort, une fois de plus, de nous l'avoir montré?

Au lieu de rester l'écrivain largement notoire et respecté qu'il est simplement, M. Lemonnier aurait connu sans doute une célébrité plus tumultueuse s'il n'avait eu un respect trop profond de son art. Il aurait dû refaire chaque année le même livre; il serait devenu ainsi le producteur régulier, le commerçant dont on cite l'enseigne, et qui livre « de confiance » une marchandise déjà éprouvée. Il a préféré montrer à la Beauté une figure d'honnête homme.

Pourtant ce préjugé a tant de force que des artistes eux-mêmes en ont pris texte pour des reproches, et que je suis parfois tenté de leur donner raison malgré ma raison. Ce n'est pas seulement la forme qui se modifie chez M. Lemonnier, mais naturellement aussi ce qu'elle contient. On ne peut le lui pardonner. — La plupart des gens de lettres passent leur vie les yeux fixés sur un petit morceau de l'horizon. Ce morceau leur appartient; il est leur « personnalité », car il ne faut pas songer à leur en trouver une ailleurs qu'en ce qu'ils voient. Je me sens leur semblable, et comme eux j'éprouve un certain déplaisir lorsque j'aperçois un être qui peut tourner la tête, contempler l'horizon presque en son entier, et nous dire ce qu'il en pense. Pour un peu, je m'écrierais que cet être-là n'est personne, qu'il n'a point de *moi* capable de ressentir, puisqu'il néglige de s'attacher à chaque objet et va de l'un à l'autre, cherchant un spectacle plus grandiose. Et cependant les plus généreux esprits n'ont ils pas eu cette inquiétude? Le Shakespeare des tragédies n'est point celui des comédies ni celui des sonnets. Balzac est divers encore plus. Et Léonard de Vinci, de quelles railleries ne pourrait-on cribler ce théoricien d'art qui fut aussi un architecte, s'amusa d'être un maître en mathématiques, et fit plusieurs tableaux, et des écluses en outre... Pourtant la *Joconde* lui appartient.

« Bien peu comprennent que ce que l'on veut faire,

après une chose, ce soit précisément une autre », dit avec justesse M. André Gide (1). Et avec quelle hauteur le proclame M. Lemonnier lui-même ! « J'ai fait de mon esprit, dit-il, une maison dont les fenêtres s'ouvrent sur des couchants de pourpres et de métaux, dont les fenêtres s'ouvrent aussi sur de mols clairs de lune. Et dites que je suis un prince sans territoires : ceux que je convoite se reculent toujours plus loin devant mes pas. Je suis chez moi partout où s'éveille une sensation d'inconnu, partout où me réclame un peu de mystère. Nulle paternité ne me parle plus en mes livres une fois leur zône explorée.

» Le jour où, résigné à me confiner, maître d'un lopin, dans mon enclos, je ne regarderai plus vers l'horizon, là-bas, qu'on ferme sur moi ma bière : les vers, comme un fromage auront mangé ma cervelle (2). »

Tout ce débat tient à l'idée absurde que nous nous faisons non seulement de la personnalité, mais de l'Ame elle-même. Elle n'est certes pas le point mathématique et l'inamovible centre que notre paresse nous la fait imaginer. L'âme n'est pas une individualité qui existe en soi, elle n'est qu'une série d'états successifs : ce *moi*, dont on nous berce l'entendement ne peut s'appliquer jamais qu'à l'un de ces états, lequel a déjà changé tandis qu'on l'examine. L'âme se forme peu à peu ; elle est le résultat de toutes nos émotions, du passé qu'elle conserve en elle et dont la réaction aux contacts nouveaux de la vie, s'appelle impression ou pensée. Il faut bien admettre que l'axiome illustre de Descartes ne peut nous suffire. Nous attendons encore qu'on nous indique le substratum de tout cela, cet « immuable caractère » dont Schopenhauer étaie sa morale, et qu'il affirme sans le démontrer. La vie de l'homme est un transparent treillis de contradictions : le regard les traverse sans découvrir sous elles la structure solide qu'il souhaite.

On ne peut juger du bonheur d'un homme qu'après sa mort, disait la sagesse antique. C'est après sa mort seulement que l'on peut juger ce qu'il fut, ce qu'il fut du moins en cette partie peut-être minime de son existence que limitent les conditions de la vie. Il semble assurément marcher vers lui-même, puisque c'est lui-même qu'il cherche sans le savoir, dans les choses. Nous avons la notion de ce mouvement, et, sans en apercevoir le but final, c'est cette *direction* collective

(1) Postface de *Paludes*, p. 280.
(2) Dames de volupté. — *Esthétique*, p. 322.

de ses idées que nous appelons *personnalité*. Il conviendrait vraiment à nos pauvres petites pensées d'avoir sur ces questions un peu plus de prudence. Car nous ne savons pas si cette direction-là est la définitive, et si la barque qui nous montre sa voile ne louvoie point là-bas contre un vent obstiné, qui de cet horizon vers un autre et vers un autre encore, la porte malgré lui à la la rade qu'elle cherche.

J'ai dit, plus haut, que le *Mâle* nous représentait un homme en sa totalité abrupte. L'œuvre entière de M. Lemonnier nous apporte de cet homme une figure plus profondément modelée et qui surprend par la philosophie de son exemple (1). Car, en leurs variations et leur progrès, l'ensemble de ces livres se dresse devant nous comme un escalier circulaire,à la courbe plusieurs fois brisée, dont les multiples rangs de marches gravissent une pente identique vers un identique sommet. Et l'on peut voir ici le symbole de l'homme qui par des degrés divers s'efforce vers un seul but qu'il devine. C'est l'homme en tant qu'il se recherche à travers les images.

Chez M. Lemonnier les images ont paru dispersées; cet homme-ci est trop intellectuel sans doute pour avoir l'instinct direct qui nous mene en aveugles; il a voulu regarder son alentour; — et l'on ne peut exiger de lui non plus cette divination précise que nous imaginons volontiers pour les héros des légendes féeriques. Il s'est détourné souvent de la droite ligne inflexible que serait, pour un vice-Dieu conscient, ou pour une brute absolue; la marche à la Mort. En son âme ouverte à tous les conseils de l'espace, la flamme unique du désir s'est parfois inclinée, au gré du vent qui passe. La Mort vers laquelle il se sait en marche ne lui a pas montré toujours le même visage, et sa route vers elle a été souvent sinueuse. — Mais, une grande ligne droite se déduit de courbes alternées ou de lignes brisées qui se compensent. Nous avons pu suivre ainsi sa course continue vers le but obscurément fixé dans l'être qu'il tient de son passé ; et il nous a donné le plus sincère et le plus saisissant exemple de l'his-

(1) Remarquons d'ailleurs que les vingt volumes de M. Lemonnier s'ordonnent visiblement en trois catégories : les récits dans la manière blanche, de ses débuts, continués par l'*Arche*, approfondi par *Madame Charvet* et magnifiés dans le « poème » descriptif de *La Belgique* et le poème symbolique de l'*Ile Vierge* : 2e Ceux de la période quasi naturaliste ; 3e Ceux de la manière noire. Les recueils de nouvelles se partagent souvent entre ces trois séries;

toire de l'Homme, tel qu'il se connaît peu à peu par sa trace dans la vie, et tel que sans repos, inconscient du chemin dévoré il s'efforce indéfiniment, indéfiniment, vers soi-même.

ALBERT MOCKEL.

LE RÊVE DE VIVRE

—

J'ai des nuits où mon âme est tourmentée de rêves ;
c'est un vieillard qui vient s'asseoir à mon chevet;
il me parle de flots d'automnes et de grèves
et de jardins voluptueux au bord des mers.

Mon cerveau, que de temps, hélas, tu veilleras
quand mes pauvres pensées tournent près de la lampe.
Je vois, très loin, la paix d'un décor de dimanche
et des femmes parmi le bleu des vérandahs.

C'est la fête du corps humain, de la chair belle,
dans une rue ensoleillée aux jours de mai.
Des amants enivrés louangent leur beauté
et tendent des rameaux de joie vers la lumière.

Lève-toi, fais effort, corps qui souffre et qui saigne
sur cette croix où ta nature t'a cloué !
Pauvre âme, il faut chasser les rêves qui t'étreignent
pour marcher à travers la vie et ses clartés !

L'azur des matinées parfumera tes lèvres ;
tu seras le parent des arbres et des fleurs.
et l'humaine chanson qui monte de la terre
d'une fièvre sacrée ennoblira ton cœur.

— Tristesse ! C'est en vain toujours que je m'enivre
de la vie, après les fenêtres, dans le ciel...
mes soirs sont plus amers quand j'ai rêvé de vivre
et l'effroi qu'on a de soi-même est si cruel !

Ah ! connaître sans faux soucis et vaines larmes
la joie du mouvement dans l'éclat du soleil ;
battre le fer, porter des fagots ou des armes,
semer les grains féconds dans les sillons vermeils.

Être le bûcheron ou le tailleur de vigne
écoutant comme un bruit monotone d'espoir
les cigales chantant au loin sur les collines
et qui sait les secrets de la pluie et du soir.

Être un faiseur de pain, au tournant du chemin,
dans la forte senteur des blés que l'on récolte,
qui regarde, bercé par la chanson du grain,
les blancs moulins de vie tourner parmi l'aurore.

Près du feu familier attendre le printemps ;
puiser de l'eau, soigner les granges et les crèches,
et chaque soir, parmi la grande paix des champs,
essuyer la faulx claire avec la paille sèche.

Être le voyageur qui part vers l'aventure,
dont les pas font sonner les routes près des croix,
qui sait les clairs adieux que l'on fait des voitures
et recueille l'esprit des vallées et des bois.

Être le pèlerin qui va, portant des roses
au temple de la vie où sommeillent les dieux
et qui meurt sur le seuil, les pieds en sang, joyeux
d'orner de quelques fleurs la porte à jamais close.

MAURICE MAGRE

RÉACTION APRÈS L'ACTION

—

Tout à l'heure, les naturistes vont recueillir la gloire préparée par leurs théories savamment aptes à excuser de faciles littératures. Ils obtiendront l'héritage de leurs devanciers immédiats : Gustave Droz, Alphonse Karr, About, Feuillet et tant de sensibilistes que notre bourgeoisie, de grand cœur, aima. Certes ni Saint-Georges de Bouhélier, ni Maurice Leblond, ni Jean Viollis ne se doutent du résultat de leur propagande. Ils n'aperçoivent pas ceux qui, s'appuyant sur leur optimisme joli et leur louange du simplisme, écrivent déjà les imitations de *Monsieur, Madame et Bébé* ou du *Capitaine Biterlin*. Oui, de telles histoires ne tarderont pas à gagner une vogue fructueuse ; et tout sombrera sans doute alors de ce que tentèrent pour nos esprits Baudelaire, Flaubert, Villiers de l'Isle-Adam, Laforgue.

Le mal que ces théories causeront passagèrement à l'esprit public sera notable. Tout l'effort vers la connaissance intégrale que conseillèrent les œuvres de Rosny, d'Elémir Bourges, de Remy de Gourmont, de Peladan, de Verhaeren, de Maeterlinck, de Paul Fort, de Gustave Kahn, d'Henri de Régnier, de Moréas, tout ce génie de pleïade en religion pour élever l'instinct et la parade sentimentale jusque la vision des idées, cela va se dissoudre devant la bonhomie de l'oncle Sarcey. L'excellence du style et une compréhension séduisante de la nature accréditeront les naturistes auprès de la moyenne élite, rapidement. Ils possèdent un sens développé de la politique, et ne commettent pas de maladresse. Leur encens va tout droit au succès, sans détour. Ils se sont acquis par l'éloge des alliances puissantes et des amitiés efficaces. Emile Zola leur doit plusieurs études de remerciement. Leur optimisme ne gênera même point le Pouvoir.

Il faut les applaudir, car cela est bien conçu. Leur art s'apprête d'abord des lueurs au soleil. Après cette première œuvre d'autres suivront, lorsque celle-ci en assurera la réussite. L'un de nous disait autrefois : « Je ne publierai pas mon premier livre, avant d'avoir la promesse certaine des articles qui le lanceront. » Il ne se départit pas de cette sagesse. Il cultiva d'abord les amitiés qui

devaient mettre en triomphe immédiat la perfection de son travail. Par là, il obtint d'être celui dont la critique consentit à reconnaître les mérites évidents, avec promptitude.

La jeunesse nouvelle suit des maximes pareilles. Prudemment elle ne compte pour sa gloire ni sur le seul talent, ni sur la générosité des élans, ni sur le culte isolé de sa foi. Elle sait comme tout cela vaut peu si l'entregent ne s'y mêle. Elle a de la discipline, un chef heureusement choisi, des certitudes dogmatiques. Elle procède par affirmations plutôt que par discussions; ce qui en impose toujours à l'assistance. Elle adore le vin, le pain, et les menuisiers, ce en quoi nul ne la peut contredire. Elle se met à genoux devant le ciel; et c'est une dévotion admissible. Elle se répète sans lassitude. C'est ainsi qu'on enseigne. Elle vante les médiocres. Elle gagnera l'assentiment de la foule et des gens haut placés. Elle se décerne la couronne. La voici, notre reine.

Seulement j'aperçois, derrière le pavois qui forme la tête de son cortège, accourir l'Ignorance satisfaite en robe bleue de naïveté. O les Charles de Bernard qui vont surgir derrière la bannière naturiste! O les Béranger, et leurs Lisettes, et les poètes du Caveau, et le temps des cerises, et le bon forçat, et « j'aime mieux ma mie, ô gué! », et le jus de la treille; et les petits romans simples où les cœurs exquis s'accordent au son du piano sous la lampe Carcel. Madame la comtesse d'Ash ressuscite, je vous assure; et Mme Deshoulières la suit, et Loïza Puget accorde sa harpe. Voyez donc: les petits moutons cherchent qui les mène sur les bords fleuris qu'arrose la Seine. Les héros, les artisans, ce soldat laboureur, les grisettes désintéressées *Musée des Familles*, *Magasin pittoresque*, Jules Sandeau .. *la Roche aux Mouettes*, *Paul et Virginie*, *L'enfant du naufrage*... Ah!

Enfin vous nous donnerez peut-être aussi un Bernardin de Saint-Pierre, vous qui venez d'ouvrir imprudemment la boîte de Pandore. Gare! Toute la bêtise s'évadera...

Le bourgeois délie sa bourse pour assouvir sa faim si longtemps méconnue par la barbarie des psychologues et des symbolistes. Au bois noble où l'on méditait, nous irons amoindris et plus solitaires, nous.

Dans le reflet mystérieux de la fontaine les images seront troublées par une tristesse. Après ils regretteront, les jeunes héros, leur audace. Ou leur dira, comme le poète des Ombres et des Mirages :

« Je t'ai passé la coupe ; elle était pleine encore, mais en la prenant de mes mains, tu l'as renversée avant de la porter à tes lèvres, tes lèvres qui palpitent comme les buissons en mai.

Ne m'accuse pas de la soif qui te dévore, car dans cette coupe j'avais mis tout pour te désaltérer.

Et vide elle reste entre nous deux, et de sa profondeur muette, comme une brume, sort le regret que nos cœurs crieront à travers toute l'éternité. »

En écrivant ces stances, Robert Scheffer a-t-il imaginé la crainte même qui nous accable à cette heure devant l'essor des jeunes esprits ?

Tout ce volume d'*Ombres et Mirages* que l'on aime parcourir par volupté est plein de choses étrangement éternelles. Pareils de rythmes à ceux de Baudelaire, les poèmes en prose qui se suivent dans ce livre de merveilles semblent écoutés en tous les temps. Les voix y parlent sans date. Un sens absolument unique de la perpétuité de l'être, sous les apparences des vies successives, y domine. Il semble que cela se caractérise de soi-même dans ces versets :

« C'est une femme qui danse dans le sable en attendant l'heure où la mer viendra lui rafraîchir les pieds.

Elle danse avec les bras tordus au-dessus de sa tête, et son sourire est amer comme celui des veuves qui voient passer les amoureux. »

« Si les hommes aimaient la mort autant que la mort les aime, ils se jetteraient dans ses bras.

Si j'aimais l'amour comme l'amour m'aime puisqu'il veut me tuer, je me plongerais en lui avec des cris de haine, je m'y plongerais comme un poignard qu'attire le sang qui seul peut l'enivrer.

Je me jetterais sur lui comme l'océan se brise sur les rochers, comme les étoiles s'abîment dans le chaos. »

. . . . . .

« Prends les faucilles claires qui pendent aux ceintures des jeunes filles, et parmi elles choisis celle qui te semblera la plus claire, afin, quand viendra la tempête, de moissonner les longues vagues de la mer. »

. . . . . .

« Je suis comme un ciel sillonné d'oiseaux, et je tends mes bras en avant comme une coupe pour que tu y verses la paix enivrante de l'amour. »

« Comme une épée altérée de carnage, la vie est entrée dans mon âme pour y tuer tout ce qu'elle avait de vivant. Ah ! depuis bien longtemps la grande bataille se livre entre

mon âme qui défend ses gloires et la vie qui les poursuit dans un grand silence appesanti de haine et de fureur. »

Il est toujours sain pour l'intelligence de confronter es époques vieillissantes et celles prêtes à vivre. Par son œuvre que six volumes composent, Robert Scheffer semble un type exemplaire du littérateur philosophe que nous aimons et contre qui s'élèvent plusieurs parmi les jeunes voix créatrices.

Pour celles-ci la vie n'est pas une épée de carnage luisante de meurtres. Rien de la vie ne déçoit leur force. Le bas, le facile, le mensonge, l'ignorance et la fraude des hommes sont jugés aimables par les naturistes. Cela tient à ce qu'ils furent mieux avertis que nous par l'éducation. La nôtre, issue du romantisme nous instruisit d'une humanité favorable, loyale et fière. Tout nous a menti sur ces points. Au cours de nos recherches nous n'avons pas trouvé l'image de ce dont les traditions avaient assuré l'espoir. Sans doute le pessimisme des arts qui finissent annonça-t-il aux adolescents une vision du monde moins encourageante. Ils se purent d'avance résigner à la faiblesse des cœurs communs. Aucun choc ne les étonna puisqu'ils étaient prévenus du heurt. Au contraire nous fûmes écorchés par les rudes apparences du monde que nos maitres d'autrefois avaient peint glorieusement lisses.

De là cette recherche folle de notre personnalité que certains reprochent. Il fallut bien admettre qu'en notre seule représentation intérieure l'esprit trouverait le dictame qui guérit; et l'analyse fut méticuleuse, un peu geignante, revêche même, des motifs qui nous offraient de la douleur, des créations qui nous procuraient de la joie.

Narcisse borna son effort à chercher au milieu des eaux en miroir sa figure peinée. Il dédaigna de voir la grâce des nymphes qui dansaient lourdement, et le rire des œgipans dont frémissaient les feuilles. Narcisse resta le solitaire contemplateur de son orgueilleuse humilité. S'il évoqua des villes de rêve, s'il parla d'altruisme, d'harmonie sociale, ce fut moins par compassion envers les misérables, que par souci décoratif de ne plus être choqué devant la hideur de la souffrance. Dans le peuple, Narcisse ne perçut que les cris discordants de torturés qui blessèrent ses oreilles. Il souffrit d'une note fausse. Il le cria; mais les princes des bouilleurs de cru, continuèrent à resplendir. La question d'Arménie fut étouffée par celle de la mévente des porcs. Narcisse

serétracta en lui-même, et ne voulut plus rien que l'intimité de soi.

Le symbole de cet état d'âme vient de founir un très beau livre à notre printemps. Robert Scheffer publie le *Prince Narcisse*.

Mitrophane est un qui se cherche dans les portraits des peintres acquis à prix considérable, et dans les miroirs précieux qu'il collectionne. Seul dans le luxe du home, il se pare, il se caresse à des étoffes magnifiques. Il fait resplendir aux bougies des lustres sa peau. Il est le Vierge, le Prostitué, l'Amour. Triple et contradictoire triplement, il parvient à dissocier son être en une multiplicité qui l'adore. Il se prostitue à soi-même. Il est l'Amant et l'Aimé : le Vierge, en outre, puisque les femmes ne l'approchent pas.

La complexité d'une telle psychologie traduite dans un style de grand écrivain et avec une souplesse peut-être sans égale dans aucune littérature, se munit de précision par le fait de cet art. Les phrases contournent les membres et la taille du prince Mitrophane comme des enlacements rêvés, le pourraient faire.

« D'autres, traitent leurs viriles douleurs au moyen de labeurs héroïques ou de sports dangereux : lui passait à la pierre ponce ses délicats chagrins. »

Rien de plus surprenant que les attitudes du prince devant l'assistance des miroirs. Baisers qu'il s'envoie et que les lèvres des reflets lui rendent. Éloquence de sa bouche qui se loue ; et les mots retentissent pour le vanter ; et dans les miroirs les gestes le couronnent.

La délicatesse de cette âme exigeait pour être exprimée une audace scrupuleuse d'écrivain. L'auteur n'a pas d'hésitations décevantes. Le mystère élégant qui entoure Mitrophane, ses miroirs, et son triple attribut ne laisse pas de doutes sur la particularité directe de ses coutumes.

Mais le drame devait se joindre à l'idylle. Mitrophane peu à peu se sent vieillir. Les sourires des miroirs se fanent. Le prince se regrette.

Alors, dans une promenade en gondole à Venise, il rencontre Nesta, fillette qui, vêtue en matelot, aide son père, pêcheur, sur la barque. Pour quelque valeur d'argent et de bijoux, Mitrophane se fait suivre de cette enfant jusque son palais ; car en elle il a reconnu sa jeunesse, son adolescence, le portrait de soi-même, à l'âge indécis de l'androgynat où le garçon va quitter la figure maternelle pour se masquer d'un visage viril.

Au moment de la possession, Mitrophane souffre trop de se voir frustré par cette beauté de sa propre fraîcheur disparue. Il enivre sournoisement la fillette... et veut reconquérir sur elle ses anciens charmes.

« ... Il la dépouilla de sa vareuse, de son tricot.

Hébétée, elle se laissait faire.

Sur sa jeune et ferme nudité soudain révélée, il se rua dans une clameur de triomphe :

« A moi cela, à moi tout cela !... »

Son étreinte fut cruelle, elle râla de douleur.

Dans un moment de détente, elle lui échappa, l'injuria. Mais il la ressaisit, enfonça dans son cou des doigts d'acier et hurla :

« Ta voix, oui, il me faut *ma* voix! Crie-la-moi, gémis-la-moi, chante-la-moi !

« Mes dents! je veux mes dents, mords-moi avec mes dents!

« Mes cheveux! j'exige la merveille ressuscitée de mes cheveux!

« Et mon sang! Et ma peau ! Et ma chair, et tout ce que tu m'as pris ! »

Il la secouait furieusement. Elle luttait en vain contre l'étreinte de ces petites mains devenues formidables. Dans le recul de la défaite mortelle, elle le traîna jusqu'à la porte. Des candélabres furent accrochés ; ils vacillèrent, tombèrent : l'un d'eux frappant une glace en éparpilla sur eux les éclats. Alors elle comprit que c'était fini d'elle.

Les doigts serrèrent plus fort. Elle se convulsa, et dans sa bouche largement ouverte un cri d'horreur se figea. Puis il y eut un craquement sec, et ses membres se détendirent soudain, ses mains s'ouvrirent, furent molles, la tête pendit sur la poitrine.

Il exulta, et trébuchant par le désordre des objets brisés, il porta le corps flasque sur le divan, s'y roula avec lui en clamant :

« Je ne suis plus le Vierge, je ne suis plus le Prostitué ; j'ai retrouvé l'Amour, je ne suis plus que l'Amour, l'absolu, l'omnipotent Amour, puisqu'en ma personne deux sexes se confondent !... »

Le spasme d'un rire épouvantable entre-choquait ses dents, et il embrassait frénétiquement cette chair tiède et sans défense... »

Tel est le conte.

Sa signification enchante plus encore. Ne dit-elle pas que les individus n'existent point par eux-mêmes, qu'ils sont les moments d'un être plus général, d'une idée, tour à tour incarnée dans les formes humaines dissemblables par la seule allure.

C'est la même hypothèse qu'objectivent les petits romans du recueil : l'*Autre*, image d'une amante en qui vient revivre la haine de l'autre femme tuée par la jalousie de celui successivement aimé : les *Trois Maudits*, où il se démontre que les passions attirent fatalement parvenues au paroxysme, l'acte contraire à leur désir essentiel. Il faut aimer en outre le *Crépuscule d'Automne*, ou les deux amants vieillis n'osent plus, se retrouvant, solliciter la réalisation de l'amour.

Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam donnèrent, avant Robert Scheffer, des impressions analogues de subtilité pour approfondir le mystère des normes guidant quelques fatalités des actes, des rencontres, de certaines amours endolories. Avec les livres de ces écrivains à l'individualité majeure, il faut classer dans le rayon de bibliothèque ceux dus à l'auteur du *Prince Narcisse*. Déjà le *Chemin Nuptial* avait permis de prévoir cette classification. Un style austère, pourvu de noblesse défiante et qui suggère plus qu'il ne décrit, apparente tout à fait au maître de *Ce qui ne meurt pas* et des *Diaboliques* ce littérateur. Même est la recherche de l'inconnue tragique qui, dans les hasards de faits simples en apparence, détermine le mouvement mortel. Ainsi que les devanciers illustres, Robert Scheffer ausculte la pulsation du divin dans les vies humaines.

D'autres vont venir qui ne s'embarrasseront plus de ces curiosités. Ils boiront l'air. Ils jouiront des choses lumineuses et brutales. Les cris et les forces les exciteront. Ils opposeront à Narcisse l'œgipan heureux des parfums et du soleil, du brin d'herbe et des orages. Ce sera une différente beauté que gâteront trop facilement des mercenaires innombrables.

Contre ce péril quelques-uns continueront d'opposer la sincérité de leur esprit enclin a vouloir connaître les ambiances voilées de la vie. Robert Scheffer est un nom pour la gloire de ceux-là. Les livres antérieurs, *Misere Royale* et l'*Idylle d'un prince* eurent déjà les qualités qui attirent les élites. Depuis, son art s'est fortifié. Il ne délaisse plus la vigueur abstraite des grands stylistes du seizième siecle. Il marie l'homme à l'univers par les œuvres de l'homme. Il conçoit la grandeur de l'essai que tentèrent les civilisations contre les appétits de la nature. Il a écrit :

« Mets des chaînes aux pieds et marche.
Mets des chaînes sur tes yeux et leve les paupières.
Mets des chaînes sur ton cœur et aime.
Mets des chaînes sur ton tombeau et dors, grand révolté,

qui avais besoin de chaînes pour aimer la vie, le ciel, et l'amour et la mort !... »

Triompher de la nature visible, la soumettre à la pensée latente de l'univers, voilà l'effort essentiel de l'esprit, l'effort qui récompense de tous déboires, qui excuse l'ennui d'exister.

Peut-être cela ne mènera-t-il pas jusqu'aux parvis grossiers de la gloire.

Mais qu'est la gloire?

La gloire auréole le profil de Bonaparte. Ni la vulgarité brutale de ses moyens, ni sa platitude envers les grands, lorsqu'il fut faible, ni sa férocité envers les inférieurs, lorsqu'il fut fort, ni la honte d'acheter des protections utiles en se faisant le bourreau des Vendémiaire, ni celle d'obtenir le commandement de l'armée d'Italie en épousant la maîtresse de politiciens équivoques, ni sa réussite de parvenu dont le plus cher triomphe fut le mariage avec une fille d'empereur, comme celui du fruitier enrichi est la fiançaille avec une fille de lignée noble; ni l'assassinat du duc d'Enghien, ni ses basses vengeances contre Pichegru, contre Moreau, ni le pillage des pays riches promis en récompense aux hordes de brigands rués sur la proie d'Europe, ni l'ignominie de créer une noblesse impériale afin de s'égaler aux maîtres comme tout valet, par l'imitation de l'extérieur, ni l'ignoble peur d'être lui-même, d'être, au lendemain du succès, l'admirateur de Rousseau, des Encyclopedistes, et le réalisateur de sa pensée, la leur ; rien de cette extrordinaire grossièreté mentale ne lasse l'admiration du populaire, celle non plus de l'élite contemporaine à qui les meilleurs ambitieux proposent littérairement pour exemple de vie ce banditisme lamentable.

C'est la gloire.

C'est la gloire immédiatement supérieure à celle value par les prestiges de l'art, et que tous envient ; la gloire véritable, entière, la gloire, chantée par l'ivrogne des faubourgs, et par les plus habiles de nos faiseurs d'essais.

Qui la voudrait entre les intelligences assez fortes pour mépriser le triomphe de la bête sur la proie?

PAUL ADAM.

LES SILENCIAIRES

—

I

CEUX QUI PLEURENT

Ils sont, enclos d'un grand crêpe, les cœurs dolents.
L'angoisse flue en eux d'amères stalactites,
Cadence, au glas des dies iræ, leurs pas lents
Et chante, sardonienne, en de barbares rites.

En leur peine immense et féodale, murés
Au rire, musique et parure de la Joie,
Au scintillant dehors des choses, éplorés,
Ils veillent, doux vassaux du Destin qui les broie.

Au fond du Passé cruel, — lourd mémorial ! —
Croît, dédaigneuse des ronces, une fleur grave,
Pâle narcisse qui hausse son front lustral
Sur l'Autrefois perdu, mélancolique épave.

C'est, au sombre recul de leurs lointains amours,
Un témoin que leur foi suscite et magnétise,
Comme en un sanctuaire, adorné de velours,
Brûle, occulte, un feu d'or que la Vestale attise.

Leurs bras étreindront-ils les chères visions ?
Oh ! l'éternel aboi de ces cœurs faméliques,
Friands d'amour, d'oubli, d'amples dilections !
Seuls ! Captifs de leurs maux, sourds donjons hermétiques

Ostracisés d'un monde aux ébats indigents
Dont ils savent l'horreur et les fourbes insanes
(Ils sont, enclos d'un grand crêpe, les cœurs dolents),
Ils suivent des tourments tous les âpres arcanes.

II

CEUX QUI RÊVENT

Rois d'Ailleurs, trahis par leur peplum de clarté,
Leurs lèvres pour les bonnes paroles décloses,
Leur front grave ceint d'épines et de fierté
Et leurs mains ouvertes pour le joncher des roses,

Ils passent. Les yeux pleins de cierges et d'éclairs
Et du délice de l'interne mélodie,
Il passent, sûrs garants de quelque autre univers
Dont l'ici-bas n'est que l'inepte parodie.

Is ont vu, par les vitres de leurs grands espoirs
Où le gel et le vair peignent des sortilèges,
Profilés sur les brouillards gourds, de hauts manoirs,
Des cités d'aurore et d'orfroi sourdre des neiges.

Ils ont, aux carrefours de leurs songes, ouï
Pleurer les étoiles dans le tocsin des bronzes,
Chers astres, — pour jamais ! — dont leur œil ébloui
Dit, réflexe éternel, les promesses absconses.

Sur les lacs ocellés des sourires d'Ariel,
Ils vont en leur robe de cygne, taciturnes,
Parmi les nymphéas et les fleurs-arcs-en-ciel,
Vers de bleus minuits d'ambre aux pacifiques urnes.

Ils broient en leur las cœur le dictame vanté
Dont ils savent leurrer les maléfiques plaies
(Rois d'Ailleurs trahis par leur peplum de clarté),
Et de leur verbe-sceptre ils font tomber les taies.

III

CEUX QUI PRIENT

Féaux du Christ, de foi sereine et forte imbus,
Dompteurs des Géryons, de l'Hydre aux milles goitres,
Contempteurs des philtres mortels qu'ils n'ont pas bus,
Ils s'enfouissent, vifs, au profond des grands cloîtres.

Leurs reins fléchissent, lourds de science. Leur cha
Se macère en l'étau hirsute des cilices ;
Mais dans l'in-pace de leur ascétisme amer,
Ils goûtent, éperdus, d'ambroisiens délices.

Ils bridٍent des chevaux cabrés l'orgueil rétif,
Courtisent la Mort qui, sur les dalles tombales,
Les toise d'un grand rire hypnotique, incisif,
Plein d'un charme macabre et de sourdes kabbale

Vers le Ciel espérable où croît leur devenir,
Montent, spires d'amour, leurs vœux thuriférère
Et sous le faix cruel qu'ils ont daigné subir
Saignent les épaules de ces doux crucifères.

Vêtus de silence infrangible et somptueux,
Dalmatique ouvragée au tissu d'amiante,
Oints par l'Esprit de grâce et d'espoir précieux,
Hors ainsi de l'Erreur endémique, ambiante,

Ils vivent, déchiffreurs de l'éternel rébus ;
Et, genoux bas, devant la Madone très pure
(Féaux du Christ, de foi sereine et forte imbus),
Ils gemment de pleurs clairs leur tiare future.

GABRIEL DE LA MORANDIÈRE.

SUR PAUL VERLAINE [1]

Le bon Pauvre s'en va par la rue, il ne sait pas d'où il vient, il ne sait pas où il va. Il lui semble seulement qu'il marche depuis longtemps, qu'il a toujours marché. Et il est simple d'âme, il a les yeux clairs, il va du pas de la vie consentie sans emphase, de la marche à petits coups de son bâton sur les dalles, trottinant, musant, baguenaudant avec lui-même. C'est le bourdon du pèlerin par les chemins du désert, par les sentiers en circuits le long des fontaines taries où il ne boira pas sa part de soif. Il voit là-bas dans un songe la Mésopotamie heureuse, il ignore quand il arrivera et il n'en a cure : la route, lente, poudreuse, foulée par tous les pieds errants comme le sien l'occupe et l'amuse. Même au désert du poète, il y a des oiseaux et ils disent ensemble la bonne chanson. Dieu les nourrit des miettes de sa joie ; ils ont le froutement d'ailes très haut, très loin des encombres du chemin.

La canne, le bourdon, la béquille, puisqu'il s'agit de Verlaine, tinte active, pressée, musicale, dactyle et spondée. Elle a le rythme d'un vers, elle marque la cadence intérieure : elle va avec le Pauvre comme le tambour et les flûtes de sa pensée. Elle fut taillée dans le cornouiller, dans le chêne rude, dans l'épine et il lui en reste une fibre de vie et de nature. Peut-être elle fut coupée au bord de la route, pendant les marches lasses, égayées de vent et de sources. Peut-être elle est simplement du bois blanc dont se font les lits des pauvres et où il y a encore ensuite de quoi, pour l'industrie d'un précis et économe menuisier, raboter leur cercueil.

Telle elle chemina par les campagnes, faisant lever la poudre et le rêve, telle elle traversait les villes, bâton du canapsa, bâton des après-midi de chimère et d'ennui sur lequel pèse un grand corps lourd de chair et d'os, mais d'âme si subtil. Ah ! le jour où pour la première fois, par la tristesse des banlieues, entra dans Paris ce pas du Pauvre venu des *Villages illusoires* qu'explora l'amer génie d'un autre Poète ! Ah ! ce bour-

(1) Conférence lue par M. le vicomte de Colleville à la séance donnée par la Libre Esthétique, à Bruxelles, au bénéfice du Monument de Paul Verlaine.

don-béquille de Verlaine, symbole de l'aventure de la vie et des caravanes éreintées et de la mesure d'une musique nouvelle ! Ceux qui une fois l'entendirent, rondonnant et tambourinant, jamais n'en perdirent la mémoire. Paris crut ouïr le pied corné d'un satyre escalader ses pentes. Il sonnait comme l'épée des preux, comme la crosse d'un évêque, comme les trois coups avant le lever du rideau, et il n'était pas solennel. Il allait en tumulte, révolté et ingénu, se souvenant qu'il avait été arbre dans le vent, cassant ça et là une vitre, narguant la patrouille ameutée par le bris. Il ne flânait pas devant l'Institut, il ignora les stations devant les portes où se débite la gloire : elles se fermaient d'elles-mêmes quand il approchait ; et c'était bien le bâton du petit pauvre de Dieu, solitaire et simple, qui ne sait pas où il va et qui en va d'autant plus sûrement là où il doit aller. De calvaire en calvaire il monta : on entendait le coup de pilon toujours plus haut, en pleine assomption ; il dépassa l'habituelle Hippocrène, les sites où ronronne la sieste des poètes heureux. Et à présent, le bâton taillé dans la forêt de la vie chantait clair, sonore, divin, de toutes ses feuilles repoussées, du vol de tous ses oiseaux revenus. Un jour ceux qui avaient renié le poète l'aperçurent à la cime du mont ; et personne ne s'était douté qu'il fût si grand, lui qui avait été si humble. Ainsi le Pauvre entra dans la grande église et mérita de devenir un de nos Saints révérés.

Ce bâton de Verlaine, je l'entends dans toute son œuvre. Quand il le frappait en terre par un bout, les vers naissaient, la nuance dans la nuance, le charme infini des rythmes ; et par l'autre bout, s'échappaient les proses, subtiles et musicales encore. Au fond, c'était toujours le même poète et la même âme : et cependant il semble qu'il y ait toute une part du Verlaine des proses qui n'est pas dans le Verlaine des vers. Tous deux sont aussi spontanés, aussi rares, aussi peu rhétorique et littérature, et ils ne se ressemblent pas : ils ont un autre son et une autre beauté. Le bâton ici s'amuse, rit, bavarde, se casse en petits éclats, badaude, piaffe, mouline ; et tous les oiseaux ne sont pas partis : il s'en envole qui sont la petite folie d'un esprit qui n'entend pas être la dupe des autres et n'accepte que d'être dupe de soi-même. Le Pauvre, qui ailleurs fût riche d'un trésor immense de sagesse, prodigue alors la gaîté frondeuse et la colère amusée d'un sage encore, mais d'un sage à mi-chemin du sublime, d'un sage qui ne dédaigne pas

bouffonner et bouffonne sans amertume. Nulle acidité, mais le flot facile et large d'une prose à la fois franche et chiffonnée, d'une prose artiste et qui a l'air de l'ignorer, exécutant de souples variations sur le thème de la vie, au petit bonheur de la rencontre. De la malice et de la sensibilité, de l'ardeur et du bon sens, de la bonhomie et de la préciosité, de la verve qui mousse avec un appoint de blague, un sel d'ironie, et rien de la belle main des écrivains appliqués, à peine l'odeur de l'encre, tant tout semble improvisé et venu d'une coulée selon le caprice et la circonstance.

La prose de Verlaine? l'aventure d'un esprit nomade et fin et avisé, tombé de l'Olympe à la rue, la ruade de l'œgipan et le coup de batte d'un arlequin au nez des Dieux, les mièvres attitudes maniérées d'un menuet dans un bastringue, l'exquise fanfaronnade d'une pyrrhique à la porte du temple. Quoi encore? le piloui d'un moineau de Paris, l'espièglerie gamine et alerte, et nulle pose, pas d'enflure : l'épithète en castagnettes claquant aux doigts, le jeu de volant des phrases lâchées et rattrapées, un humour au sens français, moqueur et bon enfant, brave et attendri, mais sans larme à l'œil, rien que la petite émotion d'un battement plus rapide du cœur, d'un jet plus chaud du sang.

Et cela sent bon la maraude, aux lisières du bois des Muses, cela fleure la verte odeur des écoles buissonnières en compagnie des faunes et des nymphes.

Cependant ce libre esprit quelquefois, lui aussi, cède à la tentation d'écrire de petites histoires sérieuses, avec méthode et minutie. Alors il se range, il n'écrit plus sur de légers carrés de papier, il choisit des feuilles à grande marge et il passe soigneusement sa plume à l'éponge. On sent que par extraordinaire il va se conformiser. Verlaine psychologue! et il nous dit les misères domestiques, le cas quelconque d'un Pierre Duchatelet, l'âme aussi de la petite épicière de la rues des Dames, si nette et tout à coup si spécieuse, pincée à son tour de « l'éternelle démangeaison ». Ce n'est pas le meilleur du poète : il y égale les autres, il n'est plus l'egal de lui-même. Pourtant il reste touchant qu'en les écrivant, ces petits récits, il se soit ému d'humbles existences grises et quotidiennes, lui qui s'enivra du faste des *Fêtes Galantes*. Et ainsi c'est encore un coin de l'âme du bon Pauvre qui se dévoile, intime et recolligée, consentant au devoir chez les autres, à la tâche lourde de vivre, comme il l'acceptait pour lui, et humble elle-même dans

cette communion de Celui qui fit des choses d'éternité, avec les éphémères et les anonymes.

CAMILLE LEMONNIER.

LES CHEVAUX DE DIOMÈDE

(*Suite*[1])

—

XII

L'ODEUR

Cette odeur de lavande et de noix que le contact du mâle n'a pas encore troublée.

Diomède se réveilla dans le soleil et, avant toute réflexion, se sentit heureux. Il faisait chaud; les rideaux souriaient aux vitres claires; il se leva, marcha tout nu. Des fleurs, en une jardinière, s'épanouissaient avec naïveté; les plantes vertes se dilataient, inclinant au bout de leurs hampes des ombelles plus larges.

Longtemps il s'amusa à vivre ainsi, libre et attentif, dans la paix bourdonnante du matin printanier. Ayant ouvert une fenêtre qui donnait sur rien, sur des cimes d'arbres, sur le ciel, il se dressa divinement fier au seuil de la nature rénovée.

Puis, son état de nudité l'inclinant à des pensées sexuelles, il comprit la cause de sa joie, courut à ses vêtements, ouvrit avec hâte la lettre parfumée encore d'une odeur de chair; il la lut debout, parmi les fleurs et les feuillages qui lui frôlaient la peau.

Quatre feuillets bien remplis et comme ornés d'arabesques. Cette écriture droite, pleine de boucles, il la trouva noble, cordiale, et sensuelle par la courbe onduleuse des traits qui semblaient prolonger les mots comme des baisers, qui se repliaient ainsi que des bras pour garder plus longtemps la jouissance de l'idée. Les aveux ne le surprenaient pas; il n'eut des restrictions et des

1) V. *Mercure de France*, N° 88.

doutes qu'une perception indistincte; tout ce qui n'était ni désir ni don s'abolissait dans le souvenir des récentes extases.

Son bonheur s'augmentait de la certitude de dominer désormais cette créature superbe; elle était venue à lui, dépouillée de son orgueil et presque de sa robe, déchirée en signe de soumission... Ému, il se promit d'être pour Néo un ami magnifique, un trésor charnel et sentimental répandu comme une pluie d'été sur tout son corps et jusqu'au fond obscur de cette âme verdoyante. Il l'aima sous la forme d'un jeune arbre frais, fort et chevelu, que l'on enlace, où l'on cueille une branche, au pied duquel on se couche dans une ombre odorante et tiède. Elle lui donnait une sensation de solidité, de sécurité vitale, et à songer au jeune arbre à l'âme verdoyante, il se voyait enraciné au même terrain, frémissant au vent du matin, pâmé en un enlacis de rameaux fraternel et voluptueux.

Soudain il la désira. Les scènes pathétiques de la nuit remontaient lentement jusqu'à ses yeux, puis redescendaient le long de ses nerfs, drainant le sang des artères, fermant les portes affolées des veines; il revoyait, presque pâmé, les bras dorés où les muscles couraient comme des vagues, les épaules doucement tombantes, les seins larges et profonds, rendus plus blancs par la pourpre de leurs gemmes; et il sentait cette odeur de lavande et de noix, que le contact du mâle n'a pas encore troublée.

Le soleil disparut sous un nuage; Diomède se vêtit, retrouva son calme et sa lucidité, mais, encore dans le même cercle d'idées, il disserta intérieurement sur la singularité et la diversité des odeurs féminines, leur rôle dans l'amour, l'absurdité d'épouser une femme sans avoir respiré ses épaules. Il comprit alors l'utilité des bals, s'amusant que les exigences sensuelles eussent imposé aux plus pudiques filles de s'offrir, fleur ouverte, au flair discret des prétendants. Allant plus loin, il admit la nécessité de la plupart des usages traditionnels, même de ceux dont la signification est

oubliée : ainsi les bains de mer et la demi-nudité des plages, c'était la revanche de l'impudeur native sur l'emprisonnement des gorges et des bras, sur la longueur des juges, sur les mensonges des robes et des corsages. Un peuple habitué à un peu de nu se baignerait dans des étuves et non dans l'eau dure et dangereuse de l'océan. Mais il faut que les femmes, matrices de la race, se dévêtent, au moins une fois par an, sous l'œil des mâles. Plus fort que toutes les religions, que toutes les morales, l'instinct commande et la pudeur obéit.

Songeant à sa récente conversation avec Pascase il regretta de ne pas lui avoir prouvé que la robe d'une jeune fille, après trois ou quatre ans de bals et de plages, ne couvre plus qu'une chair aussi connue en surface, par les yeux, les mains et la divination du mâle, que la chair publique du modèle ou de la courtisane.

Pourtant, il ne condamnait ni la morale, ni la pudeur, ni la lutte contre la nature ; il trouvait intéressant ce perpetuel état d'oscillation entre l'instinct animal et l'instinct humain, œuvre des génies, collier de force et de grâce, ornement singulièrement heureux et significatif...

« C'est le frontal du grand-prêtre, le signe de l'élection. Tel qu'il est devenu, l'homme est un être contraire à la nature : là est sa beauté. Mais il n'est pas mauvais que la nature parfois le rappelle à son origine, l'incline vers ses mamelles dures et ses hanches de pierre, afin qu'il sache que la joie est d'être un homme et non d'être un animal.

Oh! que Néo, Dieu merci, est donc peu naturelle! Il n'est pas naturel qu'une femme soit belle, blanche et dorée un peu. C'est son âme qui l'a faite belle, c'est l'obscurité des maisons et des vêtements qui l'a faite blanche, c'est la serre chaude des civilisations qui a décoloré ses cheveux, ambré le duvet de ses bras, velouté sa peau, refait de tout son corps une chose de douceur... Les hommes de notre race qui marcheraient nus deviendraient de la couleur des vieilles chaudières de

cuivre rouge et les femmes qui font nos plaisirs ressembleraient aux débardeurs qui vident le long de la Seine les bateaux chargés de sable. »

Diomède sourit en songeant aux dessinateurs naïfs qui illustrent de petits Praxitèles tels romans préhistoriques et font fleurir à l'orée des cavernes, parmi la puanteur des viandes pourries, des seins liliaux et des épaules claires. Il sourit aussi des écrivains.

« La beauté animale est naturelle. La beauté humaine n'est pas naturelle; c'est une invention lentement perfectionnée, un des travaux visibles et le chef-d'œuvre de l'intelligence. »

Ayant déjeuné, il relut la lettre. Alors les doutes et les réticences éclatèrent comme un semis de taches d'encre parmi les arabesques cordiaux. Il souffrit.

« Les gestes et les mots d'hier soir n'ont-ils pas effacé les petites taches d'encre? Tous ces retraits sur elle-même et ce partage en deux êtres, l'un de sang, l'autre d'âme, est-ce autre chose que le geste de laisser retomber sa robe, quand le passant regarde avec trop de désir les jambes de la passante? Le fichu recroisé sur le sein? Mais elle l'a déchiré elle-même, déchirant toutes les lignes de la lettre où son amour était nié. »

Et peu à peu, il se réconforta.

La peur ne le dominait plus. L'oiseau sombre qui planait au-dessus de sa tête était tombé à ses pieds, les ailes fermées, mais la bête, encore palpitante, agitait les pattes et ses plumes frissonnaient.

Il sentait qu'une grande rénovation allait se faire en lui, que les horizons multiples où il arrêtait ses regards amusés allaient se voiler de brumes, un seul demeuré clair parmi le demi-jour universel.

Alors il se souhaita la force nécessaire pour subir cette nuit et ce déchirement, anxieux de savoir si Néobelle serait assez resplendissante pour éclairer, astre unique, le monde de ses pensées, de ses désirs et de ses songes!

La notion de cette fille singulière, aux volontés disparates, était encore trouble en son esprit frappé

d'enthousiasme mais non libéré de toute crainte égoïste. Abeille, guêpe ou bourdon, ne viendrait-elle-pas apporter en son cerveau des germes illogiques et préparer là, dans le secret du gynécée, d'hétéroclites fécondations et une illusoire postérité ?

« Elle voudra substituer à mes lents et ironiques plaisirs des jouissances trop certaines et trop précises, car elle doit avoir, étant femme, un but pratique et net dans la vie, — et moi je ne désire qu'un peu vivre, un peu à la fois, ménageant mes nerfs et ma sensibilité, toute mon intelligence repliée et déroulée lentement, selon les occasions de proie, comme les anneaux paresseux d'un grand serpent qui semble dormir dans les roseaux...

Jouer avec la vie, jouer avec les idées ! Avoir deux ou trois principes, solides mais troués comme des raquettes, pour que tout y passe hormis l'essentiel... Et qu'y a-t-il d'essentiel, hormis faire son salut, selon la très noble expression chrétienne, c'est-à-dire se réaliser selon sa nature et selon son génie?... Si cela seul est essentiel, j'aimerai Neobelle, quoi qu'il arrive ; le pèlerin qui chemine dans la neige doit aimer la maison qui s'ouvre à son appel et le foyer qui s'allume pour ses genoux mouillés...

Mais que la maison ne se dédouble pas en deux salles, l'une ardente et l'autre triste ; qu'il n'y ait qu'une flamme, qu'une table et qu'un lit et que le sourire de la femme avoue une sensualité intelligente et tous les raffinements spirituels... »

Là ses méditations furent interrompues par l'arrivée de Pascase. Diomède, cette fois encore, en fut content ; le tourbillon des idées s'arrêta.

Pascase était satisfait et irrité. Attendri par les promesses de Cyrène, il s'emportait cependant contre les mauvais mœurs dont il venait de frôler les épaules et les reins.

Connaissant d'avance la teneur de toute plaidoierie dans le ton moral, Diomède écoutait avec indifférence. A la fin, il répliqua :

— Deux ou trois fois par siècle, on change ou on

nettoie les vitres de la serre où nous vivons. D'abord la lumière plus claire nous permet de voir plus intimement et de comprendre mieux le jeu de nos mœurs; mais peu à peu la pluie et la poussière ternissent les vitres; elles se bordent de mousse; les mouches y viennent accumuler leurs ombres et leurs taches; l'opacité se fait, puis la presque nuit... Mais qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit, les mœurs sont les mêmes, car ce sont les mêmes sexes qui dansent la même ronde, dans le même monde... Vous vivez à un moment où les vitres viennent d'être changées (ou nettoyées): la lumière est nette, vos yeux ont toute leur clairvoyance, — et vous croyez sincèrement qu'Elian ou Flavie sont d'exceptionnels petits monstres en mission spéciale sur une terre menacée des catastrophes et des incendies... Jéhovah lui-même y fut trompé quand il détruisit les villes qu'il voulait maudites, mais l'expérience lui est venue sans doute, ou l'indulgence, puisqu'il regarde Paris sans colère...

— Qu'en savez-vous? dit Pascase.

Diomède continua doucement :

— ... et peut-être en souriant. Je crois que Dieu est devenu, comme nous, indulgent. Avez-vous remarqué, Pascase, la bonté de Dieu et son infinie patience à modeler son âme divine sur l'âme humaine? Ses pensées sont toujours conformes à celle des trente justes intellectuels qui gouvernent le monde sans que le monde s'en aperçoive, eux-mêmes menés dans leur voie par un élu qui souvent reste ignoré des hommes. Dieu a pensé comme Pythagore, qui n'est plus qu'un nom; comme saint Bernard, dont les idées nous choquent; comme Spinoza, que personne n'a lu... Dieu est vivant, Pascase. Il est bien l'Eternel. Il se transforme, sans que meure une parcelle de sa divinité, et, phénix, il surgit, toujours, quoique différent, essentiellement pareil à lui-même, du bûcher où flambe le feu intellectuel...

Introduit dans une idée, Pascase savait s'y mouvoir. Il dit :

— Votre manière d'expliquer Dieu équivaut à le nier...

— Oh! Quelle affirmation plus candide? J'ai la foi d'une bonne femme...

Mais Diomède souriait un peu.

— Je crois Dieu immuable, reprit Pascase; peut-être indulgent, peut-être patient... Mais je crois aussi, et c'est une de vos paroles que j'ai méditée, qu'à certaines heures des siècles il cesse de regarder, c'est-à-dire de penser le monde. Alors le divin se retire lentement des âmes humaines. L'odeur de l'infini abandonne les créatures; le parfum descendu remonte à sa source; et les âmes se ferment, comme, le soir, la fleur des liserons. C'est l'interrègne. Parfois je songe que peut-être nous vivons à une de ces heures-là. La nuit est assez douce, mais morne; les herbes se penchent sous la brume; les feuillages sont silencieux; la lune dort et les étoiles sont tristes. Dieu pense d'autres mondes.

Diomède trouva cela très beau, très effrayant :

— Quel sujet de rêve, Pascase! Cet univers livré à des lois, à la brutale causalité, à l'implacable règle des affinités et des répulsions, à la Force, c'est-à-dire à la stupidité! Un univers enfin sans l'intelligence, qui est la perpétuelle négation de la Loi, qui est l'amour, qui est la joie, qui est l'épée où la force imbécile vient se faire trouer le ventre!

— Cet état d'horreur, dit Pascase, est agréable à beaucoup d'hommes. Après tout, c'est la conception scientifique du monde. Elle est peut-être vraie.

— Peut-être, répondit Diomède, avec tristesse. D'ailleurs la pensée d'un homme n'engage qu'un homme. Il y a bien des vérités. Quelques-unes vivent; d'autres sont mortes; les autres mourront... Mais selon ce système, Pascase, si vous l'adoptiez, ce qui m'étonnerait, sur quoi établiriez-vous la basilique de votre bonne mère la Morale?

— Sur rien. Ce serait absurde même d'en vouloir poser une pierre.

Diomède reprit :

— Pascase, est-ce que tout cela, au fond, ne vous est pas un peu indifférent? N'aimeriez-vous

pas mieux baiser les cheveux de la petite Flavie?

— Non, ils sont trop courts.

— Courts, mais jolis et fins. Cependant, vous avez raison, car elle refuserait vos lèvres d'homme. Flavie a des principes. Elle mourra vierge du mâle. Ces aberrations ne sont pas déplaisantes comme celle des Elians. Celui-là d'ailleurs est vénal...

— Oh!

— Oui, c'est laid et fort malpropre; mais les maladies aussi sont laides et il faut y toucher. Mon ami, si l'on écrivait un peu de notre vie, pourrait-on nier que nous avons vécu, nous, innocents de ces vices bas, parmi les Elians aux cheveux bouclés? Faudrait-il s'abstenir, en notant un paysage de forêt, d'y peindre des champignons parce qu'ils sont vénéneux? Mon caractère ne me permet pas l'indignation. Je suis un curieux, moi, et non un moraliste; je fais de l'anatomie et non de la médecine. Je veux savoir comment est planté le cœur de l'animal; je ne rédige pas d'ordonnances.

En dînant, ils s'occupèrent des besognes que Pascase pût accepter dans les journaux régentés par Cyrène; et Diomède souriait de l'empressement de son ami à s'introduire en ce milieu qu'il méprisait.

Il songeait :

« Lui aussi, il est vénal, et cependant c'est le plus honnête homme du monde et le cœur le plus pur.

Tout n'est qu'ironie. »

XIII

L'AGNEAU

Enfin, il se nomme Agneau.

Le matin, Diomède à peine levé, on sonna; la petite cloche de bronze au son pur et doux se dressait éperdue; en même temps la porte grondait, martelée.

C'était Cyran, toujours annoncé de cette façon violente et dominatrice.

Un agneau bêlait dans ses bras.

— C'est mon agneau pour le saint Jean. On me l'apporta de la campagne, il y a trois ou quatre jours, mais sale, la laine grumelée et sentant le bouc. C'est un petit mâle. Je l'ai fait laver, comme un toutou, sur la berge, par l'homme à casquette de recruteur. L'homme voulait le tondre! Pauvre agneau ! Il loge rue Blomet chez un nourrisseur qui me l'amène tous les matins. Il déjeune avec moi : du lait et quelques feuilles de laitue. Enfin, il se nomme Agneau. J'en ferai un bélier avec de belles cornes recourbées. Tâtez auprès des oreilles, là, les deux petits nœuds déjà durs. Ne trouvez-vous pas qu'il bêle avec amour? Il est si blanc!

Mis sur ses jambes, Agneau trébucha, puis se roula comme un chien sur le tapis; ses yeux se fermèrent.

Alors, allumant sa pipe, Cyran changea de ton et dit :

— L'autre soir, tout en parlant, je regardais, j'observais, amusé par la jeunesse des visages, l'éclat des yeux, à peine étonné que les femmes eussent les cheveux courts et les hommes les cheveux longs. Il y a des modes et des affectations de vices. Cela m'est égal, puisqu'en dehors de la chasteté absolue, tout, désormais, me semble laid. D'ailleurs, je cessai bientôt de réfléchir. Devant des visages, je suis peintre. Je parlais des modèles, j'examinai les têtes, cherchant le caractère qui convenait à ma porte. Mon saint Jean est peint sur la porte de la sacristie, intérieurement. C'est lui qui ouvre la porte, du dedans au dehors, afin que de la vie secrète Jésus passe à la vie publique et au sacrifice — conséquence de toute vie vouée au peuple. C'est très clair, quoique le frère gardien n'ait pu comprendre le symbole de ma porte, ni surtout l'agneau marchant résolu et fier dans sa douceur en avant du prophète. Pourtant, l'agneau ne doit pas être porté; il doit s'avancer volontairement vers le couteau du sacrificateur... Enfin, vou-

lant un saint Jean adolescent, et non un vieux mangeur de sauterelles, je distinguai un éphèbe nommé Elian...

— Elian! cria Diomède. Mais sa bouche est un écriteau!

— Alors vous devinez. Il est venu hier.

— Et il vous a joué la courtisane amoureuse? Soupirs, cris, poses, larmes?

— Oui.

— Cyran, vous vivez vraiment trop en dehors de tout. Il a tenté la même aventure avec Sully. C'était très bête. Avec Sully qui a les mœurs d'un saint!

— Enfin, il a eu l'esprit d'un mot parodié de Suétone : je veux être l'amant de Cyrène et la femme de Cyran! C'est un fou lubrique sans intérêt. Mais, que veut dire cette allusion à Cyrène?

Diomède, hésitant, répondit :

— Si ce n'est pas vrai, c'est possible.

Puis, encore après un silence :

— D'ailleurs, Cyrène est perdue. Elle le sait. Ses nerfs ont pris une telle habitude du plaisir... C'est l'alcoolisme de la volupté... Demeurée avec vous et devenue votre femme, elle serait maintenant l'ami de vos soirées et le témoin de vos jours, heureuse de broyer vos couleurs et de vous tendre la brosse... Oui, c'est une pécheresse terrible... Enfin pourquoi ne viendriez-vous pas à son secours, fraternellement?

Cyran sembla choqué de ce discours qui évoquait trop directement un passé trop connu. Diomède se comprit maladroit et presque infâme. Cyran objecta :

— Mais je ne veux pas me marier. Je suis moine. Une vieille maîtresse? Non. Une liaison de hasard. J'ai eu de la tendresse pour elle, c'est vrai, au temps où j'étais, moi aussi, un scandale...

— Cyrène a été si belle et elle est encore si belle que tout lui est pardonné, reprit Diomède. Le peuple, malgré sa stupidité croissante, admet fort bien qu'une Cyrène ait d'autres droits dans la vie et sur la vie qu'une femme dont la vertu est la seule grâce. Son existence aura été une large fres-

que pompéïenne, un peu lascive, trop voluptueuse, mais de couleurs vives et de chairs douces... Enfin elle vous chérit. N'avez-vous pas senti son émotion, l'autre soir?

— Je crains son amour, répondit Cyran. Elle voudra obtenir de moi (et elle en aura le droit) des plaisirs que je ne désire plus. Je caresse les hanches d'un modèle sans plus de volupté que la croupe d'un cheval; avec la même bonhomie esthétique. La peau d'une femme n'est plus pour moi qu'une étoffe très fine et si elle se tend sur d'agréables courbes je suis content et voilà tout... Mais avec cette créature que j'ai aimée, que j'ai respirée, que j'ai bue... Cela me trouble, mon cher Diomède! Qui fera mes images, si je fais l'amour?

Diomède insinua, amusé par cette controverse :

— La peinture n'est pas incompatible avec l'amour.

— Ma peinture? Alsolument. Il faut que ma vie soit immatérielle, pour que mon art demeure spirituel et intellectuel. Si je touche à la vie, si je pénètre dans la chair, je sens que je retournerai à mon vomissement réaliste! Que d'années j'ai perdues à aimer les apparences, à copier des muscles, des tons, des lueurs, à dessiner des bouches qui parlent, des seins vers lesquels se tendent les lèvres! A quoi bon? Le réalisme le plus direct, le plus sûr, le plus palpable, s'en va, fuit tout honteux devant la nature. Peut-être est-ce de l'art utile, de l'art documentaire?... Les costumes intéressent les historiens plus tard et de bons esprits dissertent sur la couleur des cheveux, en Italie, au temps de Véronèse... Il faut déformer ou transformer... Moi, je transforme. J'allège les corps de toute leur matérialité; j'en fais des nuages, des vapeurs, des rêves, des âmes... Alléger et allonger, obtenir des êtres frêles et transparents...

— Et l'agneau? Demanda Diomède, qui aimait moderément la nouvelle peinture de Cyran et souriait, parfois, de ses théories.

— Agneau? Je le ferai haut et mince comme un lévrier avec une petite tête fine, enfantine, doulou-

reuse, et des rayons d'or sortiront de l'absence de ses cornes.

Diomède admit cette vision, mais, tout en se méprisant un peu, il dit, pour accomplir sa promesse jusqu'au bout :

— Elle est prête à tous les renoncements, à un mariage mystique.

— Où trouvera-t-elle la force de se renoncer?

— En sa tendresse pour vous.

— Peut-être...

Diomède ajouta :

— Songez, un mariage mystique, tout blanc, des épousailles angéliques.

Cette idée séduisait l'imagination de Cyran, devenue un peu puérile. Il se remémorait d'édifiantes vies de saints, les vœux de chasteté formulés par les nouveaux époux encore la main dans la main sous la bénédiction du prêtre.

— Comme Cécile et Valérien...

Mais il reprit :

— Cécile était pure, Valérien était jeune; leur sacrifice fut grand, peut-être cruel. Le mien serait doux, mon ami... Les fresques me sont des épouses admirables, chastes et pleines de joie... Il ne faut ni me comparer à Valérien, ni comparer Cyrène à Cécile... Il ne s'agit même pas de Philémon et Baucis, ce qui est encore admirable, mais d'un vieux peintre misanthrope, malade, nerveux, et d'une femme moins illustre en vertu qu'en esprit et en beauté, et qui demain sera vieille, triste et laide... Mourir seul, voilà la question et voilà l'horreur... Sans doute, mais c'est peut-être plus beau... « On le trouva mort, la brosse à la main, couché aux pieds de l'agneau qui semblait... » Quoi?... Je veux peindre, jusqu'à mon dernier souffle, des âmes, des nuages, de l'encens, des choses blanches, blanches... Venez me voir, un de ces jours... Je peins tout à la fois. Tout est en train, la Procession des âmes, saint Jean, l'Annonciation, tout... Pour faire dresser Agneau sur ses pattes on lui tend une feuille de salade trempée dans du lait... Eh bien, mon ami, venez avec elle, si vous voulez...

Elle verra mes âmes, elle verra ce que sont pour moi les femmes, elle verra comment je comprends la vie... Des âmes, des âmes, jusqu'à ma dernière heure!... Adieu. »

Et prenant l'agneau dans ses bras, il s'en alla, pareil au Bon Pasteur.

Quand Cyran fut parti, Diomède, affligé, calcula son âge, mais il n'arrivait qu'à des presques.

« Il doit être plus vieux que son aveu... C'était un esprit... Il a encore des heures... »

Et Diomède songeait à la vie très belle de cet homme que n'avaient jamais ému ni l'ambition, ni la fortune. Il n'était jamais sorti de l'art que pour mendier noblement par une besogne passagère le pain quotidien; son entrée dans la gloire avait été lente, processionnelle, hiératique : jamais un geste pour plaire au peuple, ni un sourire vers les juifs détenteurs et brocanteurs des métaux sacrés, ni un pas vers les palmes, les couronnes et les fleurs, mais plutôt vers le roseau et l'éponge, et le fiel que la haine des hommes verse aux hommes qui sont la noblesse de l'humanité.

Diomède qui lui avait toujours été filial, mais non servile, se prit à douter de son droit à le rejeter vers Cyrène et vers un tel hasard. Il était content que Cyran se fût défendu et, admettant ses objections, il résolut de ne plus tenter de les rompre, si on lui demandait de nouveaux conseils.

Cyrène avait en soi une telle séduction! Il essaya en vain d'en faire l'analyse. Les alambics craquaient, éclataient avec d'aveuglants jets de vapeur. On ne trouvait ni la courtisane, ni la grande dame, ni la « muse », mais un être singulier où il y avait de tout cela, et l'ensemble vénéneux, aux plus petites doses, avec le charme de l'opium ou des plus délicieux poisons.

Nulle femme ne justifiait mieux les idées de Diomède sur le rôle du mépris dans l'amour. Le vice adorait en elle une laideur dissimulée sous une beauté animale, la grâce de l'impudeur et de la stérilité. Son esprit même semblait physique; on le respirait comme une odeur ou il y avait encore

quelque chose de sexuel; son sourire était un frôlement et son rire une caresse. Cyrène, ils étaient vrais, sensés et profonds, les éternels jeux de mots nés de son nom fatidique.

Revenant aux motifs de son retour au vieux Cyran, il les comprenait aisément; ils étaient simples, humains, sociaux, avec sans doute de la cordialité et même de l'affection...

« En somme, songea Diomède, que m'importe? Je m'occupe bien peu de moi depuis quelques semaines... »

Il ne put cependant arriver à se nier l'évidence de ses devoirs envers Cyran. Des devoirs, lesquels? Le protéger? Le secourir? Comment? En ouvrant ou en fermant les fenêtres?

Las de ces controverses, il écrivit à Néo, voulant un rendez-vous, une heure près d'une fenêtre ou sous les arbres du parc Sina.

Y aller?

« Oui, elle m'attend. Mais que d'ennuis! Rencontrer le vieux jockey, saluer la vieille dame qui vous retient anxieuse, près de sa chaise longue, par des questions qu'elle a longtemps remuées dans sa cervelle inculte d'orientale. Elle déteste Néo qu'on lui a imposée comme une nièce orpheline. La vérité qu'elle sait et qu'elle n'ose proférer anime ses yeux noirs et faux, quand la jeune fille passe, ou son nom. Si elle n'était paralytique, il y a longtemps que Néo aurait bu du poison... »

Dans l'après-midi Diomède, ayant mis sa lettre à la poste, alla tout de même jusqu'à l'hôtel Sina. Le vieux jockey était sorti avec Néo. Il dut subir la vieille levantine qui « recevait toujours ».

En approchant du coin d'ombre où elle se terrait sous des coussins, on entendait un bruit de médailles et de noyaux d'olives. Elle priait toute la journée avec une ardeur conjuratoire, sans but, sans pensée. Pourtant Diomède lui avait entendu avouer : « Je suis forte; les Saints sont avec moi; la mère de Dieu me protège! »

Gardant son chapelet dans ses mains maigres, les doigts arrêtés sur le grain dont elle achevait

l'oraison, elle fit à Diomède un vaste geste de bienvenue, puis elle parla :

— Ils m'ont envoyé une idée, car ils m'aiment et veulent me guérir : « Lève-toi et va à Jérusalem! » Alors je demande : Comment va-t-on à Jérusalem? Mais ici, personne ne sait répondre, quand c'est moi qui demande. Diomède, tu me diras comment on va à Jérusalem. J'écoute.

Diomède expliqua les facilités, mais les fatigues du voyage. Il se souvint du nom d'un paquebot, du chemin de fer de Jaffa, d'un pèlerinage annuel dont la torpeur convenait à l'infirme.

Elle cria, secouant ses noyaux d'olive :

— Que la mère de Dieu soit bénie! J'irai à Jérusalem.

Néobelle entra, emmena Diomède, pendant que la vieille criait encore, sur un ton de menace :

— J'irai à Jérusalem!

XIV

LES MARRONNIERS

L'herbe est douce et profonde autour des marronniers.

Elle emmena Diomède sous les arbres.

Le grand parc solitaire et clair les accueillit dans son sourire. Les arbres verts tendaient leurs nouvelles pousses, pareilles à des mains fraîches; les lauriers métalliques brillaient comme des faisceaux de lances autour des hêtres pourpres, graves et fiers, et l'assemblée des lourds marronniers élevant vers le ciel la flamme de ses lampadaires semblait, comme un reposoir énorme, abriter le Saint-Sacrement de la nature.

Elle emmena Diomède sous les marronniers.

Vêtue d'une sombre étoffe rouge, dont le reflet obscur cuivrait durement ses cheveux blonds, couverts un peu de la même dentelle noire qui avait voilé la richesse de ses épaules — la dentelle de

Cyrène, — Néo s'avançait sérieuse, les yeux éclatants, presque sacerdotale, pleine de vie, de force et de beauté; ils n'avaient pas encore parlé; elle s'arrêta, mit ses deux mains fraîches sur les joues de Diomède et le baisa au front.

Diomède, à son tour, lui baisa les mains et en garda une entre les siennes.

Ils marchèrent encore, sans paroles, troublés, attendant l'un de l'autre l'invitation d'un nouveau geste.

Semé de petites feuilles roses, le sable criait doucement sous leurs pieds; l'air, emprisonné par les arbres aux branches tombantes était doux et odorant; au loin, les vagues d'un océan oublié, autour d'eux, un silence plein d'abeilles.

Ils s'assirent sur un banc, dès lors plus à l'aise, pouvant se regarder, se lire dans les yeux. Leurs bouches se désirèrent, mais Néo secoua la tête, se renversa comme un cheval qui refuse le mors. Pour lutter plus facilement elle parla :

— Mais je ne vous appartiens pas! Non, non, je n'ai rien donné, rien de ce qui donne... Je ne sais plus, je songe... C'est difficile de se donner vraiment, toute...

— Pas toute encore, Néo. Se donner peu à peu, jour par jour, joie par joie, comme les hampes fleuries des marronniers qui donnent une à une au vent leurs petites feuilles roses...

— Et voyez ce qu'elles deviennent, des taches sur le sable, et nous marchons dessus. Se donner, c'est mourir... Feuille à feuille, c'est mourir lentement... Dio, je ne suis ni chaste, ni lâche, je désire tout ce que je pressens, et je sais qu'au delà de mon désir et de mon pressentiment, il y a tout un jardin secret de fleurs et de voluptés; je me demande seulement si je vous aime... Oui, je vous aime, ami, mais si je n'aimais que votre intelligence, que vos yeux, que votre front, que vos paroles, — et non les lèvres?

Diomède entra volontiers dans cette controverse sentimentale. Il répondit sur un ton de chaleureues ironie :

— Goûtez au fruit, Néo, et vous saurez.

— Mauvais ange!

— Le conseil était bon. Que ferions-nous de l'innocence? Ignorance, innocence, vertus enfantines et même un peu animales... Néo, votre cœur fort et brave avoue des scrupules d'enfant de Marie. Goûtez à tous les fruits et de celui que vous aimerez faites votre nourriture.

— Ce n'est pas la première fois, Diomède, qu'on me donne ce conseil et je me le suis donné moi-même souvent, mais sans jamais pouvoir le suivre, — même en pensée. Je ne suis vraiment pas la femme qui s'en va parmi le champ des hommes et qui rompt un épi et l'égrène, et un autre et encore un autre, jusqu'à ce que le sentier la conduise à un autre champ, verger, vigne ou jardin. Non, mon ami, je veux un très beau verre ciselé et doré où boire un doigt de vin pur, versé d'un seul flacon; je n'ai besoin ni d'un service de table ni d'un vignoble entier...

— Mais que vous ai-je donc conseillé? reprit Diomède. De goûter à tous les fruits jusqu'à ce que vous trouviez celui qui séduise votre bouche?... Je songeais à moi et qu'après moi vous n'iriez pas plus loin.

— Non, vous pensez cela maintenant. J'aime mieux vous croire immoral que fat.

— Je ne suis pas un très beau verre, répondit Diomède, en souriant. Je ne suis ni doré, ni ciselé, mais on peut s'enivrer au vin que je contiens.

Croyant l'avoir humilié, car sa voix était un peu amère, Néo lui donna ses mains. Alors, jouant avec les bagues, Diomède continua :

— J'ai le droit de m'offrir à vous, Néo, ayant lu votre lettre.

Elle essaya de reprendre ses mains :

— Ne profitez pas de mes faiblesses, des songes d'un jour d'ennui.

Diomède la laissa reprendre ses mains :

— Néo, vous êtes une femme comme toutes les autres.

— Et même un peu plus ténébreuse, n'est-ce pas?

— Ni plus ni moins.

— Mon Dieu! nous étions si amis quand je ne savais pas que vous étiez un homme!... Soyons encore amis. Je vous écouterai en regardant vos yeux et vous oublierez l'odeur de ma gorge. Puisque vous avez lu ma lettre, souvenez-vous de toutes les pages et de toutes les lignes. Je me suis offerte, mais dédoublée. Laissez-moi la moitié de moi-même.

— Mais ce n'est pas possible. Ne donner qu'une partie de soi-même, c'est donner tout ou ne donner rien, selon l'intention ou la volonté. Nous sommes des êtres indivisibles. Votre âme est dans votre poitrine, dans vos hanches et dans vos genoux, et tout entière, autant que dans votre cerveau; elle est dans vos mains, dans vos jambes et sur vos lèvres; elle est partout, dans vos cheveux et dans vos ongles, à vos orteils et à la pointe de vos seins; elle est dans votre sourire, dans vos iris, dans vos dents, sur le bout de votre langue, dans vos gestes et dans votre odeur. En baisant vos épaules j'ai goûté à votre âme... Vous ne voulez aimer que mes paroles, vous n'aimerez qu'un souffle et qu'un son. Mes vraies paroles de vie et d'amour gisent enfermées dans l'obscurité de ma chair; vos caresses les appelleront à la surface et vous les boirez facilement, comme la sève qui coule à travers l'écorce des frênes...

— Taisez-vous, Diomède. C'est vous, maintenant qui me faites peur. Vous me rendez mystérieux et terribles des plaisirs où je ne voyais que la volupté d'un abandon et d'une communion obscure... Non, non! Vous me faites peur! Eloignez-vous! Il me semble que toute ma chair va parler comme une harpe et que vous allez entendre, l'oreille contre mon cœur, tous les secrets accumulés de ma vie et de mes songes! Non!

— Je n'écouterai pas, Néo, reprit doucement Diomède. Je ne comprendrai que ce que vous voudrez que je comprenne et je ne capterai avec mes mains et avec mes lèvres que les confidences et les secrets les plus élémentaires. Je ne vous deman-

derai que de la joie et de la cordialité et de lire sur vos lèvres les aveux du désir...

— Diomède, vous avez l'air cruel, malgré la langueur de vos paroles. Je ne vous reconnais plus. Vous êtes laid. Vos yeux me poignardent. Votre bouche veut mordre...

— C'est que je vous aime, répondit Diomède, redevenant ironique. Si vous m'aimiez aussi, vous me trouveriez beau.

Eloignés l'un de l'autre, ils se turent, regardant au loin, au delà des gazons, les couleurs variées des fleurs.

Le silence qui calmait Diomède et le rendait maître de tout son égoïsme sembla émouvoir Néobelle. Ses mains tremblaient un peu sur ses genoux; ses seins se levèrent lentement; elle pleura.

— Je ne sais pas ce que je veux! Je ne sais pas ce que je veux!

Elle saisit Diomède et l'étreignit violemment.

Diomède la baisait lentement sur les yeux en songeant :

La mousse épaisse et verte abonde au pied des chênes.

« L'herbe est douce et profonde autour des marronniers. D'un geste adroit je puis la coucher sur ce gazon et être heureux. Le jardin est désert; nulle fenêtre ne nous regarde. Etre heureux! Singulier plaisir que de violer avec douceur cette vierge forte! Plaisir irréparable, joies perpétuées jusqu'à la mort! Ah! J'aurai le temps d'écouter, quand elle sera distraite, et de m'emplir la bouche de ce goût d'amour dont la fraîcheur a la fadeur de l'eau des cruches poreuses... Elle pleure. Elle pleure son innocence et son désir l'étouffe comme une pomme. Je la tiens et je joue. Le jeu m'ennuie. Comme elle a changé depuis que j'avais peur d'être le peloton de fil entre les jeunes griffes violentes! Elle me fait pitié. Elle est tragique et déplorable. La virginité est tragique, comme le jour qui naît ou comme le jour qui meurt, comme l'heure qui sonne. Pas davantage. Ce n'est rien. L'aiguille franchit les chiffres du même pas que le néant qui les sépare; elle ne tressaille qu'au départ et à l'ar-

rivée. Faut-il m'accrocher à cette chaîne? Descendre doucement dans le puits obscur de la mine : et remonter peut-être parmi une constellation de diamants, ou mourir sous terre avec l'angoisse d'avoir choisi un mauvais compagnon de voyage? Mon Dieu, que je manque d'ingénuité! Elle me domine, puisqu'elle pleure. Je ferai ce que veulent ses larmes... »

Elle le serra plus étroitement. Leurs jambes se touchaient, et leurs reins et leurs poitrines. Diomède cessa de penser. Le contact éveillait sa chair; il ne fut plus maître de ses gestes; la robe fiévreusement ouverte laissa passer les doigts, puis toute la paume; glissée jusqu'à l'aisselle, ardente et impérieuse, la main s'imposa irrévocable, comme un sceau, comme un signe aussitôt ramifié sur tout le corps nu et tremblant de la femme vaincue.

Elle releva la tête et offrit ses lèvres. Pendant le baiser ses jambes s'allongeaient lentement, comme les membres d'un animal qui s'éveille, s'étire, et jouit de revivre. Quand elle ouvrit les yeux, elle s'était donnée toute en désir et en volonté.

Ils n'avaient pas remué; aucun geste vilain n'avait déplacé leur enlacement harmonieux ni contrefait la grâce de leur attitude. Néo n'eut qu'à redresser un peu le buste pour que son corsage parût inviolé. Seulement leurs yeux avaient pâli, leurs joues s'étaient rosées, et leur sourire, douteux et insatisfait, avouait l'anxiété des voluptés équivoques.

Diomède pensait de moins en moins.

Il dit, d'une voix enfantine, les yeux attirés par les lèvres rouges :

— Encore!

— Non.

Néo avait répondu presque durement; pourtant, elle était émue et ses yeux inquiets semblaient fixer une image évoquée.

Diomède sentit que pour insister il allait être obligé à des phrases sentimentales; tout un vocabulaire romanesque s'agitait dans sa tête inconsciente. Il eut envie de dire : « Donne moi tes lèvres,

mon amour... Comme ton cœur bat!... Tes yeux sont des pervenches... Tu m'aimes, dis?... Répète-le-moi, encore, toujours!... Oh! s'aimer dans la campagne, en pleine nature!... Tu soupires, ma chérie?... Je voudrais t'emporter au bout du monde!... Je te préviens, je suis jaloux... Elle est à moi, à moi seul!... Comme tu es jolie!... A quoi penses-tu?... Regarde-moi... Tu sais, je lis dans tes yeux... Il me semble que je n'aurais pas pu vivre sans toi... » Mais, peu à peu, ces petits riens, revenus en sa mémoire, l'amusèrent. Il en chercha d'autres, incapable d'aucun commentaire sur sa présente aventure.

Cependant Néobelle réfléchissait. Elle dit :

— Diomède, j'irai chez vous ce soir. Je sais ce que je veux et je sais ce qui m'attend. J'irai. Aucun préjugé social ne m'intéresse et je me sens aussi libre de mes actes que si j'étais seule au monde. M'acceptez-vous ?

Diomède répondit fermement :

— Oui.

Puis :

— Ce sont des noces? Nous échangeons des serments?

— Non, pas de serments. Vos conseils me tentent : goûter aux grappes... Alors...

— La première venue, dit Diomède un peu surpris de ces allures cruelles.

— Etes-vous donc le premier venu? Ne parlons plus, Dio. Ah! comme nous nous serions mieux aimés, si nous avions moins parlé. Ne parlons plus de nous...

Elle se leva, redevenue pâle. Sa résolution lui donnait l'air tragique.

Ils rentrèrent, marchant côte à côte, en silence.

A cette heure le jardin était sans soleil, mais toujours chaud et lumineux; les fleurs semblaient pensives, les arbres solennels. Diomède se sentait en communion avec cette gravité inconsciente et un peu lourde... Néobelle s'arrêta et dit :

— Vous dînez ici et m'emmenez au théâtre. Le plus loin...

— Odéon?

— Bien.

Ils frôlèrent un buisson de petites roses rouges; la robe de Néo s'accrocha aux épines.

Le buisson de roses fut secoué comme par une tempête et toutes les petites roses rouges s'effeuillèrent sur le sable en une pluie de sang.

XV

LE SONGE

Je regrette le songe que je me faisais de l'amour.

Ils s'en allèrent à pied, par les larges avenues désertes :

— Je suis contente de moi, dit Néobelle, J'agis en femme libre. Je ne sais pas encore si je vous aime, Dio, mais je vous ai de la reconnaissance d'avoir secondé ma volonté... Mes amies, toutes ces pâles jeunes filles au cœur soumis et à la chair triste, songer qu'elles attendent un mari avec la docilité des bronzes et des étains rangés dans une vitrine! Ah! Ah!

Ivre d'avoir brisé la Règle, elle parlait sur un ton exalté :

— Il s'agit de moi, de mes joies, de ma vie, de mon corps et de mon âme; je veux suivre mon désir et non l'ordre établi par les égoïsmes. Il faut que j'apprenne à connaître le jeu de toutes mes facultés et de tous mes organes. Ainsi je saurai quelle est ma vocation et pour quels actes je fus créée et mise au monde.

Diomède était demeuré grave. Il se sentait devenu le maître des initiations. Son ironie l'abandonnait. Il éprouvait des sentiments religieux.

Pendant le dîner, les brèves phrases échangées avec M. de Sina (homme courtois et stupide, confiant dès qu'il avait quitté le terrain des affaires), au centre de cette maison dont il violait le cœur,

Diomède avait ressenti quelques scrupules mondains, aussi l'ennui de se lier, d'être sans doute forcé d'entrer tout à fait dans un milieu dont les apparences seules lui plaisaient. Maintenant, toutes ses inquiétudes oubliées, il ne songeait qu'à son office et à son attitude de sacrificateur. La simplicité du rite lui plaisait. Rien de social, nulle intrusion des lois, ni des autorités accidentelles: nul cérémonial humain ne venant troubler la sérénité de l'acte et gâter ce qu'il y a de divin dans l'accord spontané de deux volontés et de deux joies...

Il n'acheva pas cette tirade mentale. Obligé de sourire, il s'avoua que les circonstances pathétiques favorisaient peu la liberté de son jugement. Sa conclusion fut :

« Jusqu'au bout, dans le ton et avec les gestes qui conviennent. »

La course était longue. Ils prirent une voiture.

Serrés l'un contre l'autre, en une attitude de tendresse chaste, ils rêvaient obscurément; cependant Diomède se demanda :

« Des noces ou une bonne fortune? »

Il répéta plusieurs fois, du bout des lèvres, cette interrogation mauvaise.

Cela ressemblait à des noces par la gravité du silence, le souci des yeux, la tenue et la réserve des mains; mais le fiacre disait la hâte des désirs, la peur d'abréger les trop courtes heures, le soin de se cacher, plus de honte que de pudeur, la course à la volupté plutôt que la lente promenade vers l'amour.

Une lumière vive passa comme un rayon de phare sur la figure de Néo. Elle était pâle et belle et maintenant un peu frissonnante de toutes les petites pensées confuses qui remuaient dans son cœur. Comme il la regardait, elle sourit, disant lentement :

— Dio! Dio!

Ils arrivèrent, comme d'un voyage.

— Il me semble que je viens de loin, de si loin!

Diomède eut la même sensation, en ouvrant sa porte. Il se reconnut à peine. Tout était changé.

Les ordinaires fleurs du cabinet de travail eurent l'air nouveau et frais d'un ornement inattendu. Néo alla les respirer, croyant à une divination. Elle fit le tour des trois pièces; ensuite s'enferma dans la chambre.

Quand elle reparut, nue et grave, Diomède l'adora ingénument, muet, sans aucun geste de main-mise. Il la suivit, sans hâte, ému, la trouva couchée sur le lit ouvert, dans l'attitude fière et candide d'une Danaé.

Elle fut violente et crispée, mais sans cris, sans paroles, sans étonnement.

Diomède interrogea ses yeux; ils étaient sérieux, mais la bouche sourit et dit :

— Dio, je t'aime, pour la joie que je te donne.

— Et toi, n'es-tu pas heureuse, Néo?

Sans répondre, elle étreignit Diomède. Insatisfaite, elle cria :

— Pourtant, je veux!

Mais dans sa chair inattentive, le tumulte sensuel, aussitôt éveillé, se taisait.

Alors elle refusa les baisers.

— Je regrette le songe que je me faisais de l'amour.

Elle regarda le corps nu de Diomède, sans curiosité, sans tentation aux mains ou aux lèvres, puis puis elle dit, mais doucement, car son cœur était bon:

— Va-t'en !

La voiture attendait. Il était onze heures. A l'Odéon, ils lurent les affiches, montèrent dans un omnibus, au bout de dix minutes reprirent une autre voiture. Néo s'était caché la figure sous une dentelle :

— C'est la même. Je la rendrai à Cyrène.

— Donnez-la-moi? demanda Diomède.

— Si vous voulez, mon ami.

Puis :

— Rappelez-moi la pièce, le titre?

— *Un Soir*.

— Un soir, un soir, un soir... Jamais je ne me souviendrai... Ce n'est rien, cela ne dit rien. Un soir...

— Vous êtes cruelle, Néo. Songez à tout ce qu'il y a pour nous dans ces mots doux et simples : Un soir...

— Ah! Vous pensez à notre aventure? Un soir, en effet, un soir... Je me souviendrai.

Elle voulut rire. Elle sanglota.

Balbutiante, elle répétait :

— Un soir, un soir...

Soudain, la tête redressée, le buste cambré, elle reprit possession de sa fierté :

— Je suis heureuse. J'ai accompli ma volonté. Je me connais mieux. Néo est bien le marbre que je croyais...

— Je lui donnerai la vie, dit Diomède. Je soufflerai sur les charbons jusqu'à ce que la flamme éclate comme une allégresse...

Elle reprit simplement :

— Néo est bien le marbre que je croyais et j'en suis très contente. Oui, j'ai été un peu déçue... J'avais rêvé... j'avais vu un incendie... Mais si j'ai pleuré, tantôt ou maintenant, c'est par nervosité pure. Je vous ai déjà dit que je ne me sentais pas sensuelle. Je ne suis donc ni surprise, ni humiliée, ni effrayée, et je ne trouve pas que j'aie payé trop cher une notion, comme vous dites, si précieuse et qui me sera très utile pour me diriger dans la vie. Je sais ce que je puis donner à un homme et je sais ce qu'un homme peut me donner. Je puis lui donner tout; il ne peut rien me donner que le plaisir de le voir heureux. Ainsi, sûre de moi-même, je dominerai facilement les passions excitées par ma beauté inutile. J'ai été troublée. Je ne le serai plus.

— Néo, songez que je vous aime!

— Mais je vous appartiens, mon cher. C'est convenu. Je suis votre maîtresse.

Ils étaient arrivés. Elle descendit rapidement, donna au cocher l'adresse de Diomède et referma la portière en criant :

— Adieu!

Diomède se sentait affligé. Il se sentait criminel. Il se sentait stupide.

Le bruit lourd et péremptoire de la porte de l'hôtel, repoussée avec colère (il le crut), le secoua par commotion. La voiture roulait. Il s'accusa. Il se méprisa. Un tel acte et rien! Un soir! C'était jadis, c'était là-bas, où? Sur quel océan, en quel désert? Les sables se dressaient comme des vagues; une écume ardente le criblait de brûlures; couché sur le ventre, la tête enterrée, il attendait la fin de l'orage, la paix du ciel; mais toute sensation s'anéantit; il sombrait sans savoir s'il venait d'être englouti sous un océan de sables ou dans les abîmes de la mer profonde et vaste.

Le cœur douloureux, il se coucha dans le lit sanglant.

Il dormit.

Au matin, sa première pensée fut impérieuse :

« Néo. Lui écrire. »

Il éprouvait une sensation de fraîcheur et de verdeur, comme après une fièvre vaincue. Convalescent et sentimental, il accepta les songes doux, les idées pures qui s'offraient à son imagination heureuse.

« Lui écrire. La voir. Lui baiser les mains. La consoler. L'aimer. Lui donner l'espérance et la foi dans la sérénité... »

Il songea sa lettre, n'écrivit rien :

« J'irai tantôt. Elle m'attend, moi, en personne. Nous irons sous les marronniers... Ah! je vais avoir des amours charmantes! »

Un soir... L'aventure maintenant lui paraissait très naturelle, très simple, très humaine. Des milliers de pareils actes s'accomplissaient chaque nuit, sans émois, à peine liturgiques, comédies sensuelles, chansons, calembours, rougeurs, sourires.

« Nous en avons fait une tragédie d'alcôve, ce sont les plus belles tragédies, mais les moins faciles à comprendre pour les cœurs simples et les chairs ingénues. Toute fille est prête à relever sa chemise d'un geste conjugal, immédiatement, avec bonne volonté et un peu de grâce, selon l'usage, au commandement des codes et des antiennes... Mais nous?... Rien de plus que peut-être le choix

et le courage de mentir... Il faut que je la voie. J'irai à trois heures. Ses paroles après, dans la voiture?... Elle était malade. A ce moment elle aurait dû dormir, la tête sur mon épaule... Joli tableau de genre!... »

Il retrouvait enfin sa route parmi la nature bouleversée. Le paysage habituel se redessina : ici la rivière et ses barques où dorment les bateliers ; le courant les emporte vers la profonde forêt où tout s'engloutit sous les grands arbres sombres ; quelques hommes regardent en souriant, debout sur la berge, et s'ils tombent, ils s'en vont seuls, roulés sur les cailloux, vers le gouffre...

« Quoi qu'il arrive, on se retrouve toujours seul. »

Aventure. Ce n'était donc qu'une aventure, pathétique, mais triste. Il se répéta sa devise :

« Jusqu'au bout. »

Puis :

« Jusqu'au bout, mais en paroles. Je ne puis inventer que des paroles. L'action me domine. La vie fait de moi ce qu'elle veut... Il faut obéir à la vie. »

Une dépêche :

10 heures.

« Pour l'heure probable de votre réveil, Dio. D'abord, songez que je vous rêve. Tant que je ne vous aurai pas écrit le contraire, au moins deux ou trois fois, je suis à vous. Oubliez que je fus méchante. Tout m'était permis. Je vous ferai encore du chagrin, mais de loin. Mon père m'emmène à Flowerbury où il aime une écurie (très belle, ogivale). Moi aussi. Et là me recueillir, et souffrir peut-être... Enfin, tu m'appartiens. Je me sens riche. Ne pas m'écrire. Adieu.

» Belle. »

« Et là me recueillir... » Bien. « ... et souffrir peut-être... » Comme elle est douce, aujourd'hui! »

Il relut encore :

« Enfin, tu m'appartiens... » Oui, je suis vaincu, je me suis agenouillé... Cheval de Diomède, que tes morsures ne soient pas empoisonnées! Le vieil

attelage est dissous. Un cheval a rompu son licol. Un autre... Quel autre? J'ai oublié jusqu'à son nom. Un autre... Celui-là, je ne le songerai plus, je ne caresserai plus sa croupe docile, ni sa crinière fine... Mes songes ont perdu leur vertu...

« Enfin, tu m'appartiens... » J'appartiens. C'est vrai. Je suis lié à la créature que j'ai soumise. En se couchant sous mon ventre, elle m'écrasait les reins. Le cheval se dresse et se renverse sur son cavalier, ou bien, allongeant la tête, il mord les jambes qui lui battent les flancs.

J'appartiens... Quelquefois l'homme se révolte... Assez. Me reposer, me recueillir, moi aussi, et souffrir — à moins que je n'oublie. Non, je ne puis pas oublier. J'appartiens. »

Il songea à se distraire. Comment?

Son harem était dispersé. Il regretta ces femmes aimables et dociles qui respectaient sa liberté, sa volonté, sa conscience, avec lesquelles il jouait aisément. Aventures de chair ou de songe, aventures légères au cœur!

Mais il eut honte de son regret.

XVI

L'ÉVENTAIL

C'est un éventail magique... Ce petit objet se change en femme à la prière d'un homme de bonne volonté, voilà tout.

Il alla chez Pascase.

En son hygiénique taudis, organisé selon les commandements de la Science, vaste, clair, froid, sans tapis, ni rideaux, ni tentures, ni aucunes étoffes, étagères en planches de verre, meubles en bois lessivé, Pascase, vêtu d'une longue blouse d'hôpital, feuilletait des livres de médecine.

Il laissa entrer Diomède, comme toujours, mais en lui disant :

— Vous êtes le seul.

— Je le sais. Seul d'homme, mais les femmes?

— Non. Leurs jupes sont pleines de ferments balayés dans les rues, sur les escaliers...

— Et Mauve?

— N'est pas venue.

— Pourtant... Que cherchez-vous?

— Le nom d'une maladie.

— La vôtre ?

— Oui, répondait Pascase, avec mauvaise humeur.

Diomède le laissa tourner les pages, plein de pitié pour cet homme simple, droit et crédule.

« C'est vraiment un bon spécimen de la crédulité scientifique, qui ne diffère des autres que par l'objet. Il y a deux siècles, il eût défendu la Bible contre Bayle. Aujourd'hui il défend la Science — encore contre Bayle, contre l'ironie, contre le sourire. Il est de la race des croyants, race éternelle, et peut-être la vraie réserve du monde. L'homme honnête et simple croit ; c'est sa fonction. Il croit la verité enseignée par les autorités de son âge ; tour à tour et quelquefois en même temps il croit à la parole de M. de Condorcet et à celle de M. de Maistre. Avide, sa foi devance l'avenir ; elle devance les miracles ; elle s'affirme dans toutes les possibilités conformes aux principes permis. Ce fut la théologie ; ce fut la philosophie ; c'est la science. L'homme naît à genoux. Il faut qu'il adore. Quand ce n'est pas un ostensoir, c'est une cornue ; quand ce n'est pas l'infini, c'est un ovule...

Pascase a plusieurs croyances. Le cas est fréquent. L'une mène à l'autre et toutes s'accordent. Pascase unit dans son âme pieuse l'hygiène et le christianisme.

Mais il n'est même pas, ni lui ni ses frères d'aujourd'hui, le vrai Croyant, celui qui retient l'infini dans un grain de son chapelet ou qui allume, à la mèche d'un cierge, l'incendie surnaturel. Pascase n'est pas l'humble et admirable poète qui transmue en dieu la petite statuette de plâtre ou de bois et qui prie la pierre d'être plus humaine que

lui, homme... Pascase est le croyant raisonneur... »

— J'ai trouvé ! cria Pascase.

— Quoi ?

— Le nom.

— Ah !

— Ce n'est pas grave.

— Vous croyez ?

Diomède vérifia la date du livre.

— Mauvais... Trois ans... La Science marche... Une édition nouvelle a paru...

— Quand ?

— Cette semaine.

— Vous croyez ?

— Il faut savoir tout, répondit Diomède, pour pouvoir nier tout. Toutes les sciences se contredisent et toutes les croyances s'accumulent. Ah ! tout ! toutes les sensations, toutes les notions, tous les songes ! Tout, et écraser tout et en faire une poussière et la jeter au vent ! Devenir un petit être neuf qui boit la vie avec naïveté !

— Vous êtes loin d'un pareil état, Diomède.

— Je suis mon chemin. Je sais quelle serait ma réalisation.

— Quelle ?

— L'ignorance totale, l'indifférence totale, l'indulgence totale...

— Eh bien, reprit Pascase, en souriant, soyez indulgent, un peu. Je vais me marier.

— C'est très social.

— Vous me méprisez ?

— A peine. Subissez la vie. Moi aussi, je subis la vie. Qui épousez-vous ?

— Christine.

— Ah !

— Oui. Comme je sais, par Tanche, par d'autres, que vous aimez Mademoiselle Néobelle de Sina, je n'ai eu aucun scrupule. D'ailleurs, vous vous êtes vanté. Jamais Christine n'est venue chez vous. Elle me l'a juré. Elle ne vous connaît que de nom et de visage, et de sourire, peut-être...

— Inexprimable confusion, admirable songe !

Souvenez-vous donc de l'odeur des roses.

— Nervosité.

— Et c'est la même ? Ma Christine, à moi ?

— Oui, celle dont vous parliez comme d'une idéale amante, celle qui hantait votre ennui, — mais qui n'a jamais franchi votre seuil.

— Rêve incarné ! Elle est blonde, elle est svelte, elle est souriante et taciturne ?

— Elle est tout cela.

— Elle existe ?

— Pascase, vous me volez mes songes ! Vous dévalisez ma tête ! Ou bien avez-vous le pouvoir d'évoquer charnellement les créations de mon esprit ? Christine, l'odeur des roses, l'eventail... Vous réalisez ce que je pense, vous donnez la forme humaine aux imaginations fluidiques de mes nerfs...

— Non, répondit Pascase, mais pourtant l'histoire est merveilleuse. Cette jeune fille, qui s'appelle réellement Christine, demeure avec sa mère près de vous, dans la maison voisine. Elle illustre, pour vivre, des éventails, et surtout de roses, dont elle vit entourée et parfumée. Vous l'avez vue souvent, dans la rue, mais d'un œil vague ; obscurément, elle vous a séduit ; son image est entrée en vous et à des heures de solitude énervée, votre imagination inconciente l'a dressée, humaine et vivante, sous vos regards, sous vos mains, sous vos lèvres. Entrée dans votre cerveau, telle que vos yeux l'avaient bue et tous vos sens, avec sa forme, sa couleur, son odeur, l'éventail qu'elle porte toujours, telle elle en est sortie, à votre commandement secret, quand vous aviez l'intense desir d'une compagne de solitude : — et telle, sans la voir, sans la frôler, je l'ai sentie, répandue dans l'air de votre chambre, comme une respiration de roses, et votre éventail, sorti de ses mains (je le sais), fournissait à nos rêves la matière réelle de la vie... Christine, je l'aimais comme vous, par le hasard des rencontres, et quand vous l'aviez évoquée, j'accourais jaloux, presque fou...

Diomède admira la force de ce raisonnement, ajoutant :

— C'est possible. Tout est possible. Tout est vrai. J'ai joué avec une jeune femme que j'appelais Christine. Elle était jolie, simple, aimable et — muette ! Jamais je n'entendis sa voix, ni le moindre cri, ni un soupir. Je n'en étais pas surpris... Elle sortait d'un livre, toujours du même livre, de la même page, où il y a une image repliée qui représente des petites cabanes d'anachorètes au milieu d'un bois de grands sapins sombres... Hallucination, sans doute, mais j'ai renoncé depuis longtemps à classer mes sensations en deux séries, les vraies, les fausses. J'accepte toutes les images qui s'évoquent en moi ou devant moi ; nulle ne me trouble, nulle ne m'effraie... Christine symbolisait plusieurs de mes désirs... Tout cela m'est devenu obscur... Je suis dévoré par la vie charnelle, par la vie qui parle et qui pleure... Je ne l'ai pas revue depuis bien avant la scène de l'éventail. Et pourtant j'ai toujours l'éventail.

— Non, dit Pascase, car le voici. Je vous l'ai volé. Hier, Christine l'avoua son œuvre...

Diomède reprit :

— C'est un éventail magique... quel autre mot ? Hé ! Hé ! Les souris de Cendrillon... Mon cher, ce petit objet se change en femme, à la prière d'un homme de bonne volonté, voilà tout.

Diomède prit l'éventail. Il l'ouvrait, le regardait, le fermait, le respirait, avec inquiétude. Se souvenant de la scène où Pascase lui avait paru fou, il avait conscience d'assumer à cette heure, dans cet appartement ridicule, une attitude équivalente, plus humiliante encore...

Christine allait arriver...

Elle entra, sans bruit, souriante. Elle fixa Diomède un instant, puis, sans manifester aucun sentiment, elle tendit à Pascase sa longue main pâle. Aussitôt, elle s'occupa de mesurer les murs ; disposant des étoffes apportées en paquet, elle cloua, montée sur une chaise, toujours muette.

Pascase regardait effaré, mais heureux.

Diomède avait peur.

C'était bien Christine. C'était bien l'aristocrate fille habituée, malgré une déchéance, à réaliser rapidement ses volontés. Elle habillait la nudité des murs, insupportable à ses yeux sensibles ; elle enfonçait les clous dans le plâtre, avec, peut-être, un secret plaisir à lever la main et à frapper... Son étroite robe noire, sa lourde chevelure fauve, et tout ce corps souple, doux, harmonieux, et cet air d'apparition... Il retrouvait tous les plaisirs de ses heures songées.

Elle parla. Sa voix était sonore, nette et vivante :

— Otez cette table. Ensuite vous irez me chercher des clous.

Pascase obéit.

Alors, sans descendre, sans abandonner son marteau, elle tourna et inclina la tête vers Diomède, qui disait très doucement :

— Voulez-vous me permettre de vous baiser la main ?

— Oh ! J'ai déjà entendu cette voix prononçant ces mêmes paroles... Un jour d'été, comme je dormais, énervée par l'odeur des roses... C'était dans une chambre obscure et tiède... Non, non... Je ne veux pas me souvenir... Allez-vous en, allez-vous en !

Mais Diomède avait pris la main qui lentement et comme avec effroi s'offrait à sa bouche.

Il la baisa, il la respira.

C'était bien la chair de Christine.

Pascase rentrait. Il sortit.

XVII

LE LAURIER

— Si j'avais rencontré Apollon, je ne me serais pas changée en figuier...
— En laurier?
— Cela ne fait rien...

« La possession à distance. Mais y a-t-il des distances? Nos nerfs sont des antennes prolongées

dans l'indéfini... Des solitaires, des hommes confinés au creux d'un arbre, suivent, comme dans un miroir, les mouvements de la vie humaine... La volonté est toute puissante, la volonté, c'est-à-dire le désir, ou peut-être le songe... Car nous ne pouvons pas diriger nos antennes au delà de l'immédiat; plus loin, leurs mouvements nous échappent; elles s'agitent au hasard... Tout est mystère, tout est miracle... Les sens ont une puissance illimitée. Il n'est pas plus étonnant de voir à travers un mur qu'à travers une vitre. D'ailleurs il n'y a pas de lois physiques; il y a tout le possible; il y a l'infini des manifestations et des combinaisons.... Christine est venue, je l'ai dévêtue un peu ; elle m'a fait la grâce de ses baisers silencieux. Elle, la même, celle que j'ai vu enfoncer des clous dans un mur? La même, ou le même néant. Elle s'était endormie parmi les roses; elle est venue et s'est donnée à moi, tout en gardant l'intégrité de son corps et la candeur de sa chasteté. Absurde, et si vrai! Insensé, et si raisonnable, si conforme à toutes les histoires des temps anciens, quand le génie sensitif de l'homme n'avait pas encore été étouffé par l'analyse et par le raisonnement! Mais il se révolte, il écarte les ongles des démons, il veut vivre de toute la vie; il brise et nie la petite prison naïve où on l'avait étreint de chaînes puériles... »

Diomède songea au seul ouvrage qu'il voulût écrire, après de longues années d'aventures.

Il chercha un titre.

« Philosophie du possible. Oui... »

Cependant, il sentait confusément qu'on venait de lui prendre le bras et qu'on marchait à côté de lui. L'image entrait lentement par le coin de son œil. Elle était confuse. Il tourna la tête pour la vérifier.

— C'est Mauve!

Mauve se mit à rire. mais avec discrétion. Elle semblait assagie. Sa toilette était presque sérieuse, avec moins d'en-l'air et moins de servitude : petite tenue matinale d'une élegance résignée.

Elle voulut bien déjeuner avec Diomède.

— J'allais chez Tanche, mais sans lui avoir promis. Il m'attend toujours. Il sait attendre, ni jaloux, ni inquiet. Tanche connaît la vie. Je l'aime beaucoup.

Elle n'osa pas en dire plus long. La bonne nouvelle était trop difficile à prononcer. Les mots nécessaires lui paraissaient un peu gros et comme en dehors de l'usage.

Alors, elle bavarda :

Le café lui donnait l'aisance qu'à d'autres femmes, leur salon. Elle ordonnait facilement sa tenue sur le velours rouge, droite, lente à défaire ses gants, à tourner ses poignets, attentive à ses bagues, à son jeu dans la glace lointaine.

Après des riens, elle s'inquieta de Pascase.

— Il est très beau, cet ami de Diomède, il paraît fort et cordial. Pascase sera mon seul regret. Tous ceux que j'ai désirés, je les ai touchés, je les ai couchés — sur moi!

Elle rit et, moins grisée de vin que de ses rires et des souvenirs :

— Tous! Et quelques-uns furent difficiles à prendre. J'étais sentimentale, dans une robe sombre; sensuelle dans une robe claire; je faisais mon teint pâle ou rose, mes yeux bleus ou noirs... Et pendant que les marquises n'ont que des jockeys ou des valets, des musiciens ou des pontes, Mauve était l'amante du Parnasse...

— Et du Gymnase, ajouta Diomède.

— Les uns sont beaux, répondit Mauve, les autres sont éloquents. Cela se compense. Si j'avais rencontré Apollon, je ne me serais pas changée en figuier...

— En laurier?

— Cela ne fait rien. Je ne me serais pas changée en laurier... J'aurais plutôt voulu être deux fois femme... *Circumfusa*... Tout autour... Pellegrin m'a expliqué... Sa joie se répandait en des récitations de vers latins, et il me traduisait... C'était enivrant!

— Moins que de vous entendre, petite Mauve. Délicieuses confessions!

— Je ne me confesse pas, je dis au hasard, je pense tout haut, je revis, car je ne vivrai plus guère... Ecoutez, Diomède. Moi qui n'avais que des désirs précis, des passions charnelles; moi qui ne me croyais capable que d'amitié ou de camaraderie, eh bien, je suis amoureuse, déplorablement amoureuse...

— De Cyran.

— De Tanche!

— Ah!

— Oui, Cyran m'a remuée, d'abord, mais on le sent si indifférent! Tanche m'a dit les mêmes choses que Cyran, mais, lui, avec tant de cœur! Des choses, des choses!... Enfin, il m'a conquise — et je l'aime.

— Mauve, il me semble que des fleurs viennent de mourir. Il y a dans le jardin une odeur de feuilles mortes.

— C'est fini. Je me suis donnée. D'ici quelques jours, j'irai demeurer avec lui. Cyran nous le permet. Plus tard, nous pourrons nous marier.

— Très bon, dit Diomède. Un peu triste, mais très bon.

— Voilà la raillerie que je craignais, reprit Mauve, maintenant très sérieuse. Est-ce moi que vous raillez, Diomède, ou Tanche?

— C'est moi-même, répondit Diomède. Les actes d'autrui sont un miroir où on voit son propre avenir... Ensuite, Mauve, si je souriais un peu, en seriez-vous vraiment fâchée?

— Pas trop. Le mariage de Mauve... Le mariage de Mauve... D'abord, ce n'est qu'un projet. Tanche est déjà marié. Mais si je l'épousais demain, dans deux ans, je serais une belle madame, comme les autres, mon cher, et aussi vénérée, avec cour, jour, festons, astragales et soupirs, thé, soirée, souper, bal blanc... Oui, Mauve donnera des bals blancs, quand ses filles auront quinze ans, et les femmes de ses amants d'hier y amèneront leurs progénitures.

Diomède se garda d'insister. Il ne fallait pas trop appuyer sur Mauve : la vendeuse de bonbons re-

paraissait, sortait comme un diable. Cinq ou six ans de littérature et de mauvaises mœurs l'avaient agréablement vernissée, mais le vernis pouvait se fendre. Il éprouva pour Tanche quelque pitié. Mauve était un joli passe-temps, un amusant roman d'après-midi de pluie, mais toujours lire Mauve — et la relire!

Il réfléchit et fut effrayé de sentir combien, depuis quelque temps, s'étaient modifiés plusieurs de ses idées et même de ses goûts sexuels. Etait-ce un changement normal, ou bien subissait-il la domination de Néobelle, mais Mauve ne l'intéressait vraiment plus... Sa chair s'était bien détachée de cette chair d'anecdote, pourtant fraîche et de bonne grâce! Il songea à Fanette, désira la revoir, sûr d'une désillusion dernière... Et comme Néo ne lui inspirait que des désirs calmes, presque religieux, dépouillés de toute recherche sensuelle, de tout ce qui est le luxe et le poivre de la volupté, il se vit tout à coup dans l'état d'un animal repu, torpide, qui se lèche les babines et qui va dormir.

Tant de lâcheté lui fit horreur. Il voulut vaincre l'armée sentimentale.

« Mauve et moi, maintenant, cela ferait un petit adultère secret. »

Ce piment lui parut faible et même ranci.

« Comme ils sont morts, ces vieux plaisirs, et qu'elles sont mortes, ces vieilles douleurs! Le mariage, tout ce qu'il y avait de social dans ce mot jadis solennel ou jovial! Et toutes les ruses, ou tous les cris du théâtre autour d'un contrat ou d'un serment! Maintenant il faut atteindre le fait secret et humain, au fond de toutes les conventions et de toutes les duperies... L'œuvre de chair pure et simple est plus majestueuse qu'un grand mariage avec fleurs et musique... »

Il songeait nerveusement, la tête maladive et pleine de contradictions; mais il n'eut pas même le courage de revenir sur ses pensées, selon son habitude, pour en corriger l'excès paradoxal.

Mauve s'ennuyait. Diomède n'avait rien à dire. Pourtant, ayant fini par dompter son excitation

mauvaise, il murmura des choses tristes, mais presque douces :

— Ainsi, Mauve, nous ne nous reverrons plus.

— Oh! Si!

— Plus avec les mêmes yeux. Les yeux changent de couleur, quand ils changent de désir. Tu le sais bien, Mauve?

— J'aimerai toujours Diomède.

— Non. Et l'autre jour, déjà, quand tu vins chez moi — par habitude ou par amitié — tu n'étais plus la même source, et je n'ai goûté qu'à de l'eau triste et tiède.

— Oh!

— Tu ne désirais pas. Tu ne voulus pas être le ruisseau qui coule sous les cressons salés, parmi les menthes fleuries. L'eau stagnait à l'ombre des pins qui la durcissent et qui la rouillent...

— Je ne sais pas... Suis-je pas toujours la même?

Elle cria presque, frappant ses seins, bien pétris en pâte saine et ferme :

— C'est Mauve!

Puis elle se mit à rire :

— Je me retrouverai. Qui sait? La source coulera encore. Elle dort. Elle n'est peut-être pas morte.

Ils burent naïvement à la perpétuité de leurs natures, mais Diomède savait qu'on ne voit pas deux fois le même paysage et qu'on ne boit pas deux fois à la même fontaine.

Mauve ramenée jusque vers la maison de Tanche, Diomède éprouva de l'ennui à se trouver seul. Néo lui paraissait loin, et presque diffuse dans les nuées du passé.

« Hier! Mais il y avait si peu de ma volonté en cette aventure! Et je suis si incapable d'en conduire la suite à mon gré, et même de lui choisir un dénouement! Pourquoi Néo est-elle partie? Pour me fuir? Absurde, puisque je lui obéis. Peut-être pour bien me faire comprendre cela — que je lui obéis, qu'elle peut s'éloigner dédaigneusement, sans me craindre, à l'heure où les cœurs les plus durs souffrent de la solitude. Tout m'est solitude, aujourd'hui, tout m'est ténèbres, et la

petite lueur que faisait Mauve était agréable... »

Il alla par les rues, vagabond, songea devant des peintures, à Cyran, à ses fresques, à Cyrène qu'il fallait conduire là-bas.

Chez lui, il trouva un billet d'une écriture inconnue, pâle, gauche.

5 heures.

« Je voudrais voir Diomède ce soir. Bien, bien malade.

» Fanette. »

XVIII

LE JONGLEUR

Jongleur inimitable, salut!... Comme tu escamotes bien la vie !

Fanette mourait, submergée par l'amour dans son grand lit de volupté. Sa face fiévreuse aux pommettes rouges, aux lèvres sèches, aux yeux acierés, signalait le feu intérieur, la flamme dévoratrice de la vie. Elle avait découvert sa poitrine un peu affaissée et ses mains jouaient lentement avec des pages arrachées du livre doux.

Diomède s'agenouilla, baisa le sein brûlant. Une voix sourde mais encore douce remercia :

— Tes lèvres sont fraîches. Encore ! O Diomède te voilà, te voilà ! Je savais que tu viendrais, toi. Les autres m'ont abandonnée, tous, tous ! Mais toi, tu ne pouvais pas m'abandonner, puisque tu es Diomède... O toi, ô toi !... Dire que je vais mourir dans tes bras ! Je suis bien heureuse... Toi et le Livre !

Et elle approcha de ses lèvres, les baisant d'un pareil amour, la main de Diomède et les pages arrachées du livre doux.

— Mais tu es jolie, petite Nette, tu souris, tu as les yeux clairs... Donnez votre bras... Fièvre... beaucoup fièvre... Se couvrir, rentrer ses bras, penser à rien, dormir...

— Dormir... Il y a si longtemps que je n'ai dormi ! Mais j'attends le grand sommeil... Oh ! que je serai bien ! Dejà je suis bien... Tu es là ! Oui, il est là ! Ecoute, ils sont venus tantôt, les grands fantômes avec des yeux de feu sous leurs suaires... Ils voulaient m'emmener, mais je les ai priés... Je voulais te voir... Ils vont revenir. N'aie pas peur, Diomède, ils ne sont pas méchants. Ce sont les anges qui viennent prendre les âmes pour les conduire vers la joie, là-bas... Ah ! je souffre ! Mon cœur est rouge comme un charbon, il se tord, il crie, il éclate, il flambe ! Mets ta main pour éteindre les flammes... Ta main est fraîche... Oh ! comme je t'aime !

Diomède laissa longtemps sa main sur la gorge maigrie, quoique la châleur fût vraiment d'un brasier ; puis, comme Fanette avait fermé les yeux, calmée par le magnétisme du contact, il s'éloigna, allant questionner la bonne, qui pleurait dans sa cuisine.

Alors il comprit que devant la douleur et devant la mort, tout s'effaçait, intelligence, distinctions sociales et morales, castes, vertu, tous les vêtements de hasard dont l'homme recouvre son instinct nu.

Cette vieille femme qui n'avait jamais servi Fanette qu'à contre-cœur, offusquée dans ses mœurs de pauvre par toutes les délicatesses d'une vie sensuelle, cette familiale maritorne pleurait vraiment et ses paroles simples protestaient.

— Si jolie, si jeune, et si bonne, monsieur Diomède ! Ce n'est pas juste ! Vous me direz qu'elle suivait ses caprices et qu'elle est punie de ses péchés ! Oh ! monsieur Diomède, la mort, tout de même, c'est une grande punition ! Je sais bien qu'elle se promenait toujours toute nue, jusqu'ici devant moi, que j'en tremblais... Ça offense le bon Dieu, ça... On ne m'a jamais vue toute nue, moi, monsieur Diomède, mais chacun a ses idées. Enfin, je lui pardonne bien tout... Le médecin a dit que c'était la fin. Il a dit aussi : Ce que j'en ai vu mourir comme ça, de ces pauvres filles ! Il reviendra à

minuit. Voilà les remèdes. Il en manque un. J'y retourne. Quand elle étouffera, on lui en fera boire. Alors elle mourra doucement, doucement comme un enfant qui s'endort. A ce qu'il a dit.

Diomède revint dans la chambre, apportant les fioles.

Tous ces manèges lui semblaient vilains. Il aurait voulu autour de la mort moins de médicaments, plus de dignité, des fleurs, une musique lointaine, des lumières pâles. L'idée de faire boire de l'opium à un moribond lui agréa, cependant. Il aima ce médecin, puis, songeant à sa fortune, s'estima heureux de n'avoir pas à craindre l'hôpital, cette prison des malades, ce laboratoire où toute chair est vile, où tout corps s'ouvre comme une bible banale à la curiosité de la Science. Tristes paraboles lues dans les nerfs détendus et dans les muscles putréfiés !... Ainsi Fanette allait mourir... Il éprouvait de l'horreur, de la pitié, mais peu de tristesse.

« Pauvre enfant! Mais qu'elle est privilégiée ! Elle va mourir, mais en joie ! Ses yeux défaillants auront pour dernière vision mon visage grave et la lumière d'un adieu muet ; ses mains naufragées s'accrocheront à la main d'un ami ; et, lourde d'être pleine de néant, sa tête penchante s'arrêtera sur mon épaule fraternelle. Ah ! meurs en joie, Fanette, puisque tu dois mourir et donne-moi, bonne petite fille, l'exemple du sourire, à l'heure où le sourire est toute la beauté...

Diomède entendit, à peine, lente et basse, la voix de Fanette :

— Tu es là ?

Il posa sa main sur son front chaud.

— Il est là... Je sens sa main sur mon front... Sa main est fraîche... Mon front se baigne dans l'eau fraîche... Maintenant je me coiffe... Mon peigne est tombé... Ça ne fait rien... Donne-moi ma robe blanche et mon grand voile... Oui, madame, c'est ma petite communiante. — Elle est bien gentille. — C'est un petit ange, madame... Tiens, il

fait nuit... Non, c'est un nuage... Je ne sais plus, je ne sais plus...

Diomède, dès que la voix eut cessé, perdue dans le prolongement d'un souffle, se retourna un peu, car il croyait avoir entendu marcher sur le tapis. En effet, et la servante disait :

— Monsieur Diomède, j'ai cru bien faire. En revenant de la pharmacie, je l'ai rencontré. Le voilà.

Diomède se retourna tout à fait. Un ecclésiastique était debout, au pied du lit, le chapeau à la main comme un visiteur, l'air neutre, presque intimidé. Ce prêtre de hasard... Diomède hésita, craignant des récitations de formules, un banal ministère, une voix dure et peut-être rauque qui allait terrifier la douce endormie... Mais il songea :

« Il faut que les liturgies s'accomplissent. »

Puis :

« Il est peut-être appelé par le désir de Fanette. »

Et il trembla à l'idée que ce désir eût pu être inexaucé, se méprisa de n'avoir pas mieux lu dans l'âme obscure de la petite mourante.

Cependant le prêtre, ne se voyant pas hostile, s'était agenouillé. La tête dans ses mains, il priait. Diomède trouva son attitude très belle. Son manteau rejeté en arrière, ses cheveux un peu longs lui donnaient l'air d'un grand ange noir, d'un mystérieux messager de miséricorde et de grâce. Il releva la tête, les yeux pleins de larmes.

Diomède surpris demanda, très bas :

— Vous pleurez, monsieur! Vous la connaissez donc ?

— Non, mais toute mort me touche le cœur, répondit le prêtre, en regardant Diomède avec de grands yeux voilés, très doux. Et celle-ci me semble d'abord si douloureusement pure... J'ai entendu les aveux du délire... On ne meurt pas avec cette grâce et cet abandon en Dieu quand on a eu, même pendant une journée, une vilaine âme.

— Elle a péché, reprit Diomède, qui croyait à une méprise. Elle a même été par excellence, dans la mesure de sa force, la pécheresse.

— Je le sais. La servante m'a instruit. Qu'im-

porte ! Le péché se révèle dans la conscience d'avoir péché. En soi, les actes ne sont que des gestes; l'âme n'est guère responsable des mouvements de l'automate. Seuls ont fait le mal ceux qui ont voulu le mal. Elle a obéi au rythme de la vie, pouvait-elle le briser ? La force n'est pas donnée à tout le monde. Vivre selon sa nature, c'est vivre selon Dieu...

Fanette, les yeux ouverts tout à coup et fixes, s'agita dans un grand sursaut. Les mains, secouant les couvertures, remontèrent vers sa gorge qu'elle pressurait comme des grappes rebelles. Un souffle chargé de brumes sortait de sa bouche ouverte.

Soulevant la tête pâle aux joues marquées de feu. Diomède fit couler entre les lèvres un peu de la liqueur de paix. Alors, Fanette parut revivre; ses yeux se tournèrent doux vers les yeux de Diomède. La vue du prêtre ne lui causa aucun effroi; elle leva vers lui sa main lasse, aussitôt retombée, — et déjà les yeux se refermaient, la tête s'enfonçait...

Le prêtre posa ses lèvres sur la main de cire. Il avait l'air de vouloir être béni et absous par cette âme qui battait des ailes.

Le souffle de brumes sortait plus sourd, presque dur; les muscles du cou tremblaient; le prêtre murmura, pendant que Diomède tenait en ses mains les doigts maigres qui remuaient comme des herbes au fil de l'eau :

« Délivre-toi, pauvre âme, va-t'en vers la Miséricorde. L'amour te tend les bras et la pitié, sa sœur, s'agenouille pour aplanir le chemin où vont poser tes pieds nus.

Délivre-toi, pauvre âme !

Ne souffre plus, créature ingénue, va-t'en vers la Miséricorde. Que les grandes ailes blanches de l'Espoir soient les voiles de ta nef et que les bons vents du ciel te poussent vers le rivage !

Délivre-toi, pauvre âme !

Réjouis-toi, cœur plein de grâce, et va-t'en vers la Miséricorde. Allégé du péché, purifié du mensonge, entre dans le chœur des anges et deviens

la viole qui redit en mélodies la pensée de l'Infini.

Délivre-toi, chère âme. et, entrée dans la gloire, daigne prier pour nous, pauvres pécheurs. Ainsi soit-il. »

A ces dernières paroles, Fanette expira, emportée par un grand frisson.

Le prêtre sortit.

Demeuré seul, pendant les sanglots de la servante, Diomède songeait.

Cette douce mort l'avait ému sans qu'il sentît un vrai chagrin.

« Si je n'avais appris sa mort que dans quelques semaines, à peine en aurais-je été troublé. Je n'aimais donc pas Fanette ! Pourtant ? Non, je l'aimais moins cordialement que cette servante par qui elle fut méprisée en secret. J'aimais son corps, ses cheveux, sa voix, tout ce qui était Fanette, mais elle ? Non. Elle était pour moi un des moments et une des formes de la race et je ne lui demandai jamais rien qu'une communion toute charnelle. C'est moi seul que j'aimais, répercuté pas la vibration de ses nerfs, moi, moi, toujours moi... Eh ! Oui, cela seul est possible, cela seul est vrai. Ah ! je me trouve sans m'être cherché, aujourd'hui. Triste nuit où je vais comprendre que ma nature m'exclut du banquet... Et Néo ? Est-ce que j'aime Néo ? Hier... C'était hier, à l'heure même de cette agonie... Comme tout est simple, comme tout se range selon l'ordre, comme tout se succède naïvement ! Quelle suite de miracles résolus avec une élégance vraiment divine et candide ! Jongleur inimitable, salut ! Tes mouvements sûrs sont si rapides que je renonce à suivre le fil du réseau qu'ils écrivent dans l'espace. Comme tu escamotes bien la vie ! Et du gobelet vide empli seulement d'une odeur de mort, avec quelle grâce tu verses à l'assistance le vin des fécondations éternelles ! Je ne suis qu'un des points noirs figurés sur tes dés, et tu me fais tourner comme tu veux, jongleur divin, jongleur inimitable, mais j'ai confiance en toi, et je répète avec le prêtre de hasard le mot qui dit tout : Ainsi soit-il.

Comme ça rend lâche, d'avoir vécu, d'avoir compris que nulle volonté ne peut briser le rythme de la vie ! La force ? Elle est prévue dans sa mesure et dans sa direction. Pas une étincelle du feu ne sera dérobée ! Une seule et j'incendierais le monde... Alors, il faut se tenir en dehors des circuits, loin de la foudre, et regarder ceux qui meurent...

Et soi-même. Je me regarde, Ah ! saute, grenouille ! Tu es, comme les autres, un des pantins que la vie balance à son fil de fer ! »

Là, Diomède fut requis par la servante, pour les soins funéraires. Ecumée de sa première surprise, la douleur de cette femme s'apaisait ; on l'entendait freindre doucement, au-dedans, sans que la sûreté de son travail en fût diminuée. Elle excusa même, en souriant, les maladresses de Diomède :

— Tirez un peu. Là..: Ma mère était ensevelisseuse, elle m'emmenait avec elle... Ensuite, j'ai été novice chez les Sœurs de la Bonne-Mort à la Maison-Blanche. C'est dur, c'est triste... Demain, j'irai en chercher une pour veiller, la mère Sainte-Praxède, si elle est libre. Celle-là, monsieur Diomède, depuis quarante ans qu'elle ensevelit, il lui en a passé des morts par les mains... Elle sait ce que c'est que la mort, allez ! oui, elle le sait.

Allant partir, sortir de cette chambre où Fanette tant de fois avait joué avec lui, nue et souple, ou somptueuse ou émue par ses lectures, par ses rêves, Diomède sentit à sa gorge le heurt d'un sanglot.

Il pleura longtemps, mordant nerveusement les cheveux parfumés de la petite amie dont les mains se croisaient pieuses sur le Livre, comme sur un coussin d'amour.

XIX

LES FEUILLES

« Oh ! Comme ma vie se défeuille ! »

Au sortir du cimetière, Pellegrin joignit leurs mains. Seuls hommes, Diomède, le poète vaga-

bond et le prêtre de hasard avaient suivi la petite voiture de pauvre en forme de coffre que des fleurs candides mentaient virginale ; ils entrèrent tous les trois sous des feuilles vertes, d'où la vision de marbres couchés affirmait la fin certaine et digne de toute activité et de tout amour.

Pellegrin, d'après une ancienne rencontre, présentait l'abbé Quentin comme un prêtre unique, tout à fait supérieur à la plèbe ecclésiastique ; mais celui-ci protesta, se voulant le plus modeste des apôtres, quoique tourmenté par les singulières idées d'art, de liberté et de beauté. Se tournant vers Diomède, il dit :

— Mon attitude près de la mourante vous parut sans doute étrange, Monsieur, car il est probable que vous n'ignorez ni les liturgies ni leur puissance incantatoire ? Cette puissance ne peut cependant s'exercer que sur des intelligences capables de comprendre et les mots récités et la valeur intentionnelle de la formule. Les simples mots « Vous êtes sauvé » peuvent sauver, mais leur force est intellectuelle et non verbale. Les syllabes que l'esprit ne spiritualise pas sont sans pouvoir, soit pour condamner, soit pour absoudre. Ce n'est pas le prêtre qui délivre du péché ; c'est le pécheur qui se délivre lui-même par la connaissance que ses liens viennent d'être brisés ; à cet acte volontaire le prêtre n'apporte que le secours de ses mains et l'encouragement de sa présence et d'un ton solennel. Le peuple, c'est-à-dire tous les hommes, croit éternellement à la magie : que ce sont les mots qui importent ; qu'il y dans le code et dans le rituel des rubriques dont la récitation scelle un mariage : qu'il faut un costume pour tuer et un costume pour bénir ; qu'une étoffe au bout d'une hampe est protectrice ; que la soie est vénérable brodée d'une femme en blanc (et l'étamine, admirable tripartie, n'est, unicolore, qu'un rideau) ; que la communion avec l'infini exige du pain timbré aux armes de Dieu ; que l'eau munie de sel est purificatoire et, munie d'une croix, conjuratoire ; qu'un pont s'écroulerait si sa première pierre n'était calée

avec des gestes cérémoniels. Il y a une magie papale, une magie d'Etat et une magie populaire. Toutes les trois se méprisent les unes les autres, sans comprendre qu'elles ne sont qu'un seul et même caméléon, varié de couleurs, unique de nom : la Foi. C'est beau, parce que c'est cordial, humain, naturel et universel. Heureux celui qui croit ! La simplicité de son âme affirme l'accomplissement de son salut, selon le mode où il peut être sauvé. Mais celui qui ne croit pas, qu'il agisse comme s'il croyait, afin de ne pas se séparer de l'harmonie et de ne pas mourir seul sur le sable comme une méduse rejetée par la mer.

Il parlait doucement, d'une voix lente, nette, un peu oratoire, sans hésitation ni arrêts que voulus. Pellegrin buvait ses paroles. Diomède écoutait avec attention, intéressé aussi par le menton volontaire, la bouche large, le nez fort, le front bombé, sous lequel les yeux s'encastraient comme des cabochons dans la tiare d'un roi barbare.

Il continua.

— Un jour, je terrifiai un vicaire occupé à des pratiques dont nous ne pourrions justifier un nègre, en lui disant : Dieu n'est pas si bête que vous le croyez. J'avais tort. L'intelligence et la stupidité sont sans doute des formes et non des degrés de l'esprit. La superstition qui nous choque et l'acte de liberté qui nous émeut peuvent avoir des significations également profondes ou également nulles... Qu'en pensez-vous ?

Il s'était arrêté brusquement, regardant Diomède, qui répondit :

— Je pense que vous venez de vous contredire et que vous vous en êtes aperçu.

— Oui, oui... Je voudrais joindre les contradictions, je voudrais unir la foi et l'intelligence.

— En niant l'intelligence !

— Non j'ai dit une sottise... Et pourtant ?

— Ce n'est pas une sottise, reprit Diomède ; c'est une manière de voir et assez défendable, car l'intelligence est une échelle et la stupidité est une brouette...

Pellegrin se mit à rire :

— Mon cher Diomède, si vous intercalez des métaphores dans une discussion philosophique, la nuit va se faire, une nuit peuplée de songes...

— Une nuit peuplée de songes... Ça, c'est bien l'image de ma vie.

— Et de toutes les vies, reprit l'abbé Quentin. Dès qu'une tête veut penser, le crépuscule descend sur elle. On cherche parmi l'obscurité ses clefs tombées.

— Oui, dit Diomède, vous voudriez ouvrir la porte de la chambre où la Vérité se contempler éternellement dans plusieurs miroirs pendus aux murs. Elle se sourit à elle-même et badine avec ses compagnes, qu'elle méprise, car elle est la Vérité... Avez-vous lu Palafox ? Il faut lire Palafox.

— Vous me rejetez vers la magie, Monsieur, répondit le prêtre, qui crut à une raillerie. Mais je sais ce que je veux. Je veux aider les hommes à souffrir et je veux les aider à se délivrer de la souffrance. C'est pourquoi j'ai parlé à votre mourante comme vous l'avez entendu.

— Mais c'était de la magie, cela aussi ; c'était conjuratoire.

— Non, c'était l'encouragement d'une âme à une âme. Ai-je bien fait ?

— Votre petit poème était agréable, Monsieur, répondit Diomède, mais moins que les paroles liturgiques. Et en cela précisément, il m'a semblé que vous vous exiliez de l'harmonie. Songez que de ces paroles, plusieurs sans doute sont plus vieilles que toutes les religions connues, très vieux balbutiements de la terreur primitive ! Ce que vous nommez avec dédain des formules, c'est de la beauté verbale cristallisée dans la mémoire des siècles. Il y a dans le Zend-Avesta quelques phrases qui pourraient encore me consoler et bénir ma vie et mon pain ; mais elles sont inusitées et peut-être inefficaces. Les mots ont leur magie, Monsieur, et je crois très fermement que des vers de Virgile ont produit des incantations.

Le prêtre semblait suivre un discours intérieur. Il proféra, l'air inspiré :

— Dieu et la vie... La vie en Dieu, sérieuse, cordiale, riche d'amour et de joies... C'est la mort qui m'a fait aimer la vie. C'est en voyant mourir que j'ai compris combien la vie est grave et combien elle devrait être heureuse pour justifier la mort. Ayant connu l'injustice, j'ai cru à l'infini où tout s'annule et au magistère de Dieu, qui est la douleur infinie et l'absolu de nos souffrances. Dieu souffre de ne pouvoir se connaître et nous souffrons de ne pouvoir connaître Dieu. Aimons Dieu et nous le connaîtrons; allons à son secours; aimé des hommes, il se connaîtra dans l'amour des hommes, et toute vie de douleur cessera et toutes les âmes, les âmes humaines et l'âme divine, seront béatifiées dans l'infini. La création de la vie est le moyen de salut que Dieu au commencement des siècles trouva pour lui-même; elle est le miroir où il voulait se voir, mais la méchanceté des hommes a obscurci la face de la terre. Et devant la mort, je songe à l'inutilité de la souffrance et à toutes ces vies douloureuses éternellement sacrifiées. J'attends le règne de l'Amour. Et quand une âme s'est séparée de la vie charnelle, elle s'en va dans les douces ténèbres attendre le règne de l'Amour. Elle ne souffre pas, elle attend — et non pas en vain.

Diomède loua de tels sentiments, trouvant d'ailleurs cette théologie assez curieuse.

En secret, il jugeait l'ecclésiastique un peu divagant, eût préféré un curé de campagne, apte à jouer aux boules.

Puis :

« Opinion de mauvaise humeur... Que j'ai donc l'esprit de dénigrement! »

Puis :

« Encore une journée où j'aurai bien peu pensé à moi... Une lettre de Néo m'attend, certainement. Aussi, il faut que j'enlève mon portrait et ceux de Fanette, avant la venue des stupides héritiers... Le règne de l'amour. Fanette était cela, un peu. Pauvre enfant! »

Brusquement, il abandonna Pellegrin et le prêtre; au bout de quelques pas, se repentit :

« J'aurais dû garder Pellegrin. Je vais m'ennuyer jusqu'aux larmes. »

Il revint ; ils étaient partis.

« Oh ! Comme ma vie se défeuille ! »

Il n'osa pas retourner chez Fanette, revoir l'abandon du lit et ce fauteuil où la sœur de la Mort semblait s'être assise pour l'éternité.

Où pouvaient, songea-t-il, se recruter de telles vocations ? Quelle corne, sonnant dans la nuit, sonnait assez haut, pour assembler un troupeau d'aussi lamentables femmes? Donner toute sa vie à la mort, n'avoir d'autre souci que la toilette des cadavres, la veillée solitaire près des corps rigides et des faces froides où l'ombre du nez marque une heure immuable sur la putréfaction de la joue!

Ces créatures choisissaient un métier aussi triste sans doute par plusieurs motifs. D'abord il était nécessaire et traditionnel, hérité des anciennes corporations mortuaires dont la bêche pieuse avait creusé tant de catacombes. Diomède ensuite admettait cet impérieux besoin du salut qui incline les êtres soit au sacrifice, soit au crime, si, comme pour les musulmans, le crime est un des chemins du paradis. Mais surtout la cause du choix était la vocation, l'instinctive marche à l'appel de la corne, l'absurde tendance humaine à obéir aux voix...

« Ces sœurs et les hommes qui vivent pareillement de la mort sont les scarabées nécrophores de l'humanité. Leur destinée est invicible. Leurs nerfs tressaillent aux parfums de la pourriture comme d'autres nerfs à tous les parfums de la vie, et, comme disait l'abbe Quentin, c'est beau, parce que c'est cordial et humain. »

Songeant aux mâles et aux femelles qui vivent ensemble sans communion corporelle, en colonies d'un seul sexe, Diomède parvint enfin à comprendre : de sexes différents, leurs dermes se repoussaient; du même, il y avait attraction ; mais chaste, d'un tel exil était le motif précisément l'inaptitude sexuelle.

« La chasteté n'est aucunement la compagne nécessaire de l'intelligence, mais pourtant elle est peut-être l'une de ses amies les moins équivoques. Ce qui fait surtout l'agrément de cet état, c'est l'absence totale de sentimentalisme dont se peuvent glorifier les âmes libérées du vice. Le vice est sentimental, et cela seul peut-être fait sa laideur. »

Alors Diomède se jugea lui-même avec sévérité, honteux d'avoir négligé les idées pour les sentiments, d'avoir accompli des actes d'amour en y mêlant cette sorte de pitié que les femmes veulent contempler à genoux devant l'autel de leurs grâces. Il prit la résolution, tout en ne négligeant envers Néobelle aucun des égards sociaux dus à son attitude, de ne la fréquenter que comme un animal intellectuel, sans autres abandons que ceux de la chair et ceux de l'esprit.

Mais, presque aussitôt, il se trouva stupide :

« Ainsi je serais dupe de mes principes et je souffrirais qu'un souci de logique me dictât ma conduite? Non. Je me contredirai, s'il me plaît. D'ailleurs il faut que j'éprouve tous les sentiments aussi bien que toutes les sensations. Rien ne doit me surprendre, mais rien ne doit m'être indifférent. Lever la voile et attendre le plaisir du vent, et s'il me mène à l'écueil et au naufrage, je serai encore supérieur à ceux qui ne naviguèrent jamais que sur les eaux tristes des canaux pleins de feuilles mortes. »

XX

LES NUÉES

Des lueurs passent, des nuées passent. Il y a des arabesques aux murs.

— Comment, disait Cyrène, vous avez laissé partir Néo?

— Elle est libre.

— Elle ne vous aime donc plus?
— Je n'en sais rien.
— Et vous?
— Je n'en sais rien.
— Vous êtes libre.
— Je l'espère.
— Je veux dire libre de ne pas me répondre.
— Mais je ne sais rien, vraiment, mon amie, reprit Diomède, très doucement. Sur Néo, rien. Sur moi, rien. Je ne sais jamais rien sur moi. Des lueurs passent, des nuées passent; il y a des arabesques aux murs; des petits visages se dessinent, grandissent, éclatent, meurent... J'ai oublié ce que disaient leurs yeux, et, si le mur redevient lumineux, j'ignore ce qu'ils diront et même s'ils voudront parler encore. Franchement, Cyrène, si Néo a voulu, comme s'expriment les femmes, me faire subir une épreuve, elle s'est trompée d'homme; son absence ne me cause aucun tourment. Si notre rencontre doit avoir des conséquences sociales, de les accepterai, sans déplaisir, voilà tout. S'il arrive que j'aie l'apparence d'avoir agi selon un égoïsme facilement qualifié de criminel, j'accepterai encore. Enfin, je suis entre ses mains. J'avais bien raison de la craindre, puisque je l'aimais. Il ne faut jamais relever ni la draperie de la statue qu'on adore, ni la robe de la femme qu'on aime : l'étoffe retombe comme une trappe.
— Elle est votre maîtresse?
— Vous le saviez, Cyrène, et c'était le seul motif de vos questions.
— Je le savais.
— Elle vous a écrit?
— Non. Confidence avant de partir.
— Surprise?
— Qui?
— Vous.
— A peine.
— En effet.
— Ne m'injuriez pas, Diomède, car enfin vos injures, à cette heure, je pourrais vous les rendre.
— A peine. D'ailleurs les unes et les autres sont

hypocrites et de jeu. Nous n'y croyons pas. Comme il n'y a en nous rien de social, nous pouvons nous sourire sans cruauté.

— Rien de social ? En nous, peut-être, mais il s'agit de Néo. Vous devez l'aimer bien peu, la connaissant si mal. Elle vous est presque aussi inconnue qu'à elle-même. Pourtant, vous avez bu sa volonté, lentement, jour par jour, et vos idées sont devenues les principes d'action de cette intelligence passionnée. Froide et ironique, Néo m'avait toujours paru insoucieuse des sentimentalités, la créature faite pour rester debout, la femme la moins destinée à une brusque aventure d'alcôve. Si elle s'est donnée, ce fut par littérature, par curiosité d'esprit, pour affirmer son droit à l'acte, au geste libre, — pour vous étonner, mon cher, et non pour vous plaire. Ainsi je vous en veux de n'avoir conquis que sa vanité intellectuelle...

— Qu'en savez-vous?

— Elle épouse dans quinze jours Lord Grouchy.

— Ah!

— C'est tout ? Mais partez ! Qu'elle vous voie et elle vous suivra.

— Cyrène, que vous êtes mélodrame ! Septième tableau : Le Manoir de Flowerbury.

— Comment, vous saviez où elle est, et vous restez à Paris à jouer l'Ami des petites courtisanes !

— Pellegrin vous a dit la mort de Fanette ? Elle fut édifiante et me causa de la peine. Quant à Néo, si je ne la connais pas, elle ignore peu mon caractère, car elle m'a prévenu de son départ, sachant fort bien que nulle fantaisie ne m'inciterait à fréquenter les paquebots. Je n'irai pas à Flowerbury. Ah ! elle se marie? Je trouve cela vulgaire, voilà tout. L'acte est laid, comme un mensonge... Opinion provisoire... Je réfléchirai. Il y a beaucoup à réfléchir, là-dessus. Abondantes méditations... Bonnes après-midi sous les arbres du Luxembourg, parmi les enfants, les canards et les jets d'eau... Nous allons ?

— Non. Moi aussi, je veux réfléchir. Ma vie se

trouble et mon cœur se durcit. D'heure en heure, je désire moins de choses et les désirs que je réalise me donnent des joies chaque fois diminuées. J'avais tant espéré vous voir épouser Néo et vivre avec elle et moi, et nous, une large vie de philosophe ironiste. Vous deux, moi et Cyran, c'était un monde en quatre personnes; du haut de notre planète nous aurions jugé les hommes avec un dédain aimable et presque divin. Cyran tout rêve, moi tout cœur, Néo tout esprit et vous, toute âme et lien des autres âmes... Cela aurait duré peu d'années, oui, je sais : Cyran s'est vieilli, son sort me guette... Mais nous aurions vécu en vous au delà de la tombe... Absurde, n'est-ce pas ? Tout est absurde, hormis la sensation. Je crois que les hommes redeviendront des animaux... Enfin, je renonce à Cyran. Hé ! Diomède, la petite bourgeoise sentimentale, elle s'efface, elle s'abolit, s'en va, s'en va...

Diomède répondit peu. Cependant. content qu'elle se détournât de Cyran, il loua délicatement un tel sacrifice. Puis :

— Il faut qu'il meure seul, comme il le veut, avec peur, mais avec beauté. Que lui auriez-vous donné ? Pas même une compagne. Des images gardent la porte de sa cellule et n'y laissent plus rien entrer que d'incorporel. Laissez-le, et aimons-le tel qu'il est, vieux dans son rêve nouveau. Alors?

— Il me reste ça, dit Cyrène, en écrasant sa poitrine lourde, mon corps, l'étui de nacre.

Diomède avait l'air si peu intéressé que Cyrène cessa de parler, aussi bien que de pétrir sa gorge complaisante. Peut-être allait-elle s'offrir, remplacer la promenade par une heure de canapé? Il le craignit.

Mais cette crainte se localisait dans sa chair et il comprit qu'une tentation, même banale, pouvait terrasser les plus violents scrupules. Afin de profiter de l'expérience, il se voulut la femelle devant le mâle odorant, la femelle vertueuse qui ne veut ni tomber ni fuir. En cet état psychologique, il se sentit le désir d'entendre parler des choses de

l'amour et de ne répondre que par des rires déconcertants.

Cependant, il fallait ouvrir le jeu. Il dit sur un ton distrait :

— L'étui de nacre, l'étui de nacre !

Cyrène fut surprise. L'émoi s'écrivait en rouge à ses joues mates. Elle n'avait perçu aucune nuance de doute dans l'exclamation de Diomède, elle crut donc que les mots « étui de nacre » avaient évoqué en lui une image sensuelle ; par choc en retour, elle se vit nue.

Il lui sembla utile de se topographier :

— Mon cher, je n'ai pas bougé d'une ligne depuis que vous avez couché avec moi ; à peine si mes seins sont un peu plus lourds, mais j'ai la même taille, les mêmes hanches ; mon ventre n'a pas un pli et on voit le jour entre mes jambes comme entre deux arbres jumeaux...

Diomède suivait comme sur le transparent d'une lanterne magique ; chaque mot entrait en image dans le rond de lumière. Les jambes furent celles de Néo, ses genoux blancs creusés tout autour de jolis trous pleins d'ombre, des genoux comme d'un enfant gras et fort. A ce moment, femme, il eût été vaincu par le moindre contact ; il eût fermé les yeux pour ne les rouvrir que d'accord avec la bouche et les mains...

Cyrène continuait, un peu haletante, disant sa joie quand elle se dressa pour la première fois nue devant un homme...

« Si je ne la prends pas, songea Diomède, elle va se croire méprisée et, à cause de son âge, elle souffrira, malgré les certitudes que lui donnent tant de jeunes hommes. Plus loin dans le chemin, je suis plus difficile à tenter surtout par un fruit dont je connais la saveur... Mon Dieu ! que j'ai peu envie de me réjouir avec Cyrène ! »

Il s'approcha, lui prit les mains, mais Cyrène, heureuse du geste, se refusa :

— Non, non, mon cher, Néo pense peut-être à vous, en ce moment. Adieu.

XXI

LES PENSÉES

Les Pensées sont faites pour être pensées et non pour être agies.

Flowerbury Manor. Saturday.

« Très Cher Dio,

» Vous saurez toute la tragédie de mon amour.

» J'étais si libre et maîtresse chez moi que mon père jamais n'osa me dénier le droit d'une seule de mes volontés. Il me laissa sortir, un soir, avec vous, mais il attendit mon retour, triste et soupçonneux, m'apprit sa résolution de m'emmener à Flowerbury, dès le lendemain. Je savais. J'attendais cela. Le mariage, pour une fille, c'est une seconde première communion, et rien de plus ; l'acte est pareil, quoique moins pur et, humainement, plus significatif ; ses conséquences, toutes de l'ordre matériel, sont vulgaires et traditionnelles.

» Moi, ses mystères ne pouvaient plus m'émouvoir ; Lord Grouchy n'a manifesté qu'une satisfaction discrète, comme à tuer une oie sauvage ou à respirer la virginité d'une vieille eau-de-vie de France retrouvée dans la poussière des caves. Il m'a témoigné cette confiance de me dévoiler tous ses goûts ; il n'est pas hypocrite ; il désire un mâle de son sang. Dieu le satisfasse : la vérité, c'est ce que l'on croit, — selon vos enseignements, Diomède, — mais, moi, je lirai l'âme du père dans les yeux du fils.

» Vous vous souvenez, ami, de cette lettre que vous n'avez pas su lire, même à travers l'enveloppe ? Relisez-la. Elle vous paraîtra claire, maintenant, si vous voyez, au mot amant, que, dès

lors, je me considérerais comme mariée. Opération purement juridique, formule la plus usitée pour la transmission de la propriété, usage social dont je n'ai subi que l'ombre, en souriant! J'ai souri de tromper la société, le monde,et toutes les dupes du jeu ; je vous souris par-dessus la mer, mon délicieux complice !

»Dio, c'est maintenant que je vous aime !

»Je t'aime, Dio! Tu m'as rendue si différente des autres femmes ! Il me semble qu'un aigle m'a transportée sur les cimes d'une forêt, parmi les feuilles, dans la maison du vent ; c'est là que je vis et c'est là que je pense à toi, pendant que sous les branches que frôlent les têtes humaines, des êtres se réjouissent de la solidité de leurs jambes et du poids de leurs reins. Moi, je me lève jusqu'à ton front et j'explore le royaume de ta pensée, et je réalise tes discours par la beauté de mes attitudes.

»Je me suis donnée à toi pour être digne de toi, et avec si peu d'amour encore que je fus laide, peut-être, pendant le sacrifice. Il faut aimer pour se donner avec grâce. Mais à cette heure, pleine d'harmonie, je trouverais la joie qui se perdit dans ma chair, et nos yeux seraient de la même couleur.

» Attends-moi...

» Belle. »

« Lettre interrompue par la rentrée de la meute, songea Diomède, très froid. Mais je ne prévoyais pas tant de lyrisme. Cela ne m'intéresse plus. Où le mensonge a passé, je ne mets pas les pieds. Il y a des herbes fraîches. J'irai le long du ruisseau, dans le pré, parmi les joncs en fleur et j'écorcerai les joncs pour voir trembler entre mes doigts la blancheur de leur moelle. J'aimerai les âmes franches comme le jonc des prés et aussi vertes et aussi innocentes,..

Je me suis trompé. On ne peut rien dire dans la vie qui ne tombe en des oreilles maladroites, et des êtres se hâtent de travestir en actes vos pensées. Les pensées sont faites pour êtres pensées et

non pour être agies. Action, tu n'es pas la sœur, tu es la fille du rêve, sa fille ridicule et déformée. Action, abstiens-toi d'écouter aux portes des cerveaux; trouve en toi-même, si tu en es capable, ton motif et ta justification.

Sois stérile, Pensée. Ne lâche que desséchées par l'ironie tes graines pestilentes. Sois un engrais et non une semence. Mais si le fumier fleurit, résigne-toi à empoisonner le monde. Ton odeur fera se coucher les femmes au milieu du cercle des mâles sanglants et ta beauté sourira dans les cheveux parés pour la luxure.

Il faut se taire. Dès qu'on ouvre la bouche, les flèches partent, s'en vont, portant des mots, pénétrer les membres et les forcer au mouvement. La pensée s'agite en danses et en gestes; elle se ment à elle-même, elle se nie en devenant principe de force, c'est-à-dire inconsciente et stupide. Il avait raison, le prêtre de hasard : la stupidité est une des formes de l'intelligence : c'est l'intelligence devenue acte : c'est la phrase de Beethoven devenue la main qui fouille les croupes ; c'est l'idée de la liberté sexuelle devenue le motif d'une turpitude.

Toute idée qui se réalise, se réalise laide ou nulle. Il faut séparer les deux domaines : l'instinct guidera les actes; et la pensée, délivrée de la crainte des déformations basses, s'épanouira libre et seule selon la beauté énorme de sa nature absolue.

La pensée ne doit pas être agie ; l'acte ne doit pas être pensé. Quand je songe mes actions, je les enlaidis encore ; isolées dans leur catégorie, elles seraient peut-être innocentes comme des pensées sont innocentes. Quelques actes, si peu ! non des miens, peuvent, comme des agneaux blancs, entrer dans l'enclos des pensées innocentes...

Néo, qu'elle a été vulgaire ! « Je réalise tes discours par la beauté de mes attitudes. » O stupidité ! Néo, tu réalises les discours qui sont entrés dans ton oreille et non ceux qui sont sortis de ma bouche.

« Délicieux complice ! » Cela, c'est mieux et c'est vrai. Je vais lui répondre. Puis-je injurier une

femme parce qu'elle oublia d'élucider un point obscur de la métaphysique des idées ? Délicieuse complice, tu reviendras ici, tes pieds nus feront encore de pâles fleurs sur le tapis bleu et je te verrai encore étendue sur mon lit comme une statue éternelle couchée sur un tombeau... Je n'ai plus peur de toi ; je sais que ton amour n'est que le désir de m'étonner « par la beauté de tes attitudes », et quand tes yeux bruns voudront sourire, je serai content... »

Diomède sortit, désirant se calmer par un spectacle indifférent.

Avenue des Champs-Elysées, il rencontra Cyrène dans son landeau, avec Elian et Flavie, roses et rieurs. Elle les grondait comme de petits chiens, leur faisait manger des bonbons.

Plus loin, sous les arbres, Pascase et Christine s'en revenaient vite, l'air un peu égaré : Diomède crut voir un homme rude qui les chassait à coups de fouet.

« Ombre charmante ! »

Une voiture passa rapide où une femme pleurait: il reconnut Mauve, puis Tanche, qui, penché vers elle semblait la consoler ; la voiture frôla une sœur de la Mort qui se recula, glissa. Diomède lui tendit les mains, mais la religieuse se releva seule, redressa son voile, et, sans que rien bougeât sur sa figure de cire, dure, plate, morne, dit, regardant la voiture déjà loin et reniflant comme une bête :

« Ça sent la mort. »

Elle agitait ses coudes pour traverser la foule.

— Laissez passer la bonne sœur de la Mort, dit un prêtre, en saluant la religieuse qui disparut, suivie par la peur de tous les yeux.

— Vous la reverrez, reprit l'abbé Quentin, s'adressant à Diomède. Mais craignez-la ; elle est un présage.

Au café, en attendant Cyran, Diomède lut les dernières nouvelles des journaux du soir :

« Jérusalem, midi. — Sont descendus à l'Hôtel du Golgotha...

« Encore une idée qui s'est bien mal réalisée, ou un

acte que la pensée a déformé au point qu'un prêtre même n'en sait plus l'histoire... »

... Golgotha : La comtesse Ephrem de Sina... »

Plus loin :

« Mort de M. Cyran. — ... On l'a trouvé mort, la brosse à la main, couché aux pieds de l'agneau qui semblait veiller sur lui... »

Au milieu de son chagrin, Diomède songea :

« Le journaliste a achevé la phrase de Cyran. Vivre, c'est achever une phrase commencée par un autre, mais celle que l'on commence, un autre l'achève. Et cela s'en va vers l'infini selon une courbe dont nous ne comprenons pas bien la beauté... »

Puis encore :

« Je vais adopter Agneau. Selon le vœu de Cyran, j'en ferai un bélier qui perpétuera sa race, sans perpétuer la pensée qui corrompt les races et brise l'harmonie de l'unité. Agneau est un être dont les actes seront toujours purs, puisque leur rythme ne pourra être troublé par aucun scrupule. Le mal, c'est la pensée déformatrice avec toutes ses tentations, ses labyrinthes d'où nul n'est ressorti, sinon estropié par les luttes, enfiévré par les angoisses intellectuelles.

Cyran meurt d'avoir voulu écrire des idées sur les murs d'une église : les murs ont refusé l'écriture ; repoussées par la pierre, les idées comme des lances ont percé le cœur de Cyran.

Sois maudite, Pensée, créatrice de tout, mais créatrice meurtrière, mère maladroite qui n'as jamais mis au monde que des êtres dont les épaules sont l'escabeau du hasard et les yeux, la risée de la vie. »

REMY DE GOURMONT.

FIN.

Reproduction interdite

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

M. Burdeau moraliste et patriote. — Les Familles et encore la Morale. — Diana Vaughan.

M. Burdeau moraliste. — Le jour que Ladislas Pommier, homme très éminent dans la République, voulut bien assister aux funérailles de M. Burdeau, il se trouva des gens pour sourire du ton des polémiques et pour dire, mais tout bas, que l'hommage était d'un ami de la maison, tout simplement. Ladislas entrait familièrement dans la demeure du célèbre parlementaire; il y était plus qu'un ami : aucun des secrets du foyer ne lui était inconnu, mais devait-on conclure de cette déférence posthume à une approbation tacite d'actes indélicats ? Ladislas fut indulgent, ayant des raisons pour être indulgent et pouvant se montrer tel, étant insoupçonnable. Tout le monde n'était pas indulgent, dans l'entourage de M. Burdeau. De son vivant il dut subir les indignations de M. Pelletan, et, à peine mort, la magnifique insulte dont voici l'anecdote inédite.

Quelque temps donc après que l'illustre parlementaire eût été funéraillé avec tant de pompe, un groupe d'amis inquiets de la tiédeur soupçonneuse de l'opinion, vint prier le directeur de la plus ancienne et de la plus renommée (dans les deux mondes) de nos revues, de permettre l'insertion d'une étude sur cette vie si pure et si exemplaire. Le directeur, malgré la qualité des solliciteurs, refusa. A une nouvelle tentative, il se fâcha et répondit : « Non. J'ai la sensation que Burdeau est un des plus grands voleurs de ce temps. »

La sensation s'est, depuis peu, affirmée en certitude et c'est très heureux, à cause de l'immense discrédit que cela jette, large manteau noir et boueux, non seulement sur le régime parlementaire, mais sur l'idée même de gouvernement et d'autorité sociale. Quel dommage qu'il soit mort dans la force de l'âge, ce M. Burdeau, sans avoir accompli toute sa destinée, sans avoir été président de la République, chef de l'État, personnage auguste, enfin ! La belle méditation pour un philosophe ! Toute l'autorité entre les mains, tout

le respect social sur la tête de naguère braves gens aujourd'hui convoyés vers Melun par des gendarmes un peu goguenards! Mais si M. Burdeau n'a pas donné tout ce qu'on attendait de lui, il a cependant contribué dans une mesure fort honorable à l'avilissement de la loi: que son nom soit immortel!

Il avait eu la faiblesse, n'étant encore que député, au moment où la Banque de France lui donnait tant de soucis (dont M. Drumont devait assumer la plus mauvaise part), il avait donc eu la faiblesse de se créer d'avance (si l'on peut dire) un alibi. Ce fut en rédigeant son *Manuel d'éducation morale* et son *Manuel d'éducation civique*, deux petit traités que l'on trouve aussi réunis sous ce titre significatif : *Devoir et Patrie*. Il me semble que cela aurait dû donner l'éveil. De même que le premier souci de l'assassin est de s'aller distraire dans une maison close, le premier souci du concussionnaire est de crier : *Devoir et Patrie*! L'un et l'autre semblent affirmer ainsi des préoccupations très différentes de celles qui les étreignent: Voyez : Je ne pense qu'au plaisir. — Voyez : Je ne pense qu'à la vertu. Et c'est vrai sans doute, car seuls les coquins pensent à la vertu ; les honnêtes gens la pratiquent sans y penser, et surtout sans en parler. Il n'est pas naturel qu'un homme considérable comme M. Burdeau se réveille avec l'idée de rédiger un petit manuel de la probité et dans ce manuel tout un chapitre dévolu à morigéner les petit garçons qui, en revenant de l'école, maraudent sous les pommiers ou dans les vignes. Non, ce n'est pas naturel, — surtout lorsqu'on n'a sur ces sujets, « devoir et patrie », rien à dire qui ne soit d'une affligeante puérilité.

Et voici le moment où je me fâcherais, si j'en avais le goût, et où je reprocherais à M. Burdeau, non d'avoir été un pot-de-vinier, mais d'avoir été un individu mediocre, pâle, inutile, inférieur encore à des fonctions qui n'étaient pas très relevées : d'avoir été, non un concussionnaire, mais un fantoche. Qu'importent quelques billets de mille francs soutirés à des banques par un homme d'État, si l'homme est supérieur soit par son génie, soit par les services rendus? Mais M. Burdeau fut au contraire le type du ratisseur mesquin, du politicien pauvre qui rôde autour des affaires en criant : part à deux!

Il faut lui rendre cette justice qu'il se méprisait lui-même et qu'il est mort non de honte, sans doute, mais d'horreur et de peur: et ajouter qu'il fut victime d'une

créature trois fois inconsciente comme femme, comme espagnole et comme créole. Pauvre M. Burdeau, il n'avait pas beaucoup d'estomac : ainsi que l'on s'exprime dans ce monde singulier.

Qu'il reste de lui un nom et que de nombreuses éditions vivifient sans cesse ses petits Manuels ! Il est doux de songer que dans toutes les écoles de France les enfants aux têtes blondes s'initient à la pratique du désintéressement, à la vertu, à la morale, au patriotisme dans ces deux petits tomes « reliés par un procédé nouveau, impossibles à découdre » ! Ça du moins, c'est une garantie pour les familles.

Les Familles et encore la morale. — Burdeau, c'était pour sa femme ; Baïhaut, c'était pour sa fille : X***, c'était pour sa mère...

Qu'on lui donne la croix, puisqu'il aime sa mère !

Emu par tant de bons sentiments, le Sénat a vociféré des objurgations touchant « la situation faite aux familles par l'installation de la salle Caillebotte dans un Musée jusqu'ici destiné à renfermer des collections précieuses où figuraient les œuvres de nos grands artistes vivants, de ceux dont la postérité acclamera les noms dans l'avenir, œuvres qui dès maintenant servent de modèles à nos jeunes générations d'élèves prêts à marcher sur les traces de tant d'illustres maîtres. » Ainsi parla M. Hervé de Saisy, « un vrai patriote » (à ce que dit le journal ; je ne m'y connais pas), indigné surtout par « une œuvre gratifiée du nom d'Olympia, qui ne respire que l'abjection et ne provoque que le dégoût ; elle ne peut être mise sous les yeux d'aucune famille, pas plus que d'autres peintures du même genre qui ont obtenu à ses côtés l'honneur d'être placées sur la cimaise dans un musée public. » C'est amusant comme état d'esprit, mais, sans en excepter l'*Olympia* (que j'ai toujours vue au Luxembourg), les tableaux de cette petite salle sont plutôt sévères ; les Degas sont beaux comme des sonnets de Mallarmé.

M. Bérenger, quelques jours plus tard, a redéveloppé son thème éternel : licence des rues, des théâtres, des journaux. Pauvre vieux sénateur : c'est sa chanson d'avril. La première fois, on discuta ; hier, on a souri ; l'année prochaine, on rira. Rire est bien, mais discuter serait mieux : il faudrait surtout délimiter soigneusement les questions d'art et les questions de voirie :

Cæli, Lesbia nostra, Lesbia illa,
Illa Lesbia, quam Catullus unam
Plus quam se atque suos amavit omnes,
Nunc in quadriviis et angiportis
Glubit magnanimos Remi nepotes.

Catulle s'est trompé. Il y a deux Lesbies; je supplie qu'on ne les confonde jamais.

Diana Vaughan. — M. Taxil s'est vanté d'avoir mystifié pendant douze ans le monde catholique après avoir trompé pendant le même nombre d'années le monde franc-maçon. Est-ce bien sûr? Je crois que les deux partis se sont servi de lui successivement — ou en même temps — comme on se sert d'un mouchard que l'on méprise, mais que l'on paie. Jadis, jeté à la porte de sa loge — comme un chien, c'est le mot. — il prévint par une conversion bruyante les effets ignominieux de cette expulsion; de même, si M. Taxil est sorti de l'Eglise, c'est involontairement; s'il n'avait pris les devants, les journaux catholiques, avertis par une décision des congrégations romaines, s'apprêtaient à l'exécuter. Tout cela prouve abondamment que dans tout scélérat, il y a un imbécile; si Judas n'avait pas été un pauvre bougre sans génie, il est probable qu'il n'aurait pas risqué sa réputation et sa vie pour une somme d'argent. M. Taxil a gagné beaucoup plus de trente deniers; pourtant sa gloire sera plus courte que celle du célèbre Iscariote.

Au fond, la clientèle de M. Taxil fut immuable: quelle différence peut-on faire entre l'imbécile qui se délectait aux « Amours secrètes de Pie IX » et l'imbécile qui buvait les révélations de Diana Vaughan? Ce lecteur n'a qu'un nom; il est l'Imbécile. C'est lui qui croit que le Diable se fait baiser les fesses par M. Lucipia, au Grand-Orient de la rue Cadet; et c'est lui qui croit que Mlle de Z..., qui avait une dot d'un million, n'est entrée au Carmel que pour se livrer en toute sécurité à la débauche. Ces opinions extrêmes sont courantes: Le « Couvent de Gomorrhe » et « La Franc-Maçonnerie dévoilée » sont les deux auges où le même baudet s'abreuve tour à tour. L'homme est si méchant et si bête qu'il ne veut supposer chez un adversaire ni l'honnêteté ni la bonne foi. Tout coquin peut exploiter un tel sentiment, tâter de la main droite le gousset des gogos du bénitier, et, de la gauche, la poche des gogos de la truelle; selon la chance, c'est une case à Nouméa ou un château en Provence. M. Taxil, qui a réussi dans

ses escroqueries, voudra-t-il se reposer? J'espère que non. Qu'il recommence ; qu'après un petit roman bien sale sur Léon XIII, il frappe encore à la porte de la sacristie, — et on lui ouvrira encore.

Si M. Taxil ne renouvelle pas lui-même cette aventure, d'autres la tenteront, et cela tant que la direction de la vie sera entre les mains des non-intellectuels, tant que l'on continuera à estimer au-dessus de tout les qualités humaines les plus faciles à plagier, tant que les vertus absolues, l'intelligence, la force, le génie, le talent, seront considérées comme inférieures aux vertus sentimentales et relatives. Celles-ci n'ont pourtant aucune valeur en soi ; elles ne devraient jamais entrer que comme appoint dans nos jugements.

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Jean Delville : *Le Frisson du Sphinx*, in-8, Bibliothèque Artistique et Littéraire. — Pierre de Bouchaud : *Les Mirages*, in-18, Lemerre, 3 fr. — Albert G. Brandenburg : *Euphorion*, gr· in-16, Marseille. » Les Mois dorés ». — Amédée Rouques : *L'Aube Juvénile*, in-18, Lemerre, 3 fr. — Edouard Ducoté : *Fables*, in-16, Perrin et Cie, 2.50. — Robert Scheffer : *La Chanson de Néos*, couverture en couleurs de Granié, in-16, » Mercure de France ». 3 fr. — Francis Jammes : *La Naissance du Poète*, in-12, Bruxelles. « Le Coq Rouge ». — Paul Fort : *Ballades Françaises*, préface de Pierre Louys, in-18, « Mercure de France », 3.50. — Remy de Gourmont : *Almanach de l'Ymagier*, orné de 25 bois dessinés et gravés par Georges d'Espagnat, petit in-4°,« L'Ymagier », 5 fr.

Il paraît vraiment chaque mois beaucoup de volumes de vers et je ne prétends pas les signaler tous et faire ici de la bibliographie. Le caractère même de la revue m'impose de parler, plutôt que de maint ouvrage méritoire et agréable peut-être, de certains livres remarquables par quelque singularité de pensée ou quelque nouveauté de forme. C'est à ceux-là que je m'attacherai donc de préférence. Aussi ne signalerai-je que brièvement le **Frisson du Sphinx** de M. Jean Delville et les **Mirages** de M. Pierre de Bouchaud, bien que ces deux livres contiennent de bons vers, d'un métier probe quoique d'une inspiration différente. M. de Bouchaud fréquente le Parnasse, M. Delville le Sinaï. M. Albert Brandenburg est un très jeune poète et son **Euphorion** a de réelles qualités de lyrisme. Encore que le poème soit parfois confus, il se meut d'un ample mouvement, se développe avec abondance dans une belle lumière. Il naît des poètes. Voici **L'Aube Juvénile** qui est le début de M. Amédée Rouques. C'est un gros livre où j'aurais voulu plus de choix et où il y a à choisir. On y trouvera mainte pièce inté-

ressante par une sorte d'argutie psychologique assez particulière. Il s'y mêle à des romances de beaux sonnets et il en est un entre autres, la *Chimère*, d'invention curieuse et originale. Mais ce que je préfère du livre de M. Rouquès, ce sont ses pièces de rythmes variés, impressions brèves d'un dessin concis et d'une musique fine. Le vers y est net et léger, prompt, ailé. Il s'y combine en strophes très vivantes. Je crois que M. Rouquès sera conduit tout naturellement au vers libre par ces essais heureux qui y tendent. Il y trouvera maintes ressources et je ne doute pas qu'il en use pour son plaisir et pour le nôtre.

§

On peut aimer les Fables de La Fontaine et aimer les **Fables** de M. Edouard Ducoté. On n'y retrouve pas les animaux chers au grand Champenois. C'est aussi loin de Florian que de M. le Duc de Nivernais. J'avais craint que M. Ducoté n'eût cédé à ce goût de pastiche qui sévit déplorablement et qui gâte plusieurs bons esprits. Il n'en est rien heureusement. Les *Fables* de M. Ducoté sont des petits récits ingénieux, contés avec grâce et mesure, en vers souvent heureux et toujours habiles. Dans quelques-uns la pensée grandit et le ton s'aggrave, et apres avoir lu, l'un après l'autre, les apologues qui composent son livre on le ferme sur le beau poème de *Circé* qui le termine et qui dresse parmi les bas-reliefs d'argile sa statue de marbre magique.

C'est sur une terre rouge de Phrygie que M. Robert Scheffer a gravé les épigrammes amoureuses et douloureuses de sa **Chanson de Néos**. Elles disent le cruel amour. Vers étranges et singuliers, chansons qui sanglotent, voix qui mord, mélancolie et passion qu'exaltent l'eau qui passe, la feuille qui tombe, la rose qui saigne, l'étoile qui descend. Eros et Thanatos. Je vois ce livret aux mains nerveuses de quelque Prince Narcisse, celui dont M. Scheffer vient de conter l'histoire énigmatique et minutieusement bizarre.

§

Je serais fort embarrassé d'analyser la **Naissance du Poète** de M. Francis Jammes et de dire ce qui en fait un poème beau, singulier et pathétique. Cela se sent et ne s'exprime guère, non plus qu'on n'expliquerait aisément en quoi M. Jammes est un poète tout à fait unique. Il n'écrit ni vers sonores ou martelés, ni strophes à combinaisons savantes ; il n'est ni naturiste, ni symboliste ; son style est un mélange de précision et de gaucherie. L'une naturelle, l'autre voulue. Ce langage à la fois maladroit et exquis est un charme chez lui. On ne sait pourquoi, tout d'abord, on ne sait pourquoi

ensuite, mais il reste de tout ce qu'il écrit une impression profonde qui persiste et qu'on n'oublie plus. Il ne parle que des choses les plus simples, les plus quotidiennes, les plus humbles, mais il en parle avec une grâce délicieuse, une émotion naïve, une exactitude qui les rend visibles et palpables. Il les évoque telles qu'il les a ressenties. C'est le poète le plus véridique que je sache. Sa sensibilité est d'une qualité particulière, il est grave et probe. Il vit en ce qui l'entoure. Le village qu'il peint est le village où il habite. Les oiseaux sont ses oiseaux, les blés, ses blés, les roses, ses roses. On est chez lui. C'est lui qui a écrit les véritables « intimités ». Sa rêverie est locale. La nature est pour lui ce qu'il sent de la nature. S'il imagine, il laisse voir qu'il imagine, s'il se souvient, il indique qu'il se souvient. Nulle tromperie. Il aime les jeunes filles, les bons chiens, les cruches, l'herbe, l'eau, les maisons, les jardins, les puits, les coquillages, les coraux, les estampes démodées, les noms d'héroïnes des vieux romans, les Antilles, Paul et Virginie. Il aime tout. La *Naissance du Poète*, avec *Un Jour* et les *Vers*, lui compose une œuvre enviable car elle a été pensée dans la solitude et le loisir; aussi M. Jammes a-t-il pu dire dans la dédicace qu'il fait de son poème à M. Vielé-Griffin : « J'ai écrit cette œuvre dans le recueillement. J'ai senti, en l'écrivant, passer en moi des inspirations simples et pures » Il a dit vrai.

§

Les **Ballades Françaises** de M. Paul Fort, réunissent, avec une préface de Pierre Louys, en un gros volume à peu près 275 ballades divisées en six livres et en plusieurs parties. Il y a avantage pour un pareil recueil à le voir d'ensemble et il serait oiseux d'en énumérer les préférences. Il appartient à chaque lecteur de faire lui-même son anthologie. Le bouquet pourra être varié et odorant. J'ai fait, le mien et je me plais à le respirer. J'ai consulté une à une toutes les fleurs du vaste champ et voici à peu près ce que je pensais en m'y promenant. Ce livre me paraît tout à fait, par rapport à l'œuvre future de M. Paul Fort, ce que furent les *Serres Chaudes* au début de celles de M. Maurice Maeterlinck. De même que M. Maeterlinck y exposait, sous la vivante forme de poèmes, sa méthode d'analogies, qui, développée et mûrie, a donné ses drames et ses essais, ainsi M. Paul Fort offre un vaste répertoire d'images et de pensées. Il y a là, il faut le dire, une abondance singulière et une vitalité puissante, toute la plantureuse confusion d'un esprit qui se cherche et s'exerce dans tous les sens, à travers les zigzags de toutes ses fantaisies, obéissant à des poussées disparates, à des intuitions subites, aux soubresauts d'une verve capricieuse, à tout

ce que l'instant fait passer d'émotions, d'images et de rythmes en une âme extraordinairement vibrante et attentive, prompte à les saisir au passage et à en fixer la nuance, la forme ou le mouvement. Il y a là un don remarquable d'expression, une dextérité rare à surprendre l'idée non seulement en sa poussière lumineuse d'aile envolée, mais à la capturer toute palpitante de son vol. En appelant le livre des *Ballades Françaises* de M. Paul Fort un répertoire, j'ai voulu seulement en indiquer un aspect et y voir une sorte de fonds où l'auteur certainement reviendra puiser d'autant plus sûrement qu'il est représenté là par les attitudes les plus diverses de son esprit; il y donne son prisme mental. Outre ce point de vue il en est d'autres sur lesquels on pourrait disserter longtemps car cet étrange livre est multiple et presque inextricable. Telle partie y est esquissée, telle autre poussée minutieusemnt. Certaines de ces ballades sont d'une structure symétrique, préméditée, d'autres semblent s'agencer au hasard juxtaposant les traits un à un, ou les coordonnant avec soin ; mais tout cela vit et chante. Le vers, dissimulé, épars, les anime et les renforce d'allitérations et d'assonances. Il se mêle à leur substance. Ce sont nettement des poèmes. On a voulu y voir des « poèmes en prose » et c'est, je crois, se méprendre sur leur intention et leur qualité. Dans la technique baudelairienne, par exemple, je distingue une préoccupation inverse, celle de hausser la prose jusqu'à la limite du vers sans le formuler toutefois et qu'il apparaisse, tandis que là le vers rentre dans une matière plus vaste et plus fluide, sans s'y amalgamer et s'y dissoudre, et s'y insinue comme l'algue flexible au courant qui l'ondule en sa transparence fugitive.

Les *Ballades françaises* de M. Paul Fort resteront une œuvre typique. Si beaucoup aiment ce livre, M. Fort doit l'aimer doublement car il représente pour lui cette heure d'exubérance, de joie, de ferveur et de hardiesse où le poète sent tressaillir en lui une force féconde et créatrice.

§

M. Remy de Gourmont a orné de quelques quatrains ingénieux l'**Almanach de l'Ymagier**, dont M. Georges d'Espagnat creusa les bois ornementaux. L'année y est toute avec ses jours, ses saisons, ses fleurs.

Henri de Régnier.

ROMAN

Jean Laurenty : *Joie Morte*, in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Madeleine Lépine : *Le Jour prédit*, in-16, Bibliothèque de l'Association. — Jean Kermor : *La Vipère au Nid*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Fernand Vandérem : *Les Deux Rives*, in-18, Ollendorff, 3.50. — René Maizeroy : *Joujou*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Emile Pouvillon : *L'Image*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Gabriel Sarrazin : *Le Roi de la Mer*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Nonce Casanova : *Le Choc*, in-18, Société Libre d'Edition des G. de L., 3.50. — Jean Blaize : *Saison Divine*, in-18, Plon, 3.50. — Victorien du Saussay : *L'Ecole du Vice*, in-18, Antony, 3.50. — André Lichtenberger : *Contes héroïques, 1789-1795*, in-16, Fischbacher. — René Emery : *Satan pour Dames*, dessin de Gros, etc., in-18, Catelineau, 1.50. — Gaston Kleyman : *Minois et Minettes*, in-18, Catelineau, 1.50.

Il est toujours curieux de regarder dans l'âme d'une femme, par la fenêtre entr'ouverte de son livre. Le lecteur est dehors ; l'âme est la chambre close qui s'éclaire peu à peu sous la poussée indiscrète de ce même lecteur, passant venu avec le malin soleil de la publicité. Presque toujours, le lecteur s'en va déçu, s'imaginant que cette petite chambre ressemble à toutes les chambres parce qu'elle est ornée de meubles ordinaires, indispensables à la vie commune ; il s'en va, le bon lecteur, encore plus ordinaire que les meubles, et, le soleil se couche, le bon soleil de la publicité ! Il ne faut pas chercher dans les livres des femmes, voudraient-elles écrire comme des hommes, autre chose que leur âme et il ne faut pas voir, en leur âme, autre chose que l'amour. Les meubles de leur chambre sont les meubles ordinaires, mais, elles ont quelquefois une si drôle de manière de les placer...

Jean Laurenty, en écrivant **Joie Morte**, a bien étudié Flaubert, son auteur favori, elle a bien voulu nous prouver toute la vitalité d'un pessimisme à la Schopenhauer, elle s'est faite *homme* le plus possible, nous a dit, en phrases d'abord trop courtes, trop visant le naturalisme, toutes les tristesses des enfants négligés par l'inconduite des parents, ou leur mort, et, ensuite, sous des réflexions philosophiques, un peu longues, un peu trop tirées de ses auteurs favoris, elle a bien désiré nous faire voir toute l'inutilité de l'illusion, mais, en plaçant coquettement, dans un décor d'artiste, les meubles de sa chambre littéraire, elle ne nous a réellement montré que l'espoir d'amour dans le désespoir de sa *Joie Morte*. Ainsi sont les femmes les mieux douées pour écrire, elles n'écrivent jamais que leur âme, sans réaliser d'autres âmes plus curieuses, et c'est là le côté *pittoresque*, selon le mot de Remy de Gourmont, qui importe seul en leur art. *Joie Morte* est l'histoire d'une jeune femme, jolie et triste, qui cherche la pleine joie de son âme dans la joie incomplète de ses sens et elle ne la rencontre point... parce qu'elle rêve d'une chose fort banale : la durée d'une sensation agréable. L'amour n'est intéressant que par la

somme de douleurs morales qu'il nous apporte. Son héroïne, toujours déçue, en affection maternelle comme en affection sensuelle, est fort intéressante par sa bonne grâce à être plusieurs fois désespérée, mais, elle ne sait pas s'arrêter à temps, elle en arrive à des chutes physiques ne prouvant rien, sinon son manque de *vouloir décisif*. Les amants ne sont pas très coupables de fournir toujours la même désillusion à qui la leur demande si souvent.

Ceci dit, au nom de l'éternel féminin et d'une façon générale, il reste un roman signé Jean Laurenty, fort captivant, de par la grâce particulière de l'auteur, une jeune femme vertueuse, charmeuse et douce, qui, si elle ne tenait pas à écrire aussi bien que Flaubert, ou penser aussi formidablement que Schopenhauer, serait certainement, dans ses livres, un très curieux état d'âme.

Ils sont mystiques ou ils ne sont point, les auteurs femmes! dans les écrits sensuels comme dans les manifestations religieuses, et Madame Madeleine Lépine fait flamber l'apparition mystique du Christ sur la couverture du **Jour Prédit**, parce qu'elle n'oublie pas d'être femme et très pure en ses conceptions d'amour. Je parle là de vers qui ne me regardent pas, mais je les veux traiter comme de la prose, afin qu'il leur soit rendu, en passant, un hommage de pauvre lecteur aimant à pousser les fenêtres donnant sur les chambres intimes des nouvelles autoresses. Et puis, j'aime cette phrase de son livre, cette phrase meublant à elle seule tout un cœur : « Je vous adore, ô vous qui n'avez jamais ri, lèvres pures du Christ, lèvres immaculées... » Le voilà enfin bien cet éternel amant de l'éternel féminin : celui qui ne *couche pas* : le bel *impossible*.

Est-ce que Jean de Kermor, auteur de la **Vipère au Nid**, ne serait pas également une dame ? Détails jolis, fines descriptions de toilettes et d'ameublement... psychologiques, tout le donne à penser. La *Vipère*, c'est une belle fille endormie dans un nid familial où trois sœurs représentent les trois principales grâces de la femme : la coquetterie de sa beauté, la coquetterie de son intelligence, la coquetterie de sa perversion. Cela finit mal, mais l'une d'elle épouse tout de même un prince, et comme celle-là est le *littérateur*, la coquette de son intelligence, la morale me semble sauve!

Les Deux Rives, de Fernand Vandérem, sont les deux symboles de la grande vie parisienne ; l'une, toute de paix noire, de renoncement, de fatigues cérébrales dans le silence des Musées ou des Ecoles ; l'autre, brillante et vide, faite de plaisirs monotones et bruyants, mondaine, amoureuse, plus sensuelle qu'amoureuse vraiment et mauvaise aux faibles. Jean de Tinan a dit de Fernand Vandérem (très jeune jugeant un jeune) : « Il est le meilleur de ces écrivains un peu secs,

un peu tendres, un peu gais, un peu tristes, soucieux d'exactitude et atténuant un peu de cynisme d'un peu d'indulgence. » En effet, mais Fernand Vandérem n'avait *un peu* de toutes ces qualités que dans ses précédentes œuvres. Il en a *beaucoup plus* dans les *Deux Rives*, car c'est là une œuvre énorme par la composition. Le défaut de tous, ou presque tous les romans dits *à la mode* est de ne pas être écrits avec la volonté de produire un résultat d'architecture. Le récit de la passion d'une dame et d'un monsieur ne doit pas être fait spécialement pour chatouiller nos nerfs, encore doit-on faire concourir ce récit à l'ornementation de ce que l'on veut dire — on ne peut jamais dire *que cela*. — Le juif de la rive gauche, le vieil hébreu biblique luttant contre les entreprises financières des juifs modernes de la rive droite est un type curieux, valant à lui seul la peine d'échaffauder une œuvre forte, comme Samson vaut à lui seul d'être placé entre les colonnes du temple pour les ébranler et demeurer roi de la fiction des matériaux péniblement amoncelés. Je n'aime pas Fernand Vandérem dans ce qu'il possède d'art décoratif sur pierre de taille, mais il me paraît tout à coup vraiment puissant dans sa façon neuve de faire surgir un homme.

Joujou, de René Maizeroy. L'histoire tendre et touchante d'un jeune paralytique sacrifié par la vie, comme il sied. Jolis, trop jolis supplices mondains. Les auteurs dits : *à la mode* ne savent pas du tout l'effet qu'ils peuvent produire sur un lecteur obligé de les lire à la file : c'est comme si on se promenait tout le temps dans des magasins pareils. C'est par leur faute en particulier mais en général... Le petit paralysé meurt d'avoir lu la lettre de sa bien chérie, écrivant qu'étant enceinte elle a peur d'avoir des êtres difformes. Cette scène est belle et, heureusement, pas *modiste*.

L'Image, d'Emile Pouvillon. Etats d'âmes dans des paysages qui sont eux-mêmes des états d'âme. Ecriture soignée, luxe des descriptions alpestres où les grands horizons se frangent, en premier plan, de menues brindilles et branchettes. Un paisible cœur se trouble comme une source se ride, puis, tout rentre dans l'ordre, avec un caillou lourd de plus au fond, et l'horizon reprend sa grandeur, moins les fleurettes bleues fanées. Bon livre : une saison d'eaux fort agréable.

Le Roi de la Mer, par Gabriel Sarrazin. Cela pourrait fournir un livret d'opéra. Ce n'est pas un roman, mais un poème en prose. Trop musique wagnérienne et inférieure, *seulement* à cause de la ressemblance. On monte des *Cygnes noirs* et on est vêtu de toile d'argent. Le héros est vierge, naturellement, il chante au milieu d'une tempête et on l'entend malgré le bruit des vagues. Ecrit dans le style dit : *soutenu*, il y a des petites *nécessités* de détails qui choquent, et on ne

sait jamais bien la date à laquelle se passe cette histoire de héros d'Irlande, plus proche du moyen âge que de 1813. —

Le Choc, par Nonce Casanova. Roman de passions échevelées en une langue bizarre, rempli de belles images, et quelquefois tombant dans une regrettable préciosité de terme. Histoire d'une fille qui finit par s'éprendre (sans le savoir) d'un enfant qu'elle a eu... comme premier faux pas. *Le choc*, c'est je pense que la mère et l'enfant tombent du haut d'une falaise comme dernier faux pas. Maintenant, le nom de l'auteur, indiquant qu'il n'est pas français, indique peut-être aussi qu'il exagère nos exagérations à cause de son esprit italien. Ça peut se corriger facilement au second livre.

Saison divine, par Jean Blaize. De bonnes nouvelles étudiées et bien écrites. Une zone tempérée. Détails d'existence suisse, des types sages. Tout s'arrange toujours. On est en appétit, en lisant, comme devant un repas de laitage sain et calmant les fièvres d'aventures. Douce morale sans être ennuyeuse. —

L'école du Vice, de Victorien du Saussay. Nulle morale dans cette œuvre-là, bien entendu, mais l'écriture en est amusante. On y plonge aux dernières couches du monde où l'on s'abrutit. Et puis le *Conservatoire* (école de déclamation) y est justement secoué ! Il en neige des petites filles bien drôles et que l'on connaît presque par leurs noms. La scène de la mère d'actrice enceinte à cinquante ans sans trop savoir pourquoi, et que sa fille raconte au tout Paris des alcôves, touche à l'apothéose. Elle seule ferait pardonner le livre.

Contes héroïques, par André Lichtenberger. Récits talons rouges, surtout rouges de sang. Période 1789 à 1795. Guillotinades et rodomontades des émigrés. Une nouvelle est spécialement bien dans le ton de cette époque étrange : celle intitulée : *Promeneuses*. Une conversation de grandes dames en charrette allant à la mort.

Deux coquets petits volumes, pour finir par deux bouquets de violettes parisiennes, de l'édition illustrée du journal *Don Juan* : **Satan pour dames,** par René Emery, un missel de messes noires et... roses, écrit à la manière Mendès, avec une pointe de vigueur nouvelle. **Minois et Minettes,** contes guillerets, dont l'un pour glorifier ironiquement l'Adultère est, ma foi, fort spirituellement troussé.

RACHILDE.

LITTERATURE

Adolphe Retté : *Aspects*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — Georges Renard : *Critique de Combat*, in-18, Société Libre d'Edition des G. de L., 3.50. — Adolphe Boschot : *La Crise poetique*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie Contemporaine, 1884-1896*, in-18, « Mercure de France », 3.50. — Comte de Saint-Aulaire : *Lettres de Vieillards*, in-18, Calmann Lévy, 3.50. — Henry Bordeaux : *Sentiments et Idées de ce temps*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Edmond Picard : *Discours sur le Renouveau au Théâtre*, Bruxelles, Lacomblez. — Archag Tchobanian : l'*Arménie, son histoire, sa littérature, son rôle en Orient*, avec une Introduction d'Anatole France, in-18, « Mercure de France », 1 fr.

C'est à présent un temps d'économie littéraire où les écrivains aiment à ne laisser rien perdre. MM. les critiques estiment d'ordinaire que le public serait grandement frustré si leurs articles s'en allaient au vent qui emporte les feuilles quotidiennes, et soigneusement ils les colligent en volumes. Ces recueils sont de lecture attachante quand le tempérament, les opinions, les partis-pris ou les injustices même de l'auteur leur donnent un caractère d'unité, quand deux ou trois idées générales y dominent de bout en bout et inspirent constamment les appréciations, quand la personne du critique, en un mot, y apparaît à travers ses jugements. Tel est le cas des **Aspects** de M. Retté. Non que les ouvrages et les écrivains regardés par lui ne soient que prétextes à l'exposé de ses pensées personnelles. Telles études sur Bakounine, sur Verlaine, sur Rimbaud, sur M. Zola, sont fort instructives, et quand M. Retté passe en revue une longue série de jeunes poètes, il sait en citer quelques vers et noter, d'une indication précise, le particulier de chaque talent. Mais, au début comme à la fin du livre, apparaît un maître Phantasm, proch eparent de l'auteur, qui fait l'apologie de Don Quichotte et qu'on devine prêt à partir en guerre contre les moulins à vent. Il n'est pas si vain qu'on le pense de guerroyer contre les moulins à vent. Il en est beaucoup qui font de grands gestes et un grand bruit et ne produisent que mauvaise farine. Au-dessus de tous, un moulin qui constamment consomme le meilleur froment d'un pays et n'en rend pas grand chose : M. Retté l'appelle de ce nom, familièrement dédaigneux comme une grimace de gavroche : la gouvernance. Et les meuniers, il les chamarre de titres pleins de saveur. Ecoutez annoncer le Répartiteur des taxes et rapines, le Grand Maître de l'abrutissement civique, le Propulseur des filouteries coloniales, le Kaïmakan des massacres et pillages, et tous ceux, vous verrez leurs dignités dans le livre, qui forment le Conseil des Sinistres sous la présidence du Délégué aux représentations et facéties. Savourons encore cette concise histoire naturelle de la société moderne,

où tous les vivants sont ramenés à deux types : le type gros-mangeur et le type petit-mangé.

Or, dans ce mauvais moulin, il y a une meule plus malfaisante, plus néfaste que toutes les autres, c'est le militarisme. Celle-là mord la chair et le sang des jeunes hommes et réduit en poudre leur énergie et leur dignité. M. Retté passe un levier sous la meule et il pèse. Mais la meule est lourde. Sa masse accable toute l'Europe soi-disant civilisée. Mais au siècle dernier il y en avait une plus pesante encore qui s'appelait l'Autorité religieuse. Des écrivains sont venus, nombreux, patients, acharnés : les uns ont ébranlé la masse par de brusques chocs ; les autres l'ont déplacée par de persévérantes pesées, et la meule a chu dans la rivière du moulin, d'où nul n'a pu la repêcher. Il semble que tout ce qui écrit aujourd'hui, en tout pays, devrait donner une poussée à la meule militaire. Il est certains sujets où l'on ne doit craindre ni la banalité, ni les redites. Le souci constant des gourvernances — dont le salut dépend de la conservation des armées — est de représenter aux foules la nécessité permanente de la guerre et sa prétendue beauté ; les esprits évadés des geôles à la Plutarque devraient en remontrer sans cesse, non pas tant l'horreur, assez visible, mais la sottise et la parfaite inutilité. Il faut déshonorer la guerre, comme disait le père Hugo, qui consacra une bonne partie de son œuvre à la magnifier.

Cette conviction active, cette ardeur d'effort et de lutte, M. Retté l'apporte dans sa conception de la littérature actuelle. Elle doit être d'action et de vie, seconder l'homme pour « la conquête de son bonheur sur la terre, qui est le but de l'humanité ». La mort de la foi dans la plupart des esprits, la renonciation définitive à la chimère des paradis supra-terrestres, doit inspirer un véhément amour de la nature et de la vie. Agir et vouloir, voici le mot d'ordre. M. Retté va jusqu'à se condamner d'avoir écrit *Thulé des Brumes*, *Cloches en la Nuit*, *Paradoxe sur l'amour*, livres médiocres, dit-il, parce qu'en révolte contre la vie. Il cite en l'approuvant cet aphorisme de M. Zola. : « Pour bien écrire il faut aimer la vie. »

Il ne semble pourtant pas que l'aient fort aimée La Bruyere, Chateaubriand, Flaubert, de Vigny, ou Leconte de Lisle, écrivains et poètes qui pourtant surent leur métier. Et, prise en son ensemble, l'œuvre de M. Zola ne dégage pas une joie exubérante. Mais, nous dit-on, l'humanité, délivrée des rêves endormeurs et voleurs d'énergie, va ordonner l'existence et la rendre bienheureuse, va faire un Eden sur la terre. En admettant qu'on le puisse, si les hommes vivaient vraiment heureux, ils auraient de la mort une peur effroyable qui détruirait vite leur bonheur. Être débarrassé de la foi, c'est pour l'homme

actuel un grand progrès, selon M. Retté. D'autres pourraient dire que c'est un changement, sans plus : qu'ils n'aillent pas jusqu'à la regretter, on aurait vite fait de les comparer à des anthropoïdes de fraîche date qui regrettent leur queue prenante de chimpanzés. Et pourtant, cette queue prenante était un ornement de grâce sinueuse, et si commode pour se raccrocher aux branches. On a vite fait d'affirmer que tout le malheur humain est né du christianisme et d'évoquer le radieux fantôme du paganisme, la sereine blancheur du monde hellénique et de rejeter l'invocation à la nature de Marc-Aurèle. Mais...

Mais le théâtre grec tout entier est un théâtre de douleur, depuis Prométhée jusqu'à Alceste, et nous montre l'âme antique se débattant sous la fatalité. Et c'est le génie grec qui a conçu le mythe de la Némésis ou de la colère des dieux, qui est bien le symbole du pessimisme le plus saisissant qu'on ait trouvé. Et tout l'effort de Marc-Aurèle n'allait qu'à une intelligente résignation. Mais la résignation, c'est une idée chrétienne. Hélas non ! C'est une idée humaine, et, quand on devrait être heureux quelque soixante ans, ce bonheur éphémère n'empêchera l'homme de se demander pourquoi il en a joui et pourquoi il cesse d'en jouir. La nature est un décor séduisant et superbe, mais le drame qui s'y joue est brutal et triste.

Je ne m'attarderai pas à louer la couleur et le nerf du style d'*Aspects*. Ceux qui le liront y prendront le plaisir que j'y ai pris moi-même. Dans l'explicit de son livre, M. Retté se qualifie lui-même de « pauvre bougre ». Je pense qu'il a tort. Ces mots évoquent je ne sais quelle silhouette humble et falote qui s'en va grelottant les mains dans les poches et faisant le gros dos sous l'averse des événements. Telle n'est pas, après la lecture de son livre, la mine et l'attitude qu'on imagine à M. Retté.

Le titre du recueil de M. Georges Renard, **Critique de Combat**, en donne l'idée la plus exacte. C'est en une cinquantaine d'articles, qui sont autant d'engagements, une campagne en faveur du socialisme. Il y a une habileté spéciale, mais légitime, à prendre toutes les œuvres étudiées par le côté où le critique, en développant ou en réfutant, pourra donner carrière à ses idées favorites.

M. Adolphe Boschot vient méditer avec le jeune poète. Il lui révèle d'abord que le Parnasse est mort et que la réaction verslibriste vient d'avorter. M. Boschot est sévère pour les poètes qui ont suivi Hugo : cela est naturel ; cependant on est un peu surpris d'entendre appeler Baudelaire un demi-poète ; il semble qu'il est mort depuis assez longtemps pour avoir payé sa gloire et être replacé à son rang. Si le Parnasse est mort, suivant M. Boschot, c'est surtout parce qu'il n'a

jamais vécu. Chez Leconte de Lisle « la Poésie était belle encore, mais elle était morte ».

Cette appréciation n'est pas personnelle à l'auteur de la **Crise poétique**, mais elle me cause toujours une égale stupeur. Kaïn, le Corbeau, Epiphanie, Mayâ, le Requin, l'Illusion suprême, c'est de la poésie morte ? Qu'est-ce donc que la vivante ? Mais M. Boschot avait hâte d'enterrer le Parnasse en la personne de son plus illustre représentant, et c'est un fossoyeur un peu rapide.

Pour le vers libre, il est démonté avec assez de prestesse et subtilement analysé, mais pourquoi M. Boschot lui interdit-il de « se fortifier jamais d'un alexandrin ou d'un octosyllabe », de rappeler même une partie appréciable de ces rythmes ? Il me semble que ni M. Kahn, ni M. Vielé-Griffin, ni M. Herold ne se sont interdit de mêler les formes classiques aux formes indépendantes : ni M. de Régnier, qui, dit M. Boschot, *chevauche* entre deux selles : genre d'équitation inattendu, et qui doit être bien fatigant. Il semble même que ce mélange serait une des meilleures conditions d'existence du vers libre, dont l'harmonie indécise et fluide gagne à se renforcer par instant d'un rythme plus accoutumé et plus nettement perçu.

Dix ans ont passé, et on attend encore les œuvres, déclare l'auteur de la *Crise poétique*. Peut-être les attend-il avec une patience trop décidée. Il aurait pu, semble-t-il, en apercevoir quelques-unes, ne serait-ce, mon Dieu, que cet admirable livre de *Jeux rustiques et divins*, où sont, en vers libres ou en vers classiques, des poèmes égaux aux plus parfaits. (Moi, je préfère les classiques, mais c'est un vieil entêtement et je suis heureux de saluer les uns et les autres.)

Mais M. Boschot veut voir la place tout à fait libre pour le poète qui vient auquel il prodigue ses conseils. Le vers qu'emploiera celui-ci sera le vers régulier, mais allégé, libéré de la césure obligatoire, de la rime tyrannique, ayant droit à l'assonance, à l'hiatus, en somme plus souple que le vers classique, plus précis que le vers libre. Et ici l'auteur a de bien jolies pages sur l'emploi des syllabes muettes. Mais pourquoi dit-il que lorsque Victor Hugo pensait ce vers :

Près des meules qu'on eût prises pour des décombres

il sentait sourdre en lui le rythme 3 plus 3 plus 4, comme s'il eût pensé :

Près des tas qu'on eût pris pour des décombres.

Il se prononçait à lui-même :

Près des meul's qu'on eût pris's...

Mais c'est une phonétique de chansonnier, des apocopes de café-concert. Si la poétique classique recommande d'entremê-

ler les vers féminins aux vers masculins, c'est pour la variété d'un rythme autrement trop monotone, et parce qu'en réalité les premiers sont plus longs que les seconds. M. Boschot emploie beaucoup de talent à montrer que les muettes existent. On ne lui en veut pas, car il en parle avec une délicatesse charmante. Il a tort de citer de mémoire. Ceci l'amène à prêter au père Hugo des vers comme celui-ci (qu'il qualifie de bien connu, encore !) :

Guerre AU VOCABULAIRE *et paix à la Syntaxe.*

M. Boschot se donne ensuite une peine bien inutile pour l'expliquer.

Après une série d'avis au poète sur sa vie morale autant que sur son métier, le livre se termine par une jolie dissertation sur l'Amour du poète, qui doit aller aux courtisanes : l'auteur trouve à ce rapprochement des raisons ingénieuses.

Si M. Boschot avait été plus curieux de voir venir les œuvres de la **Poésie contemporaine**, il aurait pu lire le livre très bien fait de M. Vigié-Lecocq, qui résume l'effort poétique de 1884 à 1896. M. Vigié-Lecocq parle des poètes avec une sympathie intelligente : il les cite, et son ouvrage sera précieux à consulter. Une division habile lui permet de voir ce que les principaux motifs éternels, la nature, l'amour, l'altruisme, le mysticisme ont dû aux poètes d'à présent. Dans ce livre consciencieux, j'ai regretté de ne pas trouver le nom d'Ephraïm Mikhaël.

L'Avenir de la Poésie, de M. Ch. Barbier, est une conférence où l'auteur a prêché la bonne parole aux habitants de Cahors. L'idée dominante est que l'art et la poésie prennent de jour en jour un caractère plus social : c'est heureux, car « s'il fallait immoler l'art au triomphe de la justice, ce douloureux sacrifice ne nous ferait pas reculer ». Mais ce sacrifice nous sera épargné : « La société de l'avenir sera une société d'artistes et de poètes, justement parce qu'en elle regneront l'harmonie, la justice et l'amour. » Ils seront bien changés, alors.

Dans ses **Lettres de Vieillards**, M. le Comte de Saint-Aulaire a poussé le souci de l'exactitude jusqu'à donner à ses personnages des sentiments et des expressions tout à fait chevrotantes. Justement ecœurés du temps présent, ils croient se souvenir que le passé valait mieux : erreur commune aux vieillards. Il est agréable de voir le Pape Léon XIII drapé par un archevêque ; mais il faut relever l'erreur commise par M. Lamonzie, hommes de lettres, ancien professeur au Collège de France, à propos de la bicyclette, sur laquelle, dit-il, les jambes sont constamment repliées, et les bras toujours en mouvement. C'est tout à fait inexact.

Dans les **Sentiments et Idées de ce Temps**, de M. Henri Bordeaux, nous trouvons d'intéressantes réflexions sur les im-

pressions d'enfance de divers écrivains, sur les impressions différentes que les voyages font sur les différents caractères. Il y a des pastiches d'Anatole France, que M. Bordeaux semble d'ailleurs avoir beaucoup lu.

M. Edmond Picard, dans son **Discours sur le renouveau au Théâtre**, préfère Eschyle, Shakespeare et Ibsen à MM. Dumas fils et Augier. Il a raison.

L'Arménie, de M. Archag Tchobanian, est une conférence qui a été faite à la Société de Géographie, sous la présidence de M. A. France. L'auteur a parlé de l'histoire et de la littérature de son pays, et du rôle qu'il a joué en Orient. Nous connûmes par lui l'ancienneté de la race, sa force de résistance, la persistance du sentiment national, qui l'ont fait survivre jusqu'ici aux pires catastrophes. Parmi toutes les races orientales, c'est la plus ouverte aux idées d'occident, la plus intellectuelle. M. Tchobanian a fait œuvre utile, c'est par sa brochure, ce sera par d'autres témoignages analogues, que l'opinion en France finira par concevoir que les Arméniens sont un peuple d'êtres sensibles et intelligents, et non, comme on l'avait supposé jusqu'ici, un troupeau fait seulement pour l'abattoir. Brochure à recommander tout particulièrement aux dix-huit académiciens qui, ayant à choisir entre Personne et M. Hanotaux, ont préféré ce dernier.

MARCEL COLLIÈRE.

FOLKLORE

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan : *Le Jardin des Délices*, in-18, « Mercure de France », 3. 50. — E. Lefebure : *Les Origines du Fétichisme*, (« Mélusine », Janv.-Févr. 1897). — George Doncieux : *Romances Populaires françaises*, (« Revue des Traditions ».janv. 1897).

Il est bien imprudent, si l'on recueille ou si l'on traduit des contes populaires, de déclarer : ces contes sont absolument inédits. Du moment qu'un conte est populaire en Perse, il est fort probable qu'il est également connu et traditionnel à Paris et à Plouaret, à Christiania et à Rambervillier, sans doute en Russie et dans le Yemen, peut-être à Ceylan et en Mongolie.

Voici donc la *Grande Corde et le Gros Gourdin*, conte persan absolument inédit, tel à peu près que me le conta ma nourrice et tel que M. de Villemorin peut se le faire conter par la première bonne bretonne qu'il rencontrera aux Tuileries :

« Il y avait une fois un meunier de Plessala qui avait besoin d'argent ; il conduisit au marché son âne et sa chèvre, et de peur d'être volé, il attacha sa chèvre à la queue de l'âne, et lui mit au cou une clochette, en disant :

» — Tant que j'entendrai sonner la clochette, je serai sûr qu'on ne m'aura pas volé mes bêtes.

» Par là passèrent trois voleurs qui firent entre eux la gageure de voler au bonhomme sa chèvre, son âne et l'habit qu'il avait sur le dos.

» L'un d'eux détacha adroitement la chèvre et l'emmena après avoir attaché la clochette à la queue de l'âne. Le meunier se retourna, et, voyant le voleur qui emmenait sa chèvre, il dit à l'autre voleur qui marchait sur la route avec un air d'innocence :

» — Voulez-vous garder mon âne, brave homme, pendant que je cours après ma chèvre ?

» — Volontiers, dit l'autre qui se hâta de s'enfuir avec l'âne.

» Le troisième larron, qui avait parié de voler l'habit, s'assit sur le bord d'un puits avec une bourse vide à la main et il criait d'un ton lamentable :

» — Ah ! la triste journée !

» — Vous n'avez point vu mon âne ? demanda le meunier

» — Non, mais je suis plus malheureux que vous ; j'étais ici à compter mon argent sur le bord du puits et il est tombé dedans. Ah ! la triste journée ! Je donnerais bien la moitié de mon argent à celui qui descendrait dans le puits pour l'en retirer.

» Le meunier dépouilla ses habits et descendit dans le puits, pensant y rouver assez d'argent pour compenser la perte de son âne et de sa chèvre ; mais le voleur lui enleva son habit ainsi qu'il l'avait gagé » (1).

Le *Chameau borgne* et la *Vieille voleuse*, qui appartiennent à un même thème, ne sont pas davantage inédits. Outre qu'ils font partie, d'après M. René Basset, de recueils arabes très répandus et souvent imprimés, ils sont visiblement allégués en des œuvres même classiques, telles que le *Testament expliqué par Esope* et *Zadig*. Dans la légende d'Hamlet, de Saxo Gramaticus, Hamlet, au repas que lui offre le roi d'Angleterre, refuse de toucher au pain auquel il trouve l'odeur du sang ; et, là comme dans le conte persan et tous les contes de la même série, on découvre que ce pain a été fait avec du blé récolté sur l'emplacement d'un ancien cimetière. La perspicacité de l'homme qui, d'après les traces laissées par un chameau, affirme qu'il est borgne ou boiteux, est un lieu commun du folklore arabe qui a même pénétré jusqu'en Hongrie d'un côté et de l'autre jusque dans l'Inde Tamoule. Un petit conte Touareg noté par M. Hanoteau, répète mot pour mot l'historiette. Enfin M. René Basset a traduit de l'arabe un conte sur ce Thème, bien plus développé que celui du **Jardin des Délices**.

Autres choses déjà lues ; par exemple, le puits par lequel on passe de ce monde à un autre monde, la vipère monstrueuse

(1) *Revue des Traditions populaires*, juillet 1896.

qui engloutit tout par sa seule aspiration. Cette vipère, dans *Alexandre le Grand* (1), conte recueilli à Plouaret par M. Luzel, est un géant dont l'haleine engloutit tout ce qui l'approche à cinquante pas. Il n'y a guère d'ailleurs une ligne du *Jardin des Délices* qui ne pût suggérer de pareils rapprochements; — et c'est précisément ce qui fait l'intérêt et ce qui prouve l'authenticité de ce recueil. Mais, MM. de Villemorin et Khalil-Khan, en se tenant au courant des notions que le folklore comparé a mises à la portée de tous, auraient pu orner leur volume d'une préface moins fallacieuse que celle que nous y avons lue; tirés de manuscrits qui les attribuent à Nizami ou à Hatifi, ces contes n'appartiennent pas plus à ces poètes que *Peau d'Ane* à Perrault ou la *Belle et la Bête* à Madame Leprince de Beaumont et cette littérature n'a de particulier que ses contours, son cadre, sa phraséologie, sa forme fleurie, bien orientale, bien soleil levant. Plein des plus délicieux ou des plus fantastiques rêves, tout odorant d'une volupté ingénue, c'est, en somme, un livre d'agréable et curieuse littérature.

Il semble que la science avoue enfin une tendance à sortir de l'ornière positiviste, à devenir un peu plus claire et presque sage Dans quelques années le mot *superstition* aura perdu le sens que lui donna le scepticisme puéril du XVIII^e^ siècle et l'on admettra parfaitement qu'à l'analyse une superstition est tout bonnement une croyance obscurément raisonnée et assez raisonnable. Ainsi M. Lefébure explique le fétichisme par ce fait que les fétiches ont réellement un pouvoir particulier ; ce sont des objets magnétisés par les sorciers, véritables médiums; des objets dans lesquels le sorcier a fait passer un peu de sa sensibilité et de son aptitude au mouvement (extériorisation de la sensibilité et de la motricité, selon M. de Rochas). Des exemples corroborent sa thèse, laquelle, ingénieuse et neuve, aura sans doute du retentissement. Il faudrait l'engager à la développer, surtout par le dépouillement d'authentiques et honnêtes récits de voyages ; il y joindrait naturellement des observations sur la fascination, les sorts, le mauvais œil — travail tout fait par M. Tuchman, dans *Mélusine* — et l'on verrait que, si bêtes qu'ils soient, les hommes ne le sont pas tant qu'on a voulu nous le faire croire, et que, après tout, si un talisman guérit c'est qu'il y a dans ce talisman une vertu curative. Il est d'ailleurs facile de magnétiser de l'eau ou une pierre, mais tout objet peut se trouver magnétisé involontairement. La suggestion elle-même semble emprunter une grande partie de sa force au magnétisme : ainsi la parole est immédiatement bien plus puissante que l'écriture. Cet article sur les **Origines du Fétichisme** doit faire beaucoup réfléchir.

(1) *Mélusine*, tome II.

Outre l'étude très intéressante de M. G. Doncieux sur les **Romances populaires françaises**, texte original et commentaires, dont nous reparlerons, la *Revue des Traditions* continue à nous donner la plus riche moisson de faits, de contes, de chansons.

J. Drexelius.

ESOTÉRISME ET SPIRITISME

Rufina Noeggerath : *La Survie, sa realite, sa manifestation, sa philosophie*, préface de Camille Flammarion, in-8°, Librairie des Sciences psychiques, 3.50. — Revues : *L'Hyperchimie* (avril), *L'Initiation* (mars), *L'Isis moderne* (mars), la *Revista de estudios psicologicos* (mars), *La Revue Spirite* (avril), *La Thérapeutique integrale* (mars).

Comme l'indique son sous-titre, l'ouvrage de Mme Rufina Noeggerath est une longue suite de communications médiamnimiques, très intelligemment et très clairement ordonnées. On dirait un volume de morceaux choisis, classés par catégories de matières. En réalité, c'est bien un volume de morceaux choisis, et l'un des plus beaux, certes, non point par la forme — quoiqu'elle soit souvent de bonne qualité, — mais par l'idée, mais par la poésie y contenue. On trouve là sur le magnétisme, le psychisme, les médiums, l'humanité, la mort et le réveil, la vie sidérale, le mal, le progrès, la réincarnation, les mondes, l'amour au delà du tombeau, les cultes, les croyances, les religions, Dieu, les messies et la Voie, de judicieux conseils, de sages préceptes, des pensées très profondes, des vues très larges, des envols vertigineux vers les régions célestes.

L'esprit voit s'ouvrir devant lui, de nouveaux horizons, et le cœur sent tressaillir — à travers toutes les pages du livre — l'âme même de l'Humanité complète, de l'Humanité des vivants et des survivants, — âme hélas ! encore éparse, encore trouble et confuse !

§

M. Leymarie publie de très intéressantes *Réflexions philosophiques* dans la **Revue Spirite**. Il y montre que l'évolution des êtres et des mondes est due à l'involution progressive de forces de plus en plus supérieures. L'occultisme n'aurait mis en lumière que ce *fait*-là, qu'il aurait droit à la reconnaissance de la science. On ne saurait concevoir, en effet, qu'un être puisse évoluer, si, en même temps, n'involuent en cet être des forces d'ordre supérieur, qu'il doit incarner, faire passer de puissance à acte. Le supérieur peut assurément

produire l'inférieur, le plus le moins ; mais en vérité il n'est pas possible que l'inférieur puisse produire le supérieur, le moins le plus. C'est cependant ce que la science officielle tend à faire accroire. Ne prétend-elle pas que le minéral peut, par *lui-même*, devenir végétal, le végétal animal ? Certes, le minéral devient bien végétal, puis animal; mais c'est grâce à la descente en lui, à l'involution de forces de plus en plus supérieures, qu'il peut monter, progresser.

En général, pour que quelque chose monte dans l'univers, il faut que quelque autre chose descende. Telle est la loi. On pourrait multiplier les exemples à l'infini. J'ai, du reste, montré quelques-uns des effets de cette loi qui est *absolument générale,* dans la *Plume* du 15-30 juin 1896, dans l'*Initiation* de décembre et dans l'*Hyperchimie* de janvier.

Dans le même numéro de la *Revue Spirite*, le Dr Daniel analyse un récent ouvrage sur les phénomènes spirites, dans lequel l'auteur, M. Aksakof, « tend à prouver que *toute matérialisation nécessite une dématérialisation correspondante du médium* ».

Mais, se demandera-t-on, comment se produisent ces phénomènes ? M. Leadbeater, que le Dr Daniel cite, en donne l'explication que voici :

« Le phénomène de la dématérialisation d'un objet peut être déterminé par l'action de vibrations extrêmement rapides, qui suppriment la cohésion entre les molécules de cet objet.

» Des vibrations plus énergiques encore, d'autre sorte peut-être, désagrègent ces molécules en leurs atomes. Un corps, qui, par là, passe à l'état éthéré, se déplace aisément par l'action d'un courant astral, et, au moment précis où la force, qui l'a réduit à cet état, cesse d'agir, la pression éthérique le force à reprendre sa forme primitive.

» C'est de cette manière que des objets sont parfois transportés d'une grande distance dans une séance spirite, en un instant pour ainsi dire ; il est évident qu'à l'état de dématérialisation ils traversent facilement toute subtance solide, par exemple le mur d'une maison ou la paroi d'une caisse fermée. On voit donc que, vue sous un vrai jour, la pénétration de la matière par la matière n'est pas un phénomene plus complexe que le passage de l'eau à travers un tamis ou d'un gaz à travers les liquides comme on le voit fréquemment dans les expériences de chimie.

» Etant donné la possibilité de faire passer, à l'aide d'un changement vibratoire, la matière de l'état solide à l'état éthéré, on conçoit aussi que l'opération inverse soit possible et que de la matière éthérée puisse être rendue solide.

» L'une des opérations vaut pour la dématérialisation, l'autre pour la matérialisation. Dans les deux cas il faut un effort de

volonté persistant... Dans les matérialisations en séance ordinaire, la matière nécessaire est surtout enpruntée au double éthéré du médium. C'est ce qui fait que la forme matérialisée est contrainte de se tenir ordinairement dans le voisinage immédiat du médium et qu'elle est soumise à l'action d'une force qui l'attire constamment vers le corps d'où elle est émanée, de sorte que la figure, si elle reste trop longtemps éloignée du médium, s'affaisse, et la matière qui la constituait repasse au même instant à l'état éthéré et va rejoindre son lieu de départ. »

— Je détache d'une remarquable étude, que publie l'**Isis Moderne**, sur le *Pouvoir de la pensée*, un curieux fragment qui montre que la qualité de la pensée influe grandement sur l'état de la santé. C'est le professeur Gates, de Washington, qui parle :

« En 1879 je fis connaître le résultat de plusieurs expériences qui me démontrent que la respiration humaine passant à travers un tuyau refroidi auparavant avec de la glace, — lequel tuyau doit recueillir le précipité des substances volatiles contenues dans la respiration, — ne laisse aucun résidu, si on mélange du « Iodid Rhodopsin » avec ces produits condensés. Mais lorsque l'individu avec lequel je fis l'expérience fut en état d'irritation, j'aperçus un précipité tirant sur le brun, me confirmant la présence d'un mélange chimique, résultat du sentiment d'irritation. Ce mélange absorbé par des personnes et des animaux, réagit comme stimulant et produit en eux une certaine agitation. Une grande douleur, comme celle éprouvée par la perte d'un enfant, donna un précipité gris, le remords produisit un dépôt rosé. Les mauvais sentiments et les sentiments tristes donnent des produits chimiques qui sont nuisibles et engendrent des maladies, tandis que les sentiments bons et joyeux donnent des produits salutaires, qui exercent une action bienfaisante. Ces produits se retrouvent dans la transpiration et dans d'autres sécrétions de l'individu. J'ai découvert plus de quarante bons produits et autant de mauvais. Chaque mauvais sentiment opère dans les tissus du corps humain un changement chimique correspondant, qui réagit comme poison et produit de la dépression. Par contre, les bons sentiments sont la cause de changements bienfaisants favorisant la vie et la santé.

» La pensée étant la cause de ces sentiments il s'ensuit que l'étude de la vraie manière de penser est le meilleur moyen d'affermir la santé et de développer la vie supérieure de l'homme. »

— L'**Initiation** contient une très curieuse étude de Karl Kieseweter sur les *Homuncules du comte Kueffstein*, alchimiste et franc-maçon du siècle dernier, une note de M. Largeris sur

Spinoza théosophe, une prose troublante de Jollivet Castelot, intitulée : l'*Hiérodoule* et une poésie de P. de Labaume, sur le symbolisme du nom sacré : Iod-Hé-Vau-Hé.

— Dans l'**Hyperchimie**, Sédir collige et résume les diverses opinions des philosophes anciens et orientaux et des savants modernes sur les *éléments*: Auguste Strindberg expose ce que pourra être le *pain de l'avenir* et Jollivet Castelot parle des *alchimistes hindous*. Dans la **Thérapeutique intégrale**, on lit des articles intéressants sur les Ecoles homœopathiques, Paracelse, l'Animisme de Stahl et la préparation des teintures mères, d'après les enseignements de l'hermétisme, et, dans la **Revue d'études psychologiques** de Barcelone, une étude signée Alverico Peron, sur le drame de Sardou.

JACQUES BRIEU.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

Odilon Redon : *La Maison hantée*, album de six lithographies d'après le texte de Bulwer Lytton, traduction de René Philipon. — André Chamagne : *Sensations de Dacie et d'Illyrie*. Fischbacher. — *Washington and the Mother Country*, an address by the right hon. sir Edmund Monson, G. C. B., G. C. M. G., british ambassador to France, broch. in-8, Paris, Brentano's. — Stanislas de Guaita : *Le Serpent de la Genese ;* seconde septaine : *La Clef de la Magie noire*, ouvrage orné de nombreuses gravures, in-8, Chamuel, 15 fr.

La Maison hantée. — De certaines des lithographies de M. Odilon Redon se dégage cette impression de trouble et de mystère que, sans doute, les habitants du palais Metzgerstein devaient éprouver, à la contemplation, seule, de ces curieuses tapisseries qui ornaient les murailles de leur demeure ancienne. Une sorte d'épouvante tranquille en émane avec certitude, et l'horreur pleine d'imprévu qui ressort de ces œuvres, est, à la fois, si nouvelle et si étonnante qu'on s'y habitue peu à peu jusqu'à parvenir, enfin, à les pénétrer jusque dans leur mystère, et, même, à les comprendre sans effroi, à travers tout l'éclat de leur lucide reflet.

La science de l'artiste s'y affirme jusqu'à expliquer les raisons du domaine de l'ombre. Une compréhension neuve jaillie de la descriptive magie des nuances resplendit alentour de ces mondes ténébreux qui nous épouvantent parce que nous ne sommes pas assez forts pour les considérer, mais, que l'homme de méditation affronte sans terreur, jusqu'à les approfondir au delà même des bornes de la raison.

A l'homme de méditation appartient seul le secret des régions nébuleuses de l'Astral. Ses facultés médianimiques sont bien plus affinées que les nôtres. Alors que notre esprit se rebute à dépasser les cercles approximatifs du Mystère·

celui de cet homme resplendit, à force de vaciller au cours des dédales de l'Inconnaissable. Des mondes qui nous sont fermés s'ouvrent à l'exploration aiguë de ses regards. Les Enfers sans rivages ; le séjour ineffable des Elysées en fleurs ; les Esprits et les Daimones, tout le merveilleux du grand Ciel et de l'Abîme se trahissent pour lui avec le vague prestige de leur lumière et de leur ombre. Si cet homme est un poète ou un musicien, un philosophe et un mystique — Goethe, Gluck ou Swedenborg — la splendeur du son et de la parole participent au prestige de la Pensée. Si, — comme cela est le cas de M. Redon, — cet homme ne dispose que des moyens matériels des couleurs, le jeu des blancs, des ors, des ténèbres se multiplie pour mieux décrire encore tout le surnaturel d'un séjour solitaire et idéal. Plusieurs fois déjà, M. Redon sut traduire, avec une vigueur et une précision toutes particulières, les pensées que Poë, Flaubert et Charles Baudelaire n'avaient fait, sans doute, que formuler à peine, puisque, au delà de leur expression, il sut découvrir encore d'autres régions inexpliquées jusqu'aux merveilles desquelles ils n'avaient pas atteint eux-mêmes.

Cette fois encore, s'appuyant sur le texte du romancier et poète anglais sir Edward Bulwer Lytton, le peintre lithographe produit à nouveau ce miracle de compléter, par un relief des planches, le récit plutôt sommaire d'un écrivain. Ses illustrations de la *Maison Hantée* compliquent étonnamment le texte presque rigide du narrateur. Bulwer, d'ordinaire si pathétique dans les descriptions de ses récits, cette fois, s'est montré d'une sécheresse presque toute scientifique. Et, vraiment, il a fallu à M. Redon un talent peu ordinaire pour triompher de la rectitude plutôt banale de l'écrivain anglais. Les phénomènes de la *Maison Usher* eussent présenté à l'imagination de M. Redon un bien plus extraordinaire prétexte à de belles œuvres ; ceux — plus restreints — de la *Maison Hantée* ont, pour ainsi dire, retardé cet élan de l'artiste vers tout l'insondable espace du monde hyperphysique. Poë ressentit bien plus étonnamment tout l'insoupçonné effrayant des cogitations de l'ombre. Bulwer, lui, tout imprégné du merveilleux des vieilles légendes, d'une désespérance quelquefois toute byronienne, ne savait que conter sans pittoresque. M. Redon, heureusement, a surmonté cet écueil de la sécheresse et de l'aridité du texte. Il a achevé d'expliquer plus amplement tout l'imprécis de la nouvelle spirite, et ses lithographies, avec un art surprenant, ont, mieux que l'œuvre écrite, su, nous communiquer ce frisson et cet émoi que la *Tentation de Saint-Antoine* et les *Fleurs du Mal*, du même maître, nous avaient déjà fait ressentir, jadis si violemment. Il a suffi — en effet — à M. Redon, pour

donner à l'histoire de cette maison troublée par des esprits, l'intérêt d'un chef-d'œuvre capital, de se recueillir devant la Nuit, les textes, et d'écouter. Bulwer, lui, n'a fait que préciser la légendaire et déjà vieille histoire de demeures qu'ont élues pour retraites des larves d'êtres morts. Il a donné à entendre seulement tout l'effroyable de ce monde ténébreux et opaque qui nous entoure de toutes parts, après les crimes. Le lithographe, au contraire, s'est avancé bien au delà du simple fait divers. Comme Poë, dans les yeux de lady Ligeïa, sut découvrir tout le passé d'un merveilleux jadis, ainsi que Villiers de l'Isle-Adam, dans les vivaces prunelles de Claire Lenoir, vit réapparaître toute la terreur inexorable du remords, de même dans les regards voilés de l'Apparition, il a retrouvé à nouveau toutes les shakespeariennes réminiscences du meurtre.

« ... *Je vis une lueur large et pâle...* », dit Bulwer, et M. Redon, au seuil de l'escalier de *la Maison Hantée*, a fait resplendir une toute phosphorescente clarté inexplicable. Ou bien « ... *Des larves si hideuses...* », et l'artiste, d'un crayon assuré, a, tout à coup, déchiré le voile de ces sites de l'espace, où surnagent, dans des globules d'astres, les pucks et les sylphes embryonnaires de l'Air. Ou encore : « ... *Selon toute apparence, c'était une main de chair et de sang comme la mienne...* », et le peintre, comme si les clichés mêmes de Crookes lui eussent été connus, l'a reproduite, cette petite main lumineuse, si avide de retenir et d'entraîner encore. Bulwer, ailleurs, parle de « ... *ce chien à visage d'homme...* ». Et, avec cette étonnante appréciation de la métempsycose des Etres, M. Redon attribue au masque de cette bête toute l'effroyable résignation d'une face douloureuse d'homme abattu. Bulwer décrit : « ... *Je vis dessus le contour vaporeux d'une forme humaine...* » ou « ... *deux yeux au plafond...* » ou encore : « ... *une forme blanche près de la table...* », et, chaque fois, M. Redon développe si amplement ce schema si obscur qu'il en demeure presque de l'épouvante et du vertige. Ainsi, dans la banale habitation d'un propriétaire anglais il se trouve hanté aussi bien que dans les temples de l'ésotérisme égyptien par l'éternelle présence de la grande Isis. Avec une lucidité que n'eurent ni Allan Kardec, ni Eudes de Mirville, ni même M. de Guaita, il commente ce drame familier de l'atmosphère ambiante. C'est qu'il est donné à l'artiste d'apprécier d'une manière brève, plus aiguë que les savants, toute la troublante emprise du souffle et de l'espace. Comme, pour ainsi dire, doué de l'anneau gygéen qui double l'acuité de la vue, l'artiste ne craint point de fermer les yeux à la lumière du monde extérieur, pour les ouvrir, en soi-même, sur le méditatif spectacle des mondes spirituels. Le savant enveloppe trop sèche-

ment ses récits. L'artiste, plus sensible, demeure plus ému par le frôlement d'étoffes soyeuses que traîne à sa suite la grande Ennoïa antique. Pour avoir peint, sur *la Cime*, la Valkure germanique que le guerrier tremblant ira délivrer par la vertu de son glaive, il ne s'en apitoie pas moins sur tout l'effrayant tragique qui se joue dans nos âmes de chaque jour. Il condescend à nos souffrances limitées avec une attention pleine de pitié et de compréhension douce.

Cette fois encore, M. Redon s'est révélé tout le maître de jadis. Mieux même, il a démontré, une fois de plus, ce que pouvait donner cet art lithographique délaissé trop. Toutes les fautes techniques attribuées aux laques, au noir de fumée, aux bavures de l'encrage, aux taches de la maculation, il a su en triompher aisément. Les lithographies que Delacroix dessina pour le *Faust*, certaines autres très curieuses de Célestin Nanteuil, d'aucunes de Fantin-Latour, de Degas, de Manet, de de Groux ne sont pas mieux réussies. Et, vraiment, pour retrouver, en art, une aussi profonde sensation dans la manière noire, ce n'est plus aux pierres, c'est aux planches mêmes, aux gravures qu'il faut remonter presque, à la *Résurrection de Lazare* de Rembrandt, au *Martyre de Saint-Barthélemy* de l'Espagnolet, à certains cuivres sans rivaux de Francisco Goya y Lucientès...

EDMOND PILON.

§

Sensations de Dacie et d'Illyrie. — Quelques tableautins de ciels et de villes, paysages de montagnes et couchants de soleil, de l'eau, de la lune, la mer, des costumes et des ruines, en des contrées généralement pauvres de touristes et qui mériteraient peut-être un plus sagace et plus érudit explorateur. Mais à l'instar de notre maître Lamartine, qui fit jadis sur son bateau le voyage d'Orient, M. Chamagne a composé son livre alternativement en vers et en prose ; M. Fuster, dans la préface, nous affirme que ce sont là des vers *comme on n'en fait plus, — très compréhensibles, lumineux même*, etc. Et rien ne vous menace comme cette rhétorique. Nous rappelant les terribles catacombes et gisements de la librairie Lemerre, nous aimons mieux croire ainsi que ce furent simples paroles encourageantes à un jeune homme plein de bon vouloir.

CHARLES MERKI.

§

Washington and the Mother Country. — Ce discours prononcé à l'Association parisienne des anciens étudiants Amé-

ricains (*American University Dinner Club at Paris*) est précédé d'une note où M. Théodore Stanton, le journaliste bien connu, en même temps professeur à Hobart Collège, explique l'importance de la manifestation de sir Edmond Monson : c'est la première fois qu'un représentant officiel de l'Angleterre reconnaît la légitimité de la guerre de l'Indépendance Américaine. Cette élégante brochure a donc la valeur d'un document historique.

R. G.

La Clef de la Magie noire. — L'apparition d'un livre de M. Stanislas de Guaita cause toujours une certaine rumeur à la fois parmi les occultistes et dans le monde littéraire. La raison en est que M. de Guaita a le noble et constant souci de revêtir ses idées fortes et lumineuses d'une forme adéquate, qui nous fait songer à ces prodigieuses basiliques des siècles passés, où les innombrables détails ne font pas perdre de vue l'ensemble, et qui constituent un monument parfaitement harmonieux en toutes ses parties et d'une indéniable grandeur.

Déjà depuis longtemps avait été annoncée la seconde septaine du SERPENT DE LA GENÈSE, intitulée « *La Clef de la Magie Noire* ; mais l'auteur n'est pas de ces producteurs hâtifs, toujours pressés de fournir de la *copie*, coûte que coûte, à un grand nombre de lecteurs. Loin de rechercher les suffrages de la multitude, dont il a exploré et sondé les singuliers et profonds mystères, sans avoir été séduit par eux, M. de Guaita préfère avec raison l'approbation de ses amis et d'une élite.

Il y a une dizaine d'années tout au plus que l'auteur des *Oiseaux de Passage* de *Rosa mystica* et de la *Muse Noire*, étranges et curieux poèmes d'un parfum tout baudelairien, d'ailleurs d'une grande beauté, se révéla soudain comme métaphysicien et cabbaliste. Délaissant la seule poésie, il se décida à consacrer son génie à la science, et voulut montrer au monde, afin de l'en délivrer à jamais, le hideux fantôme du Mal dans son affreuse et vaine nudité.

Le Serpent de la Genèse est basé, à l'instar de l'Évangile de saint Jean, de l'Apocalypse, du Tableau naturel de saint Martin et de quelques autres ouvrages, sur le Tarot. Il est divisé en trois septaines, précédées d'un prologue et suivies d'une conclusion générale. Après nous avoir indiqué, dans le *Seuil du Mystère*, la façade de l'édifice qu'occupe l'Ennemi, l'auteur nous a conduit, dans le *Temple de Satan*, sous le péristyle où s'agitent et se démènent les misérables instruments du sombre Arihman : c'est là qu'il a fouillé et analysé tous les effets du Mal chez les individus. Le livre qui paraît aujourd'hui en explique les lois secondes qui se meu

vent au sein des séries ; tandis que la troisième septaine, pénétrant aux fondements mêmes du temple maudit, nous promet la révélation définitive et suprême du plus redoutable mystère qu'il y eut jamais.

Il est impossible de donner ici une analyse détaillée de la *Clef de la Magie noire*, qui demanderait à elle seule un volume. Une brève énumération des principaux chapitres devra donc suffire.

L'ouvrage débute par une magistrale introduction qu'il est indispensable de connaître et de bien méditer avant d'entreprendre la lecture du corps de l'ouvrage. L'auteur y traite, non des principes constitutifs de l'*Astral*, mais de son mode d'action, de sa nature, et de son efficacité comme moyen curatif dans les accidents qui peuvent se produire au cours de la vie des univers. Il explique que c'est le médium général, l'agent intermédiaire neutre, mais en continuelle vibration, et toujours à la disposition du Créateur et des créatures, celles-ci en usant librement, consciemment ou inconsciemment, pour le bien ou pour le mal.

Le premier chapitre, intitulé « L'équilibre et son agent », correspond à la huitième lame du Tarot ; il traite de la constitution générale de l'Astral, de son mouvement bi-polarisé, qui en fait un instrument docile, se pliant aux moindres gestes intérieurs ou proférés, et suivant l'aimantation du désir ou de la volonté. « Les Mystères de la Solitude », qui viennent ensuite, nous font toucher du doigt les effrayantes hallucinations et les extases de l'isolé, et les expliquent d'une manière saisissante. Dans le chapitre suivant, « La Roue du Devenir », sont exposées les lois de la prophétie et de la prévision du futur, ainsi que les divers modes de pratiques divinatoires. Puis vient « La Force de la Volonté », qui aborde les mystérieux rapports du destin et de la liberté et révèle le moyen d'affranchir l'homme des cycles fatals de la nécessité. « L'esclavage magique » énonce les secrets de l'ascendant bon ou mauvais, de l'influence que possèdent naturellement ou que prennent les hommes, les animaux, et même les plantes et les minéraux. Le sixième chapitre du livre, qui est le treizième de l'ouvrage entier, intitulé « La mort et ses Arcanes », est, à notre avis, le plus important : c'est un résumé succinct et clair de tout ce que la tradition orthodoxe depuis Moïse jusqu'à nos jours a laissé transpirer, hors du sanctuaire, sur ce terrible et complexe problème. « La Magie des Transmutations », qui fait suite, explique le secret des apparitions, la palingénésie, le grand'œuvre, et se termine par un traité d'alchimie, nommé par l'auteur l'*Art de la Choysopée*, qui clôt dignement le livre.

C'est dans une langue très pure, souple et d'une grande

richesse que sont serties ces incomparables gemmes de la Science Sainte, et notre regret est de n'avoir pas su louer, comme il convenait de le faire, l'élévation des idées et la beauté du style.

Fils spirituel des Tritheme est des Khunrath, M. de Guaita apparaît solitaire en la fin de notre siècle, sans autre ascendant immédiat que le prodigieux Eliphas Lévi, et il laissera comme lui une œuvre puissante et durable, ayant toute la semblance de quelque merveilleuse plaque d'airain poli, burinée avec la pointe acérée d'un poignard de rose-croix.

JEAN TABRIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

OCCULTISME. — Albert de Rochas : *Recueil de Documents relatifs à la lévitation du corps humain*, in-8, Leymarie. — R. Noeggerath : *La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie; échos de l'au-delà;* préface de Camille Flamarion, in-8, Leymarie, 3.50.

POÉSIE. — Ernest Raynaud : *Le Signe*, nouvelle édition revue et augmentée de plusieurs poèmes nouveaux, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — Fernand Rivet : *Les Adorations*, in-16, 1.50. — Albert Boissière : *L'Illusoire Aventure*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — A. Jacques Ballieu : *Le Rituel*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — Georges Rency et Henri Van de Putte : *Les Heures Harmonieuses*, frontispice d'Emile Fabry, vers et proses, in-4°, Bruxelles, « Coq Rouge ». — Emile Hinzelin : *Labour profond*, in-18, Lemerre, 3 fr. — Tola Dorian : *Roses Remontantes*, petit in-16, Ollendorff.

ROMAN. — Paul Georges : *Mater Gloriosa*, in-18, Société Libre d'Edition des G. de L., 3.50. — Georges Roussel : *A l'Essai*, historiettes sentimentales, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 2 fr. — Etienne Pagès-Lechesne : *Autour du Cœur*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3 fr. — Tristan Bernard : *Contes de Pantruche et d'Ailleurs*, illustrations de Vallotton, in-16, Juven et Cie, 0.50. — Paul Perret : *Madame Victoire*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Paul Junka : *Un Vicaire parisien*, in-18, Société Libre d'Edition des G. de L., 3.50. — Alphonse Georget : *Rêve brisé*, préface de E. Ledrain, in-18, Lemerre, 3.50. — Jeanne France : *La Baronne de Langis*, in-18, Société Libre d'Edition des G. de L., 3.50. — Maurice Leblanc : *Armelle et Claude*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Léon Cladel : *Juive Errante*, préface de A. d'Echerac (G. Dargenty), in-18, Ollendorff, 3.50.

THÉATRE. — Leo Rouanet : *Intermedes espagnols (entremeses) du XVII^e siècle*, traduits, avec une préface et des notes, in-18, Charles, 3.50. — Auguste Vacquerie : *Théâtre inédit : Formosa, En Puissance de Mari, Noël, Les Mots*, in-8, Calmann Lévy.

DIVERS. — A. Rebière : *Les Femmes dans la Science*, édition ornée de portraits et d'autographes, in-8, Nony et Cie. — Henry Maubel et James Vandrumen : *Octave Pirmez, impressions, souvenirs*, in-18, Ixelles-Bruxelles, Imprimerie G.-J. Huysmans. — Anonyme : *L'Eglise Libre*, in-18, P.-V. Stock, 3.50. — *Le Nu ancien et moderne* (publication

par livraisons), album, Didier et Méricant, 0.50.— *Le Livre du Siècle, 1800-1900*, fascicule spécimen, in-4°, 46, rue Taitbout.— Emile Pierret : *Les Amants célèbres* (correspondance amoureuse), in-16, Perrin et Cie, 3.50. - Edgar Baes : *Les Sept Lueurs d'Elohim*, in-8, Bruxelles, Lacomblez.

Littérature étrangère. — Luciano Zùcoli : *Roberta*. in-16, Milan, Brigola. —Olive Custance : *Opals*, London, John Lane. — Menie Muriel Dowie : *Some Whims of Fate*, London, John Lane. — Vincent O'Sullivan : *A Book of Bargains*, London, L. Smithers. — Ernest Dowson et Aubrey Beardsley : *The Pierrot of the Minute*, London, L. Smithers.

JOURNAUX ET REVUES

La Plume (15 mars). — *La Revue encyclopédique* (15 mars).

Il n'y a pas que *la lettre* qui tue l'« esprit », il y a parfo *les lettres*.

Hélas! il me faut parler de la dernière philippique de M. Louis de Saint-Jacques contre M. Stéphane Mallarmé, puisque les attaques commencées par M. Adolphe Retté l'année dernière sont, à propos de *Divagations*, renouvelées. Je répète : hélas! non que la réponse ne soit aisée, mais elle est tellement inutile! (Cette inutilité m'avait empêché d'insister il y quelques mois.) Je considère la devoir pourtant à la confusion de la discussion, à la sincérité des deux critiques.

Je ne crois pas que M. Retté ou M. de Saint-Jacques aient, dans leurs différents articles, évité un des « poncifs » de la critique littéraire. Ils y sont tous : celui de la *décadence*, celui de l'*artificiel*, celui de l'*impuissance*, celui de la *clarté*, etc... Je ne m'attarderai point, en escarmouches personnelles, à rétorquer à ces messieurs qui se prétendent injuriés qu'ils ont proféré, eux, la plus impardonnable injure en doutant de la sincérité des admirateurs de M. Mallarmé, et pour la raison, vraiment naïve, que la plupart obéissent à un idéal différent du sien. Cela m'entraînerait à des généralités trop faciles et trop longues; je ne veux toucher qu'au cœur de la question; je ne le pourrai naturellement que d'une façon sommaire, très imparfaite.

1° *Décadence, artificialité.* — Sur ces deux mots s'étage tout l'échafaudage de ces messieurs. Or ces deux mots, — dans le sens où ils se corroborent mutuellement, — sont, sans signification au point de vue de l'œuvre poétique, des restes de qualifications scolaires. Cela fait pendant au « siècle de Périclès », au « siècle d'Auguste », au « siècle de Louis XIV », cela forme un des degrés de l'échelle mnémotechnique que nous grimpons au temps du collège et que la plupart des esprits, surtout littéraires, ne redescendent jamais. Afin d'échapper à cette contrainte, Baudelaire eut le tort de reprendre le terme de *décadence* pour s'en parer en l'enjolivant de tous les

attributs de la corruption. Cette arbitraire union d'un sens d'art et d'un sens psychique a perpétué les malentendus. (*A développer.*) Cependant il est clair que dès qu'il y a effort dans une direction nouvelle, quelle qu'elle soit, il n'y a pas « décadence ». Vous pouvez trouver la création embryonnaire, incomplète, etc., mais il n'y a en réalité « décadence » que dans l'épuisement par *imitation* (1). (Tragédies du XVIIIe siècle; drames romantiques contemporains.) Ni l'œuvre des Goncourt, ni celle de Huysmans, ni l'œuvre de Baudelaire lui même ne sont œuvres de « décadence », en dépit de leurs bravades et des matières morbides dont ils se sont servi. Ils ont créé. Et le propre de l'art est de créer de la beauté avec n'importe quoi, fût-ce de la pourriture.

La Beauté est comme le feu : elle consume ce dont elle s'éclaire.

Si ce n'était pas évident, toute une partie de l'art du moyen âge serait à rejeter — (tous les arts d'extrême-orient) — et comme conséquence toute inspiration *expressive*, car dès qu'une règle-canon n'est plus à la base de la conception artistique ou poétique, il n'y a plus de limite : vous ne pouvez pas déterminer la *matière* à employer ni la *manière* de s'en servir; vous ne pouvez critiquer les œuvres que *par rapport à elles-mêmes*; vous n'avez aucun droit de les incriminer avec le passé qu'elles ne représentent plus ou avec un avenir inexistant.

MM. Retté et de Saint-Jacques ne se doutent pas qu'ils ne font que de la critique personnelle et morale : sources d'erreurs profondes. « L'écrivain d'extrême décadence, écrit M. Retté, est éminemment celui qui aime son moi au point de ne plus s'intéresser qu'à ses seules sensations. » Voilà qui ne veut absolument rien dire. Tout écrivain, tout artiste s'intéresse prodigieusement à ses sensations; il ne peut faire autrement. A partir de quel moment cette hypertrophie est-elle dangereuse pour l'*œuvre* (ce qui seul doit en être cause) (2) nul ne peut le déterminer. (*A développer.*) La *littéralité* naïve avec laquelle les critiques s'emparent des plus fines ironies de M. Mallarmé et de quelques phrases mal comprises sur le songe solitaire a provoqué cette enfantine confusion entre la valeur vitale de l'œuvre et le rôle social de l'écrivain.

2° *Vie.* — « Pour nous, les indépendants ou les libérés qui

(1) Les termes « tradition », « génie de la langue », ne servent pas à autre chose, la moitié du temps, qu'à cacher les faiblesses de l'imitation.

(2) Exemple de certaines formules « personnelles » : — « Jaloux de perpétuer les ténèbres où se complaît passionnément son égoïsme... — » Son horreur de ce qui n'est pas sa spéciale jouissance... — » En somme maladivement amoureux de soi-même, se gargarisant avec les sonorités verbales qu'il déforme ou qu'il accole à son gré, *pour lui seul...* » *Aspects* p. 55 et 56.

réclamons la vie et la clarté contre les momies et les cadavres...»(L. de Saint-Jacques, *La Plume*, p. 183). Qu'est-ce que cela veut dire encore? Ce qu'on a abusé du vocable *vie* cette année! Mais ne peindrait-elle que la maladie et la mort, toute œuvre d'art est une affirmation de vie, puisqu'elle tire de la mort même des formes de beauté. Toute œuvre, quand elle n'est pas un pur geste imitatif, une simple action réflexe de rhétorique, est un acte de volonté, par conséquent « une création ». (*A développer.*) Maintenant il y a des actes non seulement affirmateurs de la vie, mais dominateurs. C'est le cas de celle de M. Mallarmé. L'idée de vie ne se présente dans la cervelle de beaucoup de poètes que sous la forme simpliste d'une poussée instinctive du printemps : c'est vraiment la diminuer d'étrange sorte.

3° *Langue, clarté.* — Ces deux points généraux écartés, nous arrivons à des faits précis.

« Son horreur de ce qui n'eut pas sa spéciale puissance va si loin qu'il finit par s'inventer une syntaxe personnelle, des acceptions de mots inusités faites pour dérouter le vulgaire. » Comment M. Retté, comment un poète a-t-il pu écrire cette phrase? Depuis quand est-ce qu'un écrivain s'est autrement affirmé qu'en forçant à « des acceptions de mots inusitées », qu'en essayant d'inventer une syntaxe personnelle? (*A développer* avec exemples pris aux écrivains de caractère du XVII[e] siècle.) Evidemment, me dira M. Retté, mais M. Mallarmé a dépassé toute vraissemblance. Nous allons voir.

Je laisse de côté les arguments qui me feraient rejeter *a priori* les critiques de ces messieurs, leurs analyses ne s'étayant que sur les phénomenes connus et catalogués de la langue. C'est qu'en effet on ne sait pas si, sous l'influence des fixations administratives écoles primaires, etc...), des moyens mécaniques (machines à écrire, etc...), des nécessités de communications rapides (télégraphe, téléphone etc...), la langue *comprise de tous* ne va pas se figer dans des moules qui feront, quelles que soient leurs variétés, que l'obligatoire langue *courante*, celle du roman par exemple, ne présentera plus aucun caractere littéraire (Il me semble qu'on aperçoit déjà des signes de cette stratification.) Le poète dès lors, devra pour *créer* opérer soit une véritable refonte, soit une improvisation incessante à laquelle chaque lecteur devra participer, puisque la langue habituelle ne présentera plus qu'un phénomene mécanique.

C'est sous le joug de cette hypothese que la langue de M. Mallarmé offrirait une intéressante analyse.

Toutefois nous condescendons à suivre MM. Retté et de Saint-Jacques sur leur terrain.

M. Mallarmé a donc en effet poussé au delà de toute limite

connue jusqu'ici les inventions de style. Pour les étudier sans verbiage et avec scrupule, ce qui n'a pas encore été fait, il serait important, je crois, de séparer d'abord le poète du prosateur. Selon nous, le prosateur a beaucoup plus inventé que le poète, — au simple point de vue formiste, s'entend. Puis dans le prosateur il y aurait à distinguer ce que M. Mallarmé a voulu seulement tirer de la relation des mots, de la construction syntaxique proprement dite.

Donner à notre langage analytique la plus grande force synthétique possible a été le but de M. Mallarmé (1). Pour y atteindre on peut dire que deux points ont été, en grande partie résolus par lui : *a*) des trouvailles d'*accords psychiques* entre les mots ; *b*) le summum de *condensatrice logique* auquel soit parvenue la phrase française.

On pense que je ne peux intercaler ici les pages d'exemples avec commentaires qu'il me faudrait pour expliquer en conscience l'admirable effort de M. Mallarmé ; je me contenterai de suivre pas à pas quelques-unes des analyses de ses critiques.

Citant le sonnet sur Richard Wagner, M. Adolphe Retté ajoute : « A première vue, quiconque est *de bonne foi* (2) sera *obligé* de déclarer qu'il ne comprend rien à ces vers. Tout au plus sera-t-on choqué par certaines alliances de mots faites pour surprendre : *le manque de mémoire* serait peut-être dit plus simplement : *l'oubli*. On soupçonne une gauche cheville. Qu'est-ce que ce *silence d'une moire* qui *dispose plus qu'un* — et non pas plusieurs — *pli* sur un *mobilier* ? Le silence a donc des plis ? Ensuite que peuvent bien évoquer ces images insensées à force d'impropriété : *souriant fracas originel haï* ? Un *fracas souriant* qu'est-ce que cela ? Et puis quelle cacophonie ! Et les *sanglots sybillins de l'encre* ? Ainsi de suite... »

A-t-on saisi l'étrange méprise d'une pareille critique ? La dénudation constante du sens métaphorique en vue de la *nomination* pure ? Est-ce que jamais pour un poète l'*oubli* sera synonyme de *manque de mémoire* ? Est-ce que « plusieurs a le même sens que *plus qu'un* ? Certainement que *le silence*, surtout *le silence d'une moire* a des *plis*, si l'on veut. Le silence comme n'importe quoi peut être « dieu, table ou cuvette » selon l'image suscitatrice. Comment s'établit le mécanisme d'une métaphore, si ce n'est par un volontaire « accord psychique » entre le poète et le lecteur ? Je me charge, par la manière de M. Retté, de démonter n'importe quel poème, un des siens par exemple, et de n'en rien laisser. On peut cependant ne

(1) On sait que tandis que les langues analytiques sont tributaires du sens grammatical, les langues synthétiques font prédominer le sens psychologique sur le sens grammatical.

(2) Notons en passant que les qualificatifs de *bonne foi*, de *mauvaise foi* reviennent à chaque instant d'une façon outrageante vraiment inutile dans les articles de MM. Retté et de Saint-Jacques.

pas aimer le sonnet sur Richard Wagner, mais non pour des raisons aussi arbitraires et qui ne parviendraient point à faire rejeter le délice de ce vers-ci :

A propager de l'aile un frisson familier

ni la magnificence de cet autre :

Trompettes tout haut d'or pâmé sur les vélins.

Quant aux deux autres exemples choisis par M. Retté, ce sont pièces de circonstance que cette sincérité dont il mène tant de bruit eût dû lui faire négliger au profit de pages ou de poèmes importants comme le *Tombeau d'Edgar Poe* que M. Retté lui-même trouve admirable. Ce sonnet est cependant de la même facture que celui sur Richard Wagner.

Chaque fois d'ailleurs que notre critique s'empare d'une phrase de M. Mallarmé, c'est entre les pinces d'une littéralité aussi courte. (Noter en particulier ses commentaires de la page 163.)

Le poncif au sujet de la clarté dépasse tous les autres. Il y a pourtant une chose certaine, c'est que : *ne sont parfaitement claires que les phrases comprenant le plus grand nombre possible de* CLICHÉS *syntaxiques*. (Celles, par exemple, que j'écris en ce moment.) Les clichés syntaxiques sont formés d'accolements de mots tout faits, reliés entre eux sans circonvolutions. Or l'originalité du style n'est obtenue que par la destruction de ces clichés. Il n'est pas un grand écrivain qui, *à première vue*, soit clair, j'entends bien au point de vue, non des idées, mais de la langue. (*A développer.*) La conclusion de M. de Saint-Jacques est simplement la négation de tout style et surtout de toute poésie. « Mais même si l'écrivain se sert de ma langue, écrit-il, *il faut qu'il la parle comme moi ; sinon il ne me parlera encore qu'une langue étrangère*. C'est pourquoi, à ce point de vue *formel* c'est l'écrivain qui doit se mettre à la portée du lecteur, et le contraire est contre-nature. » (De quel lecteur, s. v. p. ?) Je laisse M. Ch. Maurras, qui traite, il va sans dire, la langue de M. Mallarmé de « chinoiserie facile », répondre, — à mon grand étonnement — ainsi : « On me rendra cette justice que je n'a jamais reproché (?) à aucun écrivain de manquer de clarté. Le préjugé de la clarté a peut-être causé de grands maux aux lettres françaises ; sous prétexte d'y faire régner un jour égal, on y a souvent fait le vide. Et je me défie d'un certain aspect de clarté qui couvre parfois de lamentables confusions. » (**Revue Encyclopédique**, 3 avril.)

4° *Impuissance*. — Que leurs critiques soient erronnées, MM. Retté et de Saint-Jacques nous obligent à constater au moins l'impuissanee du poète. Ils incriminent chez M. Mal-

larmé deux sortes d'impuissance : celle qui résulte soi-disant de son œuvre encore succinte, celle qui serait la raison de son obscurité : le vide, le peu d'intérêt qu'elle pallie.

Or il y a toujours eu deux façons de créer : l'une *plutôt* spontanée et instinctive, l'autre *plutôt* cérébrale et constructive. On est l'homme de cent volumes comme Voltaire, ou l'homme d'un livre comme La Bruyère, — (dont l'œuvre même d'ailleurs n'est aussi qu'une suite de PAGES). Mais on sait qu'un des principaux jeux de la critique est de demander aux premiers la condensation des seconds et aux seconds l'expansion des premiers. C'est encore un des multiples enfantillages de la critique personnelle. Cependant un argument domine tout : c'est que tant que l'esprit constructeur existe, tant qu'il est en travail, on n'a pas le droit de le juger définitivement, si les fragments connus de son œuvre ne vous satisfont pas. Il faut ajouter qu'à une époque de *gâchages* comme la nôtre où les plus beaux tempéraments se liquéfient en productions hâtives, où sous prétexte de seve et de jeunesse des adolescents abusent de la génération spontanée, la soi-disant impuissance de M. Mallarmé est un exemple admirable de CONSCIENCE, et que ces exemples-là sont plus salutaires que les mille et une effeuillaisons annuelles aux quatre vents de la réclâme.

Quant à la deuxième sorte d'impuissance reprochée au poete, c'est purement un comble. En admettant que la nouveauté complexe de la langue nous prive d'être sensible à quantité de beautés de détail, évidentes pour qui veut les rechercher *de bonne foi*, comme diraient MM. Retté et de Saint-Jacques, il est incontestable qu'il ressort des *Poèmes* et des *Pages* plusieurs idées générales conductrices auxquelles la poésie de notre temps, même celle des plus récents détracteurs, doit une grande part de son renouveau.(*Adévelopper.*)

Ces idées seules, dont M. Retté lui-même convient à peu près, rendent les dernières attaques sans excuses, venant d'écrivains de notre génération. Des excuses ne se peuvent trouver dans la nécessité de contre-balancer une influence néfaste *triomphatrice*, comme le fut pendant une certaine période celle de M. Zola. L'influence directe de M. Mallarmé ne fut jamais une tyrannie, — qui donc a-t-elle stérilisé ? (1), — tandis qu'indirectement son influence fut heureuse pour tous. Si encore on ne reconnaissait pas comme *admirables* des poèmes comme le *fragment d'Hérodiade* et le *Tombeau de Poe* ! Mais ces seules pages du poète (loin d'être les seules) reconnues telles, ces illustres gages de son entreprise héroï-

(1) MM. de Régnier, Rodenbach, Mockel Fontainas. Mauclair l'ont, à divers titres, subie au contraire avec profit. On ne peut encore citer M. Valéry qui n'a pour ainsi dire rien publié.

que abandonnés entre nos mains, si le critique ne peut plus le suivre dans sa poursuite de l'absolu, si, créateur lui-même, son tempérament s'oppose à l'énonciation impersonnelle de son opinion, — dans la crainte d'augmenter la confusion des esprits aux dépens de la poésie elle même, de favoriser l'incompréhension, toujours prête à se retourner contre l'art entier, du public, — il ne lui reste qu'un devoir — et cette objurgation n'attaque pas sa liberté mais sa conscience — celui de se taire.

Nouveaux confrères : 1° **Lutèce**, 12, rue d'Ulm ; rédacteur en chef : Fernand Hauser.

2° **L'Art idéaliste**, *bulletin mensuel*, 31, rue de l'Eglise, Saint-Gilles, Bruxelles.

3° **Revue anthologique**, A. Dubreuil, éditeur, 19, rue de Rocroy, Paris.

Robert de Souza.

LETTRES ALLEMANDES

Anna Croissant-Rust : *Der Standhaft Zinnsoldat*, Berlin, Schuster Loeffler, M. 1.50. — Wilhelm Schaefer : *Jakob und Esau*, Berlin, ib. id., M. 1.50. —Franz Servaes : *Sitckluft*, Berlin, ib. id.. M. 1.50. — Arno Holz : *Socialaristokraten*, Rudolstadt, Maenicke und Jahn. M. 2. — Arthur Holitscher : *Weisse Liebe, ein Roman aus dem Quartier Latin*, Munich, Albert Langen, M. 3. — Richard Wrede : *Von Baum des Lebens*, Berlin Kritik-Verlag, M. 4.50. — Otto Julius Bierbaum : *Die Schlangendame*, Berlin, Schuster und Loeffler, M. 2. — O. J. Bierbaum : *Der Bunte Vogel von 1897*, Berlin, ib. id., M. 6. — Richard Dehmel : *Weib und Welt*, Berlin, ib. id., M. 3. — E. R. Weiss, *Elisabeth Eleanor*, Florence, Eugen Diederichs, M. 3. — E. R. Weiss, *Die blassen Cantilenen*, Florence, ib. id., M. 3. — G. Stoskopf : *Luchtig's us'm Elsass*, Strasbourg, Schlisier und Schweikhardt, fr. 3.50. — Paul Remer : *Unter fremder Sonne*, Berlin, Schuster und Loeffler M. 1.50. — M. Mayer : *Jahrbuch der französischen Litteratur*, Zittau, A. Haase, M. 3.

Dans cette revue sommaire des récentes publications de l'Allemagne littéraire, que je voudrais reprendre ici plus régulièrement, je ne puis avoir la prétention de donner un aperçu complet de ce qui s'édite chez nos voisins. Une telle revue, encore qu'elle paraîtrait oiseuse, ne serait que d'un intérêt assez mince pour le public français. Car, dans l'énorme affluence de productions, bien peu de livres peuvent être considérés comme des « événements ». L'Allemagne lit beaucoup, sans discernement, elle lit les étrangers surtout, à tort et à travers, et ce n'est qu'avec timidité, après beaucoup de tâtonnements, qu'elle parvient à mettre en relief ses écrivains nationaux. Elle a beaucoup de romanciers médiocres qu'elle lit avec rage et ses théâtres montent avec succès des pièces qui nous feraient bâiller. Mais elle fait tout cela sans éclat, comme

si elle s'en cachait, nullement étonnée que d'autres pays ne fassent pas fête à ses gloires si laborieusement patentées. Et si nous avons un peu adopté M. Hauptmann, et même M. Sudermann, ce n'est certes pas pour les qualités qu'on leur reconnaît là-bas. Aussi bien l'Allemagne continue-t-elle comme il y a cent ans, selon le mot célèbre, à n'avoir pas de littérature — elle n'a que des littérateurs.

Je m'efforcerai donc surtout d'attirer l'attention sur les volumes dont les qualités de style et d'idées me paraissent remarquables, même quand mes confrères d'outre-Rhin les négligent entièrement, et je dirai chaque fois quelques mots des ouvrages que l'on nous envoie à la rédaction du *Mercure*. J'avoue que pour la fournée de ce mois-ci je n'en trouve que deux ou trois des premiers, tandis que les seconds... J'ai beaucoup fréquenté les milieux littéraires allemands, trop peut-être, je continue à lire leurs revues et je suis au courant de tous leurs potins. Quelques-uns des jeunes gens que je voyais alors, et d'autres aussi, m'envoient de longues lettres que je lis rarement et des paquets de volumes que je fais couper par mon amie. Je crains bien que je n'aie pour eux l'injustice que l'on a, jusque dans les éloges, pour le monsieur auquel on sert la main tous les jours au café. D'autres que l'on croit connaître de longue date éveillent par leurs livres des curiosités singulières. On s'étonne de trouver ce qu'ils *font* si dissemblable de ce qu'ils *sont*, et l'on se voit forcé de corriger par l'œuvre l'opinion que l'on s'était faite sur la personne. Parfois hélas ! l'impression laissée par l'homme fut trop nette pour que l'appréciation de l'œuvre n'en pâtisse point. Et l'on voudrait alors avoir le courage de leur copier en guise de conseil cette phrase d'une lettre de Schopenhauer à son Excellence M. le conseiller Gœthe : « Je sais par vous-même que pour vous l'activité littéraire fut toujours chose secondaire et que la vie réelle vous apparut toujours comme le principal. » Il est Schopenhauer vrai que continuait : « Mais chez moi cela est l'inverse... »

Mme Anna Croissant-Rust habite Munich où elle mène une existence assez retirée, prodiguant sa bienveillance au milieu d'un cercle littéraire de jour en jour plus restreint. Elle a écrit un petit volume de nouvelles munichoises dont quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvres dans le genre et des poèmes en prose où sa sensibilité féminine se précisait en des notations subtiles. Maintenant elle s'essaye dans le drame. **Der Standhafte Zinnsoldat** est écrit dans une langue très sure et ne manque pas d'effets dramatiques. Le sujet en est assez terne. Ce « soldat de plomb inébranlable », qui souffre d'une maladie d'yeux et se fait nourrir par les travaux littéraires de sa femme et les leçons qu'elle donne en ville, apparaît comme un

personnage plutôt flasque. Mais il a été « inébranlable », il a épousé Johanna malgré tous les bâtons dans les roues et quand, à la fin de la pièce, il sera complètement aveugle, elle trouvera la force nécessaire pour continuer à vivre avec lui. Les qualités de la brochure de Mme Croissant sont dans la justesse de l'observation : des intérieurs hollandais de petite vie bourgeoise qui comportent quelques détails charmants.

Jakob und Esau, le drame que M. Wilhelm Schaefer a publié, il y a six mois déjà, a été représenté à Berlin, il y a quelques jours seulement, non sans un légitime succès. Nous avons appris à cette occasion que M. Schaefer est *Oberlehrer*, c'est-à-dire professeur de lycée, à Elberfeld. On peut donc s'étonner quelque peu de la hardiesse de sa thèse : l'implacable lutte entre deux frères, fils d'un paysan, propriétaire d'une grande ferme, où le fort triomphe du faible. La tendance en est nettement indiquée dans une dédicace à Richard Dehmel : « Je sais combien tu es heureux avec moi que maintenant enfin Jacob s'en aille et qu'Esaü arrive; car tu aimes la vie comme je l'aime. C'est pourquoi je te dédie ce signe de vie. »

Je n'aime pas beaucoup les livres à clef, quand ils se contentent d'amplifier à tout hasard une anecdote de la vie littéraire, sans que l'auteur se serve en même temps des petits détails caractéristiques du même milieu dont il avait utilement pu tirer parti. Dans le drame, ce procédé devient plus déplaisant encore. M. Servaes et M. Holz nous en donnent des exemples — **Stickluft** la pièce de M. Franz Serveas est fort bien faite et donne bien l'impression d'angoisse que l'auteur voulait y mettre. Un poète — son talent semble douteux — vit avec sa jeune femme et une ancienne maîtresse dont il a un enfant. Il ne veut quitter la maîtresse à cause de l'enfant et se contente de lui confier les soins du ménage. Un ami le rend attentif à sa situation fausse, lui explique qu'il vit dans un « air méphitique » et... lui prend sa femme ; tout se termine par une réconciliation incomplète et un projet de voyage. Le caractère de l'amante de jadis qui n'est plus que la mère de l'enfant est très habilement dessiné, mais le rôle de la petite fille fait trop songer à celui de la petite Hedwige dans le *Canard Sauvage*. Et puis ce ménage à trois, non là vraiment, on en avait déjà trop parlé dans les cénacles, c'est celui d'un écrivain très connu dans la colonie littéraire de Friedrichshagen. Et voilà que M. Arno Holz nous a raconté les mêmes anecdotes du même milieu ! Sa pièce qui s'intitule **Socialaristokraten**, et qu'il annonce comme la première d'un cycle qui s'appellera « Berlin : la fin d'une époque en drames », est écrite toute entière, sauf pour deux personnages, en dialecte berlinois. Nos voisins ont mené grand bruit autour

de cette œuvre d'un intérêt pourtant assez mince. Dans une préface, M. Holz expose sa situation précaire et fait un appel à ses compatriotes, demandant des subsides pour lui permettre de continuer son œuvre. En collaboration avec M. Schlaf, l'auteur des *Socialaristocraten* créa, il y a bientôt dix ans, le style réaliste du drame allemand, dont se servit si fructueusement M. Gerhart Haupmann. Peut-être l'a-t-on trop oublié. Aussi l'invocation de M. Holz fut-elle pour M. Maximilien Harden une excellente occasion de jouer un mauvais tour à l'auteur des *Tisserands*. En s'aidant de la signature retentissante de M. Georges Brandes, il soutint dans sa *Zukunft* la demande de secours, organisa une souscription qui, en peu de semaines, rapporta six mille marks. M. Holz était tiré du besoin. Mais sera-t-il bien utile qu'il continue à faire des pieces ? Lorsque je le vis il y a trois ans, il s'occupait d'inventions. On disait même qu'il exploitait le brevet d'un ingénieux jouet d'enfants et qu'il attendait d'être millionnaire pour de nouveau s'adonner aux lettres. Il parait que la combinaison n'a pas réussi. Le débinage littéraire dans des pieces lui semble-t-il plus fructueux ? Sur chacun de ses dix personnages on peut mettre un nom. Est-ce là tout « Berlin à la fin d'une époque » ?

Je ne partage pas le dédain qu'ont pour **Weisse Liebe** quelques-uns des amis de son auteur. M. Bahr le loua peut-être d'une façon exagérée sans l'avoir beaucoup lu. Mais je trouve dans ce « *Roman aus dem Quartier Latin* », avec beaucoup d'inexactitude, des détails qui m'ont plu infiniment. M. Holitscher a du goût, son anecdote est quelconque, mais il est plein de sensibilité. Hélas de quelle horrible couverture a-t-il fait affubler son livre et que cela est dommage de voir M. Th. Heine galvauder ainsi son talent de décoration ! La couverture d'une mince plaquette de M Richard Wrede, dessinée par le même artiste, n'est guère plus jolie. Le directeur de la *Kritik* a réuni là quelques nouvelles sous le titre de **Vom Baum des Lebens** (*de l'arbre de la vie*). La meilleure, *Amanda*, une idylle de brasserie, rappelle beaucoup celles qui compose *Schlechte Gesellschaft*, un volume bien oublié de M. Bleibtreu.

Dans sa **Schlangendame**, M. O.-J. Bierbaum continue à suivre la voie qu'il avait inaugurée dans son *Pankrazius Graunzer*. Cette voie est déplorable et l'on a peine à retrouver sous le style alambiqué de ce nouveau roman qui voudrait être spirituel à toute force, l'admirable poète de la *Schwarze Laute* et de *Schlagende Herzen* par exemple, le poète qui a écrit ce vers de toute beauté :

« *Da wurde meinem Herzen die Sehnsucht gegeben* »

sur lequel M. Oscar Fried a mis d'aussi sombre, d'aussi dou-

loureuse musique, pleine d'harmonies si belles et si neuves. Maintenant M. Bierbaum en est aux « femmes-serpent », il a inventé le « cancan serpentant », et quand il emploie le mot « courage », il l'écrit « *kurasche* ». Pour lui la gaieté française s'arrête à Béranger. (Il est vrai que Gœthe, lui aussi, admirait Béranger. Mais Flaubert écrivait : « Il y a des choses qui me font juger les hommes à première vue : 1° l'admiration de Béranger... »)

M. Bierbaum jadis dirigeait l'*Almanach des Muses*. Pour l'année 1897 il l'a rédigé à lui tout seul, en a fait un calendrier populaire de vieux style, et l'a intitulé **Der Bunte Vogel** (*l'oiseau multicolore*). Je reviendrai sur ce volume compact en parlant des ouvrages de critique. Qu'il soit mentionné seulement qu'il est illustré de nombreux dessins de Félix Vallotton et de E. R. Weiss et que le modernisme de Vallotton jure un peu avec l'aspect gothique du recueil.

M. Prozor a dit de M. Richard Dehmel qu'il est le seul poète contemporain de l'Allemagne qui ait une importance européenne. Tous les jours davantage M. Dehmel justifie ce jugement. Il a un tempérament de poète très marqué, il a de la fougue, de l'allure, il est plein d'inventions ingénieuses et il porte en lui toutes les contradictions qui font les grands poètes. C'est un Verlaine allemand, avec plus de profondeur et moins de pureté. Parfois il manque de mesure et tombe dans de grossières fautes de goût. Mais c'est là l'apanage de sa nationalité, et si les couvertures de ses livres sont d'une laideur atroce, il faut croire que cela n'est pas de sa faute. On a beaucoup parlé de M. Dehmel à propos de son dernier volume, **Weib und Welt** (*la Femme et le Monde*). C'est là certainement son meilleur recueil de vers. J'y aime surtout la pièce « *Aus banger Brust* » et pour d'autres raisons « *Der Arbeitsmann* ».

Imprimer des volumes sur beau papier n'est pas toujours une marque de génie. M. Weiss s'est surtout fait connaître comme dessinateur. Mais je crois qu'il accorde plus d'importance à sa littérature qu'à ses dessins. Il a tort. **Elisabeth Eleanor** a des subtilités de passion chaste que nous connaissions en mieux dans l'*Andre Walter* de M. Gide, et intituler un recueil de vers en rythmes libres, que l'on fait brocher à la façon japonaise, **Die Blassen Cantilenen** (*les Cantilènes pâles*), sent vraiment trop son *Iris exaspéré*.

Il faut vivement féliciter M. G. Stoskopf d'avoir publié à Strasbourg son volume de versen idiome alsacien, **Luschtig's üs'm Elsass**. Ce sont des poésies d'une allure vive et très moderne, où se réveille parfois le vieil esprit frondeur de l'Alsacien bon vivant et gouailleur. Nous le connaissons par Erckmann-Chatrian et Théophile Schuler, et c'est avec joie qu'on le retrouve dans cette jeune génération que n'a pas su

corrompre la *Schneidigkeit* prussienne. M. Stoskopf a illustré lui-même quelques-uns de ses vers et a confié les autres pièces de son volume à quelques jeunes artistes de talent MM. Spindler, Hornecker, Braunagel, Schneider, et surtout à M. Sattler qui a dessiné une couverture d'un dessin sûr et joli, d'un effet décoratif parfait. Je sens presque un soulagement à louer le goût exquis qui a veillé à l'exécution artistique de ce volume de vers après toutes les horreurs typographiques que j'ai mentionnées plus haut.

La *Gazette de Voss* ayant chargé M. Paul Remer d'un voyage en Amérique du Sud, le jeune poète réunit ses impressions sous le titre de **Unter fremder Sonne**.

Ce n'est pas une lecture bien divertissante que le **Jahrbuch der franzœsischen Litteratur**, où M. le Professeur Mayr analyse les productions de la littérature française pendant l'année 1895. Ces déformations des œuvres de nos gloires nationales par un cerveau germanique n'ont rien de bien attrayant, et je ne vois pas trop l'intérêt que peut trouver un lecteur allemand aux décortications savantes du *Journal de la belle Meunière*, par exemple, ou des livres de M. Deschamps.

Je parlerai la prochaine fois des romans de M. Scheerbart et de quelques volumes de critique.

HENRI ALBERT.

LES THÉATRES

Dix ans apres ! — Trois Cœurs. — La Maréchale d'Ancre. — Quitte pour la peur. — Philaster. — San Gil de Portugal. — Les Samedis populaires de poésie ancienne et moderne, à l'Odéon.

La petite comédie de MM. Pierre Veber et Lucien Muhlfeld, **Dix ans après**, est l'œuvre de deux écrivains ingénieux et spirituels. Elle pourrait s'intituler *L'Ennui de rompre*. Marcel est collé, depuis dix ans, avec une ancienne cuisinière, Elisa ; Elisa plie Marcel à toutes ses volontés ; le malheureux ne peut sortir qu'avec la permission de sa maîtresse, permission qui lui est, le plus souvent, refusée, et il en est réduit à faire, tous les soirs de sa vie, des manilles, entre Elisa et son vieil ami Charpin. Charpin apprécie fort l'intérieur de Marcel, qui est presque le sien, et il est très heureux, quand il sort de son bureau, de connaître une maison où il pourra tranquillement se chauffer et fumer sa pipe. De province, arrive un oncle de Marcel, très moral, qui déplore la situation irrégulière où vit son neveu, et qui veut le marier. Charpin sert de négociateur entre l'oncle et Marcel : l'idée du mariage sourit assez à Marcel, qui, en somme, n'a jamais beaucoup aimé Elisa, et ne la garde que par habitude. Mais il faut rompre ; Marcel veut être énergique : il annonce à Elisa sa décision. Elle, à tout ce

qu'il dit, ne répond que : « Je sais ce qu'il me reste à faire », si bien que Marcel, effrayé, dompté d'ailleurs par l'habitude, ne rompt pas, et ne voit son oncle qué pour refuser tout mariage. Or, Elisa — c'est à Charpin qu'elle le confie — aurait, simplement, repris son ancien métier de cuisinière.

Il y a quelque ironie dans cette petite pièce, et le personnage de Charpin, ami assez dévoué, sans être tout à fait désintéressé, et qu'on charge des négociations difficiles, est finement esquissé. La scène où Marcel, décidé d'abord à rompre avec Elisa, s'attendrit à la fin, et reprend le joug coutumier, est spirituellement développée ; et *Dix ans après* permet d'attendre avec quelque confiance des œuvres dramatiques plus importantes de MM. Veber et Muhlfeld. Cette comédie a, du reste, été parfaitement jouée par Mlle Luce Colas et MM. Janvier et Gémier.

M. Gabriel Mourey, à qui l'on doit l'*Embarquement pour ailleurs*, de consciencieuses traductions d'Edgard Poe et de Swinburne, d'intéressantes notes sur l'Angleterre, et qui écrivit l'*Automne* en collaboration avec M. Paul Adam, nous donnera certainement mieux que **Trois Cœurs.** Dans ce court drame, il met en scène un père et un fils épris de la même femme ; douloureusement, le fils renonce à son amour, et, devant son père qui ignore tout, affecte d'être joyeux. Il y a, çà et là, quelques traits heureux dans la pièce de M. Mourey; mais l'ensemble en est languissant, peu nouveau, et peu dramatique. Il est juste d'avouer que la pièce a été très médiocrement jouée. M. Mourey écrira sans doute des œuvres meilleures, et nous espérons qu'alors il trouvera de meilleurs interprètes.

Dans nos deux théâtres nationaux littéraires, on a jugé bon de célébrer le centenaire d'Alfred de Vigny. De cela, il faut louer hautement ceux qui les dirigent : mais, comment, dans aucun des deux, n'a-t-on songé à user de l'occasion pour reprendre *Chatterton* ? Je ne crois pas que, dans toute la période romantique, ait été écrit un drame plus beau que *Chatterton*, plus terrible ni plus simple, et sa représentation eût dignement glorifié l'admirable poète qui l'a conçu.

Ce n'est pas que la **Maréchale d'Ancre** ni *Quitte pour la peur* soient des œuvres méprisables : loin de là. La *Maréchale d'Ancre*, au premier examen, ne differe pas beaucoup des drames historiques qu'on écrivit, si nombreux, de 1830 à 1840. Comme les dramaturges ses contemporains, Vigny a mêlé à un fait historique une anecdote imaginaire; comme eux, il a modifié le lieu et le temps de certaines scènes. Mais, quand on prête au drame une attention réelle, soit qu'on le

lise, soit qu'on assiste à sa représentation, on s'apercoit d'abord qu'il est écrit avec un soin et une gravité que n'ont guère connus les dramatuges romantiques. Les phrases empanachées en sont presque complètement bannies et celles, très rares, qu'on y pourrait citer se justifient par la violence des sentiments ou des situations ; les mots d'un effet facile y manquent. On trouve le même soin et la même gravité dans la composition de la pièce, qui est sobre, et qui, souvent, a des apparences de tragédie classique. Certains épisodes, où, malgré tout, se reconnaît le goût de l'époque, sont traités par Vigny avec une mesure qu'ignoraient ses contemporains, et ce qui, chez les autres, serait devenu déclamatoire, prend chez lui quelque grandeur. La scene du dernier acte, par exemple, où Concini reconnaît la borne sur laquelle Ravaillac monta pour poignarder Henri IV, scène que tant d'auteurs auraient traitée avec une emphase qui, maintenant, la rendrait ridicule, reste tragique dans l'œuvre de Vigny. Les personnages du drame ont des caractères logiquement tracés, et ils agissent avec vraisemblance. Enfin, Vigny avait documenté son œuvre avec une conscience vraie ; en bien des points, nos conceptions historiques difiérent des siennes ; mais il n'en avait pas moins fait un sérieux effort pour reconstituer un évènement et ranimer les hommes d'une époque. Aussi, bien que leurs rôles soient assez développés, et parfois, sans grande utilité, les personnages imaginaires restent-ils secondaires : dans presque tous les autres drames romantiques, au contraire, les seuls personnages inventés par l'auteur ont quelque intérêt et quelque importance.

Vigny, d'ailleurs, avait toujours des vues nobles et hautes ; et, dans l'avant-propos de la *Maréchale d'Ancre*, il écrivait : « Au centre du cercle que décrit cette composition, un regard sûr peut entrevoir la Destinée, contre laquelle nous luttons toujours, mais qui l'emporte sur nous dès que le Caractère s'affaiblit ou s'altère, et qui, d'un pas très sûr, nous mène à ses fins mystérieuses, et souvent à l'expiation, par des voies impossibles à prévoir. Autour de cette idée, le pouvoir souverain dans les mains d'une femme ; l'incapacité d'une cour à manier des affaires publiques ; la cruauté polie des favoris ; les besoins et les afflictions des peuples sous leurs règnes. Ensuite les tortures du remords politique ; puis celles de l'adultère frappé, au milieu de ses joies, des mêmes peines qu'il donnait sans scrupule ; et, apres tout, la pitié que tous méritent. »

La gravité dans la conception dont Vigny ne semble s'être jamais départi donne quelque portée à ses moindres œuvres. **Quitte pour la peur** n'est en apparence qu'une comédie légère, qu'une sorte de proverbe. Et pourtant une sérieuse

question s'y débat. Lui-même, d'ailleurs, savait parfaitement la valeur de ce qu'il écrivait : « Lorsque cette petite comédie fut composée et représentée en 1833, dit-il dans l'argument qui précède *Quitte pour la peur*, les esprits sérieux et élevés virent sur-le-champ qu'une question bien grave était renfermée sous cette forme légère. — A-t-il le droit d'être un juge implacable, a-t-il le droit de vie et de mort, l'homme qui lui-même est attaché par une chaîne étrangère et qui a méconnu ou brisé la chaîne légitime? » C'est déjà presque poser l'égalité des droits matrimoniaux de l'homme et de la femme; et, en 1833, n'y avait-il pas quelque hardiesse à conclure, comme l'a fait Vigny, « pour une miséricorde qui ne manque peut-être pas de dignité »?

Certes, il ne faut dédaigner ni la *Maréchale d'Ancre*, ni *Quitte pour la peur*; mais quelle joie c'eût été, à l'occasion du centenaire d'Alfred de Vigny, d'applaudir quelque part l'admirable *Chatterton* !

Il y eut en Angleterre, à la fin du XVI^e^ siècle et au commencement du XVII^e^, un remarquable groupe d'auteurs dramatiques: en même temps que Shakespeare vécurent Marlowe, Webster, Massinger, Beaumont, Fletcher, beaucoup d'autres encore; tous ne furent pas, comme Shakespeare, de grands lyriques ; tous ne connurent pas, comme Shakespeare, le secret de la composition harmonieuse, tous ne surent pas créer des types pareils à Lear ou à Hamlet; mais tous ont donné quelque vie à leurs personnages, tous ont combiné des scènes ingénieuses. Beaumont et Fletcher, qui collaborèrent presque constamment ensemble, furent parmi les plus habiles de ces dramaturges. Leurs pièces sont assez heureusement conduites, et, dans l'une d'elles, les *Deux nobles Parents*, il y a une scène vraiment grandiose : il est vrai que, pour cette pièce, Shakespeare fut sans doute leur collaborateur. De **Philaster ou l'amour qui saigne**, on ne pourrait guère citer de scène où il y ait de la grandeur : mais on en pourrait citer où il y a de la grâce et de la passion. Dans *Philaster*, trop souvent, les situations ne sont qu'indiquées : il nous semble, d'ailleurs, que, des anglais du XVI^e^ siècle, Shakespeare est le seul qui ait su donner à un drame son juste développement, comme il est le seul qui ait su toujours faire agir des personnages selon la logique de leur caractère. *Philaster* n'en est pas moins une pièce assez bien construite, avec quelques scènes émouvantes, quelques autres amusantes, et où le personnage de Bellario charme par sa grâce amoureuse et discrète. La traduction qu'a donnée M. Eekhoud du drame de Beaumont et Fletcher est des plus intéressantes : la langue en est riche, tantôt énergique, tantôt fine, comme il sied Cette

œuvre curieuse a été fort bien jouée par Mlle Laparcerie et, auprès d'elle, par MM. Daltour, Montigny et Dorival.

Moreto, comme Calderon, comme Tirso de Molina, comme Lope de Vega, comme tant d'autres écrivains espagnols, fut imité par nos classiques : il est pourtant assez peu connu parmi nous, et M. Gassier est le premier qui ait eu l'idée de traduire son **San Gil de Portugal.** De cette idée il faut louer M. Gassier, car *San Gil de Portugal* est une pièce des plus curieuses. Le mélodrame et le mystère s'y mêlent ; le comique le plus gros y alterne avec le tragique le plus violent et le mysticisme y est à la fois farouche et serein. Dans ce drame singulier, parfois naïf, parfois habile, souvent rapide, et toujours animé, dans ce drame où, en somme, l'intérêt ne languit jamais, il y a trois scènes fort belles : celle où le pieux Don Gil, par une douce nuit, pleine de musiques et de parfums, comprend la volupté de la nature et cède aux joies de l'amour ; celle où ce même Don Gil, devenu brigand, mais cru mort, apprend de paysans que le peuple, sur la foi de ses vertus anciennes, vénère sa mémoire, l'adore comme saint et lui attribue des miracles ; celle, enfin, où Inès repentante, assimilée à Magdeleine, subit sa passion, et devenue presque un Messie féminin, parvient, portant sa croix, au sommet de la montagne où l'attendent les Anges et où elle est crucifiée pour le rachat de ses fautes et des crimes de Don Gil, son amant. Cette dernière scène, qui clôt le drame, est d'une grandeur étrange ; et l'avoir imaginée n'est pas d'un poète vulgaire.

A l'Odéon, ont été inaugurés, le 3 avril, les **Samedis populaires de poésie ancienne et moderne**. L'innovation est heureuse et le succès a été grand : d'excellents vers ont été lus, excellemment, par des artistes dévoués, entre qui je louerai surtout Mlle Thomsen et MM. de Max, Janvier, Rameau et Gémier ; et ce m'est une joie de constater que, parmi tant de parfaits poètes dont un public attentif écouta les œuvres, il n'en fut pas de plus applaudis que Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé et Jules Laforgue.

A.-Ferdinand Herold.

MUSIQUE

Johannes Brahms. — Johannes Brahms qui vient de mourir à Vienne, avant d'avoir accompli sa soixante-quatrième année, représentait dignement l'esprit de tradition dans la musique allemande. Dans l'Ehrengrab, son tombeau s'élèvera à une distance discrète des pierres qui recouvrent Beethoven et Schubert, ses modèles élus. Son admiration était un éblouissement. Et il s'engagea dans la voie lumineuse tracée par ces maîtres, aveuglément. L'horizon lui fut toujours borné par l'autel que sa ferveur élevait à leur génie. Il les voyait aux confins de l'Art. Le respect contraignit ses facultés créatrices : ou, peut-être, la nature, par une infinie délicatesse, les lui avait-elle mesurées de sorte qu'il ne sentît point, quelque jour, la nécessité de frayer une route nouvelle à la musique, ce qui l'eût profondément blessé dans sa foi. Schumann, qui fut un critique sans « complaisances » et préférait le pire au médiocre, accueillit avec enthousiasme les débuts de Brahms.

On prête à Brahms cette boutade : « Je ne me résoudrai ni à un premier opéra, ni à un premier mariage ! » Passe pour le célibat : il y a des raisons indiscutables ! Mais le respect jaloux de la tradition, autant, au moins, que l'intime conviction que Wagner suffirait *seul* à remplir et à fermer, par un magnifique couronnement, le cycle de l'Art trinitaire (décor-poésie-musique) qu'il inaugurait, — éloignèrent définitivement Brahms de la scène.

Très à la mode, en France, Brahms y est pourtant fort mal connu : il a conquis les suffrages d'une foule élégante (qui recherche, dans la musique, des satisfactions nerveuses au lieu de s'y confier spirituellement) par les compositions qui sont le moins à la ressemblance de son âme. Je veux dire la partie *tzigane* de son œuvre.

On a peu joué de Symphonies de Brahms, à Paris. Et nous en sommes encore à souhaiter d'y entendre son *Deutsches Requiem*.

L'importance de Brahms grandira, avec les années. Quand les musiciens se seront rendu compte des erreurs qu'ils commettent en suivant Wagner, dont l'œuvre, admirable, n'a pas besoin d'être complétée ; quand ils seront convaincus de ce que l'effort du divin *Ton-Dichter*, sublime en soi, et pernicieux dans ses conséquences, a fait dévier la Musique de sa destinée logique ; — alors, il naîtra peut-être d'entre eux un nouveau Beethoven, un Schubert ou un Schumann, et ce sera la gloire de Brahms de renouer l'œuvre future aux monuments éternels érigés par ces dieux !

§

Les cloches de Pâques ont sonné; les arbres se parent de

feuilles. Dès que les Champs-Élysées deviennent une promenade agréable, les Concerts-Lamoureux cessent. Cette année, M. Lamoureux, pressé par des engagements qui l'appelaient à Londres, je crois, a déserté Paris plus tôt que de coutume. Il eut pourtant la possibilité de donner un concert supplémentaire; de faire entendre une fois de plus la 9e Symphonie de Beethoven; d'opposer le jeune Sechiari, timide encore, à M. E. Ysaye qui ne l'est plus assez envers les auteurs qu'il interprete ; de céder le Cirque à la « Société d'Instruments anciens » ... de revenir, enfin, le Vendredi-Saint, célébrer dans notre bonne cité la gloire de Wagner. Et voici la saison close.

M. Colonne, impatient de rappeler à ceux qui suivent les concerts du Châtelet, qu'il a joué « beaucoup » d'œuvres nouvelles pendant cette saison, a repris le *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune* de M. Claude Debussy, à l'un des derniers concerts. Nous avons expié le plaisir que nous en eûmes, car, si les programmes suivants étonnaient, parce que le nom de M. Th. Dubois n'y figurait pas, ils surprenaient davantage encore de sortir d'un oubli justifié le *Prélude de la Reine Berthe* de M. Joncières et l'*Eloa* de M. Lefebvre que Vigny même n'inspire pas.

Mais quel concert ! MM. Pugno et Ysaye avaient attiré au Châtelet tout ce qui, à Paris et dans la banlieue, joue du piano ou du violon ! Ah, quel... beau public ! Les deux virtuoses ont remporté le plus légitime des succès : Ysaye dans un concerto (op. 61) de Beethoven, un peu long et dont il a travesti le rythme par endroits, et dans l'adorable Sonate en *ré mineur* de Bach que tous les artistes connaissent, et dont il a joué la « sarabande » comme un ange qui solfierait; — M. Pugno dans des *pièces romantiques* de sa composition, qui ont acquis, en cette journée, une valeur marchande à défaut d'autre, et dans le concerto *en la mineur* de Schumann qu'il a si parfaitement interprété qu'on peut bien lui passer de servir son éditeur en public.

§

Les Petites Auditions ont donné leur 5e concert, le dernier de la saison. Le programme fait le plus grand honneur à celui qui le composa. M.M. Herwegh, Grétry, van Waefelghem et Gurt ont joué le quatuor en *ré mineur* de Mozart (l'un de ses plus parfaits !) avec un tact et une exactitude dignes de louanges. Mme de Levenoff, dont le jeu est d'une charmante discrétion, et M. Bœllmann, qui est un des meilleurs organistes de ce temps, ont rendu avec l'émotion et la sensibilité dont les seuls artistes sont susceptibles ce chef-d'œuvre de Franck

« Prélude, fugue et variations » pour piano et orgue, que les habitués de ces concerts redemanderont encore après l'avoir redemandé, pour peu que M. Herwegh devance leurs désirs !

§

Voici donc une saison finie ! J'en rechercherai le bilan le mois prochain.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Les Dix. — Les Pastellistes. — Les Indépendants. — Les Peintres-graveurs. — Expositions de M Bussy, de Regoyos, Léandre. — *Memento.*

Chez Vollard, **Dix** peintres, chercheurs hardis, groupent leurs œuvres, toutes curieuses à des degrés différents et séduisantes par leur fraîche audace, leur haute allure originale.

Voici, c'est aux toiles de M. Vuillard, les heures s'attendrir grises en la paix adoucie des chambres de chaque jour, où les meubles se tassent en des coins familiers, où s'assoupissent d'être réguliers et sûrs les mêmes gestes des mêmes gens. Sans doute des lueurs plus vives d'ici, de là, papillotent et jouent parmi les tapis, les tentures des fenêtres, le bois luisant des chaises et des tables, flammes soudain ou fleurs riches d'étincelles. Non ! les demeures restent silencieuses sous la torpeur calme des soirées vieillies, et la lampe éclaire pâle des scènes silencieuses et graves ; des ustensiles se groupent en un angle de la cuisine, tout ce qui fait le charme utile des intérieurs paisibles s'évoque avec tranquillité au recueillement amoureux du peintre, et tout cela est d'une grâce nouvelle, discrète et enthousiaste, d'une observation ingénieuse et fine.

Avec une précision instantanée un peu narquoise, M. Bonnard saisit au passage l'impromptu d'un geste encore futur ou d'une attitude qui se prépare ; il sait le secret du charme cru des lumières violentes en des jardins de music-halls, et fixe avec une ironie sans insistance la grâce inconsciente de promeneuses ou d'histrionnes.

M. Denis semble revenu à plus de vigueur dans son portrait d'une famille, dans sa vue de Toulouse, dans quelques-unes de ses gracieuses madones ; — M. K. X. Roussel place en des paysages d'une virgilienne ampleur de doux épisodes évangéliques ou des pastorales tendres ; — M. Sérusier soumet à des agencements décoratifs le pittoresque de la vie bretonne ; — MM. Lacombe et Rasetti se préoccupent, à sa suite, du renouveau de la décoration.

M. Ranson, bien à part dans le groupe, épris du dessin d'arabesque, trace d'une main délicate des cartons ou tisse des tapisseries d'un point compliqué et savant où les figures humaines par groupes harmonieux se fondent aux entrelacs des feuillages qui les environnent.

Ont exposé aussi MM. Ibels et Vallotton.

Les **Pastellistes**, galerie G. Petit. Surtout des Besnard, têtes de femmes éclairées de reflets divers, en même temps vigoureux et tendres, et des Ménard joliment crépusculaires. Puis, M. Léandre, M. Jeanniot qui n'a pas ignoré Degas, etc... Nous nous souvenons avec extase de quelques Puvis d'autrefois, nous songeons à Prud'hon, à Chardin, à La Tour...

Le **Salon des Indépendants**, au Champ de Mars, se manifeste de plus en plus stérile, chaque année. Rien, rien et rien ! et M. Rousseau, qui persiste, ne parvient plus même à nous arracher un sourire; M. S. Munch le seconde de manière trop, à mon gré, macabre : rien, en somme et toujours ! Si : pourquoi M. Signac ? pourquoi M. Luce ? pourquoi M. Toulouse Lautrec ?

M. Signac sait surprendre le secret des belles eaux chanteuses au soleil clair, sous une atmosphère radieuse, mais, décidément, la rigueur de son procédé énerve le spectateur lorsqu'il s'applique, papillotant en un poudroiement régulier de tons juxtaposés par petites circonférences, à des visages auxquels il prête d'inconcevables maladies, ou à des étoffes qu'il durcit et métallise. M. Luce habilement sait esquiver la laideur vaine du procédé, lorsqu'il le faut, en étalant côte à côte les tons non par pointillés exacts mais, selon la méthode déjà de M. Van Rysselberghe, avec une entière liberté se pliant aux circonstances, et M. Cross fait de même.

M. Bussy a exposé, chez Durand-Ruel, une série de pastels mélancoliques et sincères ; c'est un paysagiste affiné et subtil, un coloriste épris de crépuscules pâles ; là encore M. Dario de Regoyos a réuni une série de toiles et de croquis où se retrouve son faire habituel d'impressions soudaines, justes et frappantes, notes sincères bien que souvent un peu sommaires.

Les **peintres-graveurs** (à la Bodinière) comme de coutume ont une intéressante exposition d'ensemble austère, charmante, délicate et très variée. S'il ne s'y rencontre point de talent nouveau ou supérieur, comme l'année où s'y retrouvait l'œuvre gravé de Manet ! du moins les artistes qui s'y groupent sont de probes et consciencieux artistes, dignes d'être admirés souvent et aimés.

De M. Guérard, le graveur curieux récemment mort, on voit, là, réunis quelques bois d'un travail si spécial, des eaux fortes et une belle peinture à la détrempe : des bateaux de pêche par un matin encore de brumes ; M. Fantin La-

tour, l'un des plus purs et des plus hauts graveurs d'aujourd'hui, à côté de quelques esquisses et de lithographies d'allégories wagnériennes, expose son frontispice au poème d'amour de Brahms, d'une pénétration sentimentale très subtile; M. Besnard nous montre quelques belles eaux-fortes ; M. Bracquemond également, M. Helleu ses pointes sèches habituelles, M. Jeanniot une fine lithographie, le *Canapé*. A citer aussi les lithographies de MM. Hermann Paul, Béjot et Toulouse-Lautrec.

Exposition, au Figaro, d'œuvres de Léandre. C'est, d'un crayon agile et gentil, la ressemblance de nos contemporains, vivant, parlant, d'une verve excessive et spirituellement boulevardière.

Memento : — Expositions Granié, Donnay, au Figaro ; Monnier, chez Moline ; Fournier, chez Le Barc de Boutteville; Lee, de Lomssich et de Mednyanszky, chez G. Petit ; — ouverture des Salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées.

André Fontainas.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France* : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Une lettre de M. Christian Beck. — Le monument de Paul Verlaine : troisième liste de souscription. — Notre prochain roman. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Errata.

Société anonyme du Mercure de France. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire, au siège social, le samedi quinze mai prochain, neuf heures du soir.

ORDRE DU JOUR

1° Rapport du Conseil d'administration ;
2° Rapport du Commissaire ;
3° Emploi des bénéfices ;
4° Nomination de trois administrateurs ;
5° Nomination du ou des commissaires aux comptes pour l'exercice 1897-98.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de *trois* actions au moins, ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président du Conseil d'administration,

A. Vallette.

§

Mon cher Vallette,

M. Jean Viollis, dans un récent article, proposait aux écrivains de la nouvelle génération de se ranger sous l'étiquette de *naturistes*. M. Paul Fort, avec l'assentiment de plusieurs amis desquels je suis, protesta contre l'application de toute étiquette et singulièrement contre celle de naturiste. Quoique l'énoncé des considérants de la note de M. Paul Fort ne me satisfit pas entièrement, je crus devoir ne pas insister, vu le caractere collectif de cette note, dont la tendance exprimait justement mon sentiment.

Aujourd'hui, M. Jean Viollis revient à la charge. Je dois donc énoncer avec plus de précision les motifs par lesquels je suis éloigné de croire qu'il y aurait avantage pour la jeunesse littéraire d'accepter l'étiquette de naturiste que propose M. Jean Viollis.

Il est vrai, comme le dit ce distingué poète, que l'art prochain s'annonce marqué d'un *esprit nouveau*.

Il est vrai que, malgré le caractere souvent pédantesque des étiquettes et, j'en conviens par avance, des écrits qui les discutent, on peut trouver des avantages à leur emploi, je n'en suis point du tout ennemi. Elles servent aux entomologistes à classer de fort beaux insectes.

Que si donc j'ai accepté de signer la lettre de mon camarade d'art M. Paul Fort, ce n'est point tant, comme semble le croire M. Jean Viollis, que je nie « l'identité d'une tendance » dans l'art nouveau, ni que je sois ennemi de représenter cette « identité d'une tendance par l'identité d'un vocable », que parce que, à mon sens, et comme j'ai commencé ailleurs de l'expliquer, les auteurs qui se sont parés du titre de naturiste inventé jadis par Lemonnier, usité depuis par Van de Putte, et appliqué naguère à M. de Souza par M. de Gourmont, — n'ont jusqu'à présent montré aucune des qualités par lesquelles ils auraient pu se signaler à l'attention bienveillante de la jeunesse contemporaine.

L'auteur, que je goûte fort, de la « Guirlande des Jours » me permettra de dire que les naturistes n'ont fait qu'avancer des idées, ou absurdes, ou exprimées avant eux, non point anciennement et par des poètes dont ils auraient rénové l'esprit, mais par des contemporains qui les précèdent immédiatement.

Je veux convenir avec le public que l'honnêteté doit être de peu d'importance en littérature ou en politique : encore faudrait-il qu'en choisissant une étiquette, on la choisît bonne.

CHRISTIAN BECK.

§

Le Monument de Paul Verlaine. — Les conférences annoncées dans notre dernier numéro ont eu lieu le 25 mars, dans les salons de la Libre Esthétique, à Bruxelles, avec le concours de MM. Emile Verhaeren, Camille Lemonnier, Charles Morice, le vicomte de Colleville, Henry Carton de Wiart. Mlle Claire Friché, MM. Georges Flee, Henri Krauss ont dit et chanté des poèmes de Paul Verlaine. — Nous publions d'autre part la conférence de M. Camille Lemonnier, lue par M. de Colleville. Celle de M. Emile Verhaeren a été publiée par la *Revue Blanche*. On trouvera les conférences de MM. Charles Morice et de Colleville dans une publication éditée par les soins du Comité, et qui contiendra, outre un historique complet des travaux du Comité, une page inédite de Stéphane Mallarmé. Le numéro sera vendu un franc, et le montant des ventes versé à la souscription. — M. le comte Robert de Montesquiou Fezensac s'occupe d'organiser une fête Watteau qui aurait lieu très prochainement, à Trianon, au bénéfice du monument de Paul Verlaine.

Voici la liste des souscriptions inscrites depuis le mois dernier :

Produit de la séance de la Libre Esthétique, de Bruxelles : 220 fr.; MM. Catulle Mendès : 50 fr. (M. Mendès a été inscrit par erreur à la première liste pour 50 fr. seulement ; première liste : 50 fr., présente liste : 50 fr, en tout : 100 fr.); François Coppée : 100 fr.; Comte de Montesquiou Fezensac : 250 fr.; Anonyme : 10 fr.; Albert Besnard : 20 fr.; F.-A. Cazals : 10 fr.; F. Clerget : 10 fr.; Gaston Prunier : 2 fr.; Selwyn Image : 12,50.; Lionel Johnson : 25 fr.; Osman Edwards : 6,25; More Adey : 6,25; Robert Ross : 6,25; W.B. Yeats : 6,25; Archag Tchobanian : 10 fr.; Frédéric Saisset : 5 fr.; Robert de Souza : 5 fr.; Saint-Pol-Roux : 5 fr.; Henri de Régnier : 10 fr.; H.-D. Davray : 10 fr ; Will Rothenstein : 25 fr ; Robert Steele : 3,10 ; John Lane : 6,25 ; Cecil Bothing : 6,25 ; Rév. R. C. Fillingham : 6,25 ; W. E. Henley : 20 fr ; C. F Keary : 25 fr ; Cardon : 10 fr ; Camille Lemonnier : 5 fr ; William Picard : 5 fr ; G.-M. de Lacutte : 5 fr ; Léon du Bois : 5 fr ; Albert Perrin : 2 fr

Total de la troisième liste : *neuf cent trois francs trente-cinq centimes*, ci.	903.35
Report des deux listes précedentes.	2.346.25
Total au 15 avril.	3.249.60

Nous publierons dans notre prochain numéro la liste des souscriptions adressées avant le 15 mai soit au siège du Comité, 17, rue Guénégaud, soit au *Mercure de France*, soit ailleurs et connues au siege du Comité à cette date.

§

Notre prochain roman. — Nous commencerons dans notre livraison de juin la publication d'un roman inédit de M. Gaston Danville : Les Reflets du miroir. Mémoires d'un Inconnu.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Dans la collcction grand in-18, à 3,50 : Penses-tu reussir !, roman, par Jean de Tinan ; — Les Nourritures terrestres, par André Gide.

Dans la série des formats et prix divers : Contes pour lire a la Chandelle, par Jean Lorrain ; — Squelettes fleuris, par Tristan Klingsor ; — La Vie Héroique, par Marcel Réja, volume orné d'un frontispice à l'eau-forte gravé par Henri Méran ; — Sonnets et un poème, par Charles Guérin.

§

Errata. — Dans notre dernière livraison, lire : page 100, ligne 26 : « M. Lemonnier était de cette élite » ; page 114, dernière ligne : « en son sens le plus intime, et peut-être vraiment le plus personnel » ; page 159, ligne 14 : « que l'œuvre d'art atteindrait sa norme de perfection même intrinsèque ».

Mercvre.

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Imprimerie du Mercvre de France, Lucien Marpon, 17, rue Friant.

LE PROCÈS DES ARMES DE FRANCE

ET LE

« CONSEIL HÉRALDIQUE DE FRANCE »

—

Une institution moderne, ou plutôt récente, et qui s'est adjugé à elle-même le titre de « Conseil Héraldique de France », vient de publier son avis motivé sur le fameux procès intenté à Mgr le Duc d'Orléans par le Général de Bourbon et Castellvi. Cette sorte de consultation est exprimée dans une brochure de 116 pages in-8°, sous la signature du Président de ce « Conseil », M. le Vicomte Oscar de Poli.

C'est une lecture qui n'est pas sans intérêt, hâtons-nous de le dire, pour les personnes qu'une discussion aussi approfondie, et l'on peut ajouter, aussi érudite, attache et souvent même passionne, au double point de vue de la science des recherches, et de l'importance des conclusions à en tirer. Nous sommes du nombre de ces personnes, et, bien qu'en absolue contradiction avec l'auteur — ou le signataire — de la brochure, tant sur l'importance pratique de ces recherches, que sur leurs conclusions, nous n'en avons pas moins éprouvé, en suivant cet enchaînement de faits et de souvenirs historiques, le plaisir avide

qu'inspire aux amateurs de ce genre d'études la réunion d'un aussi grand nombre de détails sur le même sujet, quand ces détails sont assemblés et suivis de la sorte.

Deux points seulement nous choquent, d'une façon générale, et en mettant de côté pour un moment toute discussion au fond.

C'est d'abord ce titre de « Conseil Héraldique de France », qui implique à lui seul une sorte de prétention, de la part de qui le porte, à s'ériger en arbitre suprême des questions nobiliaires. Pour que cette prétention soit justifiée, nous dirions presque : excusée, il faudrait se prévaloir, semble-t-il, ou d'une attache officielle, ou d'un choix presque général de la part des intéressés. Or aucune de ces conditions n'est remplie...

C'est ensuite le ton général, qui affecte le genre des Juges d'Armes, et leur emprunte même certaines expressions, telles que : « *armoyer ; il conste ; équipoller*, etc. » Tout cela s'emploie, quelquefois du moins, en écrivant une généalogie ; mais dans une discussion qui, par le fait, roule au fond sur une question politique, ce ton quelque peu pédant, et l'on peut dire doctoral, n'est en rien justifié.

Vous discutez, Messieurs du « Conseil », ou M. le Président, les droits de la Maison d'Orléans, et vous n'avez en cette matière aucune autorité spéciale. Votre érudition est grande, ce qui vous permet de nous intéresser, nous-même qui vous combattons ; mais il est indigne de vous d'essayer en quelque sorte d'en imposer, par une apparence d'autorité impossible à admettre, comme elle vous serait impossible à soutenir.

La consultation, par laquelle vous avez paru vouloir trancher un litige, ouvert depuis le temps de la Régence, a donc laissé à nos yeux toutes choses en l'état, et sans être un Juge d'armes ni un Conseil du Sceau, nous prétendons vous signaler des erreurs flagrantes, et surtout des oublis sans excuse, dans une brochure que vous avez pourtant faite assez longue pour ne rien négliger.

§

Un peu plus du tiers de la brochure est consacré à l'historique des armoiries et des brisures. Il est question dans cette partie, fort intéressante d'ailleurs par ses érudites recherches, des emblèmes figurés sur les boucliers des Anciens, et considérés à juste titre comme ayant servi d'origine aux écussons. L'étude a été prise « ab ovo », puisqu'on y parle des Egyptiens, des Grecs et des Romains.

S'il y avait quelque intérêt à épuiser le sujet, nous pourrions signaler un petit oubli, puisqu'il n'est point parlé ici de la curieuse description, faite par Eschyle, des boucliers des Sept Chefs devant Thèbes (1) !

Mais à vrai dire, cette longue étude, renfermât-elle ou non des lacunes plus importantes que celle-là, ne semble trouver sa raison d'être que dans la nécessité de justifier le titre si solennel de l'auteur. Le « Conseil » a cru devoir faire preuve de science, en traitant des matières de son ressort. Et cependant tout cela est évidemment en dehors de la question.

Peu importe l'origine plus ou moins lointaine des armoiries ; l'usage des brisures a seul à faire ici, et encore ne saurait-il représenter que le très petit côté du grave sujet faisant en réalité le fond du débat, et qui se résume à ceci :

Quel est le Roi Légitime de France ?

Laissons donc de côté l'origine des armoiries, et attachons-nous à ce qui représente la discussion elle-même, dans la brochure de M. de Poli.

Il faut tout d'abord adopter son opinion, lorsqu'il dit que le Chef de la Maison de France a le droit de porter les armes de France, alors qu'il est en exil, et bien que ces armes appartiennent au royaume, en même temps qu'à lui. Soutenir le contraire serait incontestablement « fermer les

(1) XIVe siècle avant J.-C.

yeux de l'évidence » (1). Ce point nous paraît être indiscutable.

Mais ce qu'il importe de savoir, et ce qui ne nous paraît nullement établi, dans la brochure de M. de Poli, c'est la réponse à ces deux questions :

Quel Prince doit briser ?

Et ce qui est, en fait, la même question sous une autre forme :

Quel est le véritable Chef de la Maison de France ?

§

QUI DOIT BRISER ?

M. de Poli, dans son étude, établit ces deux points : 1° que l'usage des brisures est tombé en désuétude ; 2° que la Maison d'Espagne a toujours porté — à tort suivant lui — de France plein, sur le tout de ses armes.

Il faudrait conclure de ceci, que la querelle est oiseuse, et qu'en tout cas la Maison d'Espagne a acquis, par prescription, le droit de porter les armes de France sans brisure (2).

Mais il y a mieux, car les exemples cités par l'auteur établissent le droit, auquel ont toujours prétendu les chefs de famille, d'obliger les cadets à briser. On ne saurait donc soutenir que le Chef de la Maison de France n'ait pas lieu de chercher, de tout son pouvoir, à maintenir ce droit.

Bien entendu, et soit dit une fois pour toutes, nous ne parlons pas ici du Général de Bourbon et Castellvi. Deux princes peuvent seuls être en cause, Mgr le Duc de Madrid, et Mgr le Duc d'Orléans.

Si Mgr le Duc de Madrid est le Chef de la famille, sa prétention de faire reprendre le lambel par la branche cadette peut être vaine, puisque la force lui manque pour maintenir son droit ; mais cette prétention n'en est pas moins juste. La question se résout donc, ainsi que nous le disions tout

(1) P. 48 de la brochure.

(2) Constatons ici, que M. le Vicomte de Poli fait justice (p. 93) de la phénoménale bévue du Prince de Valori, qui voyait dans l'écusson de France en abîme sur les armes d'Espagne ni plus ni moins qu'une « *brisure* » !

à l'heure, à établir quel est le Chef de la Maison de France.

Il nous faut toutefois, avant d'aborder cette question, dire un mot de l'intéressante étude, consacrée par M. le Vicomte de Poli, à l'origine des fleurs-de-lys. Bien que fort accessoire, un pareil historique n'en est pas moins très à sa place, dans un travail consacré au procès des Armes de France.

Nous devons pourtant signaler une lacune qui s'y trouve, et dont l'importance est capitale. Cet historique en effet n'a pas été poussé assez loin, et il s'arrête à l'époque la plus intéressante pour la cause dont il s'agit.

Trois pages avant de traiter le sujet des fleurs-de-lys (1), l'auteur parle des gens qui voudraient enlever à la Maison de France le droit à son Ecusson.

« Il ne serait pas », dit-il, « sans un côté comique, de voir les héritiers politiques de ceux qui, il y a cent et quelques années, grattèrent partout les fleurs-de lys, prétendre à les posséder exclusivement. »

Pourquoi ne pas s'étendre sur ce sujet, dans le chapitre des « fleurs-de-lys » ? Il y a en effet des gens qui ont gratté les fleurs-de-lys à la Révolution. Il y en a eu d'autres *depuis*.

Louis-Philippe n'a-t-il pas fait gratter de nouveau les fleurs-de-lys, après 1830? N'a-t-il pas quitté l'Ecusson de France, pour prendre le Coq Gaulois ?

Et depuis, n'a-t-on pas vu, en 1889, les Royalistes-Orléanistes arborer des Ecussons de France où les fleurs-de-lys étaient tricolores ? Le Comte de Paris n'a-t-il pas donné en cadeau, à un certain nombre de ces amis, des épingles portant des fleurs-de-lys tricolores ?

Tout cela fait partie de l'histoire des « fleurs-de-lys », et il n'y a pas à douter que, si le « Conseil Héraldique de France » eût voulu diriger ses recherches de ce côté, il n'eût trouvé bon nombre

(1) P. 50.

de faits du même genre, d'un égal intérêt en la matière. Il importait, en effet, de faire connaître et d'expliquer — s'il est possible de le faire — le rôle joué par les d'Orléans à l'égard de l'Ecusson de France, et de dire d'où leur vient à ce sujet cette sollicitude nouvelle, et même absolument récente.

Il est fâcheux que M. de Poli ne veuille pas exprimer son opinion sur ce qu'il a de vraiment « comique » à voir les héritiers de ceux qui « grattèrent partout les fleurs-de-lys prétendre à les posséder exclusivement » !

§

QUEL EST LE CHEF DE LA MAISON DE FRANCE?

Nous ne voulons pas suivre l'exemple, donné par l'auteur auquel nous repondons ici, en faisant une longue énumération de faits et de citations, à l'opposé des siens. Il suffira, comme nous l'avons annoncé, de relever dans sa brochure les erreurs et omissions les plus flagrantes, et cela sans allonger outre mesure la réponse.

Le droit de la Maison de France à l'héritage de Charles III était, dit M. de Poli (1), « hors de toute contestation, comme représentant celui de Marie-Thérèse, sœur de Charles III, morte en 1683 ». Que faites-vous donc des *Renonciations de Marie-Thérèse*? Vous approuvez l'opinion du Saint-Siège et du Conseil d'Espagne, déclarant cet acte nul? Peut-être eussiez-vous mieux fait de donner votre avis à ce sujet, car il y a là un grand fait, et vous ne pouviez l'ignorer.

On est en droit de croire que ce fait est passé sous silence, parce qu'il *détruit* votre thèse, et la détruit à son point de départ. Les raisons qui faisaient reconnaître la nullité des renonciations de Marie-Thérèse, — et d'Anne d'Autriche, dont vous ne parlez pas, — s'appliquent à tous les actes subséquents du même genre, et votre oubli paraît quelque peu voulu.

(1) P. 70.

Pages 72 et 73, on nous parle de Lettres Patentes, qu'auraient emportées les Princes allant régner à l'étranger. C'est possible, bien que les autorités citées (1) soient quelque peu inférieures aux autorités précédemment invoquées. Mais ici encore il y a un gros oubli :

Antoine de Bourbon, allant en Navarre, — non comme Roi, mais comme mari de la Reine, — avait-il emporté cette fameuse pièce? Et Henri IV l'avait-il jamais reçue? La décision de cet illustre inconnu, le juriconsulte Baquet (2), s'applique-t-elle à ce prince?

Si « tout Prince étranger, qu'il le fût par sa naissance ou le fût devenu, était inhabile à succéder au trône » (3), d'après Favyn, Dumoulin, et bien entendu le Baron Tristan Lambert, qu'était donc Henri IV, *né* Navarrais, et souverain d'un royaume étranger?

Car enfin, on ne saurait soutenir l'assertion de Me Limbourg, s'écriant lors du procès en question, et dans un mouvement oratoire sans doute fort beau, que la Navarre était française depuis le mariage de Philipe le Bel! Messieurs du « Conseil Héraldique » ne sauraient appuyer semblable hérésie historique, puisque, ils ne peuvent l'ignorer, la Navarre n'a été réunie à la France qu'en fait par l'avènement d'Henri IV, et n'y a été réunie *en droit* qu'en 1620, par une ordonnance de Louis XIII.

Non ; la petite histoire de la Défense de Seine-et-Marne est sans doute basée sur certains actes ; mais ce ce sont point des faits généraux, et l'on ne saurait dire sérieusement, comme le fait le Baron Tristan Lambert, que « les princes perdent leurs qualités, en allant régner sur des nations étrangères, même à titre purement électif et viager » (4). Il faudrait, pour admettre cela, rayer Henri IV de l'histoire de France, ou le considérer comme usurpateur.

(1) La Défense de Seine-et-Marne, et le Baron Tristan Lambert
(2) P. 85.
(3) P. 84.
(4) P. 72.

M. de Poli se demande, à propos de la décision prise par Philippe V d'accepter les renonciations : « Est-ce qu'une pression quelconque fut exercée sur Philippe V ? » Et il affirme que ce Prince agit ainsi de sa propre volonté (1).

N'était-ce donc pas une *pression*, que cette guerre interminable de la Succession d'Espagne, et la clause du Traité d'Utrecht, relative aux renonciations, ne fut-elle pas imposée par les Puissances alliées ?

L'assertion de M. de Poli est exactement le contraire de la vérité, puisque cette clause fut longtemps un obstacle à la paix. Louis XIV et Philippe V ne cédèrent qu'à la force, et pour éviter à leurs états la continuation d'une guerre qui les avaient épuisés.

Le fait n'est pas contestable; cet acte des renonciations est une clause imposée par la force, et dans le cas où un pareil acte serait vraiment l'origine d'un droit pour la Maison d'Orléans, cette origine proviendrait d'un traité désastreux, dicté par nos ennemis les plus acharnés, dans le but avéré d'amoindrir, pour le présent, les forces du pays et de s'opposer, pour l'avenir, à l'accroissement éventuel de sa puissance.

Il est donc impossible de soutenir que l'acte de Philippe V ait été purement bénévole, comme l'avance M. de Poli.

Mais ce détail, bien qu'il ne soit pas sans intérêt, n'est qu'un détail, par rapport au fond même du débat. Ce qui importe, en effet, c'est la valeur des renonciations, à l'égard des descendants de Philippe V. Ici encore M. de Poli est très affirmatif.

« La thèse, » dit-il, « qu'un pacte de leur auteur ne saurait les lier à tout jamais est *purement révolutionnaire* » (p.80).

C'est pourtant la thèse que soutenaient le Marquis de Torcy, et Louis XIV lui-même, durant les négociations du traité d'Utrecht. C'était l'opinion du négociateur anglais Bolingbroke, et de l'historien de meme nationnalité Mac-Aulay.

(1) P. 85.

Lors du testatement de Charles III, le Pape Innocent XII et le Sacré Collège, d'une part, et d'autre part le Conseil d'Etat et Justice d'Espagne, et le Conseil de Castille, avaient déclaré sans valeur aucune les renonciations de Marie-Thérèse et d'Anne d'Autriche.

Après le traité d'Utrecht, on peut citer le Chancelier d'Aguessau, Voltaire, dans ses Précis des Siècles de Louis XIV et de Louis XV, et Saint-Simon lui-même, l'ami dévoué du Régent, comme n'ayant jamais admis que la Maison d'Espagne eût cessé d'être une branche de la Maison de France.

On peut citer encore Louis-Philippe, qui, dans le mariage du Duc de Montpensier avec une Infante, faisait bon marché des renonciations de sa branche au trône d'Espagne, pour donner à l'un de ses fils quelque chance, de parvenir à cette couronne.

La thèse que M. de Poli qualifie de « révolutionnaire » a donc pour l'appuyer quelques autorités. Il serait même facile d'en citer un grand nombre, si nous ne voulions éviter de changer cette réponse en un simple recueil de citations.

« Comment les Princes Espagnols pourraient-ils succéder au trône de France, alors qu'ils ne sont ni Français, ni Princes de la Maison de France..?»(1)

Mais alors, Monsieur, si telle est la puissance des renonciations, à l'égard des successeurs d'un Prince qui les a prononcées, que faites-vous de l'acte de *Philippe-Egalité* ? N'est-ce pas le cas de vous appliquer l'adage que vous rappelez si bien (2) et de vous engager à méditer le « Patere legem quam fecisti ? »

Philippe-Egalité a renoncé publiquement, et BÉNÉVOLEMENT, à la qualité de Prince Français; le fait est constaté par acte authentique, et son nom de famille a été remplacé par le nom trop connu d'Egalité.

Pourquoi cette renonciation aurait-elle moins de valeur que celle de Philippe V ? S'il y a lieu à un « distinguo », il ne serait pas inutile de le présenter!

(1) P. 89.
(2) P. 46.

« Ils (les Princes Espagnols), n'ont été reconnus et qualifiés tels (Princes Français) par *personne* » (1).

Pour admettre cette affirmation, il faudrait oublier, comme paraît le faire le « Conseil Héraldique de France », qu'en dehors des autorités citées par nous, il y a eu en 1789, cette date si chère aux d'Orléans, une réunion des Etats-Généraux, suivie de la réunion d'une Constituante.

Or les Etats-Généraux, dans leurs séances des 16, 17 et 18 septembre 1789, ont *repoussé* l'amendement de Mirabeau, excluant du trône les Princes nés à l'étranger, et non régnicoles. Cet amendement ne faisait qu'exprimer le principe même soutenu par M. de Poli, et par conséquent la décision de l'Assemblée *condamne* ce principe, de la façon la plus nette.

La Constituante se conforma au vote des Etats-Généraux, en décidant que la Couronne était héréditaire dans la race régnante, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture ; et l'on ajouta :

« Sans entendre rien préjuger, sur l'effet des Renonciations. »

Par conséquent, la seule fois que les pouvoirs établis, fonctionnant encore suivant les règles de l'ancienne monarchie, aient eu à juger la question en litige, entre les branches d'Espagne et d'Orléans, ces pouvoirs publics ont tranché le litige d'une façon tout opposée à l'avis du « Conseil Héraldique de France ».

Il est permis d'être quelque peu surpris, en voyant des Princes qui se réclament si passionnément de 89, oublier ou négliger pareille décision. Mais on s'étonne bien davantage encore de ne trouver dans une longue étude, faite par des gens dont la compétence paraît indiscutable, aucune allusion à un fait aussi capital, et aussi décisif en droit public.

§

Que reste-t-il, en résumé, de cette discussion,

(1) P. 89.

trop longue sans doute, bien que nous l'ayons abrégée de notre mieux ?

Le «Président du Conseil Héraldique de France» a commis quelques oublis et quelques erreurs, le tout involontaire, nous ne voulons pas en douter ; mais un malheureux hasard a fait qu'erreurs et oublis portent *précisément* sur les points dont l'importance est la plus évidente. Il est donc utile de les rappeler ici :

Ces d'Orléans, qui tiennent tant à l'Ecusson de France, l'ont toujours, depuis 1789, combattu ou défiguré. Pourquoi s'y attachent-ils maintenant ?

Les premières renonciations, celles de Marie-Thérèse et d'Anne d'Autriche, ont été jugées nulles par les pouvoirs les plus compétents ; et cette décision n'a jamais été attaquée.

Les renonciations de Philippe V ont été imposées par l'ennemi, et subies sous le coup de la nécessité. Les négociateurs eux-mêmes n'ont pas cru à leur validité, et les plus grandes autorités ont partagé cet avis. Admettre en principe la validité de ces actes serait d'ailleurs attaquer en nullité le testament de Charles III.

En tout cas, si l'on admet que les renonciations de Philippe V engagent ses successeurs, on ne peut juger autrement à l'égard de Philippe-Egalité et de ses descendants, et il faut admettre que ceux-ci ne sont en aucune manière Princes Français.

D'autre part, on ne saurait opposer aux Princes de la branche Espagnole la qualité d'étrangers, puisque les actes cités à l'appui de cette thèse ne peuvent s'appliquer à eux sans être en même temps applicables à Henri IV.

Enfin le double litige de la valeur des renonciations et de l'extranéité a été souverainement tranché par les Etats-Généraux et par la Constituante.

§

Et maintenant, pour employer les expressions de M. le Vicomte de Poli :

« Que reste-t-il des prétentions de « Mgr le Duc d'Orléans ?

« Rien, rien, rien. »

Si d'ailleurs le « Président du Conseil Héraldique de France » croit agir en « vrai Français », en soutenant une thèse évidemment fausse, nous croyons que défendre la vérité, en contribuant à préserver notre pays d'une race fatale et funeste à la France, telle que l'a toujours été celle des d'Orléans, c'est agir non seulement en « vrai Français », mais encore *en bon Français*.....

CH. AUVELIN.

L'OMBRE ARDENTE

—

Pour et d'après Gustave Moreau.

HERCULE AU LAC STYMPHALE

Par des ravins obscurs, où des roches affreuses
Déchirent le zénith de crêtes blêmissantes
D'un blême flambloiement,
Sous un tourbillon noir de becs et d'ailes creuses,
Le héros svelte et nu s'avance, armes pesantes,
D'un pas fier et charmant.
Ces étangs empestés et ces falaises mornes
Sous un ciel de colère étouffant, c'est Stymphale
Et ses essaims maudits.
Leurs innombrables vols à l'horizon sans bornes
Font un nuage d'encre où clame une rafale
Sinistre.
Enhardis,
Les hideux carnassiers au long cou de cigogne
Accourent, bande immonde, autour de l'intrépide
Héraclès à l'œil vert ;
Et, tout gluants encor du sang noir des charognes,
Font bruire et claquer leurs grands becs dans le vide
Avec un rire amer,
Quand, ayant tendu l'arc et renversé le torse
En arrière, le dieu, d'un cinglement de flèches,
Emplit soudain les airs,
Et, sous le geste sûr et calme de la Force,

Les oiseaux transpercés, telles des feuilles sèches,
Pleuvent des cieux plus clairs.
Ils tombent en criant, et leur masse sanglante
Fond, tournoie et s'abat en pluie infecte et chaude
Sous les traits éclatants,
Et le héros ravi suit la chute plus lente
Des blessés s'enfonçant dans les eaux d'émeraude
Et de plomb des étangs.
Ces lacs empoisonnés et ces falaises mornes
Sous une pluie en sang d'oiseaux morts, c'est Stymphale
Qu'un dieu jeune et hardi
Vient d'affranchir enfin, et l'Océan sans bornes
Des roches dans la pourpre ardente et triomphale
Du soir monte et grandit.
Par des ravins obscurs, où des eaux sulfureuses
Fumaient hier encore au pied d'étranges cimes
Au pâle flamboiement,
Sous un ciel obscurci de cigognes affreuses
Un héros a passé, contempteur des abîmes,
Intrépide et charmant.

★

LES SIRÈNES

Sous les frissons nacrés d'un ciel ardent et triste,
Fleurit, hymne adorable en sa mélancolie,
La chanson des Sirènes.
Un incurable ennui nage dans l'améthyste
De leurs longs yeux, l'ennui du dieu qui les oublie
Sur ces grèves sereines.
Car le bleu Poseïdon et le cruel Eros,
Au pied de la falaise ont mis, présent fatal,
Les trois terribles sœurs,
Et, chair magique offerte aux désirs des héros,
Leur beau groupe enlacé, tragique et végétal
Attend les ravisseurs.
La solitude a fait leur beauté solennelle
Et, sous l'algue mouvante et la perle et la gemme,
La suprême ironie,

Qui les cloue au rivage, alanguit leur prunelle
Et met sur leurs fronts las, que ceint un diadème,
Une lente agonie.
Aimer ! pouvoir aimer ! Tel est leur rêve amer.
Mais, captives des dieux et des temps révolus,
Haïr l'homme est leur sort;
Et, dans l'éternité, les Filles de la Mer
Au corps bleuâtre et froid, lavé par les reflux,
Nous verseront la Mort.
Sous les frissons nacrés d'un ciel ardent et triste,
Fleurit, hymne adorable en sa mélancolie,
La chanson des Sirènes.
Un incurable ennui nage dans l'améthyste
De leurs longs yeux, l'ennui du dieu qui les oublie
Sur ces grèves sereines.

*

HERCULE ET L'HYDRE

Dans le dédale affreux des marais, où la Bête
Dresse et darde en huit jets ses huit gueules squammeuses
Suantes de poison,
Héraclès est entré, le laurier vert en tête,
Précédé par le bruit des victoires fameuses
Qu'atteste la Toison:
La Toison Néméenne à ses reins attachée,
Rutilante d'or fauve et de rubis gemmée
Comme un manteau royal,
Et qu'il traîne indolent, de meurtres frais tachée
Comme traîne après lui la vaine renommée
D'un prince oriental.
Une odeur de cadavre empeste la ravine
Où s'avance, hautain et beau de nonchalance,
Le fils aimé de Zeus.
Le héros a froncé sa narine divine ;
Il songe, ayant fleuré l'atroce pestilence
Du charnier fastueux,
Du tragique monceau purulent et bleuâtre
Des victimes de l'Hydre, amas saignant de plaies

Et de fluentes chairs :
Chairs de guerrier, de fils de rois et chairs de pâtre
Tombés tous, l'épouvante au fond des mornes taies
De leurs yeux grands ouverts.
Et le cœur du héros justicier se soulève
Et sa poitrine gronde, et le monstre de Lerne,
Qui l'observe accroupi
Dans l'herbe, se déploie et rampe et, dans un rêve
Effroyable, se dresse au seuil de la caverne,
Gigantesque, et glapit.
Et le multiple jet des têtes de couleuvre
S'exaspère, se tord, bave, siffle et s'élance
En replis verts et bleus,
Et la Bête, pareille à quelque horrible pieuvre,
Irradie autour d'elle un tournoiement immense
De serpents fabuleux.
Le seuil de la caverne, où de vagues squelettes
S'animent, réveillés au bruit de la massue
Qui se lève et s'abat,
Gémit comme une enclume; au loin, de violettes
Faces de trépassés raillent l'Hydre qui rue
Ses têtes au combat.
Un cliquetis de fer ébranle ses écailles
Où coule en pleur jaunâtre une sueur fétide,
Et parmi des lueurs
De ses flancs transpercés, qui lâchent leurs entrailles,
Jaillit à chaque plaie un autre jet livide
De serpents en fureur;
Quand, retombant soudain sur la Bête érigée,
Tel un grand lys de flamme au-dessus de la vase
De ces marais de Mort,
La masse aux clous d'airain foudroie l'Hydre figée
D'horreur et, d'un seul coup, la disperse et l'écrase
En l'éclaboussant d'or.
Par le dédale affreux des marais, où la Bête
Dardait encore hier ses huit gueules fumeuses
Suantes de poison,
Heraclès a passé, le laurier vert en tête,
Précédé par le bruit des victoires fameuses
Qu'atteste la Toison.

JEAN LORRAIN.

LES SYRACUSAINES

SCENES INTIMES DE LA VIE ALEXANDRINE

D'APRÈS THÉOCRITE ET SOPHRON [1]

—

Personnages

PRAXINOA, GORGO	Syracusaines établies à Alexandrie.
SYMAITHA	femme d'Alexandre.
EUNOA	esclave de Praxinoa.
ZOPYRION	fils de Praxinoa, petit enfant.

—

Le théâtre représente une pièce intérieure dans la maison de PRAXINOA. Grande baie au fond donnant sur une cour. A droite, porte communiquant avec le dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

PRAXINOA, EUNOA, ZOPYRION

PRAXINOA

Eunoa, paresseuse, cesse de jouer avec ce petit. Tu es aussi enfant que lui. Donne-moi de l'eau pour mes mains. Quand je te dis de l'eau, ce n'est pas du savon. Enfin, donne toujours. Mais remue-toi donc un peu. Voici la nuit qui tombe, Gorgô devrait être ici, et

(1) Ces scènes sont tirées des idylles II, XIV, XV, tantôt traduites littéralement, tantôt interprétées avec un constant souci d'exactitude. Théocrite, comme l'indique la note du Scholiaste, avait emprunté les idylles II et XV aux mimes de Sophron. On s'est donc cru en droit de leur rendre la forme dramatique.

L'acte ainsi composé a été joué à l'Odéon, le 17 Déc. 1896 par Mmes Marcya, Piernold, Luce Colas et Béraldi.

moi je ne suis même pas habillée. Pas tant d'eau, voyons, écervelée ! Tu as éclaboussé toute ma tunique. Tiens-moi le miroir. Enfin, je suis lavée comme il a plu aux dieux. Et mon ouvrage, c'est sa place, là par terre, au beau milieu de la chambre ! Tu penses aux chats, je vois, tu sais qu'ils aiment à se coucher mollement.

EUNOA

Ne te fâche pas : je vais serrer ta broderie dans le grand coffre. Où est la clef ?

PRAXINOA

Tiens, la voici. Sors avec précaution ma robe à agrafes. Attends. On frappe.

GORGO, du dehors.

Praxinoa est-elle chez elle ?

EUNOA va ouvrir. GORGO entre

PRAXINOA

Sûrement elle est chez elle. A quelle heure arrives-tu, ma bonne Gorgô ?

Elles s'embrassent.

Enfin, c'est merveille de te voir, même si tard.

GORGO, a embrassé ZOPYRION et lui passe au coup une guirlande de fleurs.

Tiens, ce sont des fleurs consacrées, elles viennent de la fête d'Adônis.

PRAXINOA

Eunoa, avance donc vite la chaise à dossier. Et donne à Gorgô un coussin pour sa tête.

GORGO

C'est parfait.

PRAXINOA

Alors, assieds-toi.

GORGO

Ma chère, c'est une vraie folie que j'ai faite pour toi. Regarde un peu mon voile : un voile tout neuf, que je gardais depuis quinze jours pour la fête d'aujourd'hui. Je ne comprends pas encore comment je me suis tirée de la foule et des chars, et des cavaliers et des quadriges. Non, jamais, pour aucune fête à Syracûsa, nous n'avons vu pareil encombrement. Il faut venir dans Alexandreia. Et la ville partout hérissée de soldats, fantassins en brodequins, cavaliers en chlamyde, le chemin barré partout, et toi, tu demeures si loin.

PRAXINOA

Mais mon imbécile l'a fait exprès. C'est pour que nous soyons loin, loin l'une de l'autre. Il est venu ici au bout du monde, et il s'est fourré dans une tanière, car on ne peut pas appeler cela une maison. Oh ! quand il s'agit de contrarier, il est toujours le même, l'affreux taquin jaloux.

GORGO

Ma chère, ma chère, chut ! Ne parle pas ainsi de Dinon, ton mari, quand le petit est là. Vois les yeux qu'il ouvre ! Zopyrion, mon chéri, tu sais que ce n'est pas de ton papa à toi que parle maman.

PRAXINOA

Mais il le sait bien, par Perséphona !

GORGO

Il est bien gentil, tu sais, ton papa.

PRAXINOA

Oui, mais, je voulais parler d'un autre papa, qu'il y avait dans le temps. Tout ce que je raconte là s'est passé dans le temps. Figure-toi donc que ce papa-là, on l'avait envoyé dans une baraque de la foire acheter de la soude pour la lessive et du fard rouge, et il est revenu avec du sel. Faut-il pas avoir treize coudées de sottise !

GORGO

Or bien ! mon Diocleidès est de cette force-là. C'est la mort à l'argent ! Tiens, hier, il me rapporte cinq toisons, dit-il, pour sept drachmes. Sept drachmes cinq toisons, tu penses qu'on aurait pu avoir celles de Iasôn. On ouvre le paquet : des peaux de chiens, ma chère, des rognures, de vieilles besaces, enfin une horreur.

Voyant la robe qu'Eunoa passe à Praxinoa.

Oh ! mais voici qui n'est pas une horreur, par exemple ! Cette robe à agrafes te va délicieusement.

PRAXINOA

Vrai ?

GORGO

Par Athèna ! Et ces amours de petits plissés ! Dis donc, Praxinoa, à combien te revient cette étoffe-là ?

PRAXINOA

Ne m'en parle pas, ma chère, ne m'en fais pas souvenir ! Deux cents drachmes passées, et pour la façon les yeux de la tête.

GORGO

Oui, mais tu as ce que tu voulais.

PRAXINOA

Cela, c'est vrai. Eunoa, il est temps d'allumer les lampes. Et puis, tu mèneras cet enfant-là au lit.

ZOPYRION

Oh ! maman, il n'est pas encore nuit.

PRAXINOA

Il est nuit pour les enfants.

Zopyrion pleurniche.

Ah ! Mormô va venir ! Mormô !

GORGO

Il me semble que je l'ai rencontré en chemin. Et il

regardait par ici.

PRAXINOA

Oh ! sauve-toi, mon petit, sauve-toi vite.

Les deux femmes embrassent l'enfant.

Eunoa, tu vas le coucher : et puis tu diras à Eutychès de faire rentrer la chienne dans la cour et de fermer à clef la porte de la rue. Le maître est allé au Phare, il ne rentrera pas ce soir. Eutychès restera en bas, et elle n'ouvrira qu'à Symaitha, à Symaitha seule, tu entends.

Eunoa sort avec l'enfant.

GORGO

Maintenant, j'espère que tu vas me dire pourquoi tu m'as fait venir, un soir de fêtes d'Adônis, à travers une telle presse que j'ai eu mon voile fendu en deux.

PRAXINOA

Patience ! Je t'ai fait venir pour une raison qui en vaut la peine. Tu voulais voir faire des incantations, n'est-ce pas ?

GORGO

Oh ! oui. Ces Egyptiennes sont si habiles, dit-on, si versées dans les mystères.

PRAXINOA

Oui. Eh bien ! tu connais ma voisine Symaitha ?

GORGO

Un peu.

PRAXINOA

Elle a été instruite par les vieilles magiciennes les plus savantes ; elle connaît tous les philtres et sait toutes les conjurations. Elle a un amant qu'elle aime comme tu n'aimeras jamais, ni moi non plus. C'est Delphis, charmant d'ailleurs. Or il y a quinze jours ce bel oiseau s'est envolé. Symaitha désolée veut faire un charme pour le ramener. Seulement elle ne veut pas que ses servantes la voient. Elle s'est confiée à moi, je lui ai dit de venir ici ce soir où je suis seule, et comme il lui faut deux aides, j'ai songé à toi.

GORGO

Oh ! Praxinoa, que cela va être amusant ! Nous aurons bien peur, dis ?

PRAXINOA

Oui. Et puis nous lui ferons raconter ses amours depuis le commencement. Nous autres femmes de Syracusa, pauvres petites Doriennes toutes simples, nous ne pouvons guère comprendre ces Alexandrines. Tu ne la reconnaîtras pas tant elle est changée. L'amour c'est une possession pour elle, une maladie, c'est à croire qu'Erôs s'empare vraiment de la femme toute entière. Mais avant qu'elle ne vienne, tu ne m'as rien dit des fêtes. Et toute ton expédition ? Je n'ai rien vu moi, et

pourtant j'ai entendu dire que la reine avait somptueusement préparé toutes choses.

GORGO

Chez les grands et les riches, tout est toujours somptueux : Mais réellement c'était très bien. Seulement, j'ai eu du mal.

PRAXINOA

Tu étais seule ?

GORGO

Oh non ! je n'aurais pas osé. J'avais emmené mon esclave Khrysidion, tu la connais. Ecoute, dans la rue qui mène au temple, tu as bien vu des porcs se bousculer et passer les uns sur les autres pour rentrer à l'étable, eh bien, c'était tout pareil. A peine dehors nous nous heurtons aux chevaux de guerre du roi. Un grand monstre d'alezan se cabre devant nous, j'ai cru qu'il retombait sur Khrysidion, qui ne se rangeait pas, la folle.

PRAXINOA

Oh ! le cheval, depuis mon enfance c'est ce que j'ai toujours craint par-dessus tout, avec le serpent, si froid à toucher.

GORGO

Je désespérais de passer : nous avons rencontré une vieille femme qui redescendait. « Peut-on entrer, mère ? — En essayant, on arrive à tout, ma petite belle : à force d'essayer, les Akhaiens entrèrent dans Troia.

PRAXINOA

C'est facile de répondre par un proverbe, mais les femmes savent tout et même comment Zeus s'y prit avec Hêra.

GORGO

Oui, mais nous ne savions comment traverser la haie des porte-lance, quand tout à coup j'en avise un, je le regarde sous le casque, et je reconnais, devine qui ?

PRAXINOA

Comment veux-tu que je devine ?

GORGO

Ce grand qui rôdait toujours par ici et qui avait l'air d'un pythagoricien, tant sa barbe était longue et ses cheveux en désordre.

PRAXINOA

Aiskhinès ?

GORGO

Lui-même, cheveux ras et barbe courte. Il m'a dit qu'il était engagé au service du roi Ptolemaios et qu'il partait dans trois jours pour la Lybia. Dis donc, il était amoureux de toi, n'est-ce pas ? et c'est pour cela...

PRAXINOA

De moi... Tais-toi donc ! Il faisait bien d'ailleurs, car je ne l'aurais guère écouté. Mais non, je sais son histoire. Quand tu le rencontrais par ici, il venait de chez Kyniska.

GORGO

Kyniska, mais c'est une...

PRAXINOA

Parfaitement. Il y a huit jours, il dînait chez elle avec quelques convives, entre autres cet écuyer thessalien que connaît mon mari. Ce Thessalien a tout raconté à Dinon qui ne voulait pas me le redire, mais je lui ai tiré les vers du nez. Donc, ils banquetaient fort joyeusement : tu sais qu'ils se ne refusent rien ; le poisson sec et les lentilles, c'est bon pour nous autres honnêtes femmes.

GORGO

Et l'eau claire.

PRAXINOA

Mais eux : cochon de lait farci, poules bouillies aux morilles, oignons doux, pétoncles, bigorneaux, vins de Biblinos de quatre ans..... on propose des santés, chacun porte la sienne. Kyniska lève sa coupe regarde Aiskhinès, mais, au lieu de prononcer son nom, elle détourne les yeux, et se tait. Une mauvaise pièce lance à mi-voix le nom de Lykos, voilà Kyniska rouge, on aurait allumé des torches au feu de sa joue. Et les autres de rire : « Tu as vu le loup ! le rat a mis le nez dans la poix. » Mais Aiskhinès ne rit point : pâle de rage, il lance à la fille deux soufflets à pleines joues, et il s'enfuit. Depuis, elle ne soupire que pour Lycos, et Aiskhinès, pas plus considéré qu'un pauvre Mégarien, s'est fait soldat pour s'exiler aux frais du roi.

GORGO

Puissante Aphrodita ! Pour une espèce pareille !

PRAXINOA

Elle est bien faite.

GORGO

Bien faite ou non, c'est grâce à ce désespéré que nous avons pu passer et que poussant, poussées, nous nous sommes faufilées dans le temple. J'avais mis Khrysidion devant moi. Elle est grande et forte, et encore plus effrontée.

PRAXINOA

Et dans le temple, qu'est-ce que vous avez vu ?

GORGO

Oh ! il y avait des broderies légères et charmantes, dignes de vêtir les dieux. On se demande où sont les

ouvrières assez habiles pour venir à bout d'un aussi fin travail. Et les peintures ! des figures vivantes qu'on croyait voir remuer. Et enfin l'Adônis lui-même, ma chère, lui le beau, le trois fois aimé, aimé même par delà l'Akhéron.

PRAXINOA

Adônis, j'aurais voulu le voir.

GORGO

Tu aurais dû, Praxinoa. Il était couché sur un lit d'argent, Adônis, l'amant de dix-huit-ans aux lèvres à peine blondies, aux lèvres dont les baisers ne piquent point. Et pense, nous admirions tout, avec Khrysidion, nous nous parlions quelquefois, n'est-ce pas. Voilà-t-il point un homme devant nous, pas même un Alexandrin, je ne sais quel étranger qui se met à nous interpeller : « Pies babillardes, finirez-vous de jacasser ? Elles ouvrent une bouche à tout engloutir ! »

PRAXINOA

Terre maternelle ! n'avons-nous pas assez de nos maris pour nous faire des sermons !

GORGO

Oh ! mais je l'ai remis à sa place : « D'où sort-il celui-là ! cela te regarde, que nous bavardions ? Tu commanderas à tes esclaves, quand tu en auras acheté. Nous, nous sommes Syracusaines, et je suis Korinthienne comme Bellerophôn lui-même. Sûr, que nous parlons péloponnésien en ouvrant la bouche, mais il est permis à des Doriennes de parler dorien, je suppose ! » Il a vaguement grogné, mais il n'a plus rien dit.

PRAXINOA

Et le chant de la prêtresse ?

GORGO

Admirable, des vers ! et une voix ! mais je ne peux même pas t'en donner une idée.

PRAXINOA

D'ailleurs, j'entends marcher.

UNE VOIX, à la porte.

Praxinoa.

PRAXINOA va ouvrir, entre SYMAITHA.

SCÈNE II

PRAXINOA, GORGO, SYMAITHA

PRAXINOA

Sois la bienvenue, Symaitha. Ma maison t'appartient, et voici Gorgô, qui vient de loin pour t'assister avec moi.

SYMAITHA

Merci Praxinoa, et merci, bonne Gorgô. Ils sont rares, les heureux qui s'intéressent aux infortunés. Puisse l'approche de mon malheur ne pas troubler votre prospérité.

PRAXINOA

Au contraire, nous chasserons loin de toi le funeste daimon. Mais tu nous diras ce que nous avons a faire.

SYMAITHA

Vous le saurez. Mais auparavant je déplorerai mon amour, heureux naguère, néfaste à présent. Aucun charme ne vaudrait, si vous n'étiez confidentes de mes souffrances et de mes espoirs.

GORGO

Parle donc.

SYMAITHA

Invoquez Selana, la lune qui va prêter sa lumière a nos enchaussements.

PRAXINOA ET GORGO, priant.

Auguste Selana, écoute comment naquit son amour.

SYMAITHA

Un jour Anaxo, fille d'Euboulos allait canèphore au bois sacré d'Artémis. La suivaient des bêtes sauvages et parmi elles une lionne. La nourrice thrace de Theumaridas, elle est morte à présent, était ma voisine, elle me pria, me supplia d'aller voir ce cortège. Je la suivis, misérable, vêtue d'une belle tunique de coton et drapée dans le manteau de Kléarista. Arrivée au milieu de la route, là où demeure Lycôn, j'aperçus Delphis qui marchait avec Eudamippos. Leurs barbes étaient plus blondes que la fleur dorée de l'immortelle, et comme ils quittaient les nobles jeux du gymnase, leurs poitrines brillaient plus que ta lumière, Selana.

PRAXINOA ET GORGO

Auguste Selana, écoute comment naquit son amour.

SYMAITHA

Je le vis, je fus hors de moi. Malheureuse, mon cœur fut ouvert, ma beauté se fana ; je ne regardais plus le cortège, je ne sais pas comment j'ai regagné ma maison ; brulée de fièvre, je fus clouée sur mon lit dix jours et dix nuits. Mon teint devenait jaune comme la plante de Thasos, mes cheveux fuyaient ma tête, et je n'avais que la peau sur les os. Où n'allais-je pas ? Quelle vieille liseuse de sorts n'aie-je pas visitée ? Mais rien ne me soulageait, et les jours s'envolaient.

PRAXINOA ET GORGO

Ecoute, auguste Selana, comment naquit son amour.

SYMAITHA

Enfin je dis la vérité à mon esclave : « Allons, Thestylis, trouve le remède de ce mal terrible. Le Myndien m'occupe tout entière : mets-toi aux aguets vers le palestre de Timagétos : il y est sans cesse et se plaît à s'y asseoir. Quand tu le verras seul, fais-lui signe doucement, dis-lui que Symaitha l'appelle et mène-le secrètement ici. Je dis, elle part, et ramène chez moi Delphis à la peau brillante. Quand je vis son pied léger franchir ma porte, je devins tout entière plus glacée que la neige, et pourtant la sueur était sur mon front comme une pluie de rosée. Je ne pouvais faire entendre un mot, pas même comme les enfants qui, du fond du sommet, murmurent vers leur mère aimée, tout mon corps était raidi comme une statue de plâtre.

PRAXINOA, à GORGO

Tu entends.

SYMAITHA

L'insensible me vit, baissa les yeux, s'assit sur le lit et me dit : En m'appelant dans ta demeure avant que je n'y vienne, Symaitha, tu me devances comme j'ai dépassé l'autre jour à la course le gracieux Philinos, car je serais venu de moi-même, à la nuit tombante, suivi de deux ou trois amis, les pommes de Dionysos dans ma poitrine, et sur la tête le rameau de peuplier d'Heraklès, lié des bandelettes pourpres. Si tu m'avais accueilli, c'était bien ; on me dit léger et beau parmi tous les jeunes hommes, et je me serais endormi après avoir baisé tes belles lèvres. Mais si tu m'avais repoussé, si les verrous avaient barré ta porte, c'étaient des haches c'étaient des torches qui seraient venues à toi.

GORGO

Il était vif.

SYMAITHA

Mais aussi merci à toi Kypris et après Kypris à toi femme, à toi qui m'as tiré des flammes à demi brûlé, pour m'appeler dans ta demeure, car les flammes qu'Erôs allume sont plus dévorantes que celles du Liparée Héphaistos : Erôs dont les folles colères jettent la vierge hors de sa demeure et font déserter aux épouses la couche des époux.

PRAXINOA

Il parlait bien.

SYMAITHA

Je l'écoutais, moi ; je le pris par la main, je l'attirai près de moi, nos visages s'échauffaient, nos souffles se fondaient. O Selana, les grandes choses s'accomplirent, et nous avons été tous deux au fond de notre désir.

GORGO, bas.

Selana doit tout savoir maintenant.

PRAXINOA

Chut !

SYMAITHA

Depuis lors, il n'eut rien à me reprocher, ni moi à lui, jusqu'à hier. Mais maintenant, la mère de Philista ma chère, joueuse de flûte, et de Melixò est venue me trouver, à l'heure où s'élançaient les cavales qui de l'Océan, emportent dans le ciel l'Aurore aux bras de rose. Elle me parla longtemps et me dit que Delphis est pris d'un nouvel amour : pour qui, homme ou femme, elle ne sait pas, mais toujours il se faisait verser le vin par elle pour boire à son amour, et enfin il s'est enfui disant qu'il allait orner de couronnes une maison. La vieille femme dit la vérité hélas, car jadis il me venait voir trois et quatre fois, et aujourd'hui il y a douze jours que je ne l'ai vu. Mais je le veux ramener par des enchantements. Praxinoa, complaisante hôtesse, tu as tout ce que je t'ai demandé ?

PRAXINOA

Tout, les lauriers, la toison rouge, le son et la farine et la cire.

Elle tire d'un coffre différents objets et en remet une partie à GORGO.

SYMAITHA

C'est bien. Place ici la coupe, et toi, Gorgò, allume un réchaud sur ce trepied, Eteins les lampes, Praxinoa. Et toi brille d'une belle lumière. Selana. C'est pour toi que je vais chanter, divinité paisible, pour toi et pour la souterraine Hékata, qui vient à travers les tombeaux des morts et le sang noir et que les chiens redoutent. Salut, terrible Hékata, assiste-nous jusqu'à la fin, et ces poisons, rends-les aussi redoutables que ceux de Kirké, de Medeia et de la blonde Perimda. Entoure la coupe de la toison rouge, Praxinoa.

PRAXINOA

C'est fait.

SYMAITHA

Gorgô, les lauriers.

GORGO

Les voici.

SYMAITHA

Vous invoquerez par des supplications réitérées, le messager des enchantements, l'oiseau Iunx cher à Aphrodita. Répands la farine sur le feu, répands, Praxinoa, et dis : je répands les os de Delphis.

PRAXINOA

Je répands les os de Delphis.

SYMAITHA

Oiseau d'Aphrodita, ramène cet homme en ma maison. Il m'a tourmentée, Delphis, et c'est pour lui que j'enflamme ce laurier : de même que le laurier s'allume, crépite et se consume tout d'un coup, jusqu'à la cendre, ainsi puisse Delphis brûler sa chair dans les flammes.

GORGO

Oh ! c'est effrayant.

Sur un signe de SYMAITHA, elle reprend avec PRAXINOA :

Oiseau d'Aphrodita, ramène cet homme en sa maison.

SYMAITHA

Comme je fais fondre cette cire, ainsi le myndien Delphis soit fondu par l'amour. Et comme je tourne ce disque d'airain, ainsi puisse Aphrodita retourner Delphis vers ma porte. Verse le son, Gorgô. Et toi, Artémis, qui ébranle les piliers d'acier du Hadès, et tout ce qui est solide... Les chiens, Praxinoa, aboient vers nous par la ville, la déesse erre dans les carrefours ; fait résonner l'airain !

PRAXINOA, frappant sur le disque.

Oiseau d'Aphrodita, ramène cet homme en sa maison.

SYMAITHA

La mer se tait, les vents se taisent, mais mon tourment ne se tait pas au fond de ma poitrine. Je brûle tout entière, pour celui qui causa mon malheur et fit de moi une perdue, au lieu d'une épouse. Je fais une triple libation, et par trois fois je prononce, o Déesse : « Quel que soit l'être couché à ses côtés, homme ou femme, qu'il l'oublie sur le champ, comme Théseus oublia jadis Ariadné aux beaux cheveux. » Cette plante arcadienne, l'hiponam, affole dans les montagnes les pouliches et les cavales rapides, ainsi puissé-je voir Delphis furieux s'élancer dans ma maison au sortir de la grasse palestre.

GORGO ET PRAXINOA

Oiseau d'Aphrodita, ramène cet homme en sa maison.

SYMAITHA

Voici la frange d'un manteau que Delphis a perdue : je l'effile et la jette dans le feu sauvage. Cruel Erôs, tu t'es attaché à mon corps comme la sangsue des marais et tu as aspiré tout mon sang. C'est fini, il ne reste plus que les sucs de ces plantes, demain j'irai secrètement en frotter le seuil de sa porte, cette porte à laquelle maintenant encore tout mon cœur est fixé.

PRAXINOA

O Symaitha il t'écoutera demain.

SYMAITHA

S'il ne m'écoute pas, j'en jure par la Moira, il ira frapper aux portes de Hadès, car je lui garde d'inéluctables poisons.

GORGO

Oiseau sacré, et toi, toute-puissante Aphrodita, détournez ce présage.

SYMAITHA, exaltée.

Mais non, le sourire et le regard ami de Selana me parlent ; demain je le retrouverai repentant au seuil de ma maison, et je connaîtrai à mon tour le bonheur du pardon. Salut, déesse, retourne tes chevaux vers l'Océan. Et vous, amies, qui m'avez aidée et secourue, merci, je suis venue désespérée et je rentrerai confiante en ma demeure.

GORGO

Je vais partir avec toi, je n'ai pas d'amant à rappeler, mais j'ai un époux qui n'a point soupé, et qui est terrible quand il est à jeun. Adieu Praxinoa.

PRAXINOA

Adieu.

MARCEL COLLIÈRE.

DU COURAGE ?...

—

Du courage ? Mon âme éclate de douleur.
Cette vie me déchire. Je ne puis plus pleurer.
Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il, qu'y a-t-il, dans mon cœur ?
Il est silencieux, terrible et déchiré

Pourtant qu'avais-je fait que de fumer ma pipe
devant les doux enfants qui jouaient dans la rue ?
Un serrement affreux me casse la poitrine.
Je ne puis plus railler... C'est trop noir, trop aigu.

O toi que j'ai aimée, conduis-moi par la main
vers ce que les hommes ont appelé la mort,
et laisse, à tout jamais, sur le mortel chemin,
ton sourire clair comme un ciel d'azur dans l'eau.

L'espoir n'existe plus. C'était un mot d'enfance.
Souviens-toi de ta triste enfance et des oiseaux
qui te faisaient pleurer, tristes dans les barreaux
de la cage où ils piaillaient de souffrance.

Aimer. Aimer. Aimer. Abîmez-moi encore.
Je creve de pitié. C'est plus fort que la vie.
Je voudrais pleurer seul comme une mere douce
qui essuie avec son châle la tombe de son fils.

1897.

CETTE PERSONNE...

—

Cette personne a dit des méchancetés :
. . . . . .
Alors j'ai été révolté.

Et j'ai été me promener près des champs
où les petits brins d'herbes ne sont pas méchants,
avec ma chienne et mon chien couchants.

Là, j'ai vu des choses qui jamais
n'ont dit aucune méchanceté
et de petits oiseaux innocents et gais.

Je me disais, en voyant au-dessus des haies
s'agiter les tiges tendres des ronciers :
Ces feuilles sont bonnes. Pourquoi y a-t-il des gens mauvais

Mais je sentais une grande joie
dans ce calme que tant ne connaissent pas
et une grande douceur se faisait en moi.

Je pensais : Oiseaux, soyez mes amis.
Petites herbes, soyez mes amies.
Soyez mes amies, petites fourmis.

Et là-bas, sur un champ en pente,
auprès d'une prairie belle et luisante,
je voyais, près de ses bœufs, un paysan

qui paraissait glisser dans l'ombre claire
du soir qui descendait comme une prière
sur mon cœur calmé et sur la terre.

Mai 1897.

FRANCIS JAMME

LA DIXIÈME SYMPHONIE

INTRODUCTION A

LA MÉTAMUSIQUE DE BEETHOVEN

—

A Bourgault-Ducoudray.

« Notre idée de l'absolu, a dit Coulomb, est faite de nos successifs échecs à le concevoir. » Les hommes ont parfois nommé Dieu de noms qui prétendaient le définir, mais ils n'ont pu que se définir eux-mêmes cherchant une limite à l'espace de leur pensée. Le meilleur nom dont on puisse appeler l'homme est peut-être celui de son Dieu : toute la lumière de l'esprit s'est cristallisée en lui, chacun sait. en le prononçant, qu'il parle non seulement de toute sa douleur et de tous ses rêves, mais de la douleur et du rêve de tous.

Pour nous découvrir, il faudrait qu'il naquit sur la terre un être qui pût nous considérer en dehors de lui-même ; il faudrait que par une sorte de métempsycose volontaire cet être prît un instant notre nature sans perdre la sienne propre, de façon qu'il ne fût pas distrait par la fantasmagorie de nos conceptions, et qu'il possédât cependant le sens précis de nos relations avec le monde. Comprenant alors le verbe humain tout en le différenciant de lui-même, celui-là pourrait appeler l'homme de son nom véritable. Pour nous, nous ne connaisons de tout qu'un rêve, et de tous les rêves que nous concevons, Dieu et nous sommes les plus confus et les plus changeants.

Cependant, un livre admirable, où s'entassent éparses et pêle-mêle les paroles expressives de notre mystère, s'ouvre constamment sous les yeux de chacun de nous ; ce livre non écrit, c'est notre mémoire, les paroles qui en couvrent les pages sont les œuvres des hommes. La meilleure science que nous puissions acquérir de nous-même nous vient à contempler ce qu'ils pensèrent tous : religion, science, littérature et art ; les temples, les

lois et les chefs-d'œuvre sont autant de signes laissés au bord des chemins par le grand pèlerinage. Savoir où allèrent ceux qui furent semblables à moi, visiter les carrefours où ils s'arrêtèrent, toucher la pierre où ils s'assirent, ramasser les fragments de la coupe qu'ils brisèrent après y avoir bu, n'est-ce pas apprendre à voyager à mon tour? Qu'importent les pèlerins si je sais leurs aventures, moi qui marche plus loin qu'eux, mais sur la même route, et en m'appuyant au bâton qu'ils se sont passé de main en main?

Comme l'a dit si poétiquement La Mennais, « sitôt qu'elle aspire à l'indépendance, la raison s'en va vers la mort ». Si, laissant de côté le trop faible argument du *consentement commun*, on interprète cette parole dans un sens plus large, combien elle devient belle! Ce n'est point à l'opinion de tous les hommes qu'il faut soumettre la raison pour parvenir à la connaissance de la vérité, mais au grand rêve de tous les poètes, parce qu'il contient, comme le nom de Dieu, le rayonnement de notre mystère. Tout chef-d'œuvre paraît à l'artiste une parole de vérité, au lieu qu'une sorte de nihilisme s'offre à celui qui se cherche, s'il emploie pour se connaître la même méthode qu'il applique à la connaissance de la matière.

Certes il faut bien de la résignation pour vivre et ne pas devenir fou quand on s'est une fois étonné de vivre ; pourtant, il faut commencer par s'étonner de vivre avant de comprendre les œuvres. — On aura beau, comme le dit encore le grand prêtre de notre temps, « désespérer toutes leurs croyances, même les plus invincibles, et placer leur raison dans l'alternative, ou de vivre de foi ou d'expirer dans le vide », il y a des êtres qui ne peuvent mener qu'une vertigineuse agonie, Tandis que les sublimes croyants, accoudés sur leur genou, s'absorbent au nirvâna des extases mystiques, le penseur monte planer afin de souffrir de l'espace. — Il est beau que l'homme ne croie pas toujours parce qu'il est beau qu'il souffre : les religions sont nées de la terreur, les croyants ne devraient pas l'oublier ; l'art est né de l'effort vers la connaissance et vers la perfection, les philosophes devraient y songer sans cesse.

Qu'on examine les chefs-d'œuvres de ce point de vue et l'on comprendra quelle admirable philosophie, ou, si on le préfère, quelle admirable religion ils contiennent.

Il est des heures d'extase ou le cortège des poètes sort de la mémoire comme enveloppé de crépuscule et s'en

va, dans un murmure de voix, par d'étranges pays, sous des cieux plus beaux ; la lumière sous laquelle ils marchent n'est plus la lumière du jour : elle ressemble à une conscience qui émanerait des choses ; ils s'en vont très loin, et leur voix monte de plus en plus pure ; les horizons où ils se perdent se peuplent d'êtres dont rien sur la terre ne pourrait rappeler la vision : alors nous comprenons ce que jamais nous ne pouvons redire. — Ainsi nous parvenons parfois à voir le monde, comme si nous appartenions à un autre monde ; ainsi s'accomplit le miracle qui nous permet de comprendre les hommes comme si nous n'étions pas un homme, comme si nous étions l'être étranger à nous qui seul pourrait appeler l'homme de son nom véritable.

Or Beethoven provoque les heures d'extase qui laissent s'en aller vers l'horizon de rêve la théorie de tous les autres poètes ; sa voix contient toutes leurs voix, toutes les formes de leur âme, toutes les lumières de leurs visions : il les conduit ou ils voulurent aller tous.

Les primitives lamentations de l'automne et l'antique joie des printemps, les départs enthousiastes et héroïques vers la conquête et la découverte comme aux temps où la terre n'était pas encore connue, les adieux tristes et douteurs, puis les retours enchantés de récits et d'adorables aventures ; toutes les *Odyssées* et les *Argonautiques* de l'autre âge avec le panthéïsme des premières et profondes contemplations de la nature, l'amour serein de la lumière et de la vie, et cependant, partout, la terreur et la pitié chrétiennes, la déception moderne, les savantes et douloureuses analyses de soi. — Ce drame écouté par d'adorables confidentes dont les figures charmeuses ça et là s'esquissent, inattendues, souvenirs rassureurs s'inclinant sur les abîmes de la pensée : telle l'œuvre de ce pasteur des poètes, qu'à l'heure de son adolescence une exquise jeune fille initia aux beautés d'Homère, de Gœthe et de Shakespeare.

On sait qu'il projeta une symphonie qui devait être a la 9e ce que la 9e est à l'*Héroïque*. Un jour, quelqu'un le pressant de s'en expliquer :

— « Je veux, répondit-il, réconcilier le monde moderne avec le monde antique. » — Il se recueillit quelque temps, composa les cinq derniers quatuors et mourut.

Si cette symphonie suprême ne fut jamais écrite, elle existe cependant. Ne réconcilie-t-il pas le monde moderne avec le monde antique le poème que nous ve-

nons d'évoquer et que dominent les figures d'éternelle jeunesse et d'immortel amour ?

§

La dixième symphonie fut l'âme même de Beethoven. Elle plane sur les lointains départs des *allegros*, sur les crépuscules dorés des *allegrettos* et des *scherzos*, sur les vastes *adagios* d'amour, de croyance et de mort ; et soudain, un accord, une seule note, même, ou un point d'orgue, entr'ouvrant les portes, comme l'ange des « Fleurs du Mal », laisse apparaître au fond de l'espace la couleur de sa robe, tandis que sa voix de douleur et d'espérance descend jusqu'à nous. Il me semble vraiment l'avoir entendue en écoutant le silence après les grandes *sonates* et les derniers *quatuors*.

Je crois que tous ceux qui ont bien compris Beethoven gardent ce pressentiment ; par une sorte de grâce ils connaissent l'œuvre qui eût été la plus belle, si elle avait vu le jour. Ils savent qu'il eût fallu s'agenouiller pour l'écouter et pleurer et se réjouir à la fois comme on pleure et se réjouit aux plus belles fêtes des religions.

De là, sans doute, leur amour pour Beethoven, cette espèce d'amour où se mêle à la terreur et à la pitié un émoi qui ressemble à l'étonnement heureux d'une révélation. — Les religions doivent débuter par cette vénération autour d'un être. — Bettina Brentano, l'élève de Goethe et la première croyante en Beethoven écrivait à son père spirituel : « On jurerait qu'un jour il reviendra parmi nous en maître du monde » (1).

Certes si les hommes qui font profession de conduire les sentiments des autres hommes aimaient Beethoven comme on doit l'aimer, ils confieraient à l'humanité de telles merveilles qu'elle serait à même de devenir, après ce temps, aussi bonne qu'elle eût pu l'être après la venue du Christ. — Il devrait y avoir des philosophes qui se fissent les apôtres de Beethoven ; sa musique n'est plus de la musique, elle est au-dessus de l'art et des artistes au sens actuel de ces mots-là.

Je ne sais rien de plus pénible que devoir et d'écouter ces gens qui s'en vont, de concert en concert, la bouche en cœur et les doigts agiles, débiter la grande œuvre.

(1) Lenau disait : « Aucun esprit n'agit en moi sur cette terre avec autant de puissance je n'excepte pas Shakespeare. Quand je ne l'ai pas entendu depuis longtemps, je me sens le cœur douloureusement serré. »

Pour eux Beethoven était un de leurs semblables ! Si par hasard vous les oubliez jusqu'à leur faire part de votre enthousiasme, ils sourient, hochent la tête : « Mais, Monsieur, Beethoven était un illettré ; Monsieur, Beethoven ne mettait pas l'orthographe ; Monsieur, croyez-moi, on lui a fait dire beaucoup plus de choses qu'il n'en a voulu dire ; Monsieur, ce qui fait la supériorité de notre art, c'est qu'un musicien peut être à la fois un ignorant et un homme de génie ; vous ne savez peut-être pas que Bach était maréchal-ferrant ? Ainsi, moi, je naquis concierge et je ne sais rien que la musique. Il ne faut pas en chercher si long, la musique n'est qu'une sensation, Monsieur. » — Vous citerez peut-être alors certaines lettres de Beethoven, ses cahiers de conversation, ses cahiers de notes, ses entretiens avec Gœthe et Bettina ; vous commenterez ses lectures : Shakespeare, Gœthe, Sturm, Plutarque, Platon, Homère... Vous vous efforcerez de faire entendre que le XVIIIe siècle allemand fut une des époques les plus admirables de l'évolution intellectuelle moderne ; vous ferez remarquer que toute idée se transmet par une sensation, que la poésie est une sensation, l'architecture une sensation, la peinture une sensation, la sculpture une sensation, que le langage même n'est qu'une sensation et que la sensation est le corps de l'idée ... mais tout cela sera parfaitement inutile : votre virtuose vous expliquera qu'il a les doigts gras ou les doigts maigres et qu'il attaque telle note de près ou de haut. Il vous concédera cependant qu'il y de la passion dans Beethoven, « oh ! de la passion ! » (Beethoven un mâle en rut !) — « Les femmes, voyez-vous quand je joue du Beethoven ! »

Hélas, princesses, ils sont tous les mêmes !

D'après les musiciens, la musique est donc le seul art qui ne signifie rien. — Cependant lorsque nous voulons redire une pensée lointaine, une de ces pensées à demi perdues dont nous possédons le sentiment plutôt que le sens, ne sommes-nous pas portés à grouper les rares paroles que nous prononçons selon de certaines sonorités de voyelles ? Nous accentuons notre phrase, nous la rythmons du geste, nous la chantons même, et nous croyons avoir dit tout ce que nous n'avons pas dit ; et parfois nous l'avons dit en effet ; une rencontre de mots a produit ce miracle : aussitôt nous en éprouvons un contentement intérieur. Que nous parlions de nos joies ou de nos peines, de nos souvenirs ou de nos sentiments,

nous n'échappons pas à cette loi de l'esprit : le vieillard qui conte son enfance, l'amant qui dit son amour aussi bien que le penseur qui parle du mystère font de la musique sans le savoir, et tous, de quelque pays qu'ils soient, chantent les mêmes idées avec la même voix. — Pour emprunter une comparaison à la demi-mort de l'hypnose, la poésie ne fait qu'extérioriser la sensibilité des mots ; mais elle rappelle encore des objets précis ; les mots représentent des choses, l'usage les a matérialisés ; le langage qui fut d'abord une pure forme de l'idée, a perdu sa spiritualité ; il n'est plus aujourd'hui qu'un aspect de la matière ; il est même devenu un moyen d'échange : le mot est pour ainsi dire la monnaie de la pensée ; au lieu que nous l'ayons inventé et appris au monde, il semble que ce soit le monde qui nous l'ait appris : nous ne sentons plus que le verbe est émané de nous. — La musique, ne faisant pas encore partie de la vie sociale, se rapproche davantage de l'*absolu* : elle est plus *détachée* des contingences, elle est plus primitive, plus essentielle à nous. Nous reconnaissons plus directement notre âme en elle, car elle tient de très près au mystère, apparaissant, par je ne sais quoi d'insaisissable et d'ironique, la forme même de cette volonté de l'Esprit que nous avons appelée le Symbole. La musique est véritablement l'intelligence de la parole et l'on pourrait peut-être renouveler ici la fable de Platon : Jadis quand nos esprit accompagnaient Zeus en cortège, les Idées, bienheureuses comme nous, n'avaient pas de corps, elles n'étaient qu'un chant ; mais lorsque nous voulûmes nous connaître nous-mêmes, déchues avec nous, elles s'incarnèrent sous la forme des mots. Or quelques-unes d'entre elles ont gardé le souvenir de leur vie antérieure, et, semblables au temps où nous participions à la perfection des Dieux, elles chantent encore. C'est pourquoi, plus que tous les autres arts, la musique nous absorbe au souvenir du bonheur, en nous rappelant la vérité perdue. De là vient sans doute que sa joie est encore une douleur, et sa douleur encore une joie.

« Quand j'ouvre les yeux, disait Becthoven, je soupire, car ce que je vois est contre ma religion et il me faut mépriser les hommes qui ne se doutent pas que la musique est une plus grande révélation que toute leur sagesse et leur philosophie. »... « Oui, disait-il encore, la musique est bien le passage de la vie spirituelle à la vie matérielle. Je voudrais en causer avec Gœthe, je

voudrais savoir s'il me comprendrait. »

J'emprunte à Neukomm l'anecdote suivante : un jeune poète voyant un soir Beethoven écrire sur un carnet, demanda à Frantz Schubert :

« Que fait-il ? » — « Il compose, » répondit l'auteur du *Roi des Aulnes*. — « Mais il écrit des mots et non des notes. » — « C'est sa manière, il indique le cours de ses idées par des mots et y mêle seulement de temps à autre des notes. L'art est devenu en quelque sorte une science pour lui. »

Un autre soir, comme on se montrait Beethoven absorbé dans ses compositions, Schubert dit encore : « Le Danube roulera encore de bien grandes quantités d'eau avant qu'on ait la pleine compréhension de ce que cet homme a créé. Et cela, non seulement parce qu'il est le plus sublime et le plus puissant des musiciens, mais encore parce qu'il est le plus complet... Il peut tout, il est à Mozart ce que Shakespeare est à Schiller. On comprend Schiller, on n'a pas encore compris Shakespeare; tout le monde comprend Mozart ; celui qui comprendrait Beethoven pourrait dire qu'il a infiniment d'intelligence et plus de cœur encore ; de plus il devrait aimer d'une façon extraordinairement malheureuse ou être plongé dans le plus effroyable des chagrins. »

§

Pour celui qui se replie sur soi et se considère dans ses joies et dans ses douleurs, antiquité signifie surtout espérance, départs et aventures, lumière et repos vermeil, beauté, amour, sérénité, jeunesse éternelle, d'un mot *l'âge d'or*. Un peu le pays dont rêvait Baudelaire, où

..... tout n'est qu'ordre et beauté
Luxe, calme et volupté.

avec des ports

Où les vaisseaux glissant dans l'or et dans la moire
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
Du ciel pur ou frémit l'éternelle chaleur.

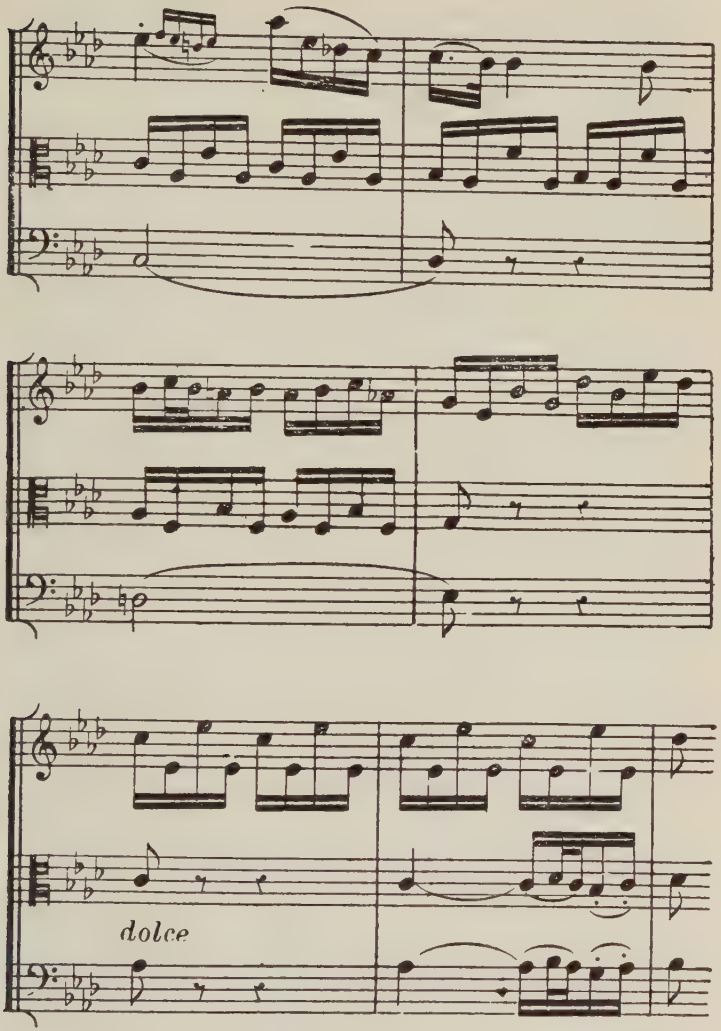
Il est de certains andantes et de certains adagios où Beethoven s'entretient avec le souriant visage qui se recule de lui au fond de sa mémoire, et tandis que

Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or,

tandis que

Le monde s'endort
Dans une chaude lumière,

ils parlent tous les deux d'on ne sait quels désirs au bout du monde, d'on ne sait quels états d'être perdus. Mais, le pays magique, au lieu de l'évoquer sur la terre, Beethoven, plus idéaliste que Baudelaire, l'évoque aux lointains du temps irréparable : ainsi le bonheur lui apparaissait plus irrémédiablement perdu ; c'était l'âge d'or baigné dans l'infini de la mort au lieu du pays d'or dont la mer seulement nous sépare. (Trio à cordes — Op. 3 — Adagio)



Il est nécessaire d'affirmer une fois pour toutes que si Beethoven fut hanté de l'antiquité, il est peu probable qu'il ait jamais eu l'intention précise d'exprimer tel épisode de l'Odyssée ou telle spéculation métaphysique de Platon. Son inspiration fut moins immédiate: —l'Allemagne subissait alors une sorte de malaise, comme l'attente d'un Messie rénovateur du monde. Le désir

d'une vie nouvelle la troublait, avec le pressentiment d'une exode prochaine. Il suffit de lire Gœthe, Schiller, Novalis, Jean-Paul, et de parcourir les poètes secondaires de l'époque pour bien se rendre compte de cette crise de l'âme allemande. Qu'on médite seulement cette page de Novalis :

« Tous les événements qui de nos jours ont eu lieu en Allemagne, ne sont encore que des signes frustes et sans suite, mais ils révèlent à l'œil de l'historien une individualité universelle, une histoire et une humanité nouvelles, le doux embrassement d'une église jeune et surprise et d'un Dieu plein d'amour, et répandue à la fois en ses mille membres, la conception profonde d'un Messie nouveau. — Qui n'est plein de la douce pudeur d'un bon espoir ? Le nouveau-né sera l'image de son père, ce sera un nouvel âge d'or aux yeux sombres et infinis, ce sera un temps prophétique, miraculeux et guérisseur de nos blessures, un temps consolateur et qui brûle des flammes de la vie éternelle, *un temps de réconciliation*. Ce sera un sauveur, un génie véritable, qui sera frère des hommes, en qui l on croira, mais qu'on ne pourra voir, et qui, cependant, sera sous mille formes visible a ceux qui croient, qu'on mangera et qu'on boira comme le pain et le vin, qu'on embrassera comme un amant, qu'on respirera comme l'air, qu'on entendra comme on entend une parole et un chant et qu'on accueillera au milieu des voluptés célestes, comme la mort parmi les suprêmes tourments de l'amour, dans les profondeurs du corps enfin calmé. »

Si Albert Dürer eût vécu à la fin du XVIII^e^ siècle, il eût peut-être intitulé sa *Mélancolie* : NOSTALGIE, le désir douloureux du retour après l'inutile errance de la pensée, car Dürer fut le précurseur de Gœthe, la *Mélancolie* n'est que la synthèse des deux Faust.

Cette nostalgie fut si profonde que le gracieux et souriant Mozart en fut influencé et que le léger et spirituel Haydn ne put lui-même s'en défendre. Schubert chante les longs et indéterminés voyages, les exils. Son chef-d'œuvre eût peut-être été un Hermann et Dorothée, comme le chef-d'œuvre de Beethoven eût peut-être été un Faust. Faust, l'insatiable évocateur du mystère et de la beauté, Faust qui agita toutes les ombres pour retrouver le bonheur perdu, Faust qui descendit jusqu'aux *Mères* afin d'évoquer la symbolique Hélène, figure de l'âge d'or, n'est-ce pas un peu Beethoven lui-même ?

— « Les *Mères*, les *Mères*, s'écrie Faust, cela sonne d'une manière étrange.

— « Va, répond Mephistophélès, va fouiller dans les profondeurs pour chercher leur demeure... il n'y a aucun chemin... c'est l'inconcédé et l'inconcessible ; tu seras ballotté par les solitudes. As-tu l'idée du vide et des solitudes ?

— « Ne m'a-t-il pas fallu apprendre le vide et enseigner le vide ?... Et quand je parlais raison, la contradiction devenait plus terrible.

— « Quand tu nagerais à travers les Océans, tu verrais du moins venir vague sur vague... tu verrais passer les nuages, le soleil... tu ne verras rien, ce sera le vide éternel.

— « Qu'importe la terreur, l'émotion est ce qu'il y a de plus beau dans l'homme. Quand il est ému, il sent profondément l'immensité. »

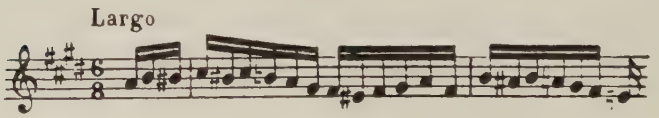
Après l'exquise vision de l'Arietta de la dernière sonate, quel vertige s'empare de Beethoven ? Au fond de quel abîme descend-il ?... « Là tu ne verras rien, ce sera le vide éternel. » — « Oh ! l'émotion est ce qu'il y a de plus beau dans l'homme ! » Le beau rêve autour des *Mères !* Le trille du soleil, les vagues de vie, l'âge d'or ! Hélas, douloureux, voici encore l'adorable visage ! (Op. 111 — Adagio)

Beethoven concentra en lui toute l'âme de son temps. Jeune, il avait rêvé une plénitude d'être surhumaine ; plus qu'aucun autre, il souffrit de notre vie mourante, de l'imperfection de nos connaissances et de nos bonheurs. A mesure que les années s'en allèrent, il les contempla s'éloigner, étonné de leur mensonge et comme attendant le retour de quelqu'une d'entre elles ; leur sourire prometteur ne pouvait s'effacer de sa mémoire. Alors il songea que tous les hommes devaient souffrir comme lui, et, fraternellement, il se mit à les entretenir des déceptions incompréhensibles, de la mort et des illusions accoudées au balcon des « grands ciels qui font rêver d'éternité » : parler d'elles, c'était s'envelopper d'elles, c'était presque revivre. Sa conscience individuelle se répandant par l'amour en toutes les consciences, il grandit sa souffrance jusqu'à la souffrance universelle, sa jeunesse devint la jeunesse du monde, sa nostalgie la nostalgie de l'homme. Il fut avec Platon, Pascal et Spinoza un de ceux que pénétra le plus profondément le sentiment de la chute originelle. Comme les peuples, il courut après le soleil, mais en

regardant en arrière ; il fut l'Homme-Humanité, entraîné par une irrésistible impulsion vers les splendeurs du couchant, tandis que l'horizon quitté s'illuminant d'une éternelle aurore, l'obligeait invinciblement à s'arrêter — Beethoven se souvient toujours de lui-même ; ses dernières œuvres sont tout imprégnées des premières : au milieu des plus grandioses visions de son âge mûr, tous les étonnements et toutes les grâces de son adolescence revivent. On dirait que là-bas, parmi les foules qui montent, il s'aperçoit enfant et qu'il se fait signe à lui-même. Les quatorzième, quinzième et dix-septième quatuors ne sont que la paraphrase douloureuse des premiers trios. Des chants se ressemblent sans qu'on puisse dire au juste par quoi ils se ressemblent, et cependant on sent que ce sont bien les mêmes. Parfois aussi des effluves mélodiques d'une complète identité y laissent respirer l'air d'autrefois (1). — Si c'est l'homme douloureusement vieilli qui languit à l'allegro du quinzième quatuor et qui chante, sur l'antique mode Lydien, la prière à la fois heureuse et grave, le cœur qui bat au *retour de la vie* n'est-il pas le cœur d'un jeune homme ? L'adolescent qui survit en l'âme du vieillard ne cesse point de sourire au bonheur de la lumière, — et le voici en marche vers l'inconsciente joie :...

Puis se mettent à tourner les « langoureux vertiges » des grands soirs d'été :

(1) Comparer par exemple (2e trio, op. 1) ce dessin

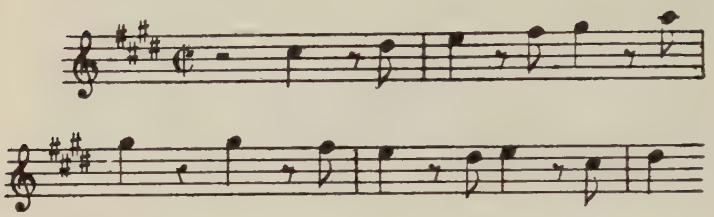


Et que d'élans brisés, que d'illusions perdues, que de souvenirs à peine reconnaissables tourmentent le quatorzième ! On le juge incohérent ? Toute la tristesse de vivre ne vient-elle pas de l'incohérence de nos rêves et de nos actes ?

Les récits d'Homère, intimement mêlés aux premières émotions de Beethoven, finirent par lui représenter son adolescence. La Grèce, jeune et belle, s'élançant vers la gloire, symbolisa son propre élan vers la pleine possession de son génie : la moindre aventure lui devint une Odyssée, le moindre rêve une exode, le moindre enthousiasme un départ de héros. — « Là ou il y a des enfants, il y a un âge d'or, » a dit exquisément Novalis, Les enfants sont des êtres antiques et la jeunesse aussi est antique. » — Antiquité lui signifia donc force, bonheur, et, comme l'enfance, intrépide et juste, se croit éternelle, antiquité lui signifia aussi héroïsme et immortalité. — Le héros qui traverse son œuvre n'est pas un homme, c'est un demi-Dieu chrétien, venu pour délivrer l'homme des trois monstres de l'Injustice,

avec celui-ci (quatuor op, 132) :

de la Chair et de la Mort : les foules de la 9e symphonie et du 10e quatuor murmurent le chant de son lointain passage. Et quand, sous le portique de son imagination, Socrate et ses disciples s'entretinrent de l'âme et des temps plus parfaits où l'homme immortel accompagnait les Dieux, jamais Beethoven ne cessa d'entendre à l'horizon de sa pensée la marche d'éternel héroïsme (1) (14e quatuor) :



Si je dis que l'andante du 17e quatuor évoque le Phédon, beaucoup d'artistes ne manqueront pas de répondre avec toutes les apparences de la sagesse que Beethoven ne songea probablement point au dialogue de Platon lorsqu'il écrivit cette sublime page. Cependant ils n'en savent rien ; ce que nous savons au contraire, c'est que Beethoven médita longuement Platon, et il me paraît absurde de nier de prime abord son influence. Quant à moi, j'ignorais absolument ce détail biographique lorsque je lus pour la première fois cet andante ; néanmoins la comparaison se présenta immédiatement à mon esprit. J'y entendis bien cette même poésie qui se dégage de la mort de Socrate, celle que chanta le divin Lamartine :

A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent,
Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos :
« Regardez sur les mers cette poupe fleurie ;
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse théorie !
Saluons-la, dit-il : cette voile est la mort !
Mon âme, aussitôt qu'elle, entrera dans le port !
Et cependant parlez ! et que ce jour suprême
Dans nos doux entretiens s'écoule encor de même !

(1) Ce sentiment surgit à chaque instant dans les dernières œuvres. Voir Trio à l'Archiduc, Sonate op 101, 1er motif allegro Sonate op 111.

Ne jetons point au vent les restes du festin,
Des dons sacrés des Dieux, usons jusqu'à la fin :
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage ;
Mais, couronné de fleurs et les voiles au vent,
Dans le port qui l'appelle, il entre avec les chants !

etc
etc.
etc.
etc.

Une dernière fois, emplissant ses yeux d'un beau visage, et de ciel et de lumière, et tout son être d'amour, il y a là certainement un homme qui envisage la mort prochaine d'une âme à la fois aventureuse et triste. On peut affirmer que si Beethoven ne songea pas d'une façon précise au Phédon, la sérénité antique modela du moins sa pensée.

Or ce qui rend l'œuvre de Beethoven si poignante, c'est que la sérénité en est toujours troublée par le regret de cette sérénité même. La plus pure de ses mélodies contient tout un drame. Ses phrases de calme et harmonieuse beauté sont peut-être les plus émouvantes, soit qu'en de soudains silences elles taisent leur douleur, soit que peu à peu elles se brisent et se déforment et s'abandonnent à jeter leurs cris de révolte, de terreur et d'amour. — Au contraire de l'école littéraire française qui imita la forme de l'antiquité sans en avoir compris le symbolisme, Beethoven ne vit dans l'esthétique de la Grèce qu'un rêve admirable. Son mysticisme même s'en souvient encore. Le mysticisme gothique, tout décharné, tout languissant des puretés célestes et tout frémissant des craintes infernales, c'est Bach qui l'exprime. La prière de Beethoven cherche pour s'incarner la beauté plastique et l'héroïsme du geste. La plus belle des suppliantes pleure le *Sanctus* de la *messe en ré*; le *Gloria* n'est qu'une forme musicale de la victoire de Samothrace; le *Credo* est moins un acte de foi qu'une grande fresque destinée à remplir le temple des travaux et des triomphes d'un justicier divin. Et pourtant, au milieu de cette exubérance de vie et de lumière, certaines mélodies tenant à la fois des modes primitifs et de la tonalité moderne redisent on ne sait quel amour de la mort terrestre, on ne sait quelle vision d'au-delà, où expirent des joies tristes, des joies qui ne peuvent se consoler d'avoir oublié la vie et dans leur douleur, se trouvent malheureuses d'être immortelles. La *messe en ré* fut déjà une tentative de réconciliation entre les deux âges ; mais, par une admirable psychologie, elle décrivit, en même temps que leur union poétique et métaphysique, leur opposition morale et théologique dans l'âme chrétienne.

C'est au profond dramatisme d'une semblable opposition dans la réconciliation que laRenaissance italienne doit le prestige de son apparente sérénité. Tandis que l'Eglise dépeignait dans les trois parties de la messe l'attente désolée du monde antique, son exultation à la venue du Christ et enfin le bonheur de l'humanité sau-

vée, par une très remarquable contradiction, l'Italie mystique se prit elle aussi à regretter sa jeunesse et retourna la tête vers le pays d'éternelle aurore : les joies spirituelles aimèrent les joies des sens, la foi chrétienne supplia la beauté d'exprimer sa douleur. Le rêve de lumière et d'harmonie se répandit sur le sommeil du monde et, rendues aux espérances de la Grèce, les imaginations se peuplèrent de héros superbes, de beaux anges et de belles madones. — Même psychologie, même œuvre. Les sonates, les trios, les quatuors et les symphonies se peuplent de gestes et de visages mélodiques aussi miraculeux que les gestes et les visages de la Renaissance.

La peinture est l'art de l'immobilité : un tableau n'est que la prolongation indéfinie d'un moment. Le peintre transpose pour ainsi dire une abstraction du monde imaginaire dans le monde réel. Il réalise le *présent*, le point de temps qui existe toujours et n'existe jamais. Il crée donc l'absolu de ce relatif, le Temps, puisqu'il supprime l'idée de temps d'un équilibre intellectuel et physique. Il en résulte que la peinture garde une sorte d'aspect hors la vie. Afin de donner à son art plus d'intensité sympathique, le Vinci s'efforça de saisir les phrases incertaines des gestes, des expressions physionomiques et des jeux de la lumière, de façon que l'on ne pût savoir si la réalité qu'on avait sous les yeux s'éloignait encore dans l'avenir ou si déjà elle ne s'évanouissait pas dans le passé. C'était offrir à l'intelligence la compréhension de l'impossible humain, l'être qui est aussi le non-être, l'abstraction douée de vie. La *Joconde* réalisa presque cette inexprimable entité.

Or la musique, au contraire de la peinture, est essentiellement l'art du mouvement, mais, par un très curieux phénomène psychologique, elle crée aussi de l'immobilité : le rythme est à la fois une forme et un mouvement de cette forme, les modulations des phases de la lumière ; l'harmonie, la synthèse immobile d'une mélodie qui marche. L'oreille compte inconsciemment les vibrations des accords : elle apprécie leurs rapports simples et complexes ; grâce à ce calcul subconscient, naît le sentiment d'indéfini donné par les dissonances comme l'idée d'infini naît dans l'esprit du mathématicien lorsqu'il examine les rapports de certains nombres incommensurables entre eux. La musique ajoute donc à la notion ordinaire du temps une sorte de notion supplémentaire instinctive, la notion du temps hors du temps, celle de l'éternité. Concrète comme l'idée de

fini, abstraite comme l'idée d'infini, la forme musicale de la beauté apparait donc à la fois dans la vie et hors la vie. L'abstraction vivante, l'être qui est aussi le non-être, l'incompréhensible entité, la véritable Joconde est celle qui domine de son air d'éternité toute l'œuvre de Beethoven, tandis qu'autour d'elle dans l'espace et dans le temps se joue la tragédie humaine (1).

En somme la Renaissance italienne se continue par la musique allemande du XVIII^e siècle dont Beethoven fut à la fois le Michel-Ange, le Vinci et le Raphaël. Il m'arrivera souvent de citer Baudelaire parce qu'entre tous les artistes français, c'est lui qui sentit le plus profondément le grand drame de l'humanité déchue. Il succède à Beethoven comme Beethoven succède à la Renaissance, la Renaissance à Platon, Platon à Pythagore et ce dernier à l'Egypte et à l'Inde.

Mais Beethoven ne continua pas seulement la Renaissance dans son expression du drame humain, il la compléta parce qu'il ajouta le sentiment de l'errance et l'amour de la nature au sentiment de la Beauté et de l'Héroïsme. Soudain son âme s'ouvre aux pleines brises d'un rêve voyageur : de vastes horizons sous des ciels plus purs, des plaines et des monts baignés d'un air nouveau, la figure idéale diluée dans la lumière, le Jour, la Nuit, l'Aurore et le Crépuscule... Et parfois, au bord des routes lointaines, le pèlerin las s'arrête, à mesure que l'obscurité monte, songeant à l'espace et à lui-

(1) De cette double nature de la musique, il ne faut pas conclure que les musiciens créent toujours des formes. Wagner par exemple n'évoque guère que des jeux de lumière, des sensations voluptueuses et des états de souffrance. Les figures de son œuvre étant matériellement réalisées sur le théâtre, la musique ne fut pour lui qu'une atmosphère spirituelle où devaient vivre ses héros. Ses leit-motiv n'évoquent pas des formes mais des caractères ou des états dramatiques, ils accompagnent parfois le geste mais ils en décrivent plutôt l'âme que la plastique. Schumann fut surtout le maître des émotions poétiques, les quelques figures qui apparaissent dans son œuvre, voilées d'ambiance comme celles de Carrière, intéressent par leur expression plutôt que par leur beauté. — Chopin ne donne guère que des sensations de langueur charnelle, sauf dans ses *Polonaises* où passent des cortèges de fête, et dans ses *Ballades*. — Le génie de ces musiciens, de beaucoup inférieur au génie de Beethoven, ne s'éleva pas jusqu'à concevoir la dramatique et profonde signification de la *Beauté*. Plus l'humanité vieillira, plus la sérénité d'un beau visage et d'un beau corps lui exprimeront sa nostalgie du bonheur. Les artistes qui n'ont pas compris cela sont condamnés à une vie courte. Cette intelligence de la figure humaine, au contraire, maintiendra toujours Mozart au premier rang, bien que son art soit fort incomplet sous d'autres rapports. Il est immortel parce que ses mélodies ressemblent aux vierges et aux anges de Botticelli et de Filippino Lippi. Haydn exprime aussi de gracieuses figures mais plus modernes ; c'est le Watteau de la musique.

même (op. 106). — Le voyageur Beethovenien porte sur l'épaule une urne funéraire, souvent il y plonge la main ; il considere les cendres des Dieux mêlées aux cendres des hommes, puis la poussière de ses pieds ; alors il redit les prières de tous les saints et les pensées de tous les hommes, et les gémissements de tous ceux qui aimèrent. De conception en conception, de cercle en cercle, il s'enfuit, comme Pascal hors de la raison, comme Shakespeare hors du cœur, comme Platon hors des sens. Et c'est ici que l'art et l'amour, s'unissant dans une même douleur, jettent leur cri d'antique espérance et leur sanglot de résignation chétienne (même œuvre) (1).

La nature mystérieuse, pleine de sève, féconde humide et chaude, la nature verte, extasiée, lumineuse, qui aime la vie, mère des formes et des âmes, peuplée de consciences, mère des puissances rythmiques, la nature au grand rire, joyeuse et souveraine, par qui la mort même devient de la vie, chante son large chant au finale de la symphonie pastorale, à l'allegro de la sonate en ré majeur op. 28 et d'un bout à l'autre de l'*Aurore*. — Un long cortège de suppliants chrétiens passe à l'adagio de la sonate nocturne en ut dièze mineur ; mais soudain, du fond des bois s'élève une danse mystérieuse : les âmes éternellement jeunes des choses. Ensuite, c'est une fuite de bacchantes avec des rires étranges emportés dans le vent chaud et la voix haletante du faune; car la Nature de Beethoven possède, comme la nature antique une âme multiforme. Pan, ressuscité dans un allegro, y verse à pleines lèvres la violence de sa joie, mais le Dieu de charité saigne et pleure sur les adagios.—A l'*allegretto scherzando*, au *tempo di minuetto* et au *finale* de la 8e symphonie, des rondes brisées s'éloignent sur les prairies du passé, l'âge d'or revient toucher la terre de son pied rythmique. — Je ne voudrais pas prétendre que le second morceau de la 7e symphonie représente les funérailles d'Adonis (Beethoven ignorait peut-être ce mythe), mais vraiment cette espèce de marche funèbre où dans le sourire d'*allegretto* s'avancent d'un même pas le sentiment de l'amour et le sentiment de la mort, n'exprime-t-elle pas le même mysticisme? C'est la marche funèbre des beaux jours avec les lamentations et les langueurs des choses et des êtres impalpables; c'est la mélancolie même, mais la

(1) L'œuvre 106 est à la sonate des Adieux ce que la neuvième symphonie est à l'Héroïque, c'est la généralisation d'un drame épisodique.

mélancolie païenne, la mélancolie de l'Homme qui, se sentant partie du Grand tout, communique indiciblement avec l'âme de la matière, qui croit que la lumière même est de la vie et que l'être ou le soleil qui meurt se séparent de lui.

Beethoven fut panthéiste comme Spinoza, comme Gœthe, comme Novalis, mais comme eux aussi, il resta chrétien par son amour de l'amour et par sa pitié. Peut-être il n'analysa pas sa pensée, mais le sentiment dépasse la raison et parfois il est plus sûr de lui que la raison n'est sûre d'elle-même. Un système philosophique peut être discuté, la métaphysique d'une œuvre d'art demeure inattaquable, parce qu'elle n'est que la synthèse de toutes ces choses dont parle Maeterlinck, toutes ces choses que nous savons sans les savoir.

§

Au moment d'écrire le second Faust, Gœthe composa une « dédicace » : « Vous accourez en foule, visions de mon adolescence..... J'éprouve les transports de la jeunesse au souffle magique qui se joue autour de votre cortège... vous apportez avec vous les images des jours heureux... *pareils à une antique tradition presque oubliée, le premier amour et l'amitié se lèvent sur vos pas.* La Douleur se renouvelle, la plainte recommence... elles n'entendront pas mes dernières mélodies, les âmes auxquelles je chantai les premières... et ceux qui prenaient plaisir à mes vers, s'ils vivent encore, sont errants dans le monde... Une ardeur m'entraîne vers le grave et silencieux empire des esprits... Ce que je possède, je le vois comme dans le lointain, et ce qui est disparu devient pour moi la réalité... »

Au seuil du drame généralisé par le symbole, voilà le drame personnel.

Au moment d'écrire la 10e symphonie, Beethoven compose les cinq derniers quatuors qui n'en sont en quelque sorte que la dédicace. Au seuil de la grande œuvre qui devait symboliser la souffrance universelle, voici le drame intérieur du poète qui a vécu. Beethoven, avons-nous dit, fut *l'Homme-Humanité entraîné vers les splendeurs du couchant, tandis que l'horizon quitté, s'illuminant d'une éternelle aurore, l'obligeait à s'arrêter... Sa jeunesse devint la jeunesse du monde, sa nostalgie la nostalgie de l'homme...* — Voici donc son âme tout entière, hantée des rêves et des illusions qui deviennent des réalités, tout illuminée de souvenirs et

toute resplendissante de l'amour qui a saigné comme un sacrifice. Il n'existe pas au monde d'œuvre comparable à ces cinq quatuors ; il n'existe rien d'aussi touchant. Il faut les entendre avec un grand respect et un grand amour : c'est la Cène de Beethoven. Véritablement, ils offrent tout le mystère d'une transsubstantiation. Il semble qu'il y parle : « voici ma chair et le sang de mon âme ; écoutez ceci en souvenir de moi. »

Maintenant, nous pouvons traduire les paroles incompréhensibles : « Je veux, évoquant tous les souvenirs de l'Humanité, réconcilier l'espérance avec la déception, la vie avec la mort, l'homme avec la nature et avec lui-même. » — Peut-être que, après une gigantesque fugue où l'esprit eût lutté contre la chair, l'Amour contre la Haine, la Douleur contre la Joie, après l'évocation des grands rêves et des grands drames, depuis le Titan du Caucase jusqu'à l'Homme de la Croix, peut-être que le sentiment de la grâce, le sentiment de la vie et le sentiment de l'espace se fussent mêlés et fondus en un adagio final qui eût été comme la forme musicale du Dieu de Spinoza.

« Hœrt das Herz die grosse Liebe
« Alles in die Arme schliessen
« Mit der alten Welt die neue
« In die ewige zerfliessen. »

Le cœur entend l'amour infini
serrer toute chose dans ses bras
et mêler l'ancien monde et le nouveau
en un monde éternel.

Nicolas Lenau, *buste de Beethoven.*

Henry Bourgerel.

LES PÊCHEURS...

—

Les pêcheurs de grenouilles vertes
et les cueilleurs d'escargots s'en iront
demain à l'aube de l'auberge,
s'en iront en sabots chercher dans l'herbe,
ou faire dans l'eau des ronds.

Les merles blancs y siffleront
leurs malignes chansons légères
dans l'osier des berges ;
les merles noirs y siffleront
mille chansons à gorge ouverte.

Et le pauvre pêcheur aux avirons
sourira de te voir venir, bergère
si douce dans la danse de tes bouquetons,
en la rosée tremblante des fougères,
avec des feuilles de ronces à ton front.

★

POUR ALLER AUX NOCES...

—

Pour aller aux noces de son filleul
qui épouse la princesse d'Engaddi,
mignonne Yrfiz, la fée d'amour

n'a pris ni son carrosse de feuilles,
ni sa robe de roses de Timour,
ni sa toque d'oiseau de paradis.
Elle a mis son mantelet d'hermine
à longue queue soyeuse et fine,
une rose à sa lèvre qui sourit,
et s'est sauvée fort satisfaite de sa mine
en son déguisement de souris.

Et là-bas au carrefour,
jolie et curieuse souris blanche
sur l'épaule d'un mendiant,
elle regarde les pages qui se déhanchent
comme des guêpes autour
de son filleul souriant,
en leurs armets et leurs atours.

★

LES CHEVREUILS...

—

Les chevreuils vont boire aux rigoles
les épagneuls et les lévriers
y vont aux flaques d'eau sous les saules,
et devant eux les cailles vives s'envolent.

Les paysans, ceux-là, vont aux pommiers
avec leurs légères et fines gaules
sur l'épaule,
faire crouler toutes les pommes,
les vertes, les rouges, les jaunes.

Et toi, tu vas prendre le pot vide
sur l'évier,
pour y tirer le cidre
d'or aux muids d'Ypres
et le mettre auprès des plats remplis de truites.

LES GOUTTES DE SANG...

—

Les gouttes de sang sont de beaux rubis
qui tombent de la tête coupée
de la catin, sur les habits.
du nain rouge à large épée,
sur les manches aux broderies râpées
de crapauds d'argent et de roses ibis.

Autour du merveilleux plat d'or
aux diaboliques ciselures
de gueules, de groins et de hures,
autour du merveilleux plat où dort
la jolie tête en sa blonde chevelure,
ce soir, hurleront tous les gnomes d'Endor.

Et cependant que chante le coucou
de l'horloge au bizarre cadran noirci,
ce sorcier nain de Djiourkou
dispose, en vieil artiste sans souci,
des branches de cresson autour du cou
et dans l'oreille un bouquet de persil.

★

LES ANES

—

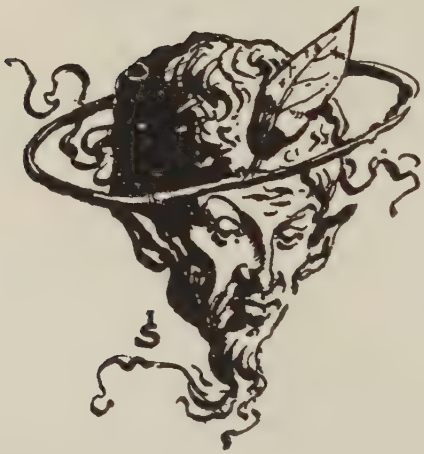
Les ânes aux oreilles de trèfle parées,
les ânes qui vont au long des ruisseaux clairs, entendre
l'angelus ou la musette dans le vent
et manger le feuillage encore tendre
au creux de fluettes mains de l'oseraie,
les ânes sont de vieux sorciers savants.

Ils se souviennent d'avoir mené des fées
aux noces de leurs filleules,
d'avoir eu brides de soie agrafées
d'argent fin, d'avoir porté leur doux trophée
de foin vert, de lilas et de feuilles.

Ils se souviennent
d'avoir aussi porté des sorcières,
des nains, des culs de jatte et des bohémiennes,
le soir, en croupe sur le derrière,
aux carrefours où les mendiants sont en prières.

Et quand je viens à l'aube, ils croient sans doute
que je suis le mage à collet blanc fourré,
qui doit les guider par la bonne route
jusqu'à l'étable de bois où sourirait
Jésus, la mignonne rose de Nazareth.

TRISTAN KLINGSOR.



CONTES AU BORD DE LA MER

—

I

LE CULTE DES YEUX

— « Savez-vous, me dit-il, quel sens nouveau un geste ou un regard peuvent donner à notre vie ? Nous sommes semblables à des enfants qui tracent sur le sable des figures inconsistantes et fragiles, mais un seul mouvement de notre âme peut donner à ces figures la vie éternelle que nous rêvons. »

Nous marchions dans l'allée, où l'ombre du soir semblait nous accompagner avec un petit rire de vieille femme, et dans le jour tombant il faisait de grands gestes comme pour évoquer des choses inconnues, tandis que ses doigts s'agitaient fiévreusement et cherchaient sur des cordes imaginaires le rythme de ses paroles.

— « Avez-vous jamais lu au fond des yeux qui vous ont regardé ? Les soirs savent dire bien des choses mystérieuses, mais c'est dans les yeux qu'il faut chercher la philosophie et l'harmonie du monde. Un regard en dit plus long que toutes les méditations des poètes, et vous ne saurez vivre que lorsque vous aurez appris à chercher cette révélation que les yeux extérieurs peuvent vous donner, mais seulement si votre âme est attentive aux paroles qui seront prononcées.

» Moi qui vous parle, j'ai vu maintes fois dans des yeux de femme le reflet de toute ma pensée et de toute ma douleur, j'ai vu un infini où passaient mes rêves en caravane, et à chaque fois je suis revenu de cet au-delà plus pensif et plus épouvanté des choses que nous ne savons pas. Les yeux de femme sont comme des lumières qui se

teintent des couleurs de notre vie de demain, et nous pouvons voir en eux tous nos deuils et toutes nos joies.

» Vous pensez peut-être que suis fou, et que mon imagination dessine en moi des formes semblables à celles que les enfants tracent sur le sable et dont je vous parlais tout à l'heure. Mais vous-même, n'êtes-vous donc jamais allé plus loin que cette existence superficielle et vulgaire de votre corps, pour n'avoir pas quelquefois senti tout ce qui se cache d'irrévélé mystérieux dans chaque sensation de votre chair ? Avez-vous compris toutes les subtilités du silence, avez-vous vu votre visage, et savez-vous quelle forme chacun de vos gestes donne à votre âme ? Ne riez pas des choses supérieures que vous ne comprenez qu'à moitié, mais regardez en vous pour y découvrir l'humble pensée qui vous révélera peut-être votre vie. Il faut chercher avec douleur la parole suprême d'où sortira la vérité immuable. Elle est là, cette parole, dans l'intimité de nous-mêmes ; elle est comme une mendiante qui n'ose pas se montrer, et il faut que quelque chose d'extérieur nous prenne par la main pour nous conduire vers elle. Notre ignorance et notre faiblesse entravent nos pas ; il faut qu'une force d'en-haut nous pousse à travers les ténèbres. Et les yeux sont là pour nous guider, et nous ne les voyons pas. Nous nous lamentons comme des enfants perdus, tandis qu'au fond du ciel brille l'étoile divine de l'espoir et de l'amour. Un seul regard pourrait illuminer notre Destin, mais nous baissons la tête vers la poussière de la route où rampe l'ombre de nos péchés. »

Nous nous assîmes sur un vieux banc, tandis que la nuit flottait devant nous comme un nuage très noir autour de la clarté spirituelle de notre rêve.

Il reprit, plus bas :

— « Je conserve avec passion, comme un amoureux, tous les regards que j'ai pu surprendre et qui avaient en eux quelque chose de ces pays surnaturels où nous voudrions tous, à certaines

heures, mener nos désirs et nos amours, pour les abreuver de soleil. Je les conserve, je les garde soigneusement, tout au fond de moi, et, aux moments de lassitude, je les consulte, et ils me répètent les paroles qu'ils m'ont déjà dites, les bonnes paroles de recueillement et de paix.

» Il ne faut pas enchâsser les yeux comme des joyaux, il faut les aimer, comme des femmes auxquelles on conterait toutes ses angoisses. Il faut les aimer, car eux seuls peuvent nous conduire à travers la nuit, et, lorsque nous nous arrêtons aux carrefours de nos doutes, et que nous nous demandons avec des larmes par quel chemin nous arriverons à la lumière, c'est en eux seuls que nous pouvons lire notre avenir et la certitude de nos voies.

» Les yeux ! Que de fois j'ai pleuré en pensant à toute leur pitié méconnue, à leur immensité de tristesse devant notre fragilité et notre inquiétude ! Ils nous encouragent, ils nous fortifient. Ils nous apprennent tous les mystères de l'amour. Car l'amour n'est ni dans la chair, ni dans l'âme, l'amour est dans les yeux, dans les yeux qui frôlent, qui caressent, qui ressentent toutes les nuances des sensations et des extases, dans les yeux où les désirs se magnifient et s'idéalisent. Oh ! vivre la vie des yeux, où toutes les formes terrestres s'effacent et s'annulent, rire, chanter, pleurer avec les yeux, se mirer dans les yeux, s'y noyer, comme Narcisse à la fontaine ! »

Il pleurait maintenant de toute la souffrance de ses désirs éréthisés, il pleurait doucement, avec un air de résignation douloureuse, et sa figure maigre se divinisait de passion.

— « Ah ! reprit-il, je suis vieux et je n'ai jamais connu l'amour, tel que l'entendent les hommes. Et je sens bien, aujourd'hui, qu'il me manque quelque chose ; et, si je pleure, c'est que toute la misère de ma vie me remonte au cœur, c'est que je me sens incomplet et mort, et déjà au delà de la vie ! Je n'ai pas connu l'amour, je n'ai pas voulu, pas osé. J'ai gardé fidèlement le culte

des yeux, et cela m'a suffi tout le long de ma jeunesse. J'ai connu tout l'amour des yeux, mais je n'ai rien su de l'amour de la chair : et c'est ma gloire et mon martyre. Dans la spiritualité suprême où j'ai vécu, j'ai peu à peu abandonné, oublié toutes les tendances de la nature, toutes les volontés de la chair. C'est pour cela que je pleure parfois, mais c'est pour cela aussi que j'ai pu voir plus loin et plus haut que beaucoup d'autres, que j'ai connu dans toutes leurs nuances les tendresses et les mystérieuses beautés de la vie intérieure. Cette vie intérieure, je l'ai observée, je l'ai contemplée, je l'ai cueillie dans les yeux, et maintenant je revis par le souvenir de ces regards et de ces amours très purs qui ont sanctifié tous mes désirs.

» J'ai passé mes années à chercher dans les yeux tout ce que les autres hommes ne peuvent y voir. Lentement, douloureusement, j'ai découvert un à un tous les frissonnements infinis qui s'éternisent dans les prunelles. J'ai vieilli, j'ai usé mon âme à la poursuite du mystère, et, maintenant, mes yeux eux-mêmes se sont éteints ; ils ont ravi peu à peu tous les regards des autres yeux, ils ne sont plus aujourd'hui qu'un miroir qui réfléchit tous ces regards volés, qui s'anime seulement d'une vie multiple et agitée de sensations inconnues. Et c'est là mon immortalité. Car je ne mourrai pas, et mes yeux vivront, parce qu'ils ne sont pas miens, parce que je les ai formés de tous les yeux, avec toutes leurs larmes et tous leurs rires, parce que chacune de leurs paroles, c'est la parole d'un autre œil, d'une autre âme. Je sais bien des choses : j'ai toutes les âmes dans mes yeux. Et je survivrai à la dépouille de mon corps, car je m'absorberai, je m'évanouirai dans mes yeux, qui sont immortels. »

Je regardai ces yeux, où, en effet, semblaient se heurter des désirs, se combiner des âmes. Ils paraissaient vivre d'une vie extraordinaire, dans ce visage pâle et marqué de l'attente de la mort. On eût dit un jeu de lumières, une féerie de couleurs diverses et mêlées dans un rayonnement unique, et je compris, à voir l'immortalité qui débordait

d'eux, qu'ils étaient vraiment l'asile suprême de la Vie, où sommeillaient toute douleur et toute joie.

II

LES MAINS SUPRÊMES

Tandis qu'elle regardait les choses fleurir dans l'ombre, ses lèvres semblaient chanter un cantique lent et plein de tendresse mystérieuse, et sa voix rythmée s'alanguissait dans la tiédeur du crépuscule.

Elle lui disait :

— « Ton âme a des frissons d'amour, et tu as peur de toi-même. Tu vois la vie dans l'incertitude de ton désir et tu ne sais pas t'illuminer à sa splendeur. Les choses chantent et pleurent au fond de toi, et tu es sourd à toutes leurs paroles ; à chaque heure, il passe devant toi des immortalités divines, et tu te détournes pour ne pas voir.

» Ton âme n'a pas la lumière suprême, la lumière heureuse et totale dont les bonheurs humains ne sont que le reflet. Ton âme est triste, et tu ne veux pas savoir la joie ; ton âme est amère comme un souvenir, et tu ne sais pas la sublimité de ta douleur.

» Tourne-toi vers la Beauté, parle-lui comme à une femme, avec des mots de câlinerie et de passion. Dis-lui ton rêve, dis-lui ta douleur, à genoux comme un enfant, montre-lui le sang de tes mains et les larmes de tes yeux, et peut-être, si tu sais voir, tu connaîtras des révélations triomphantes. »

Lentement, il pleurait. Toute la nuit ruisselait en lui, avec des rires et des ironies douloureuses ; et il songeait à ces révélations lumineuses et suprêmes que nous attendons à chaque heure, et qui mettent une clarté divine dans notre espoir. Il regardait la nuit, pour y chercher le mot des demains et des aurores, et la nuit riait très doucement autour de ses rêves, comme pour les endormir dans sa beauté.

Il répondit :

— « Une âme inconnue sanglote en moi. Non, je ne sais pas la Vie, je ne sais pas l'Amour, et le soir est muet comme un tombeau. Mes mains sont pleines d'ombre, et mes yeux n'ont jamais reflété l'aurore. Je pleure dans une misère immense où sombrent tous mes espoirs, un à un, comme des larmes. Je suis un parfum mort, et mon âme attend l'éveil de l'aube et le triomphe de la Vie. Tous mes rêves dorment en moi comme en une urne funèbre, et leur âme vacille avec terreur comme la flamme d'une lampe qui va s'éteindre.

» Le soleil roule de la lumière en face de mes yeux, et je ne comprends pas la splendeur intime des choses. J'ai trop aimé la solitude douloureuse de moi-même, et j'ai oublié les paroles révélatrices. Où trouverai-je l'astre conducteur? Mes pieds sont las d'avoir trop marché, et mes yeux n'atteignent plus les étoiles. »

Mais elle s'enivrait de la contemplation de son rêve, et, lentement, avec une flamme dans ses paroles, elle dit :

— « Les choses que tu frôles sont plus près que toi de l'infini, car elles écoutent pieusement les voix mystiques de la terre. Tu n'as pas en toi le souffle divin d'enthousiasme et d'amour, et ton désir est las de s'exalter vers l'inconnu. Mais regarde venir l'heure héroïque, prends dans tes mains la force suprême de la vie, et tu connaîtras la lumière intégrale dans l'éblouissement de l'Eté.

» Pourquoi douter de la certitude de la vie? L'évidence emplit nos yeux comme une lumière, et notre être tout entier palpite de la joie universelle. Tu te crois endormi, et ton âme veille en toi, dans l'attente des choses éternelles. Chaque heure qui passe t'apporte quelque chose de l'au-delà, et une pensée immortelle s'éveille à chacun de tes gestes. Le monde resplendit en fêtes suprêmes, et l'espoir chante au cœur éternel de la nature. Vois la sève triomphante des printemps divins. Ouvre ton rêve à l'épanouissement de la vie, et cueille l'Amour qui fleurit à chacun de tes pas.

» Entends-tu la force jeune de la terre monter et

croître dans les arbres et dans les fleurs ? Sens-tu en toi l'ardeur brûlante des innombrables désirs ? Le soleil traîne de l'amour dans sa marche triomphale, et les vents sont pleins du parfum de la chair. Eveille-toi, car la nuit divine est tout embaumée de la parole de lumière. »

Sa voix montait dans l'air calme comme un encens, et la nuit s'adoucissait mélodieusement. Un grand souffle odorant palpitait autour d'eux et gonflait la chevelure harmonieuse des arbres.

Il sentit qu'une heure nouvelle s'annonçait pour lui, et que tous ses rêves venaient aboutir à cette nuit silencieuse comme à un jardin de clarté où ses mains allaient moissonner des fleurs de soleil. Il ouvrit les yeux. Des odeurs lourdes et voluptueuses s'exhalaient de la terre, un mystère passait le long des rochers, et les bruits de la mer lointaine ne parvenaient pas à troubler le silence majestueux et doux de sa pensée.

Il songea à la blancheur de l'aube, il se dit que peut-être son cœur alors pourrait s'ouvrir devant la simplicité et la pureté de la lumière. Oui, son âme quotidienne mourait en lui, une âme nouvelle se révélait, triomphale et pure, et l'aube allait surgir. et il serait là pour l'enfermer en ses yeux et pour en boire toute la clarté.

Et, dans l'obscurité, il évoqua des formes blanches et suaves, il suivit un rêve de beauté et d'amour. Des feuilles se froissèrent près de lui. Il sourit. Il se sentait bon...

Il se tourna vers elle et la vit tout illuminée d'une révélation intérieure. Et il vint poser sa tête sur ses genoux.

Elle mit ses mains divines sur les yeux qui la regardaient, et les ferma.

Il eut alors la vision suprême d'un monde nouveau emporté dans un tourbillon de lumière. Il vit les fleurs grandir vers le soleil et monter comme des âmes. Les astres éclataient comme pour une fête ardente, et des étoiles tourbillonnaient dans des flammes surnaturelles. Sa pensée montait dans une apothéose incomparable, et il

comprit qu'il savait la Vie et que toute la pureté de l'aube promise se révélait à lui. Les mains qui fermaient ses yeux lui avaient ouvert le monde intérieur ; il voyait maintenant la Vie face à face et il s'évanouissait dans sa splendeur.

Il prit les mains et les baisa, en pleurant :

— « Oh ! tu es bien l'Initiatrice éternelle, et tes mains ont déchiré pour moi la nuit de mon incertitude. L'aube s'est levée à ton geste : je vois le mystère éclatant des choses. Je vois vivre la Nature, j'entends la palpitation des arbres et des fleurs, et toute ma pensée roule dans un tourbillon de lumière.

» Nous sommes des dieux, et nous avons eu la révélation de l'Infini. Regarde comme la nuit sourit à notre divinité nouvelle. Je sens palpiter en moi tous les parfums et tous les rêves.

» Oh ! tes mains, tes mains suprêmes, qui m'ont révélé l'intégrale splendeur, je les baise et je les adore, puisqu'elles m'ont éveillé aux contemplations glorieuses. Elles rayonnent comme des étoiles, et il s'exhale d'elles des parfums surnaturels. Mets-les sur mes lèvres, pour que mes paroles en soient à jamais purifiées et divines ; mets-les sur mon front pour que ma pensée jaillisse éternellement vers la Beauté ; mets-les sur mon cœur pour que mon amour devienne immense et profond comme ton rêve.

» Mène-moi vers les pays clairs où nous trouverons la Joie essentielle et sublime, où nous vivrons selon des aurores éternelles. Montre-moi les chemins d'ivresse où nous marcherons vers la transfiguration de notre vie.

» Laisse-moi baiser tes mains révélatrices, tes mains immortelles, tes mains... »

Elle semblait ne pas entendre. Ses yeux resplendissaient dans la nuit. Et, sans abaisser son visage, elle répondit doucement :

— « Mes mains sont frêles, mais tu les as baisées parce qu'elles sont pures et qu'elles enferment en elles l'immortalité de la Vie. »

CHARLES VELLAY.

ANARCHISTE D'AUTREFOIS

—

Lundi, jour de la fête de Saint-Fortuné.

Au lever du jour, le saint moine Nicolas et moi, indigne, nous avons quitté le monastère où nous avions pris repos. Le prieur ne pouvait se résigner à nous laisser partir. Il a lu tout ce que je consigne par écrit dans ce registre, touchant nos aventures particulières et les événements publics dont j'ai connaissance au cours de ma route ; et, avec plusieurs de ses moines, il a passé la nuit à me dicter tout ce qu'ils savaient de notable, sans négliger d'émonder mes précédents récits des fables que j'avais recueillies, pêle-mêle avec la vérité ! J'avais bien sommeil après une journée aussi fatigante que celle d'hier ! mais j'étais si heureux de me retrouver au milieu des hommes ! Car, Dieu me pardonne, peut-on appeler : hommes, ces bêtes féroces à face humaine que mon maître apprivoise comme jadis le fameux ménestrel Orphéus ? « Restez donc avec nous ! » répétait le prieur, « ici, vous trouverez des gens qui parlent romain d'une façon à peu près décente, j'ose le dire ; vous trouverez des vieux livres, des légumes cuits à point, et des lits où on peut dormir. N'avez-vous pas un toit contre la pluie ? Oh ! ne refusez pas à notre pauvre monastère votre sainte présence et l'édification de vos discours. Il sera toujours temps de retourner parmi ces bêtes féroces qui ne comprennent pas Dieu ; nous vous demandons seulement un jour. » Il parlait ; et moi, je regardais avec délices les arbres du jardin potager, l'ombre où on peut lire en repos les saintes écritures, les grands murs protecteurs et, en pensée, tous les périls qui guettent

au delà ; mais, mon maître, redressant sa haute taille et sans regarder le prieur, a répondu durement, comme il parle quelquefois (que Dieu l'ait en sa sainte garde !) « Mon frère, il me faut vous quitter ; car on vit ici trop doucement et sans souci de la vie éternelle ! » Le pauvre prieur en avait les larmes aux yeux : « Mon frère »,répondit-il, « je sais bien que les moines d'Assise sont des hommes sévères, et que nous, disciples indignes de Saint-Benoît, nous ne méritons pas de dénouer les cordons de leurs souliers. Nous faisons ce que nous pouvons. Laissez-nous du moins l'enfant (c'était moi qu'il désignait ainsi), et vous viendrez le rechercher plus tard ! » J'aurais voulu l'embrasser, et cependant je n'osai lever les yeux : « Cet enfant est tonsuré ; c'est tout dire », s'écria frère Nicolas. « J'ai promis à notre prieur d'en faire un bon moine ; et, par le sang de Dieu ! il en sera ainsi. Allons, c'est dit ; nous partons. Que Dieu vous bénisse ! » — « Et où courez-vous donc ainsi sans repos ni trêve ? » — « Jésus nous appelle ! La terre se dessèche ; elle est altérée de sa parole. » — « Mais où coucherez-vous cette nuit, dans ce pays de brigands ? » — « Dieu nous conduira. Savait-il où reposer sa tête ? Il y a par ici une abbaye ; j'y demanderai l'hospitalité ! » Il fallait partir : le bon prieur nous accabla de recommandations ; il glissa dans ma besace, pêle-mêle avec toutes sortes de choses bonnes à manger, des copies d'Homerus et de Tullius Cicéron (pauvres livres) ; puis, tous les moines se mirent en prières pour attirer les bénedictions de Dieu sur notre pèlerinage, comme si pèleriner n'était pas pour nous, pauvres vagabonds, la vie elle-même. Nous franchissons les portes du monastère qui se referment derrière nous, brutalement, comme si ce bon logis nous rejetait hors, et nous tombons aussitôt dans un terrain effondré par les pluies. Nulle trace de chemin et, à chaque pas, on enfonce bien de la longueur d'un pouce. Mon maître, sans parler, marche devant moi, à grandes enjambées, comme s'il ne touchait pas le sol, et n'enfonçait

pas dans la glaise ; je le suis de mon mieux, avec la besace sur l'épaule et il me semble à chaque pas que je vais rester emprisonné dans ce maudit marais (que Dieu me pardonne d'avoir si peu confiance en lui). Au bout d'une heure, le terrain monte, car nous arrivons dans la région des montagnes, et le marais cesse, mais je n'ai pas encore mangé, je suis exténué de fatigue, et je prie Jésus à chaque instant de ne pas permettre que je tombe d'épuisement. Tout d'un coup, frère Nicolas se retourne, et me dit de cette voix brusque qui me retourne l'estomac : « Es-tu fatigué, enfant ? » Je ne réponds pas immédiatement, cherchant à lui faire comprendre la vérité sans l'irriter ; il me tire d'affaire en disant : « Ne mens pas, frère ! il ne faut jamais mentir. Le péché n'est pas de souffrir, certes ; mais de céder à la souffrance (il a une façon de prononcer cela, mon maître, en serrant les dents qui me fait frissonner). Tu n'es pas encore un roc dur, enfant, ce n'est pas ta faute ; ton heure viendra. Assieds-toi là, et mange ; ce gros prieur a dû te combler de victuailles. » Je m'assieds avec délices, au soleil encore très doux à cette heure auprès d'une vigne où luisent des grappes superbes ; les oiseaux chantent, c'est charmant ! « Il n'y a pas d'eau ici », me dit-il, « si tu as soif, tu cueilleras une grappe de raisin ou deux, jusqu'à ce que tu sois rafraîchi, et point davantage. Toute créature a droit à sa nourriture, mais à cela seulement. » Je mange à pleine bouche, une miche de pain de seigle d'une main, un fromage de l'autre, en bénissant Dieu ; frère Nicolas me regarde, debout, les bras croisés derrière le dos, en répétant entre ses dents ces paroles que je ne comprends guère : « Il faut donc manger, mon Dieu ! » Je lui offre la moitié de mon pain : « Mange, mange, mange », me répond-il. « Tu sais bien, frère, que l'homme ne vit pas que de la nourriture corporelle », et le voilà qui s'éloigne à toutes jambes. Je me suis rafraîchi avec du raisin délicieux ; le frère ne revient pas ; alors, je me hasarde à rouvrir la besace et à en tirer les précieux livres. Ce fut, hélas ! une bien mauvaise inspiration.

Le livre que j'avais ouvert contenait des discours de Tullius Cicéron ; que ces Romains parlaient élégamment et facilement ! Le frère Nicolas parle très bien ! lorsqu'on entend sa voix qui tonne et menace sur une place publique, décrivant la colère de Dieu et les supplices de l'enfer, on se sent frémir ; j'ai vu des paysans tomber prosternés comme devant Jésus lui-même et des châtelaines, le visage tout en larmes ; pour moi, dans les passages les plus terribles, à peine puis-je étouffer des cris d'épouvante ; mais cela ressemble (comment dirai-je)... cela ressemble un peu à une sorte de hurlement continu ; tandis que ce prédicateur romain, dans son discours contre l'hérétique Verrès, fait songer à une eau qui coule, toujours claire et intarissable. Je pleurais de joie ; soudain, une main s'abattit sur moi, m'arracha mon livre. J'eus peur, je criai : « Prenez garde à ce que vous allez faire, je suis de l'ordre de saint François » ; mais c'était frère Nicolas. Il m'a regardé fixement, les sourcils froncés et d'une voix beaucoup plus douce que je ne m'y attendais, il m'a demandé : « Pourquoi cherches-tu à me tromper ? pourquoi te nourris-tu de choses profanes ? Dieu ne nous instruit-il pas suffisamment par ses saints livres et ses saintes inspirations ? Seras-tu damné pour n'avoir pas connu ce livre ? T'interrogera-t-on là-dessus au jour du jugement ? » Je me gardais bien de répondre : enfin il m'a dit : « Pour te punir de ta dissimulation et de tous tes autres péchés, je te défends de lire ces livres qui renferment des germes de perdition ; ce qu'il te sera nécessaire de connaître, je te l'enseignerai. Mais, pour que rien ne se perde, c'est sur ce parchemin que tu écriras tous ces récits mondains qui te plaisent si fort. » Je le suivis, le cœur gros. Le pays était maintenant désolé ; à mesure que la route montait (j'appelle cela une route en souvenir de mes chers Romains, car, au vrai, il n'y avait guère là qu'une sente de bêtes sauvages toute défoncée), la terre ne paraissait plus cultivée ; le frère Nicolas murmurait entre ses dents : « Voilà de la terre excellente ! Pourquoi

n'est-elle pas cultivée ? Paresse ! misère ! Dieu le sait ! » A ce moment, nous avons rencontré un chien maigre qui pouvait à peine se tenir debout : les côtes lui sortaient du corps. Dès qu'il nous a vus, il s'est enfui de toute la vitesse de ses pauvres pattes décharnées, car il avait reçu plus souvent des coups que des caresses. Mais voilà que frère Nicolas l'appelle : « Holà, chien, approche. Viens à nous, chien. » Le chien s'était arrêté à une certaine distance et, assis sur son derrière, il nous regardait, tout étonné, je crois, qu'on ne lui jetât pas des pierres. Mon maître continuait à l'appeler en s'efforçant d'adoucir sa voix qui (Dieu me pardonne!) n'est pas trop douce : « Chien, bon chien, mon frère chien, attends-moi ! » Et il est allé à lui. Le chien l'attendait cependant, la tête basse par habitude des coups, et remuant la queue dans l'attente d'une caresse. Lorsque nous sommes arrivés près de lui, le frère Nicolas paraissait ému ; il m'a dit : « Mon enfant donne-lui à manger ! » J'ai donné au chien un bon morceau de pain, qu'il a dévoré. Après, nous l'avons caressé, tout laid qu'il fût, et il nous a léché les mains. Frère Nicolas lui rappelait ses devoirs et l'exemple de son frère loup converti par notre maître François, si bien que j'en avais les larmes aux yeux ; ensuite il l'a congédié, mais le chien s'est entêté à nous suivre. « Tu sais bien que nous mangeons ce que nous trouvons et que nous dormons où nous pouvons », lui a dit mon maître... « Cela te convient? Viens donc avec nous ! » Et nous avons un compagnon de pèlerinage. Nous avançons toujours : maintenant, le pays n'est plus seulement désert, mais désolé : on dirait qu'il vient d'être ravagé par la guerre ; au milieu d'un champ accroché aux flancs de la montagne, on aperçoit des instruments de labour abandonnés là comme dans une fuite ; puis, ce sont des cabanes d'aspect misérable et desquelles il ne reste que les murs et le toit ; enfin tout un hameau complètement abandonné. Nous entrons dans plusieurs huttes où on ne trouve que de la paille pourrie : pas un être humain, pas un chien, pas

une poule ; notre compagnon de route aboie lugubrement ; derrière une porte, j'aperçois un vieux cheval, qui agonise : « Que Dieu t'épargne la souffrance ! » dit frère Nicolas, et il s'éloigne à pas étouffés pour ne point troubler les derniers instants de la pauvre créature. « Il y a eu bataille ! » dis-je. — « Non ! » répond frère Nicolas, « nous sommes ici en terre d'église ; qui donc oserait venir dépouiller une abbaye ? Au reste, nous saurons bien ! nous saurons bien ! » Et il serre les poings comme un lutteur. Au sortir du hameau, nous voyons quelques êtres humains, deux ou trois qui détalent à toutes jambes, de derrière un buisson où ils étaient tapis ; frère Nicolas les appelle de sa voix rude, mais ils n'ont garde de se retourner, et disparaissent bientôt dans le bois. Je répète en moi-même : « Il y a eu bataille ! » Mais je garde mes réflexions pour moi. C'est l'heure de la grande chaleur, et le soleil s'appesantit sur nous, comme une chape de plomb. Frère Nicolas se tourne vers moi, et dit d'un ton bourru : « J'ai faim ! » Il paraît furieux. Donc nous revenons à l'ombre du hameau : la besace s'ouvre de nouveau, et frère Nicolas cherche quelque morceau de pain bien noir, bien dur qu'il se met à manger hâtivement d'un air refrogné ; je suis certain que les glands à pourceaux qui semblaient si mauvais à l'Enfant prodigue n'auraient nullement déplu à frère Nicolas ; nous mangeons aussi, le chien et moi, mais avec beaucoup plus de bonne volonté. Notre repas terminé, nous nous mettons en quête d'une eau potable : dans une vilaine citerne, nous en trouvons enfin qui était verdâtre et d'un goût détestable : c'est à peine si nous en avons pu avaler une gorgée et le chien lui même ne lappait pas de bon cœur : « Voilà ce que buvaient les paysans », fait mon maître. « A l'abbaye, ils boivent peut-être du vin. » Et il continuait à serrer les poings. Cependant, nous nous sommes assis à l'ombre : il se met à me parler de Dieu, de sa bonté, de sa pauvreté, et de la nécessité d'être bon et pauvre comme lui et de ne pas se gorger de vin, quand

nos frères ne boivent que de la mauvaise eau ; cette pensée le tourmentait, car il répéta plusieurs fois la même chose ; puis soudain, il tombe à genoux et, sans plus s'occuper de nous, il commence de contempler la campagne où les rayons du soleil miroitaient comme des eaux : il y avait aussi beaucoup d'insectes qui dansaient, s'amusaient et bourdonnaient de plaisir. Le frère Nicolas était beau à voir dans sa contemplation, les mains tantôt jointes et tantôt les bras en croix, les lèvres entr'ouvertes pour la prière, sa robe blanche, ses yeux noirs. Je l'admirai pendant quelques instants ; puis la chaleur devint plus lourde : le chien dormait déjà je me suis endormi à mon tour... Lorsque frère Nicolas m'éveilla, la force du soleil commençait à baisser ; pendant que je me frottais les yeux, les yeux brillants de mon maître me regardaient avec compassion et il paraissait beaucoup plus doux et plus calme qu'avant sa prière. Nous reprîmes la route en silence, nous rapprochant toujours du bois qui se dressait devant nous ; mais, avant de l'atteindre, nous dûmes tourner une grande roche qui, depuis le matin, s'élevait à notre gauche et nous masquait le pays. Alors, nous avons aperçu le monastère. Déjà, on voyait que c'était un beau et fier logis campé sur un rocher isolé comme un écuyer sur son cheval, avec une tournure beaucoup plus militaire que cléricale ; mais peu après nous advînmes au bois et le monastère disparut. Ce bois était aussi touffu et hérissé qu'une barbe de soldat ; nous n'y pouvions avancer que très difficilement, sans trop bien reconnaître notre direction, tout occupés de relever notre robe sous peine de rester accrochés à quelque haie d'épines, ou de culbuter dans quelque souche morte, et pendant ce temps, nous manquions à chaque pas de nous déchirer la figure aux branchages. Nous parvînmes enfin tout brisés à une grande clairière, et frère Nicolas nous accorda quelques minutes de repos sur un tronc d'arbre. C'est en cet instant que nous entendîmes des bruits s'élever dans toutes les parties du bois, comme si de tous côtés passaient et repassaient des chevreuils

et autres animaux sauvages. J'eus peur : « Mon frère », m'écriai-je, « qu'est-ce donc ?» — « Paix, enfant », me dit-il, « ton âme n'est-elle pas entre les mains de Dieu ? » Le chien aboya furieusement, sans quitter l'abri de nos robes, et voilà que nous apparurent des êtres humains, tout décharnés, des hommes, des femmes, des enfants, avec des vêtements en lambeaux, des cheveux horribles et hérissés retombant sur des visages plus jaunes que de la terre, et Dieu sait comment toute cette multitude pouvait tenir et se déployer dans ce bois, entre ces arbres et ces taillis. Frère Nicolas s'était levé et, debout, croisait ses mains sur sa poitrine ; mais, sitôt que ces pauvres gens furent assez près de nous pour se faire entendre, ils tombèrent tous comme prosternés dans l'herbe, et il s'éleva parmi cette foule des cris confus de : « Bon père, ayez pitié de nous ! — Donnez-nous votre bénédiction ! — Priez Dieu pour nous ! » Donc mon maître s'avança vers eux, et leur demanda qui ils étaient et pourquoi ils vivaient ainsi ; tous voulaient parler à la fois, mais on eût dit que leurs gosiers étaient serrés ou qu'ils ne savaient plus le parler humain, car les plus âgés roulaient autour d'eux des regards effrayés sans rien proférer d'intelligible : « N'ayez pas peur ! leur criait frère Nicolas, « vous voyez bien ma robe blanche : je suis l'ami des pauvres et des affligés. Parlez hardiment, et dites-moi pourquoi vous vivez ainsi dans ce bois, comme des bêtes ? N'avez-vous pas été créés à l'image de Dieu ? » Enfin un homme très âgé se releva, vint en tremblant se jeter aux pieds de mon maître et, tenant le bas de sa robe très humblement, il lui dit : « Mon bon père, si Dieu ne nous assiste, nous sommes tous à l'heure de notre mort. » — « Et pourquoi Dieu ne vous assisterait-il pas ? ne protège-t-il pas les petits oiseaux des champs ? » — « La dîme, les impôts nous rongent, mon bon seigneur », gémissait le vieillard. « Voilà un mois que les collecteurs sont venus et nous ont tout pris. Mon bon père, que Dieu me foudroie, si je mens ! ils ont enlevé jusqu'aux ferrures des portes ; il ne reste plus chez nous ni une vache,

ni un grabat, plus rien que de la paille pourrie et un vieux cheval qui mourait de vieillesse ! Oh ! mes poules, mes pauvres vaches, tout ce qui était à moi, tout mon bien, tout ce que Dieu m'avait donné. » — « Ah ! ah ! et vous avez abandonné votre village, lâchement, sans vous souvenir du précepte : tu gagneras ton pain à la sueur de ton visage. » — « Mon bon père, ne nous condamnez pas ! Comment voulez-vous que nous vivions sans même du blé pour les semailles ? Nous sommes tous venus ici ; nous y mourrons ou nous y vivrons comme les bêtes de la forêt, s'il plaît à Dieu ! » — « Hé quoi ! n'êtes-vous pas en terre d'église, ou bien quelque baron félon s'est-il emparé de ce domaine et le pille à sa volonté ? » — « Hélas, mon bon père ! nous ne sommes pas au pouvoir de quelque baron félon mais de la puissante abbesse, haute et noble dame... Certainement, c'est une très noble dame ! que Dieu ait pitié de son âme ! Parlerai-je, mon père ? » — « Si tu mens, que toutes tes calomnies se retournent contre toi au jour du jugement et te mordent ! Parle donc ! » Alors, le vieillard regarda tout autour de lui et se mit à parler d'une voix si basse et si entrecoupée que frère Nicolas était obligé de se pencher vers lui et que, moi, je n'entendais pas. Il parlait certainement de fêtes, d'hommes d'armes, de filles battues et de gentilshommes, de chiens de chasse ; puis il pleurait sur ses petits enfants et ses vaches, mais je ne comprenais pas bien la liaison de tout cela. Quand il eut fini, je vis frère Nicolas faire un pas en arrière comme s'il chancelait et serrer les poings si rudement que j'en fus effrayé. Le vieux paysan sanglotait beaucoup, ce qui me faisait de la peine ; mais mon maître lui repartit un peu rudement : « C'est bien ! je crois que tu dis vrai, car, en ce siècle de péché, il y a beaucoup de mécréants ! Enfin, j'irai voir là-bas ! Jésus est le Dieu juste, le Dieu des malheureux. » Puis il appela la foule : « Or ça, vous autres, approchez-vous ! » Et il leur parlait de Dieu, les exhortant à avoir confiance en lui, à se souvenir que Notre-Seigneur ne savait où poser sa tête et que le ciel est aux pau-

vres; c'étaient, parmi toute cette foule, des pleurs d'attendrissement; ils se pressaient en tumulte auprès de lui pour baiser sa robe blanche et en arracher un morceau; François d'Assise ne pouvait parler mieux; quant à Notre-Seigneur, c'était Dieu! Après cela il ouvrit la besace, mit deux morceaux de pain de côté, un pour le chien et un pour moi, et distribua tout le reste à ces pauvres affamés; chacun d'eux recevait peu de chose, mais tous ne l'en bénissaient pas moins. Frère Nicolas avait des mouvements brusques en faisant sa distribution et sa figure pâlissait, telle celle d'un fiévreux. Nous quittâmes enfin ces malheureux occupés à dévorer leur petite portion, et nous sortîmes du bois. Frère Nicolas marchait aussi vite que le vent, en sorte que, sans rien voir de tout le paysage, je me suis trouvé aux portes du monastère, tout surpris d'y être déjà parvenu. Vu de près, le monastère était une très superbe demeure; au delà des hauts murs, on entendait des voix joyeuses à l'intérieur; le logis était ouvert du côté opposé à la route par laquelle nous arrivions et c'était sur le chemin qui descendait dans la plaine (une vraie route, celle-là), une animation bien surprenante: des cavaliers richement armés entraient et sortaient sur des chevaux superbes; des varlets apportèrent une bête sauvage qu'on venait de tuer et qui, dépecée, aurait suffi à nourrir de viande fraîche cent affamés, puis il advint bien plus étrange chose: on amena des vaches, des moutons en troupeaux qui passaient la porte pour être conduits aux étables du château. Je pensai que nous nous étions trompés: « Ce ne doit pas être le monastère! » demandai-je à frère Nicolas qui regardait tout cela, les mains croisées sur sa robe et aussi immobile qu'une pierre. Il ne me répondit pas: mais je l'entendis murmurer: « Dieu juste! Dieu pauvre! » Enfin il se tourna vers moi: « Entrons! » fit-il. Nous allâmes, sans éveiller l'attention, jusqu'à un coin de la cour où nous nous assîmes au pied de la rampe de pierre d'un escalier. Maintenant, la nuit était venue: des

sifflets retentirent dans le grand logis, et on vit de toutes parts de la lumière, lampes aux fenêtres, torches dans la cour. Il paraissait une agitation bien ordonnée : des varlets couraient jeter des morceaux de viande aux chiens de chasse affamés qui les déchiquetaient en hurlant ; d'autres, précédés de torches, allaient et venaient, portant des mets dont l'odeur et l'aspect seuls faisaient plaisir; des hures de sanglier, des chevreuils presque entiers, ou de grandes cruches toutes pleines de vin, des hommes d'armes rentraient, conduisaient leurs chevaux caparaçonnés aux écuries, fourbissaient leur armure ; d'autres s'attablaient à l'air autour d'une cruche de vin avec des dés, ou riaient des plaisanteries d'un chanteur. Je pensais rêver devant tant de magnificence : frère Nicolas regardait toujours sans voir. Tout ce défilé de bonnes choses excitait ma faim ; je pris un des deux morceaux de pain qui nous restaient, je le rompis lui-même en deux et je cherchai le chien pour qu'il partageât avec moi, il n'était plus là et je commençai de l'appeler tout bas, en tremblant, car toutes ces splendeurs m'avaient étourdi et j'avais peur qu'un de ces beaux varlets ne me battît. Adonc, j'entendis un aboiement lamentable, puis une voix humaine qui proférait des blasphèmes horribles (que Dieu me pardonne d'y penser !) et je vis le pauvre chien qui revenait vers moi, la tête ensanglantée et tenant encore dans ses dents l'os tout net qu'il avait dérobé ; derrière, accourait un varlet, un énorme bâton levé qui nous cria avec fureur : « Ah ! gueux de mendiants, meurts de faim de l'enfer, priez Dieu qu'il vous pardonne vos péchés ! » Je me serrai contre mon maître ; mais lui, se redressa sans dire une parole, les mains toujours croisées : oh ! doux Jésus ! quelle dignité. Le varlet vit la robe blanche, et laissa retomber son bâton en gémissant : « Mon bon père, absolvez-moi ! je suis un grand pécheur ! » —« Pourquoi as-tu voulu tuer ce chien ? » demanda frère Nicolas (pendant ce temps, le pauvre chien affamé continuait de ronger l'os et de l'avaler avec son sang). —« La vérité ! aussi vrai que je veux aller

en paradis », s'écria le varlet, sa toque à la main « on m'avait battu, et je voulais me venger sur quelque chose. » — « Damnation ! » murmura mon maître. « Ces gens-là font l'œuvre de Satan ! » Puis il dit au varlet : « Va prévenir ta noble maîtresse qui mange gaiement là-haut, que le frère Nicolas, de l'ordre du bienheureux François, la salue de la part de Notre-Seigneur ! Va, te dis-je, et que Dieu te garde du péché ! » Tout cela s'était passé fort vite, mais m'avait donné beaucoup de trouble ; je n'étais pas encore remis de mon émotion, lorsque le varlet reparut, toujours sa toque à la main, et nous pria très poliment d'entrer, la noble dame abbesse nous saluant en Notre-Seigneur et nous invitant à venir sans délai nous reposer et nous restaurer. Précédés du varlet portant une torche, et, sur nos talons, le chien toujours saignant, nous traversons plusieurs corridors sombres et majestueux au milieu d'hommes d'armes qui regardent fièrement et en riant nos robes blanches, comme des mécréants qu'ils sont, puis une porte s'ouvre à deux battants, et alors, ce fut un éblouissement. Oh ! qui me donnera la langue d'or d'un ménestrel pour dépeindre dignement ce spectacle merveilleux. Une grande salle, grande comme une grand'place de ville, avec partout des lampes reluisantes comme l'or et encore des torches et des torches portées par des varlets. Tout à l'entrée, l'abbesse, venue exprès pour nous recevoir, entourée de son chapitre et, dans le fonds de la salle, une foule, plusieurs rangées de varlets richement vêtus aux couleurs éclatantes de feu et d'azur et des casques brillants d'hommes d'armes aux portes. Je ne vis pas de gentilshommes, j'avoue que cela m'a bien étonné : d'après le son des voix et le tumulte, je me figurais en trouver la salle toute remplie. Dépeindrai-je l'abbesse ? elle était (Dieu me tienne en sa garde et me préserve de tout péché) belle comm une reine avec des cheveux noirs beaucoup plus longs qu'il ne convenait et des yeux noirs grands et étincelants qui vous brûlaient ; en sa présence j'ai senti que je devenais rouge de la honte de paraître

devant cette belle dame, environnée comme d'une cour, avec nos robes sales et déchirées et notre chien saignant et maigre à faire pitié ! La dame abbesse avait bien revêtu sa robe noire ; mais je crois bien qu'elle n'en avait pas l'habitude, et voici pourquoi : elle semblait toute gênée dans ce costume, la robe n'était pas exactement fermée, et on la voyait toute habillée en dessous de velours cramoisi et blanc. Elle nous salua d'un sourire à la fois si noble et si avenant qu'on ne pouvait rien imaginer de plus agréable, et parut s'amuser de mon trouble et de de ma rougeur ; dans l'agitation où j'étais, j'entendis, comme en rêve, qu'elle parlait à frère Nicolas d'un grand souper qu'elle offrait ce jour-là à son chapitre, l'invitant à en prendre sa part, assis à la place d'honneur, comme il convient à un moine et à un pauvre, qui est le messager de Dieu. Comme donc les rangs de sa suite s'étaient ouverts devant nous, je vis, au milieu de la salle, une grande table magnifiquement éclairée que je n'avais pas encore aperçue ; il y avait là tous les apprêts du plus beau festin que j'aie jamais vu, toutes sortes de viandes délicates, de la venaison et du poisson à profusion, des piles de fruits délicieux et, devant chacun, des gobelets d'argent. Mon maître s'assit à la première place et moi, toujours pensant rêver, à côté de lui ; je remarquai seulement que beaucoup de places étaient vides autour de la table. Des varlets accoururent vers nous, nous offrant du pain, des portions de viande qui m'auraient bien nourri pour une journée et remplissant en souriant nos gobelets d'un vin rouge comme du sang et tout parfumé. Je voyais l'abbesse qui était assise auprès de mon maître se pencher vers lui pour lui parler, en appuyant sa main sur son bras, et j'étais tout étonné de me sentir à la fois si mal à l'aise et si gai lorsqu'elle nous regardait, et soudain il se produisit un événement qui me secoua aussi violemment que si le château s'était renversé sur ses bases. Le frère Nicolas se releva tout droit et si brusquement que la table en fut ébranlée et que le gobelet d'argent

qu'on venait d'emplir se renversa. L'abbesse et ses religieuses poussèrent un cri d'effroi ; mais le frère, croisant ses bras, s'écria d'une voix tonnante (la trompette de l'Archange ne sera certainement pas plus terrible au dernier jour ! Dieu daigne m'y faire miséricorde) : « Or çà, tu te ris donc de moi, femme ! J'ai voulu voir jusqu'où tu pousserais ton impudente audace, impudique, épouse adultère de Jésus-Christ. Voilà donc comme tu sais vivre, alors que Jésus-Christ mangeait ce qu'il trouvait comme un chien, et que des pauvres, tes frères, les amis, les membres de Notre-Seigneur et tes juges, agonisent comme le Lazare sur un fumier. A genoux, femme, et confesse tes crimes ; et puis, laisse-là toutes ces splendeurs du Diable et viens voir l'état où ton adultère a réduit les vassaux que Dieu t'avait confiés. » Je m'étais levé et je me tenais auprès de mon maître, plus effrayé de l'éclat de sa voix que de la foule menaçante qui nous entourait. L'abbesse regarda frère Nicolas bien en face et ses lèvres tremblaient de colère. « Voyez-vous ! », dit-elle, « l'insolence de ces mendiants, et la façon dont ils savent reconnaître les bontés qu'on a eues pour eux. Sais-tu bien où tu es et à qui tu parles, moine insensé ? » Frère Nicolas répondit doucement, avec un calme que je n'attendais guère de lui : « Ma sœur, je suis chez une pauvre pécheresse qui fait les délices de Satan et la douleur des saints anges. Justice pour ceux que tu as opprimés et rongés jusqu'à la mort ! fais justice ou je t'abandonne à la colère de Dieu ! » Et, me prenant par la main, il sortit du château, au milieu de la foule des soldats et des varlets qui ricanaient derrière nous, mais sans oser regarder mon maître en face. Le chien ne nous avait pas quittés ! Nous gagnâmes en silence le plus prochain village où un pauvre laboureur nous reçut dans sa chaumière.

Mardi, jour de la fête de Saint-Pothin, évêque et martyr.

Il faut que je raconte, avant toutes choses, l'événement qui nous est advenu ce matin et qui m'a si fort troublé que j'en ai encore la fièvre. Hier soir, nous avons mangé avec nos hôtes une sorte de bouillie que je crois beaucoup plus propre à des estomacs de chiens qu'à des estomacs d'homme, ensuite, j'ai écrit ce que j'avais à narrer à la lueur du foyer, sur mes genoux, et, ayant fait mes contemplations, je me suis endormi sur un tas de foin aussi doucement que dans le lit des bons Bénédictins. Le matin venu de ce jour de grâce, frère Nicolas se met devant la porte de la chaumine qui se trouvait au milieu du village, et, chaque fois qu'un villageois venait à passer allant à son travail, ou une femme qui rapportait de l'eau, ou un enfant, il les appelait : « Là, venez ici, mes frères, et écoutez la parole de Dieu ! » et tous accouraient à l'envie et ils nous mangeaient des yeux, comme si nous eussions été Notre-Seigneur en personne ! Bien que, à chaque instant, quelqu'un de nouveau vînt se joindre à leur troupe, ils ne faisaient pas plus de bruit qu'un buisson d'arbustes, et frère Nicolas leur commentait cette parole : « Heureux les pauvres ! » Il parlait toujours, et c'était le même silence et le même bonheur de l'entendre ; lorsque voilà une femme qui s'avance vers nous, vêtue d'une robe de bure et la tête découverte avec de longs cheveux si beaux que c'était merveille, et qui crie : « Retirez-vous, manants ; je veux parler à ce saint moine. Faites-moi place ! je suis votre dame l'abbesse. » Je la regardai alors et je vis qu'elle paraissait très triste, et ses yeux étaient très rouges. Mais les villageois paraissaient une volée de canards à qui on a jeté une pierre ! aussi effrayés que s'ils avaient vu le diable se bousculant les uns les autres, mais sans faire de bruit, ils s'éloignèrent, le dos courbé et les yeux à terre ; même nos hôtes s'enfuirent hors de leur chaumière. Alors la dame se tourna vers frère Nicolas et lui dit : « Mon père ! » et se mit à pleurer ; mais lui, la reprit durement : « Dans quel esprit viens-tu empêcher ces bonnes gens de boire à la fontaine

que Jésus leur offre? Enfin, si tu as quelque chose à me dire, entre dans cette chaumière et ouvre ton cœur sans plus tarder ! » Nous rentrâmes dans la chaumière ; je me sentais très troublé et comment ferai-je pour conter ce qui se passa sans offenser Dieu ! Sitôt qu'elle fut entrée, la dame se jeta à genoux et tout en sanglotant, elle s'écriait : « Sire moine, ne me repousse pas. Tes paroles m'ont frappée plus cruellement qu'une massue. Toute cette nuit, j'ai pleuré et j'ai grincé des dents de frayeur sur mon lit. Voilà que mon aumônier a eu peur de tes paroles, et s'est enfui ! Je suis seule et abandonnée ! aie pitié de moi au nom de Notre-Seigneur ! Confesse-moi ! absous-moi et donne-moi la sainte communion »,et d'autres plaintes en mots entrecoupés et d'une voix si touchante que les larmes me coulaient des yeux, malgré moi ! Frère Nicolas lui-même parut ému et, d'une voix plus douce, il lui dit : « Ma sœur, rends donc grâces à Notre-Seigneur de ce qu'il t'a épargnée et tirée de l'abîme. Maintenant que voilà le grand combat gagné, pille, pille ! sus à Satan ! Je te suis ! allons déchirer les draperies ; jetons le vin à la rivière ; distribuons à tes pauvres vassaux l'or, l'argent, les beaux habits de velours, et toutes les choses bonnes à manger. Allons ! ne tardons pas ! purifions le monastère de ses souillures ! frappons nos poitrines ! enfonçons, à coups de bonnes œuvres, les portes du ciel ! » Mais la dame le regardait, les bras tombants, les yeux si éperdus que je la crus folle : « Ah ! que dis-tu donc, moine ! » s'écria-t-elle. « Suis-je donc si malade,ou est-ce demain le jour du jugement? » Mon maître se redressa d'un mouvement si terrible que l'escabeau où il était assis roula à l'autre bout de la chaumière et se fendit contre la muraille : « Que prétends-tu donc alors, femme ? » tonna-t-il. « Quoi ! tu ne veux pas satisfaire à la justice de Dieu et tu viens m'arracher à mes bonnes œuvres ! Fuis donc loin de moi ! va-t-en avec tes remords ! » Elle restait à genoux, l'œil démesurément ouvert, et répétant d'une voix étranglée : « L'absolution !... j'ai

peur !... donne-moi l'absolution ! » Je la regardais, cloué par l'épouvante, tandis que frère Nicolas, s'étant rassis, priait en détournant la tête. En cet instant, elle me fixa, mais d'un regard effrayant qui me perçait jusqu'au fond du cœur : « N'es-tu pas, toi aussi, tonsuré, jeune homme ? » C'est ainsi qu'elle me parle et moi, je veux détourner la tête ; mais, plus prompte à agir que moi à penser, déjà elle a déchiré ses vêtements, comme une furieuse, et s'est jetée sur moi : elle me serrait dans ses bras elle me donnait des baisers et j'entendais sa voix à mon oreille : « Enfant, tu n'es pas insensible ! je serai tienne, si tu me promets l'absolution ! » Saints anges, étendez sur moi vos ailes ! Je poussais des cris d'horreur et je fermais les yeux, pensant que la terre allait s'entr'ouvrir sous mes pieds. Lorsque je les rouvris, je vis la femme agenouillée et frère Nicolas debout auprès d'elle, la main appuyée sur son cou si rudement que les longs cheveux noirs traînaient à terre. Il lui parlait avec un calme qui me fit frémir : « Femme, c'est ainsi qu'on meurt dans son péché. Songe que je pourrais écraser ta tête comme l'archange Michel écrasa la tête du Serpent ! » Elle poussa un cri horrible, se débattit furieusement et resta étendue sans connaissance, comme morte. Mon maître alla à la porte et appela : « Emportez cette femme ! » commanda-t-il aux villageois, « menez-la près d'une source, et donnez-lui les secours dont elle a besoin ! » Puis, il prit une cruche d'eau dans un coin, traça sur elle le signe du salut et, revenant vers moi qui demeurais immobile à claquer des dents, il me dit doucement : « Mon enfant, lavons la terre où cette femme a posé ses pas ; car cette terre est impure. »

ALBERT DELACOUR.

KEMPER

—

En un vallon de brume, au pied d'une montagne
Dont la verdure sombre étale un large flanc,
Kemper sommeille et rêve et baigne son front blanc
Dans l'Odet qui lui chante un doux air de campagne.

C'est un des derniers coins où survit la Bretagne.
Son âme tout entière et tout son cœur dolent,
Je les vois en son ciel dont le charme troublant
Est fait d'une tristesse exquise qui me gagne.

C'est la cité de songe où s'écoulent mes ans,
Frêles roseaux blessés qu'emportent les jusants
Vers des mers de silence et de mélancolie !

Vieilles ruelles d'ombre évoquant le passé
Et les chers souvenirs que jamais on n'oublie,
J'aurai toujours pour vous l'amour d'un fiancé.

JEAN LE GUILLOU.

BALLETS ET VARIATIONS

★★★

Ils s'assemblèrent par un soir d'hiver mélancolique et pluvieux dans la haute salle sonore qu'illustraient des magnificences avec la joie des pourpres, la gloire des bannières éployées. Instinctive révolte contre la morne mort proclamée par les lamentations, éparses, et contre le désespoir des ténebres, ils résolurent tout de suite d'exaspérer ce qui était en eux de vie, de s'affirmer sémillants devant l'ingrate saison, comme on goûte une intime joie à se retrouver mobiles et versatiles devant les cadavres, même chers, amoncelés.

La pluie obsédante, la pluie tenace battait du tambour contre les vitres, avec ses mille doigts incessamment renouvelés comme conviant, mélancolique coryphée, à la danse des morts vers laquelle tous en fin de compte, d'un pas plus ou moins lent, s'acheminent. Et parfois, le rythme cruel avait d'irrésistibles emportements, et parfois d'impérieux appels, et parfois de dolentes persuasions, et c'était comme une prière bien douce.....

Alors la vie disséminée en le vague des au jour le jour, la vie diffuse et lamentable des quotidiennes inquiétudes leur apparut bien fade et terne, et dérisoire à opposer à du néant, et ils comprirent que seulement un discret fantôme d'eux-mêmes s'y jouait, et que leur substance même se devait autrement manifester en la circonstance solennelle, limpide tout à coup, et condensée.

Et les cuivres et les bois, et aussi les cordes, qu'animent les lèvres et les mains savantes, étouffèrent le lamentable orchestre de dehors, et les lustres et le clinquant des mortels orgueils instaurèrent une joie en défi de l'éternelle sagesse qui se morfond et pleure.

Et d'étourdies, et d'exquises adolescences, et des maturités qui croient savoir des choses, et aussi de falotes vieillesses, exultaient, dans la possession immédiate de l'heure. Ce fut la vie, toute la vie multiforme et grouillante de la cité.

En l'apparat des propices ambiances, toute ambition fut caressée et exaltée et ceux-mêmes qui ne s'étaient jamais connus qu'au long d'interminables éparpillements, rêvèrent de devenir eux-mêmes, au son des

clangorantes trompettes et des idylliques flûtes tout de bleu habillées, chacun renoua d'instinct le rêve secret si longtemps caressé aux heures fugaces de loisir.

Mais, voilà qu'en l'emportement naïf, ils avaient désiré de se renouveler en quelque inédite floraison, quelque folie pas encore soupçonnée, et pas du tout : l'ivresse de sortir d'eux-mêmes leur fut une occasion entre toutes d'y rentrer plus profondément.

Par les pas élus sans préméditation mais selon une fatalité, les âmes se dévoilèrent, toute pudeur candidement reléguée, et en un rappel mystérieux vers la minute présente de tout le passé et de tout le futur, le ténébreux, l'insaisissable destin fut de toutes parts manifesté jusqu'à l'éblouissement en fulgurante simplicité. Et par la condensation formidable d'eux-mêmes ils se grisèrent, extravagants bientôt, et le néant de leur devenir ne leur apparut plus qu'une dérision puérile, comme un qui s'attarda complaisamment à des victuailles envisagerait les détresses de la famine avec un très magnifique haussement d'épaules.

Chacun selon son mode singulier, mais étroitement apparentés par groupes, ils évoluent infatigables.

C'est la résurrection par l'éloquence immédiate du mouvement — en des gestes symétriques auxquels président des rythmes chers — en splendeur et concision, de ce qui peut offrir la banale existence des âmes éparpillées. Les hermétiques y révèlent la fauve ardeur en eux accumulée ; des dédaignés dénoncent quels insoupçonnés trésors ils recélaient ; même la vilenie s'y exalte avec une beauté spéciale.

Avec son essor lourd comme de volailles rasant le sol c'est le train-train à pas comptés de la polka, réticences des âmes prudentes, audace timorée des enténébrés de matière à qui le constant souci des avenirs et la déplorable sagesse empêchent de quitter le sol. Et ceux-là ne se laissèrent jamais leurrer à de fallacieux mirages !...

Ici, vertigineux gouffre d'amour, la valse, essor des âmes passionnées sanglote son extase tourbillonnaire ; les yeux sont clos à demi, plus de parole et plus de pensée, les âmes jumelles s'envolent furieusement vers des empyrées, d'un identique battement d'ailes, le monde n'est plus, le monde tournoie, pâlit et s'évanouit. Et c'est une course éperdue, un envol affolé de rêve !... Ceux-là les yeux fixés intérieurement vers d'ardentes étoiles s'engouffreront un jour dans la trappe béante qui guette leur divagation inconsidérée

ils s'engouffreront dans la trappe, fatalement ; mais les étoiles !

C'est aussi, toute d'ostentation, sacerdoce dont leurs personnes sont les divinités, l'altière gravité des gens méticuleux et dogmatiques qui se rengorgent — tiens ! — tres satisfaits de ce qu'ils croient être. On dédaigne les grands essors et les efforts qui sont absurdes et malséants ; mais on préférerait mourir sur l'heure plutôt que de violer quelqu'un des mille et un futiles détails, si considérables et si ténus, de l'étiquette. C'est l'essor des âmes graves, menuet, pavane et chaconne. Et ils sont les omnipotents impérieux, guindés dans leur droit comme dans leur manteau. Ils sont les vivantes idoles vierges de tout souci, et qui se créèrent pour passe-temps, de fragiles babioles et de menus hochets où appliquer au long des jours leur âme emphatique et vide.

L'hiver pluvieux bat du tambour infatigablement contre les vitres.

C'est la vie, toute la vie multiforme et grouillante de la cité.

—

★★★

D'affreux nains rabougris et contrefaits grouillent en la caverne fabuleuse où le granit rugueux les menace, où les torture l'étroit carcan de leur misère. Fraternels ils élaborent à grand assaut de leurs labeurs, les lourds engins par qui les fauves seront marris, les socs aigus par qui la Mère sera violée. L'exigence d'un perpétuel lendemain martèle et modèle leur âme servile.

Mais voici : parce que sont descendues, tintannabulantes et vaporeuses, d'aériennes bayadères, parce qu'elles surgissent et splendissent et s'évaporent et reviennent indéfiniment, telle la flamme d'un brasier fantastique, de féeriques palais exultent, les nains grandissent et s'adonisent en des splendeurs et se pavanent en des costumes tout éclaboussés d'or. Une superbe insolente les hausse, et, magnifiques ils ne daignent plus trancher les litiges qu'à coups d'épées claires et farouches. Le frère d'hier apparaît un rival inquiétant en face l'idole affolante de leur convoitise. Quelqu'un vous pourrait nuire : on le tue. On passe. Les glaives s'acharnent, les morts poussent les morts. Et chacun d'eux se dit à part soi : « C'est absurde — car enfin... », mais la jonchée des cadavres fait un tapis aux pieds légers des sylphides et l'odeur du sang frais monte

comme un encens vers les exorables divinités.

Elles, cependant, en la langueur d'une indéfinie rêverie évoluent et essorent, s'amusant de ces babioles, du bout de l'âme, comme un pastour ferait d'une fleurette en avril. C'est si peu de chose !

Irrévérencieuses, elles lutinent et enchantent, entravées de nul préjugé, par nul souci incommodées. Parce qu'elles ont passé, naguère, des peuples agonisent en quelque coin de l'immensité.

Aux bras tendus, elles répondent, muettes, de plausibles justifications : elles ne sont pas, elles deviennent, reléguant loin l'amertume des déceptions à cause de l'insaisissable fantasmagorie de leurs farandoles.

Celui qu'hallucinèrent les rouges pâmoisons et les étreintes forcenées, enveloppantes et affolantes, elles l'élèvent au vertige de leur tourbillon. Et les voici ardemment éprises ; les bras se nouent pour tout jamais, les voix caressent puis les serments et les extases ineffables. Mais tout de suite ce sont des rires qui sonnent, le rêve se dissout, elles s'enquièrent d'un autre enthousiasme et le fantoche infatué, demeuré seul, tombe dans les ténèbres d'une incurable folie...

Sur l'hécatombe démesurée leurs pieds se posent avec amour et leurs gestes nonchalants activent la rage de ce carnage.

Et tel retombe en un cloaque qui rêva le séraphique amour des noces spirituelles.

Et tel retombe, boue informe et pitoyable, qui rêva le sceptre des Immensités.

Et légères, elles vont, estimant depuis toujours en un rire de leurs lèvres folles que tout et tous n'ont d'autre raison d'exister sinon afin qu'on s'en puisse joyeusement moquer.

LA BABIOLE

Des cimes neigeuses que hantent les glaciers bleus où seuls fleurissent les calmes lys immobiles de l'éternel hiver, des sentiers de solitude où s'essore l'âme selon la grave ligne des immuabilités, les Sages sont descendus, inquiets enfin d'un eden dont la porte ne serait point impitoyablement close.

Un éphémère avril sourit aux branches. Parmi les ambiances complices, l'âme impatiente voudrait éclore, évoquant avec extase le cher fantôme du rêve qui la frôla depuis des temps, de la caresse de ses ailes indé-

cises. Cela oui, vraiment, et le charme des vieilles mélopées oubliées, et le mystère des instants qui ne vous troublèrent point d'abord; mais on se rappelle et on songe.

Cependant les Magiciennes qui recèlent le grand secret en le fouillis complexe de leurs futilités, belles et non cruelles certes, aggravent de leur indolence l'adoration des mille ramures vers elles étendues. Et, tabernales légers, hiérophantes si peu austères, elles sertissent de fleurs joyeusement frivoles, agrémentent de fanfreluches vaporeuses, tout un fastueux apparat puéril, la babiole.

Elles tissent de leurs doigts mêmes la fragile trame du bonheur. Mais les poings se crispent, et les rages s'affolent. Des humanités vibrantes d'avenir accourent et se prosternent; et l'on vend son âme, et l'on trafique de sa vie, et on renie tous les vieux dieux qui vous pourraient porter ombrage. Et ce sont toutes les entreprises farouchement délaissées et les apostolats bafoués, et les pires supplices, et l'enfer des remords sans fin, bravés... Tant apparaît considérable, la babiole!...

Cela, si fluide et radieusement éphémère, s'insinue aux questions les plus abstruses et la vaine onde sonore d'un rire immobilise, s'il lui plaît, l'élan des grands fauves belliqueux. Et voici les bandits qui se recueillent et voici les ascètes qui s'exaspèrent au titillement de quelque souffle léger. Et les sages déconcertés voient bien que depuis toujours ils se trompèrent, pour n'avoir pas su la babiole, en somme considérable.

Et cependant qu'avril sourit et que s'écroulent les dogmes poussiéreux des moroses vieillards qui vaticinent, elles rient, et dédient leur âme fluide à quelque autel païen, idole familière et toute puissante dont la voix est un gazouillis tendre.

Et, bellement, elles magnifient de toute l'ardeur de leur passion la babiole considérable, somptueuse messe éperdue, dévotion chère au cœur des Madeleines pas encore repenties.

—

LE CORBILLARD

Maintenant que le voilà sage et méditatif, mort selon la norme gémissent les autres, les bras croisés sur la poitrine en pose d'humble dédain, il n'a cure des ambiances.

Les yeux ouverts, il veut bien ; on les lui ferme, il

veut bien encore, convaincu que nulle chose désormais ne vaut qu'on s'en inquiète. De quoi que ce soit il ne veut plus, ah ! il ne lui plaît plus considérer quoi que ce soit, sinon le grand silence et les ténèbres formidables.

Les entêtés à leur folie jugent malséante une telle sagesse, cela les importune que les épient ces yeux vaguement effrayants, que les écoutent ces oreilles calmes, et pour amis qu'ils lui furent et se flattent de lui rester, impatients de s'en séparer, lui ont fait comprendre qu'il eût à s'acheminer au plus tôt vers quelque coin propice à sa nouvelle condition, une solitude vierge des terrestres ébats, et décemment le pleurent et s'apitoient sur un sort si lamentable encore que si banal.

Ce sera là-bas, au flanc ombreux de la colline, quelque exquis retrait où méditent ensemble les philosophes des temps passés en attendant que paraisse au ciel l'aube du jour digne enfin de leurs grandes âmes.

Et le bon mort s'avance précédant l'escorte, d'un pas lent doctement, comme un bien calme et bien sage, qui sut profiter de l'expérience amassée, et ne va plus, telle une étourdie bestiole, batifoler de droite et de gauche, follement.

Tout autour c'est la vie grouillante de toujours, que raie à peine d'une ombre transitoire le cortège de mort. Des mendiants se lamentent d'un glas monotone, des adolescents s'astreignent à quelque lourde tâche, sacrifiant leur radieux présent pour assurer un lendemain problématique. Des filles se pavanent impudiques et chastes, énigmes qui ne demandent qu'à livrer leurs secrets. Et pensez, monsieur le mort, aux plaisirs bien doux, pour lesquels on fait volontiers de si grands sacrifices.

Mais lui, nonchalamment, dans la boîte simple et correcte, se balance à tous les ressauts de la route, avec un rire, comme quelqu'un qui sait des choses...

Ce sont encore, plus loin, les naïves campagnes, souriantes de grâce simple, qui s'agrémentent de soleil et se festonnent de verdure, et le charme des heures lentement écoulées et la douceur d'aller si seul, dans le paysage pensif. Mais tant de fleurs sont là, tressées pour lui en couronnes ! Secrètement le mort s'enorgueillit des enjolivements pour sa demeure d'ombre et de silence en la solide crypte de marbre où l'on a projet de demeurer, sans doute, bien des années.

Au ciel très pur, pourtant, quelque nuage. Le bon mort pense aux splendeurs de naguère, mirifiques

et fastueuses, aux projets qu'il laisse inachevés, aux rêves qu'il n'eut le loisir de réaliser et c'est pour son âme la tentation grande ; mais sage il se dit qu'il messiérait très certainement de faire un scandale en contrevenant à la règle de toujours, et se résigne à demeurer en l'impassible gravité qui lui convient.

Puis c'est déjà l'ultime étape et voici que bâille la porte sur l'infini de son destin. Docile il descend sans que rien témoigne en lui d'un désir ou d'une plainte.

Et sur lui la terre, et sur lui la pierre et sur lui les immortelles de leurs regrets, et les considérables de leurs douleurs, et sur lui tout le poids d'une écrasante fatalité. Il peut se révolter et se débattre, désormais ; mais ne soulèvera jamais l'amas formidable qui l'emprisonne en son éternité.

Mais non ! il écoute sans raillerie les improvisations d'usage et condoléances de ceux qui lui furent proches, laisse se heurter et se dérouler les inutiles lamentations et s'endort d'un pacifique et blanc sommeil, en la majesté de son rêve, superbement dédaigneux de leur répondre.

—

LES PRINCESSES SPLENDIDES

Naguère et toujours elles furent toutes un vaporeux essaim de gaités claires. Grâce sans doute à quelque inépuisable trésor épandu, le vieux roi fou les inondant de ses largesses, elles régnèrent et splendirent sur les âmes éblouies, par le charme et le mystère de leur éternelle jeunesse, par l'enveloppement de leur éternelle grâce subtile et volatile. De toutes les fêtes elles furent parce que là toujours et seulement où elles furent, fut la fête. De la victoire grandiose sur un ennemi mis en déroute et réduit à merci ou des fiançailles épanouies avec quelque très nice et très belle vierge éphémère, toujours elles escortèrent un char triomphal avec des roses d'apothéoses et de buccins très haut épandant leur orgueil dans la splendeur exubérante de midi. Insolemment jolies, mais se pavanant avec une telle ingénue hardiesse en le luxe adjuvant des étoffes et des joailleries, telles sans doute apparurent à la face du monde les princesses fastueuses, grouillement de tout un monde pervers et joyeux, étincelant et fragile. Et elles proclamaient l'internissable splendeur du roi leur magnanime maître, comme les forêts pensives et la grandiloque mer attestent la gloire à jamais de la création.

Puis quand ce vieillard munificent vint à trépasser, occis sans doute par une traîtresse main, peut-être de l'une d'elles, plus folles et plus joyeuses, elles célébrèrent la délivrance maintenant conquise, exaltèrent l'espoir au seuil des temps nouveaux, insultant d'un tel essor de leur gaîté la face du mort que ses fils et ses dévoués sujets n'osant plus le pleurer rougirent de leur tristesse et se détournèrent pour sourire et firent avec la pourpre de son sang de rutilantes oriflammes dont s'embellit le geste ample et conquérant de leur beauté.

Folles splendidement, elles allèrent à l'aventure, incapables de rien qui pût souiller la pure essence de leur splendeur,

De les avoir trop contemplées, des amants eurent les prunelles brûlées et de les avoir approchées trop, d'autres devinrent fous ou moururent. Et malgré l'exemple tragique, des foules impatientes et avides se précipitent vers elles...

Caméléonnes et fantasques elles s'ébattent infiniment dans une orgie de soleil ou de claire allégresse, et dans leurs corps ondoyants à travers les insaisissables métamorphoses, l'éternelle promesse d'on ne sait quelles délices chatoie comme le satin clair dont elles s'enveloppent jalousement.

De pauvres gens exténués, du fond de leur misère implorent d'elles quelque mansuétude. Ils s'exaspèrent en convoitise vers elles et pour les conquérir plus sûrement ne craignent pas de salir leurs âmes et leurs mains en la boue des œuvres turpides. En vain invoquent-ils cela qu'ils leur furent toujours de zélés adorateurs et qu'une telle détresse vaut au moins quelque pitié, en vain les pleurs, en vain les prières.

Malheur au malheureux et misère aux chétifs. Leur souffrance traduite en laideur par leur corps lamentable blesse comme un cri discord l'harmonie des âmes heureuses. Que se vont-ils mêler de vivre ? Et point hautaines, impeccables plutôt, elles franchissent les passions houleuses, les artisans âpres, esquivent les bras tendus et les étreintes furieuses... et bientôt éloignées d'un pas menu, considèrent la banalité de la misère, avec des moues. De la pitié ? non, du dégoût. Et sans plus s'inquiéter des cupidités haletantes, soucieuses de leur seule mission de beauté, elles se réfugient en la pénombre des forêts, qu'elles illuminent, en le mystère des étangs qu'elles vivifient.

Une éparse furie les guette et les enveloppe sans nulle grâce où qu'elles soient. Et voici : un soir tandis

qu'au son d'invisibles harpes elles s'ébattaient d'allégresses neuves parmi les brumes crépusculaires de l'étang, frivoles et exaltées comme si le monde venait seulement d'éclore, tandis que selon nul azur que de leur rêve elles développaient mainte sorcellerie de leur rituel, des maraudeurs tapis pensèrent les saisir en une étreinte de leurs bras ardents; mais un peu d'eau trouble et froide de l'étang, un peu d'eau morte et banale fut tout ce qu'ils eurent, tandis que s'évaporaient splendides les princesses avec des rires lumineux.

Et voici : tandis qu'elles poursuivaient quelque perverse idylle où les sentiments à fleur d'âme titillent le cœur, ne le labourent point, parmi le hasard complice des ceintures qui veulent être dénouées, des lèvres qui veulent être violées, et solennelles futilement selon la laborieuse vie qui s'écroule pour ne laisser qu'un peu de cendre, les bandits affolés par quelque brutale et monstrueuse luxure, ah ! les bandits se sont rués sur elles, avec des piques, des épées et des poignards, mais elles passèrent au milieu de lames brandies, parmi les pointes courroucées, impalpables et radieuses. Et les butors n'eurent pour eux qu'un peu de rouge rage inassouvie.

Mais le Mage éternel qui sait les signes incantatoires par qui les blanches fées seront malgré leur fluide splendeur enchaînées, qui réalise en l'appât d'un métal les forces latentes de son esprit et par les multiples ramures éparses de sa puissance enferme en un treillis de loques pantelantes l'azur, les fascine et les enchaîne et les réduit, captives éplorées, à n'être plus que des princesses serves rivées à la tour fatale et pour jamais courbées au joug d'un esclavage magnifique. L'étroite dépendance aux caprices imprévisibles conditionne leur royauté partout incontestée.

Elles cependant, acceptent le destin selon l'orientation nouvelle; et parce que de nulle aventure elles ne retiennent que l'allégresse, les anneaux et les colliers, qui signifient leur servitude avec un rayonnement de rire, leur deviennent des ornements mirifiques dont se rehausse l'éclat comme diaphane de leurs chairs.

Des cathédrales s'effondrent, des empires croulent, des religions agonisent; la tristesse presque qui passe sur elles est un voile vaporeux dont elles se couvrent coquettement et qui enveloppe d'indécision les contours de leur belle âme. Et nulle amertume chez elles qui ne se résolve en des pas menus de mélancolie, en d'harmonieux sanglots de désolation.

Opprimées, elles sont de joyeuses impudentes qui

n'en font jamais qu'à leur guise — et les devoirs et les serments où elles sont tenues enfermées par l'incantation du magicien fatal, leur sont le réseau souple et indéfiniment modelé parmi lequel elles évoluent à l'aise, le traînant et brandissant comme une écharpe, telles des oiselles qui se joueraient en des toiles d'araignée, mettant leur point de coquetterie à ne rompre pas l'étroite trame, malgré la folie éblouissante des évolutions.

En leur toujours sémillante jeunesse, en leur toujours impitoyable splendeur, elles traversent ainsi les pires alarmes où s'abîment les unes après les autres, adorables avec dans l'allure d'orgueilleuses ressouvenances de leur divinité.

—

★★★

Un être qui n'était que vapeur et lumière, — quelle apparence sinon d'une femme? du sein d'une foule brutale qui trame des négoces et ourdit des projets, ah un être s'est élancé!... Dans la courbe paradoxale et capricieuse de la danse évoluant offrant aux yeux le symphonique concert de ses grâces et de ses manigances, aggravant le mode majeur de ses hautaines impudences, elle illuminait de son sourire les visages silencieux de concupiscence, ah dans la courbe paradoxale et capricieuse de la danse!...

Et voici que le bouge s'est élargi, et voici que les nues se sont déchirées et dans le pur éther, à l'harmonie des angéliques flûtes accompagnant son long solo silencieux, elle a dit l'invraisemblable élan d'amour, et l'éternité de l'humanité. Et ce furent des bras tendus, des gorges oppressées, un grand silence comme quand quelque chose a passé.

Quelque chose comme une chevelure splendit à son chef, à cause de quoi seront désormais à tout jamais répugnantes les pâles bien-aimées, et de son vol tendu l'insaisissable fantasmagorie règne et préside aux flux et reflux des respirations haletantes.

Elle dit aussi les extases et les pudeurs qui hésitent et la tristesse du mode mineur s'exhale des lents mouvements qui ne s'achèvent qu'en songe, des pas attardés qui ont l'air de pleurer!...

La vie de chacun fut une logique suite d'événements pour en arriver là, et voici dans toute sa splendeur de mensonge, l'absurde et éternelle irréalité qui seule est le pourquoi de la vie.

L'énigmatique enchanteresse a les doux yeux, parfois flambants, du rêve qui s'affole, et sa silencieuse mélodie développe aux yeux toute la trame des pures visions.

Délicate et perverse elle distille d'inquiétants aromes, apparaît et se développe sous mille modes selon les yeux qui la contemplent et toujours s'idéalise et se recule, exaspérante, dans les plaines de l'Inconnu.

Sa splendeur fait pâlir les étoiles et les vaines pierreries, mais sa main s'appuie parfois dans un geste d'impérieux vouloir sur la mignonne gaîne d'un poignard dont elle n'a point dédaigné de s'affubler.

MARCEL RÉJA.

LES REFLETS DU MIROIR

MÉMOIRES D'UN INCONNU

—

« Le monde extérieur a toujours agi sur moi plus que je n'ai pu agir sur lui ; je suis devenu un miroir d'où mon propre reflet s'est effacé, tant il s'est empli du reflet des objets et des figures qui s'y confondent... »

GEORGES SAND : *Impressions et Souvenirs.*

I

Je ne veux pas écrire ici pour la postérité trop lointaine, non plus que pour les éditeurs présents. Je ne vends pas mes pensées, je les donne au hasard de mes amitiés. Du reste, les gens compétents reconnaîtraient vite l'*amateur*, et quant au public, il demeurerait sans doute dédaigneux de ces mémoires d'un inconnu : il lui en reste tant à lire sans ceux-ci !

Ce sera donc, très égoïstement, pour moi-même que chaque soir je dresserai le compte des recettes et dépenses de mon activité physique et intellectuelle.

Je prends soin d'énoncer nettement cette résolution, non seulement comme avertissement nécessaire dans le cas où par hasard ce cahier glisserait entre des mains indiscrètes et sous des yeux curieux, mais surtout afin de m'éviter toute velléité ultérieure de jolie imposture et pour garder du mieux possible, avec leur franchise, la fraîcheur des quelques impressions qu'il me plaira de préserver ainsi des perfides chausse-trapes d'oubli qui jalonnent mon âme de leurs fosses traîtresses (1).

(1) Une apparente sincérité doublant en effet l'intérêt de ces notes, curieuses d'ailleurs à plus d'un titre, nous incita, en dépit de ce liminaire avertissement, à publier, sans y rien changer cette histoire des variations d'une âme, dont le possesseur a du reste pardonné la licence prise à l'égard de son manuscrit.

Mon âme ! — c'est une eau qui coule, lente ou vive, douce ou furieuse, calme ou trouble, parmi des paysages et des figures dont elle enregistre les images successives, les déformant parfois.

C'est le vagabond miroir sur lequel passent des aurores et des crépuscules, des midis joyeux, des lueurs et des reflets, des taches, des silhouettes qui l'animent, l'emplissent de vie profonde, de gestes, de couleurs, sans que, leurs frissons de lumière enfuis, il puisse vibrer à nouveau.

C'est une eau qui coule lente, entre les roseaux, sur un lit de cailloux ronds, aux heures de rêverie, quand défilent des théories imprécises de visions pâles, entre la double haie des cils levés, sur un fond d'anciens souvenirs — ou qui ruisselle, vive, pressée de franchir un défilé de roches aiguës et de s'en aller enlacer les troncs moussus des saules aux longues chevelures et les flottantes herbes qui s'abandonnent dans les tourbillons — aux heures de désir, aux heures de passion, aux heures rapides de volupté.

C'est une eau qui coule douce, près des iris, près des glaïeuls, sous les nymphéas couronnés de pâles fleurs : des nuages s'y mirent et des filles qui passent et des oiseaux menus qui pépient — il est de tels moments, lénifiés par de tièdes parfums, des visions gracieuses, des sourires et des chants légers.

Et aussi, furieuse elle s'élance, torrent tumultueux elle bondit, se cabre, se tord, rugit — sous les bises de jalousie, les tourmentes d'orgueil, les tempêtes de colère.

C'est encore l'eau calme des soirs de bonheur, l'eau trouble des nuits de fièvre.

Elle coule, elle court, elle stagne, elle déborde; elle est rose, elle est bleue, elle est mauve, elle est noire — et c'est mon âme!

Ce soir je l'ai promenée, triste et seule au milieu de l'indifférence des passants, de l'égoïsme des amis, de la permanence d'un décor, ironiquement pareil à celui d'hier.

Puis je m'en suis venu rejoindre les tableaux fa-

miliers, les tentures accoutumées, les vieux meubles grimaçants, les vitraux éteints, les sièges sur lesquels n'attend plus aucune visiteuse, maîtresse, amante, aimée... Mon cœur est vacant et je n'ai point de hâte à lui donner un nouveau locataire.

J'aime cependant les beaux yeux, les belles lèvres, les beaux corps.

Ah! rencontrer une figure féminine, avec les yeux de Suzy, les lèvres de Claudine, les courbes harmonieuses de Madeleine ?

La rencontrer ! et chaque jour fortifier son image d'une comparaison avec l'original, afin que cette image bienfaisante surgisse aux heures grises... Point de rendez-vous, point d'étreintes, rien que la joie de sa seule présence et des causeries dans la tiédeur des après-midi. Ce ne serait pas l'amour, ce ne serait pas l'amitié, qui nous rapprocheraient mais peut-être tous les deux ensemble, quelque composé nouveau de sentiment, moins égoïste que l'amour, moins dévoué que l'amitié, et empruntant toutefois à l'un le piment du désir et à l'autre la douceur des confidences désintéressées.

Est-ce réalisable ?

Pour tenter une liaison de cette nuance indécise, ni tout à fait blanche, ni tout à fait impure, communion intellectuelle saupoudrée de sensualité, quelle partenaire élire ?

A ce jeu, les courtisanes, fertiles en ruses, demeureraient cependant inaptes.

Les comédiennes aux pierreries étincelantes ressemblent trop souvent à leurs gemmes, qui brillent surtout de la lumière qu'elles reçoivent.

Quant aux mondaines...

Il me souvient toutefois qu'avec la très immatérielle Marie-Ève j'esquissai une ébauche, vaguement analogue à mon dessin d'aujourd'hui.

Cela avait commencé dans sa loge du Théâtre Libre au cours d'une représentation d'Ibsen. Nous avions causé symbole et littérature. Le règne du symbole florissait alors ; la bicyclette et l'automobilisme n'imposaient pas encore leur tyrannie. Je sus flatter,

sans bassesse, les aspirations de la jeune femme vers de confus au-delà.

On me vit ensuite chez elle à de fréquents crépuscules, tandis que s'épandaient des conversations esthétiques et des liquides adéquats à l'heure, ceux-ci en des coupes de forme étrange et des cristaux irisés.

Notre intimité prospéra sous le regard extatique de madones, très préraphaëlites, isolées des contingences extérieures par des cadres pâles, semés de fleurs.

Imprévus, des lys énormes, boutés en la gueule d'une chimère d'or, étoilaient de leurs larmes candides des soies légères, d'un vert fané.

Çà et là des orchidées, lourdes, somptueuses, éclatantes, se penchaient hors des cornets transparents, ponctuant le ton clair et uniforme des bois laqués.

Disséminées par la pièce, des lampes électriques, enfermées en d'épaisses chapes de verreries, versaient leur lumière apaisée sur les étoffes molles, les statuettes nombreuses, les poteries, les étains de la cheminée dans le goût anglais, toute de colonnettes, d'ogives, d'étagères, de glaces, et s'accompagnant d'encoignures compliquées.

Aux sièges bas, recouverts de velours mat où saignaient des géraniums couleur de rouille, Marie-Ève préférait un divan d'angle, adossé à la boiserie et que surmontait une corbeille de plantes vertes. Elle attirait près de ce meuble une petite table sur laquelle s'étalait la collection de ses revues favorites, et quelques livres. Souvent je la trouvais assise là, tout le corps immobilisé par un effort d'attention que secondaient la moue enfantine de sa bouche, l'arc violemment tendu de ses sourcils sombres, tandis que ses yeux de ténèbres et de rêve s'égaraient à la poursuite des lignes inégales qui fuyaient sur papier de Hollande — désespérément.

Mais, en dépit de l'atmosphère tiède et comme sensuelle, des odeurs errantes qui flottaient sous le long plafond cintré, malgré la réelle beauté de

la jeune femme, grande, mince, souple, avec un corps d'éphèbe aux hanches effacées, et gracieuse, délicate d'allures et de visage, j'attendis en vain auprès d'elle ce moment révélateur où la venue du désir transfigure en nous chaque sensation, mue nos regards en caresses, change en aveux les paroles entendues, transforme un serrement de mains en étreinte, et en ivresse la joie de respirer un parfum cher.

Je n'aimai donc guère autre chose en elle qu'un camarade, un camarade agréable et intelligent.

De son côté, Marie-Ève, si j'en excepte la coquetterie des premières rencontres, ne tenta nullement de rompre ma réserve.

Un hasard banal me révéla bêtement la cause de sa placidité et de mon indifférence.

J'entrai, suivant la formule d'usage, soit « sans être annoncé » un jour malencontreux : amoureuse et plus passionnée que moi, selon toute apparence, une amie occupait sur le divan d'angle la place que je n'avais jamais songé à prendre...

Or, je ne souhaite pas revivre l'aventure.

Aussi bien, pourquoi asservir ainsi mon idéal au bon vouloir d'un demain inconnu, peut-être complaisant, peut-être aussi rebelle à l'accomplissement de mes vœux, quand je puis les réaliser dès à présent ?

De cette réalisation, je n'obtiendrai qu'un plaisir imaginaire — imaginaire, soit ! mais encore... un plaisir !

Et d'ailleurs, puisqu'il est admis que la volupté trop intense confine à la douleur, et qu'il n'est de bonheur que modéré, je demeure en tout cas assuré de rencontrer, en précisant cet idéal, en le caressant de ma pensée, en le matérialisant par l'écriture, une joie douce et, par là, d'autant plus certaine.

Sais-je au contraire quelles sensations réelles me procureraient la rencontre que je souhaite ?

Préférons donc l'immédiat au futur.

Eh quoi ? j'hésite...

Oui ! au moment de tracer les lignes décisives qui définiront l'objet de ma passion et ma passion elle-même, un obscur sentiment de crainte me paralyse : je songe aux récits légendaires, aux histoires merveilleuses dont fut avide mon enfance. Les paroles des princesses se métamorphosaient en perles, en diamants, en crapauds. Les fées, les enchanteurs et les génies ne manquaient pas d'accomplir les merveilles réclamées par le pêcheur de truites, le paysan incrédule, le méchant roi.

Je songe également à la traduction moderne de ces contes : toute idée constitue un commencement d'acte.

Or, n'est-il pas, en la circonstance actuelle, aussi téméraire de rêver que d'agir ?

Une voix m'interroge :

— Si le personnage que tu vas créer là, avec des lettres noires et inanimées, se levait de la page ou tu l'auras couché, et surgissait devant toi, vivant, lumineux... ?

— Bonne fée, je vous rendrais grâce et n'aurais garde à m'abstenir de baiser sur le champ les belles mains de la dame.

— Sans inquiétude ?

— Puisque je l'ai invoquée.

— Souviens-toi de Pygmalion.

— Je serais un ami, seulement, un ami passionné mais non pas un amant.

— Subtilités que disperserait l'effervescence du désir.

— Ne peut-on désirer une femme sans la posséder ? Mais c'est précisément ce désir que j'appelle, cette addition d'une pointe d'égoïsme aigu au tendre altruisme d'une émotion, cependant sincère.

— Tu cherches l'unité dans la contradiction.

— Je cherche une synthèse nouvelle par la combinaison de deux sentiments anciens.

— Qui t'a renseigné sur la possibilité d'une telle combinaison ? Sais-tu si ces tendances opposées consentiront à la coalescence ?

— Je veux me renseigner moi-même, et sinon tenter, du moins *imaginer* l'experience. D'autre

part, que je n'obtienne pas cette fusion, le mélange me suffira. Enfin, je ne m'adresse jusqu'à présent qu'au rêve, pour lequel tout est possible.

— La réalité est plus forte que le rêve. Prends garde !

— Je n'ai plus peur, et à mon tour maintenant de questionner.

Que sera-t-elle ?

Blonde ?

Brune ?

Rousse ?

O fée, demeure bonne ! Précise mes visions. Seconde-moi de ton pouvoir surnaturel. Qu'elle apparaisse, au moins en mon âme, celle que je réclame à la fois au monde sensible et à l'au-delà, celle vers qui je tends, celle que j'aimerai d'amour et d'amitié !

Cette invocation, jaillie spontanément du fond de mon être, me trouble malgré moi. Mes doutes se dissipent, mes hésitations vacillent, puis s'écroulent, et par la brèche, sur leurs ruines, une foi absurde, victorieuse, entre triomphalement, m'envahit, me pénètre : *je vois*.....

Je vois une chevelure d'airain sombre, qui se transmue en or solaire aux lumières des bougies, une chevelure lourde, un cercle de métal entourant une face d'icône byzantine.

Dans cette figure, blêmie par la pâleur des fards, balafrée de rouge aux lèvres, les yeux se dessinent étranges, avec leurs iris brun-d'algue, lamés de reflets glauques par où se révèle une perversité que cependant dément la candeur des mystiques sclérotiques et les longs cils de soie pâle.

Elle est vêtue d'une tunique d'étoffe lourde, miroitante, brochée de grandes fleurs d'argent.

De rares pierreries à la ceinture, d'antiques bagues aux doigts parent PHYLLIS.....

II

PHYLLIS !

Tout le jour j'ai emporté ce nom avec moi, ce nom et la jolie figurine qu'il représente.

J'aime maintenant à l'entendre chanter en moi, doux comme un frisselis de violes, pénétrant comme un son de flûte ; en moi, j'aime à revoir la face d'icône, à la fois candide et perverse, mystérieuse et mystique, et inconnue.

Avec un respect étrange, je la contemple ; j'attends qu'elle me parle *réellement*, ne voulant pas la *faire parler* ; et si parfois je me regarde, surpris, ironique, si je raille l'imprévu, le rapide enthousiasme que développa ma boutade d'hier, parfois aussi, je me surprends à douter attendri.

Ai-je tort de me préparer à construire ainsi sur les terrains vagues de mon âme, un château de songes habité par Phyllis !

Dois-je me blâmer plutôt de m'abuser moi-même, ainsi qu'une divinité qui s'étonnerait du miracle, par elle suscité ? Bien que peu confortablement assis sur cette branlante escarpolette qu'est le doute, mon esprit, mené, dans l'angoisse, d'un contraire à l'autre, se balance, mal à l'aise, nauséeux, torturé. Tantôt une secousse plus forte l'ébranle — objectiver de la sorte ses propres fictions conduit souvent à l'hallucination, prélude du définitif détraquement — tantôt le plaisir du jeu prédomine — la chose est dangereuse peut-être, mais amusante.

Je voulais fuir les perpétuelles antinomies, unir l'amitié et l'amour en un seul sentiment, la réalité et le rêve en une vision unique, et voici qu'au premier détour de la route viennent à moi de nouveau les éternelles Oppositions !

Phyllis ! Phyllis, dois-je te rejeter au néant ou glorifier ta venue ?

Quoi ! après avoir imploré, gémi, prié pour que s'érige devant moi ta précieuse effigie, j'irais, une

fois admis à la contemplation de ta triomphale, de ta magique apothéose, clore lâchement mes yeux éblouis et craintifs, mon âme transportée mais irrésolue, et qu'envahiraient d'ailleurs aussitôt les dépits, les regrets, les désespoirs, les douleurs !

Non, Phyllis ! je te veux encore, double floraison enfin épanouie ; je te veux toujours.

Je t'ai appelée : tu es venue.

Merci ! et laisse-moi avouer mon désir, dire les litanies d'adoration, crier ma joie, ma joie, large comme la mer tumultueuse, profonde comme l'infini des éthers, mouvante et solide comme les mondes !

Tu es venue, embrasant le gris de mon ennui de l'incendie de tes lèvres, du carmin de tes rubis, embaumant les brumes fades de ma mélancolie par le parfum véhément de ta chevelure, les tièdes odeurs flottantes aux plis de tes vêtements ; tu es venue, avec un front haut et lumineux, des yeux qui pensaient et qui aimaient, une bouche de luxure et une parure de beauté ; tu es venue, désirée, attendue, aimée, et l'heure définitive sonna, dès que tu apparus parmi le cliquetis de tes bracelets !

Tu es venue, et n'est-ce pas ? tu resteras en moi avec ton esprit et ton corps, divins puisque incréés, immatériels, amie-amante, synthèse enfin obtenue !

Et, en moi, je bâtirai, pour t'y offrir une demeure, des cités de songes.

Au milieu du rêve des eaux et des jardins, des palais de métaphysique, hautainement dressés vers l'Inaccessible, développeront la symétrie de leurs façades, leurs colonnades grandioses de brillantes hypothèses.

Dédaigneux des réalités mesquines, lointainement assises à l'écart, derrière l'horizon, des clochetons, de hardis campaniles distrairont nos regards, lorsqu'après avoir gravi, enlacés tous les deux, les larges escaliers, nous parviendrons aux terrasses dernières de l'édifice, qui, baignées de

lumière reflètent en leurs plateaux de porphyre l'énigme des ciels inconnus.

Nous aimerons stationner là jusqu'au vertige ; et si, d'aventure, l'attirance du vide, la hantise du gouffre, tentait de m'égarer, essayait de me précipiter au tartare des négations et des doutes, je baiserais tes yeux pour qu'ils m'éclairent et ta bouche désirable pour respirer sur tes lèvres la croyance et la foi.

Puis, tu visiteras les salles nombreuses, historiées de tapisseries, illuminées de vitraux à l'éclat dur ; nous nous attarderons peut-être, sous les regards immuables des anciens philosophes, figurés là en couleurs éteintes, à des entretiens passionnés, selon la coutume du rusé entremetteur d'âmes et de ses disciples.

Des esclaves, porteurs de mets agréables au goût, des danseuses et des musiciennes, expertes dans leur art, des convives aux paroles subtiles, apporteront parfois à ces causeries, parmi les torches et les coupes couronnées de fleurs, la distraction d'un spectacle, délicieux à voir.

Dans la cité, en outre de ces palais, il y aura aussi des ateliers occupés par des artisans industrieux qui tisseront le lin de tes sandales, l'étoffe merveilleuse de tes tuniques ; des orfèvres y sertiront des pierreries en des métaux rares, et ciseleront tes ceintures et tes bagues.

Auprès d'eux, des architectures plus sobres abriteront les laboratoires et les bibliothèques, car tu sauras, gai famulus de l'alchimiste, lui donner les cornues aux belles panses et les ballons étincelants, chauffer les alambics de cuivre rose. Attentive à ses ordres tu déboucheras les flacons mystérieux, surveilleras les ébullitions capricieuses, et luteras les creusets d'argile.

Lecteurs de pages hermétiques en de vieux in-quarto à formules, nous tenterons ainsi les transmutations du grand œuvre, ou, plus audacieux que les plus inouïs Edison, imaginerons des appareils fantasques, merveilleux.

Devenue alors le préparateur habile et savant,

tu m'accompagneras par les salles claires emplies du ron-ron berceur des dynamos, du frémissement des courroies tremblantes, du bruissement des volants fous, emportés en de vertigineuses rotations, du souffle rythmique des pistons déplaçant avec un bruit léger les longues bielles à la course miroitante. Nous passerons le long des hauts vitrages, que barre la portée des fils noirs, distributeurs d'énergie, de lumière et de son ; et les étroits panneaux de verre, l'acier mouvant des machines s'éclaireront des reflets de ta présence.

Plus calme est la pièce dernière où dorment en leur cage de verre les trébuchets, et les balances aux fléaux rigides, et les complexes instruments enregisteurs.

Nous y serons seuls, gardés et servis, au gré des commutateurs, par les forces souples, obéissantes, disciplinées auxquelles nous assignerons des destinées imprévues.

Quant aux livres, ils seront les nefs précieuses du tillac desquelles nous narguerons les sombres vagues de la mer d'oubli ; nous franchirons ses flots dévorateurs, méprisant leurs menaces, souriant aux musiques des poètes, tandis que les rhéteurs et les jongleurs de verbes, déroulant leurs tapis constellés de belles figures, tenteront de nous divertir par leur adresse à manier le poids des lourdes phrases en même temps que les mots ailés protéiformes, presque insaisissables...

Phyllis! toute mon âme, ses palais habités de rêves et d'idoles, les autels qu'elle éleva à l'immanente Philosophie, à la Déesse Science, à l'Art auguste, toute mon âme sera ton empire et ta résidence, ô ma souveraine bien-aimée qui me donneras en retour la joie de tes parfums, de tes regards, de ton sourire, de tes gestes de lumière et d'harmonie !

Au vantail de tes lèvres ouvertes sur un perron d'ivoire, tu me laisseras surprendre le murmure de tes pensées.

Sur le tendre vélin de tes chairs, mes baisers écriront ce que veut mon désir.

Nous serons les amis, les amants, et je pourrai enfin, lorsque ta bouche parlera, lorsque cedera la boucle d'émeraude qui retient ta tunique, connaître en toi la Vérité nue, la Beauté sans mensonges, le Bonheur.

III

Prédisposition ou habitude ? ce petit coin devenu *l'oratoire* — car il me semble déjà que cette confession quotidienne est presque une dévotion, un rite à accomplir et non plus un passe-temps de désœuvré, comme au premier soir — ce petit coin m'attire dès que je rentre ici.

L'oiseau fantasque qui erre éternellement par les verdures jaunies du fauteuil Louis XIII — le fauteuil de mes soirs de lecture, soirs de prière maintenant — me fascine de son œil mélancolique.

Devant lui, la brune table lorraine, dégarnie de ses livres habituels étale complaisamment sa surface polie : l'encrier de cristal a levé sa paupière d'argent, ouvert une large prunelle noire et me regarde : le papier paraît plus doux et plus pâle sous la lampe à abat-jour de cuivre ; et je cède à toutes ces invites, entraîné par les mille mains volontaires, obstinées, invisibles, de l'accoutumance.

Elles me poussent sans que je résiste, sèment dans l'air, pour m'enivrer, des fragrances aimables, promènent devant ma face des visions séductrices, agitent à mes oreilles les sonnailles des suggestions victorieuses.

Me voici donc, une fois encore, revenu à mon vice, après m'être juré solennellement à moi-même, cet après-midi, que je mettrais fin — ô blasphèmes ! — à ce jeu stupide, que je saurais me reconquérir et renoncer à sculpter de puériles idoles pour les adorer ensuite.

Je suis lâche !

Hé ! à y réfléchir, est-ce bien ma conduite pré-

sente qu'il faut ainsi flétrir, ou mon serment de tantôt ?

En effet, ce n'est pas en toute impartialité, après délibération réfléchie et la conscience affranchie des passions dominatrices que je le prononçai.

Or si l'amant de Phyllis lui fut — hélas ! — un instant infidèle, et si l'amant de Mme de Tende sent à présent Phyllis régner de nouveau en lui, bien que ces deux amants se confondent en un même individu — et encore, peut-on prétendre sérieusement qu'un individu demeure jamais un et le même ? — ce chassé-croisé de sentiments mérite-t-il un tel blâme ?

Je m'exprime bien mal, et me défends très confusément devant moi-même. Que serait-ce devant des juges !

Amant, le mot ne se légitime guère : je ne les ai possédées ni l'une ni l'autre.

Ai-je seulement convoité Mme de Tende ?

Ma mémoire intervient dans le débat, m'accuse nettement, dit *oui* !

Cependant, à cette heure-ci où rôde autour de moi l'ombre de ma chère Phyllis, où je sens que je la désire, que je l'aime, je récuserais volontiers ce témoin, sans croire commettre une imposture.

Devant ce presque démenti, ma mémoire s'insurge, devient cruelle : sur son ordre, l'artillerie des pièces à conviction s'amène au galop, prend position et tire — à mélinite — sur l'insolent ennemi.

Mes coupoles cuirassées de sentiments robustes, mes belles coupoles à éclipse, le béton de rêve qui protège mes remparts, mes bastions d'illusion, s'anéantissent, les fossés qui séparent l'actuel de l'écoulé sont comblés par les décombres, et au travers de la brèche un décor se révèle.

Je suis assis sur un divan oriental, dans l'atelier de Maurac.

Échangeant les pinceaux avec l'adresse d'un escamoteur, étalant la couleur en de rapides mélan-

ges sur la palette, puis avec de menues touches pressées sur la toile, il achève une étude.

Attendant le moment proche où, le modèle renvoyé, nous pourrons causer, je feuillette un album de croquis.

Puis l'heure sonne. Le jeune garçon, qui figurait, en pourpoint rose, un mignon de la cour des Valois, passe derrière un paravent, et revient ensuite, vêtu d'un pantalon semi-collant, d'un veston court; le col de sa chemise s'échancre largement sur un cou blanc de fille.

Il sort, son chapeau mou à la main.

Sur le chevalet, sa figure imberbe demeure, cynique, gouailleuse, étalant au milieu du chatoiement des velours et des ors, sa tache pâle où l'ambre des yeux et le fard de la bouche mettent toute une vie sinistre, une expression de vice insouciant et de cruauté perverse, superbement étudiée et rendue par Maurac.

— Qu'en penses-tu ? me demande le peintre.

— Très joli. Peut-être... pas très chaste ?

— Hein ?

— Après tout, la mode est à ces choses-là.

— Ah, ça non ! mon vieux, non ! et, au contraire, j'en ai assez moi, de toutes les horreurs qui se débitent sous le couvert de l'Art, sous la couverture devrait-on dire ! le Nu savant, bien excitant, les petites scènes folichonnes, bien léchées, et tous les tableaux de genre pour alcôves de luxe...

— Voyons, Maurac, tu ne destines pas cependant ce bonhomme équivoque aux reproductions de l'U. P. A. M.

— L'Union pour l'art moral ?

— Juste !

— Les Sociétés qui font profession d'enseigner la pudeur me répugnent presque autant que les vieux qui font leurs saletés sur leurs toiles.

— Le public ne les déteste pas autant que toi ces saletés-là !

— Il en veut, je sais. Eh bien ? je lui ficherai tant qu'il en vomira, et que, j'espère, ça l'en dégoûtera tout de même un peu.

— *Canis ad vomitum...*

— Tu verras ce que je prépare !

La Luxure.

Ce ne sera pas le péché, car le péché appelle la croyance ou la pitié. Ce ne sera pas la débauche pauvre et dont on se détourne dédaigneusement, ni l'orgie des maisons closes, devant laquelle on passe : la luxure s'incarnera en cent figures, qui personnifieront ses formes les plus désirables, celles qu'ont chantées les poètes imbéciles, les romanciers qui drapèrent les postures obscènes de voiles somptueux, les conteurs qui se targuent d'une supériorité sur les brutes à instincts, parce qu'ils se croient, eux, volontairement, consciemment pervers !

Des trépieds se dresseront et des torchères. Le métal ciselé des cassolettes balancées étincellera près des coussins d'étoffes rares et magnifiques. Des musiciens très beaux et des chanteuses à longue chevelure, d'irritantes ballerines étaleront l'orgueil de leurs chants et de leur chair parmi les tables chargées de corbeilles de fleurs, de coupes et de verres ruisselants de liqueurs précieuses.

Bref ! tout le décor si souvent évoqué, resplendira, encadrant une foule brillante et parée, la foule des étranges et des inassouvis, des frôleurs et des buveuses d'âmes, de tous ceux qu'on glorifia de ne point sacrifier sur l'autel du désir normal. Elle ondulera en des groupes harmonieux avec des attitudes voluptueuses, des visages passionnés.

— Jusqu'à présent, ce me semble plutôt l'apothéose de la luxure, sa glorification éloquente, ô homme moral.

— Précisément.

— Je ne comprends plus.

— Je n'ai pas tout dit.

Par delà les spirales d'encens, le miroitement des soies, le remous des corps, les figures heureuses, s'apercevra une bande de fantômes, une menaçante et lugubre, et hideuse, et grimaçante théorie de laids masques révulsés.

Je veux que l'on voie, que l'on sache, que l'on comprenne, que l'on sente que ces fantômes demeurent la *seule réalité*, et que ces hommes, ces femmes en fête et en rut s'agitent dans un néant artificiel, qu'ils appartiennent en somme à ces larves qui les réalisent, les dédoublent, ou plutôt les montreront tels qu'ils sont, pitoyables, miséreux, malades, fous dont les bouches tordues, gardant encore la trace du sourire d'inepte ivresse, clameront les déchéances définitives, et les gestes hagards, les regards ternes ne se souvenant plus de la beauté humaine révéleront l'angoisse des éternels cauchemars !

Je veux, dans cette vision, que l'épouvante se précipite sur le désir louche, les jouissances morbides et les prenne, les accole d'une si farouche étreinte qu'il les étouffe à tout jamais !

— Tu veux joindre l'éthique à l'esthétique ?

— Pourquoi pas ?

Pourquoi restreindre l'art à son but primitif, le jeu ?

Pourquoi ne pas dépasser les mobiles du troglodyte, de l'homme des cavernes, et nous refuser plutôt qu'aux penseurs ou aux hommes d'actions, l'ambition d'être utiles, la possibilité de hâter la marche de l'humanité vers le bonheur, tout en la guidant vers le Beau ?

— Convertiras-tu quelqu'un ?

— Je montrerai que le gai buveur devient quelquefois l'alcoolique dément. On peint toujours le premier, j'essayerai de figurer le second. Mais, je n'espère pas de miracle ; du moins, si je ne guéris pas de malades, je pourrai peut-être préserver quelques âmes indécises, faibles, ou peu atteintes, du fatal prosélytisme des autres et cela me suffira !

— Toujours en oraisons, cher apôtre ? interrompt une ironique voix féminine.

— Madame de Tende ! fait le peintre en se retournant.

Madame Maurac suit son amie.

On me présente.

Puis je me souviens d'une heure très douce, et

surtout d'un moment où, dans la griserie de ce premier contact avec une agréable personne, je reniai mon idéal, prêt à détruire pour Mme de Tende l'adorable image de Phyllis.

En parlant, soit qu'elle s'adressât à Mme Maurac, à l'artiste ou à moi-même, la brune jeune femme savait lever si à propos la double herse de ses cils sur l'émerveillement de ses yeux, elle possédait de si jolis, de si prestes mouvements de bouche, qu'un peu de mon âme s'enfuyait dans la nuit de ces regards, aimait à s'envelopper dans la pourpre caressante de ces sourires.

Alors, j'affirmai le triomphe définitif des joies matérielles, des plaisirs sensoriels sur l'enchantement fragile des rêves.

J'étais sincère.

Or, à présent, loin de Mme de Tende, je ne comprends plus mon état d'esprit de cet instant, et je suis également sincère en songeant amoureusement à Phyllis.

Phyllis ! voici donc que tu te sépares, ce soir, des songes vains que suffit à effacer la lumière du jour : tu persistes, en dépit des invites du réel et de ses efforts, et de mes passagers égarements.

Ah ! la prédiction de la bonne fée que je raillai, s'affirme, et ses paroles provoquent en moi un singulier retentissement.

Je devine là, tout près de cette lampe, au delà de son halo de lumière, la Terreur aux aguets dans les ténèbres, le mystère prêt à se révéler et à ensevelir ma raison dans ses mensonges : je n'ose détourner la tête, car je commence à craindre : j'ai peur, peur de te voir, Phyllis, peur de te voir, surgir derrière moi, très belle et très pâle, avec la tunique d'étoffe lourde dont je te vêtis, ta chevelure d'airain, tes pierreries et des bagues.

Des impressions d'enfance, des reculs de tout petit devant l'ombre recéleuse et complice des gnomes, une oppression grandissante, des sensations d'effroi m'envahissent, submergent peu à peu les plaines de mon entendement, couvrent les hau-

teurs de ma volonté, m'inondent, et je me prends à frissonner, comme un magicien maladroit qui, après l'incantation, s'effarerait de la venue du Génie !

Pourtant, je ne puis arrêter ma pensée, qui sans cesse retourne vers toi, Phyllis !

Oh, la possession démoniaque devait procurer aux damnés de pareilles tortures et de telles délices !

Phyllis, ton nom s'inscrit en ardentes banderolles de flamme sous mon crâne,

Et ton nom m'est doux.

Ta face d'icône resplendit comme un phare aveuglant,

Je chéris ta face.

La morsure de tes cheveux, serpents roux, vipères de bronze, me déchire,

Caresse-moi de tes cheveux !

Tu ne m'as pas révélé ton âme,

Je pressens qu'elle est sœur de la mienne et la révère.

Oublie mes injures, oublie mes trahisons, oublie mes terreurs,

Phyllis, désirable obsession !

— *Obsession* ! j'ai écrit ce mot, presque sans le voir et maintenant il m'aveugle.

Obsession, déséquilibre, détraquement ?

Vais-je tomber à l'idée fixe ?

Bah ! que ce soit sur la pente de l'idée fixe, ou vers les corridors de l'enfer que tu m'entraînes, va Phyllis, poursuis ton chemin en moi : je n'aurai pas la faiblesse des inutiles regrets — je t'aime...

IV

Lorsque je songe à la succession rapide et contradictoire de pensées violentes, de sentiments tumultueux, de désirs bouillonnants qui traversa hier soir mon âme, et y a laissé, ce matin, un limon âcre et trouble, je m'étonne et me décide mal à croire que ce besoin d'orner d'un peu de rêve la monotonie de ma vie, qui me poussa à laisser

s'ébattre librement mon imagination, ait pu se préciser si nettement, s'incarner avec tant de force et que mon inclination vague pour un idéal imprécis se soit si vite transformée en une impétueuse passion pour cette grande poupée de mon esprit, devenue l'impérieuse Phyllis.

Compterais-je donc au nombre de ces malheureux dont parlait Maurac, non pas volontairement pervers, comme ils le croient, mais guidés, malgré eux par le défaut d'organisation saine de leur esprit, vers les recherches étranges, les appétits morbides, les actions démentes?

Oui, je sais et pourquoi ne répondrais-je pas que tous nous portons en nous-mêmes, prêt à éclore selon l'influence des diverses incubations, le germe du crime, de la luxure, de la folie. La limite entre le normal et l'anormal ne doit certes pas être considérée ainsi qu'une haute, une solide barrière, respectée par les uns, franchie par les autres, mais être plus vraisemblablement figurée par une longue échelle de nuances, habilement sériées, imperceptiblement dégradées, du blanc au noir, du régulier à l'anomalie.

A quel degré suis-je parvenu?
Aurai-je le courage de ne pas aller plus loin?
Ces questions m'inquiètent.
Les résoudre cependant m'attire.

A quoi bon les résoudre après tout! Les travaux des hommes, depuis Eschyle jusqu'au plus moderne des physiologistes, ont montré la présence immanente des fatalités derrière le vain rideau de nos actions. Que ce soient les dieux, nous laissant l'illusion de la liberté tout en demeurant nos tyrans, que ce soit la prédestination imposée par mon hérédité, mon éducation, le milieu où j'ai vécu, où je vis, qui me gouverne, je ne représente en somme que l'esclave, l'acteur décrit par le philosophe antique, jouant un rôle que lui souffle le destin.

Réagir, me placer dans un milieu différent, régénérateur, suivre un régime de bons conseils et d'hygiène... autant vaudrait me recréer! Ma pauvre petite volonté se trouve depuis trop longtemps

au service de mes bons plaisirs, pour changer, et entrer à celui de mes bonnes idées : c'est une garde corrompue, affaiblie, l'armée d'Hannibal après Capoue. A tenter de la mettre à l'épreuve, je risquerais de l'affaiblir encore par une défaite.

D'ailleurs, il n'est pas impossible qu'en raisonnant si sérieusement, je déraisonne et ne m'égare. Pour examiner une question sous son véritable jour, il ne suffit pas de la regarder uniquement sous un seul.

Essayons de me justifier.

Donc, j'aime Phyllis.

Quoi de plus naturel! Jamais amour ne se montra tant motivé : Phyllis réunit en elle seule le fragmentaire bonheur que je lui conférai, à la suite de nombreuses tentatives infructueuses auprès de plusieurs. Elle m'offre, à la façon d'une gerbe séduisante — parce que je la conçus telle — la beauté éparse dans tous les épis que je cueillis et l'esprit que je glanai péniblement dans cette maigre moisson. J'écartai d'elle toutes les imperfections qui eussent détourné mon désir ; et, ductile, malléable, obéissante, elle réalisera tour à tour mes plus imprévus caprices évoluera au gré de mes sentiments, puisque je l'ai animée, glorieuse statue, du souffle irritant et doux de l'amour et de l'amitié. Quelle créature mortelle m'offrirait à respirer le parfum de ce bouquet de séductions ?

Fort bien ! voici que se légitime la violence de cette passion ; mais il reste à la justifier dans son essence, soit en tant que passion s'adressant à un être de fiction.

A y réfléchir, la question apparaît insidieuse et complexe ; et je ne saurais guère la résoudre, théoriquement du moins, qu'en révisant tout le procès de la théorie de la connaissance.

Mais que m'importent Berkeley ou Thomas Brown, et Reid et Dugald Stewart, et Mill et Spencer ?

Idéalisme favorable au monde des idées ou matérialisme, défenseur du monde extérieur, ne peuvent prévaloir contre l'existence d'un fait et

de Phyllis, ni me défendre d'accorder à cette image la valeur qu'il me plaît.

Et valablement. Car, avant moi, des hommes se sont épris des figures qu'ils créèrent, témoin le mythe ancien.

D'ailleurs Taine n'a-t-il pas rapporté — dans l'*Intelligence*, je crois — une description de Flaubert, touchant une maladie que lui causa l'empoisonnement de son Emma Bovary. Balzac ne donnait-il pas à ses amis des nouvelles de ses personnages comme s'il les tenait pour réellement existant !

Evidemment, le génie, par son caractère anormal, et ce que nous en savons, suppose un état d'esprit voisin du morbide ; toutefois il ne dépasse pas la frontière, lorsqu'il se borne à ces manifestations-là.

Admettons que je me suis aventuré moi aussi dans « les terres limitrophes » : je m'y trouve somme toute en bonne compagnie.

Au surplus, *matériellement* les dieux n'existent pas plus et ne se révèlent pas autrement que Phyllis : la multitude des croyants m'interdit donc la folie. Les invocations des fidèles et leurs élans ne se justifient guère mieux que les miens, et cette comédie, en apparence jouée dans le vide, demeure cependant en réalité la traduction de puissants et réels sentiments intérieurs.

Formules de prières et de respect, agenouillements, balbutiements, extases, n'ai-je pas, sinon dans le mystère des nefs et la gloire des chants religieux, du moins dans l'ombre des nuits et la splendeurs du rêve, égrené tout ce rosaire sacré pour moi ?

Phyllis, qui personnifie selon mes souhaits l'amitié et l'amour, je l'adore à la façon de ceux qui invoquent une image incarnant à leurs yeux, la puissance suprême et la suprême bonté ?

Et certes il faudrait, pour que je renonce à cette passion, à Phyllis, que *je la rencontre* !

C'est impossible.

V

Je suis heureux.

Je suis très heureux.

J'éprouve un puéril besoin d'écrire ces mots, et une joie enfantine à les répéter.

Je suis presque aussi heureux qu'un homme ivre : je commence à perdre la notion des distances exactes qui séparent le possible du réalisable et le rêve de sa matérialisation ; je vais même jusqu'à mettre en doute l'existence de cet éloignement.

Maurac prétend parfois que pour bien apprécier un paysage, pour posséder la vision nette de ses nuances, de ses tons, de ses couleurs, il faut le regarder à l'envers : on a tort de ne jamais considérer la vie de cette façon.

La vie !...

C'est encore elle qui fournit les meilleurs, comme les pires romans.

Ah les romans, et les romanciers ! ces copies imparfaites qui n'atteignent jamais à la beauté du modèle, et à sa puissance, parce que ces gens subtils dont c'est l'œuvre, ces psychologues adroits, ces observateurs minutieux construisent leurs drames à peu près à la façon d'un horloger qui, fabriquant une montre, oublierait toujours le grand ressort : le grand ressort du réel est le Hasard ; non pas le hasard, propre aux confidences nécessaires, aux rencontres indispensables, aux conflits préparés, mais le hasard pur, le Hasard maître de la Vie, celui qui gagne les batailles, disperse les digues, guérit les malades, en dépit des calculs, des prévisions, et des probabilités humaines, celui qui ruine l'épargne travailleuse et lente et avisée, pour édifier la fortune du joueur surpris, celui qui bâcle les dénouements que refuserait le plus novice des auteurs dramatiques — et tout cela... ON NE SAIT PAS POURQUOI, comme disait Suzy !

Certes chaque jour on sait un peu mieux les pourquoi. Néanmoins, combien demeurent et demeureront longtemps encore à l'abri des investiga-

tions et de notre curiosité ? Or, de toutes ces causes, inconnues pour nous, de tous ces motifs dissimulés, de toutes ces lois non formulées, de toute cette obscurité et de toute cette ignorance le Hasard s'enrichit et triomphe sur les superbes qui se vantent de posséder la pleine clarté et la science définitive.

Ironique et puissant, dernière incarnation du mystère, il se dresse, drapé d'incertitude sur le piédestal géant de l'erreur et de l'épouvante, et s'il avait une âme, le Hasard rirait de l'orgueilleuse bêtise des hommes...

Qu'il soit béni, malgré les détresses qu'il enfante ! car il protège l'espoir, perpétue l'imprévu, et permet ainsi d'attendre, pour ces attirantes raisons, un demain qu'on rêve meilleur, qu'on souhaite au moins différent du présent et qui parfois se transforme en aujourd'hui souriant !

Mais s'il se montre favorable, on tente de l'oublier, comme en général les bienfaiteurs quels qu'ils soient. Il devient haïssable parce qu'il s'oppose à la vanité égoïste. On préfère prouver qu'il n'entra pour rien dans l'accident heureux dont on bénéficie. Ainsi s'inventa le pressentiment, semblant d'explication, flatteur puisqu'il permet de renier le hasard impersonnel, et qu'on invoque, à bon droit en apparence, dans les situations où la coïncidence qu'il suppose se réaliser en oubliant volontairement les cas contraires, et leur nombre, ce qui devient ridicule.

Sacrifierai-je toutefois à la loi commune en m'écriant :

— Etait-ce donc un pressentiment ?

Ou, plus positiviste et plus rationnellement :

— Avais-je déjà rencontré cette femme avant le soir d'ennui où je résolus de dédaigner les improbables ressources du possible pour m'adresser à l'immédiate certitude du rêve ?

Phyllis !...

J'ai rencontré Phyllis.

Elle m'a souri.

Je la reverrai.

Elle m'est apparue dans la vie comme l'*autre* dans mon âme.

Comment expliquer cela ?

Phyllis !... l'exactitude des détails, la chevelure d'airain, qui se transmue en or solaire, à la lumière des bougies, les lèvres trop rouges en la figure pâle, les yeux candides et pervers, l'identité du nom, tout cela ne saurait se réduire qu'à un trop extraordinaire acte de voyant ou à un trop simple oubli de mon aperception.

Prescience ou subconscience... ou hasard ?

Qu'importe ! je suis heureux.

VI

Elle habite un petit hôtel, près du Bois.

Lorsque j'ai sonné à la grille du jardin, une Bretonne joufflue, petite et rougeaude est venue, et j'ai suivi les larges ailes de sa coiffe candide avec les tremblements convulsifs, les palpitations, les battements de cœur d'une intense crainte ou d'une immense joie, le religieux respect d'un manant conduit auprès de la Reyne en appareil de gala.

Quoi de plus banal cependant qu'une telle introduction ? Mais, cette pensée que j'entrais dans la demeure *réelle* où Phyllis vivait, avait vécu, où elle consentait à m'admettre, cette confrontation immédiate et inespérée, machinée par le hasard — peut-être pour me confondre ?... — cette si brusque matérialisation de mes rêves, effectuée en ce moment precis, autant de verrous, de barres d'acier, de serrures et de gâches qui se détachaient les uns après les autres d'un huis secret de mon âme, jusque-là soigneusement clos.

La porte enfin cédait, les battants poussiéreux se disjoignaient ; et franchissant la baie qui violemment démasquait une perspective troublante éclairée par une lumière nouvelle, une multitude de concepts tapageurs et bruyants, amenant avec eux l'air froid d'un dehors inconnu et le malaise

qui secouait mon être physique de si anxieuse façon, se précipitaient, foule fantasque, égarée, angoissante.

Des visions hoffmanesques, le ressouvenir des occultes magies, du prolongement mystérieux et possible de nos pensées, de nos actes, un fragment de la *Peau de chagrin* de Balzac, des phrases aiguës, précises, des raisonnements douloureux et ironiques de Poe tourbillonnèrent confusément, enveloppant de leur vapeur glacée l'image première, la douce, la tiède, la consolante image de Phyllis...

Pendant ce temps, je gravissais les degrés du perron, effleurais machinalement de la main une rampe de fer forgé qu'enguirlandaient de feuilles et de fleurs grêles des pousses tardives.

Un vestibule s'ouvrit, envahi par la courbe sévère d'un escalier de chêne.

J'attendis un moment le retour de mon guide, disparu.

Puis les ailes de la coiffe émergèrent d'un coin d'ombre. Une portière fut levée sur le vide d'un salon désert. Je me jetai sur un fauteuil, la sueur aux tempes, épuisé par ce court trajet.

L'attente m'offrit le repos et le calme, tandis que mes regards, avides de surprendre aux contours des objets les reflets du passage de Phyllis, s'atténuaient de tendresse en les caressant tour à tour.

Je revois, sur la cheminée, une tête d'enfant, un plâtre mignon, exquisément modelé, posé à même le marbre nu, des roses qui s'effeuillaient sur le col évasé d'une poterie antique, à l'émail vitrifié par l'obscure chimie des siècles d'enfouissement, vase égueulé dont le vernis craquelé laissait entrevoir par endroits la lèpre écailleuse de la terre imprégnée d'oxydes, un candélabre d'argent, aux bougies inégalement consumées.

Une tenture sobre, d'un bleu effacé, strié de palmes pâles, avec une bordure de pivoines blanches se poursuivant sur un fond de cinabre déteint, tendait les panneaux des boiseries, que décoraient en outre un haut portrait de femme et quelques dessins joliment encadrés.

Le long des murs, un canapé du temps où régna Louis XV coudoyait une sévère cathèdre gothique ; plus loin, une grande psyché s'égayait des taches claires et du tendre coloris de porcelaines encloses en une vitrine.

Cet ensemble laissait une impression de personnalité étrange, étrangère plutôt, car une Parisienne eût répudié ce mélange d'époques et de décors, ce désordre barbare, froid, privé du déploiement accoutumé de rideaux, de soies chaudes, d'étoffes drapées, de passementeries, de bibelots luxueux, — et je songeai au timbre spécial de *sa* voix, lors de notre imprévue rencontre ; j'entendis à nouveau les modulations de ce chant discret, à l'accent indécis, duquel je ne pus découvrir la nationalité précise.

Phyllis tardait à paraître.

Ramenée à mon esprit, moins inquiet, par l'obscur enchaînement des associations mentales, notre invraisemblable mise en présence s'évoqua, me distrayant du moment actuel.

C'était le jour gris, embué de brouillard, le ciel bas, parcouru de nuées cendrées, taché d'encre, fouetté des lanières de fumée sale que le vent arrachait aux cheminées de novembre.

Sous les arcades de la rue de Rivoli, une nuit précoce flottait déjà au-dessus des trottoirs humides, des passants mouillés, des éventaires parés de verroterie et de misérable clinquant.

A quelques devantures s'allumait l'or du gaz, et flamboyaient les blafardes lampes électriques, éclairant de grossières enluminures, des photographies de célébrités, et le paillon des bazars.

Dominant le grondement de la rue, le roulement ininterrompu des voitures, de gros omnibus passaient sur la chaussée boueuse, avec fracas ; des camelots sillonnaient la foule, psalmodiant leurs sempiternelles litanies— et je ne sais trop pourquoi mon oisiveté, à l'ordinaire dédaigneuse de ce bruit et de ces coudoiements, s'était égarée dans cette mêlée active?

Comme j'arrivais, assez ennuyé de ma promenade, au monument discret, par lequel se perpétue, sculptée dans le marbre impérissable, la lointaine figure de Coligny, un désagréable remous des ondes humaines que je côtoyais, me jeta assez brutalement contre le soubassement en pierre, qui se hérisse de lances rigides, défendant la pieuse mémoire de l'amiral.

Je n'avais pas été la seule victime de cette bousculade, car, dans le même temps, j'aperçus à quelques pas de moi, une dame, de mise sobre, dont la main se leva, en instinctif geste de défense, et laissa, par ce mouvement inopiné, échapper un porte-cartes.

Naturellement je m'empressai, et obtins le précieux objet — très précieux en vérité — avant que ne l'eussent piétiné les gens pressés.

Or, sans y penser, mon regard s'était indiscrètement porté sur la surface de maroquin, peut-être attiré inconsciemment par un filigrane de vermeil dont les minces arabesques dessinaient sur les grains brillants un nom qu'il me parut que je supposai plutôt que je ne lus :

PHYLLIS

Mais non ! mon désir n'avait pas substitué le leurre de l'espoir aux merveilles de la réalité : le nom s'inscrivait nettement en lettres lumineuses.

... Ah ! je crois que nul être humain n'a connu l'affre délicieuse et terrible de l'émotion ou plutôt de la complexe série d'émotions, profondes, tendres et douloureuses qui me traversa sur le champ d'une intense brûlure, crispant mes doigts affolés sur le miraculeux feuillet, écarquillant mes prunelles, hagardes d'avoir vu cela, tordant mes nerfs comme les cordes d'un violon, fouaillé par un incohérent archet brutal, secouant sous la voûte de mon crâne, aux tempes distendues, les braises ardentes de la fièvre, de la volupté, de l'effroi, du doute !

En une seconde, je fus à la fois Faust devant le barbet diabolique, Dante au pilier de l'église de Florence, saint Antoine de Padoue recevant les visions célestes. Je fus ceux-là et bien d'autres : je fus un malheureux, anéanti, écrasé par la lourde chute de sa raison, de sa logique, des idées directrices de sa vie, et de son scepticisme. Je fus celui qui s'étonne d'entendre parler les sphinx qu'il tailla lui-même dans le granit condamné au silence, et celui qui, sur son lit de malade, s'émerveille du resplendissement de l'aube qu'il n'espéra plus. Je ressentis toutes les joies et toutes les sortes de tristesses : et, de ce choc énorme, de cette commotion effroyable, jaillit enfin une naissante et si menue source de limpide bonheur, éclairée d'une lueur si douce, que je faillis pleurer.

Aussi, fut-ce presque sans en être étonné que, m'approchant de la jeune femme, je la *reconnus*.

Toutefois, sur ma figure devait encore grimacer le masque des passions qui venaient de bouleverser mon âme, car les yeux de Phyllis réfléchissaient mon trouble, mon égarement, ma surprise première.

Quelle force secrète mit alors en branle, au plus caché de mon être, les ressorts nécessaires ?

Quelle impulsion galvanisa soudain les muscles de mon gosier, et comment osai-je parler ainsi que je le fis ?

Il me sembla qu'un autre individu agissait plus audacieux que moi-même, et j'écoutais — pourrais-je dire — cet autre *moi* exposer, humble et grave d'abord, absurdement téméraire ensuite, l'histoire de *Phyllis* à Phyllis elle-même.

Les mots demeurent impuissants à traduire ces singuliers dédoublements ; et la complexité de ces superpositions de sentiments, de ces coexistences de tendances contradictoires, de ces successions de pensées multiples tente en vain de rompre les vieilles murailles du langage.

En même temps que j'assistais — spectateur, acteur et juge à la fois — à ce récit de mon hardi moi-même, je suivais avec inquiétude les sinueu-

ses inflexions des lignes du visage rêvé qui exprimait les diverses phases de la perplexité où se débattait son esprit.

Phyllis allait-elle souffleter l'indiscret discoureur d'une réponse sèche, irrémédiable, mortelle ? elle pouvait renvoyer l'importun à son rêve, d'un mot: ce mot, le prononcerait-elle ?

Devais-je au contraire espérer la complicité du hasard, propice jusqu'au bout, l'imaginaire décalquant trait pour trait ses profils de songe sur le réel, modelant la vie à son image ?

Phyllis me répondit, d'une voix tranquille, au rythme harmonieusement balancé :

— Je vous dois beaucoup, monsieur : vous m'avez remis en possession de cet objet que me rendent chers certains souvenirs — elle regarda le porte-cartes au filigrane d'or, et pour moi vous avez improvisé un joli conte...

— Un joli conte! interrompis-je. Imaginez-vous, madame.. ?

— Ne m'appelez pas ainsi : je suis *libre*, dit-elle avec un sourire ; et cette indépendance m'a peut-être desservie, en vous autorisant à user, envers moi, du droit de galanterie.

— N'interprétez pas ainsi ma démarche, je vous en prie, fis-je peiné. Je vous donne ma parole d'honnête homme que ce n'est ni un conte que je vous fis, ni un vain désir de séduction, qui l'inspira.

— D'abord, monsieur, vis-à-vis d'une femme il n'y a pas d'honnête homme.

— Vous mettez en doute ma sincérité ?

— Nullement. Je crois mon opinion exacte d'une façon générale, voilà tout. L'amour, dit-on, excuse beaucoup de choses. La fin justifie les moyens..... Mais, je n'ai pas l'intention de vous blesser : peut-être faites vous exception à la règle que j'énonçai ? Comment me le prouverez-vous ?

— Si vous m'y autorisez, je puis vous apporter d'autres preuves que ma parole, puisque celle-ci ne vous suffit pas — et je songeai à ce cahier, à l'idée bienheureuse que j'eus d'y consigner jour par jour les péripéties de mon rêve.

Phyllis hésita ; puis, me tendant la main, franchement, comme à un adversaire ou à un ami :

— Soit, m'accorda-t-elle, je vous attendrai demain chez moi... et merci !

Elle s'éloigna rapidement.

Comme je songeais à toutes ces choses, dans le salon désert où Phyllis n'apparaissait pas, des alternatives de ravissement et de mélancolie berçaient mon âme de leurs ondes alternées.

Mais l'attente se prolongeait, indéfinie, ou du moins me paraissait-elle ainsi.

Sans doute mon impatience me renseignait mal sur la durée du temps.

Néanmoins, vaguement inquiet, j'allais me lever, appeler quelqu'un, lorsque j'entendis un bruit de voix et bientôt Phyllis entra :

— Excuserez-vous, demanda-t-elle, l'impardonnable sottise de ma petite paysanne ? Quelques personnes se trouvaient avec moi, et cette fille n'a pas osé me prévenir de votre arrivée avant leur départ. Je suis furieuse, et confuse de ce fâcheux incident.

— Le bonheur de demeurer seul avec vous rachète amplement la peine que me causa ce retard à vous voir.

— Voici la galanterie qui recommence à faire des siennes. Prenez garde, monsieur ! Souvenez-vous que vous êtes ici en accusé ; n'ajoutez rien à vos torts. Ils suffisent.

— Vous êtes cruelle.

— Equitable, seulement.

— Je n'aurais garde de discuter davantage, et ne veux pas mal influencer mon juge, déjà sévère.

— C'est cela, redevenez raisonnable et sérieux.

— Je me soumets. Ne dois-je pas prendre l'attitude la plus propre à impressionner favorablement le tribunal, si je veux gagner ma cause — et je voudrais tant la gagner.

— Qu'en résultera-t-il... la mise en liberté immédiate ?

— Ah, dans ce cas, je préférerais perdre cent fois, et mériter la réclusion perpétuelle !

Phyllis, indulgente, ne se fâcha pas de cette médiocre saillie ; puis, ironiquement :

— Vous êtes décidément incorrigible. Allons, ces preuves, votre dossier ? vous ne montrez guère d'empressement à présent, pour vous justifier.

— Voici un manuscrit dont vous pouvez prendre connaissance : je me suis muni, vous le voyez, de documents à l'abri de tout soupçon, car vous ne m'accuserez pas, je pense, d'avoir, en une nuit et tout exprès, écrit ce peu cohérent assemblage de notes, d'impressions dont au surplus beaucoup s'éloignent de ce qui nous occupe.

— La liasse de ces papiers forme en effet un imposant et volumineux ensemble. Que contiennent-ils donc ?

— Ce que je vous ai dit hier, étourdiment peut-être, et pardonnez-moi si l'audace — je ne sais en vérité quel démon ou quel bon génie m'inspira en cet instant — si l'apparent irrespect de cette confession, très sincère, je vous le répète, vous offensa.

— Mon Dieu, je connais très peu les mœurs de ce pays que je n'habite pas depuis longtemps, et vous m'avez seulement surprise. J'avouerai toutefois avoir conçu quelque inquiétude, à la vue de votre visage tourmenté ; puis cette histoire étrange m'a intéressée. Enfin, je n'ai pas cru devoir vous tenir trop rigueur de votre déclaration impromptue puisque, vous le voyez, j'ai consenti à vous écouter une fois encore.

— Sera-ce donc la dernière ?

Phyllis, pensive, lissa les bandeaux de sa chevelure en révolte, fronça les sourcils ; haussant ensuite brusquement ses regards sur mes yeux :

— Je vous ai dit déjà que j'étais libre, fit-elle posément, libre de ma personne, libre de mes actes : je n'en suis donc que plus esclave de moi-même et de ce propre désir de liberté.

Vous me paraissez sincère. Eh bien ! rèpondez-moi sincèrement. Puis-je, après vos singulières

confidences que confirment votre visite, et sans doute ces feuillets, vous permettre de continuer à me voir, sans paraître vous autoriser par là à renouveler vos aveux, à m'en faire d'autres, plus pressants, qu'en sais-je ? et qui me forceront alors à aboutir avec peine à ce que je voudrais que vous fissiez aujourd'hui de bon gré ?

— Partir ?

— Oui.

— Et vous me demandez de vous répondre sincèrement ?

— Je vous ai parlé selon ma pensée, sans réticences, sans crainte, sans fausse honte ; et vous, maintenant, vous tardez à exprimer votre opinion, vous retenez vos mots, soit que vous craigniez de m'approuver, soit que vous ayez peur de me contredire.

Certes elle devinait juste : d'embarrassants scrupules, surgis en moi, paralysaient ma tendance première, mes lèvres prêtes à formuler le désirable aveu.

Tranquillement, avec confiance, Phyllis s'en remettait à mon honneur. Or son aphorisme de la veille s'imposait impérieux, méchant, acquérant une soudaine importance, élargissant un horizon de responsabilité et de doutes : « Il n'y a pas d'honnête homme vis-à-vis d'une femme ! »

En effet, mon honneur pourrait-il prévaloir un jour contre la crue folle de l'instinct? Fêtu qu'emporteraient les flots bouillonnants et démontés, ne risquerait-il pas au contraire de devenir impuissant et misérable, dès le premier coup de tonnerre de l'orage passionnel ?

Au gel du silence, l'angoisse de nos cœurs se raidit davantage.

Muets, nous eussions voulu que la voix des fatalités nous criât à nous-mêmes notre route et nos destinées.

N'osant choisir, nous attendions un oracle, qui ne se manifestait pas.

Phyllis, moins calme que tout à l'heure, reprit la première :

— Vous n'osez pas répondre.

Que signifie cela ?

Pourquoi avez-vous parlé hier ?

Pourquoi vous taisez-vous aujourd'hui ?

— Je vous ai confié hier le rêve fou qui me possédait. Je suis allé à vous, non comme auprès d'une inconnue, mais ainsi que l'on va, joyeux, vers une amie retrouvée. Oubliant le monde des réalités pour ne me souvenir plus que de mes illusions, visionnaire égaré parmi la foule brutale, je me suis enhardi, presque jusqu'à l'incorrection : vous voulez que je redevienne le passant banal, ou le calme gentleman que l'on consulte sur un cas de convenances.

Vraiment le puis-je ?

Quoi ! j'avais évoqué une fleur d'un pourpris léger, embaumée de parfums chers, je m'étais plu à chiffonner sa corolle, capricieusement, à reproduire en ses pétales mes formes préférées, et au moment où je rencontre cette merveille, que je croyais devoir élever toujours dans les serres chaudes de l'imaginaire, quand elle m'apparaît épanouie, robuste, se dressant au milieu des ciguës et des orties d'un jardin vulgaire, lorsque m'échoit l'incomparable fortune d'une aussi extraordinaire matérialisation de mes songes les plus aimés, il me faudrait, sans trouble, sans regret, sans plainte, refuser ce bonheur et délaisser la platebande où demeurerait enclose cette fleur, que je saurais ne plus jamais revoir, que je n'aurais pas respirée ?

— Il n'y a pas qu'une fleur dans les jardins du monde.

— Une autre sera différente.

— Mais peut-être plus belle, plus odorante, plus richement nuancée.

— Charlotte adressa à Werther des paroles semblables, et Werther a traversé le monde sans y découvrir une autre Charlotte.

Non ! croyez-le, aucune autre fleur ne saurait être telle que vous le dites; celle-là seule que je souhaitai ainsi résume *pour moi* toute la beauté,

tous les parfums, toute les couleurs, car ne l'ai-je pas créée selon mon idéal ? Or, les jugements et les vœux des *autres* hommes à son propos me sont indifférents.

De nouveau le silence sépara nos âmes troublées. Depuis un moment déjà, la lumière agonisante du jour avait délaissé les angles de la pièce désertant les tentures devenues grises, réfugiée aux biseaux de la psyché, aux pâles palmes des murs, aux pivoines blanches des frises : elle découpait encore leurs contours plus mous, les arêtes des meubles, les lignes des boiseries, la transparente silhouette des roses s'effeuillant au col du vase antique, se mourait en reflets derniers sur le marbre de la cheminée, s'attardait à la lividité du plâtre dont les yeux puérils nous regardaient de leurs prunelles creusées, agrandies par la nuit.

L'ombre envahissante nous enveloppait nous-mêmes : nous devenions d'inquiètes et de falotes figures, s'éloignant l'une de l'autre. Seuls les cheveux de Phyllis demeuraient vivants, masse fluide agitée de frissons lumineux, parcourue de vagues aux crêtes d'or.

Une porte joua et la coiffe bretonne élargit ses ailes colorées de carmin léger et doublées d'ombre mauve, au-dessus du petit visage rond de la paysanne qui apportait une lampe.

Je me levai.

Au moment où je prenais congé, Phyllis avançant sa main, me dit alors, pendant l'échange du *shake-hand* :

— Le jeudi, je reçois mes amis...

Je vous permets de vous en souvenir quelquefois.

VII

Mon rêve ne m'avait pas décrit Phyllis ainsi.

L'icône se dépouille de sa dalmatique, de son hiératisme et de ses pierreries, pour écouter attentive, en costume de lainage sombre, les insignifiances échangées tandis que circulent des confitu-

res turques, de singuliers bonbons, trop parfumés, et que fondent des sorbets au vin d'Alaios.

Une vieille demoiselle, au visage brun de tzigane, bossué d'imprévus méplats, agite ses lèvres minces, pâles comme des ailes de chauve-souris et raconte d'inattendues histoires de bêtes. Ses yeux démentant l'aspect farouche de sa face, ont le calme et sombre reflet des tranquilles mares, jamais troublées, sinon par les caresses des saules onduleux.

Elle dit l'exil de Gustave le mauvais sujet, un petit canard qui a grandi trop vite, et, espièglerie fâcheuse, s'avisa un jour de priver de sa queue une gentille pie, sa compagne de cage!

Maintenant, relégué en une lointaine métairie, il vit à l'abri des tentations ; quelquefois la vieille fille va le voir — et il la reconnaît...

Puis c'est la fin tragique de l'écureuil Toto, qui se glorifiait d'un long panache noir et de l'intelligente beauté de ses yeux. Un matin on le trouva, gisant dans la cuisine, éclaboussé de sang, écrasé par un pot de miel qu'il avait fait tomber de la cheminée — sévère châtiment d'une gourmandise concevable.

Un peintre à cheveux blancs, dont le masque régulier s'accompagne d'une barbe marmoréenne, parle à son tour, plus gouailleur. Il s'agit d'un drame que jouèrent ses chats.

Ketty, une langoureuse chatte au pelage tigre eut un fils, qui devint vite un superbe matou. Ressouvenir étrange des tragédies de Sophocle — était-ce là aussi l'obscur fatum antique? elle l'aima!

Mais lui, ingrat, repoussa les caresses qui ne se souvenaient plus d'être maternelles. Ketty en conçut une tristesse infinie.

Pour n'aviver pas sa funeste passion ou ses odieux regrets elle en arriva à quitter les salles dès que son fils entrait.

Cet amour, cette haine ? — les deux sentiments se confondent parfois, la poussa vers les aventures, les voyages aptes à procurer l'oubli.

On la ramena par trois fois à ses maîtres.

Enfin, elle parvint à s'enfuir définitivement.

— Mais, ajoutait le peintre, quel psychologue saurait éclairer l'obscure complexité de son dénouement : quelques jours après le départ de l'inconsolable Ketty, son fils disparut !

Remords tardifs ? Elle était sa mère après tout.

Amour ?

Nous n'avons jamais su !

Phyllis, aimable, entend tout cela avec complaisance, offre les sorbets, les confitures, les bonbons, ne cause guère, abandonnant cette peine à ses hôtes — et je m'interroge, stupide, ne sachant point si ce n'est pas maintenant seulement que commence le rêve ?

VIII

Des heures un peu lasses, des heures moites où les vagues, au soir, auraient des voix agenouillées et chevrotantes de peuple en prières, des heures où les foules passeraient avec le fracas des marées impétueuses, des heures rouges, des heures noires, d'autres couleur de cieux, couleur de fleuve, et toutes éclairées de la lumière de son sourire aux dents fraîches, de l'hyaline douceur de ses yeux aux prunelles indécises, du resplendissement de sa face, de l'ondoiement lumineux de ses gestes, je les voudrais, glissant sur les draperies impérieuses de son impassibilité de souveraine, presque sans les froisser, tandis que les plis du manteau de pureté qui la drape cesseraient de demeurer les incorruptibles gardiens d'une Beauté, dont le charme pressenti les revêt d'une incomparable, d'une splendide parure !

Puis noter le prestigieux spectacle, pour repaître ma mémoire du souvenir de toutes ces heures...

Quand sonneront-elles ?

Jamais, sans doute.

Ah, la lugubre histoire !

Evadé à grand peine des bagnes communs, j'avais dressé ma route vers le libre horizon et les îles d'aventure.

Je touche bientôt à la terre promise.

Désappointement! ce n'est pas la terre promise. L'extradition s'opère vite et les horribles argousins du réel me saisissent presque aussitôt débarqué, pendant que ma belle galère sombre avec son chargement d'illusions, aux récifs barbares ! Les chaînes des pesantes vulgarités, du banal ordinaire, des dégoûts, des ennuis revenus me retiennent de nouveau en la geôle réintégrée.

Et c'est absurde, et c'est cruel ; c'est inexplicable et sans issue !

Il semble qu'une divinité méchante ait pris soin d'écouter aux portes de mon âme, et se soit préoccupée de me démontrer l'inutilité, le vide, la puérilité de ses souhaits en y satisfaisant.

Combien cette Phyllis diffère de *ma* Phyllis ! et combien je fus sot, vaniteux, imbécile de me figurer possible, un moment, une si délicate et tant bienheureuse identification !

— Eh quoi ? en admettant même qu'elle se fût produite, ô fou aveugle ! crois-tu donc que, pour cette rencontre, tes beaux décors pieusement imaginés seraient demeurés ?

Rappelle-toi la boue du trottoir, la brutalité des passants, le terne aspect du ciel de ce soir récent !

Vis-tu seul, dans un univers spécial, hallucination permanente de ton esprit, expression magnifiée de tes sentiments et de tes désirs? L'hypocrisie de ce monde-ci t'environne, ses lois te dirigent, ses exigences te requièrent, ses necessités te gouvernent.

Or Phyllis, faite femme, ne peut s'y soustraire plus que toi.

Certes, mais je souffre de cette inharmonie, de cette discordance — et surtout m'afflige la déroute de l'armée nombreuse d'espérances, qui, l'autre nuit, après notre invraisemblable mise en présence, s'avança, puissante, calme, avec des oriflammes d'orgueil, des pennons de joie, des fanfares de fête, annonçant la victoire.

Maintenant, burlesque tragédie ! le canard Gustave, l'écureuil Toto, l'incestueuse Ketty, et la con-

descendante indifférence de Phyllis ont accompli ma défaite.

Où sont mes bataillons d'espoirs, qui partirent joyeux?

A la première étape, de nouvelles troupes avaient accru leur nombre, parmi les allées du jardin, le calme de l'abri tendu de bleu effacé, strié de palmes pâles, le parfum des roses effeuillées...

Je pleure la mort de mes plus gais compagnons, des plus hardis, des meilleurs!

Lorsque mes regards s'attardent en effleurements, presque en caresses, aux méandres du fleuve d'or répandu sur la nuque de Phyllis, lorsqu'ils rencontrent les prunelles brun-d'algues, striées de lames glauques, la bouche trop rouge, et qu'ils glissent le long du buste triomphal, des hanches harmonieuses, tombent aux plis de la jupe, je reconnais le cercle de métal, la face d'icône byzantine et le corps qui m'apporta, gerbe de séductions, les courbes aimées, les inflexions où s'aiguise le désir.

Mais le désir s'enfuit, la tristesse le remplace.

Cette image qui, dans l'obscurité du rêve, m'affolait, me semble, au grand jour du réel, privée de son pouvoir sentimental.

On lui déroba sa couronne de mystère, et souveraine détrônée, elle se confond à présent avec le peuple misérable qui l'entoure.

Phyllis *devait*, sous cette apparence double, que réalisait la candeur de son regard et la perversité de ses iris, la sévérité de son attitude et les blandices de ses gestes, s'offrir à moi, comme l'Amie, comme l'Amante.

Ce n'est ni l'amie, ni l'amante — et cependant c'est Phyllis!

Ou plutôt, c'est le portrait de Phyllis — et ce n'est pas Phyllis.

IX

L'express, avec un bruit d'ouragan, défonce la nuit, déchirée par les lueurs rouges des signaux,

les banderolles de lumière des gares vite dépassées.

Aux courbes, les ressorts grincent et les bandages des roues; tout le *sleeping* ondule sur ses bogies.

Dans le vent, dans le vide, le train roule. La machine halète, s'ébroue, gémit, hurle aux noirs des tunnels, au feu des sémaphores secoue par saccades sa crinière d'étincelles.

Le visage collé à la vitre froide, j'ai d'abord laissé, sans penser, les ombres et les clartés, les paysages de neige et de gel vaguement entrevus, les coteaux et les rivières, et les villes et les hameaux défiler, fantastiques, déformés par la vision rapide d'un lointain horizon mobile, soudain ravi dans la fuite en sens inverse d'un talus, d'une tranchée toute proche, que le givre des buissons, les cailloux brillants transformaient en éparpillement de diamants, en ruisseaux de gemmes, en fleuves de pierreries.

Puis, j'ai tenté de dormir.

J'y renonce : trop de figures tourbillonnent en moi, trop d'images se pressent. Je préfère m'accouder à la petite table, baisser les stores et crayonner avec difficulté ces pages, en dépit des tressauts et des cahots, puisque aussi bien il me faut subir le retour de mes souvenirs.

Phyllis a quitte Paris depuis huit jours.

Par la petite Bretonne, j'ai su son adresse à la Turbie, près de Monaco, et me voici, faisant route moi-même pour Beaulieu.

Au premier moment, jeudi, quand je trouvai l'hôtel vide, je ressentis presque une impression de bonheur, de délivrance, comme au sortir d'un cauchemar.

Ce départ m'apportait en effet la solution nette, immédiate de l'obscur problème qu'avait posé en moi la présence d'un sentiment ambigu, déconcertant, ne de ces entrevues froides où des tiers étendaient entre Phyllis et moi le rideau de leurs papotages, la grisaille de leurs insignifiances, où Phyllis

elle-même par son silence, traversé de brefs propos, sans couleur, de sourires déconcertants, d'approbations injustifiées, ruinait en mon âme sa belle apparence et l'image adorable d'antan.

Ma déception évoluait vers la tristesse ; la situation se présentait pénible à prolonger, impossible à modifier, difficile à rompre; car dans le temps de mes plus farouches désespérances, une maigre lueur de foi ne cessait pas de luire en mon âme, entretenant, veilleuse fidèle dans la chapelle désertée, la clarté qui rappelle le retour possible de l'aube, et des fêtes chassant le néant des ténèbres.

Aussi n'avais-je pu, ni abandonner Phyllis, ni toutefois tenter de favoriser le développement en son âme et en la mienne d'un penchant sympathique, vivace, robuste, sauveur.

Ce jour-là, je quittai donc la demeure abandonnée par Phyllis, sans regret, sans amertume, sans trop de joie non plus, mais, si l'on peut dire, à la façon d'un livre qu'on espérait lire davantage, sans pourtant s'en promettre un excessif plaisir, et auquel soudainement des pages manqueraient.

— En somme, j'ai eu tort, pensai-je, pour conclure, de m'engouer ainsi de cette manière de scénario féerique que j'avais tracé et que je pensai — à faux — susceptible d'engendrer un drame fantasque, vigoureux, riche en émotions singulières.

D'ailleurs, pourquoi avoir monnayé en vile littérature mes rêves, mes désirs, mes actes, et avoir voulu éparpiller ces beaux lingots en une poussière dorée qui recouvrît le sable de la route ?

La brise gouailleuse a balayé cette poussière d'illusions, et j'ai refusé de marcher sur le sable, dépouillé de son artificielle parure.

Le sage sait formuler de raisonnables souhaits : les miens furent irréfléchis. Tant pis !

J'enfermai dans un tiroir, définitif asile, le cahier de notes, confident malheureux, et j'attendis, patient, le retour de l'insouciante belle humeur que, malheureusement, j'avais égarée, déjà avant cette aventure.

Ce ne fut pas elle qui revint, mais au contraire

réapparut l'état d'esprit auquel j'avais cru mettre fin le premier soir ou je tentai de définir sur le papier mes souhaits, mes vœux, mes désirs.

L'essai avait échoué.

Que faire ?

Ce que font les autres : je retournai donc au poker, aux théâtres, aux livres, aux amis.

Par hasard, chez Maurac, je revis Mme de Tende : je n'osai — fidélité rétrospective ? — ébaucher une intrigue que je devinais cependant facile à conduire vers un dénouement heureux.

Or, un soir que nous soupions au cabaret, Marcillac, le petit de Champcé — *Flirt*, comme l'appellent ses camarades du régiment, en raison de ses perpétuelles campagnes sentimentales — et moi, Suzy entra.

Depuis notre rupture, très amiable du reste, je ne l'avais pas rencontrée.

Elle conservait toujours ses yeux aigus, sa frimousse féline, ses allures vives.

Dès qu'elle nous aperçut, elle eut à mon adresse un petit salut amical et s'avança.

Prestement débarrassée de ses fourrures, elle s'assit à notre table, distribuant les poignées de mains, avec son sourire de bon gamin. Puis, après avoir consulté rapidement la carte et donné ses ordres au maître d'hôtel, elle se tourna vers moi :

— Vous avez maigri, mon vieux.

Qu'est-ce que vous avez fait, dis, depuis trois mois pour maigrir comme ça ?

Hein ? petit Flirt, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Je suis peu idoine à vous renseigner, répondit le lieutenant, je ne l'ai pas vu durant des siècles.

— Au fait, interrogea Marcillac à son tour, nous avons des comptes à te demander : tu as disparu tout à coup sans qu'on te sache une liaison quelconque.

— Eh, Eh ! Quel est donc ce mystère ? fit Suzy dont les yeux se foncèrent.

— Vous êtes d'une indiscrétion... tous ! dis-je alors.

— Nous le sommes : mais remarquez que vous

ne nous apprenez toujours rien ou presque, reprit Suzy : à moins que vous n'indiquiez ainsi votre intention de vous retrancher derrière le secret professionnel — un amour mondain, quoi !

— Je ne veux pas poser pour l'amant de la femme au masque.

— Eh bien ?

— C'est tout simple : je me suis ordonné un régime... sédentaire.

— Qui vous a fait maigrir ; c'est tout simple ! En effet. Mon vieux, vous nous cachez quelque chose. Avouez, va, ça vaudra mieux.

— Voyons Suzy, que voulez-vous que j'avoue ?

— Tout.

— Il n'y a rien.

— Donc il y a quelque chose.

— ... Oui !

— Ah, s'écrièrent Suzy et le petit Flirt, tandis que Marcillac ornait d'un large sourire l'éventail de sa barbe aux onduleuses boucles noires.

— Oui, j'avoue : je me suis ennuyé. Là !

— Ça, ça doit être vrai, mais ce n'est pas aimable pour vos amis, mon cher.

— Ses amis ! il nous a fuis ! s'exclama de Champcé.

— Alors, c'était pour mieux t'ennuyer que tu te cloîtrais ainsi ? ajouta Marcillac.

— Comment vous y preniez-vous donc pour vous ennuyer ? demanda Suzy.

— De toutes les façons, et toutes reussissaient.

— Je ne vous comprends pas,

— Moi non plus... Ni moi, firent presque simultanément les deux autres.

Tandis que Suzy, de ses doigts aux ongles polis et très roses, épluchait une mandarine, Marcillac allumant un cigare, commença entre deux bouffées de fumée bleue :

— Je connais le vieux continent et une partie notable des autres, sans négliger les îles importantes, je ne connais pas l'ennui !

Du reste, je n'ai pas le temps de connaître l'ennui. Il me faut, sans lui, voir tant de choses, et la vie dure si peu !

J'ai divisé l'année en deux parties inégales, l'une consacrée à courir le monde, l'autre à mon vieux Paris.

Or, les voyages, outre leur plaisir spécial, m'ont contraint à me soumettre aux lois d'une rigoureuse hygiène, que je continue à observer ici; voilà pourquoi je ne m'ennuie jamais, car de l'hygiène dépend la santé, et de la santé le bonheur!

—Le bonheur? hasardai-je.

—Evidemment! sans vouloir entreprendre un cours de psycho-physiologie, exercice déplacé en la circonstance, et résumer les travaux des savants sur la question, je te rappellerai seulement que, de même qu'une émotion triste s'accompagne nécessairement d'un ralentissement de la circulation, d'une difficulté de la respiration, et autres symptômes connus, de même ces phénomènes sont-ils également susceptibles d'engendrer par leur seule présence et sans le concours d'autre cause interne ou externe la même émotion triste. Et les paradis artificiels! l'alcool, la morphine...

Aussi n'est-il pas de chagrin, d'ennui quel qu'il soit qui résiste à cinq minutes d'assaut avec une bonne lame, à un quart d'heure de patin, à une heure de cheval, à une promenade en vélo, une course en automobile — surtout si, après cela, on se place devant le jet de la lance que manie si magistralement notre ami le Dr Blaize, et qu'ensuite on se livre au massage d'un de ses aides, sous sa surveillance!

— Moi! déclara Suzy, souriant à la boutade de Marcillac, je ne suis ni savante comme vous, ni compliquée comme ce monsieur maussade qui ose déclarer qu'il s'ennuie.

Je jouis des instants agréables, quand je les rencontre, sans penser plus loin.

Ainsi en ce moment, nous sommes entre hommes; on peut causer : vous en profitez. Je vous écoute, et ma foi? je ne m'ennuie pas une seule seconde.

— Votre indulgence pour nous, mademoiselle Suzanne, votre bienveillante indulgence mérite un

peu mieux qu'une louange, d'ailleurs motivée, mais toute platonique. Oserai-je, en manière de menue récompense, vous verser un doigt de sherry ?

— Versez, petit Flirt !

De Champcé remplit le verre de Suzy, vida le sien, et parla à son tour :

— Marcillac attribue le bonheur à un balancement harmonique de nos fonctions, et à l'entretien minutieux des rouages de notre machine. Suzanne trouve le bonheur sans le définir. Quant à toi tu le cherches, sans le rencontrer. Avec respect, je ferai observer à Marcillac que sa doctrine se retorque d'elle-même : expliquer le moral par le physique implique la réciproque. Donc une idée, une image contribue autant qu'un verre d'alcool et qu'une reprise de fleuret à modifier notre économie ; et le caractère, par sa permanence, assure, en dehors de toute influence étrangère, le ton général de gaieté ou de tristesse d'un individu : Marcillac est optimiste, toi, mélancolique, Suzanne, sage.

Néanmoins il serait inexact de conclure de mes propos que l'on ne saurait t'indiquer quelque moyen propre à chasser cet ennui dont tu te plains.

Avant tout, je crois que la méthode importe : on n'assure pas un engagement sans reconnaissances préalables ; une reconnaissance d'autre part ne s'effectue pas sans éclaireurs ni vedettes.

— C'est un cours de tactique !

— Si tu veux. Envoyons donc une patrouille dans la direction de l'ennemi pour essayer d'apprendre sa composition et son nombre.

Voyons ! l'ennemi ne suppose pas seulement le manque de plaisir, mais encore — me trompé-je Marcillac ? un manque de désir.

— Parfaitement mon lieutenant.

— Bien ! Avançons à présent : je ne te connais pas d'ambition politique... littéraire — tu ne tiens même pas à savoir bien jouer le whist —... artistique. Reste la question argent — que nous éliminerons —... amis ? en effet tu les as négligés... amour ? ah, ah, je crains de brûler !

— Petit Flirt, soyez convenable, n'est-ce pas ?

— Mademoiselle Suzanne, je m'efforce. Tout de même, tu ne réponds pas, et qui ne dit rien avoue. Ta ou... tes maîtresses...

— Décidément, Flirt, je me vois obligée de vous rappeler à l'ordre.

— Inutile, la reconnaissance prend fin, ou plutôt je ne veux pas la prolonger inutilement, et en terrain dangereux.

Je me résume : tu t'ennuies, et le remède n'exige ni l'hygiène de Marcillac, ni les soins du Dr Blaize, car on ne doit pas, à nos âges, être las d'aimer !

— L'Amour est enfant de Bohème... commença de fredonner Suzy.

Ses yeux *riaient* étrangement. L'abat-jour rose des bougies fardait de vermillon pâle ses joues, ses mains frêles, qui jouaient à poursuivre sur la table une bague qu'elle avait retirée de son petit doigt.

Au chaton de l'anneau d'or mat, une opale entourée de diamants mêlés à des rubis, sollicita mes regards.

Je me souvins du jour où je l'avais donnée.

Les sourcils de Suzy se froncèrent à demi, ses cils noirs se rapprochèrent et les yeux verts, plus doux, plus lumineux dans cette ombre, se vêtirent de reflets.

Comme de minuscules pavillons de soie aurore, les paupières tremblottaient, demi-baissées.

Sous ces voiles tendres, les yeux parlèrent, impérieux et caressants, redevenus les yeux anciens, les yeux aimés.

J'oubliai mes transes dernières, ma nostalgie du pays de songe, mon spleen récent, pour écouter la chanson glauque.

Soirs anciens où la magie de ces yeux ensorcela ma chair, soirs éclairés de ces phares au vitrail d'émeraude, nuits qui les auréolèrent d'ambre, matins dont la gloire les illumina, matins triomphants... notre passé commun émergea du fond des prunelles de mer.

Je me souvins d'une nuit, non pas une nuit de

deuil, aux voiles de crêpe noir, ensevelie dans le manteau d'opacité impénétrable des ténèbres, mais plutôt une nuit de fête, tant elle apparaissait radieuse, claire, parée de rayons, de brumes frissonnantes et légères, flottant dans les lointains à la façon d'écharpes de gaze, falotes, frêles, à peine teintées de bleu laiteux.

La voiture roulait doucement, au Bois, nous emmenant Suzy et moi, silencieux tous deux, entre une haie de hauts platanes immobiles, placés en bordure le long de l'avenue.

Tout autour, c'était le mystère des futaies ombreuses, des massifs sombres, des taillis frémissants, qui parfois s'ouvraient, laissant apercevoir sous l'arceau des branches tordues, empanachées de feuilles naissantes, une nappe d'eau, miroir d'argent que ternissait l'haleine des fumées onduleuses, moirant de leur brouillard diaphane la masse des frondaisons houleuses.

La route devint plus étroite, courant, toute blanche, très près du double mur des arbres. Au travers de l'entrelacis des ramures, la soie violette du ciel, pâlie par l'approche de l'aube se parait d'un cercle de satin nacré et de clous d'ivoire rose.

Nous arrivâmes à un rond-point. Le disque hyalin de la lune, et les étoiles brillaient plus faiblement.

Une buée pourprée d'un ton ambigu, effacé, qui tenait à la fois du rubis et de l'améthyste, une frise de carmin frêle s'éleva, teignant de sang les nuées matineuses et les collines. Des oiseaux commencèrent de chanter par le bois jusque là silencieux.

Une fraîcheur de réveil passa dans l'air.

Aux banderoles d'incarnat pavoisant déjà le firmament s'ajouta une lueur dorée d'une ténuité extrême.

Le jour allait paraître.

...Après le passé trouble que j'avais revécu, l'avenir s'évoquait en ce moment sous l'apparence souriante de ce matin-là !

Les paupières aurore palpitaient au-dessus des yeux verts, comme des drapeaux de joie.

J'osai rire, enfin.

Suzy me crut reconquis ; Marcillac et de Champcé s'étonnèrent du brusque changement de timbre de ma voix !

A mesure que les mots, précipités, nombreux, abandonnaient ma bouche, il me semblait que je jetais ainsi le lest qui retenait mon âme, prisonnière des basses régions du doute et de l'ennui : elle allait, délivrée, pouvoir, après ses tergiversations et ses luttes, et son naufrage, et ce retour d'espoir, s'élancer bondissante vers les hautes aires, y planer dans une atmosphère moins lourde, pour atterrir bientôt aux îles fortunées, près de Phyllis, avec Phyllis.

Marcillac avait raison, et de Champcé, et Suzy.

Or, Phyllis ne pouvait-elle m'offrir à la fois l'aventure, l'amour, le bonheur ?

Mon découragement cédait devant de nouveaux motifs d'espoirs, qui le lendemain se fortifièrent au point de me décider à partir.

A présent, chaque tour de roue nous rapproche ; dans quelques heures je la reverrai.

Je la verrai !

Son image déjà s'effaçait. Reconnaîtrai-je encore l'accent de ses paroles !

Eternelle duplicité de mon esprit ! à cette pensée de la retrouver là-bas, il me paraît que je suis moins ému, moins transporté de plaisir qu'il le *faudrait* !

La retrouver !

Au sortir d'un bois d'oliviers la route, empoussiérant les larges dagues des aloès, côtoie des escarpements en grisaille, des éboulis de sable jaune, puis s'approche des rochers qui surplombent la mer.

Elle serait là ; derrière nous, allant vers le couchant, semant des pierreries au creux des houles, projetant nos ombres agrandies sur la grève, le soleil, discrètement, rehausserait d'un frottis d'or le bronze clair des cheveux de Phyllis.

Ha ! décidément, malgré mes efforts pour pré-

ciser la scène et obtenir l'enthousiasme désirable, je ne parviens plus au lyrisme, à la confiance fougueuse de l'autre soir.

L'imagination seule a donné, car mon intellect ne s'est voilé d'aucun trouble sentimental concomitant.

Mon cœur n'a ni ralenti ni accéléré son rythme: pas une pulsation de plus ou de moins à ma radiale; et en moi, pas même le soupçon d'une émotion!

A moins que n'interviennent la fatigue, l'éloignement, causes de dépression...

Peut-être ? — je vais dormir.

O belle Phyllis du soir d'ennui !

(*A suivre.*)

Recueilli et publié par

GASTON DANVILLE.

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Le Bûcher

Flamma crepans volat in faciem
Perque comas vegetata caput
Occupat, exsuperatque apicem;
Virgo, citum cupiens obitum,
Appetit et bibit ore rogum.
. . . . . .
Colla fluunt abeunte anima,
Et rogus igneus emoritur:
Pax datur artubus exanimis.
AURELIUS PRUDENTIUS : *Passio Eulaliae.*

Cent personnes brûlées dans un incendie, et les hommes s'affligent davantage que pour les quarante mille victimes d'une grande bataille (chiffre de Gravelotte). C'est que la prévision d'un malheur diminue singulièrement la force du coup, tandis que le désastre imprévu se grossit aussitôt de toutes les horreurs de la surprise : jusqu'à la fin des temps l'Accident terrifiera l'humanité. Cependant, la science en a tellement multiplié les causes occultes qu'il faut s'attendre à des catastrophes de plus en plus fréquentes et peut-être se familiariser avec des sinistres qui sont la rançon même de la civilisation. Il semble aussi, les mœurs s'étant un peu adoucies, que les éléments, guidés par l'Inconscient (ou par le Dieu-Jaguar du R. P. Ollivier), aient assumé la fonction destructive dont les hommes, par paresse, ont abandonné le soin. Dans les pays entièrement soumis au despotisme de la machine, et où par conséquent la vie humaine devient insignifiante, étant peu utile au delà d'une certaine densité, en Amérique, par exemple, on dit qu'une catastrophe de chemin de fer attire aussi peu l'attention qu'au Congo Belge un massacre de nègres ; seules s'émeuvent, mais administrativement, les compagnies d'assurances ; et déjà chez nous, s'il ne s'était agi de femmes, et des plus charmantes, la rumeur et l'inquiétude se seraient peu à peu concentrées chez les fabricants de cinématographes, — la plus heureuse invention du siècle, comme le disent les prospectus et comme nul à cette heure n'en peut

douter. Heureuse aussi l'idée de dévisser des bonbonnes d'éther à la lueur d'une allumette et aussi celle de faire passer à quelques doigts d'une prodigieuse lampe des banderolles de celluloïde. Tout, d'ailleurs, en cette aventure, indique une telle application à organiser un « bûcher », qu'on demeure confondu : plancher sur lambourdes avec courant d'air intérieur, décors en sapin et papier, plafond en papier goudronné, et çà et là des portes, les unes condamnées, les autres « fausses », et le tout bien enclos entre trois murs sans fenêtres qu'un trou étroit (1) Il n'y a pas à parler de responsabilité, mais seulement d'ignorance, d'imprévoyance et de stupidité.

Comme ils prennent leur revanche, les Eléments niés, les Quatre, par l'incendie, par la peste, par le naufrage, par l'écroulement de la montagne ! Les nourrices de l'humanité sont également ses marâtres, et nous ne comprenons rien, sinon que parfois les mâchoires de l'étau se rapprochent et parfois s'éloignent. Pourquoi ? Un homme le sait, qui est dominicain et qui parle. Pareil au prédicant raillé par Edgar Poe, il est le confident de Jéhovah : il sait pourquoi l'arche s'arrêta sur le mont Ararat et pourquoi Mlle Blonska fut brûlée rue Jean Goujon. La vieille théorie de l'expiation reprise par le délégué des conventicules est si facile à manier pour un «orateur sacré» que tout homme de talent, à la place du P. Ollivier, s'en serait abstenu ; elle est si banale, que seul M. Hepp a été surpris par une idée qui se retrouve en toutes les religions connues et sans laquelle la tragédie du Calvaire n'est qu'une anecdote d'un intérêt moyen. Il ne s'agit pas de savoir si cette idée est la vraie, il s'agit de comprendre ; c'est plus difficile que de croire ou de rire et c'est aussi plus important. La notion d'un Dieu impitoyable et qui ne se satisfait que par des sacrifices nous vient des Juifs, comme chacun sait, mais elle s'est peu a peu modifiée jusqu'à ne devenir qu'une conception philosophique, un thème pour les poètes (l'*Expiation*, de Victor Hugo), une locution purement verbale ; chez les Juifs, elle impliquait la croyance que Dieu, si on ne lui offre pas de sacrifices, s'en offre lui même, et l'on voit, tout le long d'Isaïe, Jéhovah se faire lui-même l'égorgeur des troupeaux d'hommes et des troupeaux de bêtes : « Aujourd'hui Jéhovah égorge, il fait un grand carnage à Édom. Son épée est pleine de sang et de

(1) Le veilleur de nnit du Bazar ne s'y tenait qu'avec peur, sur qu'à la moindre étincelle tout s'allumerait-

graisse... » Il faut lire en particulier le chapitre XXXIV. Cela commence comme la complainte des Victimes de la Charité (et toutes les complaintes) : « Ecoutez, peuples et nations ! » Le Dieu de Maldoror (1) n'est pas plus épouvantable, quand les pieds dans une mare de sang, il dévore les hommes, croquant d'abord la tête, et ne s'arrête que pour crier en remuant sa barbe pleine de cervelle : « Je vous ai créés ; donc j'ai le droit de faire de vous ce que je veux. » Cette conception, qui n'est pas très élevée, suffit encore à la très grande majorité des hommes, parce qu'elle semble d'accord avec le cours des choses. Un journal religieux avoue bien l'opinion des humbles régions intellectuelles par ces questions : « Dieu va-t-il se laisser fléchir ? Ce sang si pur sauvera-t-il la France et le monde ? Nous l'espérons. » Une naïveté si prodigieuse, si elle n'était traditionnelle, aurait quelque chose de touchant à la fois et de féroce. Hélas ! Ce n'est que l'expression de la banalité religieuse la plus dérisoire. Il y a huit ou neuf siècles, Raoul Glaber, avec une foi moins interrogative, se plaisait aussi à voir dans la guerre, la peste, l'incendie, un ingénieux moyen imaginé par Dieu « pour ramener les hommes à meilleure vie », et une terrible famine lui suggère cette remarque qu'il insinue avec une certaine satisfaction : « Les riches et les bourgeois ont souffert et péri comme les pauvres. » Mais n'a-t-on pas vu récemment des journalistes s'étonner de l'insolence des flammes qui consommèrent tant de personnes titrées et même — avait-on jamais vu pareille chose ? — une altesse royale ? Ni lui non plus, le Feu, ne respecte plus rien !

Au moment où j'écris, on en est à la période des banquets offerts aux sauveteurs, et de braves gens, qui furent noblement courageux, sont en train de se rendre un peu ridicules en acceptant « avec plaisir » l'idée d'agapes où sera célébrée leur valeur. J'avais eu un instant l'espoir que l'un de ces hommes serait demeuré inconnu, qu'après avoir traversé vingt fois les flammes comme une sorte de salamandre miraculeuse, il serait disparu, ne laissant qu'une flambante trace de légende, ou qu'au moins il se serait dérobé refusant argent, banquet, médailles, rubans ; mais il ne faut pas demander trop à celui qui a beaucoup donné, surtout lorsque d'autres, dont le devoir était plus pressant, ont fait, paraît-il, entièrement banqueroute. Il serait mauvais, ce

1) Chants de Maldoror. II

pendant, d'exagérer, surtout à propos d'un incendie foudroyant, les idées de mérite et de démérite, et d'oublier qu'en de pareilles circonstances il est sans doute difficile de ne penser d'abord à soi. Qui sait si tel brave qui est entré dans l'incendie ne serait pas sorti de l'incendie même un peu brutalement? Je crois que c'est, ou jamais, le cas de ne pas juger. Un honnête homme peut bien jurer qu'il ne fractura jamais aucun tiroir, peut-il jurer qu'en un théâtre embrasé il cédera galamment sa place à une femme? On cite de Madame S. un trait pareil et plus désintéressé encore, puisque le dévouement fut de femme à femme, mais si un tel acte était conforme à la nature humaine, on ne le citerait pas; j'ai vu des gens durs en être émus aux larmes; cela prouve à quel point il a été jugé exceptionnel et beau. Quant aux gens qui ont dépassé ce qu'il est permis d'égoïsme en de telles occasions, ils trouveront dans leur entourage le châtiment de leur lâcheté. Mais pas de guerre de sexes. La bonne dame qui en tirait une autre par la jambe en criant « chacun pour soi ! », si elle avait une excuse, n'en avait pas une différente de celle que pourrait invoquer M. de ***. Les femmes ont certainement été victimes de leur sexe, de leur robe, de leur chapeau, de leur chevelure de tout ce qui enfin dans l'ordinaire train de la vie fait leur charme et leur force, mais si la soie et la dentelle ont brûlé plus facilement que la cheviotte, ce n'est peut-être pas un motif pour exalter logiquement la moitié du genre humain aux dépens de l'autre. Et pourquoi vraiment l'homme aurait-il envers la femme des devoirs particuculier, à l'heure même où celle-ci s'affirme son égale, rien de plus, rien de moins? Faudra-t-il donc que dans la quotidienne lutte pour la vie, aussi rude que s'il s'agissait d'un perpétuel désastre, l'homme aussi s'efface et laisse passer vers le pain, vers le plaisir, vers la puissance et vers la gloire une rivale qui s'apprête à la nargue, si on lui a cédé la place, et à l'injure, si elle a été traitée selon le principe même dont elle se réclame? D'ailleurs quoi qu'on leur accorde, elles ne seront jamais contentes. Ne voit-on pas une jeune fille, sauvée avec de tolérables blessures, se plaindre d'un coup de talon sur la joue? Je la trouverai malheureuse, si elle le désire, en comparaison de la baronne de Saint-Didier qui, pareille à une torche vivante, fit vingt pas les bras au ciel et s'écroula comme un brasier. Beaucoup des « sauvées » ont peut-être ainsi sur la conscience quelques peccadilles dont elles seraient bien aise de se dé-

charger sur les « gardénias », même absents, car elles ont, à tort et à travers, avec une inconscience bien féminine, cité, parmi leurs bourreaux, des hommes notoirement absents. Et ne fut-ce pas une idée encore bien féminine que de vanter l'héroïsme de cette altesse qui se serait dévouée pour assurer le salut commun, alors qu'il est su maintenant, que, prise, ou reprise, d'une subite absence, elle se carra dans son fauteuil, inconsciente et béate, susurrant : « Comme il fait chaud ici ! comme il fait bon ! » Cette scène d'un tragique inconcevable et que nul témoin ne fut certes capable d'inventer, aucune femme n'en a compris l'horrible beauté, et les élégantes d'entour le comptoir n° VII se plurent, femmes jusqu'au bout et en tout, à effacer une page de Shakespeare pour y écrire une page de la Morale en action. L'histoire des Sauveteurs célèbres est plus efficace que le Roi Lear à troubler une duchesse ou une femme de chambre.

Il semble qu'après une aventure si dure et qui avait gonflé tous les yeux qui lisent, ou aurait pu se taire, tout simplement, s'abstenir des vaines enquêtes, des tristes récriminations, clore ce chapitre affreux en même temps et de la même palissade que le terrain fumant de la graisse des victimes, mais puisque tant de lignes devaient être rédigées sur un sujet trop complaisant on peut regretter qu'elles aient contenu si peu d'idées justes. C'est une des conséquences, les moins évitables, des catastrophes, qu'elles ouvrent toutes grandes les vannes de la niaiserie scripturaire : on a typographié sur la flambaison de ce Bazar plus de stupidités qu'il n'en faudrait pour éteindre les étoiles, si chaque mot était un verre d'eau. Décidément les grandes douleurs ne sont muettes que si elles sont improductives. L'un, au milieu de larmes, trouvait la cause du sinistre : le terrain, élu pour des actes de charité chrétienne, appartenait à un Juif ; l'autre, la gorge serrée, invectivait l'empereur allemand, coupable d'une généreuse courtoisie ; l'autre, en première heure, s'extasiait qu'une perruque jaune — celle de M. de Mackau? — eût survécu au cataclysme ; l'autre affirmait, sur la foi d'un croque-mort, que de telles catastrophes nuisent beaucoup, car on ne peut suffire à tout, au bon renom de l'Administration des Pompes funèbres, « l'une des plus importantes et des mieux organisées de l'Europe entière ». La voilà bien, avouée par une bouche quasi-officielle, la philosophie du « Chacun pour soi » ! Je préfère cette candeur commerciale à presque toutes les

larmes, mêlées de trop d'encre : au moins c'est clair, franc, humain — et hideux !

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Georges Rency et Henri Van de Putte : *Les Heures harmonieuses*, frontispice d'Emile Fabry, in-4, Bruxelles, « Coq Rouge », 3.50. — Tola Dorian : *Roses remontantes*, petit in-16, Ollendorff. — J. Chasle Pavie : *Stances d'hier*, préface de Georges Rodenbach, Ollendorff. — Léopold Dauphin : *Raisins bleus et gris*, Avant-dire de Stéphane Mallarmé, in-18, Vanier, 3 fr. — Tristan Klingsor : *Squelettes fleuris*, in-16, « Mercure de France », 2 fr. — André Fontainas : *Crépuscules*, in-18, « Mercure de France », 3.50. — Ernest Raynaud : *Le Signe*, nouvelle édition revue et augmentée de plusieurs poèmes nouveaux, in-16. Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50.

Deux amis, deux poetes, se partagent alternativement les feuillets d'un livre pour y chanter les **Heures harmonieuses**. M. Georges Rency les dit en courts poèmes. M. Henri Van de Putte en breves prose. J'aime beaucoup les vers de M. Rency; ils sont flexibles et colorés. La strophe est bien liée, s'organise librement, s'ajuste à la pensée et s'y proportionne. J'aime beaucoup aussi les proses de M. Van de Putte; elles contiennent des sensations vives et fortes que le poète, quoi qu'il fasse, ne parvient pas à gâter, bien qu'il leur nuise plus d'une fois par le tour qu'il y donne. Pour être franc vis-à-vis de M. Van de Putte qui le mérite, il faut lui reprocher d'écrire souvent une langue détestable moins encore par le choix des mots que par l'ordre bizarre qu'il y met. J'ai lu quelque part un « passionné et violemment baiser » qui est un assez bon exemple des fâcheuses singularités par lesquelles M. Van de Putte compromet la perfection de son style qui est souvent ailleurs précis et heureux.

C'est un défaut du même genre qui rend à peu près illisibles les **Roses remontantes** de Mme Tola Dorian. Le recueil contient quelques beaux vers, çà et là, brillants et amples, mais perdus dans les remous d'une phraséologie incohérente d'autant plus fastidieuse qu'elle vise au grandiose et au profond. Le nombre des majuscules indique le sérieux de l'inspiration. La plupart des substantifs s'en boursouflent avec orgueil. Certes Mme Dorian est poète, mais elle l'est d'une façon trouble et confuse, et on regrette de ne la pouvoir admirer en son effort louable mais présomptueux. Il aurait fallu, pour que ses dons qui sont réels aboutissent, ce labeur secret auquel se doit quiconque veut exprimer quelque chose. On m'objectera qu'elle est femme, mais j'en connais qui n'ont pas dédaigné le dur apprentissage de l'écrivain, et

c'est ce soin dont le souci fait une Rachilde ou une Judith Gautier et dont le manque fait tort à Mme Dorian.

§

M. J. Chasle Pavie écrit délicatement et finement. Ses **Stances d'hier** sont un agréable livre. L'influence de Théophile Gautier et de Sully-Prudhomme s'y fait sentir discrètement De l'un il tient le goût de la précision verbale, de l'autre le sens des nuances sentimentales. En certaines pieces cette double parenté se confond et il en naît un charme élégant et tendre. M. Pavie aime cette strophe de quatre vers octosyllabiques à rimes croisées dont les *Émaux et Camées* nous laisseront à jamais à l'oreille la sonorité savante, l'accord parfait, sorte aussi de dés rythmiques que le Magicien ès-lettres françaises versait de son cornet enchanté en combinaisons innombrables, imprévues, miraculeuses.

Bien que M. Stéphane Mallarmé ait orné d'un avant-dire exquis le volume de M. Léopold Dauphin, ses **Raisins bleus et gris** sont plutôt de la treille verlainienne que pris à la grappe célèbre que le Faune, une après-midi, élevait vers le ciel d'été. Le petit livre de M. Dauphin est plein de grâce et de bonne grâce. Le vers y chante à mi-voix, doucement et familièrement, en rythmes justes en images finies, en musique délicates. Lisez *Fumées*, *Comme des Flûtes*, les *Couronnes* et vous aurez lu trois poemes charmants, goûté trois grains de la grappe, qui en a d'autres.

§

C'est dans une coupe de Boheme et de Thulé que M. Tristan Klingsor verse ses hydromels et ses hypocras. On y boit une ivresse légère, dansante, troublée de rêves étranges et de visions amoureuses et macabres. Poésie singulière à la fois galante et funèbre, attifée et naïve, qui sent la marjolaine et le cyprès, mêlée de froissements de soie et de cliquetis d'ossements, chansons qui voltigent sur des drames latents, chansons parfumées d'amour et de mort, chansons charmantes et livre délicieux que ces **Squelettes fleuris** où M. Tristan Klingsor se montre un poète délicat et subtil, et parmi les poètes nouveaux l'un de ceux qui manient avec le plus de dextérité, d'invention et de bonheur le redoutable et difficile vers libre. Il le fait souple, élégant, et M. Klingsor possede un métier très personnel qui n'est ni la soierie irisée de M. Vielé-Griffin, ni la bure puissante de M. Verhaeren, ni les mousselines à pois de Jules Laforgue, et qui a ses procédés propres et son secret. C'est pourquoi son livre mérite après qu'on l'a lu pour le plaisir, pour tout ce qu'il contient de mélancolie et de grâce fébrile, d'être relu et étudié.

§

Les **Crépuscules** de M. André Fontainas demanderaient aussi à être approfondis. Des cinq parties qui les composent la première est datée de 1892 et la dernière de 1896. Il y a là plusieurs années de pensée, un labeur patient et circonspect, très réfléchi, où rien n'est laissé au hasard. M. Fontainas est en effet un poète très volontaire, concentré et quelque peu « difficile » au sens dont on qualifiait jadis ainsi M. Stéphane Mallarmé. J'ai cité ce nom exprès M. Fontainas a subi l'influence du Maître. Elle est particulièrement sensible dans les sonnets qui forment les *Estuaires d'ombre*. Chacune de ces courtes pièces drape une idée de plis rigides et brillants. Elles sont debout, une à une, comme des statues du plus beau marbre et dont les faces seraient voilées. Cela me rappelle aussi les hermétiques sonnets de Gérard de Nerval, mais avec une sonorité plus vibrante, une concision plus elliptique. Ce sont là de belles parentés, signes d'un esprit raffiné. Tout le livre est ainsi d'une haute tension, d'une altière tenue de langage et de pensée, d'un choix scrupuleux d'images, d'une singularité d'épithètes, d'une musique nerveuse, d'une arabesque compliquée. L'architecture des poèmes reste, à dessein, sommaire mais curieusement enguirlandée, sculptée de volutes et de pinacles. Il s'en dégage très nettement une impression de jeu verbal et intellectuel. Tout poème a ses racines dans le sentiment ou la passion qui en nourrit et qui en colore l'efflorescence. Il y a dans ceux de M. Fontainas le souci de ne donner que la fleur et pour qu'elle soit plus surprenante d'en dissimuler la semence et le germe. L'œuvre gagne en spiritualité de ce qu'elle perd en pathétique. Relisez les *Vergers illusoires* et les *Nuits d'Epiphanies*, je doute que vous y soyez ému autrement que d'une émotion toute cérébrale et vous y admirerez la suite des images, le mouvement rythmique, le choix des termes, tout un travail intérieur dont vous goûterez l'essence subtile. Cette sorte d'alchimie méditative est si propre à M. Fontainas qu'on la sent encore même en des poèmes qu'il a voulus plus près de la nature, en contact plus direct avec elle : je pense à l'*Eau du Fleuve*, à ces beaux poèmes souples et fluides. On y reconnaît des paysages réels, des lieux vrais, mais à travers une magie qui les transforme, les généralise. Ah ! que M. Fontainas est donc peu naturaliste ! mais certes il est un poète excellent et un rare écrivain ce qui vaut mieux, ce qui est tout.

§

Je savais bien que M. Ernest Raynaud n'est pas le laborieux pasticheur que fit de lui l'Ecole Romane. J'ai relu son recueil le **Signe**, qu'il réimprime aujourd'hui. Lui-même ne préfère-

t-il pas ces gracieux et vivants poèmes aux Elégies en camaïeu qu'il rime à tort et sans raison, et regrette-t-il ces sonnets sur Versailles où il a trouvé maints traits charmants et justes, dignes souvent du noble lieu mélancolique dont il a senti et rendu la grâce française et l'antique beauté ?

HENRI DE RÉGNIER.

ROMAN

Remy de Gourmont : *Les Chevaux de Diomede*, in-18, « Mercure de France », 3.50. — Jean de Tinan : *Penses-tu réussir !*, in-18 « Mercure de France », 3.50. — Jean Lorrain : *Contes pour lire a la Chandelle*, petit in-18, « Mercure de France ». 3.50. — Jean Lorrain : *Loreley*, petite coll. Guillaume illustrée, Borel, 1 fr. — Jean Viollis : *L'Emoi*, in-16, Toulouse, « L'Effort ». — Charles Epry : *Fantoches ! Fantoches !* in-18, Société Libre d'Editions des G. de L., 3. 50. — Paul Georges : *Mater Gloriosa*, in-18, Société Libre d'Edition des G. de L., 3.50. — Paul Junka : *Un Vicaire parisien*, in-18, Société Libre d'Edition des G. de L., 3.50. — Jeanne France : *La Baronne de Langis*, in-18, Société Libre d'Edition des G. de L., 3.50. — Paul Perret : *Madame Victoire*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Leon Cladel : *Juive-Errante*, préface d'A. d'Echetrac (G. Dargenty), in-18, Ollendorff, 3.50. — Maurice Leblanc : *Armelle et Claude*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Aymeric Prince : *Lucienne*, in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Louis de Soudak : *Emmanuel de Galilée*, in-18, Société Libre d'Edition des G de L., 3.50. — Alphonse Georget : *Rêve brisé*, préface d'E. Ledrain, in-18 Lemerre, 3.50.— Tristan Bernard : *Contes de Pantruche et d'Ailleurs*, illustration de Vallotton, in-16, F. Juven et Cie, 0, 60. — Etienne Pagès-Lechesne : *Autour du Cœur*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3 fr. — Georges Roussel : *A l'Essai*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 2 fr. — Ad. Van Bever : *Contes de Poupées*, petit in-16, Bibliothèque de l'Association, 2 fr.

Remy de Gourmont, l'auteur des **Chevaux de Diomède**, ne serait-il pas le meilleur, le premier de nos ecrivains sensualistes ? Oui, cet homme grave, érudit, philosophe, de calme aspect, que l'on rêve en une cellule froide, les reins ceints d'une corde, un peu moine, un peu alchimiste, parlant d'un ton réservé, ne se fâchant jamais, malgré l'ironie de sa phrase, et semblant toujours vous laisser le champ libre, sûr qu'il est de vous arrêter par un mot limpide, un mot profond vous donnant soif comme la subite découverte d'une source, cet homme qui sait tant de choses... (et s'il pouvait ne pas les savoir, il les devinerait si bien, ou les inventerait tellement mieux !) l'homme du *Latin Mystique*, du *Pèlerin du Silence*, des *Proses moroses*, de toutes les œuvres patientes, austères, le plus infatigable, le plus actif des fondateurs du *Mercure de France*, celui, peut-être à qui le *Mercure* doit de vivre originalement, l'écrivain qui revêt sa littérature d'une sorte de somptuosité liturgique, l'exquis dramaturge de *Théodat*, l'homme enfin tres doux parce qu'il est proche de toutes les religions, ne serait-il pas aussi le diable ?

J'entends *le diable* dans le sens que les petites filles entendent.... Au galop souple et muet des symboliques *Chevaux de Diomède*, voici défiler toute une théorie de blanches jeunes femmes; c'est un attelage délicat offert aux amateurs de belles races; elles sont pétries de roses, de lis, de *mauves*, elles n'ont que très rarement des ceintures et encore... « *fermées de petits camées pour fixer l'attention de l'œil* » sur leur nombril. Elles sont ingénues et fort compliquées. Elles parlent comme la Bible et leur père, Satan! Elles sont pleines de grâces... et dévorées, rôties à point, par l'enfer des jolies luxures qui brûlent en répandant des parfums mystérieux. Où l'œuvre du *Pervers* se révele le mieux, c'est en la pureté de leur geste. Elles ont toutes les connaissances approfondies de leurs pudeurs. A descendre dans le trouble de son écurie intime, Diomède n'éprouve point trop de remord. Il est conscient de leurs inconsciences savantes comme de toutes beautés. Il faut bien sertir et servir la beauté! Il joue avec Fanette, qui sent bon la marjolaine et la Madeleine repentante, et s'il contribue, pour une minime somme d'exces, à sa mort, il sait adoucir cette mort par des propos de noble philosophie. Je ne ferai qu'un reproche à ces divines poupées: elles ont trop de *liturgie* pour de simples poupées, mais elles sont filles de l'auteur des *Chevaux de Diomède* et elles sentent les icônes sacerdotales. A pétrir des chairs de femme, on dirait que cet orfèvre qu'est Remy de Gourmont leur fait suer de l'encens et de la myrrhe, il a la religion de leurs sensualités! (Un détail gai, au sujet de la mise en vente de ce nouveau livre: « Qu'est-ce que les *Chevaux de Diomède*? » demande un libraire. « Des bêtes qui se nourrissaient de *chair humaine*, » répond un employé du *Mercure* mal informé. « De *chair humaine*! ça va s'enlever comme *du pain*! » *Textuel.*)

Penses-tu réussir! de Jean de Tinan fut annoncé déjà dans ma chronique un peu sommairement. Or, le roman de ce jeune auteur-là n'est fichtre pas sommaire. Nous pouvons y revenir. Tinan raconte les amours et les *cristallisations* littéraires de son ami Raoul de Vallonges, et je vous jure que n'était la philosophie très boulevardiere (« *Charmante soirée!* ») qu'il en exprime, on en trouverait le déploiement donjuanesque. Je soupçonne Jean de Tinan de prêter, non seulement ses mots, mais encore ses femmes, à son ami qui en possède une collection déjà fabuleuse! Seulement il y a l'esprit de Jean de Tinan pour excuser la ribambelle, un esprit vraiment curieux, nerveux, valseur, s'agitant perpétuellement entre des parenthèses comme entre la sonorité aiguë de cymbales d'argent, sautant d'un sujet à un autre avec des bonds de clown, allumant une prodigieuse quantité de cigares aux

comètes qui passent et nous décrivant des milieux de lettres d'une fantaisie trop élégante. « *Ous qu'il y a des divans !* » Il y en eut, Mossieu, ous qu'il n'y avait pas de chaise du tout! Ah! les jeunes d'aujourd'hui, ce qu'ils *s'asseyent*, en littérature, et ce qu'ils arrivent *comme dans un fauteuil!...* Plein d'épigraphes bizarres, de dédicaces inattendues, ainsi que le peut être de cabochons monstrueux un verre d'Illyrie, ce roman de Tinan a l'apparence d'une œuvre énorme et biscornue! Mais il y des *blancs*... heureusement, car ces *blancs* sont reposants pour les yeux fatigués de tant de rutilances. Le défaut des jeunes d'*aujourd'hui*, c'est d'être trop spirituels. Vers la fin du livre, un morceau très savoureux d'ironie et de tristesse à peine appuyée dans le dialogue avec la petite sirène Glaucé. Cela charme comme une halte au bord d'un étang dont on pourrait bien ne pas apercevoir encore le fond! Je préfère ces pages aux autres... et j'avoue que toutes les autres sont nécessaires pour amener celles-là! (« *Charmante soirée!* »)

Contes pour lire à la chandelle... sur papier presqu'*idem*, par Jean Lorrain. Un Jean Lorrain chaste, candide, avec des yeux d'enfants qui regardent passer des ombres sur une vitre. Il est rare, ce Lorrain-là! Tout le monde voudra le posséder comme un échantillon de précieux métal avant la fusion. Les reines se promènent sous les arbres en manteau simple et des bons chevaliers cheminent le long des falaises en grande pureté d'intention. Madame Gorgibus fait rire. Madame Maritorne fait peur... Et fait sourire le style blanc, très *mousseline* de ce premier communiant qui est Jean Lorrain, dont le cœur est toujours d'un métal précieux, même après la fusion. **Loreley**, nouveau *lotus alba* vient aussi de paraître signé Jean Lorrain, autre conte mignon et terrible en un format de missel fleuri pour lire... après la messe!

L'Emoi, par Jean Viollis. Un roman de 95 pages contenant peut-être l'effort de tout le roman moderne. Il s'agit simplement d'un officier, muni de son billet de logement, qui vient troubler, avec sa rudesse de mâle et ses bottes qui sonnent sur les parquets, l'intérieur paisible d'une vieille fille. Ce n'est ni compliqué, ni ingénieux, ni bien neuf et c'est une merveille. La notation si serrée, si sobre de cet intérieur de vieille vierge, par les très petits détails, la sensation exacte de son chez elle, où *des mouches mortes tombent du haut d'un rideau comme des grains de plomb*, où le chat se fait les griffes en des petites voluptés silencieuses, tout ce parfum de province intensément renfermé dans un sachet trop étroit, et tellement prodigieux comme force répandue, les moindres petits mots, dits en soupirs plus que prononcés, tout dans ce minuscule agenda de la vie est adorable. J'ajoute qu'il m'est indiffé-

rent d'avoir l'air idiot en déclarant que cela sent le chef-d'œuvre... mais qui s'en apercevra puisque le livre est édité en province et que l'auteur ne vit pas de la vie boulevardière ! Je ne connais pas M. Jean Viollis. Tâchons tous de connaître son livre, sans même nous occuper de sa préface.

Fantoches ! Fantoches ! par Charles Epry. Encore un bon roman, plus long par exemple, fait selon les procédés de n'importe qui. Seulement il y a une énorme dépense de talent à faire n'importe quoi très bien. Les fantoches sont des gens du monde ordinaires, ils s'épousent selon l'usage mondain sans se connaître mieux que çà et ils en souffrent. Silhouettes de noceurs, de noceuses, toute la gamme connue. Mais Charles Epry a l'art de faire causer ses personnages naturellement. On songe que c'est *cela* qu'ils ont dû dire. Le lâché, le négligé des scenes est d'un voulu très savant, très composé. Je voudrais crier qu'un bon roman ordinaire est la chose la plus difficile du monde à réussir. Obligé de lire des tas de livres... extraordinaires, comprend-on la joie et la reconnaissance du lecteur qui tombe sur un écrivain simplement consciencieux ?

Trois romans de dames : **Mater Gloriosa** de Paul Georges ; **Un Vicaire parisien**, de Paul Junka ; la **Baronne de Langis**, de Jeanne France. Le meilleur est inconstestablement : *Mater Gloriosa*, histoire d'un député, brave caractère d'homme faible *très fort* qui passe toujours à côté du bonheur et qui laisse sa mère le mener par le bout du nez. Le *Vicaire Parisien* est une étude qui porte à faux et donne l'impression d'un monde de sacristie completement inconnu... c'est peut-être le vrai, après tout. La *Baronne de Langis*, réédition d'un ouvrage qui ne gagne pas à vieillir.

Madame Victoire, par Paul Perret. Œuvre intéressante par les détails historiques dont elle est ornée assez adroitement. Le type un peu virago de la femme *directoire* est joli, bien placé dans un milieu très *dolman sur l'épaule*.

Juive Errante, œuvre posthume de Léon Cladel qui réunit toutes les qualités et les quelques défauts de cet excellent écrivain, qu'on comprend mal aujourd'hui parce qu'on n'a plus beaucoup l'appétit du lyrisme poussé jusqu'aux situations vulgaires. Il s'agit d'une Sarah courant toutes les aventures de son métier et imaginant de finir, impérissable statue de chair, sous les eaux d'une fontaine pétrifiante. C'est hardi, violent, poétique... le curieux serait que cela inspirât la véritable Sarah, un soir de spleen !

Armelle et Claude, par Maurice Leblanc. Livre doué d'une âme. Il est des livres qui sont des personnes vivantes. Celui-là cherche à rénover l'amour, il puise au seul foyer éternel et il réchauffe. Le talent, très réel, de Maurice Leblanc

se dégage de plus en plus de ses œuvres et devient souple comme une flamme.

Lucienne, par Aymeric Prince. Ecrit par un savant, le roman nous semble assez *bonhomme!* Lucienne se laisse séduire, en sa qualité de femme moderne, très facilement... et il y a des tirades pour ou contre la *décadence morale*. C'est bien écrit, attachant, et les hommes politiques ont leur flétrissure ! —

Emmanuel de Galilée, par Louis de Soudak. Tres charmante (et loyale) reconstitution antique d'un amour entre une chaste Suzanne et Jésus. Les descriptions de paysage sont extrêmement soignées. Je voudrais citer... mais ce serait long! Il n'est pas facile, après Renan, de faire neuf et assez solennel, visant le sujet.

Rêve brisé, par Alphonse Georget. On cherche quelquefois à se rappeler différentes phrases poncives dont se servent, d'une façon générale, presque tous les feuilletonistes, « *les yeux de gazelle effarouchée* », « *les tourbillons d'événements qui se précipitent* » etc..., etc... Ce roman les réunit toutes, en une gerbe odorante, et le plus mauvais service qu'on pourrait rendre à l'auteur, un très jeune probablement, était de le lui éditer.

Contes de Pantruche et d'ailleurs, par Tristan Bernard, illustrés par F. Vallotton. Collection du *Rire*, auteur gai, *Juven* et Cie éditeur, toute la lyre ! Le *début du Barreau* est la perle de cet écrin (à mon avis) où il en est de tres fines.

A l'Essai et **Autour du Cœur**, deux petits livres jumeaux de Messieurs Georges Roussel et Etienne Pagès-Lechesne. *Le Bourreau* dans *l'Essai* est d'un macabre assez réussi. *Autour du Cœur* mériterait de développer un peu plus ses palpitations. Tout y est si précipité que, parfois, cela devient déconcertant. C'est une nouvelle qui contient les éléments d'un roman et qui n'est pas écrite pour demeurer une nouvelle. Mais la préface est tellement bon enfant et explicite que l'on devine, à travers les lignes, que l'auteur prendra une longue revanche dans: *Au pays*, roman annoncé.

Contes de poupées d'Ad. Van Bever. Par une modestie tout intime, quelque sentiment d'une finesse toute nerveuse, — et combien jolie, — l'auteur de ces contes voulut s'occuper des poupées-femmes, des femmes très poupées ; faisant son royaume d'artiste tout petit, sans doute pour le faire avec plus de soin, et l'étendre jusqu'à la vie réelle, sans trop qu'on s'en aperçoive, il voulut dire la mièvreries de certaines douleurs qui portent, cependant, à mourir, et la délicatesse que tous les amours mettent à nous tourmenter. *La Poupée du roi*, cette fiction qui console et qui tue, le *Prince Pervers*, détruisent pour mieux aimer ensuite. *Les Poupées de cire*,

fleurs et filles écloses dans le rêve, petits symboles de celles qu'on désire, miroirs très réduits où l'on retrouve leurs attitudes méchantes, ou gracieuses, mais moins leurs âmes cruelles, toutes ces charmantes créatures, habillées de fines toiles de Flandre ou de soieries anciennes, nous ont une mélancolie bien supérieure à leur taille. C'est malicieusement que Ad. Van Bever vous conduit, de poupée en poupée, à voir la grande douleur universelle, la pourtant vraie douleur, comme par le petit bout de la lorgnette !

RACHILDE.

THEATRE

Henri Mazel : *Le Khalife de Carthage*, in-18, « Mercure de France », 3.50. — Léo Rouanet : *Intermedes espagnols (entremeses) du XVII^e siècle*, traduits avec une préface et des notes, in-18, Charles, 3.50. — Gerhart Hauptmann : *La Cloche engloutie*, conte dramatique en 5 actes, traduit par A.-Ferdinand Herold, in-18, « Mercure de France », 3.50. — Albert Thibaudet : *Le Cygne rouge*, mythe dramatique, in-18, « Mercure de France », 3.50. — Edouard Cadol : *Théâtre inédit* : *La « Fête »; Le Mariage rompu; Son Altesse*, in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Fernand Hauser : *La Comédienne*, un acte en prose, in-12, Vanier, 1 fr. — Léon Charpentier : *Don de Fée*, conte dramatique en 1 acte, en vers, in-18, Ollendorff, 1.50. — Gunnar Heiberg : *Le Balcon*, pièce en trois actes, traduite du norvégien et précédée d'une préface par le comte M. Prozor, in-18, « Mercure de France », 2 fr.

Erudit, philosophe et dramaturge, à ce triple aspect du talent de M. Henri Mazel, j'ajouterais volontiers poète, car la principale beauté, celle du moins qui frappe au premier abord, des ouvrages de grande allure qu'il a déjà donnés, consiste à savoir évoquer en de puissantes et riches visions les époques, les civilisations, les luttes d'idées ou de races. Dans son nouveau drame, le **Khalife de Carthage**, l'auteur du *Nazaréen* et de la *Fin des Dieux*, a été tenté, joli caprice de penseur, par la fantaisie de mettre en présence, dans le cadre rutilant de l'Afrique du VIII^e siècle, les forces diverses qui se sont partagé le monde : l'Islam, le christianisme, l'Inde, le fétichisme; et sur ce sol brûlant encore de Tanit et de Rome, la mêlée est suggestive et de haut ragoût philosophique. Vénus, personnifiée ici par une femme fatale, prostituée byzantine devenue reine de Carthage, finit par confondre tout dans le même écrasement, au-dessus duquel elle s'élève seule, éternelle triomphatrice, unique divinité au nom de qui tous s'accordent en un même culte et pour une même mort. Je ne jurerais pas qu'historiquement le drame de M. Mazel puisse avoir autre chose qu'une signification toute de rêve. Il n'y a jamais eu de Khalifes à Carthage. Aucun prince mahométan n'y a même régné, la ville ayant été rasée

par les Arabes, lorsqu'ils la prirent, et la contrée changée en désert. Mais philosophiquement, on ne pouvait guère trouver mieux que cette ville et cette époque comme point de contact des religions et des civilisations, au-dessus desquelles l'auteur se proposait de chanter son hymne à Vénus. Faut-il ajouter que la langue est d'une savante richesse et qu'une belle poésie souffle d'un bout à l'autre de ces cinq actes, qui font le plus grand honneur au lettré distingué qu'est M. Henri Mazel.

Les curieux de littérature dramatique liront avec plaisir le livre que M. Léo Rouanet vient de consacrer aux **Intermèdes espagnols du XVIII· siècle**. Les intermèdes (*entremeses*) sont de petites pièces satiriques ou bouffonnes, analogues parfois aux scènes de nos revues ou à nos parades, et qu'on avait l'habitude de représenter pendant les entr'actes. Ils sont en général pleins d'allure et de pittoresque, et l'on y rencontre quantité de détails de mœurs qu'on chercherait vainement ailleurs. Pour la première fois nous avons un travail d'ensemble sur ce sujet. On trouvera dans le livre de M. Léo Rouanet une préface très intéressante et la traduction d'une vingtaine de ces *entremeses*, parmi lesquels plusieurs de Benavente, le maître du genre, et ce chef-d'œuvre de Cervantes qu'on appelle la *Prison de Séville*.

Il serait à souhaiter que tous ceux qui ont bâillé à la représentation de la **Cloche engloutie**, de Gerhart Hauptmann, lussent maintenant le texte qu'ils ont entendu. Ils ne reconnaîtraient pas l'œuvre. Je ne dirai pas qu'elle gagne à être lue, car en Allemagne la représentation a eu, contrairement à Paris, un succès considérable. Mais, dégagés de cette ambiance particulière des salles parisiennes, qui transforme souvent d'une façon singulière les plus belles choses, surtout celles où le drame s'élève au delà de la réalité vécue pour atteindre à la poésie, ils verraient plus juste et goûteraient le charme profond, puisé dans ce qu'il y a de plus pur dans le génie germanique, d'une des œuvres les plus attrayantes qu'ait données l'Allemagne contemporaine. La traduction, due à M. A.-Ferdinand Herold, est d'une facture remarquable et d'un bonheur d'expression tout particulier.

Le **Cygne Rouge** est l'œuvre de début de M. Albert Thibaudet. L'influence de Wagner est manifeste dans ce mythe dramatique qui nous conduit dans une préhistorique Thulé, où s'élaborent, en une succession de symboles en action, les destins de l'humanité, ou, plus symboliquement encore, ceux de l'âme humaine. Pénétrer dans ce poème pour en conter l'ordonnance et en rechercher les hautes significations ne serait certainement point d'une critique infructueuse ; mais il y faudrait vingt pages du *Mercure*, que je n'ai pas, et du

temps que j'ai encore moins. Qu'il me suffise de signaler cette œuvre de jeune comme tout à fait digne d'attention. Les parties en vers, notamment le prologue et l'épilogue, sont d'un poète plein de talent.

M. Edouard Cadol, sous le titre de **Théâtre inédit**, a réuni en un volume trois pièces importantes, et restées, hélas, injouées, malgré qu'elle soient d'un homme qui tient son métier sur le bout des doigts et qui a beaucoup pratiqué Sardou et les deux Dumas : la *Fête*, comédie en trois actes, le *Mariage rompu*, pièce en cinq actes, et *Son Altesse*, comédie en trois actes et quatre tableaux. Tout ce bagage eût mérité un sort : c'est du meilleur Cadol. L'auteur des *Inutiles* y a semé à pleines mains son esprit, qui, comme chacun sait, est des plus neufs, et il y a un mot superbe à la fin du *Mariage rompu*, un de ces mots, comme le « tue-la » ou « elle me résistait », qui à eux seuls suffisent à marquer un auteur pour l'immortalité. Voici celui de M. Cadol : « Il la frappait sous mes yeux, je l'ai tué ! »

La Comédienne, par M. Fernand Hauser, et **Don de Fée**, de M. Léon Charpentier, deux petites choses, l'une en prose, l'autre en vers, qu'il suffit de signaler pour se trouver quitte envers les auteurs.

Le **Balcon**, la très belle et très curieuse pièce de Gunnar Heiberg, que les lecteurs du *Mercure* ont pu apprécier dans cette revue, avec l'intéressante préface du comte Prozor, a paru en librairie.

Louis Dumur.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Camille Mauclair : *L'Orient vierge, Roman épique de l'An 2000*, in-18, Ollendorff, 3.50.

L'Orient Vierge. — M. Camille Mauclair vient de faire paraître un nouveau livre qui ne ressemble en rien à ses aînés *Eleusis* et *Couronne de Clarté*. Ce n'est plus de la philosophie, de la métaphysique pure comme ceux-ci, et du domaine des idées en dehors des faits, mais un véritable roman, parce que les idées s'y heurtent à des faits qui ne sont que la mise en scène d'autres idées antérieures et régissant les premières. On trouvera dans ce roman des hommes qui incarneront ces idées, des hommes en révolte contre des états de choses qu'ils n'ont pas voulu voir, puis des femmes qui incarneront ces états de choses, parce que, ainsi que le

pense excellemment M. Mauclair, où qu'aille la folie de l'homme, la femme demeurera toujours l'expression de la volonté divine réalisée. On y trouvera aussi de l'amour et des batailles, des charges de cavalerie, des comités de salut public, des discours de tribuns. Tous les pays de l'Asie y seront abattus tour à tour par les armées de l'Europe comme les quilles dans un jeu de quilles, et le Pamir de M. Bonvalot s'y transformera en un berceau, où d'étranges nourrices berceront les invasions à venir, pour les déverser ensuite sur les civilisations occidentales qui ont fait leur temps.

On pressent par ces quelques mots le champ très large où évolue M. Mauclair, la hauteur et l'étendue de son sujet. On concoit toute l'ambition de faire grand qui l'a tenté, de sortir de l'ornière des petites histoires de librairie accoutumées. Peut-être eussé-je dans son entreprise souhaité moins de précision géographique !... Préféré le voir inventer des villes, puisqu'il inventait des époques. Peut-être aussi un style moins adéquat, moins en adjectifs de psychologie, moins châtié, plus violent. Reste qu'il a échafaudé une bâtisse énorme, comme en bâtissaient ces bons constructeurs de tours de Babel, qui tâchaient de surprendre ce qui se passait chez Dieu. Reste qu'il a peint à fresque, d'un dessin décharné et puissant, une sorte de composition grandiose, où il s'est efforcé de moderniser l'antique tragédie de la volonté humaine marchant contre le Destin, une tragédie où bruiraient et s'agiteraient toutes les utopies contemporaines, aux prises avec le rythme divin.

Certes, si j'admire profondément l'audace et la tenacité du héros de la première partie de *L'Orient Vierge*, je regrette plutôt, malgré qu'elle soit peut-être plus belle, la seconde partie si désillusionnante, où il s'avoue vaincu et où il l'est. D'autant que tout le roman eût pu se transposer dans le domaine moral, être la lutte d'un homme contre lui seul et non contre la terre entière, et qu'il est toujours blessant, pour cet orgueil qui est notre principal soutien dans l'existence, de se dire qu'on a beau tenter de se réfréner on sera toujours victime de ses désirs, de ses passions et de son sang !... Pourquoi pas le contraire ?... Pourquoi nous serait-il toujours défendu de nous dominer, d'assujettir les nations orientales à nos idées, et à notre civilisation ? — Pourquoi Napoléon ou les Croisés ne pourraient-ils jamais rien fonder ? — Si c'est cependant pour moi toute la beauté de la vie, dussé-je en mourir, d'essayer de refaire l'Univers ou ma nature à ma guise ? — Que ne le tenterai-je ? Quelle raison d'accepter le monde tel qu'il va, la circulation du sang dans mes veines ainsi qu'elle fut décrétée, la révolution de la terre autour du soleil dans un sens déterminé, la marche progressive de tout le système solaire vers l'étoile Mu d'Hercule, où des

gens bien informés prétendent qu'il se dirige ?... Si je peux empêcher ce système solaire d'aller vers cette étoile, si je peux faire que mon sang marche dans une autre direction !... Si je peux aimer que je n'aime pas, au lieu d'être poussé par un brutal qui n'y entend rien !... N'ai-je droit de risquer la tentative ? Je la sais impossible ! Jamais elle ne réussira ! Mais puisque toutes idées sont possibles ? — Pourquoi vouloir que je ne la risque pas !

En admettant que le fatalisme géométrique qu'expose M. Mauclair, et qui hanta beaucoup de hauts cerveaux, soit la sagesse, l'intelligence et la raison, sera t-il jamais l'intérêt que nous demandons ?... Et ne sommes-nous ici d'abord pour nous intéresser ?... Faudra t-il toujours soumettre notre belle volonté à l'intelligence, et aller vers du possible, quand c'est de l'impossible seul qui nous satisfait ? Est-ce que cet espoir frénétique d'arrêter, quand ce ne serait qu'une seconde, la marche mystérieuse des races vers l'Ouest, ne vaut pas toutes les tranquillités et les abandons ?... Est-ce que notre effort humain n'est pas de recréer le monde que nous rêvons, et de marcher contre la création qu'on nous impose ? Et si nous sommes punis, si nous sommes enchaînés comme Prométhée pour avoir tenté de nous lever contre Dieu, est-ce que ce Dieu ne finira pas par nous comprendre, par nous laisser en possession du feu du ciel, et par délivrer Prométhée ?

En somme, le livre si plein d'idées et d'aperçus curieux de M. Camille Mauclair fait renaître toutes les discussions entre l'acceptation de ces lois mystérieuses qui régissent le monde, dite intelligence, et l'insurrection éternelle de l'homme prétendant, contre la création souveraine, recréer ? — Comme tous les livres qui traitent de ces hauts problèmes, il passionnera vivement ceux qui le liront, et qu'ils en suivent ou non les conclusions, qu'ils veuillent quand même, au détriment de leur bonheur et de leur vie, marcher vers l'Est contre eux-mêmes et contre le soleil qui les éclaire, il les fera longuement songer !

MAURICE BEAUBOURG.

PUBLICATIONS RÉCENTES

CRITIQUE. — André Ruijters : *La Musique et la Vie*, in-8, Bruxelles, Lacomblez. — Charles Buet : *Grands Hommes en robe de chambre*, in-18, Société Libre d'Edition des G. de L., 3.50.

POÉSIE. — Adolphe Retté ; *Campagne Première*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — René Ghil : *L'Ordre Altruiste*, vol. III, in-18, Bibliothèque de l'Association. — Edouard Quet : *Plaintes du Cœur*, in-18, Vanier, 3 fr. — Lucien Lambert : *Fleurs Sylvestres*,

in-16, Vanier, 2 fr. — Paul-Louis Garnier : *Le Sceptre de Gloire*, in-8, « Le Thyrse », 2 fr. — Jacques Duchange : *Le Dégoût*, préface de Francisque Sarcey, in-16, Ollendorff, 3.50. — Henri Rouger : *Poèmes fabuleux*, in-16, Lemerre, 3 fr. — Jehan Rictus : *Les Soliloques du Pauvre*, portrait de l'auteur et couverture par Steinlen, gr. in-16 chez l'auteur, 59, rue Lepic, 5 fr. — Jules Méry : *La Poussière du Chemin*, petit in-4°, Imprimerie de Monaco. — Eugène Billard : *Maternité !* in-8, Charles. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les Douleurs Cadettes*, in-16, Perrin et Cie. — J. Strada : *L'Epopée Humaine : Pascal et Descartes*, in-8, Ollendorff, 5 fr.

Roman. — Jeanne de la Vaudère : *Les Sataniques*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Paul et Victor Margueritte : *Le Carnaval de Nice*, in-18, Plon, 3.50. — Alphonse Allais : *Œuvres anthumes : Le Bec en l'air*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Paul Adam : *La Bataille d'Uhde*, in-18, Ollendorff, 3.50. — Félicien Champsaur : *La Glaneuse*, in-18, Simonis Emois, 3.50. — Jules Mary : *Amour d'enfant, Amour d'homme*, in-32, Nouvelle Collection illustrée, Didier et Méricant, 0.20. — Xavier de Maistre : *La Jeune Sibérienne*, in-32, Nouvelle Collection illustrée Didier et Méricant, 0.20.

Theatre. — Fernand Hauser : *La Comédienne*, un acte en prose, in-12, Vanier, 1 fr. — Henrik Ibsen : *Jean-Gabriel Borkman*, drame en 4 actes, traduit et précédé d'une préface par le comte M. Prozor, in-16, Perrin, 3.50. — Léon Charpentier : *Don de Fée*, conte dramatique en un acte, en vers, in-18, Ollendorff, 1.50. — Serge Basset : *Vers le Sabbat*, évocation de Sorcellerie en un acte, in-18, Chamuel.

Divers. — Société d'Ethnographie nationale et d'Art populaire, Congrès de Niort, 1896 : *La Tradition en Poitou et Charentes*, in-8, Librairie de la Tradition Nationale, 10 fr. — Edmond Demolins : *A quoi tient la Supériorité des Anglo-Saxons*, in-12, Firmin-Didot, 3.50. — Charles Malato : *Philosophie de l'Anarchie, 1888-1897*, in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Adolphe Achaiza : *La Rénovation religieuse, Catéchisme dualiste*, petit in-8, « La Rénovation », 1 fr. — A. Gemadios : *La Grèce moderne et la Guere de l'Indépendance*, traduit par Louis Ménard, professeur d'istoire universèle à l'Hôtel de Ville de Paris, in-16, Librairie de l'Art Indépendant, 0.50. — F. Jollivet Castelot : *Comment on devient Alchimiste*, traité d'hermétisme et d'art spagyrique basé sur les clefs du tarot, préface de Papus, in-18, Chamuel, 6 fr. — Urbain Gohier : *L'Armée nouvelle*, in-18, P.-V. Stock, 2 fr. — Jean Grave : *L'Individu et la Société*, in-18, P.-V. Stock, 3.50.

Littérature étrangère. — E. A. Butti : *L'Incantesimo*, roman, in-16, Milan, Fratelli Treves, 4 fr. — Laura Gropallo : *In Hora mortis*, in-16, Milan, Brigola, 3.50. — Pietro Guastavino : *Vibrazioni*, poésies, in-8, Genova, tipographia R. Istituto Sordo Muti, 4 l. — Minka de Czobel : *La Migration de l'Ame*, traduction et notice de Melchior de Polignac, illustrations de F. Buttner, in-16, Ollendorff, 3.50.

JOURNAUX ET REVUES

Revue de Paris (1er mai). — *Nouvelle Revue* (1er avril). — *La Tribune* (15 avril).

M. Sully-Prudhomme, dans la **Revue de Paris** du 1er mai, s'est donné la peine par une lettre ouverte sur *La Syntaxe et le Style* de répondre à M. Adolphe Boschot.

M. A. Boschot a publié un opuscule des plus insignifiants intitulé *La Crise poétique*. Cette « crise » est étudiée par l'auteur avec une légèreté ignorante, un manque de conscience

qui dispensent de tout commentaire. Celui de M. Sully-Prudhomme était inutile, et il n'y a pas lieu d'y insister.

Je tiens toutefois à en relever un passage touchant la rythmique. Le poète se plaignant qu'on n'ait pas accordé à ses *Réflexions sur l'Art des vers* l'attention qu'elles méritent rappelle et soutient leur point de départ : « Ma théorie, écrit-il, applique la loi du moindre effort, qui régit toutes les opérations instinctives, à la phonétique du son pour y déterminer l'unité de mesure du rythme et la place de la césure. » Or dès qu'il s'agit d'*art*, et par conséquent non d'« opération instinctive » mais de *volonté*, la loi du moindre effort n'a pas à intervenir. Au contraire, l'histoire de tous les arts nous apprend que l'évolution de leurs perfectionnements ne s'est produite qu'en s'écartant toujours davantage de cette loi. Le plaisir artistique n'est renouvelable que par la recherche constante de rapports plus complexes. Une forme se crée, va au bout de son développement, et meurt. Une autre à ce moment-là doit surgir, et la conservation de la première n'est plus qu'une chose artificielle. Il peut se produire que la seconde reste longtemps à l'état embryonnaire, mais cet état n'empêchera pas que la première ne soit morte.

Puis que penser de cette « loi du moindre effort » ne déterminant « l'unité de mesure du rythme » que dans les différentes mesures *historiques*, que sont les formes classiques de nos vers? Comme si la régularisation du mouvement qu'est le rythme ne pouvait provoquer une infinité de figures encore inemployées dans le développement poétique du verbe!

La science comme l'histoire fait rejeter les *Réflexions* de M. Sully-Prudhomme. Il est même extraordinaire que se plaçant sur le terrain scientifique fondamental, il l'ait trouvé borné de limites aussi étroites, alors qu'il y devait découvrir une étendue dont ne se doutent même point la plupart des poètes vers-libristes.

— M. Gustave Kahn est un de ceux qui s'en doutent le mieux, ainsi qu'en témoigne son article sur *Les tendances actuelles de la littérature* paru dans **la Nouvelle Revue** du 1er avril. Sur ce point particulier, il y écrit entre autres choses excellentes.

« La voie est large, et le chemin à parcourir encore est vaste ; nous en connaissons assez les longueurs et les difficultés pour qu'on ne taxe pas de vanité la connaissance nécessaire que nous avons de la nécessité d'une technique nouvelle, de l'existence de son point de départ et de l'immense champ qui lui est ouvert. »

Il dit aussi, très justement : « Le bilan de la rénovation poétique peut s'établir en peu de mots : Le vers libre a conquis son droit à l'existence. Le chemin parcouru, c'est qu'au

commencement de cette période, c'était la légitimité du vers libre qui était en cause; on ne discute plus maintenant que la façon de s'en servir..... »

Il est bien évident que diverses fluctuations ne prévaudront point contre ce fait, ni même les régressions inévitables comme le Romantisme en a subi avec de passagers Ponsards. Et tant pis pour ceux qui n'auront pas compris et qui, devant quelques embryons forcés d'une premiere heure, croient à la perfection éternelle d'une forme morte! Je me rappelle avoir lu ces temps-ci je ne sais plus où : « Bien que M. un Tel use toujours du vers libre, cette forme déjà périmée... » Le souvenir de cette ligne m'amuse encore. Le critique avait dû bien peu réfléchir à la question pour penser que dix années suffisent non pas seulement à la production d'une forme nouvelle, mais à la refonte de tout un système rythmique.

Dans son article, M. Gustave Kahn expose à grands traits les nouvelles tendances de la « poésie », du « roman », du « théâtre ». Groupant sous ces trois dénominations génératrices les divers efforts contemporains, il élucide en de très justes pages par quels tournants passe notre littérature et les points atteints jusqu'ici.

Telles idées générales sont à rappeler dont le souvenir, sans cesse perdu, nous économiserait des flots d'encre. Mais que deviendraient alors nos chères Revues?

« Nous admettons que les phénomènes littéraires se suivent et s'enchaînent; mais nous constatons qu'il y a toujours en présence deux séries paralleles: soit que la littérature se présente avec deux faces, qu'elle est pratiquée par deux catégories d'esprits, les intuitifs et les observateurs, en langage usuel les idéalistes et les réalistes, les poètes et les prosateurs; nous sommes persuadés que ceci ne tuera pas cela. Les deux groupes d'antagonistes se dominent alternativement dans leur époque, voilà tout.

» Lorsque notre art a besoin de renouveau poétique, il l'obtient; il se trouve des gens pour faire le nécessaire; ils y travaillent obscurément.....

» Or durant ces dix dernières années, cette besogne de renouvellement incombait aux poètes, aux intuitifs, particulièrement, je ne dis pas exclusivement aux poètes du vers, car il y eut des poètes du roman. Le mouvement voulut être synthétique et idéaliste; ce sont ces deux mots qu'il faut entendre sous le vocable *symbolisme*, et les écrivains qui tentèrent la synthèse et furent idéalistes sans adopter cette épithète menèrent le même combat que les symbolistes, terme d'ailleurs absolument vague, si on ne l'entend point comme il est dit ici.

» Qu'est-ce que l'idéalisme? Ici encore il faut apporter

quelque clarté. La génération antérieure aime confondre idéalisme avec spiritualisme, l'opposant à réalisme qui, à son tour, impliquerait matérialisme; cette conception n'était pas heureuse. Rien, en effet, n'empêche un auteur, méticuleusement observateur, minutieusement documentaire, d'être rallié aux idées philosophiques les plus avoisinantes du déisme et de la foi religieuse. Il advient que des poètes, qu'on fut tenté d'appeler des mystiques, à cause de leurs formules littéraires, du choix de leurs sujets, de l'accent général dont ils animent les mots, se trouvent très près des doctrines qui nient les influences providentielles et s'accordent à reconnaître un déterminisme scientifique dont la façon de se comporter nous est un peu connue, mais non les origines. Cette jeune génération est donc idéaliste, de ce point qu'elle aime la synthèse, qu'elle écarte le document trop courant, l'étude à la loupe des faits trop dits et communs, en ce sens surtout qu'elle néglige ces acccumulations de détails qui noient l'œuvre, qu'elle préfère présenter ses idées en grandes lignes, avec entrelacs aussi variés que possible, mais essentiels tous... Les poètes étudient sous des formes légères et vives, des sujets que les réalistes eussent traités dogmatiquement. Chez eux, point de souci d'exactitude absolue. Inutile de copier scrupuleusement un paysage; on en invente, qui d'après l'âme des personnages, les encadrent. Les buts et les moyens tendent à la vérité psychique plus qu'à l'exactitude historique. Les réalistes tendent de tout leur talent à donner à leur récit une spécieuse teinte de réalité. Nos jeunes esthéticiens préfèrent une belle couleur légendaire. Ils abrègent les détails si chers à nos devanciers pour n'étudier que des mobiles et des conséquences. C'est par ces traits généraux que le groupe nouveau (il faudrait se garder d'infliger l'épithète d'école nouvelle à des particularistes si déterminés) est idéaliste ».

Il faut lire, dans **la Tribune** du 15 avril, un très bon article, au courant de la plume, de M. Christian Beck sur les « naturistes. »

En voici la fin :

« La théorie que nous venons d'énoncer peut séduire de jeunes esprits par l'élévation des concepts parmi lesquels elle prétend se mouvoir. Mais je suis à mon grand regret forcé de constater que si l'on en recherche les points intéressants, on voit que pas un seul n'appartient à M. de Bouhélier ; et que, loin de constituer des thèmes anciens rénovés par M. de Bouhélier, ils ont été élucidés avec talent par des poètes qui le précédèrent immédiatement. D'autre part, si l'on recherche dans cette même théorie les points appartenant à M. de Bouhélier,

on n'en trouve qu'un — dont la seule énonciation constitue une absurdité.

» MM. Signoret, Paul Gérardy, et surtout MM. St-Pol-Roux, Francis Vielé-Griffin et André Gide expriment explicitement les idées dont M. de Bouhélier et ses admirateurs tentent la fortune. Qu'un tel plutôt qu'un tel ait exprimé une idée, voilà un sujet que chacun a le droit de trouver peu intéressant ; mais que le veuille ou non celui-là même qui a exprimé cette idée, — l'honnêteté littéraire et le sens lumineux de l'entité artistique exigent que chacun soit compris selon qu'il s'est exprimé. Or, toutes les tendances qu'affecte M. de Bouhélier vers l'épopée et la magnification objective de la Nature naissent de la lecture des *Epilogues des Saisons Humaines* de M. Saint-Pol-Roux ; toute la théorie des archétypes a été littéralement exprimée par M. André Gide dans le *Traité du Narcisse*, et la rénovation panthéistique est due à M. Francis Vielé-Griffin. Sur ce dernier point, la seule originalité de M. de Bouhélier gît dans la facile réclame que par une puérile interprétation du mot Vie et d'insipides sorties contre le poete dont la gloire pourrait se suffire seulement d'avoir maintenu la tradition classique dans la génération symboliste, — il a tenté de se tailler.

» Que doit-on donc à M. de Bouhélier ? — On lui doit la théorie de l'héroïsation ou d'un art nouveau, par lequel le poème, non content d'affranchir la nature des visions contingentes, devient objectif, impersonnel, à la fois emblème, allégorie, symbole et réalité. La théorie de l'Art-miroir se trouve dépassée, comme l'a dit lui-même M. de Bouhélier, ou plutôt son fidèle Barnum, M. Le Blond. L'art n'est plus la nature vue à travers un tempérament, c'est la nature elle-même qui s'immobilise et se transverbe.

» Voilà la belle découverte à laquelle applaudissent quelques ardents néophytes et quelques journalistes imbéciles ; voilà la seule découverte de M. de Bouhélier, quoiqu'elle ne soit pas la seule qu'il s'attribue : un paradoxe de cordonnier philosophe, une absurdité dont le premier bachelier déjouerait le paralogisme. Qu'est-ce que cette Nature qui se transverbe en symbole *objectif* (!!) c'est-à-dire en un concept qui, devant être perçu par quelqu'un (ne serait-ce que par M. de Bouhélier), ne serait pas perçu *selon* ce quelqu'un. Mais ceci doit-il nous étonner de la part de l'homme qui feint de croire que M. Zola est méconnu pour se procurer la gloire de l'inventer ? Certes je ne veux voir là aucune mauvaise foi, mais simplement une aimable plaisanterie. »

§

Nouveaux confrères :

1° **L'Humanité nouvelle**, *revue internationale* (mai). Ré-

dacteur-gérant : Charles Albert, 120, rue Lafayette.

2° **Les Heures** (*l'art wallon*), *revue mensuelle d'art et de littérature*, Directeur : Guillaume Hennen, rue Saint-Remacle, Verviers.

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES ANGLAISES

LIVRES : Arthur Symons : *Amoris Victima*, a poem. London, Leonard Smithers, 5 s. — Vincent O'Sullivan : *A Book of Bargains* (nouvelles) with a frontispiece by Aubrey Beardsley, London, Leonard Smithers, 5 s. — Ernest Dowson : *The Pierrot of the Minute*, a dramatic phantasy in one act, with illustrations by Aubrey Beardsley, London, Leonard Smithers, 10 s. — Elisabeth Holland : *The Evolution of a Wife*, a romance, London, John Milne, 6 s. — Richard Le Gallienne : *The Quest of the Golden Girl*, a romance, London. John Lane. 5 s. — Menie Muriel Dowie : *Some Whims of Fate* (nouvelles), London, John Lane, 5. s. — Olive Custance : *Opals* (poèmes), London, John Lane, 3 s. 6 d. — George Gissing : *The Whirlpool* (roman), London, Lawrence and Bullen, 6 s. — John Burroughs : *Whitman*, a study, London, A. Constable and co, 6 s. — George Meredith : *An Essay on Comedy*, London, A. Constable and co, 5 s. — Maurice Maeterlinck : *The Treasure of the Humble*, translated by Alfred Sutro, with an introduction by A. B. Walkley, London, George Allen. — REVUES : *The Review of Reviews. — The Saturday Review. — The Bookman. — The New Review. — The University Magazine and Free Review. — To Morrow. — The Progressive Review. — The New Century Review. — The Dome. — The Studio.*

Un livre de vers est, certainement, de tous les recueils de mots imprimés, celui qui rencontre le moins de lecteurs. Et encore n'a-t-il de chance d'intéresser son lecteur que s'il exprime, au delà d'émotions et de sensations particulières, une sympathie largement universelle, ou tout au moins des relations étendues et multiples entre le poète et l'extérieur. Ceci est particulièrement vrai quand il s'agit d'un long poème. Il est bien difficile et fatigant de goûter un recueil de pièces diverses et disparates, qui en raison même de leur brièveté manquent d'ampleur et ne peuvent exprimer que de passagères émotions ou des incidents sans importance ; il sera alors presque impossible de maintenir son attention, sinon son intérêt, sur un unique et long poème exprimant d'un bout à l'autre une seule émotion, et une émotion aussi ténue et délicate que celle qui résulte de la déception d'un amour trompé. Tel est pourtant le sujet du récent livre de M. Arthur Symons. Après les précédentes restrictions, je citerai simplement la préface où l'auteur présente et explique son livre, me réservant une plus profonde étude dans un article plus étendu. « Je souhaite, écrit M. Arthur Symons, que ce livre soit lu comme un recueil de pièces diverses. J'ai tenté d'y traiter imaginativement ce qui me semble une phase, un aspect typique de l'amour moderne, tel qu'il affecte les émo-

tions et les sensations du typique moderne individu, pour qui les émotions et les sensations sont la somme de la vie. C'est une étude, à travers de nombreux modes, d'une particulière espèce de personnalité, telle qu'elle se comporte dans la croissance, le triomphe et le désastre de la seule sorte de passion qui puisse obtenir une domination persistante sur elle. Chaque poème, j'espère, possède une importance particulière, quoiqu'il n'y en ait eu aucun d'inclus en ce livre sans référence à son schéma général : la psychologie entière du héros imaginaire. » Dans **Amoris Victima**, M. Arthur Symons a essayé des mètres nouveaux pour lui, et le résultat a prouvé une fois de plus des dons merveilleux et une extraordinaire habileté à les faire valoir.

En lisant le **Book of Bargains** de M. Vincent O'Sullivan, on ressent sinon un frisson nouveau, du moins le même frisson que procure en certains cas la lecture de Poe et de quelques poèmes de Baudelaire. Certes, V. O' Sullivan subit l'influence spéciale d'Edgar Poe et connaît, mieux que beaucoup, Baudelaire ; mais il a autre chose que cela dans ce genre : c'est qu'il vient cinquante ans apres. Sept nouvelles, sept *bargains*, selon le titre, de longueurs diverses, composent le volume. Dans chacune d'elles se retrouve une puissante égalité d'intérêt ; avec une logique impitoyable se développent les incidents fortuits ou cherchés, jusqu'à l'aboutissement nécessaire et effarant : un meurtre, inutile presque, mais accompli néanmoins par nécessité de céder au vouloir préalable qui l'a décidé. Un style tout particulier, savant et tourmenté ; une richesse et une justesse de mots et d'expression ; parfois pourtant trop de recherche, quelque indécision, un détail déplacé alors qu'un autre s'indique nécessaire, et en somme un livre curieux et non sans valeur pour lequel Aubrey Beardsley a dessiné un de ses extraordinaires frontispices.

Puisqu'il s'agit de Aubrey Beardsley, le divin artiste, ainsi que le premier en France l'a proclamé Gabriel de Lautrec, voici le moment de parler de **The Pierrot of The Minute** d'Ernest Dowson, splendidement édité par Léonard Smithers, à cause de quelques dessins d'une grande beauté qui sont une des plus récentes manifestations du génie de A. Beardsley. Ernest Dowson a intitulé son poème : fantaisie dramatique en un acte ; on y retrouve bien les qualités fortes et diverses qui caractérisent le poète, mais d'une façon moins parfaite et moins belle que dans ses précédents poèmes.

The Evolution of a Wife est un gros, un trop gros livre. Je n'ai pas l'espace nécessaire pour en donner la critique approfondie qu'il mérite et je dois me borner à énoncer sans les justifier mes réserves et à écourter les louanges. L'auteur, quoique maître de son sujet et possédant bien la

préalable conception de son roman, n'a pas su, malgré l'heureux choix du sujet, manier puissamment ses personnages, qui, sitôt mal conduits, s'écartent, se perdent et s'embarrassent. Il manque à miss Holland l'expérience littéraire nécessaire pour diriger tant de caractères; tous y perdent, parce qu'ils sont trop nombreux. Une surabondance de détails, parfois insignifiants, inutiles au développement général, encore que charmants et captivants, alourdissent le livre sans augmenter l'interêt; souvent le sujet trop vaste amène de la confusion; le trop de matière et de personnages embarrasse le lecteur; l'intérêt trébuche, s'arrête, se disperse, pour se retrouver plus loin, jamais il ne disparaît complètement bien que parfois attardé, égaré, trop capricieux. Le principal caractère, Marie de Hauteville, est le résultat d'observations bien faites, judicieuses, inattendues parfois, et pas toujours assez profondes. De très nombreux personnages accidentels prennent souvent trop d'importance au détriment de l'héroïne, mais sont cependant d'une agréable diversité. On croirait que miss Holland a tenté de faire pour la jeune fille ce que Flaubert a réussi pour le jeune homme dans l'*Education Sentimentale*, toutes distances gardées néanmoins : n'est-ce point là un éloge suffisant que ce livre imparfait ait pourtant assez de qualités pour évoquer le souvenir formidable d'un génial écrivain ?

Simplisme maniéré, joli sensibilisme, pas tout à fait du naturisme, voilà ce que fait penser **The Quest of the Golden Girl**. En effet, M. Le Gallienne sait mieux que personne avoir un charme léger, facilement touchant, un tact merveilleux dans le choix du pathétique, de fraîches fleurs de sentiment, qui gagnent le lecteur, le séduisent et lui font sentir une sorte de sympathie attendrie, ineffective je le crains, envers l'existence des êtres et des choses. Certes, un tel livre s'adresse à un public anglais, et il est certain que ce genre de roman semblerait bien fade et faible au public habituel des romanciers français. Et pourtant, ce Voyage Sentimental dans un printemps ravissant, avec des aventures mièvres et joliettes, des caresses de nuances dans les couleurs, une fantaisie capricieuse qui excuse de jolies digressions sur les gens et les choses, une gaîté puérile et franche, une sincérité habile et souriante, une délicatesse et une grâce qui n'apparaissent jamais factices, tout cela écrit comme si M. Le Gallienne croyait en la vérité de son sujet, ce Voyage Sentimental a la valeur énorme de n'être pas du réalisme, oh ! mais pas du tout. Du sentiment? — Et pourquoi pas ? N'êtes-vous pas las du pessimisme naturaliste, des symbolismes tourmentants et mystérieux, n'entendez-vous pas clamer la mort des intellectualismes? Certes ! mais

voilà, diable, que je me rappelle aussi Edmond About et Jules Sandeau, Alphonse Karr et Octave Feuillet dont Paul Adam nous annonce la résurrection; je les croyais suffisamment morts !

La « nouvelle » est un genre qui requiert les qualités difficiles de concision, de précision, de netteté. Elle est à la prose ce que le sonnet est à la poésie. Elle ne peut être un roman écourté ou ébauché, pas plus qu'un fait divers étendu. Les nouvelles publiées par Menie Muriel Dowie sous le titre de **Some Whims of Fate**, ne satisfont guère les précédentes exigences. Le récit s'attarde, languit, se perd en menus détails et en descriptions, erre à travers les pages jusqu'à un dénouement sans grand intérêt quand il n'est pas piteux. Mais cependant, la seconde nouvelle du recueil révèle une valeur réelle et la possibilité de mieux pour l'auteur dont le style a de sérieuses et solides qualités, semble soigné et consciencusement surveillé.

Il est rare qu'un premier livre de vers soit une révélation d'absolue personnalité et d'entière originalité ; il est facile de reconnaître en maints endroits une influence ou des influences temporaires, qui prouvent un effort et dont le poète plus tard se débarrassera. Aussi, sans reprocher à Olive Custance de suivre, dans **Opals**, tel ou tel maître, faut-il lui accorder entière faveur pour les vers délicats et charmants de son volume. Sans tenter le téméraire et dangereux effort de longs poèmes, le poète exprime avec une jolie grâce, en de courtes piécettes, des idées et des impressions très diverses. Il y a de fort jolies choses sur le crépuscule que le poète semble particulièrement affectionner ; sur le soleil : sunrise, sunshine, sunset ; peu de tristesse ; à peine un Virelai de douce mélancolie ; une enfantine Lamentation pour les Feuilles: The trees look Sad...; une Musique de la Pluie, grise et obsédante ; et tant de choses encore qu'on aimerait citer. Mais au prochain livre, l'occasion sera meilleure et meilleures seront les citations.

The Whirlpool, le titre du dernier roman de M. George Gissing, rappelle les titres de Zola, *La Débâcle*, *L'Argent*, *La Terre*, *La Bête Humaine*, qui résument en un mot unique le thème dominant du livre. L'œuvre elle-même rappelle la forme chère au vieux romancier naturaliste, comporte un nombre aussi effrayant de pages, et présente un aspec aussi compact et lourd. Avec habileté et vigueur, M. Gissing fait agir un certain nombre de personnages choisis dans la classe moyenne et le monde de l'agiotage dans le gigantesque tourbillon qu'est Londres. Il est fort probable que M. Gissing aurait raison de s'affranchir du cadre énorme qu'il emprunte au système zolaesque car il lui manque pour le remplir

quelque peu de la puissance obstinée de Zola et sa science des artifices et des truquages. Il y a aussi un parti-pris trop flagrant de violence et de déconsidération de la femme qui, continuellement apparent, devient fatigant et agaçant. Néanmoins, *The Whirlpool* est un livre considérable, où s'affirme un effort énorme, un grand talent, et une puissante valeur d'écrivain, malgré des défauts graves qui proviennent sans doute d'une absolue divergence de vues de ma part. M. Gissing est l'un des jeunes romanciers anglais desquels on espère le plus, encore que ses huit ou dix livres déjà publiés aient exaspéré bien des gens, fatigué beaucoup d'autres, et enthousiasmé un grand nombre.

Ecrire sur **Walt Whitman** est certainement, et cela fut déjà dit bien des fois, une énorme difficulté. La gigantesque personnalité du poète américain a tenté nombre de commentateurs, et rarement ont-ils été capables d'interprétations adéquates et raisonnables. Le livre que M. John Burroughs vient de consacrer à Whitman a le mérite considérable d'être clair, net et schématique. L'auteur ne présuppose pas à Walt Whitman des théories multiples et complexes, encore moins cherche-t-il des philosophies qui y sont, sans doute, mais éparses et ignorées ; il a tâché et il a réussi à nous dire « la pleine signification de *Walt Whitman* relativement au grand mouvement moderne ; comment il le personnifie tout entier et le proclame, et comment cependant il se maintient et persiste primitif et aborigène ; comment il présuppose la science et la culture et cependant tire sa force de ce qui préexiste à ces choses ; comment il se glorifie du présent, s'exalte de l'actuel et cependant est soutenu et justifié par le passé ; comment il est le poète de l'Amérique et des modernes, et cependant transpose ces choses en vérités éternelles ; comment il est le poète du mal, tandis que cependant chacune de ses fibres est saine et bonne ; comment ses pages sont surchargées de matière, de réalité, d'actualité, tandis que cependant son emprise sur l'idéal et le spirituel jamais ne se relâche ; comment il est le poète du corps et de la force physique, tout en étant, en une plus large mesure même, le poète de l'âme ; en fait, comment toutes les contradictions viennent finalement se réconcilier en lui. » C'est une œuvre forte, une étude faite sans hâte et en pleine possession du sujet ; M. John Burroughs a connu Whitman et l'admiration de ce splendide et rayonnant poète lui a permis des appréciations justes et il a su en même temps se garder de louanges inconsidérées ; l'étude est distribuée judicieusement et clairement ; écrite en un style simple et précis ; sans contenir néanmoins la vaste personnalité de Walt Whitman.

M. George Meredith n'est pas seulement un grand poète et

un puissant romancier ; il est aussi un érudit et un savant critique. L'éditeur Constable vient de reimprimer **An Essay on Comedy, and the Uses of the Comic Spirit,** qui fut, il y a dix-neuf ans, lu à London Institution et publié en 1877 dans le Quarterly Magazine. Cet essay écrit lorsque M. Meredith était en pleine force d'âge, de mâturité et d'énergie contient sur la comédie tout ce qu'il fallait dire, et ce que d'autres nombreux avaient balbutié et dispersé en dissertations oiseuses. M. Meredith définit et différencie tout d'abord l'Esprit comique de ses semblables et de ses imitations. Il insiste sur l'humour, ce spécial produit anglais, qu'il estime au-dessous de la comédie, l'humour de l'esprit, la manifestation intellectuelle de l'humour. Les exemples qui illustrent le développement sont peu souvent anglais, la comédie anglaise n'étant en somme que la farce. Tout ce qui fut écrit de comique est examiné par l'auteur avec une maîtrise extraordinaire ; les Grecs et les Romains, même les Arabes, la Renaissance en France, en Angleterre, partout. M. G. Meredith s'étend longuement sur Molière qu'il semble placer au premier rang : il y a dans cette partie de l'essai une fort belle comparaison de Congreve avec Molière. Je n'aurai certes pas l'outrecuidance de prodiguer des louanges ou de dispenser des critiques à M. Meredith ; mais il a raison quand il constate la fin de l'esprit comique et la disparition de la vraie comédie. Notre époque usée et fatiguée n'a plus le temps, ni la force, d'être intellectuellement active en ses loisirs ; il lui est plus agréable de se tenir les côtes à quelque grossière farce, que de s'efforcer devant l'urbanité moqueuse, la grâce ironique, la bienveilllance mordante d'une comédie spirituelle et fine.

M. Alfred Sutro vient de donner une excellente version anglaise du *Trésor des Humbles* de M. Maeterlinck, avec comme il est inévitable, en certains endroits, la disparition de la grâce et du rythme de l'original : il a omis les trois essais sur Ruysbroeck l'Admirable, Emerson et Novalis, de sorte que M. A. B. Walkley, l'éminent critique, ayant préparé son introduction sur la version française, réfère continuellement à l'essai sur Ruysbroeck, et il en résulte pour le lecteur un légitime étonnement, la surprise d'un pareil malentendu.

En ces deux derniers mois de nombreux numéros de nombreuses revues sont venus s'amonceler apportant tour à tour des articles, des études intéressantes. Quelques mots brefs pour liquider ce stock.

The Review of Reviews consacre une bonne partie de ses pages à la crise d'Orient, le reste appartenant à une histoire rétrospective du règne de la reine Victoria, et à une fort complète revue des livres et des périodiques.

The Saturday Review présente chaque semaine l'inté-

rêt très vif de l'actualité. Récemment, il y eut les spirituels compte-rendus du procès Pennell v. Harris et Sickert. Régulièrement les chroniques théâtrales de G. B. Shaw, et les judicieuses critiques de H. G. Wells.

The Bookman tente une rigoureuse sélection dans le trop grand nombre de livres qui paraissent. La critique y est faite avec liberté et largeur de vues, sans que les opinions des critiques divers soient jamais en contradiction.

The New Review, sous la magistrale direction de W. E. Henley, demeure une des plus intéressantes parmi les plus parfaites des revues anglaises. Les matières y sont diversifiées sans cesse et les collaborateurs choisis parmi les écrivains de réelle valeur et de solide talent. Les questions d'actualité n'y sont pas négligées, mais elles sont traitées à des points de vue très généraux.

The University Magazine ne forme plus avec la *Free Review* qu'une seule et même publication mensuelle. Les noms se retrouvent que nous connaissons déjà, et les questions spéciales qui sont là de préférence traitées, n'ont rien perdu de leur intérêt.

To Morrow, en son curieux format, persiste en son attitude parfois frondeuse mais si juvénile et convaincue. A signaler dans le numéro de mai, un spirituel quoique partial article de M. Edgar Jepson sur la Renaissance Celtique.

The Progressive Review, revue mensuelle des opinions progressives, s'affirme une des bonnes publications de ce genre. Le dernier numéro contient de sérieux articles sur les fauteurs de la famine aux Indes ; l'illégalité de la loi ; sur Cecil Rhodes comme conspirateur capitaliste ; une enquête sur le mouvement politique en France, et un fort intéressant essai de linguistique générale par Havelock Ellis.

The New Century Review, journal mensuel international de littérature, politique, religion et sociologie, s'annonce comme devant prendre une place considérable parmi les organes de penseurs avancés. Parmi tous les articles substantiels des deux derniers numéros, il faut remarquer une belle étude de Edward Aveling sur Charles Darwin et Karl Marx. J. E. Hodder William semble bien bizarrement informé, quant à la France, dans sa chonique sur la littérature continentale.

The Dome est un nouveau recueil trimestriel, contenant des exemples de tous les arts. L'architecture y est bien représentée par des esquisses de portes de villes et de monumentales vannes d'écluses ; la littérature se distingue par des nouvelles, des poèmes, une pastorale ; le dessin, la peinture et la gravure y sont variés à souhait, depuis Sandro Boticelli jusqu'en deça de G. F. Watts ; la musique..... ah ! non, c'est assez !

The Studio, trop connu maintenant pour avoir encore

besoin d'éloges, publie en son dernier numéro seize reproductions des œuvres d'Alexandre Charpentier avec un article sur le même par Gabriel Mourey ; et onze dessins japonais de Mortimer Menpes, reproduits avec le soin et la perfection qui sont devenus habituels au Studio.

HENRY-D. DAVRAY.

LES THEATRES

Ton Sang. — Le Fardeau de la Liberté.

Parmi les écrivains qui, ces dernières années, manifestèrent par des œuvres personnelles leur goût du théâtre, M. Henry Bataille nous semble un des mieux doués. Son début, il faut l'avouer, ne fut pas des meilleurs, et la représentation à l'Œuvre de la *Belle au bois dormant*, féerie qu'il avait écrite en collaboration avec M. d'Humières, n'eut pas un heureux succès : de froides banalités, des déclamations usées, et des développements longs inutilement avaient lassé les auditeurs ; et pourtant l'idée était ingénieuse de mêler en une même pièce la vie légendaire et la vie contemporaine, et certains passages étaient déjà d'un homme de talent. Aussi, l'an dernier, M. Bataille prit-il, quand fut jouée la *Lépreuse*, une brillante revanche ; dans l'intervalle, il avait publié un recueil de vers délicats, la *Chambre blanche*, et la *Lépreuse* fut accueillie avec une faveur unanime. Voici que M. Bataille vient de faire jouer à l'Œuvre sa troisième pièce, **Ton Sang**, et le succès en a été égal, au moins, à celui de la *Lépreuse* : nous en sommes heureux, et nous pouvons attendre, avec confiance, l'œuvre prochaine de M. Bataille.

M. Henry Bataille — et il faut l'en louer — ne s'attarde pas en un même genre. A chacune de ses pièces, il s'efforce de se renouveler, et pourtant il garde des qualités qui lui sont personnelles. Dans la *Lépreuse*, il mettait en scène une légende populaire ; la donnée du drame était empruntée à une gwerz de Bretagne ; le cadre était pittoresque et ancien. *Ton Sang* est une tragédie contemporaine, M. Bataille en a lui-même imaginé l'intrigue, et l'action s'accomplit toute en un milieu bourgeois. En outre, *Ton Sang* est une pièce mieux conduite que la *Lépreuse* ; les moyens dramatiques en sont plus sûrs, et la composition en est plus harmonieuse.

Un industriel, M. David, a trois fils. L'aîné, Maxime, est comme lui, vigoureux et sain ; le troisième, René, n'est encore qu'un enfant ; quant à Daniel, le second, il est débile de santé, et son intelligence est sensible à l'excès. M. David

n'a guère d'affection que pour Maxime et il raille presque la faiblesse et l'extrême sensibilité de Daniel. Daniel serait abandonné de tous, si la mère de David, Mme Mathilde, ne le chérissait d'une affection profonde, et si une jeune fille, Marthe, ne le soignait avec une sollicitude charmeuse. Marthe est aveugle ; Mme Mathilde l'a accueillie parce que ses soins calmaient un peu les souffrances de Daniel, et elle, que son obscurité fait la Résignée, se laisse considérer comme la fiancée de Daniel. Mais Maxime a pris Marthe pour maîtresse ; et la Résignée, qui est tendre pour le malade, aime ardemment celui qui est fort.

Mme Mathilde emmène Daniel loin de la ville industrielle et maritime dont les exhalaisons le tuent. Marthe les accompagne. Au cours du voyage survient un accident dont Daniel va mourir ; la transfusion du sang peut seule le sauver, et c'est la Résignée qui donne son sang pour sauver le mourant. Daniel, revenu à la vie, veut que rien ne puisse le séparer de celle qu'il affectionne depuis longtemps, et dont il a maintenant un peu de sang dans les veines, de celle qui lui semble, presque, être lui-même : il veut que Marthe soit sa femme. Mme Mathilde connaît la liaison de Marthe et de Maxime, mais elle tient à la vie de Daniel, et elle amène Marthe à dicter une lettre de rupture pour Maxime.

C'est pendant la fête même de son mariage que Daniel surprend le secret de Marthe et de Maxime ; il est désespéré ; Marthe a trompé son affection confiante ; il fut un temps où la Résignée a appartenu à un autre que lui, et il entraîne la jeune fille aveugle en une valse fiévreuse, image rapide de l'existence qui lui a été donnée.

Daniel n'a pas pu pardonner à Marthe ; il s'est ouvert la veine, et il meurt ; mais Marthe, ne l'a pas vu mourir, et elle a l'illusion encore que Daniel lui pardonne.

Telle est cette tragédie, pleine de scènes émouvantes et bien traitées. Peut-être quelques parties sont-elles un peu trop longuement développées, tandis que d'autres sont un peu écourtées ; mais, dans l'ensemble, l'œuvre est vraiment dramatique, et elle fait honneur à M. Bataille, qui a su, comme dans la *Lépreuse*, intercaler dans *Ton Sang* plusieurs de ces petits poèmes — presque des chansons populaires — qu'il excelle à écrire.

L'interprétation de *Ton Sang* a été bonne, grâce surtout à M. de Max et à Mlle Bady : M. de Max a été nerveux et tendre comme il convenait dans le personnage de Daniel, et il a admirablement dit les poèmes en prose que M. Bataille a mêlés, dans son rôle, aux répliques les plus familières ; Mlle Bady a été dramatique et émouvante dans le personnage de Marthe, et elle a excellemment joué, surtout, la

scène où elle dicte la lettre de rupture.

M. Tristan Bernard est un ironiste gai, discret et délicat; sa plaisanterie est intelligente, et sa bonne humeur élégante et légère. Jamais peut-être il n'avait manifesté ses qualités autant que dans le **Fardeau de la Liberté**. Cette petite comédie nous a ravis. De la première réplique à la dernière, elle est spirituelle, et l'aventure de Chambolin est pleine d'enseignements. Chambolin, qui n'a plus d'argent et qui n'en recevra pas avant l'automne, veut passer à Mazas les trois mois d'été. Il n'a pas pu se faire arrêter pour vagabondage; il espère se faire arrêter pour port illégal de décoration. Les sergents de ville passent auprès de lui, et n'ont que de la pitié pour ce décoré tombé dans la misère et réduit à dormir sur un banc. Mais Chambolin reçoit une lettre chargée de cinq cent francs, et il apprend en même temps qu'il hérite d'une somme assez considérable. Le voilà qui prend horreur de la prison, qui admire la police, et qui, de la parole, encourage les sergents de ville à frapper sur des étudiants qui manifestent. Il est pris dans la bagarre, et conduit à Mazas.

Dans le *Fardeau de la Liberté*, le rôle de Chambolin a été bien spirituellement joué par M. Gémier.

A.-Ferdinand Herold.

ART

Salons du Champ-de-Mars et des Champs-Elysées. — Portraits de femmes et d'enfants. — Expositions Bouillon et Maufra.

Nulle émotion ne s'éveille lorsque insiste même l'évolution des formules poncives d'un art, dont quelques-uns, généreux, à côté, demeurent la gloire vis-à-vis du futur. Ceux qui sont parmi les peintres avant tous autres les lumineux inventeurs: tous les « impressionnistes », Puvis de Chavannes (1), Whistler (dont les œuvres figurent seulement au catalogue), et, pour nommer de plus jeunes, M. Vuillard, sont absents. Si l'on avait cité en plus M. Carrière, on pourrait se taire. Mais un *Christ* terrible d'une souffrance mortellement triste et lourde signale, là-bas, sa présence: une tête que l'affaissement a rendue muette et qui s'abat en la douleur suprême d'être mort pour tous et sans doute à jamais, car les hommes ne l'auront pas compris; derrière, taciturne amertume au masque que forment pour le deuil navré de ses yeux ses deux mains devant sa face croisées, la mère, se soutenant avec peine, reste debout encore au fond des brumes qui rendent

(1) Depuis on a placé au Champ-de-Mars un magistral carton de la Vie de Sainte Geneviève, pour le Panthéon, de M. Puvis de Chavannes.

lointaine et plus saisissante l'agonie, — toile, après tant d'autres, plus poignantes de leurs ferveurs intimes, qui crie aux mémoires pour s'en souvenir et le répéter, ce nom : Eugène Carrière.

A côté de lui, nul peintre ne marque. M. Besnard avec des portraits se révèle anémié et gauche Toute sa magie, plus calculée qu'instinctive, s'est éteinte des belles lumières aimées, et le modelé vigoureux paraît lui-même défaillir. M. La Gandara et M. Boldini sont des portraitistes tapageurs, ce n'est pas assez ; M. Aman Jean habille d'incertitudes mystiques ses figures d'allégories ; M. Ménard, plus robuste, reste confus aussi, sans retrouver la netteté du beau portrait que possède de lui le Luxembourg.

Il faut revenir aux landes mornes de M. Cazin, évocations des longs songes frileux parmi un dorlotement des climats tièdes et pluvieux ; aux eaux où songent mille reflets que M. Cottet sait animer, comme en rêvant, lorsqu'il ne nous montre pas la résignation lente des populations qui la contemplent ; à M. Helleu et à ses coins de parcs désolés ; à M. Billotte qui nous redit toujours les solitudes tragiques de la banlieue, aux harmonies de M. Thaulow, de M. Harrisson, de M. Courtens, de M. Lebourg, de M. Auburtin.

Auprès de ces paysagistes choisis, exquis, M. Blanche, avec sa mièvrerie anglaise, de discrétion hautaine, sait évoquer des figures dans un intérieur ou en plein air, et son grand tableau de cette année est au nombre des plus distingués qu'il ait signés. M. Simon est un sincère coloriste, ardent et vigoureux. M. Alexander d'un dessin ondoyant, capricieux, solide innove un charme très sûr dans des œuvres comme par exemple la *Robe Noire*. Recherches d'harmonies vespérales le long des quais, au bord de la Seine, une famille s'en vient, c'est de M. Lerolle au talent si divers un beau groupe de portraits ; et de lui encore, l'artiste devant son modèle.

Le souci décoratif domine en l'œuvre alanguie et suave de M. Maurice Denis, en l'*Automne* de M. Lindner, aux robustes morceaux, semblables pour le chatoiement des couleurs à de profonds tapis, de M. Brangwyn, aux teintes plates de M. Botkine, aux crépusculaires chuchotements de M. Le Sidaner.

M. Matisse, très curieusement, se complaît aux jeux par éclats répercutés d'objets en objets des lumières, et ses *Préparatifs* dénotent une science d'agencement nouveau des valeurs et des reflets. M. Raffaëlli en croquis justes nous peint ses vagabonds aimés parmi les recoins familiers de la ville ou des banlieues.

Sculpture. — Il est difficile de ne pas tenir compte pour une large part des œuvres antérieurement connues des sculpteurs ; les meilleurs n'exposent ici que des fragments et des ébauches.

Rodin, autour d'un buste prodigieux pour son frisson pensif et vivant de Victor Hugo, dont le corps nu et le bras raidi sont d'une beauté de modelé rare, groupe confusément des femmes dont la signification allégorique est trop vague encore et reste, jusqu'à un achèvement plus complet, insaisissable. Par contre ses petits groupes du Salon Bleu, amoureusement jaillis d'un marbre qui étincelle, chantent prestigieux toute sa passion d'art éperdue et haletante.

M. Bartholomé nous montre toujours un morceau de son vaste et grandiose *Monument des Morts*; M. Jef Lambeaux, outre une puissante ébauche fragmentaire intitulée *Séduction*, expose un fougueux groupe de belle hardiesse et de mouvement énergique.

Les briques de grès flammé dont se constitue le mur de M. Charpentier sont une superbe matière irisée, mais les jointures trop apparentes faussent les mouvements de ses *Boulangers*, qui sont comme hachés par sections régulières.

De M. Dalou, à son ordinaire, un beau groupe plus solide que puissant; de M. Dampt des figurines originales; de M. Devillez un buste de jeune fille d'une expression spirituelle ravissante; de M. Constantin Meunier un superbe bas-relief représentant des mineurs en marche vers le travail et un masque rude de débardeur du Port d'Anvers.

Mi-sculpteur, mi-ouvrier d'art, M. Fix Masseau crée dans la cire docile ou dans les matières plus résistantes, étain, bronze, grès, tout un monde de fleurs fatales, amoureuses, perverses, de visages que la passion angoisse, et il façonne des objets usuels de forme anssi gracieuse que surprenante. Habile à découvrir de propices mélanges chimiques, M. Pierre Roche obtient, parmi les grès surtout, des profondeurs d'eaux dormantes et de délicieux reflets. Sa *Source*, à la Sculpture, est une charmante divinité dans le goût de la Renaissance française, et l'esquisse de son *Dieu Mars* nous promet une fontaine décorative d'une grâce délicate et parfaite.

Parmi les objets d'art, tentures et tapisseries sont en très grand nombre. Jeux d'enfants au bord des mers, d'où souffle un vent turbulent et tenace, cueille de fleurs aux rameaux par le geste assoupli de vierges, M. Ranson dessine et tisse des compositions vivantes, d'un faire harmonieux, divers, original, auquel n'atteignent pas jusqu'à présent ses émules, MM. Maillol, Rippl-Ronaï, de Feure.

On retrouve avec la même joie chaque année les grès de MM. Bigot, Delaherche, Lachenal, les verres de MM. Gallé et Koepping, les plaquettes de bronze de M. Charpentier.

— Aux Champs-Elysées, on passerait vite si l'on ne cherchait en cette longue enfilade de salles ternes à deviner quelque talent peut-être qui s'ignore. Car pourquoi s'arrêter aux

poncifs consacrés de M. Henner, dont le métier inconsistant ne fut point sans charme lorsqu'il était nouveau, de M. Hébert, plus habile que profond, c'est là son tort principal, car il n'ignore pas, celui-là, la peinture ni les peintres d'autrefois de l'Italie ? Pour MM. Bonnat, Bouguereau, Humbert, Lefebvre, Detaille, Roybet, etc., on ne peut même surprendre chez eux une adresse manuelle, il n'y a rien au monde de plus vide si ce n'est, au Champ-de-Mars, M. Carolus-Duran.

Seul M. Robert-Fleury surprend, cette année, par un essai d'effet lumineux : une jeune femme s'étire sur une chaise longue auprès du feu et par places la couleur anémique de sa joue ou des choses autour d'elle s'anime des reflets plus vifs de la flamme, et, malgré la pauvreté générale du faire, cela est, relativement, de quelque intérêt.

Puis, parmi les indigences inouïes du dessin et surtout de la couleur, car on sait en général tracer, selon les bonnes méthodes, les lignes et déterminer les places, mais on ne sait pas voir, ou parmi des prodigalités intempestives de métaux en fusion, des ruissellements d'indigos, de pourpres, de topazes et d'émeraudes tels qu'on en est ébloui en vain, rien ne se fixe, rien n'arrête, rien même n'étonne. Oh ! pensums annuels des artisans de la palette, quoi : n'y a-t-il donc plus rien à dire, ne surprendra-t-on plus les combinaisons insoupçonnées des lumières ou des gestes, nul artiste ne se créera-t-il un monde de visions et de pensées, en devinant les affinités encore occultes, nul seulement ne se livrera-t-il d'un effort vraiment sincère, et ne traduira-t-il enfin sur la toile, sans souci des faux enseignements et des modes, ce que réellement il se sera de lui-même persuadé avoir vu autour de lui ? — Oh ! ce n'est pas dans le hall officiel des élèves sortis de l'Ecole des Beaux-Arts, qu'il faudra rechercher le Maître à venir. Mais l'art n'est-il pas multiple à l'infini ? et ne peut-on pas tout prétendre et tout essayer, pourvu qu'on soit consciencieux et sincère, sans rien livrer au hasard, sans s'appuyer sur des formules vermoulues et chancelantes ! Il y a place dans l'art pour tout essai loyal, quelles qu'en soient les tendances ; pourquoi s'enlizer en l'imitation et le pastiche, les modèles en fussent-ils parfaits !

M. Albert Laurens sait peindre évidemment, mais la vogue est à une sorte de néo-paganisme un peu mystique, il le sait trop ; M. Foreau est un aimable paysagiste que les mêmes préoccupations fourvoient ; M. Allan de même. Je préfère, non qu'ils soient meilleurs peintres mais seulement plus simples, les sites que nous offrent MM. Gosselin, Morlot, Boufflet, Ridel dont la sérieuse mélancolie présente un peu à la manière, grossie, de M. Le Sidaner, des jeunes filles enlacées au bord des eaux en de lentes cadences. Les paysagistes

exacts, tendres, affinés sont les seuls artistes qui vaillent d'être cités ici : c'est encore le ciel d'irisations rosées par-dessus la plaine neigeuse de M. Simonnet ; le soir de repos au détour de la vallée par M. Dambeza, la saisissante *Maison abandonnée* de M. Marché, les usines et le chemin de fer parmi les lueurs hagardes de la nuit qu'a osé tenter, noblement, M. Walden, les lumières et les ombres parmi les gorges de hautes montagnes de M. Sureda.

Enfin, il sied de saluer la grace dédaigneuse et austère du plus pur parmi les artistes du Salon, M. Fantin-Latour, qui traduit en allégories suaves et en rythmes paisiblement colorés les chants mâles de son extase ; deux toiles de lui, cette année, confirment la beauté calme de ce talent précis.

— Parmi les sculpteurs, nul n'irradie, et M. Puech n'a pas traduit, aussi pleinement qu'on l'attendait de lui, le caractère âpre et volontaire de la poésie de Leconte de Lisle : le monument est banal, en dépit du buste très exact du poète mort.

M. Deschamps expose de très fines médailles.

— Quelles délices c'est sortir de ce tohu-bohu de médiocrités le long de murs, de murs et de murs, ô mètres, kilomètres plutôt de toiles en vain maculées, inutilisables désormais, pour se réfugier, à l'Ecole des Beaux-Arts, au calme d'une exposition rétrospective de portraits de femmes et d'enfants, s'organisât-elle au profit d'une Société philanthropique ! — Des amateurs se sont, quelques jours, dessaisis de rares joyaux, et nous en avons goulûment joui, car même l'ombre de la volupté, sinon le souvenir, ne nous en demeurera, je ne connais des plus merveilleux de ces tableaux nulle photographie, et quand me sera-t il donné de vous revoir, ô les Lawrence que je sais bien ! et vous Goya, et l'esquisse d'Ingres si ravissante ? peut-être jamais, non plus que les Rembrandt!

Ces noms de peintres ne sont pas les seuls, ici. De plus anciens d'abord, d'Italie : Ambrogio de Predis, que le Louvre ignore, Francesco Cossa ferrarais, Ridolfo Ghirlandajo qui rappelle la manière précise, gracieuse et pénétrante de son pere, le grand Domenico, dans son portrait de Johanna Tornabuoni (1), Filippo Lippi.

Des français de la première époque, le faire minutieux, des Clouet, dans leurs portraits à la fois simple et ornés de telles splendeurs de joailleries sur les belles étoffes profondes, encadrant le teint si lilial et les yeux si pensifs ; un Corneille de Lyon, etc.

Flamands et hollandais, un doux portrait d'enfant par Albert Cuyp, des Anton Van Dyck élégants, dont l'un, portrait en pied de la marquise Spinola et de sa fille, rappelle

(1) En dépit de l'attribution du catalogue, ce portrait nous paraît être dû plutôt à Domenico.

pour les traits des visages et la pose le tableau que le Catalogue du Louvre intitule (n° 1974) portrait d'une dame et de sa fille. Les robes diffèrent de couleur, et l'enfant ici est plus jeune, mais la dame est bien la même.

De Rembrandt une délicieuse Saskia, qui apparaît rieuse, le front couronné d'une guirlande de fleurettes, et, petite fée insoucieuse, se livre et s'ignore ; une vieille femme lisant la bible, d'un éclairage prodigieusement poussé ; et un jeune homme (son fils Titus) aussi simplement beau que les portraits d'hommes de la collection La Caze et du Salon Carré ou que l'Homme à l'Armure du musée de Cassel.

A côté de ces maîtres, toute la série des portraitistes du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, depuis l'étrange et délicate Mme de Sévigné par Beaubrun, tous les maniérés, tous les pompeux, tous les peintres de mythologies et de divinités, situant les figures connues, un sein à découvert, au milieu de tout un appareil d'attributs allégoriques, les Mignard (de qui une Madame de Maintenon avec les enfants de Mme de Montespan, d'un charme très captieux), les Largilliere somptueux et décoratifs, les Nattier, les Tocqué, les Van Loo, les Roslin ; ensuite les tendres, les affinés, et Chardin, avec deux portraits de jeune homme, et La Tour, et Perronneau, et Boucher, et Fragonard et Greuze dont certaines figures d'enfants sont exemptes de son habituelle mièvrerie.

Parmi ceux-là un très fin Rosalba Carriéra et deux jolis pastels de l'anglais Russell.

David est admirablement représenté par le vigoureux et vivant portrait de Mme d'Orvilliers, par le portrait pensif et lumineux de Mlle Charlotte du Val d'Orgues, par le portrait attendri de Mme de Richemont et de sa fille, le baron Gérard aussi, et Prud'hon et Mme Vigée-Lebrun. Mais Ingres est là (1), et c'est un portrait de petite dimension, miraculeux et vivant, dont le modèle est égal à la réalité, qui s'anime et qui parle ; et c'est la divine esquisse, prodige qui parle, de charme, de grâce fine et douce, de la collection de M. le comte d'Haussonville ! ô ce portrait-là !

Il n'y a ici, sinon un pâle Velasquez, d'autre espagnol que Goya ; mais quels Goya, le Louvre n'en possède pas d'anologues ; Lorenza Correa, que Manet a dû étudier, pâle et naissante, on dirait, apparition à peine brisant sans nul effort l'opacité de la toile obscure, et la tête, yeux et front baudelairiens de Lota Zimenes dans son vêtement d'un sombre rouge, et surtout les *Manolas*, trois femmes de lumière, tristement accoudées à la balustrade d'un balcon, tandis que deux ombres d'hommes sous d'épais manteaux se cachent der-

(1) Voir d'Ingres aussi la splendide acquisition du Louvre, le portrait de Bertin.

rière elles, toute la poésie vague, passionnée, harmonieuse de ce chef-d'œuvre égal aux plus troublants.

Mais l'inouï régal de cette exposition, c'est la merveilleuse collection des anglais du XVIII[e] siècle. Tous les souvenirs des lectures aimées revivent là, et en dépit des noms aux cadres gravés, rien ne nous interdit de retrouver en tous ces visages de vie ardente, sensuelle parfois et tendre toujours, même à de certains moments spirituels presque méchants, les héroïnes de nos lectures, Crébillon, Choderlos de Laclos, Diderot même et Louvet; mieux peut-être y retrouverions-nous surgir aussi des Clarisse et des Paméla. Quoiqu'il en soit, Reynolds, qui se rattache visiblement à la tradition implantée en Angleterre durant le long séjour qu'y fit Van Dyck, tend avec plus de fraîcheur spontanée à se rapprocher de tels français exquis, de Fragonard par exemple, mais son originalité n'en est pas moins unique, et nul mieux que lui n'a su faire chanter les valeurs de blancs divers comme en ses poitrines virginales aperçues en l'entrebaillement du corsage, sous les joues pâles et la poudre des chevelures, nul mieux que lui, non pas même Gainsborough dans ce simple et grave portrait de l'actrice Dorothy Bland. Esquisses, portraits simples ou composition (comme le *Juge et sa sœur*) de Reynolds, (comme l'élégant *Blue Boy*) de Gainsborough, n'empêchent pas que l'on s'arrête étonné aux toiles plus frustes de Romney, de Hoppner ou de Raeburn, mais quelle extase en vue de certains Lawrence!

On ne saurait s'imaginer à quel point les deux très beaux portraits du Louvre, si l'on n'a pas vu la présente exposition, laissent ignorer un des plus grands peintres qui aient été, et à coup sûr le plus suave des portraitistes. Je ne puis m'arrêter aux ébauches délicates et toutes fleuries de la tête d'enfant intrépide et sérieuse du Roi de Rome, au gracieux *Master Lambden*, mais la femme assise, Mrs Cuthbert, décolletée dans son ample robe de velours rouge, tandis que l'un de ses bras moelleux et ferme tombe au hasard le long de son corps et que l'autre négligemment repose sur une table placée devant elle, ce visage clair, réfléchi et délicat, ce regard rêveur et si doux, nul peintre n'a exprimé ainsi l'abandon tendre d'une après-midi songeuse d'oisiveté que ne peut désoler nulle lecture et qu'aucune fièvre d'amour actuel ne peut rompre.

Tout autre, un buste inoubliable. Nulle beauté plus nette, plus candide que celle de cette tête d'un ovale si régulier sur un cou fin et souple, les cheveux noirs, nombreux et doux sur le front candide, et les yeux larges ouverts à la vie qui leur sourit de toutes parts; et ce nez d'un dessin ardent, et ces lèvres adorables d'un rouge si clair qu'il est le même que

le rouge du corail de ses boucles, et que c'est du sang de déesse juvénile et que c'est tout un rêve chaste de volupté. Vraiment, à côté de pareils chefs-d'œuvre, les toiles de quasi-contemporains qui figurent à l'Ecole des Beaux-Arts sont bien peu de chose, même les aimables Delaunay et les fiévreux Ricard. Il est vrai que ce sont des portraits par Meissonnier, Dubufe, Cabanel, Chaplin et Baudry, comme si l'on n'eût pu songer à Manet, ni à Whistler, ni à Renoir.

— Au Salon des Cent, 31, rue Bonaparte, à côté de ses ouvrages d'autrefois, la *Porteuse aux Champs*, le *Coupeur de Lys*, M. Henri Bouillon nous montre une série étrange de statuettes de vieilles ; ce sont des femmes pensives, et l'on songe à quelque Tanagra, dont le rêve grave fait éclore en leur cerveau l'image de leur décrépitude à venir, et elles se voient lentement dénuder de leur grâce, et se courber, et s'anéantir, et, mortes, fondre éperdument leurs formes aveulies au frissonnement neuf d'une étreinte qui les feront renaître sous une apparence jeune, pour, sans doute, recommencer à l'infini la double vicissitude lamentable ou rieuse. Et sous des patines rares et précieuses, ce sont des bronzes exquis où s'alanguissent, vieillissent et succombent les corps flétris jusqu'à ne plus laisser d'eux-mêmes ou de leur souvenir que le tragique manteau d'où ils se sont à jamais exilés, je citerai les vieilles au bord de la mer sous la croix qui se penche à recueillir leurs chuchotements attristés, et les vieilles accroupies en prières, et celle qui se chauffe au feu rayonnant de ses souvenances d'antan, et l'*Agonie* terrifiante en sa brutalité héroïque ; tout un métier de recherches raffinées et précieuses, un charme sûr et suggestif.

— Chez Durand-Ruel, M. Maufra expose des œuvres récentes, séries d'études marines vigoureuses, sous les lumières diverses des saisons et des heures, où des bateaux de pêche sous le crépuscule rentrent au port, parmi les flots opaques battant sans répit les pilotis goudronnés des estacades. Toutes les vues du Croisic s'évoquent puissantes, d'une vision personnelle et sincère, tandis que le Trianon neigeux ou le Joinville plus délicatement s'opalisent sous des éclairages délicieux.

Memento : Carton de Puvis de Chavannes, au Champ-de-Mars ; — exposition Anquetin, chez Cubat ; Tiffany et Ripl-Ronaï, à l'Art Nouveau (il en sera parlé, le mois prochain).

André Fontainas.

ECHOS

Une Lettre de M. Remy de Gourmont. — Une Lettre de M. Maurice Le Blond. — Une Lettre de M. Louis de Saint-Jacques. — Le Monument de Paul Verlaine : quatrième liste de souscription. — Vient de paraitre au *Mercure de France*. — Un Prix à l'Académie. — Un Mariage.—Représentations privées des « Miroirs »,de M. P. N. Roinard. — Errata.

Une Lettre de M. Remy de Gourmont.

Paris, 10 mai 1897.

Mon cher ami,

Je lis dans l'intéressante lettre de M. Christian Beck que j'aurais qualifié M. de Souza de « naturiste ». C'est possible, quoique je n'en aie nul souvenir, mais ce mot était certainement une louange et non, comme on pourrait le croire, une épigramme. M. Beck dit des choses fort justes sur les écoles littéraires ; je voudrais y ajouter ceci : « Pour se connaitre aux signes du temps,ils étudièrent les nuages d'apres la classification de Luke-Hovard. Ils contemplaient ceux qui s'allongent comme des crinières, ceux qui ressemblent à des iles, ceux qu'on prendrait pour des montagnes de neige, tâchant de distinguer les nimbus des cirrus, les stratus des cumulus ; *les formes changeaient avant qu'ils eussent trouvé les noms.* » Je me suis permis de souligner cette dernière phrase. Flaubert n'a rien souligné dans *Bouvard et Pécuchet.*

A vous très affectueusement.

REMY DE GOURMONT.

§

Une Lettre de M. Maurice Le Blond.

Cher Monsieur Vallette,

Je concède que M. Paul Adam est un esprit à la fois confus et inventif, mais ce sont des qualités qui ont le défaut de conduire souvent celui qui les possède jusqu'aux pires des erreurs, et si dans son article, publié dans le dernier *Mercure*, il en a introduit quelques unes, j'espere que c'est tout à fait malgré lui. Il siérait cependant de rétablir dans leur véracité des faits qui ont été erronés.

Tout en avouant que mes amis et moi-même ne sommes pas dénués de talent, M. Paul Adam, procédant à ce propos « par des affirmations plutôt que par des discussions », nous accuse successsivement d'avoir une politique qui consiste à prôner les médiocres ; de tenter un retour vers l'art de Gustave Droz ou d'Alphonse Karr ; d'être en un mot la réaction après l'action. C'est à ces trois griefs, cher Monsieur, que je voudrais répondre.

Si M. Paul Adam nous accuse d'acquérir, par l'éloge de per-

sonnalités vulgaires, des admirations et des amitiés efficaces, cet écrivain se montre d'un dédain trop exagéré pour ceux de ses confrères qui ont été plus particulièrement loués par les Naturistes, je veux parler de MM. Emile Zola, Léon Dierx, Maurice Barrès, Camille Lemonnier, Francis Vielé-Griffin, Adolphe Retté, Emile Verhaeren, tous honneur des Lettres Françaises. M. Paul Adam regretterait-il de ne pas figurer sur cette liste ? Ou pour croire que ce sont là des gens de médiocre qualité, la récente réussite, auprès du gros public, d'un roman érotique, l'aurait-elle à ce point infatué ?

En reprochant à MM. Saint-Georges de Bouhélier, Jean Viollis et à moi-même, de ressusciter Loïza Pujet, il semble que M. Paul Adam ait encore joué de malheur. S'il se produisait dans la dernière génération un retour vers la sensiblerie et une sentimentalité surannée, les Naturistes y seraient tout à fait étrangers, et surtout, parmi les jeunes hommes qui constituent ce groupe, MM. de Bouhélier, Viollis et moi-même. Car notre effort est rationnel. Les œuvres de M. de Bouhélier on ne l'ignore plus — sont des livres d'idée pure, de théories exprimées en une langue capiteuse ou lyrique, et de pensée transcendentale. Pour M. Jean Viollis, je me souviens encore d'un de ses articles où il subordonnait sans équivoque la Vie sentimentale à la « Vie de Raison ».

Enfin, je ne sais si la génération qui précéda la nôtre, représentée « par M. Péladan et par M. Moréas », dont le *Pèlerin* n'était rien moins que passionné pour les idées générales, je ne sais si cette génération s'en est allée folâtrer si souvent au bois où l'on médite. Il faut pourtant se persuader que l'aventure symboliste est un arrêt dans l'évolution intellectuelle de la France. Les grands mouvements d'esprit qui ont illustré notre race, c'est tour à tour l'Encyclopédie, la philosophie positiviste, l'effort naturaliste. Ce sont nos aînés qui ont voulu réagir contre la marche même de l'humanité. Le Naturisme se renoue à cette tradition auguste. Nous sommes donc l'Action après la Réation !

MAURICE LE BLOND.

P.-S. — C'est désormais une tactique très suivie par les adversaires du Naturisme de faire croire à l'existence d'un cénacle, d'une coterie, voire même d'un syndicat. Des esprits aigus voudraient donc l'assimiler à l'Ecole Romane. Il est notoire que M. Moréas, par son attitude vexatoire et par son pontificat un peu naïf, est parvenu à discréditer les groupes d'Art et à en fausser la compréhension. M. Paul Adam nous fournit donc fort à propos l'occasion de nous expliquer et d'affirmer que le groupe naturiste est une réunion de jeunes et libres esprits, unis par des tendances identiques, dans l'idée de propager, plus fortement, leurs conceptions de la Beauté.

§

Une Lettre de M. Louis de Saint-Jacques.

Cher Monsieur,

Voudriez-vous avoir l'obligeance d'insérer cette très courte observation ?

Je me demande pourquoi M. de Souza, en allant contre mon anti-mallarmisme, n'a pas suivi la seule méthode qui eût été logique : présenter *mes* arguments et *les* réfuter. Au lieu de procéder ainsi, il m'incorpore à M. Retté, et, des critiques que nous fîmes chacun de notre côté, il fait un étrange amalgame qu'il nous attribue à tous deux. Il m'est réellement impossible d'accepter cette façon d'opérer. Ou bien mon article était inepte, et il fallait le passer sous silence ; ou bien il valait la peine d'être discuté, et alors il fallait *le* discuter. Quant à la fantaisiste combinaison de M. de Souza, elle me laisse un tant soit peu rêveur.....

Amicalement à vous.

LOUIS DE SAINT-JACQUES.

8 mai 1897

§

Le Monument de Paul Verlaine. — L'incendie du Bazar de la Charité rend impossible la fête Watteau qui devait être donnée à Trianon, et dont M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac avait commencé à s'occuper.

Voici la liste des souscriptions relevées à la date du 15 mai.

Produit d'une vente d'esquisses, tableaux, plâtres, de MM. Théo Van Rysselberghe, Henry de Groux, Constantin Meunier, Xavier Mellery, Willy Schlobach, Léon Frédéric, Robert Picard, William de Gouve, Jef Lambeaux, Charles van der Stappen, Louis Lenain, Alfred Verhaeren, acquis par M. Maurice Otlet : 1.350 fr. (somme transmise par M. Emile Verhaeren) ; produit d'une conférence faite à Nice par M. Alfred Mortier : 150 fr. ; la *Revue Blanche* : 100 fr. ; MM. Gabriel Volland : 6 fr. ; Xavier de Carvalho : 2 fr. ; le comte Kessler : 20 fr. ; Jules Cougnard : 5 fr. ; Mme la comtesse Kvagguel Vind Friis : 27.40 ; Sophus Claussen : 34.25 ; Charles Cottet : 5 fr. ; Jules Cottet : 5 fr. ; Alfred Ernst : 20 fr. ; Charles Bordes, Directeur des Chanteurs de Saint-Gervais : 10 fr.

Total de la quatrième liste : *mille sept cent trente-quatre francs, soixante-cinq centimes*, ci.	1.734.65
Report des deux listes précédentes	3.249.60
Total au 15 mai.	4.984.25

Nous publierons dans notre prochain numéro la liste des souscriptions adressées avant le 15 juin soit au siège du

Comité, 17, rue Guénégaud, soit au *Mercure de France*, soit ailleurs et connues au siège du Comité à cette date.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Dans la collection gr. in-18, à 3 fr. 50 : Crépuscules, par André Fontainas ; — La Poésie Contemporaine, 1884-1896, par E. Vigié-Lecocq ; — Premiers Poèmes, par Gustave Kahn ; — Les Chevaux de Diomède, roman, par Remy de Gourmont ; — La Clarté de Vie, par Francis Vielé-Griffin ; — La Nichina, roman, par Hugues Rebell ; — La Femme pauvre, roman, par Léon Bloy ; — Les Jours et les nuits, *Roman d'un Déserteur*, par Alfred Jarry ; — Les Soliloques du Pauvre, par Jehan Rictus ; — Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes, par Albert Samain ; — Les Lauriers sont coupés, par Edouard Dujardin ; — Aventures, par Edouard Ducoté.

Dans la collection gr. in-18, à 1 fr.: Les Incubes et les Succubes, étude, par Jules Delassus.

Dans la série des Formats et Prix divers : Les Amours de Marie, par Pierre de Ronsard, édition précédée d'une *Vie de Marie Dupin*, par Pierre Louys ; — L'Esprit qui passe, poèmes, par Sébastien Charles Leconte ; — Quatuor, contes, par Eugène Demolder, couverture et 3 croquis de Félicien Rops, 13 ornementations d'Etienne Morannes ; — Chansons d'Aube, poésies, par Henri Ghéon.

(V. formats, tirages et prix : page 4 des feuilles d'annonces.)

Notre Catalogue numéro 14 (Mai) est en distribution. Envoi franco sur demande.

§

Un prix à l'Académie. — Notre collaborateur M. Sébastien Charles Leconte a, l'autre jour, — à l'un des derniers samedis de M. José-Maria de Heredia — appris le plus fortuitement du monde qu'il était lauréat de l'Académie. M. de Heredia, en lisant le livre récemment publié par M. Charles Leconte : *L'Esprit qui passe*, crut reconnaître l'auteur d'un poeme classé premier au concours et qui n'avait pas encore révélé son nom à M. Pingard. Après explications, il sut qu'en effet, de Nouméa, où il résida plusieurs années, M. Charles Leconte avait envoyé à l'Académie la *Salamine* couronnée. L'auteur était en mer quand les journaux publièrent le résultat du concours, et, ne songeant plus guère au poème adressé quai de Conti, il eût probablement, sans M. de Heredia, ignoré toujours sa victoire : l'Académie allait d'ailleurs disposer des mille francs du prix. — Il paraît que de toutes les *Salamines* concurrentes, celle de M. Charles Leconte était la seule où il ne fût point question de l'Alsace-Lorraine.

§

Un Mariage. — M. Pierre Dufour, en littérature Paterne Berrichon, épouse le premier juin, à Charleville, Mlle Isabelle Rimbaud, sœur du poete Arthur Rimbaud.

§

Représentations privées des « Miroirs », *Moralité lyrique en cinq phases*, par P. N. ROINARD. Décors et mise en scène de l'auteur. Programme dessiné par EUGÈNE CARRIÈRE. Musique de WILLIAM MOLLARD. — Encouragé par un groupe d'amis, d'artistes et de lettrés, M. P. N. Roinard a résolu de faire représenter *librement* sa pièce : *Les Miroirs*. Pour couvrir les frais de la répétition générale et des deux représentations qui seront données prochainement, il a été créé cent vingt-cinq cartes de participants, du prix de *cent francs*. Chacune de ces cartes donne au titulaire droit à douze invitations, savoir : quatre fauteuils pour la répétition générale et quatre fauteuils pour chaque représentation. Tout titulaire d'une de ces parts recevra ses douze invitations, en coupons détachés, quinze jours avant la répétition générale.

En outre, et en mémoire de la représentation, le maître Eugène Carrière veut bien offrir à chacun des participants une lithographie dont le motif, réduit phototypiquement, servira à orner le programme. Le luxueux tirage de cette lithographie est limité à cent cinquante exemplaires numérotés, qui restent exclusivement réservés aux titulaires de parts et aux amis d'Eugène Carrière.

Les amis ou personnes qui s'intéresseraient à cette œuvre peuvent se faire inscrire comme participants aux bureaux du *Mercure de France*, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain ; de *La Plume*, 31, rue Bonaparte ; du *Journal des Artistes*, 33, rue du Dragon ; de la *Revue Naturiste*, 99, rue Jouffroy ; de l'*Estampe Originale* et de l'*Artisan Moderne*, 58, boulevard des Batignolles ; de l'*Aube*, 17, rue Guénégaud.

Les premiers frais à payer d'avance étant considérables, chaque preneur de part est prié de vouloir bien verser en s'inscrivant. Les coupons d'invitation seront réservés par numéros d'ordre au fur et à mesure des versements.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Administrateur, Léon Talboom, 28, avenue d'Antin, tous les jours, de 2 heures à 4 heures, fêtes et dimanches exceptés.

Le Secrétaire chargé des recouvrements, SILORET. — *L'Administrateur,* LÉON TALBOOM.

§

Errata. — Dans notre dernière livraison, page 395, ligne 17, lire : « Son horreur de ce qui n'est pas sa spéciale jouissance » ; même page, ligne 43, lire : « C'est sous le jour de cette hypothèse... »

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXII*)

—

N° 88. — AVRIL 1897

Remy de Gourmont.....	*Les Chevaux de Diomède*, roman (I-XI).....	5
Gustave Kahn.....	*Par la Lande et la Mer grise*.	69
Camille Mauclair.....	*Hedda Gabler à Clarisse Gabry*	80
Albert Samain.....	*Aux Flancs du Vase*.....	88
Raoul Minhar.....	*Au Soleil de l'Avenir*, conte.	91
Albert Mockel.....	*Camille Lemonnier et la Belgique*.....	97
Paul Léautaud.....	*Essai de Sentimentalisme*....	122
Ernest Chausson.....	*Fervaal*.....	128

Revue du Mois. — Remy de Gourmont : *Epilogues* (137); Henri de Régnier : *Poèmes* (140); Rachilde : *Roman* (143); Marcel Collière : *Littérature* (148); R. de Bury : *Histoire de l'Art, Bibliophilie* (155); Christian Beck : *Economie sociale* (157); Jacques Brieu : *Esotérisme et Spiritisme* (161); *Publications récentes* (164); Robert de Souza : *Journaux et Revues* (165); Henry-D. Davray : *Lettres anglaises* (169); Philéas Lebesgue: *Lettres portugaises* (174); A.-Ferdinand Herold, Jean de Tinan, Louis Dumur : *Les Théâtres* (176); Charles-Henry Hirsch : *Musique* (181); André Fontainas : *Art* (184); Pierre Dufay : *Enquêtes et Curiosités* (185); Mercure : *Echos* (187).

N° 89. — MAI 1897

Charles Doudelet.....	*Dessin inédit*.....	194
Jules Delassus.....	*Les Incubes et les Succubes*, étude.....	195
Edmond Jaloux.....	*La Maison close*.....	221
Henri Ouvré.....	*La Captive sidonienne*.....	223
Henri Ghéon.....	**André Gide**.....	237
Adolphe Lacuzon.....	*Sanglots*.....	263

ALBERT MOCKEL..... **Camille Lemonnier**..... 265
MAURICE MAGRE..... *Le Rêve de vivre*..... 286
PAUL ADAM..... *Réaction après l'Action*..... 288
GABRIEL DE LA MORANDIÈRE.. *Les Silenciaires*..... 296
CAMILLE LEMONNIER..... *Sur Paul Verlaine*..... 299
REMY DE GOURMONT..... *Les Chevaux de Diomède*, roman (XII-fin)..... 303

REVUE DU MOIS. — Remy de Gourmont : *Epilogues* (363); Henri de Régnier : *Poèmes* (367); Rachilde : *Roman* (371); Marcel Collière : *Littérature* (375); J. Drexelius : *Folklore* (380); Jacques Brieu : *Esotérisme et Spiritisme* (383); Edmond Pilon, Charles Merki, R. G., Jean Tabris : *Notices Bibliographiques* (386); *Publications récentes* (392); Robert de Souza : *Journaux et Revues* (393); Henri Albert : *Lettres allemandes* (399); A.-Ferdinand Herold : *Les Théâtres* (404); Charles-Henry Hirsch : *Musique* (409); André Fontainas : *Art* (411); Mercure : *Echos* (413).

N° 90. — JUIN 1897

CH. AUVELIN..... *Le Procès des Armes de France et le « Conseil Héraldique de France »*..... 417
JEAN LORRAIN..... *L'Ombre ardente : Hercule au Lac Stymphale; Les Sirènes; Hercule et l'Hydre*..... 429
MARCEL COLLIÈRE..... *Les Syracusaines*, d'après Théocrite et Sophron..... 433
FRANCIS JAMMES..... *Du courage?... Cette personne...* 445
HENRY BOURGEREL..... *La Dixième Symphonie. Introduction à la Métamusique de Beethoven*..... 447
TRISTAN KLINGSOR..... *Les Pêcheurs... Pour aller aux noces... Les chevreuils... Les gouttes de sang... Les ânes..* 469
CHARLES VELLAY..... *Contes au Bord de la Mer : I. Le Culte des yeux; II. Les Mains suprêmes*..... 473
ALBERT DELACOUR..... *Anarchiste d'Autrefois*..... 481
JEAN LE GUILLOU..... *Kemper*..... 498
MARCEL RÉJA..... *Ballets et Variations*..... 499
GASTON DANVILLE..... *Les Reflets du Miroir*, roman (I-IX)..... 510

REVUE DU MOIS. — Remy de Gourmont : *Epilogues* (558); Henri de Régnier : *Poèmes* (563); Rachilde : *Roman* (566); Louis Dumur : *Théâtre* (571); Maurice Beaubourg : *Notices Bibliographiques* (573); *Publications récentes* (575); Robert de Souza : *Journaux et Revues* (576); Henry-D. Davray : *Lettres anglaises* (581); A-Ferdinand Herold : *Les Théâtres* (588); André Fontainas : *Art* (590); Mercure : *Echos* (598); *Tables du tome XXII.*

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(TOME XXII)

PAUL ADAM

Réaction après l'Action..... 288

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes..... 399

CH. AUVELIN

Le Procès des Armes de France et le « Conseil Héraldique de France »..... 417

MAURICE BEAUBOURG

Revue du Mois : Notice Bibliographique..... 573

CHRISTIAN BECK

Revue du Mois : Economie Sociale..... 157

HENRY BOURGEREL

La Dixième Symphonie. Introduction à la Métamusique de Beethoven..... 447

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme..... 161-383

R. DE BURY

Revue du Mois : Histoire de l'Art, Bibliophilie..... 155

ERNEST CHAUSSON

Fervaal 128

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

MARCEL COLLIÈRE

Revue du Mois : Littérature 148-375
Les Syracusaines, d'après Théocrite et Sophron..... 433

GASTON DANVILLE

Les Reflets du Miroir, roman (I-IX)..... 510

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises. 169-581

ALBERT DELACOUR

Arnachiste d'Autrefois..... 481

JULES DELASSUS

Les Incubes et les Succubes, étude..... 195

J. DREXELIUS

Revue du Mois : Folklore..... 380

PIERRE DUFAY

Revue du Mois : Enquêtes et Curiosités..... 185

LOUIS DUMUR

Revue du Mois : Les Théâtres..... 180
— Théâtre..... 571

ANDRÉ FONTAINAS

Revue du Mois : Art..... 184-411-590

HENRI GHÉON

André Gide..... 237

REMY DE GOURMONT

Les Chevaux de Diomède, roman..... 5-303
Revue du Mois : Epilogues..... 137-363-558

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres..... 176-404-588

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Musique..... 181-409

EDMOND JALOUX

La Maison close 221

FRANCIS JAMMES

Du courage ?... Cette personne..... 445

GUSTAVE KAHN

Par la Lande et la Mer grise..... 69

TRISTAN KLINGSOR

Les pêcheurs... Pour aller aux noces... Les chevreuils... Les gouttes de sang... Les ânes..... 469

ADOLPHE LACUZON

Sanglots..... 203

PAUL LÉAUTAUD

Essai de Sentimentalisme..... 122

PHILÉAS LEBESGUE

Revue du Mois : Lettres portugaises..... 174

JEAN LE GUILLOU

Kemper..... 498

CAMILLE LEMONNIER

Sur Paul Verlaine..... 299

JEAN LORRAIN

L'Ombre Ardente : *Hercule au Lac Stymphale; Les Sirènes; Hercule et l'Hydre*..... 429

MAURICE MAGRE

Le Rêve de vivre..... 286

CAMILLE MAUCLAIR

Hedda Gabler à Clarisse Gabry..... 80

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Notice Bibliographique..... 389

RAOUL MINHAR

Au Soleil de l'Avenir, conte..... 91

ALBERT MOCKEL

Camille Lemonnier et la Belgique..... 97
Camille Lemonnier..... 265

GABRIEL DE LA MORANDIÈRE

Les Silenciaires..... 296

HENRI OUVRÉ

La Captive sidonienne, conte..... 223

EDMOND PILON

Revue du Mois : Notice Bibliographique..... 386

RACHILDE

Revue du Mois : Roman 143-371-566

HENRI DE RÉGNIER

Revue du Mois : Poèmes 140-367-563

MARCEL REJA

Ballets et Variations..... 499

ALBERT SAMAIN

Aux Flancs du Vase..... 88

ROBERT DE SOUZA

Revue du Mois : Journaux et Revues.....165-393-576

JEAN TABRIS

Revue du Mois : Notice Bibliographique..... 190

JEAN DE TINAN

Revue du Mois : Les Théâtres... 179

CHARLES VELLAY

Contes au bord de la Mer 473

DESSIN

CHARLES DOUDELET

Dessin inédit 194

JACQUES DROGUE

Vignettes nouvelles 5-262

CAMILLE MAUCLAIR

Vignettes nouvelles 79-87-285

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Imprimerie du Mercvre de France, Lucien Marpon, 17, rue Friant.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 073 830